CHANSONS POPULAIRES

DES PYRÉNÉES FRANÇAISES

JEAN POUEIGH

Chargé de Mission par le Ministère de l'Instruction Publique
et des Beaux-Arts

CHANSONS POPULAIRES
DES
PYRÉNÉES FRANÇAISES

TRADITIONS - MŒURS - USAGES

TOME PREMIER



PARIS
H. CHAMPION
ÉDITEUR
5, Quai Malaquais

AUCH
F. COCHARAUX
IMPRIMEUR
18, Rue de Lorraine

1926

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 7 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 1 A 7 (HORS COMMERCE); 10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 8 A 17 (HORS COMMERCE); 483 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA, NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 18 A 500.

RAPPORT A M. LE MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
AU SUJET D'UNE MISSION
AYANT EU POUR OBJET
DE RECUEILLIR LES CHANSONS POPULAIRES
DES PYRÉNÉES FRANÇAISES

MONSIEUR LE MINISTRE,

Voici cinq années révolues que, par la bienveillante entremise de M. le Directeur des Beaux-Arts, je sollicitai l'appui moral de votre haute autorité. Depuis fort longtemps je nourrissais le dessein remis sans cesse à plus tard, d'explorer les Pyrénées Françaises en vue d'y rechercher, avant leur disparition inéluctablement prochaine, les vieilles chansons populaires que la tradition orale a pu transmettre jusqu'à nous. Votre aide devait m'être précieuse pour mener à bien la réalisation d'un tel projet, que les événements d'alors, fauteurs d'une ère en formation, commandaient de ne plus retarder davantage.

Cependant, quelque déterminé que je fusse à accomplir dans son intégrale ampleur une tâche assumée volontairement et délibérément désintéressée — souffrez que ceci soit ici précisé — je crus nécessaire, non pas de limiter mon initiative, mais de faire porter les premières fouilles sur un terrain déjà préparé. J'optai donc de prime abord pour l'Ariège, à la fois la moins fréquentée des régions pyrénéennes et celle qui m'est familière entre toutes.

Vous voulûtes bien m'accorder aussitôt, et dans ces termes, l'investiture officielle que je réclamais :

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

—

SOUS-SECRÉTARIAT
DES BEAUX-ARTS

—

République Française
PALAIS-ROYAL, le 11 Janvier 1918.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous annoncer que je vous ai chargé d'une mission ayant pour objet de recueillir les vieilles Chansons Populaires des Pyrénées Ariégeoises.

Aucune indemnité ne vous est allouée pour cette mission.

Je vous envoie, ci-joint, une lettre vous recommandant au bon accueil des autorités administratives des départements que vous comptez visiter (1).

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'Instruction Publique
et des Beaux-Arts.

Comment j'ai rempli ma mission, étendue progressivement d'une partie à l'ensemble de la chaîne, et quels résultats découlent d'une entreprise aussi vaste, j'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous l'exposer dans les pages qui vont suivre, maintenant que les documents rassemblés au cours de mes recherches sont prêts à être publiés.

En considérant l'époque où ma demande fut par vous agréée, on trouvera matière à constater que, dans les moments les plus tragiques de son Histoire, notre Nation prétend demeurer fidèle à son idéal et ne rien abdiquer de ce qui consacra son prestige séculaire, lequel a été et doit être d'ordre intellectuel par-dessus tout.

C'est, en effet, le propre de l'esprit français de ne raviver sa flamme qu'au souffle du péril. Le péril dont j'entends parler n'est autre que le dévastateur développement d'une

(1) Cette seconde lettre officielle, accompagnant la première, était adressée à MM. les Préfets, Maires et Instituteurs des Départements du Sud-Ouest de la France.

centralisation niveleuse à outrance; et la flamme qui, vacillant sous sa menace, manquait de s'éteindre, est celle de nos traditions populaires, grâce auxquelles chaque province de France brilla jadis d'un éclat approprié à sa nature même.

Elles disparaissaient peu à peu, ces traditions perpétuées d'âge en âge, lorsque flamboyèrent les temps nouveaux engendrés par la guerre. Les réfugiés du Nord, forcés d'émigrer, s'installèrent parmi nos populations méridionales ; et des hommes de toutes les civilisations, amenés des contrées les plus dissemblables, pénétrèrent au fond des campagnes. Par contre, l'occupant indigène, retenu loin de son toit durant des ans par la durée des hostilités, émoussait au contact étranger sa trempe héréditaire; puis, revenu dans la paix des champs, rapportait d'ailleurs une semence disparate. Les habitudes anciennes des montagnards, de tous les terriens les plus fermement liés aux nécessités traditionnelles du terroir, se modifièrent plus pendant le lustre incendiaire qu'au long de plusieurs siècles de lente et rationnelle évolution. Dès lors, la conviction s'imposa aux clairvoyants, que, les pures sources autochtones embourbées par le limon et taries promptement, tout vestige du passé traditionniste serait perdu pour jamais.

Sans doute le sûr instinct de la race réagit-il momentanément. Chacun avait compris que le régionalisme seul parviendrait à stimuler des forces vives aussi anémiées et contaminées. D'une part, c'est à lui de lutter contre la funeste attirance des cités qui provoque l'abandon de la terre maternelle ; ensuite, il doit maintenir pour base de la marche ascensionnelle de notre art national, les principes essentiels issus directement du sol. Car la tradition populaire est doublement gardienne de notre foyer, économique et spirituel.

Mais pour tant de confiance que nous mettions en la salutaire influence des régionalités appelées à régulariser la vie

intérieure du pays, il serait vain de compter sur un réveil de l'âme ancestrale.

Jadis les laborieuses veillées d'hiver bruissantes de chansons, les réjouissances fêtant le retour saisonnier des grands travaux des champs, s'accompagnaient de danses et de chants qui entretenaient chez l'homme des campagnes l'amour de sa région, la fierté de son état. Ces sages coutumes, célébrées par nos pères avec solennité et allégresse, ne répondent plus aux aspirations de descendants uniquement avides de hâtives jouissances. Usages, fêtes, danses, chansons d'autrefois, sont irrévocablement répudiés par les nouvelles générations : les dernières venues leur préfèrent les changeantes innovations exotiques, dont le moderne désaccord paraît aussitôt désuet et tranche abominablement au sein d'une nature dédaigneusement stable. Le silence qui déjà règne partout dans les parties basses gagne rapidement les hauteurs. Le méprisant oubli des choses de l'ancien temps monte à la façon d'un brouillard ouaté qui finira par envelopper de son opacité muette la montagne tout entière : bientôt il recouvrira les sommets de sa cendre, pareil à un linceul jeté sur le passé. S'en affligeront tous ceux qui considèrent que la perte des antiques traditions est le contraire d'un soi-disant progrès civilisateur. Et nulle autre constatation ne saurait témoigner davantage de l'intérêt immédiat qu'il y avait à ouvrir, à poursuivre et à parachever l'enquête destinée à sauvegarder l'inestimable trésor de nos vieilles chansons méridionales.

L'on s'étonnera à bon droit que pareil effort n'ait pas été accompli auparavant, et que si d'autres le tentèrent, jamais aucun de ceux-là ne parvint à ériger le grandiose monument du folklore pyrénéen. Pour y réussir, il fallait un concours de particularités difficiles à réunir chez un même individu. D'être originaire de la région et d'en parler l'idiome, quoique essentielles, ces conditions ne suffisaient nullement: nous verrons tout à l'heure que plusieurs érudits, qui firent pourtant

preuve de science et de bon vouloir, n'étaient point aptes, faute de culture musicale, à élucider en son entier la question posée; car elle présente un aspect double, par l'union de la poésie inséparable de sa mélodie, élément primordial de la chanson que la plupart des folkloristes négligèrent, étant des lettrés non musiciens.

Les circonstances ont voulu que ma naissance et mon art me prédisposassent à traiter le sujet dans son ampleur définitive. Né à Toulouse, d'un père gascon de Saint-Martory, (H^te-Garonne), et d'une mère fuxéenne de Varilhes (Ariège), j'ai passé tous les mois d'été, et souvent beaucoup plus, en communion constante avec la montagne aimée. Ma sensibilité s'est éveillée et fortifiée là; le long des sentes ensoleillées mes rêves cheminèrent et se mirèrent dans la glace mouvante des torrents moirés; et, blotti dans l'ombre des vallées ou accroché à la lumière des névés, le meilleur de mon émotivité demeure. Les vieilles chansons pyrénéennes furent les premières mélodies qui enchantèrent mon enfance; puis m'impressionnèrent les mendiants montagnols, psalmodieurs d'oraisons *patoises*, et les montreurs d'ours scandant de leur nasillement le lourd balancement de la bête; adolescent déjà voué à la musique, je me laissai prendre au lacs des gammes capricieuses que déroulait la flûte de Pan du chevrier, et je m'enivrai de l'âpre sensation de plein air que dégageaient les voix rauques et vrillantes des Massatoises aux pieds nus, lorsque, ayant franchi les cols herbus du Comté de Foix, elles s'arrêtaient devant la grille de la maison familiale, pour quêter une aumône avant de s'en aller vendanger dans la poussière des bas pays que frange d'écume la mer latine. S'il est vrai — comme on s'est plu à le remarquer — que tout mon œuvre de compositeur soit gonflé de sève montagnarde, je n'ai fait, en recueillant leurs Chants Populaires, que rendre aux Pyrénées Françaises un peu de ce qu'elles m'ont libéralement donné.

La réussite d'une expédition dépend souvent de sa préparation minutieuse. Je résolus de ne me lancer dans l'inconnu qu'après avoir compulsé toute la bibliographie pyrénéenne. Celle-ci, vous ne l'ignorez pas, abonde en études historiques et géographiques, littéraires et scientifiques. De patients archéologues se sont attachés à exactement évaluer l'âge des pierres; complaisamment, des voyageurs ont décrit les sites parcourus et les cimes gravies audacieusement; la poussière des siècles a été remuée inlassablement par de sagaces déchiffreurs de chartes. On ne s'explique guère pourquoi une sollicitude pareille ne se manifesta pas envers les vieux chants, hospitalisés, sinon toujours nés, dans la contrée qui nous occupe. Au regard des savants et des lettrés, combien timides les vrais traditionnistes, et que maladroits, incomplets et erronés parfois leurs travaux disséminés ! De cette pénurie mon impulsion personnelle tirait sa raison d'être. Loin d'en induire la rareté de matière, la perspective se trouvait irrésistiblement accrue de découvrir toute la substance que mes prédécesseurs dédaignèrent ou ignorèrent. Cependant, et je me hâte de le déclarer, les écrits relatant des explorations antérieures ont servi de point de départ à l'action décisive. Leur analyse aiguisera notre sens critique; elle nous révélera que le labeur de ces précurseurs n'a pas été inutile.

Le décret d'Ampère, qui date de 1852 et suscita le mouvement que vous savez en faveur de la poésie populaire, fut impuissant à secouer l'indifférence des Pyrénéens. D'innombrables manuscrits, provenant de l'ensemble du territoire, forment à la Bibliothèque Nationale un dossier volumineux. En parcourant les six tomes qui contiennent leur classement, on déplore la place infime qu'y détiennent les régions du Sud et du Sud-Ouest, alors que l'Est, le Nord, l'Ouest et le Centre sont au contraire très largement représentés. Comme quoi le Midi ne bouge pas toujours.

Il se décida cependant et la Gascogne prit la tête du mou-

vement folkloriste méridional. Cénac-Moncaut — tant décrié et non à tort, car son livre accrédite des inexactitudes que je relèverai — eut le mérite d'ouvrir en 1868 la voie où s'engagea ensuite Jean-François Bladé. La documentation du second est autrement sérieuse. Venu quelque dix ans après son rival, il profita de son exemple et de l'enseignement que lui fournirent par ailleurs les études publiées par d'autres chercheurs, opérant parallèlement dans les provinces voisines ou éloignées. La totalité des leçons publiées par le premier, sauf les béarnaises, figure également chez le suivant, de qui la collection est beaucoup plus considérable toutefois. Leur œuvre respective demeure symétrique jusque dans le peu d'importance que chacun d'eux accorde à la mélodie. Sur quatre-vingt-douze textes de poésies gasconnes et béarnaises, en dialectes, que renferme la *Littérature Populaire de la Gascogne*, de Cénac-Moncaut, vingt et un seulement sont suivis de leur notation musicale. Et les trois cent quatre *Poésies Populaires de la Gascogne*, en dialecte aussi, de J.-F. Bladé, ne comportent que vingt-sept airs notés. Précédemment, Bladé avait fait paraître un choix de *Chansons Populaires en Langue Française recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais*, comprenant cent vingt-sept textes et trente-quatre mélodies. Les recueils postérieurs : *Anthologie Populaire de l'Albret*, de l'abbé Léopold Dardy, *L'Armagnac Noir*, de l'abbé Paul Duffard, *Chants Populaires de la Grande Lande*, de Félix Arnaudin, n'embrassent point l'ensemble et sont circonscrits à des portions gasconnes limitées; leurs ondes sonores retombent sur les plaines et se perdent à l'horizon en n'éveillant que de rares échos dans la montagne lointaine.

Le Languedoc attendit plus longtemps son heure. Montel et Lambert avaient rempli en 1880 un volume entier de ses chants de l'enfance. Cette première partie ne fut complétée qu'en 1906, et par Louis Lambert seul, avec les deux tomes des *Chants et Chansons Populaires du Languedoc*. Il y a dis-

proportion entre les deux publications, le chapitre des chansons du jeune âge, fruit de la collaboration commune, étant infiniment trop développé par rapport aux autres genres. Ceux-ci, Lambert les a présentés sèchement, dépourvus des notes qui commentent les berceuses, les sauts et les rondes enfantines de l'ouvrage signé des deux noms. On a le sentiment que les auteurs, résolus à épuiser le sujet, ne l'embrassèrent qu'imparfaitement par la suite. En tant que textes, Bladé l'emporte; Lambert est à la fois moins riche de qualité et inférieur quant à la quantité. Mais à peu près toutes les poésies languedociennes ainsi que les françaises qui s'y mélangent, possèdent leur mélodie correctement notée. Lambert marque cet avantage immense au bénéfice du Languedoc sur la Gascogne de Cénac-Moncaut et de Bladé. Ses recueils n'intéressent directement qu'une faible dépendance de notre fief pyrénéen, région située aux confins de l'Ariège, de l'Aude et de la Haute-Garonne.

Pour ce qui regarde la Catalogne, les Catalans d'Espagne s'étaient montré, et de fort bonne heure, plus avisés que nous-mêmes. Les précurseurs, Mila y Fontanals et son *Romancerillo Catalan*, Pelay Briz et ses *Cansons de la Terra*, demeurent avec maints successeurs un vivant exemple que nul d'entre les Catalans de France n'a songé à imiter. Sur les deux versants de la Catalogne, en Cerdagne et en Andorre, les mêmes chansons se retrouvent, sous une forme semblable quelquefois, et quelquefois sous une forme différente. C'est assez dire que la contribution des auteurs espagnols mérite de retenir particulièrement l'attention. Le seul tort des diverses publications de chansons populaires catalanes, réside en ceci qu'elles sont toutes éditées à Barcelone, par conséquent se voient privées de la traduction française.

Du général venons maintenant au particulier.

Dans le Pays Basque ont, à diverses reprises, glané les Salabéry, Santesteban, de Villehélio, Vinson. Charles Bordes

y récolta des gerbes lourdes au cours de sa mission. Là où avait passé la faucille, il devenait inutile de javeler le champ. Si le grain n'a pas été tout engrangé, la responsabilité n'en incombe point aux vaillants moissonneurs. Au reste, une raison d'ordre ethnique militait selon moi plus encore pour que le Pays Basque fût maintenu écarté. La Vasconie a sa langue propre, qui l'isole des pays environnants. L'idiome euskarien n'offre rien de commun avec les langues romanes; tandis que du Béarn à la Catalogne les dialectes ont mêmes racines : l'apparence phonétique se modifie sans que s'altère le sens générique. Il était donc logique que le Pays Basque restât hors de mes propres recherches.

Le Béarn jouit depuis le dix-huitième siècle d'une renommée poétique justement acquise. Son école littéraire lui a valu naguère cette auréole et les félibres actuels s'efforcent d'en prolonger le rayonnement. A la vérité, un tel lustre éclaire l'œuvre du chevalier d'Espourrins et des poètes empressés à marcher sur ses traces, mais il a laissé dans l'ombre les productions anonymes des chantres inconnus. Les chants béarnais, captivant et l'esprit et le cœur de l'habitant et du voyageur, avaient, dès le début du siècle dernier, pris place dans la littérature régionale. L'attention désormais en éveil se porta vers les airs dits « nationaux » et négligea les chansons traditionnelles. On n'ignorait point leur existence mais on les méconnaissait. Mazure pourtant, qui inséra dans son *Histoire du Béarn* des pièces de l'un et l'autre genre, fit preuve d'une compréhension aiguë, fort en avance sur son époque. Aux productions de d'Espourrins, il opposa celles de la muse populaire, et il conclut en faveur des plus anciennes : « Une collection des chants des Pyrénées, ajoute-t-il, serait d'un haut intérêt. » Près de cent années se seront écoulées avant que son vœu n'ait été réalisé.

Des pastorales apprêtées, que la tradition attribue à d'Espourrins et à quelques-uns de ses imitateurs, furent

imprimées par E. Vignancour dans ses éditions successives des *Poésies Béarnaises*, en 1820, 1827, 1852 et 1860. Sept chansons populaires traditionnelles, avec la notation musicale, leur sont associées.

Frédéric Rivarès s'empara à son tour desdites pastorales et fit paraître en 1844 les *Chants du Béarn*, réédités en 1868. Quatre-vingt-huit pièces y sont groupées, chacune d'elles, ou du moins la presque totalité, pourvues de la mélodie et d'un accompagnement de piano. La musique des chansons, privée par Vignancour de ses droits, les reconquiert grâce à Rivarès. Mais ici encore l'élément traditionniste se réduit à trop peu : vingt-neuf chansons au plus, parmi lesquelles certaines sont incomplètes et d'autres dénaturées. La vieille chanson populaire ne rentra qu'accessoirement dans les visées du chercheur, non initié au véritable folklore et soucieux avant tout de rimes et de romances.

Reprenant à son compte nombre de chants recueillis par Rivarès, Pascal Lamazou publie en 1869 un album de *Cinquante Chants Pyrénéens*, répartis ainsi : 34 Béarnais, 14 Basques, 2 Catalans. L'apport traditionniste est extrêmement réduit cette fois. Ces chants pyrénéens, à quelques exceptions près, n'ayant plus le rare mérite d'être inédits (1).

Les *Chants du Béarn et de la Bigorre* (1861), de Couaraze de Laa, consistent en minces feuillets dépourvus de musique et presqu'entièrement accaparés par les poésies de lettrés.

Il me reste fort heureusement à signaler des études où le folklore régional est apprécié consciencieusement et présenté parfois avec une attrayante érudition. Les voici dans l'ordre, en partant du Béarn, en traversant la Bigorre, le Comminges, le Couserans et le Comté de Foix : *Chants Nationaux de la Vallée d'Ossau* (sans musique), du comte de Puymaigre; *La*

(1) Au sujet de ces chants publiés par Rivarès et Lamazou, ainsi que sur l'œuvre du poète d'Accous, voyez l'Appendice placé à la fin du second volume.

Chanson Populaire et la Vie Rurale des Pyrénées à la Vendée, de Sylvain Trébucq. En dépit de son titre général, cet ouvrage ne renferme que dix chansons pyrénéennes, avec six notations, localisées en Ossau ; *Coutumes et Chansons de Noces dans la Vallée d'Ossau*, de l'abbé J.-B. Laborde ; *Au Pays de Bigorre. Us et Coutumes*, de Norbert Rosapelly; *La Vallée de Bethmale* (sans musique), de l'abbé Cau-Durban ; *Massat. Chansons, Danses, Usages*, de Ruffié et F. Pasquier. Ces quatre brochures sont remarquablement traitées. Malheureusement, les notations musicales, d'ailleurs bien peu nombreuses, y sont défectueuses, de même que celles insérées dans l'*Almanac Patouès de l'Arièjo*.

Parmi les *Cent Chansons du Quercy* qu'Emmanuel Solleville fit paraître en 1889, avec notation musicale et accompagnement de piano, beaucoup sont communes au Pays Toulousain. La matière du recueil quercynois est sérieusement commentée, encore que l'auteur n'ait point craint de se prononcer, et non sans témérité, relativement à l'origine et à l'ancienneté de certaines pièces. Nombre de ces chansons ont été puisées là, directement à même le livre, et réimprimées telles quelles, par Marius Léger, dans les fascicules de *La Belle Chanson*. Cette revue, publiée mensuellement à Toulouse, de 1911 à 1914, est toute de compilation. Animateur dévoué à la cause, Marius Léger fut un folkloriste fort mal renseigné. Il emprunta à Solleville, dis-je, le meilleur du répertoire de sa chorale et de sa publication. Aux leçons authentiquement populaires, il mêla des chansons qui ne sont nullement traditionnelles. Marius Léger, malgré son zèle, n'apporta presque rien qui n'ait déjà été découvert par d'autres, et il propagea sous le couvert de la chanson populaire des textes et des mélodies d'auteurs connus. J'y insiste parce que des conférenciers et des chroniqueurs peu scrupuleux ou nullement au courant de la question, acceptent pour vraies ses affirmations souvent imprudentes. Encore un maladroit ami dont le

pavé risqua d'atteindre en plein front le vrai traditionnisme.

Avec le *Folklore du Lauraguais* (1892), de Paul Fagot, et le *Cansoner Català de Rossello y de Cerdanya* (1885-1888), de Pierre Vidal, nous retournons au terroir. La substance littéraire en est excellente, mais les notations musicales manquent totalement. Les *Vingt Chansons Populaires du Roussillon* (1892), de Villarem et Carcassonne, sont accompagnées de leur notation musicale et même d'une harmonisation.

A cette bibliographie s'ajoutent plusieurs recueils de Noëls et de Goigs. Les Bulletins des Sociétés Savantes, diverses revues éphémères et les petits almanachs patois régionaux renferment, çà et là, d'intéressantes et instructives pages. Elles auraient pu s'y presser plus nombreuses. La chanson, je le répète, échappe à l'étreinte des profanes. Le lettré le mieux intentionné se double rarement d'un musicien averti. Ce pourquoi les ouvrages précités sont infiniment plus riches en poésies qu'en mélodies populaires. Néanmoins, l'abondance des textes nous sera une source de contrôle d'autant plus précieuse, que ces poésies furent, pour la plupart, rassemblées à une époque où subsistait encore vivace le culte des vieilles traditions.

Vous le voyez, Monsieur le Ministre, j'avais quelque raison d'affirmer en connaissance de cause, que les Pyrénées Ariégeoises étaient de toutes les moins connues, puisque dans la table bibliographique relative aux chansons populaires, nous n'avons relevé, les concernant, qu'une partie du romancero languedocien, deux minces brochures et quelques almanachs patois.

La situation centrale de ce département composite, participant à la fois de la Gascogne et du Languedoc, du Comté de Foix et de la Catalogne, désignait l'Ariège comme un merveilleux champ naturel d'investigations. Tant par l'insuffisance d'accès des plaines aux montagnes que par les difficul-

tés de passage entre hautes vallées, la rareté de ses moyens de communication y avait conservé intacts jusqu'au début du siècle d'antiques usages abolis ailleurs. Raisons majeures qui me portèrent, en dehors de préférences personnelles, à le choisir pour point de départ et centre d'observation.

Je commençai par faire annoncer l'objet de ma mission dans les éditons régionales des grands quotidiens de Toulouse, *La Dépêche*, *L'Express du Midi*, *Le Télégramme*, et dans les petits hebdomadaires locaux, *L'Avenir de l'Ariège*, de Foix, *La Tribune Ariégeoise*, de Pamiers, *Le Réveil du Saint-Gironnais*, de Saint-Girons. Cette annonce me valut plusieurs lettres d'inconnus m'offrant spontanément leur concours. Deux allaient me fournir un adjuvant supérieur.

M. Joseph Vézian, propriétaire de Saubiac, près de Loubens par Varilhes (Ariège), connu dans les Sociétés Savantes de la Haute-Garonne et de l'Ariège par ses études sur la préhistoire, employait comme ouvrier agricole un journalier, demeurant à Loubens, mais natif de La-Bastide-de-Sérou. Vigoureux et alerte malgré ses soixante-dix-sept ans, rude chanteur autant que buveur intrépide, M. Pierre Pauly représente le type même du montagnard illettré, figé dans la contemplation du passé. En l'écoutant chanter infatigablement complaintes et pastourelles, M. Joseph Vézian conçut le projet de les recueillir et d'en faire noter les mélodies par un musicien professionnel mandé tout exprès de la cité qu'illustra Clémence Isaure. Il n'avait point encore mis cette idée à exécution, lorsque lui tombèrent sous les yeux les lignes par lesquelles je demandais, à la fin de janvier 1918, que l'on voulût me communiquer tous renseignements susceptibles de faciliter mes recherches. Nous entrâmes en relations suivies : M. Joseph Vézian se passionna bientôt pour le folklore, au point de devenir l'un des principaux collaborateurs, desquels les recherches, loin de se ralentir, contribuèrent avec une

intelligence, un dévouement admirables et désintéressés, au succès de mon entreprise. Non content d'épuiser le vaste répertoire de M. Pierre Pauly, il fouilla opiniâtrement le pays ariégeois avoisinant, et celui également qui entoure dans la Montagne Noire (Aude) la propriété de M. de Villemagne, son beau-père. Ce qui me permit de comparer un plus grand nombre de versions et d'en tirer de nouvelles déductions. Je conserve précieusement le souvenir de la cordiale hospitalité que Saubiac me réserva souvent, et des journées entières passées à fiévreusement noter les mélodies dont M. Joseph Vézian avait transcrit les poésies. La supériorité de M. Pierre Pauly sur tous les chanteurs avec lesquels j'eus affaire, provient de ce qu'il n'était pas seulement détenteur d'une centaine de chansons pour le moins; son étonnante mémoire nous a livré des pièces d'une variété de genres inégalée : formulettes, oraisons superstitieuses, prières, en plus des chants de toutes sortes, profanes ou religieux, empreints presque toujours du plus magnifique caractère. Il va de soi que M. Pierre Pauly ne se rappelait en général qu'un lambeau de poésie; mais plus qu'aucun de ses pareils il conservait à l'air sa pureté originale, l'accent intensément pyrénéen, fidèlement transmis à travers les âges. Bien que j'aie retrouvé sur d'autres lèvres que les siennes la majeure partie de son fonds traditionniste, certains documents me viennent uniquement de lui, qui lui-même les tenait de son propre père, né aussi en pays de Sérou, à la jonction de la Gascogne, du Languedoc et du Comté de Foix. Cela revient à dire que le présent recueil doit beaucoup à l'apport de M. Pierre Pauly, modeste paysan des Pyrénées d'Ariège, et à la collaboration avertie du châtelain de Saubiac.

Le nom de M. Firmin Amiel, receveur de l'Enregistrement à Castillon-en-Couserans, me fut donné par un fuxéen de ses amis, M. Louis Palauqui, auquel je sais gré de la serviabilité qu'il me témoigna alors. Egaré dans la paperasse-

rie du fonctionnarisme provincial, rêvant devant le miracle renouvelé de la nature, butinant nonchalamment des vers, M. Firmin Amiel se révéla fougueusement épris de poésie populaire. Activement secondé par M. Théophile Dedieu, pharmacien à Castillon, et, à cette époque, adjoint faisant fonctions de maire, il prépara mes randonnées dans le Castillonnais; tous deux me facilitèrent si bien la besogne qu'en plusieurs coups de filets, lourds de butin, je drainai à fond les hautes vallées de Bethmale, du Biros et de la Bellongue. Une jeune castillonnaise, Mlle Thérèse Seillé, s'avéra digne fille d'un père qui a laissé la réputation d'un extraordinaire chanteur local. Douée de sens musical et d'une voix fraîche, elle m'aida avec une inlassable bonne grâce à retrouver une foule de chansons. Non moins complaisamment, M. Théophile Dedieu rappela ses impressions d'enfance et fit appel aux souvenirs de Mmes Jeanne Boué, Saint-Germès, Tondut, de M. Henri Baron et du ménétrier Férréol Gros — car les anciennes danses, la bourrée et la traversée, se dansent encore au son du hautbois champêtre. Afin que rien de saillant ne nous échappât et pour parfaire une documentation que Castillon aurait presque suffi à nous assurer complètement, nous battîmes soigneusement l'estrade. En Bethmale, M. Domenc, maire de la commune, et sa famille, réunirent chez eux, à Samortein, les bethmalaises aux rutilants costumes : Mmes Jeanne Souque, Jacquette Souque et Mlle Marie Souque comptent parmi les meilleures chanteuses qui me livrèrent le secret des vieux chants. Près de Bordes-sur-Lez, le curé d'Ourjout, M. l'abbé Morère, nous convia au spectacle inoubliable de cinq de ses paroissiennes, Mmes Marguerite Dupuy, Marguerite Ourtau, Françoise Cau, Marie Gence, Marie Cabanau, qui ont largement dépassé l'âge canonique, redevenues pour un soir d'endiablées fillettes, entonnant des bergères et mimant des rondes et des bourrées dans une cuisine de presbytère montagnard — danse

hallucinante de noires silhouettes se mouvant en cadence, coups de talons qui résonnaient, mêlant leur crépitement au grondement des eaux torrentueuses que roule le Lez. L'institutrice de Cescau, Mme Ousset, originaire de Saint-Lary, paya de sa personne, et, en outre, convoqua obligeamment le voisinage : pendant trois longues veillées d'hiver, le village entier chanta en chœur les vieux airs. A côté de moi s'était assise Mme Marie Tap, dite Prim, de qui, nonobstant son humble condition, l'autorité vocale et le timbre incisif entraînaient, dominaient l'ensemble. Pendant que ses compagnes, soutenues par M. M. Ferrages et tout le groupe masculin, passaient d'une strophe à la suivante, elle, note par note, me dictait la mélodie. MM. Amiel et Dedieu se relayaient pour écrire les textes et notre double opération simultanée s'effectuait vélocement. J'étais devenu une machine à écrire la musique, fonctionnant jour et nuit sans trêve ni repos. Tous les instants étaient utilisés. Lorsque nous cheminions de compagnie en allant à une réunion chansonnière, on chantait autour de moi et je notais en marchant; arrivés à l'endroit fixé, je n'arrêtais pas de noter; et je notais toujours dans le jour déclinant, tandis que, s'élançant devant nous, les voix nous précédaient plutôt qu'elles ne nous accompagnaient sur le chemin du retour. Mes carnets de route s'emplissaient d'heure en heure. Je cueillais par centaines les chansons, flore vibrante, balançant son miroitant coloris au vent des sommets, luxuriante végétation dont l'arome grise autant que la senteur frémissante qui monte des prairies castillonnaises. Mais ce ne fut qu'après plusieurs séjours, répétés à divers intervalles, que j'acquis la certitude d'y avoir radicalement et intégralement accompli ma tâche.

Entre-temps et grâce à l'amabilité de M. Henri Boutoulle, propriétaire et maire de Lagarde, je parcourais avec fruit le Mirepoix et le pays de Sault. Bélesta, Montferrier et Montségur — ce dernier blotti au pied vertigineux de ses altières

ruines féodales — nous occasionnèrent de pittoresques promenades; les rampes les plus roides étaient rapidement gravies par l'automobile de M. Fernand Courtois, industriel au Peyrat, lui aussi d'une sympathie extrêmement accueillante. Les chansons affluèrent de toutes parts. Mme Henri Boutoulle, M. Baptiste Paparil et sa fille, Mlle Adrienne Paparil, M. et Mme Ulysse Comte, en furent les zélés pourvoyeurs.

Puis, au hasard des rencontres et des voyages, MM. Pierre et François Rouby, du village aérien de Larcat; MM. Isidore Trapé et Jérome Blazy, d'Ax-les-Thermes; M. Paul Dunac, de Tarascon-sur-Ariège; M. Henri Farré, artiste peintre, de descendance andorrane par sa mère; M.François Fournier, pâtre de la Barguillère; Mme Rumeau, propriétaire à Naudy, et ses filles; M. Valentin Bardou, d'Ustou; Mme Calvet, d'Aulus, devinrent tour à tour les bons rabatteurs et fournisseurs des vieilles chansons populaires. Et je ne mentionne ici que les plus importants de ces concours; leur nomenclature complète s'allongerait interminablement.

C'est loin des centres, au creux des vallées perdues dans la sérénité de la montagne, que, le plus souvent pédestrement et le bâton à la main, je m'en allais découvrir les vestiges du passé. Sur des lèvres sincères et naïves s'épanouissait la chanson populaire, fleur du terroir pyrénéen, si robuste malgré son apparente fragilité, qu'elle a su jusqu'à nos jours résister au souffle délétère de ce que l'on nomme le progrès. Je remontais trop à la source pour que les hautes autorités administratives aient pu m'être d'une réelle utilité. Certes, chaque fois que je me suis présenté à elles, leur réception fut fort courtoise. Mais un maire de village, un secrétaire de mairie, un instituteur, un curé, vivant parmi le peuple des campagnes, étaient autrement placés pour pratiquement m'aider, que le préfet ou le sous-préfet les mieux disposés à mon égard. J'adresserai cependant un souvenir ému à la mémoire de Charles Alexis, préfet de l'Ariège pendant peu

de temps, nature exquise et de rare culture, prématurément ravi à l'affection de ses amis. A M. Félix Pasquier, érudit notoire et fuxéen d'adoption, qui a été, durant trente années, archiviste départemental de l'Ariège avant de devenir archiviste du département de la Haute-Garonne, je suis redevable d'une quantité de renseignements bibliographiques, historiques, linguistiques. M. A. Pagès, inspecteur d'Académie à Foix et actif catalanisant, m'avait chaudement recommandé à tout le personnel de l'enseignement primaire. Celui-ci est généralement fermé à la chanson populaire; il n'en comprend point la portée, n'en sent point le caractère, n'en goûte point la saveur; je dirai même qu'il lui marque une hostilité instinctive ou peut-être raisonnée, comme si le fait d'être antérieure à la Révolution de 1789 l'entachait à ses yeux de suspicion. Quelques-uns pourtant se recommandent par une intuition exceptionnelle. De ce nombre furent : M. Ruffié, auteur de la monographie sur Massat citée plus haut, et M. Auguste Teulié, directeur des écoles de Lédar, à Saint-Girons, qui me communiqua un cahier où il avait ramassé une trentaine de chansons — pour la plupart des plus répandues — et me fit bénéficier avec une charmante bonhomie de son acquit. Ces deux félibres convaincus, décédés depuis, méritent une citation pour la part qu'ils ont prise à entretenir autour d'eux le goût des vieilles traditions et en essayant de les sauvegarder.

Lorsque j'eus parcouru tout le pays ariégeois, la plus ardue en même temps que la plus importante partie de ma mission était heureusement accomplie. Pour la parfaire, j'étais fort d'une expérience que les feuillets noircis gonflant ma besace avaient au jour le jour développée : riche en chansons recueillies, certes, mais en outre familiarisé avec les différentes formes du folklore pyrénéen et fixé déjà sur les espèces nouvelles que me procureraient les provinces voisines. Ces résultats obtenus formaient un faisceau tellement

lumineux, que tous les chemins dans lesquels je m'engageai par la suite en furent éclairés radieusement. Que je les aie ou non retrouvées, ces chansons, au caprice des cantons limitrophes; qu'en m'éloignant de là, des leçons me soient venues, identiques parfois, souvent transformées, et neuves quelquefois aussi, le romancero populaire des Pyrénées érigeait en plein cœur du massif montagneux son étincelante pyramide. Les molécules épars qui s'agrégèrent peu à peu au bloc central, ne firent que renforcer une masse par soi-même imposante, pure, magnifique. Du sommet que j'avais atteint, le regard embrassait toute l'étendue environnante. Car le cours de l'Ariège, « fleuve d'or et de sable », mène du Comté Fuxéen au Pays Toulousain; sa rive gauche est le seuil d'où l'on pénètre du Couserans gascon dans la Gascogne du Comminges, de la Bigorre et du Béarn; sa rive droite touche au Lauraguais, au Mirepoix, au Sault, au Razès et au Carcassès languedociens, au Donezan mâtiné de Foix et de Catalogne; vers sa source, l'Andorre et la Cerdagne ouvrent les portes catalanes du Roussillon.

Pour le Pays Toulousain, j'étais d'avance renseigné et documenté à merveille, ayant l'habitude d'entendre autour de moi M[me] Jean Poueigh moduler constamment nos vieux chants. Son enfance et son adolescence écoulées dans la ville de la belle Paule, lui ont appris une infinité de formulettes, de rondes et de chansons en dialecte et en français, retenues toutes, grâce à une prodigieuse mémoire et à la justesse d'une voix au timbre cristallin mais sensible, dons naturels développés par la culture musicale. En dehors de très nombreuses versions diverses, sa collaboration aura valu à ce recueil plusieurs pièces rarissimes, mimologismes, sauteuses, chansons de danses, ainsi que des cris de Toulouse depuis longtemps perdus. Qu'il me soit permis d'adresser ici un hommage fervent à l'admirable compagne de ma vie d'artiste.

A ces documents concernant l'ancienne capitale du Lan-

guedoc, d'autres s'ajoutèrent : ceux notamment que me confia M. Paul Vidal, professeur de composition au Conservatoire de Paris, et qui consistaient en vingt-cinq mélodies populaires notées par lui, presque toutes à Toulouse, sa ville natale, vers 1889.

Différents collecteurs amenèrent les chansons du Lauraguais, du Sault, du Razès et du Carcassès. Les efforts de M. Firmin Amiel, audois de naissance, et de M. Joseph Vézian, furent dans ces régions, comme en Couserans et en Foix, extraordinairement producteurs. Le caractère de ce folklore provenant de l'Aude et de la Haute-Garonne s'apparente étroitement à celui que m'a livré la portion du territoire languedocien englobé dans le département de l'Ariège, le Mirepoix principalement.

De même était-il aisé de prévoir qu'une similitude concordante devait exister entre le folklore du Castillonnais, ariégeois mais gascon, et celui de la Gascogne commingeoise des départements de la Haute-Garonne, du haut Gers et des Hautes-Pyrénées. Mme Annette Carrère, mère de M. Léon Carrère, le ténor de l'Opéra, m'en administra les preuves chantantes. Née et vivant au seuil du Comminges, l'alerte petite vieille de près de quatre-vingts ans, se révéla l'émule de M. Pierre Pauly. Je lui suis redevable d'un très grand nombre de chansons très purement conservées.

Me dirigeant vers l'ouest, j'atteignis les Quatre-Vallées et la Bigorre. M. Balensie, archiviste du département des Hautes-Pyrénées, me donna les adresses de M. l'abbé Marsan, curé de Guchen, dans la vallée d'Aure, de M. Rondou, instituteur honoraire à Luz, de M. Norbert Rosapelly, receveur municipal à Vic-Bigorre. Les rapports que j'entretins avec les deux derniers me furent très profitables. M. Marcelin Duclos, le baryton de l'Opéra, « enfant de la Bigorre », comme lui-même se qualifie, entra à son tour en action : je connus les airs qui avaient bercé sa jeunesse bigourdane. Le docteur Joseph

Boyer, de Toulouse, en augmenta l'appoint au moyen d'un cahier contenant dix-neuf chansons que Mme Ancely, originaire de Maubourguet, avait écrites de mémoire. Quoique bien des chants de ma connaissance se rencontrent identiques ou analogues en Bigorre, une influence particulière laisse pressentir que le proche Béarn nous apportera tout autre chose que des redites.

Par l'amicale intervention de M. Maurice Gieure, neveu de S. Em. Monseigneur Gieure, évêque de Bayonne, j'avais obtenu le nom de deux ecclésiastiques béarnais que l'on prétendait aptes à me documenter. L'un d'eux, M. l'abbé Lacoste, curé des Eaux-Bonnes, refusa tout net son concours. Des ossalois qui l'ont approché m'ont assuré de la précaire vanité que ce concours eût revêtu s'il avait consenti à se prêter de bonne grâce. J'en déduis que M. l'abbé Lacoste peut être un annaliste et un archéologue de clocher, mais qu'il se montre moins sagace folkloriste. Son ignorance de la tradition ne différencie point les poésies populaires de celles des lettrés, et le porte même à accepter sans contrôle des textes apocryphes. Je stigmatise durement pareils agissements, parce qu'ils auraient pu nous frustrer tous sans profit pour personne. Fort heureusement il n'en a pas été ainsi, et rien de ce que sa peu prêteuse cachotterie peut posséder ne m'aura échappé, grâce à la complaisance inlassable et à l'inépuisable érudition de l'ardent félibre, du linguiste et de l'historien de race qu'est M. l'abbé J.-B. Laborde, curé de Bruges (Basses-Pyrénées) et vice-président de l'*Escole Gastou-Febus*.

M. l'abbé J.-B. Laborde était depuis longtemps hanté par le désir de sauver les vieux chants d'Ossau. Il savait que les ouvrages se rapportant au folklore béarnais — je les ai mentionnés ci-dessus — traitent surtout de poésie savante; il n'ignorait pas non plus que plusieurs tentatives avaient antérieurement échoué, soit que les chercheurs s'y fussent mal

pris, ou — ce qui fréquemment se produit — que leurs trouvailles, conservées inédites, aient été dispersées par le vent de la mort. D'autre part, le plus consciencieux collectionneur se double rarement d'un fin musicien, et tous ne respectent pas suffisamment les textes qu'ils ramassent.

Le *Mémorial Béarnais* du 10 novembre 1828 avait annoncé qu'une souscription était ouverte pour la publication d'airs béarnais « nationaux », recueillis par M. Meissner. Celui-ci professait à Pau la musique. « Trente années de sa vie — affirme la notice du journal — furent occupées à noter ces airs et à les épurer des taches qu'un faux goût avait pu y mêler ». Ne regrettons point que la collection Meissner n'ait jamais été publiée, car l'épuration effectuée par le digne musicien palois m'inspire une défiance bien naturelle.

J'en dirai autant des cahiers de Pierrine Sacaze Gaston, le pasteur-botaniste-poète de Béost-Bagès. La bonne foi de Gaston Sacaze ne paraît pas douteuse, mais le rimailleur primait en lui le folkloriste.Les chansons que nous ont livrées ses cahiers, feuilletés par les lettrés auxquels l'auteur les communiqua dans le courant du siècle dernier, portent des traces de retouches et d'arrangements. La raison est péremptoire pour nous désintéresser des cahiers de Gaston Sacaze, qu'ils soient devenus la possession de M. Bauby, Conservateur du Musée de Pau, où qu'ils se trouvent entre les mains de M. l'abbé Lacoste, au sujet duquel j'ai exprimé plus haut ma façon de penser.

Cependant, un universitaire, originaire d'Arudy, en Ossau, avait conçu le projet d'élaborer une monumentale histoire, descriptive, civile, politique, religieuse, littéraire, de sa vallée natale. Un chapitre spécial devait contenir les chants d'Ossau et du Lavedan, avec l'édition complète et soi-disant authentique des chansons de d'Espourrins. Cet érudit s'appelait Couaraze de Laa. Il fut professeur de philosophie au lycée de Tarbes vers 1860, puis au lycée d'Albi vers 1870.

On a de lui divers articles parus dans les revues méridionales : *Revue d'Aquitaine*, *Revue de Gascogne*, et la brochure que j'ai déjà citée, *Chants du Béarn et de la Bigorre*. En 1858-1859, Couaraze de Laa consacra ses vacances à parcourir la vallée d'Ossau et à y recueillir de la bouche des vieillards, des chanteurs et des ménétriers, les vieilles chansons béarnaises. Transcrivant pêle-mêle toutes ses trouvailles, le philosophe-historien ossalois avait fait voisiner les véritables chants traditionnels avec les productions des poètes, d'Espourrins et ses successeurs de la fin du dix-huitième siècle, et des contemporains de la première moitié du dix-neuvième siècle, les abbés Couret et Bayle, Gaston Sacaze, F. de Laborde, Gramon d'Izeste et leurs émules.

Or, Couaraze de Laa est mort avant que son ouvrage ne fût prêt à voir le jour. Les documents, glanages, références qu'il avait amassés ont été acquis par la Bibliothèque Municipale de Pau. Ils forment cinq ou six liasses de manuscrits non classés et relégués au fond d'une armoire.

Etant vicaire à Pau, il y a de cela une quinzaine d'années, M. l'abbé J.-B. Laborde eut le loisir de compulser à la Bibliothèque de la Ville les notes manuscrites de Couaraze de Laa, et de copier tous les textes de chansons qu'elles contiennent. J'incline à penser que son peu serviable confrère, M. l'abbé Lacoste, en avait été également le lecteur et le scribe assidu.

Par la brochure que nous connaissons — *Chants du Béarn et de la Bigorre* — et qui était comme un avant-propos ou une esquisse de l'histoire littéraire des Chants d'Ossau et du Lavedan, il n'y a point lieu de déplorer que l'ouvrage soit resté à l'état d'ébauche : il y avait plutôt lieu de craindre que la véritable chanson populaire, jugée indigne de figurer au milieu des compositions peignées, n'aurait été admise parmi elles, qu'après avoir, suivant l'expression de M. l'abbé Laborde, « subi un brin de toilette et été mise à la mode académique ». Les collectionneurs-retoucheurs — la race n'en est point per-

due — sont enragés à vouloir rendre présentable la fruste poésie traditionnelle; ils ne comprennent pas que, du fait de leur intervention, les fleurs de la montagne perdent senteur et coloris. En tous cas, l'initiative de Couaraze de Laa s'arrêta avant d'avoir porté atteinte aux poésies recueillies; elle aura eu ceci de fécond, que l'exploration de la vallée d'Ossau me fut par là même facilitée et singulièrement abrégée.

Je partis pour le Béarn vers la mi-avril 1921. De la gare de Coarraze-Nay, la voiture du courrier m'amena chez M. l'abbé J.-B. Laborde, à l'hospitalier presbytère de Bruges. Quand, trois jours après, je le quittai et me dirigeai vers la vallée d'Ossau, le félibre béarnais et le signataire de ces lignes avaient noué des liens de solide sympathie. Aux noms de MM. Firmin Amiel, Théophile Dedieu, Joseph Vézian, s'associait indissolublement celui de M. l'abbé J.-B. Laborde. Grâce à son obligeance infatigable, j'étais nanti d'adresses et de recommandations, muni des innombrables textes ossalois qui allaient rafraîchir la mémoire des chanteurs défaillants. Ces textes, que Couaraze de Laa avait recueillis soixante ans plus tôt, je les retrouvai à peu près tous, et accompagnés de leur air, élément naturellement laissé de côté par le professeur. Si certaines poésies me furent données incomplètes, relativement aux manuscrits de mon prédécesseur, je parvins à reconstituer entièrement des chants dont on lui avait dicté d'obscurs fragments, et à en découvrir même qui lui avaient totalement échappé.

Les tambourinaires de Laruns me secondèrent remarquablement. M. Augustin Arnal, 65 ans, et M. Pierre Géraut, 64 ans, se lamentent parce qu'aucun disciple ne veut profiter de leur savoir, tant qu'il en est temps encore. Avec eux flûte et tambourin disparaîtront à jamais. Déjà, M. J.-B. Cazassus, lui aussi ménétrier à Laruns, et au courant du répertoire traditionniste, use de l'accordéon, rencontré naguère également à Seintein dans le Biros. Ayant noté force *pastou-*

rètes, branlous et *sauts basques*, je redescendis le long du gave.

A Bilhères, village échelonnant ses toits et s'accrochant aux pentes du Benou qui surplombe Bielle, l'ancienne capitale de la vallée, M. et Mme Casassus me reçurent. Leur affectueuse hospitalité ne se contenta point de réunir dans leur « case » audacieusement perchée, les meilleures voix du pays, et surtout M. Jean Soubirou-Laplace, tambourinaire et violoniste aveugle, âgé de 69 ans. Mme Casassus, émérite chanteuse au timbre incisif, sait presque toutes les vieilles chansons d'Ossau, et M. Casassus, félibre que les Jeux-Floraux d'Orthez récemment couronnèrent, est ami des vieilles traditions. Là, réunis auprès de l'âtre, tandis que le jeune avril effeuillait — et non point au figuré — des pétales de neige frigidement floconneux, M. et Mme Casassus, leurs enfants, M. et Mme Bareille, et M. Jean Soubirou-Laplace, remuèrent le passé vivant en eux. J'emportai de Bilhères beaucoup de chansons du Haut-Ossau et de la Vallée d'Aspe, que Laruns ne m'avait pas données.

Et je continuai dans le Bas-Ossau, à Bescat, chez M. Jean Lacrouts, père de M. l'abbé Lacrouts, curé d'Izeste. M. Jean Lacrouts, superbe type de vieil ossalois, fut jadis pasteur estivant en montagne. Ses 86 ans font de lui un aïeul qui a conservé précieusement les souvenirs d'antan. Telles sont sa verdeur et sa lucidité, qu'après avoir ensemble mangé une succulente garbure, il dansa devant nous un saut basque tout entier, s'accompagnant lui-même de la voix. Je tiens de sa bouche des chansons extrêmement typiques. En outre, sa connaissance des poésies de lettrés m'apporta maints éclaircissements décisifs. Quelques jours plus tard, M. l'abbé J.-B. Laborde m'écrivait à son sujet : « Je suis convaincu que vous avez été frappé comme moi de la finesse de cet homme, de sa sûreté de mémoire, et surtout du sens artistique de ce paysan-berger qui goûte et comprend le charme des vieilles cantilè-

nes de sa vallée. Car il les aime ses *pastourètes*, et je vous assure qu'il n'est pas peu fier d'avoir livré ses secrets à quelqu'un qui fera revivre ou du moins conservera pour les curieux de l'avenir ces traditions des ancêtres ».

Sur le chemin du retour, je pris le temps de consulter à la Bibliothèque Municipale de Pau un exemplaire des *Chants du Béarn*, de Rivarès, 2e édition (1868). Il présente ceci de particulier que Rivarès y a ajouté un supplément manuscrit, contenant la notation musicale de 57 chansons. La plupart sont de poètes du terroir, mais quelques-unes appartiennent à la tradition populaire. Incomplet ici comme dans son livre, Rivarès n'a pas fait suivre la mélodie du texte poétique : un verset seulement est placé sous la portée. De son côté M. l'abbé J.-B. Laborde m'a communiqué un petit nombre de chants béarnais, notés par M. l'abbé Paul Costemalle, par le R.-P. Abbadie, organiste de Bétharram, par M. Maufret, qui fut directeur de la Schola de Pau. Ces deux derniers s'étaient proposé de rechercher les chants populaires d'Ossau. Mais M. Maufret est décédé pendant la guerre, et le grand âge du R.-P. Abbadie ne favorise guère les déplacements.Leurs notations m'ont offert un moyen de contrôle avec ce que j'avais moi-même écrit sous la dictée montagnarde.

En quittant le Béarn, ma récolte personnelle se montait à environ cent cinquante chansons ossaloises en dialecte, sans comprendre dans ce chiffre de très nombreuses variantes. Un contingent aussi élevé et où abondent les pièces caractéristiques, constitue la totalité des vieux chants traditionnels d'Ossau parvenus jusqu'à nous. M. l'abbé Laborde est catégorique à cet égard, et j'estime aussi qu'en Béarn comme ailleurs je suis parvenu à épuiser la matière, puisque sur place j'ai retrouvé tous les chants — et quelques-uns en plus — que Couaraze de Laa y avait relevés au milieu du siècle dernier. Toutes les formes de la chanson française s'y découvrent, ce qui infirme la déclaration de Champfleury,

décrétant que le Béarnais a dédaigné toutes les variétés du genre en faveur du sentiment amoureux.

Si j'exprime maintenant le regret de ne m'être lié que quelques mois après avec M. Simin Palay, c'est parce que je voudrais avoir goûté plus tôt l'échange de notre amitié. Poète et auteur dramatique, chroniqueur et conférencier, M. Simin Palay s'est imposé comme l'un des très rares félibres qui aient su allier le souci de l'œuvre d'art au respect des traditions populaires. Son père, Yan Palay, auteur de contes béarnais pétillants de verve, lui inculqua l'amour de la terre d'Oc et découvrit à ses yeux ce passé dont il fut l'un des gardiens fidèles. M. Simin Palay n'a qu'à ouvrir son cœur et à laisser parler sa mémoire pour qu'aussitôt soit reconstitué tout le folklore du Béarn et de la Bigorre : il m'a dicté des cris, des chansons, des airs de danses, en même temps qu'évoqué les anciennes mœurs; et sa collaboration s'est avérée encore et tout particulièrement efficace dans la partie philologique et dans l'édition de mon ouvrage, ainsi que je le relaterai plus loin.

Le Pays Basque étant délibérément écarté, pour les raisons que j'ai dites — à savoir qu'il fait linguistiquement plus que musicalement bande à part et se confine dans un idiome propre; attendu aussi que son folklore a souvent été ramassé — le Roussillon restait seul à visiter encore. Cette dernière étape allait m'être facilitée par mes précédentes recherches : des confins de l'Andorre et de la Cerdagne m'étaient venues bien des chansons catalanes, et j'étais en relations suivies avec plusieurs personnes particulièrement renseignées sur les traditions roussillonnaises.

Je décidai d'en terminer, et vers la mi-septembre 1921, j'arrivai dans le chef-lieu des Pyrénées-Orientales. Ma première visite fut pour S. Em. Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan. L'affabilité épiscopale de l'éminent prélat acquiert plus de noblesse d'être appuyée par une courtoi-

sie racée et de haute culture intellectuelle. La bibliothèque de l'évêché renferme la collection de tous les cantiques — des goigs principalement — particuliers aux pays catalans et qui, à l'instigation de Son Eminence, lui avaient été adressés de tous les points du diocèse et au-delà par les membres du clergé. Je passai deux journées à les feuilleter. Conseillé par M. le chanoine Marty, bon musicien qui m'en dicta les airs, je fis choix des vieux chants religieux marquants. Ceux-là mis à part, tous les goigs se ressemblent peu ou prou, et d'ailleurs, tout comme les noëls, sont l'œuvre d'ecclésiastiques connus. Je m'en tins donc aux plus populaires qui sont aussi les plus beaux.

Ayant pris congé de Mgr de Carsalade du Pont — dont l'accueil paternel et l'abondante documentation auront supérieurement étayé mes connaissances personnelles — je m'enfonçai dans la montagne. A Céret vit toujours le souvenir de mon vieux compagnon d'armes, Déodat de Séverac, délicat compositeur des terroirs languedocien et catalan, prématurément enlevé à la musique. Son nom, mieux que toutes les introductions qui m'accompagnèrent, mit en confiance M. Albert Manyach, descendant d'une lignée de *joglars* réputés et chef d'une *cobla* fameuse. M. Albert Manyach, lui aussi bon musicien, me chanta des vieilles chansons et me joua sur son grand hautbois catalan tout l'ancien répertoire dansant du Vallespir et du Conflent. Ensuite, il me confia obligeamment deux manuscrits, portant noté de la main de son oncle, Joseph Coll, et d'un autre chef de musique, l'antique *contrapas*, aujourd'hui tombé dans l'oubli, et que, sans ce concours, il m'eût été impossible de reconstituer entièrement. Quand je remontai le Tech vers Amélie-les-Bains, Arles, Prats de Mollo, je ne retrouvai rien de saillant qui ne m'ait été donné par M. Albert Manyach.

La vallée de la Têt me fournit cependant du nouveau. Mme Berthe Paris, de Vernet-les-Bains, possède la connais-

sance approfondie de la littérature savante et populaire de toute la région. Elle puisa dans sa mémoire formulettes et chansons, et en exprima l'accent originel d'une voix juste et avec une bonne grâce qui se renouvela chaque fois que j'y fis appel. De même en fut-il de Mme Madeleine Lalande, de l'Opéra, perpignannaise de naissance, de Mme et de Mlle Deville, de M. H. Bertrand de Balanda et de tous ceux que je m'excuse de ne point nommer, tant la liste des chanteurs, s'allongeant tous les jours, a formé un imposant ensemble réparti sur toute la surface des pays pyrénéens.

Ne croyez point, Monsieur le Ministre, qu'il ait été aisé toujours de décider le montagnard de simple condition à livrer ses secrets. La peur du ridicule et la crainte que l'on ne veuille se moquer arrêtent le mieux disposé. Vous aurez beau être du pays, en parler la langue, avoir été chargé d'une mission officielle, toute question lui inspirera de la méfiance, et il demeurera fermé jusqu'à ce que vous l'ayez conquis et apprivoisé.

En certains cas, la réserve ou l'hostilité firent place au mépris condescendant. Telle cette réponse d'une fermière à qui je demandais s'il était vrai que son vieux pâtre chantât : « Yè oui, il chante, ce grrrand imbécillasse !... », ayant tout l'air de penser et de me donner à comprendre que le chasseur de chansons en était un autre « de grrrand imbécillasse ».

Un jour que j'étais pourtant accompagné de notabilités de l'endroit, une bonne vieille, nous voyant faire irruption dans sa chaumière isolée, nous prit pour des agents de la régie, à la recherche d'allumettes de contrebande. Ailleurs encore, quelqu'un, que j'avais prié de s'informer d'un cultivateur qu'on m'avait indiqué comme un chanteur notoire, dut subir l'interrogatoire de la femme dudit cultivateur. De ce monsieur de Paris dont on lui parlait, envoyé par le ministre, et qui désirait entendre chanter son mari, la bonne vieille ne

retint que ceci, admirablement traduit par le cri qu'elle poussa : « Moun Diu !... Jésus !... Le miu home qu'es counegut jusquo dins Paris !... » Hélas, ma déception égala son étonnement, car le bonhomme, chantre de village, ne savait que des chants d'église.

La sauvagerie des Pyrénéens est parfois si grande qu'elle les porte à se méprendre sur les intentions excellentes qu'on manifeste à leur endroit. Lorsque je demandai à l'une des plus extraordinaires chanteuses que j'aie rencontrées, quel nom je devais inscrire en face des chansons dictées par elle, la cantatrice champêtre se déroba avec un pudique émoi et me supplia de ne la point nommer; on eût dit que ma proposition était malséante et que le fait de mentionner publiquement son patronyme ou son surnom l'entacherait de déshonneur. Pareille aventure m'advint au pays des montreurs d'ours. Un vieux couserannais qui s'était empressé d'entonner à ma demande les onomatopées du dompteur ambulant faisant danser sa bête, entra dans la plus violente indignation quand, pour le remercier de sa complaisance, je lui annonçai que son nom figurerait dans le livre. Qu'il se rassure : je ne le contraindrai point à un honneur que sa simplicité considérait plutôt comme une indignité.

Il me reste maintenant à remercier de leurs bons offices : M. Henri Auriol, député de la Haute-Garonne; M. Ernest Beluel, maître de conférences à la Faculté des Lettres et adjoint au maire de Toulouse; M. Paul de Cassagnac, député du Gers; le Conseil Général du Département de la Haute-Garonne, assemblée dont les membres ont voté une subvention de deux cent cinquante francs pour l'édition des *Chants et Chansons Populaires des Pyrénées Françaises;* M. Cruppi, sénateur de la Haute-Garonne; M. Paul Feuga, maire de Toulouse; M. Paul Laffont, député de l'Ariège; M. Elie de Lastours, député du Tarn; M. Pérès, sénateur de l'Ariège; M. Albert Sarraut, député de l'Aude;

M. Pierre Rameil, député des Pyrénées-Orientales, qui, en qualité de rapporteur du Budget des Beaux-Arts de l'exercice de 1922, devant la Chambre des Députés, a bien voulu consacrer à mon initiative les lignes suivantes :

Souvent des artistes sollicitent non le maigre viatique qui s'attache à la mission, mais l'autorité que cette délégation officielle leur confère dans leurs recherches. Certains prouvent leur total désintéressement en n'acceptant qu'une mission non rétribuée, tel M. Jean Poueigh, le critique et compositeur de musique bien connu, qui se livre dans les Pyrénées à un travail analogue au célèbre recueil de M. Julien Tiersot : *Chansons Populaires des Alpes Françaises.*

M. Jean Poueigh parcourt les Pyrénées, dont il est originaire, de Cerbère à Saint-Jean-de-Luz; il s'assied à la table du paysan, bavarde avec le berger, fait chanter « ces filles du peuple » dont parle Anatole France, « qui, coiffées d'un bandeau clair, portent tranquillement leur beauté comme un héritage antique ». Le musicographe note dévotement les airs, les danses et les paroles retrouvées qu'il publiera avec leur notation musicale et leur traduction française.

La savante étude de M. Jean Poueigh, que des musiciens de grand talent devraient imiter pour toutes nos régions, sera le plus considérable ouvrage de folklore paru en France. Un tel recueil sera précieux aux amateurs de musique. Il devrait avoir sa place dans chaque bibliothèque d'école ou de mairie. » (Pierre RAMEIL, *Rapport du Budget des Beaux-Arts*, 1921 — Chapitre : *La Musique et les Fêtes Populaires*, pp. 65 et 66).

Ma récompense, Monsieur le Ministre, je la trouve précisément dans les résultats qui sont venus couronner mes efforts, justifiant votre confiance et légitimant cette mission. Que de fruits savoureux qui avaient longuement mûri et ont été patiemment cueillis ! Si je faisais entrer en ligne de compte les variantes incalculables partout entendues, c'est à plus de deux mille, peut-être à trois mille qu'il faudrait évaluer les documents que les Pyrénées me livrèrent et que ma plume enregistra. Dans cet énorme fatras, certaines chansons reviennent, multipliées par dix et par cent, au point que je renonçai bientôt à les prendre. De même qu'il me fallut par la suite choisir celles qui devaient être publiées et

écarter les moins typiques, afin de ne point alourdir sans profit un ouvrage déjà considérablement chargé. Pour les plus connues d'entre elles, je me suis efforcé d'en fixer la constitution mélodique invariable, se rapprochant, autant qu'il est possible de le présumer, de la forme primitive. Même dans le cas où la chanson a été antérieurement publiée, j'ai la ferme conviction d'y avoir ajouté quelque chose, assis le rythme ou purifié la ligne de la mélodie, complété ou éclairci le sens de la poésie. Néanmoins le principal intérêt provient des multiples leçons inédites, régionales et locales, desquelles l'enseignement sera fécond pour l'homme de science et pour l'artiste aussi.

La redoutable question de l'orthographe des dialectes pyrénéens aura été heureusement résolue, grâce à la compétence et au dévouement de M. Simin Palay, l'homme de lettres et poète béarnais, que le félibrige s'honore de placer au premier rang de ses représentants. Président, ou plutôt *Capdau de l'Escole Gastou-Febus*, M. Simin Palay a prouvé une foi de plus quel amour du pays, de ses traditions et de sa langue *mayrane* l'anime, en consacrant à la révision des textes et des traductions, ainsi qu'à leur impression, l'étendue de son érudition, l'activité de son zèle, le désintéressement de son enthousiasme. Qu'il veuille bien recevoir ici ce témoignage public de mon amicale gratitude.

Je dois en outre à M. Simin Palay d'avoir connu M. Cocharaux, grâce auquel n'auront point été vainement acquis les confiants concours de la première heure — participation spontanée de souscripteurs que je ne désignerai pas autrement, par crainte d'entacher la noblesse d'un geste tout de piété filiale envers notre terre et nos ascendants.

Maître imprimeur de la bonne école et gascon de la vieille race, M. Frédéric Cocharaux s'est de suite passionné pour ce livre. Il a tenu à ce que la présentation fût digne de la réputation que lui ont value les éditions antérieures portant les

marques d'un savoir éclairé et d'un goût irréprochable. En rendant hommage à ces vertus professionnelles — qui, de nos jours, se font malheureusement trop rares — je tiens à souligner qu'un ouvrage aussi foncièrement régionaliste se devait d'être imprimé au cœur même de la région. Honneur à Auch, fière généralité de Gascogne, dont le sceau, lourd d'un passé glorieux, est venu s'apposer sur les authentiques documents de la tradition occitane, que les générations passées fidèlement se passèrent et qui, à quelques exceptions près, gît maintenant avec les trépassés !

Si les hautes vallées des Pyrénées ont pu à l'encontre des plaines conserver jusqu'ici leur folklore intact à l'abri des murailles rocheuses, c'en est fait irrévocablement. Ils sont bien les derniers survivants d'un autre âge, les vieux montagnards qui m'ont chanté les chants séculaires par quoi leurs ancêtres et eux-mêmes exprimaient les joies, les amours, les peines d'une vie essentiellement patriarcale. Ce sont également les ultimes *joglars* et *jougadous* qui m'ont dicté les bals et contrepas roussillonnais, les bourrées bethmalaises, les branles ossalois, répertoire dansant des ménétriers d'antan. D'ici peu s'éteindront la plupart des chansons, et, de même aussi, tambourins et flûtes, hautbois rustiques et hautbois catalans, tous les instruments des siècles passés seront relégués dans le coffre, d'où l'on n'ose déjà plus sortir aux jours fériés les vêtements des aïeules que les jeunes filles d'aujourd'hui jugent ridicules, parce que démodés. A part des exceptions de plus en plus isolées et qui vont se perdant, les jeunes gens ne chantent plus les airs anciens. L'on peut cheminer en montagne durant des heures et des jours, longer les gaves ou gravir les pentes, sans entendre une seule chanson populaire. Ceux-là mêmes qui restent fidèles à une tradition surannée, se cachent et n'élèvent la voix que dans la solitude, quand ils sont assurés de n'être point surpris et écoutés. Lors des fêtes du costume ariégeois, qui eurent lieu à Foix le

10 septembre dernier, le maire de Bethmale me pria de lui copier quelques couplets de chansons que sa vallée m'avait livrées moins de cinq années auparavant. Dans l'intervalle s'étaient égrénées, dispersées les Bethmalaises au timbre perçant. Et ceci m'amène à conclure que, si j'avais retardé mon enquête, beaucoup de pièces d'un captivant intérêt m'auraient échappé.

Un à un s'en vont les vieillards qui portaient encore gravé dans leur mémoire l'antique rituel. Eux disparus, nul ne saura bientôt plus déchiffrer en son entier *Le Livre de la Montagne*.

Le voici, ce livre, tel que je l'ai fidèlement transcrit d'après leurs lèvres naïves, sincères, enthousiastes. Profondes sont et ma gratitude envers eux et ma joie d'être arrivé à temps avant qu'il n'ait été trop tard, pour saisir de leur bouche défaillante la clef des vieux mystères. Ravivant la chaleur brasillante du souvenir, hier m'a permis d'exhumer et de sauvegarder un trésor; demain n'eût plus trouvé que les cendres froides de l'oubli. Les chansons pyrénéennes ont longtemps été semblables aux couches de minerais gisant cachés dans les entrailles du sol montueux, inexploités souvent, sinon ignorés. Je revendique comme un titre de gloire qui m'est plus cher qu'aucun autre, la fierté d'avoir dégagé le diamant de sa gangue et d'en avoir serti le prisme lumineux. Réputées naguère pour leurs splendeurs naturelles, les Pyrénées Françaises seront désormais connues intimement par leurs chants traditionnels. Puisque la chanson aussi est un paysage et un état d'âme, le caractère magnifique et émouvant de ses chants et de ses chansons, incitera à admirer davantage notre Montagne et portera à la mieux aimer.

Je vous prie, Monsieur le Ministre, d'agréer l'assurance de ma très haute considération.

Jean POUEIGH.

Paris, 1er Janvier — 30 Juin 1923.

A LA TERRE
DES PYRÉNÉES FRANÇAISES,
OU DORMENT LES NOTRES,
DANS L'OMBRE DE LA MONTAGNE,
CES CHANTS
QUI VIENNENT D'ELLE
ET QU'EUX NOUS LÉGUÈRENT.

ÉTUDE GÉNÉRALE PRÉLIMINAIRE

LE PAYS — L'HOMME — LA CHANSON

Cado terro,
Sa guerro;
Cado pays,
Soun bist;
Cado bilatge,
Soun lengatge;
Cado parsà,
Soun parla;
Cado maisou,
Sa faiçou.

TRAD. — Chaque terre, sa guerre; — Chaque pays, son aspect; — Chaque village, son langage; -- Chaque lieu, son parler; — Chaque maison, sa façon.

ETUDE GÉNERALE PRÉLIMINAIRE

Le voyageur venant du Nord qui aborde nos provinces méridionales par la région de Toulouse, la rose ou violette cité palladienne, voit, lorsque le temps est clair, monter au fond du ciel et se dérouler dans la lumière occitane, une vaporeuse ondulation de monts pareils aux flots figés et crêtés de blanc d'une vague barrant le large, du levant au couchant, d'un lointain horizon à l'autre horizon infini.

Aperçue par delà la plaine grasse et plantureuse certes, mais poussiéreuse et brûlée de soleil, cette immense chaîne aux arêtes hautaines, vaste amoncellement de pics et de rochers, dérobe jalousement à la vue les sanctuaires par endroits inviolés des vallées que leurs courbes recèlent. Là, les divinités tutélaires des arbres et des fontaines rêvent paresseusement leur songe millénaire parmi la fraîche végétation de la montagne amie.

La Montagne !... Ainsi, dédaignant toute appellation, la désigna-t-on durant des siècles. Qu'importait le nom de Pyrénées donné à ces hauteurs altières : c'était la Montagne, et cela disait tout, le vocable générique exprimant ensemble la tendresse et la vénération. Il faut y être né soi-même pour connaître de quel amour elle sait se faire aimer. Amante consentante parfois, mais jamais asservie, farouche et traîtresse en son impavidité provocante, elle appelle sauvagement l'inlassable conquête et se refuse encore après s'être donnée. Le sentiment qui naît d'elle est à la fois si fort et si durable, que l'on serait tenté d'en attribuer l'influence à une sorte de charme magique, semblable au pouvoir surnaturel possédé par les fées. Enchanteresse, oui, la Montagne aussi est une *encantade*.

Avant de pénétrer au cœur, la route est longue et rugueux le chemin. Quels spectacles n'offre-t-elle pas alors au regard émerveillé, quelles délices ne dispense-t-elle pas à l'âme extasiée ! Comment demeurer insensible devant une séduction qui se pare de tant d'attraits !

Féminines, elles le sont adorablement, ces verdoyantes croupes dominant hiératiquement les précipices horrifiques, nonchalamment allongées au ras des plaines blondes. Leur grâce élégante s'allie à l'écrasante majesté; leur aspect est riant quand il n'est pas sublime. Une épaisse toison de prairies et de forêts, cape aux nuances saisonnières, recouvre leurs flancs marmoréens. L'impétueuse sinuosité de leurs torrents a des enlacements humains. Les cascatelles tressent en un scintillement ondoyant l'onde poudroyante de leurs chevelures. A leur front de granit la blancheur des neiges met sa cornette de lin; et, tournés vers le zénith, les lacs ouvrent leurs calmes prunelles, bleues, vertes et noires, où flambe le rayonnement de l'azur, fulgure la foudre de l'orage, s'allume le mystère de l'étoile. Pour bijoux elles ont les cailloux qui constellent leur sol, jaspes, topazes, agates, grenats, ophites, améthystes. Les mines d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de zinc, les carrières de marbres et d'ardoises, les minéraux acidifères et rocheux, les phosphates et les eaux minérales sont leurs richesses naturelles.

Variant leurs atours selon les changements des heures et des jours, les montagnes Pyrénées apparaissent tour à tour distantes ou familières. L'aube les rosit, le couchant les empourpre; l'implacable midi éloigne et gaze leur aveuglante pureté d'airain, tandis que leur bleuissement de saphir se précisant avec une proche et transparente netteté, constitue un mauvais présage infaillible. Les nuages enchaînent et dénouent au-dessus d'elles leurs rondes légères; au gré du vent, ils profilent en découpures mouvantes l'ombre fugitive de leur moutonnement, s'alourdissent en nuées, roulent bas, effleurent à peine ou furieusement étreignent. De n'être plus sereines elles deviennent vite menaçantes. L'acier poli de leurs aiguilles noircit et se durcit hostilement : la transformation est soudaine des virginales Pyrénées en redoutables pics Néres. L'aigre brouillard les enveloppe et les dévêt, produisant une irréelle succession de visions fantastiques, fantômatiques, fantasmagoriques. Les voiles de la pluie, brusquement tendus, masquent les masses et emprisonnent dans les plis

de leur linceul toute forme et toute clarté. De ce ruissellement nocturne qui la baigne, la Montagne va surgir au matin, étincelante, rassérénée, insolente de jeunesse éternelle.

Voici que lentement et sans bruit le rideau de brume se lève sur les hauts plateaux. Il monte du bord du val, glisse aux rondeurs veloutées des monts, s'accroche aux aspérités de la roche, s'enroule autour des cimes comme une frileuse écharpe négligemment jetée, et laisse apercevoir enfin le décor pyrénéen qui emplit tout l'espace de sa splendeur irradiée. La féerie du jour recommence. Distribuant avec un art sans cesse renouvelé les jeux de ses rais qui ardent, le triomphant soleil illumine les *tucs*, fait saillir les pointes et réverbérer les glaciers, dessine les taches sombres des hêtraies, accuse les noires zébrures des sapinières, découvre au creux des gorges chaotiques les torrents glacés dont la miroitante caresse entoure la montagne ainsi que des bras de chair vivante et nacrée.

Cette féminité qui distingue les Pyrénées de leurs sœurs alpestres, plus austères, leur vient-elle de la légendaire marraine Pyrène, fille du Feu, que l'abandon du fabuleux Hercule porta à ensevelir sa douleur sous le crépitant bûcher d'un embrasement titanesque ? Ou ne convient-il pas plutôt de supposer que leur dénomination dérive de *Biren*, herbus mouillés qui leur font la plus somptueuse des parures ?

Une lumière incomparable enserre dans ses rets les éruptions et les crevasses que provoqua le soulèvement cosmique des âges de la préhistoire; lumière franche et délicate, sans brutalité ni mièvrerie, qui donne à l'ensemble sa valeur et souligne la finesse du détail. Grâce à elle les traits se burinent, les tonalités se fondent, les contrastes s'opposent, acquérant une magnificence insoupçonnée. Aux monts chauves dentés de scie et aux murailles crénelées surplombant la désolation des abîmes, succèdent les luxuriantes montagnes et les vallées délicieusement pastorales. Eclairés de la sorte, les principaux massifs s'érigent formidables : Balaïtous, Vignemale, Ardiden, Marboré et ses tours, Néouvielle, dont les champs de vieille neige sertissent le lapis des laquets, Monts-Maudits ou Maladetta, Montcalm, Puy de Carlitte, Puigmal, aux syllabes sonores; d'eux se détache l'imposant isolement des Pics du Midi d'Ossau et de Bigorre, le piton de l'Arbizon, le minaret du Montvallier, la pyramide du Saint-Barthélemy, le dôme du Canigou, pierres précieuses enchâssées dans leur écrin de moire. Elle — la lumière encore — comble les vides des cir-

ques ou des *oules* de Gavarnie, d'Estaubé, de Troumouse et d'Héas, arènes colossales et désertiques. Les rares cols — *ports*, *hourques* et *fourquettes* — de Roncevaux, d'Urdos ou de Somport, du Pourtalet, d'Aubisque, du Taillon, du Tourmalet, d'Aspin, du Portillon d'Oo, de Vénasque, d'Orle, de Salau, de Siguer, de Puymorens, de Pailhères — séparant les deux bassins, de la Perche, de Pertus, luisent dans la muraille continue, vertigineuses brèches fendues par l'épée de quelque paladin géant. Privées de ses rayons, les grottes d'Espalungue, de Bétharram, de Gargas, de Massat, de Bédeillac, de Lombrives l'ombreuse, cathédrales grandioses aux colonnades de stalactites tombant des voûtes souterraines et de stalagmites fusant des entrailles de la terre, n'en paraissent que plus ténébreuses. Cependant qu'elle — toujours la lumière — tamise le clair-obscur des pentes et des sous-bois, tapissés de gazon, de fougères et de bruyères; aux chemins ombragés de cerisiers, de noyers et de châtaigniers; aux sentiers bordés de buis, de houx, de genévriers, de prunelliers, de noisetiers, de néfliers et d'arbousiers; humides d'infiltrations courantes; embaumant le thym, le serpolet, la menthe, la lavande, le romarin et la marjolaine; émaillés de renoncules et de campanules, d'œillets sauvages, d'iris bleus, de gentianes jaunes, d'hépatiques roses, de colchiques mauves, d'anémones-narcisses, de lis des Pyrénées et de lis martagon, d'angéliques silvestres, d'aconits, de véroniques, d'aristoloches, de saxifrages, de soldanelles et de rhododendrons cramoisis, arbustes odoriférants qui apparaissent à l'altitude invariable de quinze cents mètres et ne dépassent pas la région des neiges basses; rubescents de fraises, de framboises et de groseilles, azurés d'*abajous*, bluets ou baies de myrtilles, airelles ou raisins d'ours — flore odorante et fruits savoureux, qui se modifient, au seuil du climat méditerranéen, là où vont s'affaisser dans la mer les blanches Albères, pour accueillir l'olivier, le chêne-liège, le laurier-rose, le grenadier, le cactus et l'aloès, auquel la tradition catalane impose une durée de cent années avant qu'il ne fleurisse et meure aussitôt après que s'est épanouie sa fleur haute comme un chandelier d'autel. Parallèles ou rejoignant leur déclivité, les vallées descendent en coulées mirifiques : Pays Basque qui festonne ses vallons du bas Océan à la montagne haute; Barétous, Aspe la fleurie, Ossau, la batailleuse pastoure, toutes trois gardiennes de la « Vaca » que le Béarn grava sur ses armes; Argelès, opulence du Lavedan;

Barèges la fermée; Campan, perle bigourdane; Aure et Barousse, reines jumelles des Quatre-Vallées dont Neste et Magnoac portent la traîne; Garonne, puissante guerrière, chevauchant le Val d'Aran et trônant au centre en terre commingeoise; la belle et longue Bellongue, Bethmale l'ardente et la prestigieuse Biros, trinité somptueuse du Castillonnais; Salat, l'ourse couserannaise; Massat l'indomptable; la fertile Barguillère; Ariège, noble châtelaine de Foix; la pierreuse Embalire d'Andorre; Capcir la cerdane; l'Aude aux entrailles volcaniques; la catalane du Conflent et l'âpre Vallespir. Rius, gaves, adours, nestes et sègres — *aiguas frescas y regaladas*, limpide et froid séjour de la truite argentée, arrosent et fécondent de leur vivace réseau ces vallonnants édens de verdure.

Au miracle de la lumière s'ajoute le miracle de l'eau.

L'aigle seul voit, de là-haut, pleurer l'œil — *goueil* — de la source, se former au sein du glacier ou sourdre sous la mousse, le mince filet qui, devenu rivière sinon fleuve, se souviendra d'avoir été torrent. Il s'écoule presque goutte à goutte, serpente et bruit d'abord imperceptiblement, comme s'il ne pouvait se résigner à quitter la région des névés et des gourgs souterrains qui l'alimentent. S'attardant aux terrasses en nappes paresseuses, il y puise la force nécessaire à se frayer péniblement un passage difficile. L'élan cascadant le fait sauter de gradin à gradin. Tantôt d'insondables gouffres le happent, l'engloutissent, le rejettent; plus souvent les parois abruptes des fissures — *hourats* et *mahourats* — l'étirent et le tordent. Son murmure se mue en mugissement. Grossi maintenant de flots affluents, son cours s'accélère, se brise avec fracas contre les blocs accumulés dans son lit, n'en précipite que davantage son courant désormais irrésistible et qui ne s'apaisera qu'à l'entrée des campagnes planes. Dans son cristal fluide se mirent les couleurs et le pittoresque environnants : abîmes qui s'ouvrent sous le vol des lagopèdes, des tétras et des rapaces,*pènes* franchies par le saut de l'isard, *séubes* où gîtent l'ours, le sanglier et les bêtes puantes, *jasses* et pâtis qu'animent les paisibles troupeaux paissants. Le vert, un vert particulier tenant des herbes et des feuillages, le gris, l'orangé, la pourpre des roches, le rose, le bleu épars dans l'atmosphère, et les paillettes d'or qu'il charrie, mêlent sans les confondre leurs teintes d'opales laiteuses, prisme irisé dont les facettes explosent bruyamment et lumineusement en gouttelettes diamantines.

De partout s'élève l'obsédante symphonie montagnarde. Jusqu'alors elle ne se percevait que faiblement; elle préludait dans la douceur moite, ayant mis à son orchestre la sourdine ouatée du brouillard. Maintenant s'enfle et se déchaîne le chœur innombrable des eaux. On distingue le clair jaillissement de la source, la vibration tumultueuse des cascades étincelantes d'écume et l'impressionnant bourdon du gave. Des clarines lointaines sonnaillent au caprice des pâturages. L'air pur des altitudes atténue ou exalte les confuses rumeurs qui grimpent par les sentes.

Sur cet accompagnement de basse continue, à la monotonie engendrant la grandeur, vient souplement se poser un léger battement d'ailes. C'est un vieux chant qui s'envole là-bas, plane longuement et se prolonge, et mollement retombe de combe en combe. L'homme, qui d'un timbre vibrant le lance et le module, a la robuste stature et la gravité d'attitudes de la nature nourricière. Et dans la ligne renflée, creusée, gonflée du thème populaire épanoui, la beauté de ce pays s'inscrit avec un si émouvant relief, qu'il semble bien que la voix du montagnard soit l'émanation même de la montagne.

Depuis les primitifs Ibères, mâtinés de Celtes conquérants, qui habitèrent les contrées pyrénéennes, des générations successives de peuples s'y sont accumulées, suivant la marche des siècles et des migrations. Les descendants des Volces Tectosages, des Vascons et des Aquitains présentent une physionomie singulière, semblable à la configuration du sol que modelèrent les couches des terrains soulevés ou superposés d'âge en âge. La montagne a façonné à son image l'âme et le corps du montagnard.

Deux passions, étroitement liées, le dominent : l'amour de sa montagne et de sa liberté.

Déraciné, transplanté au loin, la nostalgique hantise le ramènera tôt ou tard; le regret de la séparation aussi bien que le bonheur du retour, il les manifeste par des cris, interjections que le diminutif rend plus touchantes encore : « *Praubes Mountagnetes !... Berojes Mountagnetes !...* » Ces belles montagnettes n'incarnent-elles pas, en effet, un être cher, une personne aimée qu'il a perdu ou qu'il retrouve? Comme la mer pour le marin, pour le montagnard la montagne est une mère, une sœur, une compagne.

Le moyen âge l'a vu lutter désespérément pour sauvegarder son

indépendance, pour affranchir sa terre et sa race des hordes envahissantes, moins disciplinées que les légions de la conquête romaine. Juchées dans les nues, les vieilles tours délabrées persistent à surveiller les passages, à commander les défilés; presqu'inaccessibles, elles attestent la vaillance toujours en éveil des vigilants guetteurs de jadis, prompts à s'opposer aux irruptions de Barbares et aux incursions de rapaces voisins. Ce pays, à maintes reprises, le Wisigoth, le Vandale, le Suève, l'Alain, le Maure Sarrasin, l'Espagnol, l'Anglais, le Français l'occupèrent; les routiers des Grandes Compagnies et les bandes de brigands armés le piétinèrent, le rançonnèrent; Simon de Montfort, Tarride, Montluc et leurs compagnons des guerres religieuses en faveur de l'Eglise Catholique, Réformée ou Cathare, le pillèrent, l'incendièrent, le dévastèrent. La tutelle des comtes suzerains lui fut plus douce à supporter, quoiqu'il ait dû défendre opiniâtrément contre elle ses coutumes et ses prérogatives pastorales. Pendant longtemps certaines vallées bénéficièrent d'une autonomie propre; elles s'administraient, détenaient entre autres privilèges le droit d'asile, et le seigneur auquel elles payaient redevance n'avait accès sur leur territoire qu'à dates fixes et sous conditions expressément spécifiées. Les régionalités survécurent à leur rattachement au domaine de la couronne royale; le Pyrénéen — et celui du Pays Basque pareillement — revendique sa nationalité originelle, et il se proclame enfant de Béarn, de Bigorre, de Comminges, de Foix ou de Roussillon, avant de se dire fils de France. Des vieux bergers du Couserans traitent encore leurs voisins de *Countadels* — habitants du Comté de Foix — et eux-mêmes se considèrent toujours comme des Gascons — *Gascous*. Les Catalans accablent de leur superbe les étrangers au Roussillon, ces *gabachs* de *Francimans* ou *Franciots*.

Encore leur particularisme étroit est-il mal satisfait par des divisions ethnographiques aussi étendues. Peu à l'aise dans la vaste province, ils préfèrent se mouvoir entre les murs resserrés de leur vallon et ne fouler que des pâturages qui sont leurs depuis des siècles — survivance d'un temps où la plupart des vallées pyrénéennes étaient non des fiefs, mais des républiques séparées, jouissant de droits imprescriptibles qu'elles soutenaient les armes à la main, enseignes déployées. Ils sont donc Béarnais, Bigorrais, Commingeois, Fuxéens, Roussillonnais de telle vallée distincte, à l'exclusion de toute autre, si rapprochée qu'elle soit. Tous proclament à l'envi la supériorité de

leur terre : *Aspés, — Cadu bau mai que trés.* — Aspois, chacun vaut mieux que trois, affirme l'habitant d'Aspe, tandis que celui de Barétous prétend barrer tout : *Barétous, — Barre tout.* Deux pasteurs se rencontrant vers la plaine paloise s'émerveillent d'être ossalois : « *Pet de perigle ! Homme changre, qu'èts d'Aussau !* Coup de tonnerre ! Diable d'homme, vous êtes d'Ossau ! » Aspe, Barétous et Ossau sont les trois vallées de ce Béarn, dont les fils se disent supérieurs aux autres gens, comme l'or est à l'argent : *Lous Biarnés soun sus aute gent — Coum l'or ei suber argent.*

Dans la vallée ariégeoise qu'irrigue le Lez, le *Sang de Biros !* placé au-dessus de tous, n'est invoqué qu'en des circonstances majeures. Le Bethmalais continue à se sacrer Roi de la Montagne — *Et Rei dera Mountagno.* Et l'on m'a rapporté cette réponse, grande de fierté native, que deux montagnards du Pays de Foix, ayant un jour de marché accompli quelque acte de périlleux sauvetage, firent à l'envoyé du préfet de l'Ariège, venu s'enquérir d'eux afin de pouvoir récompenser leur courage : « *Li dirats que soun dus omes de la Barguilhèro !* — Vous lui direz que ce sont deux hommes de la Barguillère ! »

La force de caractère du montagnard, trempée au creuset des époques de terreur et de sang, ne s'amollit point pendant les périodes de béatitude et de prospérité; elle supporte stoïquement la fortune adverse et la favorable, avec l'impassibilité du rocher subissant froid et chaleur, et résistant à l'avalanche. Chez lui l'orgueil cache de la timidité, la méfiance reste de la prudence; l'apprivoiser n'est point aisé : curieux de ce qui regarde autrui, il se montre réservé quant à ce qui le concerne. Laborieux et économe, il pratique l'entr'aide et l'hospitalité; son existence aventureuse en son uniformité l'a rendu patient, observateur, réfléchi, avisé, lui a appris la valeur accrue de l'action commune et que le secours étranger survient parfois fort opportunément; mais, énergique, tenace, sobre, industrieux, il compte surtout sur soi. Sa rugosité condescend à la politesse, ne s'abaisse jamais à la platitude : *Ei praube, mes nou cap bache.* Il est pauvre, mais ne baisse pas la tête. Certes, je ne prétends nullement le déifier : ici comme ailleurs l'égoïsme et l'intérêt mènent les hommes, et le nôtre n'est ni meilleur ni pire que les autres. Toutefois le contact de la grandiose nature épure et grandit; subissant le panthéisme sacré de la matière, l'esprit du montagnard se révèle

sensible à l'émotion qui se dégage des admirables sites étagés sous ses pieds.

Ses mœurs sont celles des pasteurs querelleurs et rêveurs. L'accoutumance à la solitude et la nécessité de l'effort expliquent son humeur mélancolique et combative. Taciturne, il salue son monde d'un *adichats* plein d'urbanité. *Diu bous aide*, *Adissiats ande la coumpagno* ou *Adichats mounde*, sont ses formules habituelles. Si renfermé qu'il soit, la violence des impressions tristes ou joyeuses le porte à s'extérioriser bruyamment. Sa fureur éclate et se calme avec la soudaineté de la tempête. Il jure par *Diu bibant !* — *Diu me damne !* — *Foc del cel !* — *Mare de Deu !* — Un mot lui suffit pour exprimer ses sentiments les plus subtils : *Bietdaze !* contient les nuances contraires de l'admiration et de l'ironie, de la bonhomie et de la colère, de l'allégresse et de la déception, et toute la diversité de sensations qu'est capable de ressentir le béarnais, fidèle et courtois : *Biarnés féau* (¹) *e courtés* — le Bigorrais pire qu'un chien : *Bigourdan pis qu'un can* — le Fuxéen, ferme et solide comme le Roc de Foix : *ferme*, *soulide coumo le Roc de Fouich* — le Catalan chanteur de goigs : *cantaire de goigs*.

Le Pyrénéen n'est point taillé sur un modèle unique. *Lou toi* — le montagnard ou montagnol — pétille sec et flambe dru, nerveux et musclé ou solide et trapu. Ses traits sont sévèrement accentués. L'habitude de ployer les genoux dans la montée et la descente — *à cado mountado, uo debarado* — imprime à sa démarche un balancement spécial d'arrière en avant. Sa lenteur fait place à la vivacité lorsque les circonstances le demandent; agile et souple, l'habile lanceur de javelot d'autrefois excelle aux jeux et aux exercices d'adresse. Mais il ne dépense mal à propos aucune de ses ressources. La *toie* — la montagnarde ou montagnole — vive et menue ou lourde et tassée, offre un type général infiniment moins représentatif que le physique masculin. Cependant si l'Ossaloise courtaude et ramassée s'accouple peu avec la vigueur élancée de l'Ossalois, la Bethmalaise aux jambes longues, au cou dégagé portant droit une tête sculpturale, réalise une figure féminine d'une plastique irréprochable et superbe-

(¹) La malignité publique change parfois *féau* en *faus*, ce qui signifie faux et non plus fidèle. Au reste qu'entend-on par fausseté ? Un bon gascon ne peut-il pas se reprendre trois fois : *Un bou gascou se pot arreprengue tres cops.*

ment racée, mais qui a tendance aujourd'hui à tomber en dégénérescence.

Une catégorie d'êtres rachitiques dépare çà et là de sa disgrâce la noble structure des Pyrénéens. Les crétins affligés d'un goitre énorme — *gaué*, *galamoun*, *goume* — traînent automatiquement leurs membres convulsés, rabougris, en demandant l'aumône aux abords des agglomérations. *Qu'a era tringole* : il a la clochette — dit-on d'un goitreux; et sa façon de râler est appelée *arrengulha*. Malgré la crainte et la répulsion que font éprouver leur bestialité hideuse, leur mimique simiesque, leur grognement guttural et inintelligible, inoffensive est leur hébétude. Pitoyables déchets d'humanité, les goitreux — *gauéruts* — sont aussi appelés cagots, par extension du nom des anciens parias en butte aux vexations des populations fanatiques [1]. Le crétinisme tend heureusement à disparaître, et le nombre de *bichôlous* décroît progressivement.

Les difficultés d'accès provenant de la rareté des voies de communication, obligèrent le solitaire montagnard replié en son aire, à subvenir aux besoins de sa vie journalière.

Les vêtements étaient l'œuvre de tous; la quenouille aux doigts, les femmes filaient le lin et la laine que tissaient de rudimentaires métiers; après quoi les hommes maniaient les ciseaux et l'aiguille. Lourdes au peser, épaisses au toucher, moelleuses au porter, les étoffes, bures gardant la couleur naturelle, draps et molletons, vêtaient chaudement et préservaient des fréquentes brusqueries d'une température essentiellement variable. *Abilhomen de lano teng la peu sano* — Vêtement de laine tient la peau saine. *Burats coulou de la bestio*, *courdelhats* bleus ou rayés, *blanquets*, *cadis*, *casahèits*, coupés et confectionnés d'après une forme invariable, ne subissaient pas les fluctuations de la mode étrangère.

Le costume masculin se composait d'une veste à courtes basques; d'un gilet également court, souvent croisé, boutonnant haut pardessus la chemise blanche à col empesé; de culottes continuées à partir des genoux par des guêtres moulant toute la jambe et emboîtant le dos arrondi de solides sabots recourbés. Le rouge ou le bleu d'une large ceinture — *facho* — et de jarretières bariolées, se détachait sur le brun terreux de l'ensemble. Un bonnet analogue au phrygien couvrait la tête en temps ordinaire; les jours de fête il

(1) Voyez Livre II, ch. VIII, *Chansons Historiques*.

était remplacé par un énorme chapeau rond de feutre noir aux bords relevés. La *bounéto*, *baréta*, *barétina*, était en laine tricotée, de teinte marron, violette, rouge ou blanche et mesurait de un à deux *pans*; elle retombait sur le côté, plutôt que derrière, ou se recourbait par devant. Homme libre, le montagnard portait les cheveux longs et flottants. A ses oreilles pendaient de minces et grands anneaux d'or. Une volumineuse cape de laine blanche à capuchon — *cape e capèt* — léguée par l'antiquité la plus reculée, protégeait tous ses membres et les abritait des frimas et des intempéries.

La toilette féminine consistait en un corsage ou justaucorps de couleur, serré à la taille, très échancré autour de l'encolure de la chemise, aux manches courtes dégageant l'avant-bras et terminées par des manchettes de toile blanche; en une jupe de futaine diversement nuancée, froncée, retenue par des cordons et s'arrêtant assez haut pour libérer l'extrémité de la jambe; en un tablier uni ou ramagé, montant à la hauteur de la gorge. Tous ces coloris crus se heurtaient violemment. Des bas de grosse laine, cannelés et frangés au cou-de-pied, reposaient ainsi que des guêtres sur les sabots savamment arqués. Mais la partie la plus significative est représentée par le petit mantelet-capuchon — *la capulo*, qui remonte bien au-delà du quinzième siècle. Noir, rouge, blanc, bleu, le capulet se pose à plat, la pointe rabattue vers le sol, et se porte aussi enfoncé, la pointe menaçant le ciel. Le noir était réservé pour les deuils et les solennités. La coquetterie des jeunes filles préférait le rouge : *Er arroui per bèt esta, e't ner per ounoura* — le rouge pour être belle et le noir pour les cérémonies, affirme le dicton populaire. Les plus élégantes doublaient le rouge de mérinos, de soie, de damas écarlate; le noir de violet; les bordaient d'un étroit liséré de soie groseille appliqué sur le rouge, de velours noir sur le blanc. Sous le capulet, la blancheur éclatante d'une coiffe de lin — *cofo* ou *cohe* — entoure le sommet de la tête de sa raideur fragile. La coiffe ne se borne pas à la forme ronde du petit bonnet et s'amplifie en cornette ruchée, gaufrée, tuyautée. Elle affecte dans le Couserans une coupe triangulaire inattendue : deux des bouts se rejoignent et s'entre-croisent derrière la nuque, le troisième retombe en arrière et flotte librement au-dessus des épaules. La vallée de Massat appelle *liaduro* cette coiffe, et par extension, la femme, engoncée dans sa collerette fraisée aux lingeries éblouissantes de blancheur, qui en a conservé l'usage.

Hormis collerette et capulet, il n'y a parmi tant de simplicité voyante quoi que ce soit de véritablement particulier. L'originalité des vieux costumes pyrénéens — perdue partout aux alentours — s'est pourtant perpétuée en trois points de la chaîne distinctement séparés. L'Ossaloise, la Bethmalaise, la Cerdane, toutes trois dépositaires de traditions bien près de disparaître, méritent mieux qu'une sommaire description.

L'habit de fête de l'héritière du Haut-Ossau — *lou proupiau de l'éretère d'Aussau*, de Laruns et des environs des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, est d'une recherche extrême. Les cheveux, séparés par une raie sur le milieu du front et lissés aux tempes, sont serrés dans le petit bonnet blanc de mousseline brodée ou de fine toile, qui s'attache sous le menton, laisse passer et pendre le long du dos les longues tresses enrubannées et ornées de dorures. Le capulet de drap écarlate, doublé de soie ou de damas assorti et bordé d'un liséré de soie groseille, est posé à plat assez en arrière pour que s'aperçoive un dépassant de coiffe blanche. Le corsage à large échancrure est généralement en satin noir, avec le devant garni de soie ou de velours cramoisi; l'on voit aussi des corselets rouges bordés de rubans jaunes ou bleus, et d'autres entre-choquant à l'aise des couleurs plus disparates; les manches assez courtes se fanfreluchent à leur extrémité de galons et de ruches. Deux jupes sont superposées, l'une et l'autre de laine rouge — violette pour les cadettes, noire chez les femmes mariées — et à plis plats tout le tour; la jupe supérieure est relevée à la hauteur des genoux et agrafée derrière la taille, formant en quelque sorte des paniers sur les hanches; elle est bordée d'un large ruban bleu ou jaune, qui suit le plissé et y dessine une guirlande irrégulière. Un fichu de mousseline peinte ou de soie entoure le col et abaisse ses pointes jusque dans le corselet; le fichu est souvent remplacé par un châle, garance ou diapré, dont les bouts descendent jusqu'à terre. La croix d'or ou Jeannette, la Colombe du Saint-Esprit, un cœur étoilé — bijoux d'un archaïsme exquis — palpitent au souffle qui gonfle la chemise blanche serrée par une coulisse de ruban de fil. Les plus coquettes ne négligent pas le tablier de dentelle ou de mousseline blanche unie ou brochée à falbalas, et le rehaussent même d'une large ceinture jaune aux longs pans. Les bas de fine laine blanche — *causses de gansou* — éventaillent leurs côtes par dessus les sabots élégamment relevés.

La mise des vieilles ossaloises est plus sobre; le capulet rouge, si gracieux à leur jeunesse, a été abandonné pour la cape de laine blanche brodée de noir, qui les fait ressembler sous le capuchon pointu à des apparitions fantômales.

Le gars ossalois servant de cavalier à l'héritière, n'est pas moins qu'elle rutilant. Large béret brun ombrageant la chevelure; veste de laine écarlate jetée sur l'épaule en négligé fringant; gilet de molleton blanc à revers; culotte de drap marron foncé — ou de velours noir — avec gros boutons de cuivre et poches à revers galonnés d'or; ceinture rouge en laine ou en soie amarante, et noire s'il est en deuil; jarretières de soie panachées à glands; guêtres blanches de même forme que les bas de sa cavalière; sabots d'une courbe plus modérée; épingle aux verroteries pendantes, fixée à la chemise plissée que ferment trois petits boutons de fil. Sa veste rouge, l'Ossalois l'emprunta peut-être aux guides; les habits noirs à la française, dans le goût du dix-septième siècle, que les anciennes familles d'Ossau gardent comme de précieuses reliques, démontrent que l'adoption de cette tenue ne remonte pas à un temps très éloigné.

Plus chatoyant encore est le costume de la Bethmalaise — *era Bammalougno*. La cornette de lin emprisonne et cache tous les cheveux, retombe et s'évase par derrière, encadrant le visage de sa blancheur ailée; une coiffe de drap rouge la retient pressée par deux tours d'un galon jaune enluminé d'entrelacs multicolores, et d'un ruban de velours noir dont les bouts pendent derrière jusqu'au bas de la taille. Pour entrer dans l'église et aux jours de fêtes, la tête est recouverte d'un voile de mousseline ou d'une serviette immaculée. Le corsage, qu'il soit rouge, bleu ou vert, dessine le buste; les manches en sont plates, terminées au coude par de blanches manchettes qui laissent voir à nu l'avant-bras. La jupe, bleue ou verte, est très froncée sur le dos et les hanches; elle ne descend pas aussi bas que la cheville, loin de là, et interrompt sa ligne avec désinvolture. Un tablier de teinte unie, tranchant par son coloris vif, ou à fleurs, à petits carreaux, est retenu à la taille par un large ruban de soie bleue; il remonte en bavette — d'où son nom, *debantau à estagèro* — au-dessus de la gorge et entoure de son croissant les broderies festonnées de la chemise. Un foulard à grands ramages couvre les épaules et enfonce ses pointes dans la ceinture. Jambes nues ou bassées de laine, des sabots nerveusement incurvés, extraordinairement effilés,

parsemés de clous jaunes formant des emblèmes, chaussent les pieds audacieusement. A la chemise est piquée une épingle scintillante, et une chaînette en fil de laiton se balance au côté : y sont suspendus, au moyen de cordons de cuir réunis en faisceau, les clefs, des ciseaux, une bourse, et un couteau à manche de corne agrémenté comme les sabots de clous brillants. Ce sont les seuls accessoires dont la femme de Bethmale ornemente sa chamarrure d'idole que surmonte l'étrange et mystique diadème qui l'auréole.

Les femmes âgées, et celles qu'un deuil contraint, s'en tiennent à la veste et à la jupe noire, avec un galon vert symbolique maintenant la coiffe, noire également. Elles s'enveloppent du capulet noir ou de la cape blanche à liséré de velours noir.

Le Bethmalais — *et Bammalou* — des jours d'apparat, porte le chapeau à larges bords entouré d'un ruban noir, la veste courte, la culotte étroite retenue par un gros bouton jaune, la ceinture rouge, les guêtres serrées au genou par les jarretières de laine ou de soie rouge, les sabots à pointes recourbées, qui, dans l'ensemble, sont les pièces essentielles de l'ancien costume du montagnard pyrénéen. Mais, d'ordinaire, il se coiffe d'une petite calotte crânement posée; d'étoffe rouge, bleue, elle s'enjolive d'arabesques en soies diversement coloriées et pailletées d'or. Il revêt habituellement un épais tricot blanc bordé de velours noir, soutaché parfois de noir sur le devant de la poitrine et sur les manches, bigarré de broderies multicolores, et à boutons de cuivre.

Les garçonnets mettent le tricot blanc bordé de noir en guise de veste, et les jeunes enfants ont pour coiffure la petite calotte rouge, bleue et jaune aux passementeries extravagantes.

Avec la Cerdane se trahit l'influence espagnole. Les cheveux réapparaissent, comme chez l'Ossaloise; mais, partagés au milieu du front, lissés et ramenés derrière les oreilles, ils sont retenus par une résille de soie noire, rose, amarante ou cramoisie. Cette résille, qui descend très bas, se termine par une queue aux houppettes cliquetantes de grains d'argent ou de boutons d'acier; de larges rubans la nouent sur le sommet de la tête, en coques dont les bouts retombent le long des tempes; une mousseline blanche brochée recouvre l'ensemble de la coiffure, complétée par des pendeloques miroitantes de pierreries. Un corset de drap fin ou de velours s'ajuste à la taille. La jupe, d'indienne ou de drap, est froncée menu. Le voisinage de l'Es-

pagne se remarque encore dans le fichu de soie vive, fleuri d'or, brodé d'or, frangé d'or, ou bordé d'un ruché de mousseline formant jabot sur la poitrine et cachant ses pointes sous une ceinture de ruban de couleur; dans les lacets plats à bouts pendants qui serrent le tablier; dans la coupe de la chemise fendue devant et fermée au cou par un brillant bouton double. Les bas sont blancs, bleus, gris de lin, et fines les chaussures. Il va de soi que les montagnoles du Capcir et de la Catalogne arborent moins de colifichets cossus que cette riche Cerdane : le corselet de velours noir, et la jupe unie, de couleur éclatante, composaient la tenue habituelle de la Cerdagnole et de l'Andorrane. Sur ce versant méditerranéen des Pyrénées, le capulet est répandu aussi. On y remarque en outre la prédilection du Catalan — qui la partage avec le Basque — pour les *espartenyas*, espadrilles ou sandales de cordes. Celui-là portait naguère la culotte courte en velours noir, avec la ceinture rouge, la petite veste et la *barétina*.

Tels sont les principaux costumes qui, au début du siècle, étaient encore d'un usage suivi dans les hautes vallées pyrénéennes. Le chapeau à larges bords, la bonnette et les guêtres, que connurent mes années d'adolescent, ont à peu près complètement disparu; les plus vieux montagnards portent la courte blouse bleue, le pantalon long et le béret bleu, grand ou petit, suivant les régions. La cape, la capuche et le capulet résistent mieux aux ans; en Béarn, Comminges, Bigorre et Foix, j'ai vu récemment d'innombrables capulets noirs, quelques-uns de rouges en Ossau, et des capes blanches galonnées de noir, ossaloises et bethmalaises. Les coiffes subsistent surtout en Roussillon et dans les Pyrénées Centrales; en beaucoup de localités, elles cèdent la place à un simple foulard noir plié en pointe et noué sous le menton. Les vieux costumes d'Ossau, de Bethmale et de Cerdagne ne seront bientôt plus qu'un souvenir, car les jeunes filles des Pyrénées d'aujourd'hui traitent d'oripeaux et de déguisements les vêtements qui prêtaient à leurs grands'mères un charme unique.

Les maisons que les pyrénéens habitent — *cases*, *oustals*, *bordos*, *mas* — ont beaucoup moins modifié leur apparence.

Espacées ou pressées à la façon de commères revêches ou avenantes, les plus alertes réussissent l'escalade, tandis que les retardataires restent accroupies au pied des monts. Il est des hameaux qui émergent à peine, îlots perdus dans un océan de frondaisons houleu-

ses; d'autres, prolongeant la roche luisante, affrontent face à face le soleil et sont bien près de prendre feu lorsque tombe l'humidité nocturne du serein; quelques-uns enfin, d'intrépides, bravent le vertige et, villages aériens, s'en vont jusqu'au *soum* de la montagne pourchasser le nuage et se griser d'azur. Pour résister aux chutes de neige, les toits inclinent bas l'angle aigu de leurs ardoises ou de leur chaume roussi que recouvre par plaques le velouté des mousses. Les gelées hivernales et les étés torrides ont cuit et recuit les murs de torchis. Le sommaire et le patiné de certaines constructions reportent au temps des huttes primitives. Celles-là n'ont d'ouverture que la porte d'entrée; un trou pratiqué dans le mur tient lieu de cheminée : la fumée agglomère au plafond ses lourdes stalactites de suie. Quand elles s'aèrent de fenêtres, une grossière toile remplace la vitre absente. Toutes ne sont point demeurées en un état aussi misérable. Beaucoup ont l'aspect vénérable et cossu d'aïeules aux façades à encorbellements et à colombages, aux toits à redans, aux fenêtres à auvents. Celles qui présentent le type particulier à la région ouvrent les portes-fenêtres du premier étage sur une galerie de bois, balcon extérieur protégé par l'avancement de la toiture — le bas de la construction étant réservé aux bêtes et aux instruments de travail. Derrière ces galeries — *leies* — agrestement festonnées de ceps de vigne, de grappes de maïs ou de rouges piments, il n'est pas rare d'apercevoir, aux aguets et scrutant la rue, quelque vieille fileuse au profil rostré de chouette sarrasine. J'ai souvent été fasciné — en Bethmale notamment — par cette saisissante vision surgie des profondeurs du moyen âge.

Dans la vaste pièce qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher, s'affaire la ménagère. Elle évolue prestement devant la large cheminée flambante où pend accroché le *calel* ou *carelh*, antique petite lampe à la crépitante lueur, et le long de la table rectangulaire autour de laquelle chaque membre de la famille occupera la place qui lui revient; elle prend sur la planche à pain — *biandère* ou *soualo* — la grosse miche noire, pétrie de ses propres mains dans la *pastière*, l'indispensable huche d'autrefois, et cuite au four de la *fournièro*, dont la construction s'applique au dehors, vers l'angle de l'un des côtés, agrandissant la salle commune de sa rugosité bombée, que soutiennent des traverses de bois fichées de biais dans la muraille; elle en coupe des tranches et les met à cuire, avec

des choux hachés, dans *lou metau* plein d'eau qui chauffe au bout du *cremalh*; remuant avec *lou tournejoun*, elle les assaisonne — comme, du reste, tous les aliments — de graisse tirée d'une vessie pansue et les garnit d'un morceau de salé — *counfit*, quartier d'oie ou de canard extrait du pot de grès où, après salaison et cuisson, il a été mis à confire dans la graisse. Lorsque sonnera l'heure du repas, cette soupe, la succulente *garbure* ou *asinat*, sera versée dans les écuelles de bois et mangée fumante, sauf les dernières cuillerées de bouillon que le montagnard mélangera de vin et boira *à chabrot*, à même l'écuelle : ce breuvage, appelé *goudale*, est le savoureux complément de toute garbure. Mais les hommes seuls s'assiéront à table. La femme, restée debout, les servira, car le mari c'est toujours *lou mestre*, le maître.

Ou bien notre cuisinière décroche des liens tordus, *armerous*, qui les suspendent au plancher plafonnant — *lou soulé*, un jambon rose veiné de blanc — *cambajou*, quelque saucisson — *salcisot*, dur, brun, et coquillagé comme du marbre rouge. A moins qu'elle ne puise derechef dans le rustique buffet rempli de toutes sortes de provisions, de foies gras recouverts de graisse, de pots de salé et de confitures. Les fêtes lui fournissent l'occasion de varier ses menus et d'y ajouter des pâtisseries campagnardes — *millas*, *croustades*, *coques*, *crespèts* ou beignets, gâteaux à la broche dorant ses croustillantes couches que le moule de buis présente en tournant aux flammes qui les lèchent. Un vin léger — *petit bi* — pétille dans les verres; il provient des vignes alignées à flanc des côtes, ou des ceps dont des arbres taillés en gobelets — des érables généralement — se sont faits les complaisants tuteurs. Sur l'évier — *terrassè* ou *oursè* — la cruche — *terras* ou *dourno* — et le seau — *ferrat* ou *herrade* — au goulot — *tutet* — si caractéristique, entretiennent la buée de l'eau captive. Le linge qui étale sa blancheur bleutée, garnit le lit qu'une alcôve et des rideaux ne dissimulent pas toujours, ou, plié et fleurant la lavande, s'empile dans l'armoire — *cabinet* — a été confectionné par les *bargas* à broyer le lin, la *hoursère* à filer, le *coussei* à dévider, le *tèlè* à tisser, orgueil de la paysanne de naguère.

Mais c'était là un intérieur rangé et bien approvisionné. Les habitants des hautes vallées n'ont jusqu'à ces derniers temps connu en fait de mets quotidien — et la garbure mise à part — que la pâte de maïs — *mesture* — torréfiée dans des terrines et étendue d'eau ou de

lait; chaque convive puisait alternativement la *broje* dans une profonde grésalle, y plongeant la cuiller qui lui tient lieu d'assiette — *et culhè*. Les laitages, les caillés et les fromages constituent en outre la principale nourriture de ces peuples pasteurs.

Le pyrénéen mange lentement, méticuleusement, silencieusement; on sent qu'il accomplit un sacerdoce : toute son attention est concentrée sur ce qu'il va porter religieusement à sa bouche. Avant d'entamer le pain, il fait au dos de la croûte le signe de la croix avec la pointe de son couteau, disant : *Nou sabem pas si lou finiram*. — Nous ne savons pas si nous le finirons. » Et il a bien soin de le poser à plat, ne le renversant jamais sens dessus dessous, geste qui risquerait d'attirer le malheur. Car il est croyant, crédule et superstitieux.

Bien que profondément religieux et pratiquant dévotement sa religion, le montagnard persiste à redouter la puissance occulte des esprits surnaturels : fées, farfadets, lutins, hommes loups-garous, sorciers, guérisseurs [1]. Les fées détiennent large place dans la légende pyrénéenne. Lavandières aux battoirs d'or, princesses au dragon gardien des trésors enfouis, génies qu'irrite la chute d'une pierre dans les gouffres mâle et femelle de Tabe ou d'ailleurs, sont, avec l'ours, la chèvre et l'isard, les héros des contes, qui, aux laborieuses veillées et aux assemblées festoyantes, servent d'intermèdes entre les chansons plus nombreuses.

Dans la montagne, en effet, la chanson est de beaucoup préférée au conte — et cela se prouve. Conter a pour but de divertir la compagnie, en paradant devant elle; le conteur réclame un auditoire : il faut être réunis à plusieurs, et que le moment s'y prête, pour que le beau parleur puisse placer son récit. « *Jou sabi un counte*, — Moi je sais un conte », en est le préambule imposé. Tandis que chanter — *canta u bers* — est un plaisir qu'on n'a l'obligation de partager avec personne pour se le donner à soi-même; le chanteur se suffit : la solitude, loin d'être un empêchement, incite à rompre la monotonie du silence ambiant en s'écoutant chanter, et, par ailleurs, presque toutes les phases de l'activité montagnarde s'accommodent des chansons. On se lasse vite des contes, les chants ne fatiguent jamais. Car, si le conte amuse par ses plaisanteries ou transporte la pensée dans le merveilleux des aventures, la chanson répond à l'impérieux besoin

(1) Voyez Livre II, ch. XII.

de sentimentalité qui remue le cœur le plus humble; elle permet à quiconque d'épancher sa propre émotivité en des strophes toutes faites, conformes aux situations et qui, pour simples et impersonnelles qu'elles soient, reflètent poétiquement et mélodiquement les mobiles essentiels par quoi, toujours et universellement, a vibré la sensibilité des hommes.

Du berceau au cercueil, la chanson accompagne tous les actes de la vie pyrénéenne. Consolatrice aux heures grises, elle est l'enchantement des jours ensoleillés. Ses intonations règlent les pulsations de l'existence entière. A sa cadence changeante l'enfant s'est endormi, puis a joué; l'adolescent a été entraîné dans la danse; les amants se sont aimés, délaissés, épousés; le berger, le bouvier, le faucheur, le moissonneur, le vigneron, le bûcheron, l'artisan, lui ont demandé l'allégement de leur besogne; chacun d'eux a travaillé en chantant, et c'est en chantant qu'il s'est reposé; lorsque, devenu vieux, la camarde l'emporte, un chant de deuil pleure et se lamente à ses funérailles.

Ailleurs aussi l'on chantait dans des circonstances identiques, mais pas autant ni de la même façon qu'ici.

Le goût inné de la musique, un sens artistique intuitif, développés par l'exubérance du cadre, mettent en valeur et rehaussent la voix, que la race du Midi a généralement belle et naturelle. Travaillée, disciplinée dans les maîtrises et les écoles spéciales, cette voix ne craint point de rivale. Jélyotte, ténor illustre de l'Académie Royale au dix-huitième siècle, est le glorieux ascendant d'une vivace lignée d'artistes lyriques renommés sur les meilleures scènes du monde. Mais sans qu'il soit question des chanteurs professionnels, ayant fait leurs études, rompus à la technique et passés maîtres en leur art, où trouver, en France, des chœurs improvisés comparables à ceux-ci ? Que filles et garçons se rassemblent au crépuscule, et aussitôt montent dans l'air calme ou s'envolent sur les ailes de la nuit, des volutes sonores dont la résonance est accrue de tout le prolongement nocturne. Nul guide que l'atavique instinct ne présida à l'arrangement des parties distinctes, échafaudant leur harmonie polyphonique d'octaves, de quintes, de tierces et de sixtes, que les juvéniles bandes font retentir par les tièdes soirées des bords de la Garonne. Ils n'ont pas davantage recours à quelque bâton conducteur pour assurer la justesse de leur unisson non plus que la précision de leurs attaques,

les deux groupes de montagnards qui, cheminant aux méandres du gave et jouant à *passe-carrère*, se passent et se renvoient alternativement le couplet.

Contesterait-on que des aptitudes musicales aussi prononcées soient l'apanage de l'immense tribu pyrénéenne, et douterait-on qu'elles aient exacerbé son chant en lui imprimant d'ineffaçables caractéristiques ? Formelle, irréfutable, la réponse nous parviendra de n'importe lequel de ces pasteurs errants au milieu des cirques de pâturages, que leurs lèvres ferventes emplissent d'un hymne quasi-sacré. Lançant la note à la volée, la détachant et la martelant, appuyant sur l'âpreté du timbre, tous sons ouverts et limités dans le registre aigu de la tessiture, il suit son inspiration du moment et ne s'écarte jamais cependant de la ligne mélodique qui lui a été transmise. Il l'enveloppe de tant d'inflexions caressantes, l'agrémente de broderies tellement capricieuses, l'amplifie de finales si amoureusement prolongées, qu'il dégage toute l'expression enclose dans la chanson, et qu'on sent bien, à l'écouter, combien lui-même goûte l'émouvante beauté de ce qu'il chante.

La compréhension des chanteurs s'affirme autrement par des paroles sagaces. Que de fois n'ai-je pas entendu répéter cette vérité : « Les plus vieilles chansons sont les plus belles ». Celles-là leur agréent surtout, dont ils déclarent d'un ton avantageux : « *Que y a un accord des pus bels.* » Quelques-uns s'avèrent capables de percevoir les divergences de deux mélodies, de les comparer et de formuler leur opinion. Un pâtre illettré du pays de Foix, auquel je chantonnais la variante d'une chanson qu'il venait de me dicter, écouta fort attentivement et émit ce jugement péremptoire : « *Le miu aire qu'es pus relebat.* » Il avait raison : son air était plus relevé. La bergère du Castillonnais montra qu'elle avait l'oreille bonne aussi; ayant en vain tenté de rabaisser le perçant de ses compagnes par des avertissements répétés : « *Trop naut !... trop naut !...* » elle reprit de sa propre autorité à la tierce basse la chanson entonnée trop haut.

Ces chants dont ils héritèrent, tous les considèrent comme leur propriété privée, et ils admettent difficilement qu'on les retrouve à une assez grande distance de chez eux. Je me souviens de l'agitation extraordinaire qui s'empara du tambourinaire aveugle de Bilhères en Ossau, lorsqu'il apprit que j'avais déjà pris ailleurs une de ses chansons; d'interminables palabres le convainquirent malaisément,

et son explicable émoi haché d'exclamations: « *Oy !... Yè !... Qué !...* » ne s'apaisa qu'après des explications qui lui parurent à coup sûr plus confuses encore.

Donc ils sentent leurs chansons et ils tiennent à elles; mais ils sont fermés à celles des voisins et ils les dédaignent. A les croire, il n'y a que les leurs qui soient dignes d'admiration; aucunes d'à côté ne sauraient en approcher; eux seuls possèdent la tradition vraie. Par suite, rien de surprenant à ce que l'Ossalois habitué aux cantilènes plaintives, trouve rude la fougueuse tendresse du Bethmalais, et que tous deux tombent d'accord pour mésestimer l'ardeur langoureuse du Catalan.

Où et quand ces chansons naquirent-elles ? Quels en furent les auteurs ? Comment se propagèrent-elles ? Ténèbres irritantes que les folkloristes ne sont point parvenus à percer, décevantes énigmes que leurs savants travaux n'ont pas réussi à élucider.

La véritable chanson populaire se transmet de génération à génération par tradition orale, s'enveloppe du voile de l'anonymat, et son origine se perd dans le recul des âges. Aussi bien les vieux chants tirent-ils de cet inconnu le meilleur de leur attrait. Perdent au contraire une part de leur captivante attirance, les pièces dont la paternité est soupçonnée, sinon attribuée avec certitude ou auxquelles on peut assigner une date approximative par le fait historique qu'elles rapportent ou commentent. La curiosité satisfaite leur en veut de s'être laissé dépouiller du mystère initial, et toute la faveur est réservée à celles qui ont maintenu intégral leur prestige en dérobant le secret de leur formation. Ces dernières sont populaires, non pas tant d'avoir été popularisées, mais parce que, chantées par le peuple, elles ont été conçues quelquefois et toujours adaptées par lui à son usage. Je citerai des bergers d'aujourd'hui qui, non contents de savoir par cœur tout le répertoire traditionnel de leur vallée, composent eux-mêmes des *pastourètes*.

Il en fut ainsi de tout temps sans doute dans les provinces de l'ancienne France. Une modeste individualité que la postérité ignorera toujours — troubadour ou artisan, artiste dans l'âme et poète-né quelle qu'ait été sa condition — a donné l'essor à cette chose ailée qu'est la chanson populaire. Volant de bouche en bouche, elle part du voisinage immédiat, franchit les fleuves et les monts et ne s'arrête plus. Les jongleurs, les marchands, les gens d'armes sont ses hérauts

retentissants. Partout où elle passe et se fixe, elle subit une lente métamorphose. Des alluvions lui arrivent de toutes parts : l'appoint collectif se cristallise avec l'apport de la première personnalité. Si bien qu'en définitive, la chanson populaire, née d'un seul, sera l'œuvre de tous.

Hormis un nombre très limité de chansons purement locales ou régionales, presque toutes appartiennent au cycle général répandu en France et dans une partie de l'Europe; chacune d'elles doit être regardée comme une variante d'un type formel, catalogué, et commun à plusieurs peuples.

Les diverses versions d'une chanson populaire ressemblent à ces essaims d'abeilles qui, s'envolant loin de la ruche et sous un nouveau climat puisant le suc d'une flore nouvelle, distillent un miel dont la saveur est neuve. On conçoit, en effet, que si la chanson primitive porte en elle les caractères distinctifs, propres au pays et au milieu qui la virent naître, il est tout naturel que ces signes changent suivant les latitudes, varient selon les mœurs de ceux qui y vivent. Et ce n'est pas seulement de pays à pays que les différences s'accusent, mais aussi, le plus souvent, de province à province et de terroir à terroir. L'air, plus sensible que les paroles, tend à s'éloigner davantage de la chanson mère, pour épouser des contours mélodiques et emprunter des accents rythmiques mieux appropriés à l'ambiance. Chaque parcelle du sol, en adoptant le type primitif, le marquera de son empreinte particulière, le modèlera à l'image de son ciel, de sa terre et de ses habitants. Adaptation au goût du cru, qui modifie la couleur et transforme le sentiment de la chanson populaire.

Subtile évocatrice d'un paysage et d'une époque, la chanson pyrénéenne est amène et charmante lorsqu'elle redescend légèrement vers le présent et vers la plaine, grande et grave comme l'échelle des siècles et comme la montagne dont elle gravit pesamment les gradins.

Son allure chevalière, son austérité religieuse, nous ramènent au temps des troubadours, des Croisés ou des moines-soldats combattant les Eglises Albigeoise et Protestante. Elle a la renaissante grâce des poésies de Clément Marot et de Ronsard, ou la gaillarde verdeur des contes de Marguerite de Navarre. Sa fine bonhomie inspira Goudelin et la franche, saine, naturelle rudesse de ses pastorales, éveilla comme un écho affaibli dans la mignardise des bergerinades apprêtées de Cyprien d'Espourrins.

Cette chanson claire, transparente, limpide, n'est-elle pas le fidèle miroir de la plaine tolosane qui jusqu'aux lointains bleus s'étend lisse, tranquille, lumineuse ? Et cet air alerte, narquois ou gai, souligné par l'aigre flûtiau et le nasillard hautbois, lourdement rythmé par le choc des sabots qui le scandent, tout dansant, sautillant, gambillant, n'est-il pas la reproduction exacte de ces vallonnements particuliers à la Gascogne dont les villages et les champs, entraînés par la déclivité du terrain, ne cessent de se poursuivre, dévalant, grimpant, entrant dans la danse ? Enfin, ce vieux chant pyrénéen empreint de tendresse sereine et d'ardente nostalgie, n'est-il pas le vivant reflet d'une contrée où, d'avoir vu s'allonger sur elles l'ombre grandissante des monts, les molles ondulations des prairies baignées par tant de sources, de torrents et de gaves, mêlent à leur aspect plaisant un peu de la gravité qui les domine ?

Un examen plus techniquement fouillé va nous permettre d'analyser l'acuité et la profondeur des réactions que les contingences pyrénéennes, ethnographiques et ethniques, ont déterminé dans la poésie et dans la musique de la chanson populaire.

Languedoc et Gascogne, Foix et Roussillon, parlaient anciennement leur idiome. Parce que la langue française n'y est devenue d'un usage courant qu'à la longue, il ne faudrait pas en inférer que toutes les chansons se chantaient en dialectes, languedocien, gascon, catalan. Le rattachement définitif de ces pays au royaume date des règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Certains faisaient même depuis longtemps partie du domaine de la Couronne. Et, partout, des infiltrations s'étaient auparavant produites, conséquence de l'incessant passage des seigneurs, des trafiquants et des soldats venus de France. A partir du XVIIe siècle, la langue française ayant acquis droit de cité, s'arrogea la prépondérance et chercha à supplanter complètement la langue d'oc. Réfugié sous l'ardoise ou la tuile pâlie des vieux toits, le langage roman demeure toujours cher aux populations des campagnes méridionales, bien que l'enseignement officiel le combatte et que les jeunes couches le répudient. Dans une sphère plus élevée, l'activité du félibrige l'a revivifié. Tous ceux-là s'en réjouiront qui aiment sa concision imagée, précise, vigoureuse, et sa vibrante sonorité de voyelles chantantes, directement issues du latin générateur.

Les chansons populaires des Pyrénées Françaises — *cantes*, *cansous*

— revêtent donc littérairement deux formes : la dialectale et la française. Sont en dialectes, les chansons régionales, locales, et celles qui furent traduites ou transposées d'après des leçons importées du dehors. Leur conception autochtone a généralement préservé les premières de tout alliage. Mais la pureté des autres est fréquemment altérée; les régions limitrophes favorisèrent le mélange réciproque du gascon et du languedocien, et la contamination mutuelle du languedocien et du catalan. Lorsque la chanson a conservé linguistiquement sa nationalité française, elle fourmille de tournures impropres, gasconismes pour la plupart. De l'imparfaite fusion des espèces résulte, en outre, un genre hybride, offrant un jargon de patois francisé ou de français patoisé. Assez souvent, la chanson française existe parallèlement à sa version patoise; la chanson conserve alors une indépendante dualité.

Celui qui s'aviserait de conclure que les chansons en dialectes sont nécessairement antérieures aux chansons en français, commettrait, on le voit, une erreur grossière. Les racines respectives s'enchevêtrent et plongent indifféremment dans l'humus des générations passées. Elles ont poussé, se sont implantées au hasard, romanes ici, françaises là, plus tôt ou plus tard, peut-être à la même minute. Nous en trouverons des deux sortes, échelonnées sur des centaines d'années jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Le seizième et le dix-septième en furent problablement les plus féconds producteurs. Néanmoins, certaines chansons en dialectes, relatives à des coutumes qui remontent au delà, laissent pressentir une longévité exceptionnelle. L'intrusion dans un texte de vocables récents ne prouve nullement que la chanson soit récente. Soumise aux lois de l'évolution générale, la chanson populaire est, malgré sa cristallisation apparente, en état latent de perpétuel devenir. Le rajeunissement même des termes employés s'en porte garant : un mot paraît-il désuet au chanteur, il le remplace par un synonyme actuel. J'ai recueilli plusieurs chansons, dont une variante contient le vieux mot hors d'usage et l'autre son équivalent moderne — cela, dans les deux langues, la française et la romane.

Il n'est pas exagéré d'attacher un très haut prix à la chanson en dialecte, et de considérer ses plus qualifiés spécimens comme des trouvailles inestimables; mais ce travail n'aurait pas été complet s'il avait refusé d'accorder à la chanson en français, extrêmement répan-

due elle aussi et non moins intéressante, la légitime part qu'elle détient dans le folklore pyrénéen.

Qu'elle soit en dialecte ou en français, la chanson pyrénéenne possède les caractéristiques de toute chanson populaire. Elle accueille à peu près tous les mètres et compte des vers de trois, quatre, cinq, six, sept, huit ou dix pieds — ceux de six, sept et huit étant les plus fréquents. Réunis par stances de deux, quatre ou six vers, ils ne comportent pas la régularité métrique, mais sont régulièrement assonancés. La rime, la chanson n'en a que faire. Exclusivement orale et, par conséquent, dégagée des préoccupations de l'écriture, elle se contentait d'appareiller la voyelle de la dernière syllabe ou l'avant-dernière féminine. Cette assonance que l'œil de ses détracteurs dédaigne, satisfaisait pleinement l'oreille de ses auditeurs. Le nombre des couplets n'est jamais limité; il se multipliait jadis. Les montagnards me l'ont sentencieusement signalé : « Les vieilles chansons elles sont longues. » Afin de les allonger encore, ils répètent chaque membre de phrase ou reprennent le dernier vers de la strophe précédente pour commencer la suivante : « Les jolies chansons elles se répètent. » Souvent intervient un refrain par lequel chaque couplet se termine. *Repics*, *arrètocs* et *tornadas* des chansons de danses sont riches en onomatopées traladeriderantes; ceux des réveillés recherchent une signification précise, conforme à la sentimentale aubade qu'ils ponctuent amoureusement.

Quoique délurée, la chanson populaire est naïve de tour, ainsi qu'il sied à une fille de la glèbe. Sa saine robustesse ne s'attarde point aux préciosités, non plus qu'aux déliquescences. Elle dit les choses avec naturel, sérieusement, sans omettre les détails ni craindre les redites. Puérile, elle s'égaie d'un rien, se moque, s'attendrit, soupire. Le ton reste chaste, même quand transparaît une allusion risquée — ce qui ne la prive point de se récréer de gauloiseries un peu roides. J'incline à penser que les strophes renfermant des crudités par trop brutales, n'appartinrent jamais à la chanson primitive et ont été ajoutées après coup.

En quelques mots, *pastourètes* et *bergères* posent les personnages et situent l'action dont une intrigue d'amour fournit habituellement le thème et les péripéties. Là-haut, sur la montagne, une bergère garde ses blancs moutons; là-bas, dans la plaine, il y a un pré à faucher; sur le grand chemin passent trois cavaliers barons; au bord de

la petite rivière, les filles d'un comte sont assises à l'ombre d'un arbre tout en fleurs. Toujours la rusée pastoure bafoue le séducteur de noble condition et déjoue la galante entreprise qu'il tente devers elle; mais la belle qui est à la fontaine, pousse l'imprudence avec le chevalier d'armée, au point que la patte du rossignol, messager des amoureux, s'en vient troubler l'eau claire, symbole de sa pureté. Les traits de mœurs partout éclatent, çà et là revivent les usages surannés.

Une notable partie des chansons qui composent le romancero populaire de la France, figure dans cette collection sous forme de versions inédites, à côté de chansons régionales et locales dont les recueils similaires consacrés aux autres provinces ne font point mention. Tous les genres s'y coudoient : le narratif et le satirique, le profane et le religieux. Berceuses et sauteuses; rondes et bals, branles et bourrées; sérénades et aubades; complaintes dramatiques et récits d'aventures; chants de circonstance; cantiques et oraisons, groupés en douze séries, vont se succéder selon l'ordre préétabli par les phases mêmes de la vie humaine. Toute classification étant arbitraire, je n'entreprendrai point de prôner celle que j'ai adoptée; il suffit que je l'aie élue, après mûre réflexion, comme répondant le mieux, par sa méthode, à l'ordonnance de ma pensée directrice. On ne s'étonnera pas qu'une chanson, relevant par son texte d'une certaine catégorie donnée, ait été placée dans telle autre que réclamait le caractère de son rythme ou de sa mélodie. C'est à cause de leur cadence ou de leur ampleur que certaines chansons ont été rangées parmi les danses ou affectées au chapitre des travaux qui les utilisent. Dans ces deux cas, l'importance de l'air est primordiale, évidente sa suprématie.

Sauf des exceptions rarissimes, les chansons m'ont été chantées à diverses reprises et par des personnes différentes, deux fois, dix fois, cent fois, entièrement ou par bribes. La mémoire du montagnard qui sait une centaine de chansons, n'a retenu d'elles que l'air et un raccourci des couplets les plus saillants. Il était donc indispensable de recueillir le plus de versions d'une même leçon afin de les confronter ensemble et de les compléter l'une par l'autre. Les variantes ainsi obtenues ont permis de parer aux défaillances des chanteurs et d'établir un texte critique aussi pur que possible. Beaucoup trop cependant déjouèrent mes laborieuses investigations et j'ai dû me résigner à les accepter incomplètes ou encrassées de scories. Bien

entendu, chaque chanson en dialecte est suivie de sa traduction littérale. La poésie digne d'être sauvée de l'oubli, a été hospitalisée alors même que sa mélodie m'était demeurée introuvable. Je ne m'y suis résigné pourtant qu'à contre-cœur, la musique constituant l'essentiel de la chanson. Combien qui paraîtraient insignifiantes, n'était leur timbre, assertion que les mélodies populaires des Pyrénées Françaises corroborent avec éclat.

Les cris — *hilhets* et *boilères* — que les pasteurs se renvoient longuement de sommet à sommet défient l'inexorable mesure : leur fantaisie ne s'assujettit pas à la métrique, improvisée qu'elle est dans sa flexible mobilité. Les mélodies proprement dites déroulent leur rythme dans un mouvement lent et lourd pour les chansons à grand vent des bergers sur la montagne, des bûcherons en forêt, des bouviers au labour; virevoltant et animé pour les chansons de danses. Allègres ou calmes, capricieux ou gauches, nerveux ou amollis, quelle variété distingue ces rythmes, et comme montagne et montagnard les ont puissamment pétris d'une griffe acérée, leur insufflant une personnalité vigoureuse ! Semblables au cours sinueux et fantasque du gave, ils s'épanchent librement, loin des digues et de la rectitude uniforme des quais. A la carrure et à l'unité de mesure, ils opposent victorieusement l'asymétrie des membres de phrase et l'enchevêtrement des mesures à deux et à trois temps.

Si l'on fait abstraction des danses, pour lesquelles indispensable est la carrure, la mélodie populaire coule fluide et changeante de même que le jaillissement des fontaines ou le frissonnement du vent dans les arbres; son apparente unité s'accommode comme eux de palpitations multiples et irrégulières. En vraie montagnarde elle n'obéit qu'à sa nature prime-sautière. Cinq, sept, huit mesures, ou plus, ou moins, peuvent s'enchaîner; trois mesures peuvent répondre à quatre, et réciproquement, voilà qui ne l'inquiète guère : elle n'a souci que d'aller, venir, tourner, la démarche ingénument souple, balancée légèrement et toujours eurythmique.

Cette liberté d'allures, elle la doit surtout aux brusques changements de mesure. Quiconque a essayé de noter les vieux airs sur les lèvres paysannes, sait toute la difficulté que cela présente parfois. Ils sont si ondoyants, et si rigides sont les barres de mesure. Pour en respecter les moindres inflexions, il est nécessaire, non seulement de déplacer les accents, mais d'intercaler souvent une mesure à trois

temps entre deux mesures à deux temps ou inversement. La juxtaposition de mesures non semblables donne naissance aux mesures à cinq temps — trois et deux, et à sept temps — trois et quatre. L'une et l'autre se rencontrent dans la chanson pyrénéenne. La généralité des chansons de bergers affectionne la mesure ternaire; je les ai notées à six-huit quand le mouvement est modéré, et à six-quatre dès que leur lenteur s'élargit. Les chansons de danses autres que les rondes se cantonnent dans la mesure binaire, à deux-quatre principalement. D'une règle constante, la valeur des signes a été établie d'après l'agogique : diminuée ou augmentée, selon qu'elle s'accélère ou se ralentit.

La majorité des mélodies pyrénéennes est bâtie sur la gamme majeure, et, après elle, sur la gamme mineure. Mais le chant grégorien a été l'une des sources les plus authentiquement inspiratrices de nos chansons populaires. Aussi accueillent-elles volontiers les modes grecs perpétués par les tons d'église. On y trouve surtout l'hypodorien, 2e ton [plagal] — gamme mineure sans note sensible; le dorien, 1er ton [authentique] — gamme mineure avec altération du sixième degré; le mixolydien, 7e ton [auth.] — gamme majeure sans note sensible; le lydien, 5e ton [auth.] — gamme majeure avec altération du quatrième degré. Très souvent, un air fait des emprunts à un mode qui n'est pas le sien, mélange les gammes, associe les tons entiers, déplace les demi-tons, et se termine dans une tonalité qui n'est point celle par quoi il avait débuté. Sans relater les épithètes que Platon leur confère, attribuons à ces modalités un caractère expressif défini et particulier à chacune d'elles. De leur constitution différente découlent des contours mélodiques différents que l'inspiration populaire a su tracer suivant les lois de son traditionnel instinct.

On a prétendu que les Croisades et les invasions sarrasines avaient contribué à donner aux chansons populaires de certaines régions de la France une couleur toute orientale. Si pareille thèse était de celles qui se vérifient expérimentalement, nous serions en droit d'escompter une preuve décisive : la mélodie pyrénéenne a dû, plus que d'autres, se ressentir de l'emprise des Maures. Evidemment les chansons ne manquent pas ici qui font par leur accent naître un rapprochement avec la mélopée arabe. Le roulement de langue du pâtre pyrénéen pour appeler ses brebis au pâturage, est identique à celui du berger

kabyle dans les sables du Sahara. Des hommes et des femmes aussi ont chez nous du sarrasin dans leur longue silhouette et dans l'allongement bistré de leur ovale où proémine le nez et brasillent de larges yeux noirs. Qu'en conclure, et dans quelles proportions le croisement du pyrénéen avec le maure sarrasin a-t-il influé sur sa chanson populaire ? C'est ce qu'il semble impossible d'évaluer et qu'il serait téméraire de préjuger; le mieux, en l'occurrence, comme pour l'acte de naissance de la chanson, consistera à ne formuler que des hypothèses et à s'abstenir sagement de toute affirmation osée.

Les traditions, légendes, poésies, chansons populaires, dont l'ensemble constitue le folklore propre à chaque nation, se sont toujours enrichies des alluvions étrangères apportées par le cours des siècles. Sur les chemins foulés de la France médiévale ou moderne, tant de civilisations passèrent : chemineaux du négoce, troubadours errants, et toutes sortes de gens d'armes ! Que l'apport provînt du vol des aigles romaines, de l'envahissement des hordes germaniques, du piétinement des cavales sarrasines; qu'il nous fût déversé par les galères phéniciennes, par les felouques des pirates barbaresques, par les barques des pillards normands, par les flottes anglaises débarquant sur les côtes du sud-ouest leurs compagnies d'occupation; qu'il ait rempli les coffres des marchands de Florence, de Venise et autres cités fameuses, transportant de frontière à frontière leur incessant trafic; ou que soient allés le quérir au loin les troupes des Croisés, les armées royales, les soldats de la Révolution et les grognards de Napoléon, cela n'importe guère. L'empreinte exotique s'est peu à peu émoussée au contact autochtone, tel le caillou qu'use et arrondit le gave. Contes, poèmes et chants populaires anciens sont modelés à notre image : le ciel de ce pays se reflète en eux et ils possèdent toutes les caractéristiques de la race.

D'ailleurs l'âme des peuples a ses lois que lui dictent ses plus obscures origines. L'humanité ne dispose que de moyens limités pour exprimer ses sentiments. Les mêmes gestes se reproduisent dans les mêmes conjonctures. Tout n'est qu'affaire de nuances : elles seules donnent du prix aux manifestations analogues de la pensée en rompant leur unité sans la détruire. Que la mélodie pyrénéenne soit redevable ou non au tempérament exotique de quelques-unes de ses qualités, la chose véridique ou controuvée n'a nulle importance. Véhiculée par le courant des âges et polie par le continuel frottement, la

mélodie pyrénéenne s'est assimilé tout élément qu'apporta le flux étranger qui n'était point en désaccord avec ses propres tendances naturelles. Le montagnard en a personnellement fixé la forme définitive et, quand il ne la créa pas de toutes pièces, l'a recréée à son souffle embrasé.

La mélodie qui porte intensément en elle le type pyrénéen le plus pur, sonne tout uniment dans le mode majeur. La division du temps en est ternaire. Ne dépassant presque jamais l'octave, sa tessiture se meut de la dominante à la dominante supérieure. Elle commence par un saut de quarte allant de la dominante à la tonique et s'enchaînant immédiatement de la tonique à la sus-tonique et à la médiante par degrés conjoints, soit, en prenant le ton d'*ut* majeur pour exemple, une succession de sons montant ainsi : *sol*, *do*, *ré*, *mi*; les premières notes sont de valeur égale avec un léger appui sur la quatrième. Le membre initial de la phrase mélodique choisit de préférence la sus-tonique, *ré*, pour faire reposer sa demi-cadence; le second membre finit par asseoir sa cadence par mouvement conjoint descendant de la médiante et de la sus-tonique à la tonique, *mi*, *ré*, *do*, conclusion de la période. Cette mélodie est avant tout contemplative. D'elle émane un charme troublant qui n'est comparable à aucun autre. Il est fait de grandeur, de nostalgie ardente, de tendresse plaintive et rêveuse. Une chaleur s'en dégage, pénétrante, sereine et mélancolique à la fois. La mélancolie qui ombre de rêve le rayonnement limpide du majeur, n'en atténue pas la transparence, mais l'adoucit d'une grâce pleine de poésie. Mélodie par excellence du montagnard, elle se chante dans toutes les Pyrénées. Je l'ai recueillie partout, du Béarn à la Catalogne, bien qu'elle ait surtout élu domicile au centre de l'arête, en Comminges et en Couserans, avec le Castillonnais pour citadelle inexpugnable.

Le type général une fois posé, et étant entendu que les chansons de prédilection des pasteurs appartiennent à cette espèce sur toute l'étendue de la chaîne, étudions les modifications secondaires susceptibles de caractériser la mélodie pyrénéenne, suivant qu'elle provient d'Ossau, de Foix ou du Roussillon.

Béarn et Bigorre sont trop rapprochés pour ne pas avoir bu aux mêmes sources. La clarté en est frigide; elle ne se réchauffera qu'après avoir marché vers le soleil, dans le Comminges. Ossau donne le ton. Des chansons populaires lui sont propres, qui tirent

leur signification plus encore de la poésie que de la musique. Les mélodies ossaloises rétrécissent leur contexture et ne se départent point de la liaison d'un tout petit nombre de degrés conjoints contenus dans l'intervalle de sixte. Ce sont des airs de branles et de passe-carrères, d'une douceur mignarde et dolente jusque dans le majeur. Leur délicatesse d'expression répudie l'austère hypodorien; mais le mixolydien leur convient par son impression suspensive, résultant de la non-conclusion basée sur la dominante prise comme finale. Elles usent donc de la note sensible en mineur et la rejettent souvent du majeur. On peut reprocher aux mélodies ossaloises d'être courtes et monotones. Extrêmement localisées, leur physionomie les détache de leurs voisines, qu'elles plaisent moins ou davantage.

Foix a plus de virilité : les mélopées y sont rudes, accentuées. Le mineur perd de sa tristesse efféminée pour retremper sa plate mollesse aux rudesses des modes grecs.Il dédaigne la sensible et altère son sixième degré, ce qui le transforme en authentique mode dorien. Pour prendre son élan, il bondit de la tonique à la dominante par un saut de quinte assuré. Le religieux plain-chant prédomine : là, vraiment, la mélodie populaire est née d'église. Et le contraste n'en est que plus frappant avec la franchise lumineuse du majeur. Ce dernier tire sa séduction d'une robustesse élégante sans morbidesse. Le pays qui « produit des hommes et du fer » fut une sorte de creuset où s'agglomérèrent et se fondirent les folklores des régions qui l'enserrent. Celui qu'il s'est personnellement forgé, échappe à leur étreinte réciproque, tout en étant le trait d'union naturel entre la rêverie gasconne, le réalisme languedocien et le séparatisme catalan.

Andorre, Cerdagne, Catalogne sont les volets d'un tryptique nettement séparé du reste. La ligne de partage des eaux entre pour peu dans cette délimitation — quoiqu'il soit normal qu'à une flore dissemblable corresponde un chant adéquat. En effet, la mélodie catalane, prise dans son essence, diffère radicalement des précédentes. L'influence de l'Espagne, constatée dans le costume, se dévoile dans la chanson. Cerdagne française ou espagnole, Catalogne espagnole ou française, et Andorre, ont un fonds populaire commun. Tout comme en Ossau, dans d'autres genres, la mine est abondante en chants localisés. Les plus marquants se classent parmi les goigs, les balls, les sérénades. Ils se recommandent moins par la richesse de la tonalité que par l'ondulation du rythme et la langueur du chromati-

que. Cantiques, habaneras, seguedillas, aubades, le Catalan est tout entier dans ces trois mots : religion, amour, danse. Pour disparates que soient ces chants, minorité en regard de l'ensemble pyrénéen, ils se rattachent tous à la grande famille et participent des principes généraux que la montagne sut inculquer à ses enfants.

L'originalité des chansons catalanes et béarnaises leur vient-elle de l'extrême position géographique ou de la langue savamment cultivée ? Béarn et Roussillon, ultimes récalcitrants, furent les derniers à se soumettre — et obligés par la force. L'un se régissait lui-même en principauté absolue, l'autre avait les débouchés faciles avec les provinces des rois d'Aragon, ses souverains. Néanmoins, les échanges furent fréquents, même par les cols élevés; Béarn et Foix, Bigorre et Comminges ont été gouvernés longtemps par une domination unique. Rien de plus naturel dès lors que les chansons populaires des Pyrénées ne se différencient pour la plupart que par des oppositions imperceptibles, saisissables dans les chants exagérément catalans; et rien de surprenant à ce qu'une chanson se répète pareille tout le long de la frontière, de Perpignan à Toulouse et de Toulouse à Pau, ou, qu'au contraire, elle se transforme de ville en bourg et de val à montagne. Les régions où la mélodie populaire atteint au plus haut caractère — à moins qu'elle s'y soit mieux préservée qu'ailleurs de toute atteinte — se situent dans la partie centrale comprenant le Comminges, le Couserans et le pays de Foix. Inconnues auparavant, certaines de ces vallées sont encore méconnues. Point d'école littéraire ni de félibres qui les aient illustrées. A foison j'y ai recueilli les chansons. L'air castillonnais m'a toujours servi d'étalon : la comparaison entre plusieurs versions tournait à son avantage, établissait à tout coup sa supériorité chantante; j'ai tiré de lui les mélodies les plus pures. Bethmale, dépossédée de sa royauté montagnarde, ne peut plus se targuer que d'abriter le roi des chanteurs pyrénéens. L'Ossalois et le Catalan méritent la couronne de poésie. Au Bethmalais revient le sceptre du lyrisme. Il s'entend comme pas un à moduler les ondes de la mélodie populaire, à les poétiser de lointain, à les agrémenter de floritures qui jaillissent, s'irisent, rebondissent en fusées inattendues. Sa calotte écarlate ne chatoie pas de plus de broderies, que son chant d'arabesques.

La mélodie pyrénéenne est, en tout état de cause, remarquable par la luxuriance des petites notes d'agrément, des ports de voix et

des points d'orgue. Presque chaque son est reporté sur le suivant en manière d'appoggiature, ornementé d'artifices et tenu interminablement. Le problème de la notation réside à saisir cette souplesse fuyante; car, écrire seulement la note brute, dépouillée de son perpétuel gazouillement, équivaudrait à une trahison. Que de maladroits chercheurs, inhabiles musiciens, brisant son essor, l'ont projetée à terre, meurtrie et pantelante ! Pour ma part, je n'ai voulu être que le scrupuleux enregistreur de ces chants séculaires. Leur écriture musicale telle que je l'ai arrêtée, en reproduit la lettre autant qu'elle en traduit l'esprit. L'expression, le rythme, l'amplitude, sont exactement ceux que les montagnards m'ont dictés. Non content d'attraper au vol les plus infimes fluctuations de la ligne mélodique, je n'étais pleinement satisfait, que lorsque, leur ayant fait entendre la chanson d'après mon graphique, ils me déclaraient avec une joyeuse admiration : « Allons, maintenant, vous l'avez ! »

Je suis bien persuadé que, malgré leur nombre et leurs affinités de ressemblance, les chansons populaires des Pyrénées Françaises ne seront pas jugées fastidieuses. Puisse-t-on prendre à leur lecture un peu du plaisir qu'elles me dispensèrent au cours de mes recherches. Quelque goût que chacun leur marque, l'ivresse de la chasse aux chansons poursuivie par moi durant cinq années consécutives, en sera absente. C'est avec gratitude, mais non sans déchirement, que je me résigne à les quitter. La perspective me reste de revivre, en ouvrant ce livre, des heures d'émotion et d'allégresse vives. Dociles à l'appel, les mélodies pyrénéennes verseront le philtre d'idéal grâce auquel nous pouvons encore nous réfugier dans un temps désormais aboli.

Ces feuillets ne sont point un herbier, cercueil jauni où gît la plante desséchée. Ils entourent plutôt la chanson à la façon des bandelettes qui ne ligotent la momie que pour la conserver. En déroulant les pages, et quoique privée de l'air qu'elle respira, la mélodie pyrénéenne ressuscitera resplendissante. Avec elle et par elle revivra le passé.

Le pouvoir évocateur de la chanson populaire ne s'affirma jamais en nul endroit plus fort, plus direct, plus sensible. Sans magie ni sortilège, par son accentuation rythmique ou par la vertu émotive de ses incantations, des couleurs et des sensations assaillent, obsèdent et subjuguent, éclairant les âmes et les paysages. Imprégnée de

l'adorable lumière dans quoi la montagne se baigne, la chanson pyrénéenne possède au plus haut degré le caractère de pérennité qui, seul, n'est pas écrasé par la majesté de l'immuable nature. La transparente pureté de ses lignes et leur envergure puissante font penser aux horizons vers lesquels elle s'envole; sa balsamique senteur d'œillet sauvage fleure bon la terre et le plein air. Elle ressemble à ces bergers et à ces pastoures, dont la beauté pensive, la ferveur passionnée, la sérénité grave, leur vient d'avoir, par delà l'espace, contemplé les cimes et le ciel.

AVERTISSEMENT

Sur l'origine des chansons.

Le nom de pays, placé entre parenthèses à la suite de chaque chanson, indique la provenance de la version publiée. Mais cette précision n'implique nullement que la chanson soit localisée en cet endroit et ne se rencontre pas ailleurs. D'une façon générale, et à part les exceptions signalées dans les notes, les chansons populaires constituent — répétons-le — un fonds commun aux diverses régions des Pyrénées et très souvent à plusieurs provinces, sinon à la France entière. Parmi les variantes que j'ai recueillies d'une même leçon, j'ai choisi celles qui présentent musicalement et littérairement les types les plus purs ou les mieux caractérisés.

Afin que ne soient point perdues les chansons volontairement rejetées de ce recueil, comme incomplètes, insignifiantes ou grivoises, je me propose de faire don du manuscrit les contenant à la Bibliothèque de la Ville de Toulouse.

La Graphie d'Oc.

La langue d'oc s'écrit avec les combinaisons en usage dans la langue française. Les lettres, en dehors des cas que nous allons examiner, ont les mêmes valeurs dans les deux langues et leurs assemblages forment des sons semblables, ou du moins voisins.

E dans le corps des mots sonne toujours comme un *é* aigu. Ex. : *peleja* se prononce péléja (quereller). A la fin des mots, en Béarn, Chalosse et partie de l'Armagnac, *e* finale a le son français. Aussi, écrit-on *la coste* (la colline). Toutefois, dans certaines régions de ces pays, la finale est un *o* ou un *a* adoucis, mais, par tradition, on écrit toujours *e* dans les dialectes de ces régions; c'est ainsi qu'on prononce la télo et qu'on écrit *la tele* (toile). Dans certains mots l'*e* finale a le son d'un *é* aigu adouci : *tene* (tendre). Ces finales adoucies se remarquent encore dans certains mots terminés par *i*, *é*, *ou* ; l'accent tonique est alors sur la pénultième : *hàrri* (crapaud), *ròlhou* (rustre).

H est toujours fortement aspirée, sauf en graphie catalane (Roussillon et Cerdagne).

I a toujours le son français comme dans vie. Le son nasal *in* subit le même traitement. Ex. : *fin* sonne à peu près de même que dans fine en français. Lorsqu'il suit une voyelle, *i* a le son d'un *y*, ou d'un *i* doublé, à la façon des mots français : aïe, aïeul. Ex. : *pairi*, qui se prononce pa-i-ri ; *arrai*, ar-ra-i, et que les béarnais écrivent *payri*, *array*. Toutefois, placé à la fin d'un mot et suivant une voyelle, l'*i* est très adouci.

Ill mouillé s'écrit *lh*. Ex. : *lheyt* (lit) ; *palhe*, pour paille. En catalan, *ll*.

U, après une voyelle a le son adouci de *ou*. Ex. : *pau*, pour paou; *riu*, pour riou; *peu*, pour péou. Quand ce son suit la voyelle *o*, comme dans *pòu* (peur), pour pòou, l'*o* porte un accent. Ex. : *pòu*, *dòu*. Certains auteurs préfèrent accentuer l'*u* : *poù*, *doù*. En catalan, l'*u* se prononce *ou*, comme en espagnol.

Les consonnes ne sont doublées que si la prononciation l'exige. Ex. : *tratta*, qui se prononce trat-ta ; on écrira donc *letre*, et non lettre ; *sale*, et non salle.

Bien que la consonne *j* ait en plusieurs dialectes le son de *y*, comme en latin, nous l'écrivons, pour plus d'unité, *j*. Ex. : *goujat*, pour *gouyat* ou *gouïat*.

Signalons comme particulier au catalan, un son qui se rapproche du *gn* mouillé français et qu'on écrit *ny*. Ex. : *Catalunya* (Catalogne).

Au reste, la prononciation dite « nouvelle » du latin a beaucoup d'analogie avec celle de la langue d'oc. Cette dernière a seulement plus de sons que le latin.

Enfin, règle générale, en oc toutes les lettres se prononcent. Ex. : *pietat* se prononce pi-é-tatt, *las pigues* se prononce lass piguess.

Ces particularités en font un langue extrêmement sonore et éminemment propre au chant.

CHAPITRE PREMIER

CHANTS DU PREMIER AGE

Roundo, roundo, Catarino,
La mama es à la bigno.

[Languedoc.]

TRAD. — A la ronde, Catherine, — La maman est à la vigne.

Quelque temps avant la naissance attendue, le père s'en est allé le long d'une sente bordée de noisetiers ou sur des rives hérissées d'osiers. Choisissant les mieux venues des branches, les plus flexibles baguettes, il a coupé le bois nécessaire à la fabrication du premier lit. Après quoi, lui-même, il a solidement confectionné le berceau de son enfant.

C'est dans ce *brès* que le nouveau-né repose, habillé de sa robe des dimanches, couvert d'un châle rouge ou blanc selon le sexe, et c'est dans ce *brès* aussi qu'il va être porté à l'église pour y recevoir le baptême. Un objet bénit, suspendu à l'arc du berceau, et le couvre-pied, que des mains précautionneuses ont prudemment tourné à l'envers, écarteront les sortilèges qui risquent d'assaillir l'enfant avant qu'il ne soit baptisé.

Au moment de franchir le seuil de la maison, la bénédiction paternelle lui était donnée en ces termes : « *Amic*, *amigoun*, *que Diu te benedisco*, *t'ajo en sa sento gardo*, *e te doune loungo bido e dios urous !* — Ami, petit ami, que Dieu te bénisse, t'aie en sa sainte garde, et te donne longue vie et jours heureux ! » Mais si les parents avaient auparavant perdu un enfant en bas âge, il fallait que le suivant sortît par la fenêtre et non par la porte — pratique que le peu de hauteur de l'étage et de la maison rendait relativement facile — cela, afin de conjurer les sorts.

Quand le baptême pouvait avoir lieu le jour même, il suffisait que la femme, la *donzelle*, qui transportait le précieux fardeau sur sa tête, prît bien soin de ne pas tourner le cou en chemin. Une minute d'inattention aurait permis aux esprits malins d'accomplir leur œuvre de sorcellerie. L'emprise des sorcières profitant de la distraction de la commère, ne se serait pas bornée toujours à rendre l'enfant pleureur. Dans ce cas, pour rompre le charme et arrêter les pleurs, il convenait de déposer un instant le petit braillard, supporté par un

râteau à neuf pointes, au milieu de la litière de la loge à porcs. La scène se terminait par une mercuriale bien sentie, adressée au

Mainadin, que lou tentadou
A rendut ta gran plouradou.

Petit enfant, que le tentateur — A rendu si grand pleureur.

Mais lorsque le baptême était remis au lendemain — ce qui se produisait souvent — ou à une date ultérieure, la tâche préservatrice devenait plus malaisée, en raison de la nuit propice aux maléfices. Le nouveau-né était alors, et jusqu'à ce qu'il ait été baptisé, veillé comme un mort, des cierges allumés près de lui, du pain, du sel et de l'ail placés sur une table recouverte d'une serviette propre. Garanties illusoires pour peu que la matrone de garde s'endormît durant sa veille; aussi, surveillée de près, elle berçait sans cesse l'enfant en lui chantonnant doucement :

Droum, droum, tranquile, beroujou,
Qu'ès pla gardat per l'anjoulou.
Douma que-t deram u sent noum,
Droum, droum.

Dors tranquille, joliet, — Car tu es bien gardé par l'angelot.
Demain nous te donnerons un nom saint, — Dors, dors.

Avant de partir de la maison pour l'église, on plaçait sur l'enfant un morceau de pain — *tros de pa* — qui allait être offert à la première personne rencontrée sur la route. Pendant le trajet des souhaits saluaient le petit cortège : « *Bèt nobi te le béjos !* — Bel et jeune époux puisses-tu le voir ! » s'exclamaient les gens de connaissance croisés au passage. Les assistants s'étaient munis des paquets de lin — *asclets* — destinés aux onctions, et dont le surplus revenait à l'officiant. Au sortir de l'église, les gens du baptême jetaient à menues poignées en manière de dons, noix, châtaignes, fruits secs, graines de froment, pièces de monnaie, qu'enfants et mendiants se disputaient en criant : « *Parraguete ! Hourrete ! A l'esgarrapete !* » Coutume appelée *ralleu* en Roussillon, et qui est analogue à la gribouillette.

Tout comme à l'aller, l'on chantait pendant le retour au logis.

Un frugal repas, composé ordinairement de pain, de fromage et de

vin offerts par le parrain et la marraine, fêtait l'événement qui s'accompagnait de coups de pistolets lorsque c'était la venue d'un garçon qu'on célébrait.

Le premier cadeau déposé sur le berceau par un voisin, un ami de la famille, consistait en une houlette ou un fouet fleuris et enrubannés pour le futur pasteur, et, pour la ménagère de demain, en un balai également orné, ou une quenouille garnie de lin, attachée par une faveur et munie de son fuseau; la fille était surnommée *u charpantiè d'estoupe*, ou *Boute-houec*, du nom de la quenouille.

La *couvade*, usage qui veut que le mari prenne le lit tandis que la femme, aussitôt l'accouchement terminé, vaque de suite aux soins des bêtes et des gens, était particulière au Pays Basque. Toutefois, la montagnarde, dure au mal, ne tarde pas à se remettre debout et à reprendre l'ouvrage interrompu; l'on a même vu des filles-mères venir faire leur déclaration en personne et dans les délais prescrits. Pour ses relevailles la femme restait au bas de l'église; le prêtre l'y venait chercher, lui présentait un cierge et la conduisait à l'entrée du chœur pour lui donner la bénédiction. Les anciennes coutumes — notamment les *trobas de Tarbes* — relatent des dispositions assez curieuses, relatives aux nouvelles accouchées.

Habituée aux lourdes charges, la Pyrénéenne assume la double tâche d'être nourrice tout en travaillant la terre. La Bethmalaise s'en va aux champs en emportant sur sa tête, que protège *et cabadé* ou *cabessau* — tortillon ou coussinet —le berceau contenant son nourrisson. Les montagnoles de Barèges et de Gavarnie mettent leur poupon, après l'avoir soigneusement emmailloté — voire empaqueté — dans une large bande d'étoffe de laine, à rayures de plusieurs couleurs, qu'elles plient en long, de manière à former dans le dos une vaste poche sans couture, et qu'elles passent en bandoulière de l'épaule gauche sous le bras droit, en ramenant les bouts et les nouant sur la poitrine. Système plus fatigant, il est vrai, que le précédent; l'une dépose le fardeau avant de commencer sa besogne, les autres le supportent tout en s'occupant — avantage pourtant du *pourtadé* ou *bancau*, qui laisse à la porteuse l'entière liberté de ses mains.

La fin des douze premiers mois donnait lieu à une cérémonie très populaire dans les vallées gasconnes, *et bouleng*. Au jour anniversaire, le parrain — *pairi* — et la marraine — *ménino* — apportaient à leur filleul un vêtement neuf et une certaine quantité de pains dits

ravailles. Après le repas, la marraine formait un quadrilatère de ravailles superposées et, en tenant une, droite et haute, sur le sommet du crâne du *mainatje*, lui disait :

Diu te cresco !
E que de oèi en un an,
E-t troboi auta gran !

Dieu te fasse croître ! — Et que d'aujourd'hui en un an,
Je te trouve grandi d'autant.

La veille de la Première Communion les parents envoyaient les *drolles* demander pardon des peccadilles commises au préjudice des propriétaires : petits vols de fruits, bêtes qu'ils ont laissées paître dans une dépaissance privée. Cette confession publique ponctuait la période du jeune âge.

Car, après avoir grandi au son des chansons, berceuses, sauteuses, rondes enfantines, ils avaient joué et vagabondé comme tous leurs pareils. Déjà les fillettes filaient la laine, les garçonnets gardaient le bétail. Leur existence laborieuse était commencée, dont la danse sera le délassement, et l'amour, l'embellissement ou le tourment.

Pour endormir et réveiller le nourrisson, toute chanson — qu'elle soit noël, danse, pastourelle — peut être bonne, tant le sûr instinct populaire sait déformer un rythme initial et l'adapter à de nouvelles fonctions. Cependant la mère use plus volontiers de chants spéciaux qui, par leur texte et leur timbre appropriés, sont véritablement des berceuses ou des sauteuses, et pas autre chose.

Les chansons pour endormir s'appellent *cansouns de bressolo* et *bressairolos.*

La plus répandue est la *som-som*, sorte d'invocation païenne au sommeil. La *nèn-nèn* consiste en un dodelinement berceur et répété de voyelle, de syllabe, d'onomatopée. *Som-som* et *nèn-nèn* peuvent être simples ou composées. Elles reposent musicalement sur l'intervalle de seconde majeure, base de la plupart des chants de l'enfance dans la France entière et ailleurs. Leur mouvement suit les lentes oscillations imprimées au berceau, et leur timbre a la monotonie persistante du *din-don.*

La version placée en tête offre le prototype de ces berceuses : elle se retrouve semblable d'un bout à l'autre du Midi. Les trois suivantes

montrent la gradation des périodes et l'amplification de la mélodie. Après l'invocation au sommeil, l'invocation aux Saintes et aux Saints est la forme de berceuse la plus populaire dans toutes les régions méridionales.

Avec les chants pour réveiller, le rythme change, mais non la mélodie. Les sauteuses sont, à vrai dire, plus uniformes de ton que les berceuses. Généralement bâties sur les deux notes traditionnelles, elles se contentent de presser le mouvement, devenu vif, de lent qu'il était. Il s'agit moins de poésie et de musique, que de faire sauter l'enfant à bout de bras en imitant l'allure du cheval et la volée des cloches. Le grand-père se lassera avant le tout-petit de le faire sauter à *carralhot* (ou *à crabot*) sur son genou.

Deux sortes de sauteuses sont extrêmement répandues. *Hàrri ! Hàrri !* tire son vocable du cri que l'on emploie dans tout le Midi pour faire avancer ânes et mulets. *Din-dan !* ou *Balin-balan !* imite le son du battant de la cloche. Tout cela s'entremêle de phrases et de courts récits d'une signification imprécise, dont se satisfait l'enfant pourvu que la jambe qui lui sert de monture ne ralentisse pas sa trépidation saccadée.

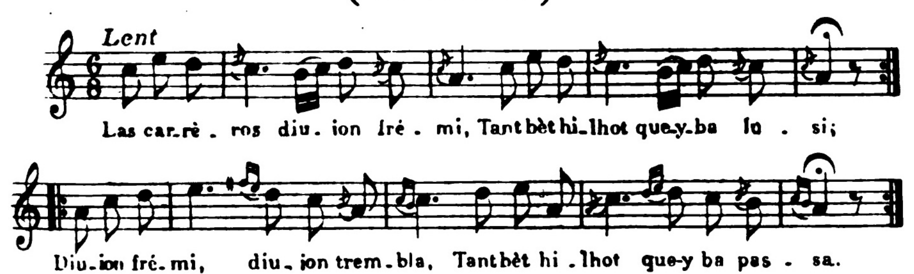
Dans les deux catégories prennent place plusieurs animaux familiers, dont l'imagination de l'enfant suit sans effort le puéril défilé : mouche, papillon, oiselet, écureuil.

Viennent ensuite les chants pour amuser le poupon et lui apprendre les premiers gestes disciplinés. Afin que le *perlou* et la *perlote* restent tranquilles le temps de les habiller, on leur conte les féeriques aventures du « Petit Petou », ou quelque histoire tout aussi merveilleuse. Jusqu'au jour, tôt venu, où eux-mêmes seront en âge de réciter les formulettes et d'organiser le jeu.

Chant de Baptême.

LAS CARRÈROS

(LES CHEMINS)



Las carrèros diuion frémi,
Tant bèt hilhot que-y ba lusi;
Diuion frémi, diuion trembla,
Tant bèt hilhot que-y ba passa.

Lou hilhounet es pla countent,
A recebut lou sacroment,
Lou hilhounet dambe soun pai,
Lou hilhounet dambe sa mai.

Sourtets dehoro, pai e mai :
Aqui qu'arribo boste gai;
Se l'aimats, coumo hèts semblant,
Benguèts lou coèlhe debat l'enbanc.

Nous l'ats balhat coumo 'n Jusiu,
Bous lou tournan enfant de Diu,
Lou hilhounet dambe soun pai,
Lou hilhounet dambe sa mai.

[Gascogne]

VAR. — 2. Tant bèro hilhoto y... (si c'était une fille).

TRAD. — Les chemins devraient frémir, — Tant bel enfant y va resplendir; — Ils devraient frémir, ils devraient trembler, — Tant bel enfant y va passer. ⁂ Le fillot est bien content, — Il a reçu le sacrement, — Le fillot avec (accompagné de) son père, — Le fillot avec sa mère. ⁂ Sortez dehors, père et mère : — Voici qu'arrive votre joie; — Si vous l'aimez, comme vous faites semblant, — Venez le chercher sous l'auvent. ⁂ Vous nous l'avez donné comme un Juif, — Nous vous le rendons enfant de Dieu, — Le fillot avec son père, — Le fillot avec sa mère.

Nous avons vu que le pyrénéen associait étroitement les idées de mort et d'épousailles à celle de naissance, puisque le nouveau-né était veillé à la lueur des cierges et que l'on formait des vœux pour que ses parents le vissent jeune époux. Rapprochement rendu plus significatif encore par l'unique chant de baptême que j'ai pu recueillir — soit qu'il en existât fort peu, ou que la tradition se soit perdue avec l'usage. La mélodie qui précède et les paroles du premier quatrain, celles-ci modifiées à peine pour la circonstance, se chantaient également en Gascogne, comme cela sera relaté par la suite, à l'occasion des noces et des funérailles. Les trois stades essentiels de la vie de l'homme : naissance, mariage, décès, se célébraient sur le même rite.

Chants pour endormir : Berceuses.

SOM-SOM ou NÈN-NÈN

(INVOCATION AU SOMMEIL)



Som-som, béni, béni,
Som-som, béni, som.

[Gascogne]

TRAD. — Sommeil, viens, viens, — Sommeil, viens, sommeil.

Nèn-nèn, petitou,
Nèn-nèn, mainatjou.

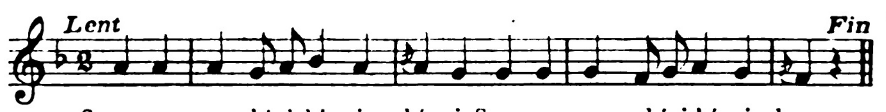
[Languedoc]

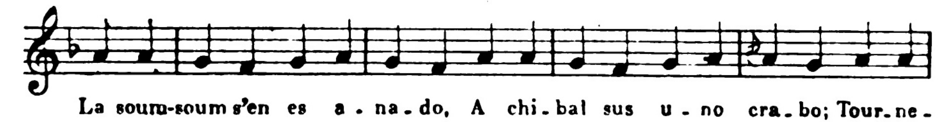
TRAD. — Do-do, tout petit, — Do-do, petit enfant.

Nin-non, minyonet,
Nin-non, que te son.

[Roussillon]

TRAD. — Do-do, petit mignon, — Do-do, car tu as sommeil.





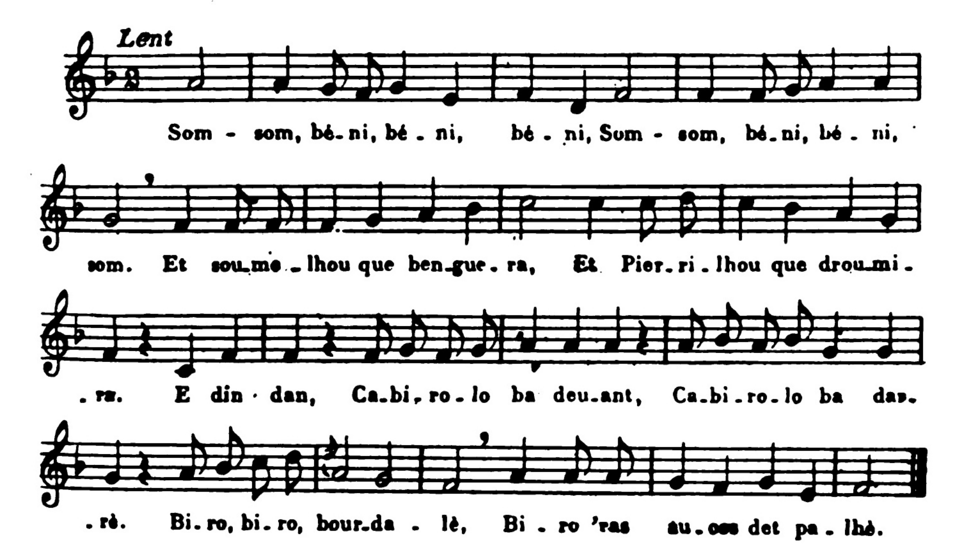


Soum-soum-soum, béni, béni, béni,
Soum-soum-soum, béni, béni dounc.

La soum-soum s'en es anado,
A chibal sus uno crabo;
Tournera dema maiti,
A chibalet sus un poulhi.
Soum-soum-soum, béni, béni, béni,
Soum-soum-soum, béni, béni dounc.

[Languedoc]

TRAD. — Sommeil, viens, viens, viens, — Sommeil, viens, viens donc. — Le sommeil s'en est allé, — A cheval sur une chèvre; — Il reviendra demain matin, — A cheval sur un poulain. — Sommeil, viens, viens, viens, — Sommeil, viens, viens donc.



Som-som, béni, béni, béni,
Som-som, béni, béni, som.
Et soumelhou que benguera,
Et Peyrilhou que droumira.
E din dan,
Cabirolo ba deuant,
Cabirolo ba darrè.
Biro, biro, bourdalè,
Biro 'ras aucos det palhè.

[Vallée de Bethmale.]

TRAD. — Sommeil, viens, viens, viens, — Sommeil, viens, viens, sommeil. — Le petit sommeil viendra, — Le petit Pierre dormira. — Et din dan, — Cabirole (nom de vache ou de chèvre) va devant. — Cabirole va derrière. — Chasse, chasse, bordier, — Chasse les oies du pailler.



Som-som, béni, béni, béni,
Som-som, béni, béni, som.
La som-som s'en es anado,
A cabal sus uno crabo;
Tournara dema mati,
A cabalet sus un poulhi.
La mama qu'es al cantou,

Fa rousti un milhassou;
Le papa porto'n ausèl
Sus la punto del coustèl.
La som-soneto bendra,
Le mainatjou s'endurmira.

Nèn-nèn, migou;
Som-som, toustou.
Nèn,
Som,
E som-som,
Le mainatje drom;
E nèn-nèn,
Le mainatje dèrm.

[Languedoc]

Trad. — Sommeil, viens, viens, viens, — Sommeil, viens, viens, sommeil. — Le sommeil s'en est allé, — A cheval sur une chèvre; — Il reviendra demain matin, — A cheval sur un poulain. — La maman est au coin (du feu), — Elle fait cuire un petit gâteau de maïs; — Le papa porte un oiseau — Sur la pointe du couteau. — Le petit sommeil viendra, — Le petit enfant s'endormira. — Do-do, petit ami; — Do-do, petit bébé. — Et do-do, — L'enfant dort; — Et do-do, — L'enfant dort.

SANTO CATARINO

(SAINTE CATHERINE)



Santo Catarino
Sera la mairino,
Sant Peire e sant Jan,
Lous pairis de moun efant !

[Foix]

Trad. — Sainte Catherine — Sera la marraine, — Saint Pierre et saint Jean (seront) — Les parrains de mon enfant.

Santo Catarino,
Abressas la filho;
Sant Jan,
Abressas l'efant !

[Languedoc]

TRAD. — Sainte Catherine, — Bercez la fille; — Saint Jean, — Bercez l'enfant !

Ho 'ra nineta de Sent-Sarnin,
Hèt me tourna 'ras aiguetas bin
E 'ras peiras hourmadje,
Ta 'rregauji et men mainadje.

[Comminges]

TRAD. — Oh ! la fillette (la Vierge ?) de Saint-Sernin, — Faites que pour moi les eaux se changent en vin — Et les pierres en fromage, — Afin de réjouir mon petit enfant.

EL BURROU MALALT

(L'ANE MALADE)

Ploureu, ploureu, ninetas,
Qu'el burrou esta malalt;
Te mal à la poteta
Y al ventri li fa mal.

No pot manja cibada,
Sino pinyons pelats;
No pot durmi à l'estable,
Sino en couxins daurats.

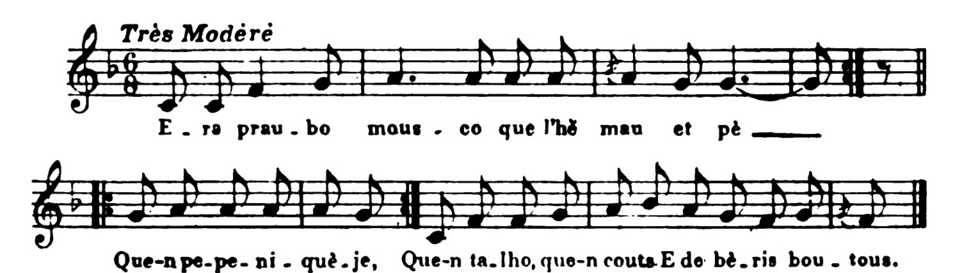
[Roussillon]

TRAD. — Pleurez, pleurez, fillettes, — Car l'âne est malade; — Il a mal à sa petite patte — Et le ventre lui fait mal. ∴ Il ne peut pas manger d'avoine, — Si ce n'est des pignons pelés ; — Il ne peut pas dormir à l'étable, — Si ce n'est sur des coussins dorés.

Se chante sur les deux notes traditionnelles de la *Som-Som*.

ERA PRAUBO MOUSCO

(LA PAUVRE MOUCHE)



Era praubo mousco que l'hè mau et pè; (*bis*)
Que-n pepeniquèje,
Que-n talho, que-n couts,
E de bèris boutous.

Era praubo mousco que l'hè mau et cauïlha;
Que-n cauïlhiquèje,
Que-n pepeniquèje, etc.

Era praubo mousco que l'hè mau 'ra camo;
Que-n camitourtèje,

Era praubo mousco que l'hè mau et joulh;
Que-n joulhiquèje;

Era praubo mousco que l'hè mau 'ra couecho;
Que-n couechiquèje,

Era praubo mousco que l'hè mau et bentre;
Que-n bentresquèje,

Era praubo mousco que l'hè mau et bras;
Que-n brassiquèje,

Era praubo mousco que l'hè mau et cotch;
Que-n cotchiquèje,

Era praubo mousco que l'hè mau et cap; (*bis*)
Que-n capiquèje,
Que-n cotchiquèje,
Que-n brassiquèje,
Que-n bentresquèje,
Que-n couechiquèje,

Que-n joulhiquèje,
Que-n camitourtèje,
Que-n cauïlhiquèje,
Que-n pepeniquèje,
Que-n talho, que-n couts,
E de bèris boutous.

[Couserans]

TRAD. — La pauvre mouche a mal au pied; (*bis*) — Elle remue le pied, — Elle taille, elle coud, — Et de jolis boutons. ∴ La pauvre mouche a mal à la cheville; — Elle remue la cheville, — ∴ ... à la jambe; — Elle remue la jambe, ∴ ... au genou; — Elle remue le genou ∴ ...à la cuisse; — Elle remue la cuisse ∴ ... au ventre; — Elle remue le ventre ∴ ... au bras; — Elle remue le bras ∴ ... au cou; — Elle remue le cou ∴ ... à la tête; — Elle remue la tête... (A chaque couplet on remonte jusqu'au premier pour finir par l'énumération complète) ...Elle remue le pied, — Elle taille, elle coud, — Et de jolis boutons.

LOU PETIT AUSEROU

(LE PETIT OISELET)



Lou petit auserou
S'en bòu ana ta 'Spagno,
Mes ço qui l'a hèit pòu,
La nèu de la mountagno
E lou port d'Aulourou,
Au petit auserou.

Lou petit auserou
Qu'abè minjat calhado ;
De tant que n'a minjat,
Que s'en a hèit la barbo,
La barbo e lou mentou,
Lou petit auserou.

[Bigorre]

VAR. — 5. E lou pount deu Bailou. — 8... moustardo.

TRAD. — Le petit oiselet — S'en veut aller en Espagne. — Mais ce qui lui a fait peur, — (C'est) la neige de la montagne — Et le port d'Oloron, — Au petit oiselet. ∴ Le petit oiselet — Avait mangé du caillé; — De tant qu'il en a mangé, — Il s'en est fait la barbe, — La barbe et le menton, — Le petit oiselet.

Chants pour réveiller : Sauteuses.

HARRI ! HARRI !

(HUE ! HUE !)



Hàrri ! Hàrri ! A la sal,
Que dema sira Nadal !
De boun bi blanc ne beuren
Dins las tassos de l'argent;
Ne beuren de boun binet
A la santat de Janet.
Sant Laurens s'en sauto à l'ort,
Y troubec un ase mort.
S'en arrinco soun coutèl,
E le planto per la pèl :
De la pèl ne fà curbèls,
E des osses caramèls.
S'en ba caramelejà
Per las portos de Sant Jacques en là.
Trobo biòus e bacos,
Galinos en sabatos,
E capous en esperous.
Bè-t'en al diaple, quioul merdous !

[Languedoc]

TRAD. — Hue ! Hue ! Au sel, — Que demain sera Noël ! — Du bon vin blanc nous boirons — Dans des tasses en argent; — Nous boirons du bon petit vin — A la santé de Jeannot. — Saint Laurent saute dans le jardin, — Il y trouve un âne mort. — Il tire son couteau, — Et le lui plante dans la peau : — De la peau il fait des cribles, — Et des os des chalumeaux. — Il s'en va jouer du chalumeau — Par les portes de Saint Jacques au loin. — Il trouve bœufs et vaches, — Des poules avec des souliers, — Et des chapons avec des éperons. — Va-t'en au diable, cul foireux !

Hàrri ! Hàrri ! Ta 'ra sau,
Que deman sera Nadau !
Boutaram et porc 'n à sau
E'ro trouio 'n à semau.
Cabaliès n'a passatch,
Binte-quate d'acauatchs;
Que nou y an lechatch
Ne pourret, ne caulét,
Ne caudèro sus etch huéc;
Soun qu'un gatch
Tout usclatch;
Era pètch en mantètch,
Eras camas calamètch,
Calamètch, calamètch !

[Comminges]

TRAD. — Hue ! Hue ! au sel, — Demain sera Noël ! — Nous mettrons le porc dans le sel — Et la truie dans le cuvier. — Des cavaliers il est passé, — Vingt-quatre à califourchon ; — Ils n'y ont laissé — Ni poireau, ni chou, —, Ni chaudron sur le feu; — Si ce n'est un chat — Tout brûlé; — La peau (accrochée) au manteau de la cheminée, — Les jambes en chalumeaux, — Chalumeaux, chalumeaux !



Hai ! Hai ! Hai ! Hai ! Hai !
Chibalet de Maubourguet !
Segoutit-me la proube ;
Quoand jou bau entau marcat,
Lous autes que s'en tournen.
Hàrri ! Hàrri ! Chibalou !
De l'Espagne enta Aulourou !

[Bigorre, Béarn]

TRAD. — Hue ! Hue ! Hue ! Hue ! Hue ! — Petit cheval de Maubourguet ! — Secoue-moi la poussière; — Quand je vais au marché, — Les autres s'en reviennent. — En avant ! En avant ! Petit cheval ! — De l'Espagne jusqu'à Oloron ! (Maubourguet, chef-lieu de canton, sur l'Adour, faisait autrefois partie du Bas-Comté de Bigorre.)

Hàrri ! Hàrri ! Chibalou !
De Caresse ent' Aulourou,
D'Aulourou enta Sent-Cric,
Que-t deran u cop de trip;
De Sent-Cric ta Lahounta,
Que-t deran u cop de pa;
De Lahounta ta Beiloc,
Que-t deran u cop d'esclop !

[Béarn]

TRAD. — Hue ! Hue ! Petit cheval ! — De Caresse à Oloron, — D'Oloron jusqu'à Saint-Cricq, — On te donnera un coup de boudin; — De Saint-Cricq à Lahontan, — On te donnera un coup de pain; — De Lahontan à Bellocq, — On te donnera un coup de sabot ! (Tous ces villages sont situés près des gaves).

DIN, DAN !

(DIN, DAN !)

Din, dan !
— Campaneto d'Auajan !
— Qui la toco ?
— Mario-Pòco.
— Que l'en dan ?
— Un pan at cap detj an.

[Comminges]

TRAD. — Din, dan ! — Petite cloche d'Oajan ! — Qui la sonne ? — Marie-la-naine. — Que lui donne-t-on ? — Un pain au bout de l'année.

Suivant les régions, les cloches sont celles de Ferran, Saint-Jean, ou tout autre village rimant avec le *din dan, digo dan, trin tran, balin balan, balalin balalan*, du battant.

Parfois la sonnerie des cloches est plus fantaisiste. En voici deux exemples différents :

Ninch, nonch !
— Las campanas de la son !
— Qui 'ls toca ?
— El rector de Sant-Esteba.
— Aigua à la bassa,

Aigua à la carbassa,
Aigua à l'carbasso,
Tiro, biro.

[Roussillon]

VAR. — Viva la carbassa, — Viva l' carbasso; — Mireu aqui — Un galant minyo !

TRAD. — Ninch, nonch ! — Les cloches du sommeil. — Qui les sonne ? — Le recteur de Saint-Estève. — Eau dans le bassin, — Eau dans la courge, — Eau dans la courgette, — Tourne et vire.

Vive la courge, — Vive la courgette; — Regardez ici — Un beau garçon.

Calhau, Calhabel,
Bergairollos, Lauraguel,
Al Cambiure
Las campanos soun de ciure,
Les batals soun de papè;
Bai-te fa f..., campaniè !

[Languedoc]

TRAD. — Cailhau, Cailhavel, — Brugairolles, Lauraguel, — A Cambieure. (Ce sont cinq villages du Razès) — Les cloches sont de liège, — Les battants sont de papier; — Va te faire f..., carillonneur !

Toun pai es à ra bigno,
Ta mai ena malhou,
Ana cerca 'n parpalhòu,
Tout plegach en un lençòu.

Et lençòu qu'es estach traucach,
Et parpalhòu s'es escapach ;
Que rodo en coudino e en soulè
Coumo io rodo de mouliè.

[Couserans]

VAR. — 3 ...esquiròu.

TRAD. — Ton père est à la vigne, — Ta mère est au plant, — Allé chercher un papillon, — Tout enfermé dans un drap de lit. ∴ Le drap de lit était troué, — Le papillon s'est échappé; — Il tourne dans la cuisine et dans le grenier — Comme une roue de moulin.

Des variantes mettent en scène l'écureuil au lieu du papillon.

MARGARIDETO DEL PEL ROUS

(PETITE MARGUERITE AUX CHEVEUX ROUX)





Margarideto del pel rous,
Quant de filhetos abets-bous ?
— Cinq à la guerro,
Cinq debat terro,
Cinq à marida,
Houp ! Ha ! la la !

[Languedoc et Gascogne.]

VAR. — 6. Margaridete e boulet dansa ?

TRAD. — Petite Marguerite aux cheveux roux, — Combien de fillettes avez-vous ? — Cinq à la guerre, — Cinq sous terre, — Cinq à marier, — Houp ! Ha ! la ! la ! Marguerite, voulez-vous danser ?

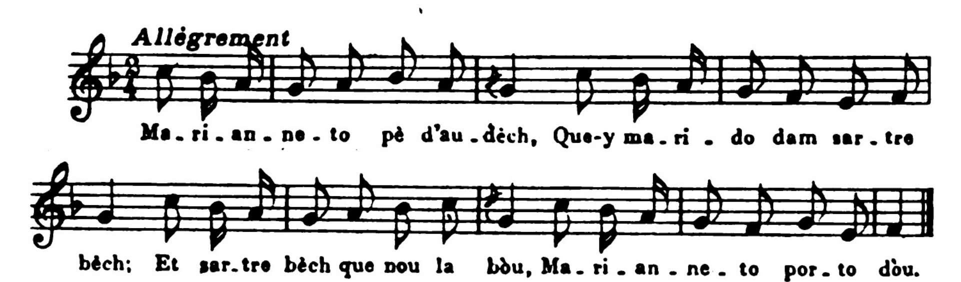
Magdaleno, aci legnou,
Porto oueus e cambajou,
Un gran de sau, un gran de péue,
Aco hara béue.

[Gascogne]

TRAD. — Madeleine, ici (nous avons) du petit bois, — Porte des œufs et du jambon, — Un grain de sel, un grain de poivre, — Cela fera boire.

MARIANNETO PÈ D'AUDÈCH

(MARIANNETTE PIED D'OISEAU)



Marianneto pè d'audèch,
Que-y marido dam sartre bèch ;
Et sartre bèch que nou la bòu,
Marianneto porto dòu.

[Couserans]

TRAD. — Mariannette pied d'oiseau, — Voudrait se marier avec le beau tailleur; — Le beau tailleur ne la veut pas, — Mariannette porte le deuil.

Se chante aussi comme les précédentes sauteuses, sur le rythme de *Hàrri ! Hàrri !*

La mélodie ci-dessus m'a été dictée par un montreur d'ours d'Ercé, qui faisait danser sa bête sur cet air de sauteuse scandé plus lourdement. Les chansons traditionnelles des ambulants dompteurs couseranais ont été classées ci-après, parmi les chants de travail et de métiers. (Voyez chap. VI).

SAUTO, SAUTO, MERLIQUI

(SAUTE, SAUTE, MERLEQUIN)



Sauto, sauto, merliqui,
La bèsto se fa grando ;
Sauto, sauto, merliqui,
La bèsto se fa 'qui.

[Toulousain]

TRAD. — Saute, saute, merlequin, — La veste se fait grande; — Saute, saute, merlequin, — La veste se fait ainsi.

Et l'on ponctue, sur la dernière note répétée : *Qui, qui, — Ten-t'aqui.*

TRAD. — Qui, qui, — Tiens-toi ainsi.

Pour faire franchir un ruisseau à l'enfant, on le soulève en disant :

Sauto, alengri,
Qu'aco's toun cami.

[Languedoc]

TRAD. — Saute, alengris, — Car c'est là ton chemin. (Alengris est le sobriquet roman du renard).

Saute la brouste,
Saute qui pousque,
Saute, Margot,
Saute qui pot !

[Béarn]

TRAD. — Saute (par-dessus) la branche, — Saute qui puisse, — Saute, Margot, — Saute qui peut !

Roun, roun,
Saute, mitroun !

[Languedoc]

TRAD. — Ron, ron, — Saute, mitron !

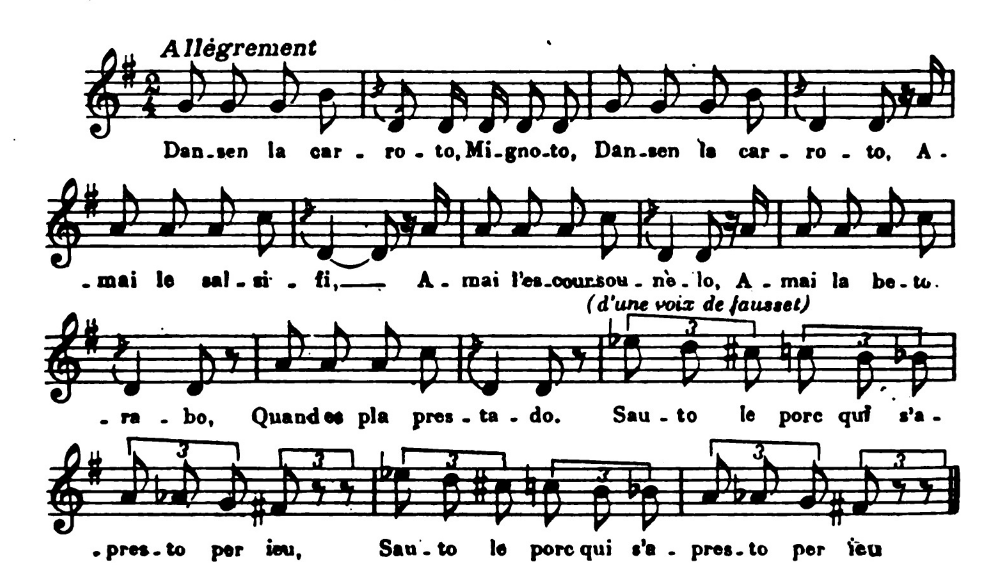
Ièu te fau sauta, moun enfan,
Emai sièu pas toun paire;
Toun paire es un capelan
E ièu sièu qu'un amoulaire.

[Languedoc.]

TRAD. — Je te fais sauter, mon enfant, — Et cependant, je ne suis pas ton père; — Ton père est un chapelain — Et moi je ne suis qu'un rémouleur ambulant.

SAUTO LE PORC

(SAUTE LE PORC)



Dansén la carroto,
Mignoto,
Dansén la carroto,
Amai le salsifi,
Amai l'escoursounèlo,
Amai la betor̃abo,
Quand es pla 'prestado.
Sauto le porc qui s'apresto per ièu ! (*bis*)

[Toulousain]

TRAD. — Dansons la carotte, — Mignonne, — Dansons la carotte — Et aussi le salsifis, — Et aussi la scorsonère, (salsifis noir) — Et aussi la betterave, — Quand elle est bien apprêtée. — Saute le porc qui s'apprête pour moi !

Sauteuse d'un tour particulier dont je n'ai trouvé traces nulle autre part. Je la tiens de Mme Jean Poueigh qui, étant enfant, l'avait souvent entendu chanter par la vieille bonne du curé de Préserville, petit village aux environs de Toulouse.

Pour apprendre à marcher.

ACI TE DEMORI

(ICI JE T'ATTENDS)

Aci te demòri,
Per la cougo de l'òli.

[Languedoc]

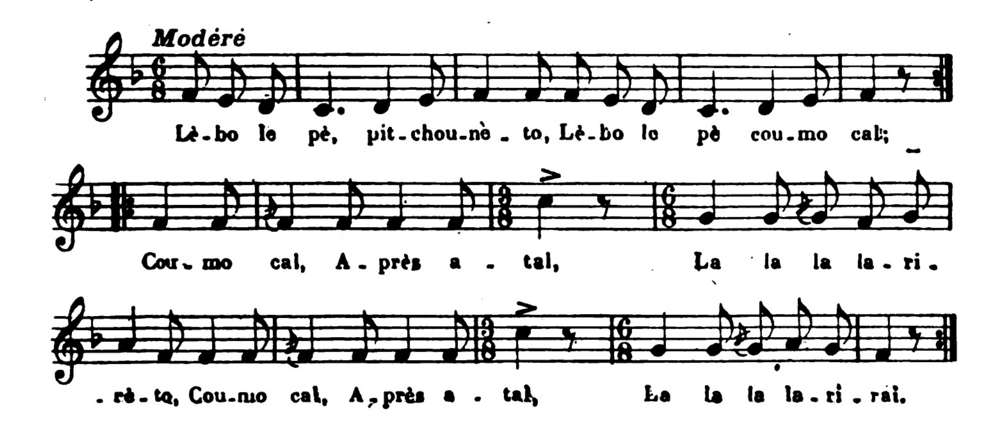
TRAD. — Ici je t'attends, — Par la queue de l'huile.

Pour lui apprendre à marcher seul, on place l'enfant à une toute petite distance de soi et, en se baissant, les bras tendus pour prévenir sa chute, on chante ce distique sur les deux notes traditionnelles.

L'enfant *que s'abandouno*, est celui qui commence à marcher sans aide.

LÈBO LE PÈ, PITCHOUNÈTO

(LÈVE LE PIED, PETIOTE)



Lèbo le pè, pitchounèto,
Lèbo le pè coumo cal;
Coumo cal,
Après atal,
La la la larirèto,
Coumo cal,
Après atal,
La la la larirai.

[Foix]

Trad. — Lève le pied, petiote, — Lève le pied comme il faut; — Comme il faut, — Après comme cela, — La la la larirète, — Comme il faut, — Après comme cela, — La la la larira.

DE QUIN PÈ, MADEMAISÈLO

(DE QUEL PIED, MADEMOISELLE)



De quin pè, mademaisèlo,
De quin pè dansats-bous ?
— Que bous fout aco'nda bous,
Que jou'n danse, que jou'n danse,
Que bous fout aco'n da bous,
Que jou'n danse coumo bous ?

[Couserans]

Trad. — De quel pied, mademoiselle, — De quel pied dansez-vous ? — Qu'est-ce que cela vous fait, — Que je danse, que je danse, — Qu'est-ce que cela peut vous faire. — Que je danse (ou ne danse pas) comme vous ?

Pour amuser en enseignant.

BALL-MANETAS

(DANSE DES PETITES MAINS)

Ball-manetas,
Truca manetas,
Un punyat de avellanetas;
La gall-gall,
La cueta de la gallina,
La gall-gall,
La cueta de nostre gall.

El nostre gall s'es entonat
Ab una cresta, ab una cresta,
El nostre gall s'es entonat
Ab una cresta de castrat;
Al coll porta una vallona,
El nostre gall s'entona.

Manyagas à la mamà,
Manyagas à la nina.

[Roussillon]

TRAD. — Danse des petites mains, — Frappe les petites mains, — Une poignée de petites noisettes; — La coq-coq, — La petite queue de la poule, — La coq-coq, — La petite queue de notre coq ∴ Notre coq s'est mis en grande toilette — Avec une crête, avec une crête, — Notre coq s'est mis en grande toilette — Avec une crête de chapon; — Au cou il porte un beau col, — Notre coq se met en grande toilette. ∴ Des caresses à la maman. — Des caresses à la petite fille.

Se chante en prenant les mains de l'enfant et en les frappant l'une contre l'autre.

LES DIGTS

(LES DOIGTS)

Aquet bai laura,
Aquet porto l'agulhado,
Aquet mei la soupo,
Aquet la hèi còse,
Aquet dit : « Piu ! Piu !
Y a pas res per'miu ? »

[Gascogne]

TRAD. — Celui-ci va labourer, — Celui-ci porte l'aiguillon, — Celui-ci met la soupe, — Celui-ci la fait cuire, — Celui-ci dit : « Piu ! Piu ! — N'y a-t-il rien pour moi ? »

Per aquere carrerete,
Que passa la pourcerete :
Aqueste que l'espia,
Aqueste que l'a gaha,
Aqueste que la pela,
Aqueste que la minja,
Aqueste que disè : « Piu ! Piu !
Dats-m'en drin per l'amou de Diu ! »

[Béarn]

TRAD. — Par cette petite rue — Passa la pourcelle : — Celui-ci la regarda, — Celui-ci la saisit, — Celui-ci l'écorcha, — Celui-ci la mangea, — Celui-ci dit : « Piu ! Piu ! — Donnez-m'en un peu pour l'amour de Dieu ! »

Se dit en touchant ou secouant un à un les doigts de l'enfant. Au mot *Piu !* on lui chatouille longuement le creux de la main, ce qui provoque des éclats de rire.

D'autres variantes donnent *Quiquiriqui, Brico*, au lieu de *Piu ! Piu !*

Chuco-digt, troumpeto,
Le foc à la carreto;
Quand la carreto se boulègo,
Chuco-digt, chuco-digt se crèbo.

[Toulousain]

TRAD. — Suce-doigt, trompette, — Le feu à la charette; — Quand la charette bouge, — Suce-doigt se crève.

On chante ce quatrain aux enfants qui ont pour habitude de sucer leur pouce.

FERRO, FERRO-ME LE PÈ

(FERRE, FERRE-MOI LE PIED)

Ferro, ferro-me le pè,
Que te dounarèi un diniè;
Ferro, ferro-me le digt,
Que te dounarèi un ardit;
Ferro, ferro-le tout nòu,
Que te dounarèi un sòu.
Si nou me l' ferros pas pla,
Nou te bòli pas paga.

[Languedoc]

TRAD. — Ferre, ferre-moi le pied, — Je te donnerai un denier; — Ferre, ferre-moi le doigt, — Je te donnerai un liard; — Ferre, ferre-le tout neuf, — Je te donnerai un sou. — Si tu ne me le ferres pas bien, — Je ne te veux pas payer (je ne te paierai pas).

Se chante en frappant légèrement sur la plante des pieds de l'enfant.

Tisnerète hè bou drap,
Oèi ourdit, douma coupat,
Tric-trac.

[Béarn.]

TRAD. — Tisserande fait bon drap, — Aujourd'hui tissé, demain déchiré, — Tric-trac.

Se chante aux tout petits en leur tirant doucement les pieds.

LOU NAS

(LE NEZ)

Dins lou nas de Mirabet
Y a 'no crambo, uno anticrambo;
Dins lou nas de Mirabet
Y a 'no crambo, un cabinet.

[Gascogne]

TRAD. — Dans le nez du beau bébé (littér., beau à regarder) — Il y a une chambre, une antichambre; — Dans le nez du beau bébé — Il y a une chambre, un cabinet.

LAS DENTS

(LES DENTS)

Qui d'ouro dento,
D'ouro s'esparento.

[Gascogne]

TRAD. — Qui tôt met les dents, — Tôt quitte ses parents.

Dent de sourits !
Qu'en dau ue de las bielhes,
Ta que m'en tourne ue de las nabes.

[Béarn]

TRAD. — Dent de souris ! — J'en donne une vieille, — Pour qu'il m'en revienne (repousse) une neuve.

Quand les enfants perdent leurs premières dents, on feint de les jeter sous le lit en chantant cette formulette.

LA MARGARIDETO

(LA PETITE MARGUERITE)



Pè petitou,
Qu'a la Margarideto,
Pè petitou,
Qu'a la Margaridou.

Pelses de sedo,
Frount afrountaire,
Els amourousis,
Nas tabacaire,
Gorjo gourmando,
Barbo pounchudo,

Col de tartugo,
Estoumac rumad,
Bentre mouflet,
Cueicho blanqueto,
Ginoul redoundet,
Camo loungueto,

Pè petitou,
Qu'a la Margarideto,
Pè petitou,
Qu'a la Margaridou. [Foix]

TRAD. — Pied tout petit, — A la petite Marguerite (*bis*) ∴ Cheveux de soie, — Front audacieux, — Yeux amoureux, — Nez priseur de tabac, — Gorge gourmande, — Menton pointu, — Cou de tortue, — Estomac brûlé, — Ventre dodu, — Cuisse blanchette, — Genou rond, — Jambe longuette. — Pied tout petit, — A la petite Marguerite.

Bèu-front,
Gros uèi,
Nas de couan-couan,
Bouco d'argent,
Mentoun flouri,
Gueri ! Gueri !

[Languedoc]

TRAD. — Beau front, — Gros œil, — Nez de coin-coin, — Bouche d'argent, — Menton fleuri, — Gueri ! Gueri !

PICHO 'L LEIT

(PISSE AU LIT)

Picho 'l leit,
E dit que plau.

[Foix]

TRAD. — Il pisse au lit, — Et il dit qu'il pleut.

Piche-llit à la batalhe
Li farem un llit de palhe;
La courretxe sote al llit
Per truca lo piche-llit.

[Roussillon]

VAR. — 3. U grand hoèc proche dou lleit — 4. Per hoeta lou picho-au-lleit.

TRAD. — Pisse-au-lit à la bataille, — Nous lui ferons un lit de paille; — Le coussin saute au lit — Pour frapper le pisse-au-lit.

Un grand feu près du lit — Pour (y) jeter le pisse-au-lit.

Catarino la pichairo,
Rebendèiro de luquets,
S'a bendudo la camiso
Per un sòu de gourmandisos;
S'a bendut lou coufat
Per uno preso de tabac;
S'a bendut lous esclops
Per un sòu de berlingots. [Languedoc]

Trad. — Catherine la pisseuse, — Revendeuse d'allumettes, — A vendu sa chemise — Pour un sou de gourmandises; — A vendu sa coiffe — Pour une prise de tabac; — A vendu ses sabots — Pour un sou de berlingots.

Les *luquets*, ou *aluquets*, étaient des bouts de bois enduits de résine, dont on se servait autrefois pour s'éclairer. On désigne aussi sous ce nom des allumettes en chenevis trempés dans le soufre, qui étaient utilisées avant l'invention des allumettes chimiques.

Les huit vers précédents s'appliquent également, par moquerie, à toute fillette prénommée Catherine.

Voyez ci-après, à la ronde enfantine *Jan, ba garda las crabos !* la note relative aux prénoms.

RITS E PLOURO

(RIT ET PLEURE)



Rits e plouro,
Cago dins l'oulo;
Rits e plau,
Cago dins le trauc.

Rits e plouro,
Cago dins l'oulo;
Rits e danso,
Cago dins l'anso.

Rits e plouro,
Cago dins l'oulo;
Rits e rits,
Cago dins le nits.

[Languedoc]

Trad. — Rit et pleure, — C... dans la marmite; — Rit et pleure, — C... dans le trou. ∴ Rit et danse, — C... dans l'anse. ∴ Rit et rit, — C... dans le nid.

Pour faire peur.

JAN LOUP

(JEAN LOUP)



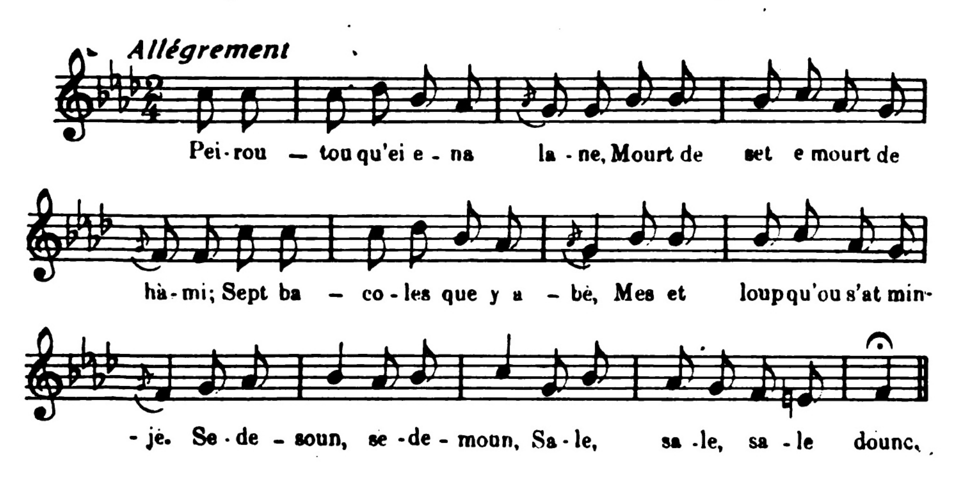
Jan Loup, Jan Loup,
Oun ès amagat ?
Oun ès amagat,
Jan Loup, Jan Loup ?

[Foix]

TRAD. — Jean Loup, Jean Loup, — Où es-tu caché ? — Où es-tu caché, — Jean Loup, Jean Loup ?

PEIROUTOU QU'EI ENA LANE

(PETIT-PIERRE EST DANS LA LANDE)



Peiroutou qu'ei ena lane,
Mourt de set e mourt de hàmi;
Sept bacoles que y abè,
Mes et loup qu'ou s'at minjè.
Sedesoun, sedemoun,
Sale, sale, sale dounc.

[Béarn, Bigorre]

TRAD. — Petit Pierre est dans la lande, — Mort de soif et mort de faim ; sept vaches petites il y avait, — Mais le loup les a mangées — Sedeson, sedemon, — Sale sale, sale donc.

Sert également de sauteuse.

Le loup tient naturellement grande place dans les frayeurs de l'enfance. Mais il est un autre personnage dont l'évocation épouvante les tout petits. Ce précieux auxiliaire des parents pour faire obéir les jeunes indisciplinés, s'appelle communément *Lou Babau.* « *Garo lou Babau !... Bai cerca lou Babau !...* » Gare !... Je vais chercher le croque-mitaine ! leur crie-t'on.

En pays toulousain on dit encore : « *Garo la popoio !...* — Gare à la méchante bête qui vient te chercher ou te manger ! » *Lou Babau* porte aussi le nom gascon de *Yan Crouquet.* Celui-ci n'est autre que le frère pyrénéen du « croqueur » d'enfants, épouvantail légendaire.

E digos, Jan, bos que nous amusén ?
— A que de fa, Marioun ?
— A de fa pòu : *Pòu !*
— Oh ! Que m'as fèit pòu, Marioun !

[Toulousain]

TRAD. — Et dis, Jean, veux-tu que nous nous amusions ? — A quoi faire, Marion ? — A se faire peur : *Peur !* — Oh ! que tu m'as fait peur, Marion !

Moros ven, Moros van,
Al portal de Sant-Joan.
Moros de guerra,
Moros à terra !

[Catalogne]

TRAD. — Les Maures viennent, les Maures vont, — Au portail de Saint-Jean. — Maures de guerre, — Maures à terre !

Tout au contraire, le sizain suivant est destiné à guérir de la peur :

Au biroulet,
Qu'an gahat lou loup,
Dab bère camaligue;
Au biroulet,
Qu'an gahat lou loup,
La loube y tout.

[Béarn]

TRAD. — Au tourniquet (piège), — On a pris le loup, — Avec une belle jarretière; — Au tourniquet, — On a pris le loup, — La louve et tout (les louvetaux).

Pour apprendre à filer, à coudre.

JANETOUN FIÈLABO

(JEANNETTE FILAIT)



Janetoun fièlabo,
Le fus i toumbèc;
Soun galant passabo,
Le li ramassèc.

Li diguèc : « Pauroto,
Fièlo doussoment;
Quand siras grandoto,
Nous maridarém. »

[Foix]

VAR. — 1. Isabel...

TRAD. — Jeanneton filait, — Son fuseau tomba; — Son galant passait, — Le lui ramassa. ∴ Il lui dit : « Pauvrette, — File doucement; — Quand tu seras grandette, — Nous nous marierons ».

Se chante souvent sur les deux notes traditionnelles des sauteuses, et souvent aussi, sur le timbre d'*Au Clair de la Lune*. La mélodie notée est une variante de l'air d'*Aquères Mountines*, dont on trouvera ci-après des versions aux chansons de danses et aux chansons d'amour.

Loung agulhè,
Maichant cousturiè.

[Toulousain]

TRAD. — Longue aiguillée, — Mauvais couturier.

Loungue puntade,
Cousturère fade.

[Béarn.]

TRAD. — Points trop longs, — Couturière coquette (mais pas soigneuse).

Les punts de la Jano,
Que tres fan la cano.

[Foix]

TRAD. — Les points de Jeanne (sont si longs), — Que trois font la canne (ancienne mesure de longueur qui valait 1 m. 85 environ).

Aux fillettes paresseuses on chante :

A la mie hilhe, la balente,
Lou qui la boulhi que la se prengue.

[Béarn]

TRAD. — Ma fille la vaillante, — Que celui qui la veut la prenne.

Pour encourager les petites filles à se tenir propres, on leur chante :

Madoumaisèlo,
Fasets-bous bèlo.

[Foix]

TRAD. — Mademoiselle, — Faites-vous belle.

Par moquerie, on leur crie :

Madamisèle,
Coude d'anjèle.

[Béarn]

TRAD. — Mademoiselle, — Queue d'anguille.

Ou, plus familièrement :

Madoumaisèlo,
Pèto-candèlo.

[Toulousain]

TRAD. — Mademoiselle, — P... chandelle. (Allusion à la crépitante chandelle de résine, qui s'appelait *petairo* ou *pétarèl*.

Les mères qui ont plusieurs filles disent :

Praube mai dab hilhes,
Au besougn n'en aura pas !
La purmère, la mei fière;
La segounde, la beutat;
La darrère, la sourcière,
La qui charme lous goujats.

[Béarn]

TRAD. — Pauvre mère, avec des filles, — Dans le besoin n'y en aura pas ! — La première, la plus fière; — La seconde, la beauté; — La dernière, la sorcière, — Celle qui charme les garçons.

Dictons du Temps.

Lou Bèl Tems

(LE BEAU TEMPS)

Bourdèu clar,
Mountagno escuro,
Lou tems s'assiguro.

TRAD. — Bordeaux clair, — Montagne obscure, — Le temps s'assure.

Roujo de sère,
Bèl tems s'espère.

TRAD. — Rouge du soir, — Le beau temps s'espère. (Autrement dit : Rouge couchant, — Demain beau temps).

Bon tems,
D'ont vens ?
— Del cèl.
— Vina, vina,
Que-t volem.

TRAD. — Beau temps, — D'où viens-tu ? — Du Ciel. — Viens, viens, — Nous te voulons.

Lou Sourelh

(LE SOLEIL)

Le sourelh se lèbo
Darrè un pabat;
Le pus poulit goujat
Es le de Berdoulat.

TRAD. — Le soleil se lève — Derrière un pavé; — Le plus joli garçon — Est celui de Berdoulet.

Le sourelh se lèbo
Dejoust un tauliè;
La pus bèlo filho
Es la del bouiè.

TRAD. — Le soleil se lève — Sous un banc; — La plus belle fille — Est celle du bouvier.

Rajo, rajo, sourelhou,
Te dounarèi le miu brespalhou;
Per le gous de sant Marti,
T'embouiarèi pa e bi.

TRAD. — Rayonne, rayonne, petit soleil, — Je te donnerai mon goûter; — Par le chien de saint Martin, — Je t'enverrai du pain et du vin.

On dit d'un soleil ardent, qu'il fait suer les pierres :

Aquel sourelh fa susa las pèiros.

La Luno

(LA LUNE)

La luno sort
De darrè le sourelh.
— Qu'es le pairi ?
— Le roumani.
— Qu'es la mairino ?
— La bierjo Mario.
— Qu'es le filhol ?
— Le parpalhol.

TRAD. — La lune sort — De derrière le soleil. — Qui est le parrain ? — Le thym. — Qui est la marraine ? — La Vierge Marie. — Qui est le filleul ? — Le papillon.

La luno
Cargado de plumo,
Le cèl
Cargat de mèl.

TRAD. — La lune — Chargée de plume, — Le ciel — Chargé de miel.

Lluna,
Pruna,

Vestida tot de dol,
Ta mare
Te crida :
Te vol donar un òu.

TRAD. — Lune, — Prune, — Vêtue toute de deuil, — Ta mère — T'appelle : — Elle veut te donner un œuf.

L'Estèlo

(L'ÉTOILE)

Estela, estela,
Pica-me aqui !

TRAD. — Etoile, étoile, — Pique-moi ici ! (En étendant la main).

On nomme *Estèlo de la bèlo co*, la comète, étoile à l'éblouissante chevelure (ou queue). *La Clouquète* désigne la constellation des Pléiades, et *Lous Bastous*, celle d'Orion.

Lou Tems Brumous

(LE TEMPS BRUMEUX)

Quand la pico pren soun capèl,
Pastourel, pren toun mantèl.

TRAD. — Quand le pic (le mont) prend son chapeau, — Pâtre, prend ton manteau.

S'el vent bufo del Canigou,
Pastre, met-te lou capichou.

TRAD. — Si le vent souffle du Canigou, — Pâtre, mets ton capuchon.

Arbidou ! Arbidou !
Be-t boutes suén et capuchou !
— Mountaut ! Mountaut !
Quand jou èi herét, tu nou as pas
[caut !

TRAD. — Arbizon ! Arbizon ! — Tu mets souvent ton capuchon ! — Montaut ! Montaut ! — Quand moi j'ai froid, toi tu n'as pas chaud !

(Arbizon et Montaut sont deux montagnes près de la vallée d'Aure).

Brumos secos, brumos eschutos.

TRAD. — Brumes sèches. (Se dit d'un temps couvert sans pluie).

Et sourelh couatch.

TRAD. — Le soleil couvé. (Se dit du soleil caché par les nuages, lorsque le temps est à l'orage et que sa chaleur surplombe, étouffante).

Lou Maichant Tems

(LE MAUVAIS TEMPS)

Mountagno claro,
Bourdèu escur,
Plèjo per sigur.

TRAD. — Montagne claire, — Bordeaux obscur, — Pluie pour sûr.

Albo (ou Brumo) roujo,
Bent ou ploujo.

TRAD. — Aube (ou Brume) rouge, — Vent ou pluie.

Quoand et gabe ploure,
Bent ou plouje.

TRAD. — Quand le gave pleure, — Vent ou pluie.

Quand lou pic picassèjo,
Au bos plòu ou bentèjo.

TRAD. — Quand le pic donne ses coups répétés, — Au bois il pleut ou il vente.

Mal tems,
D'ont vens ?
— De l'infern.
— Ves-t'en, ves-t'en,
Que no t' volem.

TRAD. — Mauvais temps, — D'où viens-tu ? — De l'enfer. — Va-t'en, va-t'en, — Nous ne te voulons pas.

Lou Bent

(LE VENT)

Lou bent que bentoulèjo.

TRAD. — Le vent vente.

Bouho biso, bent d'autan,
Doubris la porto, qu'entreran.

Trad. — Souffle bise, vent d'autan, — Ouvre la porte, nous entrerons.

Aquet bent beura.

Trad. — Ce vent boira. (Se dit de l'autan, qui amène toujours la pluie. Et l'on ajoute :)

L'auta, jamès
N'èi mourt de set.

Trad. — L'autan, jamais — N'est mort de soif.

Lou bent d'Espagno qu'èi coum las [p...
Qu'a toustém set.

Trad. — Le vent d'Espagne (siroco) est comme les p... — Il a toujours soif.

La Plèjo

(LA PLUIE)

Plòu ! Plòu !
Caragina, caragol :
Aigua à las bassas,
Foch à las fogassas,
Aigua de Dèu,
Cravotadas als Juhèus !

Trad. — Il pleut ! Il pleut ! — Escargote, escargot : — De l'eau dans les bassins, — Du feu aux fagots, — De l'eau du Bon Dieu, — Des coups de trique aux (pour les) Juifs !

Ploujo, esta-t au cèu;
Que m'en bau enta Bourdèu,
De Bourdèu enta Lesca,
Mai de Diu ! Hèts-la cessa !

Trad. — Pluie, reste au ciel; — Je m'en vais à Bordeaux. — De Bordeaux à Lescar, — Mère de Dieu ! Faites-la cesser !

Ploujo dou matin
S'estanco en camin.

Trad. — Pluie du matin — S'arrête en chemin.

Quand plau à miéjoun,
Plau tout le joun.

Trad. — Quand il pleut à midi, — Il pleut toute la journée.

Le sourelh de Mountalban,
Ambe la plèjo al daban.

Trad. — Le soleil de Montauban, — Avec la pluie au devant.

Plòu y fa sol,
Las bruxas se pentinan
Ab un caragol.

Trad. — Il pleut et il fait soleil, — Les sorcières se peignent — Avec un escargot.

Quand plau e hè sou,
Las brouchos hèn au hourn.

Trad. — Quand il pleut et fait soleil, — Les sorcières font cuire au four.

Lou Troun

(LE TONNERRE)

Santo Barbo ! Santo Flou !
Qu'ajats pla pietat de jou !
Se me cassats del prigoul,
Bous balharè 'n paniè de guindouls.

Trad. — Sainte Barbe ! Sainte Fleur ! — Ayez pitié de moi ! — Si vous me préservez de la foudre, — Je vous donnerai un panier de guins.

Sant Marc ! Santa Crèu !
Santa Barbara, no'm dexèu !

Trad. — Saint Marc ! Sainte Croix ! — Sainte Barbe, ne m'abandonnez pas !

Santa Barbara va pel camp,
Toto vestida de blanch;
De blanch y de negra...
Jésus ! Que llampega !

Trad. — Sainte Barbe va dans les champs, — Toute vêtue de blanc; — De blanc et de noir... — Jésus ! Voici l'éclair!

Lou tambour des escagarrots
ou des limacs.

TRAD. — Le tambour des escargots ou des limaçons. (Le tonnerre).

La Nèu

(LA NEIGE)

Madamo de noualho,
Ambe sa loungo toualho,
Abrigo tot,
Nou l'aigo que nou pot.

TRAD. — Madame la neige, — Avec sa longue nappe blanche, — Recouvre tout, — Sauf l'eau qu'elle ne peut.

La tafo de la nèu.

TRAD. — La blancheur éclatante de la neige.

Nostre-Segne que plumo las aucos !

TRAD. — Notre Seigneur plume les oies ! Se dit quand tombent les flocons de neige, appelés aussi mouches blanches ou papillons blancs : « *Las mouscos blancos, lous parpalhols blancs.* »

Anado nèuouso,
Anado aboundouso.

TRAD. — Année de neige, — Année d'abondance.

On appelle neige du pâtre, *la nèu del pastou*, la première neige qui tombe vers la fin de l'été et force pâtres et troupeaux à redescendre des hauts pâturages. L'avalanche se nomme *lid* (qui roule).

L'Arcanèl

(L'ARC-EN-CIEL)

L'arquet de la matinado
Tiro le bouiè de la laurado.

TRAD. — L'arc-en-ciel du matin — Fait partir le bouvier du labour. (C'est un signe de pluie).

L'arquet de la brespado
Tourno le bouiè à la laurado.

TRAD. — L'arc-en-ciel de l'après-midi — Fait revenir le bouvier au labour. (C'est un signe de beau temps).

Proverbes météorologiques et invocations enfantines sont communs à tout le Midi; ils s'y rencontrent partout, identiques de fond, bien que variés de forme.

Les sortes de conjurations destinées à faire briller le soleil caché par les nuages, lever la lune, s'allumer l'étoile, peuvent être considérées comme un dernier vestige du culte païen des astres. Les feux de joie de la Saint-Jean, décrits plus loin, perpétuent au moment du solstice d'été, l'antique fête du mythe solaire.

Quant aux oraisons superstitieuses ayant recours à la vertu des plantes et des fontaines, ou qui éloignent le danger des bêtes malfaisantes et gardent des sortilèges d'êtres surnaturels, on les trouvera classées dans le dernier chapitre de ce livre.

Mimologismes.

L'Abelho

(L'ABEILLE)

L'Abelho brounzino.

TRAD. — L'abeille a le vol bruissant.

Lou brounitèri de l'abelhè.

TRAD. — Le bourdonnement du rûcher.

Pauso, bèlo ! Pauso, bèlo !

TRAD. — Arrête, belle ! Arrête, belle !

Se dit aux abeilles qui quittent la ruche lorsqu'un essaim est en formation, afin de conjurer leur départ.

L'Agasso ou la Pigue

(LA PIE)

Margot l'agasso,
Quand plau, que casso;
Quand hè bèt tems,
Se curo las dents.

TRAD. — Margot la pie, — Quand il pleut, elle chasse; — Quand il fait beau temps, — Elle se cure les dents.

Lou lheit de las agassos.

TRAD. — Le lit des pies. (Les arbres).

Garbe ! Garbe ! Garbe !

TRAD. — Des gerbes ! Des gerbes ! Des gerbes !

La pie-grièche porte le nom de *Margasso* ou *Tarnagas*.

L'Agralho

(LA CORNEILLE NOIRE)

Gralla ! Carrasclo !
Gralla ! Croupatas !

TRAD. — Croasse ! Corneille ! — Croasse ! Corbeau freux !

La Lauseto

(L'ALOUETTE)

Que t'a fa,
Fa li.

TRAD. — Ce qu'il t'a fait, — Fais-lui.

Les anciens habitants de Toulouse avaient pris l'alouette pour emblème : *La Lauseto de Toulouso.*

L'Aulhe

(LA BREBIS)

Bêê ! Qu'ei mourt et aulhè !
Boute-m ère sang en cautè !

TRAD. — Bêê ! Est mort le berger ! — Mets (fait couler) mon sang dans le chaudron.

L'Auriol

(LE LORIOT)

Cull, cull, cull cireres !

TRAD. — Cueille, cueille, cueille des cerises.

Curo (ou Biro) l'iòu ! Curo l'iòu !
— Se l'abiò le curariò ! (ou le
[birariò).

TRAD. — Vide l'œuf ! Vide l'œuf ! — Si je l'avais je le viderais !

Turo luro,
Jan Lauriol;
La figo maduro,
Roussignol.

TRAD. — Ture lure, — Jean Loriot; — La figue mûrit, — Rossignol.

La Calandro

(L'ALOUETTE CALANDRE)

— Quau lou canto ?
— La calandro.
— Quau lou ris ?
— La perdris.

TRAD. — Qui chante ? — La calandre. — Qui rit ? — La perdrix.

Fai un tems de calandro.

Temps calme et chaud par lequel chante l'alouette.

La Callo

(LA CAILLE)

Tres per un ! Tres per un !

TRAD. — Trois pour un ! Trois pour un!

Blat florit ! Blat florit !
Blat segat ! Blat segat !

TRAD. — Blé fleuri ! Blé fleuri ! — Blé fauché ! Blé fauché !

Blat segat ! Blat segat !
Cado camo hè soun quartou de blat !

TRAD. — Blé fauché ! Blé fauché ! — Chaque tige fait son quarteron de blé !

Quoand èi et blat,
Nou-n èi et sac.

TRAD. — Quand j'ai le blé, — Je n'ai pas le sac.

La Cardino

(LE CHARDONNERET)

Que-m cardinejats !

TRAD. — Que me chantez-vous là !

Quatourze cardinos estacados per [un hiu,
Que hasèn : Chiu, chiu, chiroliu !

TRAD. — Quatorze chardonnerets attachés par un fil, — Font : Chiu, chiu, chiroliu !

La Chincharreto

(LA MÉSANGE)

Tourterasso,
Tant granasso,
Un, dus;
Jou chincharreto,
Tant petiteto,
Quinze, setze.

TRAD. — Tourterelle, — Si grande, — Un, deux (œufs); — Moi mésange, — Si petite, — Quinze, seize.

La Chinchourlo

(LE BRUANT)

La nouste gouje qu'a lou cu du, du, [du,
Toque-l'y ! Toque-l'y ! Toque-l'y ! [Fort, fort !

TRAD. — Notre servante a le c. dur, dur, — Touche-le-lui ! Touche-le-lui ! Touche-le-lui ! Fort, fort !

Lou Chot

(LE HIBOU)

Chot ! chot !
Que n'a pai de mèstre
Nou s'en pot.

TRAD. — Chut ! Chut — Qui n'a pas de (nouveau) maître — Ne peut (quitter sa place).

Allusion à l'impossibilité dans laquelle est le valet d'abandonner sa place en hiver, faute d'en trouver une autre. Il doit écouter le chat, lequel lui conseille d'attendre l'été, saison favorable au changement de maître. (Voy. ci-dessous, *Lou Gat*).

Lou Chourrou

(LE ROITELET)

Madure, madure, ceriése;
Cabelhe, cabelhe, balhar,
Que-m harèi galhar !

Trad. — Mûris, mûris, cerise; — Forme ton épi, forme ton épi, orge, — Je me ferai (je deviendrais) gaillard.

La Cigalo

(LA CIGALE)

Sègo ! Sègo !
Ligo ! Ligo !

Trad. — Scie ! Scie ! (ou fauche) — Lie ! Lie !

Quand la cigalo canto
Hè pas boun trabalha.

Trad. — Quand la cigale chante — Il ne fait pas bon travailler (parce que la chaleur accable).

Lou Coucut

(LE COUCOU)

Coucut ! Coucut !
Se la branco peto, soun foutut !

Trad. — Coucou ! Coucou ! — Si la branche casse, je suis fichu !

Coucut ! coucut !
Moun pèro n'èro
E ieu n'en soun bengut,
Coucut !

Trad. — Coucou ! Coucou ! — Mon père l'était — Et moi je le suis devenu, — Coucou !

On appelle *Merdo de Coucut* la gomme de certains arbres en sève, cerisiers, pommiers.

Lou Courbas

(LE CORBEAU)

Car ! Car ! Car !

Trad. — De la chair ! De la chair ! De la chair !

Lous courbasses
Sounoun lous glasses.

Trad. — Les corbeaux — Sonnent les glas.

Courbas, courbas,
Rebiro-te debes bas,
Qu'as le foc à la cugo.

Trad. — Corbeau, corbeau, — Retourne-toi, — Tu as le feu à la queue.

La Crabo

(LA CHÈVRE)

Ourbitch, ourbitch, têtos;
Dat-me lèit e mètos,
Oli e sau
Darrè-t' cachau.

Trad. — Ouvrez, ouvrez, petites; — Donnez-moi du lait et des miches, — Huile et sel — Derrière la molaire.

Durbets, durbets, filhetos;
Porti lèit à mas poupetos,
E legno à mas cournetos,
E foc à mas ungletos.

Trad. — Ouvrez, ouvrez, fillettes; — Je porte du lait à mes petites mamelles, — Et du bois à mes petites cornes, — Et du feu à mes petits ongles.

Lou Gai

(LE GEAI)

Gach ! Gach ! Gach !
T'engraissaras pas !

Trad. — Geai ! Geai ! Geai ! — Tu n'engraisseras pas !

En abalaré com un gai ceriéros.

Trad. — Il en avalerait comme un geai des cerises.

Lou Gal

(LE COQ)

— Quiquiriquic !
Lo gall petit !...

— Cocoricoc !
Lo gall mis gros !...

TRAD. — Quiquiriqui ! — Le coq petit ! — Cocorico ! — Le coq plus grand !...

— Coucouroucoù !
— Qu'as, pouletou ?

TRAD. — Coucouroucou ! — Qu'as-tu, petit poulet ?

— Cacaraca !
— Qu'as tu, hasa ?
— Red au pè.
— Bèn-te cauha.
— En-ço de qui ?
— En-ço deu curè.
— Nou gausi pas.
— Que l'as panat ?
— U sac de blat.
— Oun l'as pourtat ?
— Au marcat.
— Quoand n'as tirat ?
— U escut.
— Saute, coucut !

TRAD. — Cocorico ! — Qu'as-tu coq ? — Froid au pied. — Va te chauffer. — Chez qui ? — Chez le curé. — Je n'ose pas. — Que lui as-tu volé ? — Un sac de blé. — Où l'as-tu porté ? — Au marché. — Combien en as-tu retiré ? — Un écu. — Saute, coucou !

La Galino

(LA POULE)

Cas, cas, cas, carasquos,
Te farèi un iòu per Pasquos !

TRAD. — Cas, cas, cas, carasques, — Je te ferai un œuf pour Pâques !

Coc, coc, coc, coresque,
Qu'èi hèt u oeu sense quesque !

TRAD. — Coc, coc, coc, coresque, — J'ai fait un œuf sans coquille.

Galino que canto lou gau,
Porto malur à l'oustau.

TRAD. — La poule qui contrefait le chant du coq, — Porte malheur à la maison.

Lou Gat

(LE CHAT)

Miau ! Miau !
Resto siau.

TRAD. — Miau ! Miau ! — Reste coi.

Réponse au cri du hibou. (Voy. ci-dessus *Lou Chot*).

— Ount anèu ?
— A Font-Romèu.
— Que me portarèu ?
— Un devantal.
— De quina color ?
— Blau !

TRAD. — Où allez-vous ? — A Font-Romeu. — Que me porterez-vous ? — Un tablier. — De quelle couleur ? — Bleu.

Fut ! Fut !
La gato-put !

TRAD.— Fut ! Fut ! — (Voici) le putois ! (Se dit à l'animal pour le faire fuir).

Lou Grapau

(LE CRAPAUD)

— Portas esclops, tu ?
— Jo no !
— Jo tapoc !
— Clic ! Cloc !

TRAD. — Portes-tu des sabots, toi ? — Moi non ! — Moi non plus ! — Clic ! Cloc!

Aténd, grapau,
Qu'apounchi'n broc.

TRAD. — Attends, crapaud, — Que j'appointe un bâton (pour te transpercer).

Lou Gril

(LE GRILLON)

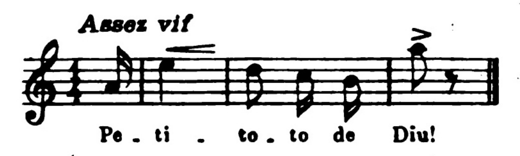
Ric ! Ric ! Ric !

TRAD. — Riche ! riche ! riche !

Un terrain sec, aride, lande ou garrigue, est dit *canto-gril*, et aussi *canto-perdris*.

La Grivo ou la Trido

(LA GRIVE)

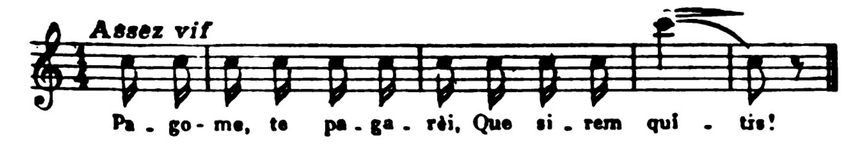


Peti-toto de Diu !

TRAD. — Petitote de Dieu !

L'Iroundèlo

(L'HIRONDELLE)



TRAD. — Paie-moi, je te paierai, — Nous serons quittes !

Iroundèlo !
Pastourèlo !
Jesus-Christ !

TRAD. — Hirondelle ! — Pastourelle ! — Jésus-Christ !

Pago-me, te pagarè,
Que siren quîtis !

Fadri, fadri,
Lleva-te de mati,
— Son anat à Montégut,
Son manjat, son begut,
Son pagat lo que son degut,
Son restat quîtis !

TRAD. — Fadrit, fadrit, — Lève-toi de matin. — Je suis allé à Montégut, — J'ai mangé, j'ai bu, — J'ai payé ce que je devais, — Je suis resté quitte.

Lou Merle

(LE MERLE)



— Couro sera l'ibèr ?
— Le joun de sant Miquèl.
— Couro sera l'estiu ?
— Le joun de l'Ascensiu.

TRAD. — Quand sera l'hiver ? — Le jour de saint Michel. — Quand sera l'été ? — Le jour de l'Ascension.

L'Ourtoulan ou lou Chichibut

(L'ORTOLAN)

Bino, bino, bino, tu,
Bino, bino, se bos bi.

TRAD. — Bine, bine, bine, toi, — Bine, bine, si tu veux du vin.

La Paloumo

(LA PALOMBE)

Pregirèu pe'ls pobres petits,
Que venem de sallir de niu,
Si !

TRAD. — Priez pour les pauvres petits, — Qui viennent de sortir du nid, — Oui.

« Mieidie que soune »,
Ça dits la paloume;
« Ataù que ba plà »,
Ça dits lou pinsà.

TRAD. — « Midi sonne ». — Dit la palombe; — « Cela va bien », — Dit le pinson.

Lou Parrat ou lo Pardal

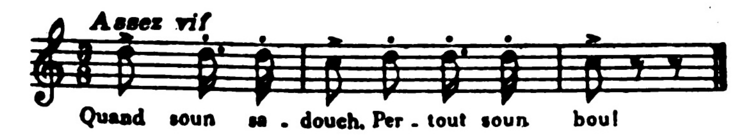
(LE MOINEAU)

Gira-t, jau !

TRAD. — Tourne-toi, reste couché !

Lou Perdigalh

(LE PERDREAU)



Era cansou det perdigalhou :
« Quand soun sadoutch,
Pertout soun bou ! »

TRAD. — La chanson du petit perdreau: — « Quand je suis repu, — Partout je suis bien ! »

Lou Pic ou lou Piclai

(LE PIC OU LE PIVERT)

Piq ! Pic ! Picassau !
Pic ! Pic ! Pico-bos !

TRAD. — Pic ! Pic ! Picassier ! — Pic ! Pic ! Cogne-bois !

Lou Pijoun

(LE PIGEON)

Courou ! Roucou !

TRAD. — Courou ! Roucou !

Lou Pinsà

(LE PINSON)

Dzi ! Dzi ! Dzi !
Racalòri !
Se t'aièi bist,
Que t'aurèi aucit !

TRAD. — Dzi ! Dzi ! Dzi ! — Racolori ! — Si je t'avais vu, — Je t'aurais occis !

Lou Piot

(LE DINDON)

Piot ! Piot ! Piot !

TRAD. — Piot ! Piot ! Piot !

Lou Roussignòu

(LE ROSSIGNOL)

Dur, dur, dur,
Mol, mol, mol,
Chuco, chuco,
Roussignol.

TRAD. — Dur, dur, dur, — Mol, mol, mol, — Suce, suce, — Rossignol.

Pèu ! Pèu ! Pèu !
Gara la ridorta !
Cul ! Cul ! Cul !
Gara la formiga !

TRAD. — Pied ! Pied ! Pied ! — Gare (attention) à la clématite ! — C... ! C... ! C... ! — Gare (attention) à la fourmi !

Droumirèi pus, pus, pus, pus, pus, [pus,
Sus l'aubre de la bigno !

TRAD. — Je ne dormirai plus, plus, plus, plus, plus, plus, — Sur l'arbre de la vigne.

Double allusion à la légende, répandue en mainte province, qui veut que le rossignol, s'étant endormi un soir sur la vigne, s'éveilla au matin les pattes rete-

nues par les vrilles (de la vigne ou de la clématite), le derrière piqué par les fourmis. Depuis, il chante toute la nuit pour se tenir éveillé et ne plus s'exposer à pareille mésaventure.

La Tourtourèlo

(LA TOURTERELLE)

Gourrou ! Gourrou !

TRAD. — Gourrou ! Gourrou ! (Elle appelle le porc).

Lé Carbou

(LE CHARBON)

Chiu ! Chiu !
Tiro-te d'aquiu !

TRAD. — Chiu ! Chiu ! — Tire-toi d'ici !

Sourtit-me d'aciu,
Per la grâci deu Boun Diu !

TRAD. — Piu ! Piu ! — Sortez-moi d'ici, — Pour la grâce du Bon Dieu !

Il s'agit du morceau de charbon en combustion, qui tombe dans l'eau et grésille.

Las Campanos de Toulouso

(LES CLOCHES DE TOULOUSE)

Causso-te,
Que te cal parti !

TRAD. — Chausse-toi, — Il te faut partir !

Le campestre méridional désigne en outre les animaux par des noms traditionnels qui, le plus souvent, ne sont que des mimologismes nouveaux, se surajoutant aux onomatopées dont les noms usuels sont généralement formés.

Ainsi nomme-t'on *Arnaut*, le chat; *Balarino*, *Bat-co* ou *Branlo-coueto*, la bergeronnette, hoche-queue, lavandière ; *Bernat-pescaire*, le martin-pêcheur et quelques échassiers qui ne vivent que de poisson; *Bernat-pudent*, la punaise des bois; *Calhor* ou *Chôlou*, le crapaud; *Cuculha* ou *Tararagno*, l'araignée; *Cura-l'iou* ou *Figo-l'auriou*, le loriot; *Gingolin*, le porc; *Gondolau*, le taon; *Godolic* et *Madoli*, le rossignol et la rossignole; *Jacot* et *Margot*, le geai et la pie; *Jan Cago-blanc*, le hibou; *Miroi*, le merle; *Missaro*, le loir; *Mizolina*, la mésange; *Nipanur* ou *Bardala*, l'ortolan bardé de lard; *Randoulèto* ou *Rozali*, l'hirondelle; *Sézero*, la grive; *Toulouhous*, les bourdons; *Zizi* ou *Ratalet*, le roitelet. *Angagna-pastor*, c'est l'engoulevent ou trompe-berger. Cet oiseau nocturne crie et bat des ailes en cherchant sa nourriture. Il porte aussi les noms de *Chaucho-grapau*, crapaud-volant, et de *Cabrarèu*, tête-chèvre, ce dernier, parce que, d'après la tradition populaire, il tète les chèvres avec facilité. En réalité l'engoulevent visite assidûment les troupeaux pour les délivrer des insectes qui les incommodent. Enfin, *Pè descau*, pied nu, n'est autre que le loup ou son compère le renard, vagabonds rôdant de nuit, traîtreusement, à pas feutrés. Le mélodieux gazouillis des oiseaux chanteurs est appelé *lou charrit*. *Esgourrio* s'applique au cri des corbeaux, corneilles, geais, pies et tous jacasseurs à crécelle perçante.

Formulettes.

Lou Biraut

(LE HANNETON)

Volo, volo, Biraut,
Que douma fara caut.

TRAD. — Vole, vole, hanneton, — Demain il fera chaud.

Le nom de *Biraut* ou *Guiraut* s'applique, suivant les contrées, à la coccinelle aussi bien qu'au hanneton.

Après avoir fait voler le hanneton, les enfants chantent en Gascogne la formulette suivante, qui annonce que le malheureux insecte va être mis à mort :

Siu-siu, sabat !
La gato qu'ei mourto !
Siu-siu, sabat !
Lou gat qu'ei enterrat !

TRAD. — Siu-siu, sabat ! — La chatte est morte ! — Siu-siu, sabat ! — Le chat est enterré.

La Bolo-Paulo

(LA COCCINELLE OU BELLE-PAULE)

Bolo, bolo, Paulo, Paulo,
Te croumparai uno raubo;
Bolo, bolo coumo cal,
Te croumparai un debantal

TRAD. — Vole, vole, Paule, Paule, — Je t'achèterai une robe; — Vole, vole comme il faut, — Je t'achèterai un tablier.

Margarideta,
Margarideta,
Mostra-me el cami del cel,
Te donaré pa y mel !

TRAD. — Petite Marguerite, — Petite Marguerite, — Montre-moi le chemin du ciel, — Je te donnerai du pain et du miel.

Perdigouleto del boun Dièu,
Ounte me maridarai ièu :
En sai, en lai,
Al cel ou sus la terro ?

TRAD. — Petite bête du bon Dieu, — Où me marierai-je : — Par ici, par là, — Au ciel ou sur la terre ?

Ayant mis la bête à bon Dieu sur le doigt, l'enfant lui répète sa leçon jusqu'à ce qu'elle s'envole.

La coccinelle s'appelle encore *Catarineto* en Languedoc et *Manguiraut* ou *Bolo-Mario* en Béarn.

Lou Cagarrot

(L'ESCARGOT)

Còrni, còrni, cornibus,
Tiro las cornos à cap-sus !

TRAD. — Corne, corne, escargot, — Tire les cornes en l'air.

(Voy. la ronde enfantine *Caryol, treu banes*, p. 98.

L'Escarbat ou lou Babarot

(L'ESCARBOT)

Escarbat de Sant-Jan,
De Nostre-Segne rand le sang
Ou te tùi, biel maissant !

TRAD. — Escarbot de Saint-Jean, — De Notre-Seigneur rends le sang — Ou je te tue, vieux méchant !

La croyance est fort répandue que l'escarbot a reçu sur son dos une goutte de

sang du Christ, tombée pendant que Jésus était sur la croix.

L'escarbot de Saint-Jean est aussi appelé *Biou de Nostre-Segne* (Bœuf de Notre-Seigneur).

De quelqu'un de très brun ou qui s'est sali le visage on dit : *es négre coum' un babarot*, il est noir comme un escarbot.

Lou Grilh

(LE GRILLON)

Grilhou, grilhou,
Sors-te de ta maisou,
O te tampi la porto
Am' uno palho torto.

TRAD. — Petit grillon, petit grillon, — Sors de ta maison, — Ou je te ferme (bouche) la porte (l'ouverture) — Avec une paille tordue.

C'est d'ordinaire avec une paille que l'on oblige le grillon à sortir de son trou quand on veut le prendre.

Gril de la grilhèro
Sors de ta tutièro;
As lous boulurs à l'oustal
Que te panoun tout lou fial.

TRAD — Grillon de la grillère, — Sors de ton trou; — Tu as les voleurs à la maison — Qui te prennent tout le fil.

Se dit en enfonçant la paille dans le trou.

Lou Lausèrp ou la Singlantana

(LE LÉZARD VERT)

Lausèrp, lausèrp,
Preserbo-me de la sèrp;
Quand tournarèi de l'oustal,
Te balharèi un gra de sal.

TRAD. — Lézard, lézard, — Préserve-moi du serpent; — Quand je reviendrai de la maison, — Je te donnerai un grain de sel.

Singlantana, treu el cap,
Que l' teu pare n'es penjat
A la viga del teulat;
La teua mare es morta
Darrer de la porta,
El llop se l'emporta !
Surt à depressa !

TRAD. — Petit lézard, sors la tête, — Car ton père est pendu — A la poutre du toit; — Ta mère est morte — Derrière la porte, — Le loup l'emporte ! — Sors vite !

La Lusèto ou Lusèrno

(LE VER-LUISANT)

Lusèto poulideto,
Prèsto-me toun lum.

TRAD. — Luciole joliette, — Prête-moi ta lumière.

Lusèrno, lusèrno,
Qu'ès dins ta crambo,
Amago-te, lusèrno,
Dourmis la maitinado.

TRAD. — Ver-luisant, ver-luisant, — Qui es dans ta chambre, — Cache-toi, ver-luisant, — Dors la matinée.

Le lampyre s'appelle encore *Lucambro*, *Luca-cambro* ou *Luts-crampo*.

La Prègo-Diu Bernado

(LA MANTE RELIGIEUSE)

Prègo-Diu, Bernado,
Que siras salbado;
Prègo-Diu, Bernado,
Autromen siras damnado.

TRAD. — Prie Dieu, Bernade, — Et tu seras sauvée; — Prie Dieu, Bernade, — Sinon tu seras damnée.

Prègo-Diu, Bernado,
Bestieto signado,
Que ta maire es morto
Sus un pè de porto,

Que toun paire es biu
Sus un pè d'ouliu.

TRAD. — Prie Dieu, Bernade, — Petite bête qui te signes, — Ta mère est morte — Sur un pas de porte, — Ton père est vivant — Sur un pied d'olivier.

La mante religieuse est appelée *Prègo-Diu Bernado* en Languedoc et *Prègo-Diu Marioto* en Gascogne. On la nomme aussi *Mauro* dans certaines régions languedociennes et gasconnes.

Qui soupçonnerait de mœurs cruelles cet insecte, à le voir rapprocher ses pattes comme pour la prière ? — d'où sa dénomination imagée.

Lou Talos

(LE VER DE TERRE)

Torto, galitorto,
Passo debat la porto,
A mei pòu deu hasà
Que deu cà.

TRAD. — Tortue, retortue, — Passe sous la porte, — A plus peur du coq — Que du chien.

Le surnom de *pique-talos* s'applique aux travailleurs de terre.

Lou Bruc

(LE CHAMPIGNON)

Bruc, bruqueroun,
Hè-me trouba toun coumpagnoun.

TRAD. — Champignon, petit champignon, — Fais-moi trouver ton compagnon.

Anado de brucs,
Anado de gus.

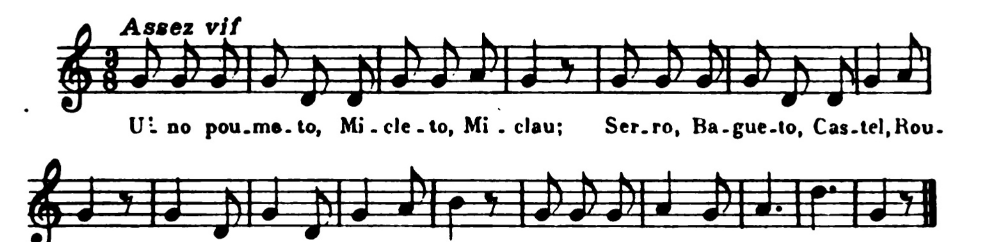
TRAD. — Année de champignons, — Année de gueux (année de misère, de famine).

Les proverbes et les dictons, les invocations et les conjurations, les mimologismes et les formulettes ont fait l'objet de multiples recherches de la part des folkloristes méridionaux. Ils ne rentrent qu'incidemment dans le cadre de cet ouvrage. Je me suis borné à donner les plus répandus, parmi lesquels m'est échue la bonne fortune d'avoir pu recueillir plusieurs variantes inédites. Quatre mimologismes sont accompagnés de leur notation musicale, ce qui, à ma connaissance, n'avait jamais été tenté jusqu'ici.

Jeux.

UNO POUMETO

(UNE PETITE POMME)



Uno poumeto
Micleto,
Miclau;
Serro,
Bagueto,
Castel,
Rougnau;
Gnirgo,
Gniargo,
Fougasset;
Tiro
La gauto,
Un boun
Soufflet !

[Toulousain]

TRAD. — Une petite pomme, — Micleto, — Miclau; — Serre, — Baguette, — Château. — Rougnau; — Gnirgo, — Gniargo, — Petit gâteau; — Pare — La joue, — Un bon — Soufflet !

Un e dus e tres e quatre,
Que Jacou me boulio batre;
M'a batut, m'a rebatut,
M'a jetat
Dins le chac,
La gragnoto m'a piquat,
Le grapau m'a debourat :
Ri chi chiu,
Encaro soun biu !

[Languedoc]

TRAD. — Un et deux et trois et quatre, — Jacques voulait me battre; — M'a battu, m'a rebattu, — M'a jeté — Dans la mare, — La grenouille m'a piqué, — Le crapaud m'a dévoré : — Ri chi chiou, — Je suis encore en vie !

Pico poulo,
L'iòu de la poulo;
Picancio,
Rebelancio;

La sirbento del castèl
Que fa jouga marèl.
Baisi palho,
Baisi fé,
Que tu nou bales res.

[Lauraguais]

TRAD. — Micocoule, — L'œuf de la poule; — Picancio, — Rebelancio; — La servante du château — Fait jouer le bœuf. — Donne-moi de la paille, — Donne-moi du foin, — Toi tu ne vaux rien.

Un iòu,
Coit, cru,
Bai-t'en tu.

[Foix]

TRAD. — Un œuf, — Cuit, cru, — Vas-t'en, toi.

Part, part, mourilhou;
Saute crabe, saute bou.
Lou darrè que s'en ane.

[Gascogne]

TRAD. — Pars, pars, morillon; — Saute chèvre, saute bien. — Que le dernier s'en aille.

Uno sardo,
Un tros de pa,
Chuco la mico,
Bai-t'amaga.

[Languedoc]

TRAD. — Une sardine, — Un morceau de pain, — Suce la mie, — Vas te cacher.

Ces formulettes rythmées — dites formulettes d'exclusion — servent à désigner l'enfant qui sort du jeu. Elles comportent d'innombrables variantes. La première et la troisième se dansent aussi en ronde.

La cinquième et la sixième sont particulières au jeu de cache-cache, *At Magatoun*. Quand les enfants se poursuivent, ils crient : *Sequère !* — A la poursuite. De là, *Crida sequère*, locution populaire qui signifie crier à la poursuite (s'enfuir).

Coutelou, Mourrou

(PETIT COUTEAU, PETITE FIGURE)

As le coutelou, Mourrou ?
— Nou, Mourrou.
— Lèbo-te e cèrco-lou.

As le coutelou, Mourrou ?
— Tio, Mourrou.
— Lèbo-te e fai me 'n poutou.

TRAD. — As-tu le petit couteau, petit museau ? — Non, petit museau. — Lève-toi et cherche-le. ∴ As-tu le petit couteau, petit museau ? — Oui, petit museau. — Lève-toi et fais-moi un baiser.

C'est une sorte de jeu de furet mais sans ficelle. Chacun des joueurs joint séparément ses mains de façon à dissimuler dans le creux des paumes réunies un petit couteau ou tout autre objet assez long et plat que, discrètement, il laisse glisser de ses mains dans celles, pareillement rapprochées, de son voisin.

Crabo, ès-tu crabo

(CHÈVRE, ES-TU CHÈVRE)

— Crabo,
— Ès-tu crabo ?
— Que me dises se soun crabo ?
Yè be-sè o, que soun crabo.
— As cornos ?
— Que, me dises s'èi cornos ?
Yè be-sè o, qu'èi cornos.
— Quantos n'as ?
— Que me dises se quantos n'èi ?
Yè trétze, be-sè :
Coumpto les pla,
Coumpto les mal,
Trétze n'en cal.

TRAD. — Chèvre, — Es-tu chèvre ? — Tu me demandes si je suis chèvre ? — Eh ! oui sans doute, je suis chèvre. — As-tu des cornes ? — Tu me demandes si j'ai des cornes ? — Eh ! oui sans doute, j'ai des cornes ? — Combien en as-tu ? —

Tu me demandes combien j'en ai ? — Eh ! treize, sans doute : — Compte-les bien, — Compte-les mal, — Treize il en faut.

Avec un petit caillou ou un bout de branche, l'enfant trace chaque fois une raie par terre. Lorsqu'est finie la formulette, il doit y avoir treize barres de marquées.

Crouts de palho

(CROIX DE PAILLE)

Crouts de palho, crouts de hen,
Jamès te dirèi mès arren.

TRAD. — Croix de paille, croix de foin, — Jamais (je ne) te dirai plus rien.

Formulette de brouille, que — sur deux pailles disposées en croix — le joueur mécontent, malchanceux ou battu, prononce gravement à l'adresse d'un rival plus heureux au jeu, plus agile à la course, plus fort à la lutte.

Crouts d'un so.

Formule de serment ou de dédit.

De coutin, de coutan

(DE COUTIN, DE COUTAN)

De coutin,
De coutan.
De las crabes d'Aleman,
De cisèus,
De coutèus,
Quoand de cornes y a t'au cèu ?

TRAD. — De coutin, — De coutan, — Des chèvres d'Allemand, — De ciseaux, — De couteaux, — Combien de cornes y a-t-il vers le ciel ?

Les cornes sont figurées par les doigts levés derrière le dos du joueur qui est sur la sellette. Si le chiffre répondu est inexact, on lui dit :

Manjo cibado ! — Mange de l'avoine !

Guiraudo

(GUIRAUDE)

Guiraudo,
La coco cauto,
Lou pichè plen,
Sauto d'un plen.

TRAD. — Guiraude, — La coque (gâteau) chaude, — Le pichet plein, — Saute d'un plain.

Se dit avant de sauter à pieds joints.

Patchitchi ou Sauto-poulet

(SAUTE-MOUTON)

Patchitchi !
— Tourno-t'i.
— Hourmadje !
— Qui le madje ?
— Qu'as cagat en es culotes !
— Les cau freta !
— Binagre,
— Tout agre.
— Berjus,
— Tout just !

TRAD. — Patchitchi ! — Reviens-y. — Fromage ! — Qui le mange ? Tu as ch... dans tes culottes ! — Il faut les nettoyer ! — Vinaigre, — Tout aigre. — Verjus, — Tout juste !

Boutelhou,
Cop d'esperou,
Paleto,
Saleto,
Meti la casqueto,
Jeti la casqueto,
Ramassi la casqueto.

TRAD. — Bouteillon, — Coup d'éperon, — Palette, — Salette, — Je mets la casquette, — Je jette la casquette, — Je ramasse la casquette.

Le coupe-tête, *passelis* ou *passe-cinq*, diffère du saute-mouton par la position des joueurs. Ceux-ci offrent pour point

d'appui les épaules, et non plus le dos, en sorte que le saut passe par-dessus leur tête.

Que-b béni Mouricou

(JE VOUS VENDS MORICOU)

Que-b béni Mouricou;
Si Mouricou
Se mou,
Carcou.

TRAD. — Je vous vends Moricou; — Si Moricou — Se meurt, — Charge.

Le Moricou en question est un fêtu allumé, que les enfants se passent de main en main et qu'il ne faut pas laisser s'éteindre. Lorsque cette mésaventure arrive à l'un d'eux, les autres prononcent la sentence : *Carca l'asou*, charger l'âne. Le patient tend l'échine et on met des objets divers sur son dos baissé.

Fumo, fumo, fumarèl

(FUME, FUME, FUMERON)

Fumo, fumo, fumarèl,
E bai t'en cap al pus bèl.
Mes bengues pas cap à jou,
Que soun pas qu'un regachou.
Recarbot, regachou,
Regachou, recarbot.

TRAD. — Fume, fume, fumeron, — Et va-t'en droit au plus beau. — Mais ne viens pas vers moi, — Car je ne suis qu'un rien.

On suspend un fil (ou de la ficelle) et, au bas de ce fil, à hauteur d'enfant, on attache une épingle au moyen d'un nœud. On introduit cette épingle dans l'extrémité d'un charbon blanc à moitié carbonisé et incandescent. Chacun des deux joueurs placés vis-à-vis souffle sur le charbon, en essayant de le projeter sur le visage de l'adversaire et en répétant la formulette. Si l'un d'eux se laisse toucher par le *recarbot*, l'autre lui dit : *Le coucaril t'a fèit un poutou.* — Le charbon blanc t'a fait un baiser.

Sabo, sabo, sabarol

(SÈVE, SÈVE, TIGE EN SÈVE)

Sabo, sabo, sabarol,
Sabaras si Diu at bol.
Lai crabos soun à l'auta
Que se crebon de jeta,
Christ, Christ,
Per l'amor de Jesus-Christ.

TRAD. — Sève, sève, tige en sève, — Tu sèveras si Dieu le veut. — Les chèvres sont sur la hauteur, — Qui se crèvent de bêler, — Christ, Christ, — Pour l'amour de Jésus-Christ.

Sabo, sabo, sabarol,
Sabaras se Diu ba bol.
Se n'as pas sabat
Quand jou tournarè del marcat,
Te couparè l'cap,
Te jetarè debes un martigalh,
Que-y troubaras abelhos e cour-
[nelhos
Que t'y curaran las aurelhos.

TRAD. — Sève, sève, tige en sève, — Tu sèveras si le Dieu le veut. — Si tu n'as pas sevé — Quand je reviendrais du marché, — Je te couperai la tête, — Je te jetterai dans un fourré, — Tu y trouveras des abeilles et des corneilles — Qui te cureront les oreilles.

Au printemps, lorsque les arbres *sabon*, c'est-à-dire lorsque monte la sève, les enfants coupent des branches de lilas, de sureau, d'aulne, de saule, de frêne, et en détachent l'écorce pour faire des sifflets et des trompes. L'opération s'exécute au moyen de petits coups frappés avec l'index, ou mieux avec le manche d'un couteau, tout le long du bout de branche, posé sur le genou et qu'on veut faire *saber*. Mais pour y réussir, il est indispensable de prononcer jusqu'à complet aboutissement, la formulette sacramentelle, *Sabo, sabo, sabarol*, répandue dans tout le Midi au rythme obstiné des deux notes invariables. Le *sounarèl* ou *sabarèl* ainsi obtenu, peut être placé au

plus petit bout — celui qui servira d'embouchure — d'une trompe de plus grandes dimensions, confectionnée également avec de l'écorce d'arbre enroulée en spirales. Certaines trompes ou *tutous* atteignent jusqu'à un mètre de longueur. Armée de la sorte, la troupe piaillante s'égaille par les chemins et par les rues, soufflant et sonnant du *souiarèl* et du *tutou*.

Au Sac

(AU TROU)

Digue,
Dogue;
Sabat,
Au sac !

TRAD. — Digue, — Dogue; — Sabbat, — Au trou !

La bille doit être poussée en quatre coups de doigts, dans une fossette creusée d'avance.

Quand un joueur a gagné à son partenaire toutes ses billes, noix... etc. il lui crie :

Culit ! culit !
La parre sou teit !

TRAD. — Décavé, décavé ! — La mésange sur le toit !

Serp dessus, Serp debat

(COULEUVRE DESSUS, COULEUVRE DESSOUS)

Serp dessus, serp debat,
L'i trouberas pas douman.

TRAD. — Couleuvre dessus, couleuvre dessous, — Tu ne l'y trouveras pas demain.

Les enfants maudissent et vouent ainsi aux couleuvres le nid qu'un de leurs camarades a découvert.

Lorsqu'ils font une quelconque trouvaille, ils crient :

Piu, piu !
Ço qu'atrape es miu.

TRAD. — Piu, piu ! — Ce que j'attrape est mien.

Vola l'aucell

(VOLE L'OISEAU)

Pic, pic !
— Reverdic !
— De la mola del moli,
Quin pa fas-tu ?
— Millor que tu,
Vola, vola, l'aucell.

TRAD. — Pic, pic ! — Reverdic ! — De (avec) la meule du moulin, — Quel pain fais-tu ? — Meilleur que toi,— Vole, vole, l'oiseau.

Ièu bous demandi perdou

(JE VOUS DEMANDE PARDON)

Ièu bous demandi perdou
Sus la croto del moutou;
Demandats que le Bertran
Bous au rendo en argént.

TRAD. — Je vous demande pardon — Sur la crotte du mouton; — Demandez que le Bertrand — Vous le rende en argent.

Parmi les innombrables amusements des jeunes pyrénéens, on peut encore citer ceux-ci :

Bedin-Bedos — *Sauto au clot !* les osselets; *Calliu-Callèu*, la planche balançoire; *Chincharro* (mésange) dans lequel on se frappe avec un mouchoir noué; *Clau de Sant Jorgi* ou de *Sant Antoni*, clef qui consiste en un mouchoir tenu derrière, entre les jambes; *Clic-clic*, jeu de mains; *Cluca*, collin-maillard; *Cluquet ! Cluquet !* Eteignoir d'un petit feu aussitôt rallumé; *las Escaletos*, la marelle; *Mani, maneto-morto*, la main-morte; *Parranquet*, saut à cloche-pied; la *Quilho del rei*, faire la quille du roi, les pieds en haut et la tête en bas, tel un arbre fourchu; *la Pelho*, la gribouillette; *Pourriquete, pourricou*, et *Quant de pou-*

los abets, madono ? Jeux analogues au loup et à l'agneau, remplacés ici par l'épervier et par les poussins de la poule.

Qui s'en bòu tourna ?

(QUI VEUT SE RETIRER?)

Qui s'en bòu tourna,
Came de pinsà ?
Noun pas jou,
Came de berdou.

TRAD. — Qui veut se retirer, — Jambe de pinson ? — Non pas moi, — Jambe de verdier.

Cette formulette marque la fin des jeux.

Quand est venue l'heure de rentrer, les mauvais écoliers et ceux qui font l'école buissonnière l'entonnent à regret.

Les deux quatrains suivants témoignent de l'empressement qu'ils mettent à déserter la classe et le logis familial :

Quand m'en bau à l'escolo,
Le bentre me brandolo;
Quand m'en bau à l'oustal,
Le bentre me fa mal.

TRAD. — Quand je m'en vais à l'école, — Le ventre me fait souffrir; — Quand je m'en vais à la maison, — Le ventre me fait mal.

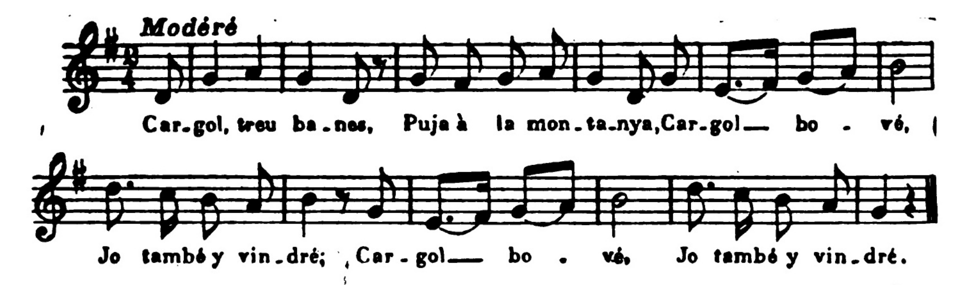
Quand las amouros soun maduros,
Cap de couqui trabalho pas :
Se saco darré 'n bartas
E tout cop ne croco uno.

TRAD. — Quand les mûres sont mûres, — Aucun garnement ne travaille : — Il se cache derrière une haie — Et à chaque instant il en mange une.

Rondes enfantines.

CARGOL, TREU BANES

(ESCARGOT, SORS TES CORNES)



Cargol, treu banes
Puja à la montanya,
Cargol bo vé,
Jo tambe y vindré.

Cargol treu banes,
Te dounarè pa y castanhes,
Cargol, treu banou,
Te dounarè pa y castanhou.

[Roussillon]

VAR. — 6. Figuas y castanhes. — 7. Cargol, treu ne. — 8. Altrament te manjaré !

TRAD. — Escargot, sors tes cornes — Monte à la montagne, — Escargot vas-y — Moi aussi j'y viendrai. ⁂ Escargot, sors tes cornes, — Je te donnerai du pain et des châtaignes, — Escargot, sors tes petites cornes, — Je te donnerai du pain et des petites châtaignes.

Figues et châtaignes, — Escargot, sors en, — Sinon je te mangerai !

LE CHOT

(LE HIBOU)



Jan Cago-blanc
Coufesso las mouninos;
Toumbo del banc,
Se copo las esquinos;
Toumbo del cèl,
Se crèbo le capèl;
Toumbo del teulat,
S'esclafo le coustat.

[Languedoc]

TRAD. — Jean C... blanc — Confesse les femmes laides (comme des guenons); — Tombe du banc, — Se rompt l'échine; — Tombe du ciel, — Se crève le chef; — Tombe du toit, — S'écrase le côté.

LAS CRAMALHOS
(LES CRÉMAILLÈRES)



Las cramalhos soun sul' foc,
Rebiro, rebiro,
Las cramalhos soun sul'foc,
Rebiro Margot.

[Toulousain]

TRAD. — Les crémaillères sont sur le feu, — Retourne, retourne, — Les crémaillères sont sur le feu, — Retourne Margot.

EN CADIÈRO, MADAMO
(EN CHAISE, MADAME)



En cadièro, madamo,
En cadièro, moussu, su, su.

[Toulousain]

TRAD. — En chaise, madame, — En chaise, monsieur, sieur, sieur.
En Languedoc on ajoute : *Le riban blu* (le ruban bleu).

FOUTETS ME LE CAMP, CANALHOS

(F...-MOI LE CAMP, CANAILLES)





Foutets me le camp, canalhos,
Foutets me le camp d'aci !
M'abets metut sus la palho,
M'abets bebut tout moun bi !
Foutets me le camp, canalhos,
Foutets me le camp d'aci !

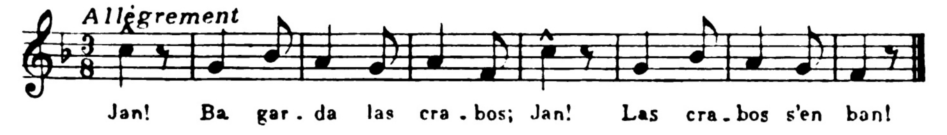
[Languedoc]

TRAD. — F...-moi le camp, canailles, — F...-moi le camp d'ici ! ∴ Vous m'avez mis sur la paille, — Vous avez bu tout mon vin !

En pays d'Auch, fief du rondeau gascon, on danse sur cet air, dont les paroles sont de circonstance, pour clôturer le bal.

JAN ! BA GARDA LAS CRABOS

(JEAN ! VAS GARDER LES CHÈVRES)



Jan ! Ba garda las crabos;
Jan ! Las crabos s'en ban !

TRAD. — Jean ! Vas garder les chèvres; — Jean ! Les chèvres s'en vont !

Les prénoms donnent lieu à des appellations diversement assonancées :

Jan !
Las crabos s'en ban !
Pierre !
Bai-los querre.

[Languedoc]

TRAD. — Jean ! — Les chèvres s'en vont. — Pierre ! — Vas les chercher

Jean Tirelant; Pierre Monnerre; Pauline Poulane; Pauline-bire lou gat de la cousine — Pauline, chasse le chat de la cuisine; *Rouseto* rime avec *carreto*, charrette; *Baptistino* avec *couquino; Baptistou* avec *cambajou*, jambon. Et ainsi de suite.

PEIROUTOU S'EN BA A LA CASSO

(PETIT-PIERRE S'EN VA A LA CHASSE)



Peiroutou s'en ba à la casse,
Tout soulet, chens coumpagnou;
Credén de gaha la lèbe,
Que gahe lou lebrautou,
Lou Peiroutou, lou Peiroutou, } *bis.*
Lou praube, praube Peiroutou. }

Au loc d'ana-s'en ta case
S'en ana ta Gurmençou.

Que s'en ba bebe ue tasse
E tabé un bou pintou.

Peiroutou s'en ba à la casse,
Tout soulet, chens coumpagnou;

Ço qui gagne la semmane,
Lou dimenje n'ei pas sou.
Lou Peiroutou, lou Peiroutou, } *bis*.
Lou praube, praube Peiroutou. }

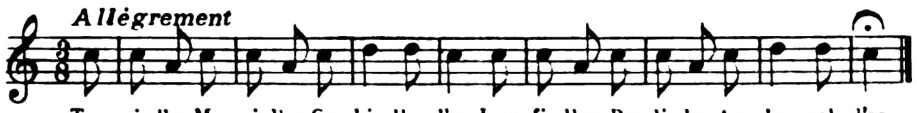
[Béarn]

VAR. — 8 ... Cuquerou.

TRAD. — Petit-Pierre s'en va à la chasse, — Tout seulet, sans compagnon; — En croyant prendre le lièvre, — Il prit le levraut. — Le Petit-Pierre, le Petit-Pierre, — Le pauvre, pauvre Petit-Pierre. ∴ Au lieu d'aller à sa maison (de rentrer chez lui), — Il s'en alla à Gurmençon (village situé non loin d'Oloron-Sainte-Marie). ∴ Il s'en va boire un demi-litre — Et aussi un bon pinton (de vin). ∴ Petit-Pierre s'en va à la chasse, — Tout seulet, sans compagnon; — Ce qu'il gagne (pendant) la semaine, — Le dimanche n'est pas sien (n'est plus à lui). — Le Petit-Pierre, le Petit-Pierre, — Le pauvre, pauvre Petit-Pierre.

TENILHO

(TIRANT)



Tenilho,
Manilho,
Cabilho d'or,
Las filhos
Poulidos
An le pel d'or.

[Languedoc]

TRAD. — Tirant. — Anse, — Cheville d'or, — Les filles — Jolies — Ont les cheveux blonds.

Dans cette catégorie des rondes enfantines, auraient pu prendre place encore : *Le gueux content de peu; Le Petit Jésus allait à l'école; Mon âne, mon âne a bien mal à la tête; Pimpanicale, le roi des Papillons;* et toutes autres vieilles rondes de l'ancienne France.

Mais celles-ci sont partout uniformément répandues; et comme elles ont été maintes fois colligées, mieux a valu s'abstenir et n'admettre ici que des pièces en dialectes — partant, plus représentatives du terroir méridional.

CHAPITRE DEUXIÈME

CHANSONS DE DANSES

« *Bos dansa, beroujine ?*
— *Pas dab tu, lagagnous.* »
[Béarn]

TRAD. — « Veux-tu danser, joliette ?
— Pas avec toi, chassieux. »

Bien que toutes les localités des Pyrénées ne portent point un nom pareillement assonancé, chacune d'elles pourrait revendiquer le dicton qui s'applique spécialement à un village du Béarn : car il n'y a pas seulement qu'à Arance que tout danse. La saltation demeure en réalité, sur l'étendue de la chaîne entière, le divertissement préféré et — avec quelques jeux d'adresse, dont la pelote basque est le principal — l'unique distraction des montagnards. C'est là un passe-temps goûté de tous : les jeunes s'abandonnent impétueusement à l'ivresse giratoire; les vieillards les regardent s'amuser et jugent du spectacle en connaisseurs désabusés. Basques et Béarnais, Gascons et Languedociens, Fuxéens et Catalans, apportent dans leurs danses anciennes la solennité farouche et la sauvage frénésie des peuplades primitives. En les voyant possédés de la fièvre de mouvement qui les anime du haut des premiers ans de leur histoire, on comprend qu'un tel plaisir se soit maintenu chez eux à la hauteur d'un rite.

De tout temps la danse répondit à l'invite de la panse, une fois celle-ci longuement remplie et pleine goulûment. Ainsi fait notre *Jan-Petit que danso, quoand a pléo la panso*. La chanson gasconne le montre dansant avec tout son corps, depuis le choc des talons ponctuant le rythme d'un clic clac cloc de sabots cliquetants, jusqu'aux battements des mains entrechoquées et aux claquements des doigts scandant les temps à la façon des castagnettes. Les évolutions les plus rapides ne sont qu'un exercice aisé pour des jarrets habitués à des passes autrement ardues. Comment la durée des figures chorégraphiques parviendrait-elle à époumonner des poitrines que l'escalade vertigineuse et la descente à pic n'essoufflent jamais ? Loin de sentir la fatigue croître, ils y puisent une ardeur nouvelle qui se manifeste dans la vivacité chantante des quatrains appropriés et des onomatopées traladeriderantes, au moyen desquels ils accompagnent vocalement les pas. Par intervalles, un cri strident, allégrement henni — *l'arrenhilhet* ou *hilhet* [1] — fuse et prolonge au loin leur joie exubérante. L'expression grave du visage se tend nerveusement, les traits se creusent, faisant saillir l'ossature.

(1) Voyez, au Chapitre V, les *Cris de Bergers*.

Tout l'être entre en action. Une fureur délirante s'empare d'eux et les exalte dionysiaquement. On en a vu, dans des salles closes et alors que les sauts désordonnés avaient jonché le plancher d'une profusion de gros clous projetés hors des semelles sabotières, se déchausser afin d'être plus à l'aise, puis, inlassablement, bondir et rebondir sur toute cette ferraille sans que la plante tannée des pieds parût se ressentir de la dureté d'un semblable contact, perçant, tranchant, contondant.

La manière de danser au son de la voix humaine — *al sou de la lengo* ou *de la garganto* — est la première que pratiqua l'humanité vagissante. Et au moyen âge même, n'en usaient pas différemment les chevaliers et les nobles dames, admises un peu plus tard à prendre part à leurs ébats, qui dansaient la carole champêtre. L'amour du bruit et le besoin d'appuyer la carrure firent, dès les origines des races, instinctivement marteler les accents à l'aide d'une percussion, tintamarresque d'abord, petit à petit plus musicale. Les instruments capables, non de rythmer la mesure mais — tâche plus importante — d'exécuter une mélodie, intervinrent ensuite au hasard des civilisations. Si nombreux qu'aient pu être les ménétriers d'antan, l'habitude ne se perdit point de virevolter sur l'air du tralala. Le chant resta l'élément primordial, le complément obligé, l'adjuvant indispensable de la danse montagnarde.

Les siècles précédents ont connu diverses espèces d'instruments par quoi les danses populaires étaient sonnées. On n'en trouve plus traces aujourd'hui dans les campagnes; ou bien n'y sont-elles représentées encore que par de rares types en voie de disparition prochaine. Le violoneux et son violon ne vivent désormais que dans le souvenir ; et aussi le fifre — *lou pifre* ; le tambour — *lou tabard* ; la vielle — *la sounsaine ;* la musette — *la gaite* — de là l'expression imagée, usitée en Aspe : « *Haut ! las gaites !* — Haut ! les musettes ! (En avant la musique !) » ; la cornemuse — *la boudègo* ou *borassa*, que le catalan moqueur appelait *la criatura verda* — la créature verte, en raison de la couleur de peau de son outre, et *lo sach dels gemechs* — le sac des gémissements, à cause de son timbre uniformément geignard. Suivant les endroits, le pratique accordéon, la criarde clarinette, le trivial cornet à pistons, ont pris leur place. De même en sera-t-il bientôt des derniers tambourins, flageolets et hautbois, qui subsistent au fond de quelques vallées hautes : *tambourinaires* de Laruns en Ossau, *abouessaires* de Castillon en Couserans, *cobla* de Céret en Vallespir.

Certains auteurs, qui ont incidemment parlé du tambourin — *lou tambouri*, se sont étrangement abusés en l'appelant « lyre bâtarde » et « espèce de guitare », car il ne ressortit nullement à la famille des

instruments à cordes pincées. Le tambourin des Pyrénées — dit tambourin de Gascogne — ne saurait être non plus confondu avec le tambourin de Provence : leur unique ressemblance réside dans cette particularité, que l'un et l'autre sont frappés au moyen d'une seule baguette; mais le provençal est une variété de tambour, étroit et allongé, tandis que le pyrénéen se rattache au genre tympanon. Sur une caisse sonore en bois, longue, rectangulaire et de dimensions variables, sont montées six cordes à boyau ou métalliques, tendues à l'aide de clefs placées en haut de l'extrémité supérieure. Quatre de ces cordes donnent l'*ut* grave, et deux le *sol* à la quinte au-dessus ; tonique et dominante sont disposées dans l'ordre : *ut*, *sol*, *ut*, *ut*, *sol*, *ut*. Une petite baguette — parfois entourée de velours ou d'étoffe quelconque — les fait résonner simultanément, produisant ainsi une double pédale qui bat à la croche le rythme accompagnateur. La baguette est, en Béarn, nommée *timbou* ou *pimbou* — ce dernier vocable par onomatopée, de même que, dans le pays d'Auch, on imite le son de l'instrument en le désignant sous le nom de *toun-toun*. Le tambourin est maintenu par une courroie passée en bandoulière ; il repose de biais sur la saignée du bras droit. La main droite tient la petite flûte, dont le tambourinaire joue en même temps que, de la gauche, il frappe le tambourin. De la sorte, l'instrumentiste exécute, tout ensemble, la mélodie et l'accompagnement.

La petite flûte — *tchirula* basque, *flahute* gasconne, *flaviol* catalan, *galoubet* languedocien — est plutôt un flageolet, d'ordinaire en buis, et à trois trous : deux sur le dessus, un par dessous. Son échelle, semblable à celle du flageolet, l'oblige à de brusques sauts chaque fois que le dessin mélodique touche ou arrive à l'un des bouts de sa tessiture réduite. Les notes sont perchées dans l'aigu; elles sortent difficilement et leur sonorité est dure, sifflante. Au lieu de soutenir tranquillement le son lorsqu'il s'agit de tenues, le tambourinaire leur communique plus de vie et davantage d'éclat en répétant rapidement la note, procédé qui produit une sorte de vibration continue.

Le hautbois champêtre — *aboués* ou *autboi*, est également en buis et sans clefs, mais à anche. Il mesure environ cinquante centimètres de longueur, l'anche non comprise. Six trous percés à la suite — un septième se trouve placé beaucoup plus bas — lui fournissent une échelle diatonique, partant dépourvue de degrés chromatiques, limitée à une onzième, laquelle va de l'*ut* placé au dessous de la portée au *fa* juché sur la cinquième ligne (en clé de *sol*). Le timbre a assez de mordant. La justesse toute relative des notes *mi*, *fa*, *si bémol*, oscille souvent du *mi bécarre* au *mi bémol*, du *fa bécarre* au *fa dièse*, du *si bémol* au *si bécarre*. Cela provient peut-être autant du manque de technique professionnelle du haut-

boïste, que de la qualité plutôt rudimentaire de son rustique instrument, qu'il tient presque relevé dans la position horizontale, et non pas incliné vers le sol.

Tout au contraire, les anciens grands hautbois catalans possèdent une précision mécanique absolue, et leurs *joglars* sont de véritables musiciens. Les *coblas* — ainsi nomme-t-on les orchestres de ménétriers — comprennent les deux sortes de hautbois : la *prime* et le *tanor*. Leurs dimensions respectives et le nombre de leurs clefs leur font une apparence cossue, signe d'importance. La prime se meut dans les registres moyen et aigu, du *ré* placé au-dessous de la portée au *sol* juché sur la quatrième ligne additionnelle (en clé de *sol*), soit une quarte et deux octaves avec tous les degrés chromatiques ; sa sonorité est fine, agreste. Le *tanor* — plus long et chez lequel un pavillon en cuivre a été substitué au pavillon en bois — descend vers le grave et a pour étendue une tierce et deux octaves allant du *mi* placé au-dessous de la troisième ligne additionnelle au *sol* juché au-dessus de la portée (en clé de *sol*), avec tous les degrés chromatiques, sauf le *fa*, dont la clé n'existe pas ; le son est gros, corsé. Tous deux se jouent dans le Roussillon comme étant en *ut*, tandis que les espagnols jouent la *prime* en *fa* et le *tanor* en *si bémol*. Cette anomalie est attribuée à une différence de doigté.

Le répertoire de ces instruments — attardés d'un autre âge par le nôtre condamnés — est nettement circonscrit, tout au moins en apparence. Tambourin et petite flûte gardent la spécialité de Béarn des branles et des sauts; le hautbois rustique est détenteur des bourrées et des traversées d'Ariège; à la petite flûte et au grand hautbois reviennent le contrepas et les bals que se partagent les deux Catalogne, la française et l'espagnole. Avant de commencer la danse, le *jougadou* ou *joglar* fait entendre une courte ritournelle terminée, suivant les endroits, par une petite fusée ou par un gruppetto avec point d'orgue.

Tout porte à croire que la majorité des airs de danses constituait autrefois un fonds commun à plusieurs provinces, sinon à toutes. Le quadrille, prétendu roussillonnais, n'est-il pas bâti sur des motifs reconnaissables, la plupart, pour des mélodies de vieilles chansons de France, faciles à identifier ? Et les reprises du *gibandriè* béarnais ne reproduisent-elles pas, note pour note, les principales phrases du *contrapas* venu d'Espagne ? La mélodie gasconne d'*Aqueres Mountines* a donné naissance à une foule de variantes, entr'autres à des rythmes de danses extrêmement populaires en pays catalan et ariégeois; à moins que ce ne soit le contraire, et que l'air de la bourrée ou du bal sei soit dérythmé pour recevoir les couplets de la célèbre chanson. Tel air qui se danse en pays de Foix languedocien sous la

dénomination de *ramelet*, figure également dans un *ball* catalan et se retrouve à l'extrémité opposée de la muraille rocheuse, comme *branlou* ossalois et *zamalzaïn* basque ou « danse du verre », formant l'intermède dansé d'une mascarade souletine; et cet air, si en faveur auprès des populations pyrénéennes, a été noté naguère presque identique dans les régions alpestres. Il y eut donc une époque où sa popularité dépassait les limites méridionales. Néanmoins, tout cela n'exclue point la localisation de timbres supérieurement incitateurs à *saltar y ballar*, unissant l'accent incisif à une rythmique accusée.

Les rondes abondent : rondes simples, rondes mimées et rondes énumératives, parmi lesquelles les plus typiques sont les rondes de neuf, particulières à la Gascogne. En effet, *roundouleja au truc de l'esclop e à pous de canto* — danser des rondes au coup de sabot et au pouls de la chanson, est l'apanage du Gascon, dont le rondeau, *lou roundèu*, reste la danse nationale.

La Catalogne — Andorre, Cerdagne, Roussillon — ne se contente point de la vive allure de la *corranda*, et passe de la solennité religieuse du *contrapas* à la langoureuse lasciveté de l'*americana* rythmant ses pulsations selon la double croche de la *habanera*. Les hommes y dansent en *puntejant*, multipliant pointes, entrechats, pas et postures virilement gracieuses. Au pied des monts et sur leurs escarpements, la *sardana* déploie sa roue onduleuse et sans cesse accrue. Les danses les plus significatives sont nobles et cérémonieuses : *cascabellada* — danse des grelots, *entrallissada* — danse masquée, et surtout l'extraordinaire et interminable *contrapas llarch*, déjà en honneur au temps de Cervantès, qui l'a mentionné dans sa nouvelle « La Illustre Fregona ». L'ancienne coutume prescrivait de commencer la fête par le contrepas, mélancolique balancement d'une file d'hommes seuls se mouvant alternativement d'un côté à l'autre, en avant et en arrière, se tenant la main et l'abandonnant pour exécuter le rapide passe-pied ou jeté-battu de l'*espardanyeta* ou de *las aletas*. L'origine liturgique du *contrapas llarch* est attestée par la complainte de la Passion que les danseurs psalmodiaient pendant toute la durée de la danse. Quand, par suite du changement rationnel des mœurs, les femmes prirent part à ce ballet sacerdotal, elles se mirent en ligne devant la rangée des hommes. S'enchaînait immédiatement au contrepas, un *ball* dansé par un nombre indéterminé de couples. Le *ball* fait succéder à la gravité calme la poursuite enjouée qui en déroule le thème — la danseuse passant d'un cavalier au suivant, et le poursuivant changeant de compagne, pour se rejoindre, se fuir, se reprendre à nouveau. La galanterie des Maures de Grenade en ordonnança, au dire des historiens, la chorégraphie captivante. D'eux provenait certainement

l'emploi propre à cette danse, d'un petit vase de verre à pied, largement pansu, et dont l'étroit goulot, muni de plusieurs becs minuscules, laissait jaillir une capiteuse eau de senteur ; le *ballador* arrosait sa *bonica donzella* de l'odorante rosée contenue dans la burette enrubannée. L'usage de ce flacon, l'*almaratxa* au nom arabe, a été abandonné par les roussillonnais vers le début du XIX[e] siècle. Le saut de la *camada rodona* — de la jambe ronde, terminait habituellement le *ball*. Son exécution nécessite le rapprochement de plusieurs couples réunis en cercle; à un moment précis, chaque danseuse arcboute ses mains sur les épaules de ses voisins immédiats et se soulève, soutenue sous l'aisselle par le bras levé de son partenaire. Une autre forme de saut, le saut à deux ou *salt su la ma*, passe pour être d'importation plus récente. Il consiste à recevoir la sauteuse sur la main tendue et à l'y maintenir assise un court instant : pantomime que la pétulante ardeur du catalan et la rondeur opulente de la catalane rendent éminemment suggestive.

La bourrée, *bourègo*, ne porte ce nom qu'en Couserans. Dans le Comté de Foix on l'appelle *réménilho* et *planièrado*. Elle se danse de deux façons. Massat aligne parallèlement un double rang de danseurs : les hommes d'une part, les femmes leur faisant face. Bethmale forme des rondes fermées qui, tour à tour, se nouent et se dénouent. Mais ici, là et ailleurs, chacun rivalise de fougue et d'endurance. Le buste raidi des jeunes filles incline la tête embéguinée, à droite, puis à gauche, et inversement, en une oscillation cadencée par le menu trottinement sur place des pieds glissés plutôt qu'appuyés, manège de coquetterie distante, qui contraste avec les bruyants piaffements et les élans bondissants de la troupe masculine. Quoique toutes les bourrées soient généralement répandues dans la contrée, quelques-unes ont pris racine en des bourgades déterminées : l'entrain qu'elles communiquent aux protagonistes les a fait souvent préférer et adopter. Parlant de la sienne, une vieille femme d'Ustou — domaine des ours couseranais — me disait avec orgueil : « *Tout le bilatge rounflo... Ambe 'ras autros' durmit... Que repicabon dambe lous pès e lous talous... Qu'es poulitch aco !...*La beauté de la danse réside pour la *ménino* et ses pareilles, dans l'action de frapper du pied et du talon sur un air qui fait ronfler tout le village, alors qu'avec les autres timbres de bourrées, il dort.

La traversée, *era tràuessado* — familière aux habitants du Castillonnais — ressemble à quelque figure de quadrille et ne paraît pas remonter aussi loin dans le passé. Son vocable lui vient de ce que, deux couples se faisant vis-à-vis, les femmes traversent d'abord, de biais naturellement ; ensuite traversent les hommes, sans arrêt. Les deux couples ayant ainsi plusieurs fois changé de place, le danseur

tourne autour de sa danseuse, et la figure recommence. L'air de la traversée est à six-huit, celui de la bourrée à deux-quatre.

Ces deux mesures — la seconde prédomine — rythment presque toutes les danses des Pyrénées; très peu sont à trois temps. Leur coupe se contente en général de deux reprises, comptant chacune quatre mesures qui doivent être répétées. Toutes les bourrées et à peu près tous les branles sont construits de la sorte. Au reste, il apparaît évident que la musique des bourrées, courantes et autres danses vives, est étroitement apparentée, en tant que coupe et rythme, à celle des branles, si la vallée d'Ossau est seule avec certaines parties du Languedoc à avoir conservé le terme générique de branle, que Goudelin appelle *bralle*.

Le *ramelet*, notamment, n'est autre qu'un branle, baptisé de ce nom dans le comté toulousain, d'où cette danse est originaire. Elle naquit, raconte la chronique, au milieu du douzième siècle, à l'occasion des épousailles de Constance, fille du roi Louis VII le jeune, et de Raymond V, comte de Toulouse. Le bouquet offert à la nouvelle comtesse par les habitants de la cité, se composait de dames épanouies et de gentes damoiselles, fleurs vivantes tenant en mains un arceau fleuri de violettes et de roses, et exécutant de savantes variations chorégraphiques. Après le succès qui accueillit l'innovation de 1154, le ramelet embauma rapidement les régions avoisinantes. Le Biterrois le baptisa *treias*, danse des treilles, dont la vogue persiste encore. A Toulouse le *ramelet* disparut, emporté par la tourmente révolutionnaire. Les montagnes de Foix en perpétuent la grâce audacieuse. Seulement les couples ne passent plus sous des rameaux ployés : les bras levés des danseurs de tête remplacent les verdoyants arceaux, et deux à deux, tous les fronts passent dessous en se courbant, lorsqu'à la fin du bal, retentit le cri de : « *Al ramelet sant Jordi !* — Au ramelet saint Georges ! »

Pour mener *lou branlou*, quelle souple et nerveuse agilité égalerait celle de l'Ossalois ? Et quels « ménétriers plus que devant mélodieusement sonnants » le disputeraient à ceux d'Ossau pour *lou branlou* sonner ? Le pittoresque s'augmente, ici comme en Bethmale, du rutilement des costumes que les rapides évolutions de la chaîne saltante font intensément chatoyer. Parmi ces innombrables branles à deux et à trois reprises, vocaux et instrumentaux, Rabelais reconnaîtrait peut-être quelques-uns de ceux qu'il dit avoir été dansés « aux dives sons des bouzines ». Entre les cent-quatre-vingt par lui cités, ceux-ci : *Foix*, *Navarre*, *Le bail d'Espagne*, éveillent en nous un écho pyrénéen. Mais le montagnard d'Ossau donne aux siens des titres plus agrestes : *La Bielhe* — La Vieille, *La Crabe* — La Chèvre ; et les branles chantés prennent, suivant l'habitude, le premier vers de la chanson pour

titre. Où donc Cénac-Moncaut a-t-il puisé l'affirmation que, contrairement aux Gascons, les Béarnais « ne chantent jamais pendant la danse » ? Erreur flagrante, comparable à celle de Champfleury décrétant qu'un unique genre de chansons, la chanson d'amour, existait en Béarn. J'ai pu constater toute l'insanité de ces assertions imprudentes que démentent les chansons ci-recueillies. En dépit des tambourins et des flûtiaux, les *goujats aussalès* sont tellement portés à joindre le chant à la saltation, qu'à un même air de danse ils ont adapté plusieurs poésies différentes.

Les *sauts béarnais* eux-mêmes sont pourvus d'un texte — aucunement poétique celui-ci, et destiné à guider le danseur dans le dédale des pas et des sauts compliqués : « *Simple de tres, traderiderai — Double... Coupa...* » Ce sont des indications pour ainsi dire mnémotechniques, qui ne concernent que la chorégraphie ; sorte de fil d'Ariane que le danseur dévide pour soi, et grâce auquel il exécute sans omission ni embarras les multiples figures de ce véritable ballet. Le Béarn, qui tira les sauts de la Vasconie, les a depuis longtemps fait siens, puisque le seul d'entre eux qui soit présentement dansé par les Basques, *Mutchikoa*, exige des pas absolument dissemblables du *Mouchicou* des Béarnais. Les hommes seuls dansent les sauts basques ou béarnais. Ce pourquoi on peut rapprocher cette danse de la pyrrhique antique. Pour rendre plus frappante l'analogie, les bras parfois s'arment de bâtons et se livrent à une gesticulation appropriée. Il est hors de conteste que les sauts en question, le *Pantelou*, que les *baladins* de la Bigorre et du Béarn continuent de danser, non plus l'épée mais le fleuret ou le bâton au poing, rentrent dans la catégorie des danses à l'ordonnance desquelles présida le sentiment guerrier. Leur appareil rigide, discipliné, quasi militaire, tranche avec la gracieuse fantaisie d'une mobile farandole décrivant ses spirales capricieuses.

Dans les vallées du Lavedan en Bigorre défilent, au moment du Carnaval et à l'occasion des fêtes locales, des groupes de jeunes gens menant grand tapage. Revêtus de leurs plus beaux habits et aux sons du tambourin et de la flûte, ils vont, d'une habitation à l'autre et d'un village au suivant, pendant tout le jour par les chemins. L'un des *baladins* marche devant, brandissant et agitant sans cesse un petit étendard de taffetas blanc, bleu ou rose; et les *jougadous* qui sonnent à son entour, rythment l'élan sautant et gambadant de la bande, sur un air à deux reprises inlassablement répétées. Ce divertissement est, de temps immémorial, connu sous le nom de la *Balade*, espèce de danse, si l'on veut, puisqu'elle comporte un pas se terminant, après un tour sur soi-même, par un jeté-battu ; mais surtout passe-carrère prolongé, promenade joyeusement cadencée, qui

n'avait d'autre but, à l'origine, que de recueillir tout le long de la route les provisions en nature offertes au passage — quête à domicile, analogue à celles qui se pratiquent ailleurs et dont le produit fournit à la bruyante jeunesse un régal gratuit.

Plus haut que la vallée d'Argelès, où rivalisent d'endurance *ets baladis de Sent-Sabi*, Barèges conserve la tradition médiévale de la *Danse du Baiar*. Le « Chevalier sans peur et sans reproche » n'a rien à voir dans tout ceci : le *baiar* de la réjouissance bastannoise n'est autre que le destrier baiar ou bai d'un chevalier — Roland ou Renaud en l'occurrence — empressé à secourir une belle éplorée et à la sauver des mains des infidèles. Le jeune gars qui joue le rôle du chevalier porte devant lui, en guise de monture, une tête de cheval en bois sculpté. De sa main libre il tient une longue baguette surmontée d'un drapeau à l'aide duquel il guide les évolutions de ses compagnons s'avançant en file indienne et comme lui en veste courte, rayée de rouge et de blanc, ornée de rosettes de diverses couleurs, et la tête coiffée d'un casque ou diadème appelé *cose*. Le parti adverse a pour chef une sorte de patriarche, lui aussi porteur d'une baguette enrubannée, et qui semble avoir enlevé la fille que personnifie à son côté un jeune garçon déguisé. La pantomime dansée que les deux groupes exécutent, coupée d'une nasillarde et monotone mélopée, reste un souvenir enraciné de la terreur provoquée jadis par les Maures envahisseurs et ravisseurs, et perpétue aussi un dernier vestige de la Chevalerie qui, dans ce Bigorre, accordait aux Dames le droit d'asile que les basiliques détenaient en faveur des coupables. La légende assure que cette scène a d'abord été jouée dans les salles du château de Ste-Marie, d'où la tête sculptée en bois faisant figure de cheval fut ensuite portée sur la place publique d'Esquièze, commune dont les habitants ont conservé la danse et son accessoire avec le privilège exclusif de danser « Baiar ». La *Danse du Baiar*, exécutée par vingt jeunes gens d'Esquièze-Sère et d'Estère, s'est encore déroulée dans ces villages, le 12 août 1923, aux sons de la flûte et du tambourin traditionnels. Mais elle se détourne totalement de son sens véritable. De même que la grossière effigie chevaline remplaça le palefroi chevauché dans les carrousels, ainsi le dialogue et la mimique vont se modernisant, s'éloignant de la conception du moyen âge. Il ne subsiste plus aujourd'hui de l'ancienne fête aux voltes brillantes et aux joutes de parade, qu'un vain simulacre et une piètre mascarade.

Le jour venu d'une fête baladoire, les ménétriers effectuent le passe-ville ou passe-rue. Ils s'arrêtent devant les riches maisons du pays et donnent force sérénades afin que soit généreusement remplie l'assiette présentée où trônait autrefois, et non sans gloriole, une

poire ou une pomme reinette qui se parait d'une quantité de pièces d'or de toutes les grandeurs, sorties pour la circonstance d'un bas de laine, et encastrées dans la pulpe du fruit. Plus productive était la quête, et plus brillamment organisées allaient être les réjouissances.

Sur la place étagée à flanc de mont et offrant, balayée et enguirlandée, la surface réduite de sa terrasse plane, la jeunesse, toute au désir de danser, crie aux ménétriers : « *Jougadous, u sou !* » Et les *sounadous* de sonner un son sur leurs *utis*. Ce n'était pas toujours le premier air de danse venu; et, de même, ouvrir le bal constituait un honneur réservé à des personnalités. En Vallespir, la *nineta* choisie par le *jouve* pour danser ensemble la première contredanse, dite *ball d'ofici* ou *ball de ceremonia* — parce qu'elle avait lieu immédiatement après la grand'messe, c'est-à-dire au sortir de l'office, de la cérémonie religieuse — pouvait se considérer comme réellement demandée et promise, le choix impliquant l'engagement formel de fiançailles ; quand le galant n'avait pas l'intention d'épouser la belle, il se gardait bien de la venir chercher, de la conduire à la fête et de danser avec elle le bal de cérémonie — en un mot, il évitait de la faire *treurer al ball*. A Saurat, dans le Haut-Foix, une danseuse passe de bras en bras sans que son danseur du moment ose invoquer un droit de priorité ; il suffit qu'un autre danseur, s'approchant de lui, pose la main sur son épaule, en lui signifiant : « *Deicho-me !* — Laisse-moi » — Aussitôt le titulaire de céder à son rival la jeune fille, qui se prête au jeu et onques ne récalcitre, semblable manœuvre fréquemment renouvelée ne s'adressant qu'aux plus accortes, ne visant que les mieux avenantes, par tous courtisées et enlacées *à tout brassat* — à toute brassée.

Chastes, les danses pyrénéennes le sont, à l'exception des licencieuses *americanas* d'Andorre et de la Catalogne espagnole. Malgré la retenue des attitudes et l'éloignement des deux corps séparés n'autorisant que de brefs enlacements, ces dansent provoquent tout de même et favorisent les tendres et passionnés rapprochements. Mises à part les *séguedillas* et les *arrimatoères* dont l'intention est satirique, la totalité des chansons de danses n'a-t-elle pas l'amour pour sujet invariable ? Leur poésie ne traite-t-elle point d'enlèvements et de conquêtes, narrant tout au long l'aventure des jeunes amants ? Par ailleurs, il y a lieu de penser que la danse avait jadis un sens défini qui nous échappe, enténébré qu'il est par la marche du temps. Les pas et les gestes traditionnels qui, de nos jours, se répètent inconsciemment, comportaient alors une signification précise, guerrière parfois et souvent sentimentale. Tout en les transmettant aux générations successives, la tradition en a involontairement obscurci le symbole. La pensée qui dirigeait les variations saltantes ne nous est plus connue, et

le secret en semble à jamais perdu. Mais on peut admettre que, presque toujours, les danses se rapportaient à l'amour, en développaient le drame prestigieux et en reproduisaient la gradation des scènes, évoquant et mimant les millénaires péripéties de la lutte amoureuse.

Rondes et Rondeaux.

AQUESTE MES DE MAI

(CE MOIS DE MAI)







Aqueste mes de mai, } *bis.*
La fieiro es à Belcaire. }
Filhetos, y caldra ana,
Caduno amb' soun fringaire,
Ladera, ladera la la,
Ladera la la, lara.

Nou y anirèi pas jou,
Moun galant m'a quitado,
Per un bouquet de flous
E uno girouflado.

***

N'ai perdut moun coutelet,
Ah ! que soun malurouso;
Trobi un pastourelet,
M'en a rendut joyouso.

***

Atendi moun galant
Dessu-l' pè de la porto;
E se nou be pas lèu,
Be me troubara morto.

Moun galant es arribat,
M'a toucat la manoto;
M'a fait un boun brassat
En me disèn : pauroto !

***

Counselharai pas jamai } *bis.*
D'ana beire filhos d'oste; }
N'y pòdi ana un cop
Que d'argent nou m'en coste;
Ladera, ladera la la,
Ladera, la la, lara.

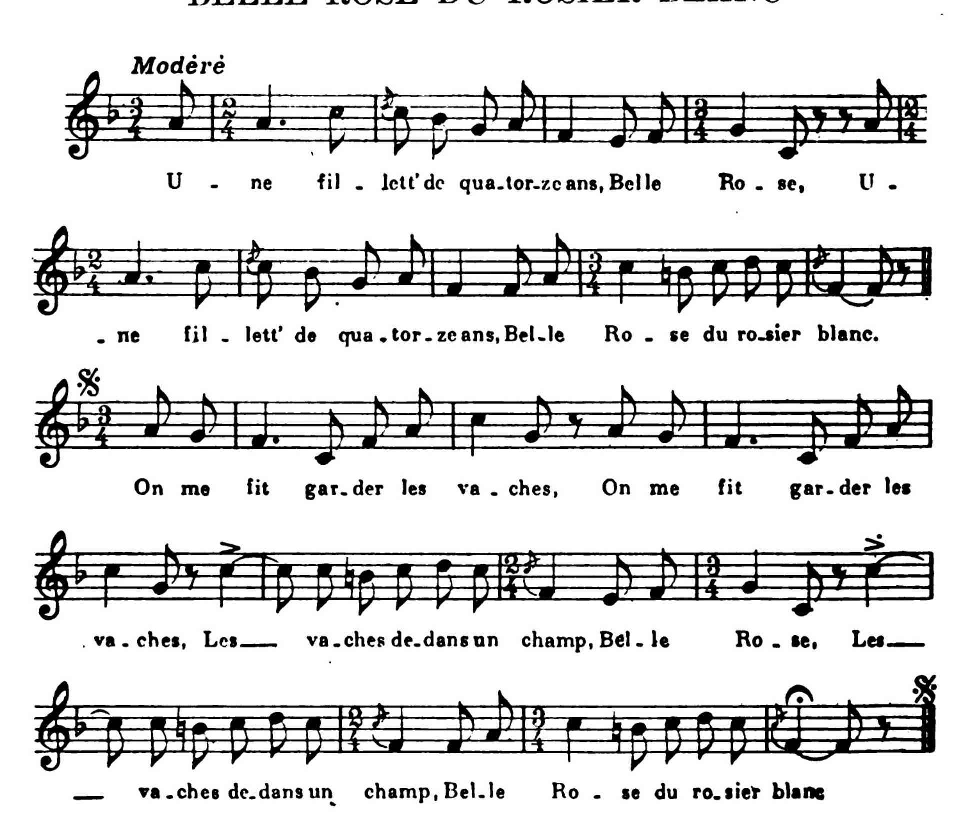
[Foix]

TRAD. — Ce mois de mai, — La foire est à Belcaire. — Fillettes, il faudra y aller, — Chacune avec son galant, — Ladéra, ladéra la la, — Ladéra la la, lara. ∴ Je n'irai pas, moi, — Mon galant m'a quittée, — Pour un bouquet de fleurs — Et une giroflée. ∴ J'ai perdu mon coutelet, — Ah ! que je suis malheureuse; — Je trouve un petit berger, — Il m'a rendue joyeuse. ∴ J'attends mon galant — Sur le pas de la porte ; — Et s'il ne vient pas bientôt, — Il me trouvera morte. ∴ Mon galant est arrivé, — Il a touché ma petite main; — M'a donné une bonne embrassade — En me disant : pauvrette ! ∴ Je ne conseillerai jamais — D'aller voir filles d'auberge ; — Je n'y peux aller une fois — Que de l'argent il ne m'en coûte. — Ladéra, ladéra la la, — Ladéra la la, lara.

Belcaire est un chef-lieu de canton du département de l'Aude, aux confins de l'Ariège, en pays de Sault.

Sur ce timbre, très populaire dans la haute vallée de l'Ariège, les montagnards du Haut-Foix ont adapté de nombreux couplets ou *arrimatoères*. Lambert a publié une mélodie toute différente; elle est en mineur et provient du pays de Mirepoix.

BELLE ROSE DU ROSIER BLANC



Une fillett' de quatorze ans,
Belle Rose,
Une fillett' de quatorze ans,
Belle Rose du rosier blanc.

On me fit garder les vaches, (*bis*)
Les vaches dedans un champ,
Belle Rose,
Les vaches dedans un champ,
Belle Rose du rosier blanc.

Là-bas loin je vois un homme :
C'était l'officier galant.

« Mes parents m'donnent pas grand [chose;
Ils ne m'donnent que trois cents [francs.

— Si tu veux v'nir pour servante,
Je t'en donnerai six cents.

Tu couch'ras avec ma mère,
Ou avec moi le plus souvent.

Mets ta couronne sur ta tête, (*bis*)
Vas le dire à tes parents,
Belle Rose,
Vas le dire à tes parents,
Belle Rose du rosier blanc. »

[Mirepoix]

La version ariégeoise de cette ronde française du XVII[e] siècle, encore qu'un peu écourtée, offre un sens suffisamment compréhensible. Toutes les autres variantes mélodiques que j'ai recueillies en pays de Foix et dans les contrées languedociennes, sont dépourvues de parfum et de coloris ; celle ci seule, qui provient de Montferrier, est à détacher du bouquet pour sa délicate senteur et sa couleur charmante.

HAUT ! JANINE, LHÈBE LA CAME

(HAUT ! JEANNE, LÈVE LA JAMBE)





Haut ! Janine, lhèbe la came,
Lou bailet qu'at pagara tout :
La cibade que l'am segade,
Que-s pouderam trufa de tout.

[Gascogne]

TRAD. — Haut ! Jeanne, lève la jambe, — Le valet paiera tout : — Nous avons fauché l'avoine, — Nous pourrons nous moquer de tout.

LA HILHE D'UN PAISAN

(LA FILLE D'UN PAYSAN)



De boun matin se lèue (*bis*)
La hilhe d'un paisan. (*bis*)

Qus-s causse, que-s abilhe
Dab sous abits brilhans.

Ere s'en ba enta Pène,
Bése lou Rei passa.

E quand lou Rei l'a biste,
Lou Rei n'a demandat :

« Qui es acere gran dame,
Qui passe sou rampa ?

— Jou ne soui pas gran dame,
Soui hilhe d'un paisan.

— Quand serets la d'un prince,
Cau que-m tóquits de man.

— La man e mèi lou coude, (*bis*)
Tout agréablement. (*bis*)

[Gascogne]

TRAD. — De bon matin se lève — La fille d'un paysan. ∴ Elle se chausse, elle s'habille — Avec ses plus beaux habits. ∴ Elle s'en va à Pène, — Voir passer le Roi. ∴ Et quand le Roi l'a vue, — Le Roi a demandé : ∴ « Qui est cette grande dame, — Qui passe sur le rempart ? ∴ — Je ne suis pas grande dame, — Je suis la fille d'un paysan. ∴ — Quand vous seriez celle d'un prince, — Il faut que vous me touchiez la main. ∴ — La main et même le coude, — Tout agréablement. »

Une version analogue, recueillie en Ossau, met en scène le fils du Roi de Hongrie : *De mati se thèba — Lou hilh deu Rei d'Oungrie.*

JE NE VEUX PLUS M'EMBARRASSER



« Je ne veux plus m'embarrasser } *bis.*
Des tracas du ménage :
Je veux aller au couvent,
Pour y vivre bien saintement.

— Ma fille, où veux-tu aller
T'enfermer dans un cloître ?
Là où tu verras le jour,
Tu auras des grilles autour. »

Au bout de cinque à six mois
La jeune postulante,
En prenant son voile blanc,
Elle mourut subitement.

Quand la mèr' entendit parler
De la mort de sa fille,
Ell' frappa si fortement
Qu'ell' fit trembler tout le couvent.

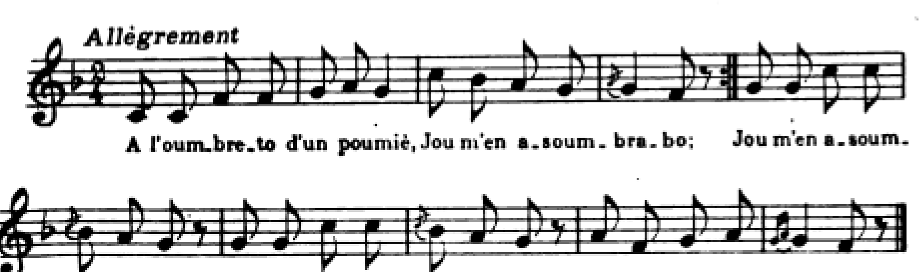
« Ma fille, ne frappez pas tant, } *bis.*
Lui dit la supérieure,
Elle est mort' si saintement
Qu'elle voit Dieu présentement. »

[Toulousain]

A rapprocher des chansons d'amour, des pastourelles et des complaintes traitant le même sujet de la jeune fille qui veut se faire religieuse ou qui entre au couvent.

LA MARGARIDO E LE BOUSSUT

(MARGUERITE ET LE BOSSU)

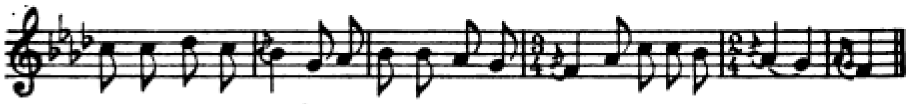


Autre mélodie :

Modéré



A l'oum_bre_to d'un es _ pi, Ja_no s'a_soum_bra_uo; — Ja _ no



s'a_soumbrauo en_çà, Ja_no s'a_soumbrauo en _ là, Ja_no s'a_soum bra _ _ uo.

A l'oumbreto d'un poumiè } bis.
Jou m'en asoumbrabo ;
Jou m'en asoumbrabo en-çà,
Jou m'en asoumbrabo en-là,
Jou m'en asoumbrabo.

Un boussut beng à passa
Que m'en regardabo;
Que m'en regardabo en-çà,
Que m'en regardabo en-là,
Que m'en regardabo.

« Que regardos-tu, boussut ?
Jou soun trop pichoto;
Jou soun trop pichoto en-çà,
Jou soun trop pichoto en-là,
Jou soun trop pichoto.

— Per ta pichoto que sios,
Tu siras ma mio;
Tu siras ma mio en-çà,
Tu siras ma mio en-là,
Tu siras ma mio.

— Si ta mio bos que sio,
Cal que la bosso sauto;
Cal que la bosso sauto en çà,
Cal que la bosso sauto en-là,
Cal que la bosso sauto.

— Si la bosso deu sauta, } bis.
Adiu, Margarido ;
Adiu, Margarido en-çà,
Adiu, Margarido en-là,
Adiu, Margarido. »

[Languedoc, Gascogne]

Var. — 1. ... rousiè, ... espi. — L'autre joun, dins un bousquet. — 2. Margot ou Jano s'asoumbrabo.

Trad. — A l'ombrette d'un pommier — J'étais assise à l'ombre ; — J'étais assise à l'ombre de çà, — J'étais assise à l'ombre de là, — J'étais assise à l'ombre. ∴ Un bossu vint à passer — Qui me regardait. ∴ « Que regardes-tu, bossu ? — Je suis trop petite. ∴ — Pour si petite que tu soies, — Tu seras ma mie. ∴ — Si tu veux que je soie ta mie, — Il faut que la bosse saute. ∴ — Si la bosse doit sauter, — Adieu, Marguerite ; — Adieu, Marguerite de çà, — Adieu, Marguerite de là, — Adieu, Marguerite.

Certaines versions renferment, en outre, les couplets suivants :

La ressego à uno ma,
La pigasso à l'autro,
Ressegaren la bosso en-çà, etc.

La casserolo à une ma,
La fourcheto à l'autro,
Fricassaren la bosso en-çà, etc.

Adiu dounc, foutut boussut,
Que james pus nou t' bejo.
James pus nou t' bejo en-çà, etc.

TRAD. — La scie d'une main, — La hache de l'autre, — Nous scierons la bosse. ∴ La casserole d'une main, — La fourchette de l'autre, — Nous ferons cuire la bosse. ∴ Adieu donc f... bossu, — Que jamais plus je ne te voie.

Ronde mimée et extrêmement populaire et répandue beni au-delà des régions pyrénéennes. M. Julien Tiersot, généralement mieux informé, s'est étrangement abusé lorsqu'il a écrit, à propos des versions de « La Marion et le Bossu » recueillies dans les Alpes Françaises : «... Nous voilà bien en présence d'une vraie chanson savoyarde. » De leur côté, Cénac-Moncaut et Bladé ont dénaturé le sens de la leçon, en mettant un *monsieur* à la place du *bossu* et en prenant la *bosse* d'icelui pour une *bourse*.

Les innombrables versions que j'ai ramassées en Languedoc et Foix, Gascogne et Béarn, sont bâties sur un air de coupe uniforme, dont la première mélodie fixe le type. Dans le Couserans et le Comminges seulement, j'ai trouvé un timbre qui s'en détache par son accent lourd et sa rusticité rude : c'est la seconde des notations ci-dessus.

MON PÈRE NI MA MÈRE



Mon père ni ma mère } *bis.*
N'ont d'autre enfant que moi. }
N'ont d'autre enfant que moi,
La destinée, la rose au bois,
N'ont d'autre enfant que moi. (*bis*)

On me mit à l'école,
A l'école du Roi.

C'est pour apprendre à lire,
Au livre de la croix.

Le maître de l'école
S'est amouré de moi.

M'a fait faire une robe,
Une robe de soie.

Le tailleur qui la coupe,
C'est le tailleur du Roi.

A chaque point d'aiguille :
« Nanette, embrasse-moi. »

— Ce n'est pas bien aux filles
D'embrasser les garçons.

C'est le devoir des filles
D' balayer la maison.

Quand la maison est propre,
Les amoureux y vont;

S'asseyent dessur le coffre,
En chantant des chansons.

Quand la maison est sale,
Les amoureux s'en vont;

S'en vont de quatre en quatre } *bis.*
En frappant du talon.

En frappant du talon,
La destinée, la rose au bois,
En frappant du talon. (*bis*)

[Couserans]

A partir du huitième couplet l'assonance change et le sens général s'oriente tout différemment, ce qui semble indiquer une interpolation de textes. Cependant, cette ronde française se retrouve ainsi mélangée dans bien d'autres provinces, en sorte qu'il la faut accepter telle qu'elle se présente et sans rien déduire. Mais son timbre sonne avec une joliesse toute gasconne..

LOU NID DE LA CALLO

(LE NID DE LA CAILLE)



Variante mélodique :





« Aro, digos, la callo,
Ount as le nid ?
Ount as le nid,
M'amour,
Ount as le nid ?

— Là-naut, sus la mountagno,
Le loung d'un riu.

Aro, digos, la callo,
De qu'es batit ?

— De flous de majourano,
De roumani.

— Aro, digos, la callo,
Que y as dedins ?

— Tres ious, coumo les autris.
Des pus poulits.

— Aro, digos, la callo,
S'an espelit ?

— Aujo, demets la girbo,
Les foro-nid.

— Aro, digos, la callo,
Que fan amount ?

— Entran las turos secos,
Le poubassou.

— Aro, digos, la callo,
Qui te serbis ?

— Tres joubenos filhetos
De moun pàis.

L'uno ba querre l'aigo,
L'autro le bi;

E l'autro fa la souste
Per m'endurmi.
Per m'endurmi,
M'amour,
Per m'endurmi. [Foix]

TRAD. — « A présent, dis-moi, la caille, — Où as-tu le nid ? — Où as-tu le nid, — M'amour, — Où as-tu le nid ? ∴ — Là-haut, sur la montagne, — Le long d'un ruisseau. ∴ — A présent, dis-moi, la caille, — De quoi est-il bâti ? ∴ — De fleurs de marjolaine, — De serpolet. ∴ — A présent, dis-moi, la caille, — Qu'y as-tu dedans ? ∴ — Trois œufs, comme les autres, — Des plus jolis. ∴ — A présent, dis-moi, la caille, — Sont-ils éclos ? ∴ — Ecoute, parmi le gazon, — Les hors-nids. ∴ — A présent, dis-moi, la caille, — Que font-ils là-haut ? ∴ — Parmi les mottes sèches, — (Ecoute) leur trémoussement. ∴ — A présent, dis-moi, la caille, — Qui te sert ? ∴ — Trois jeunes fillettes, — De mon pays. ∴ L'une va chercher l'eau, — L'autre le vin; ∴ Et l'autre fait l'oreiller — Pour m'endormir. — Pour m'endormir, — M'amour, — Pour m'endormir.

Chant que son tour poétique et sa délicate musicalité ont fait adopter, en Languedoc et en Gascogne, comme berceuse, ronde, chanson de travail, et même satire de Carnaval. La variante mélodique est répandue dans le Béarn et la Bigorre. Une version assez différente, musicalement surtout, appartient au répertoire traditionnel des moissonneurs couseranais; elle a pris place au Chap. VI, parmi les *cansous segaires*.

ON DIT, MONSIEUR, QUE VOUS ÊTES



On dit, monsieur, que vous êtes
Amoureux d'une beauté.
Auriez-vous la bonté
De nous la faire connaître,
En faisant un doux baiser
A celle que vous aimez.

Après que le danseur placé au milieu du rond a obéi à l'invite, la danse et le chant reprennent :

As pla fait, as pla dit,
As pla fait ço que t'an dit. } *bis.*

Et vous, charmante brunette,
Qui captivez tous les cœurs,
Ce-cessez vos rigueurs,
Ne faites pas la follette,
Embrassez le serviteur
Qui a su charmer votre cœur.

As pla fait, as pla dit, } *bis.*
As pla fait ço que t'an dit. }

[Languedoc, Gascogne]

TRAD. — Tu as bien fait, tu as bien dit, — Tu as bien fait ce qu'on t'a dit.

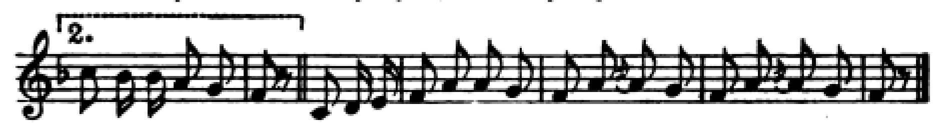
L'air du refrain n'est autre que celui de la ronde française :

C'est pour vous, c'est pour moi
Que Jésus est mort en croix.

LE REBIROULET

(LA PIROUETTE)





Ai ! Qu'uno maire que jou n'ai !
Coumprén pas le mal de la goujato;
Ai ! Qu'uno maire que jou n'ai !
Coumprén pas le rebiroulet.

« Ma filho, bos un coutillou ?
— Ma maire, nou, ma maire, nou.

— Ma filho, bos un debantalou ?
— Ma maire, nou, ma maire, nou.

— Ma filho, bos un goujatou ?
— Ma maire, si, ma maire, si ».

Ai ! Qu'uno maire que jou n'ai !
Coumprén pla le mal de la goujato;
Ai ! Qu'uno maire que jou n'ai !
Coumprén pla le rebiroulet.

[Foix]

TRAD. — Aïe ! Quelle mère j'ai ! — Elle ne comprend pas le mal de la jeune fille ; — Aïe ! Quelle mère j'ai ! — Elle ne comprend pas la pirouette. .·. « Ma fille veux-tu un cotillon (jupon) ? — Ma mère, non, ma mère, non. .·. — Ma fille, veux-tu un tablier ? — Ma mère, non, ma mère, non. .·. — Ma fille, veux-tu un jeune garçon (galant) ? — Ma mère, oui, ma mère, oui. » — Aïe ! Quelle mère j'ai ! — Elle comprend bien le mal de la jeune fille ; — Aïe ! Quelle mère j'ai ! — Elle comprend bien la pirouette.

Ce terme de pirouette a un double sens aisé à deviner.

LE RITOU DE COURNELHAN

(LE CURÉ DE CORNEILLAN)





E le ritou de Cournelhan, (*bis*)
Quand a dinat n'a pus de pan.
Turoluro,
Yè oup la la, }
Turolura, } *bis.*
Turoluro. }

Pren soun fusil, s'en ba cassa,
E l'esquilhou a repicat.

Perdics ni lèbres trobo pas,
Souque Marioun darrè 'n auba.

« Bergèro, bos t'en counfessa ?
— Obé Moussu, quand bous plaira.

— Nous cal ana darrè l'auta. »
L'auta se bouto à trambla,

Las cadiéretos à dansa,
Las campanetos à tinta.

« De la glèiso s'en cal ana ;
Al bosc anén nous estuja. »

Quand soun al bosc, darrè l'auba,
Lous loups se bouton à hurla,

Gòiros, bresagoș à piula,
E lous renards à marmouta,

E las gragnotos à raina,
E luserts e serps à fiula.

« Moussu l' ritou, s'en cal ana,
Jou per aci, bous per en là.

— Abets rasoun, s'en cal ana (*bis*)
Lou diable semblo s'en mêla. »
Turoluro,
Yè oup la la, }
Turolura, } *bis.*
Turoluro. }

[Foix]

TRAD. — Le curé de Corneillan, — Quand il a dîné, il n'a plus de pain, — Turelure. — Et hup la la, — Turelure. — Turelure. ∴ Prend son fusil, s'en va chasser, — La petite clochette a résonné. ∴ Perdrix ni lièvre ne trouve pas, — Rien que Marion derrière un tremble. ∴ « Bergère, veux-tu te confesser ? — Oh ! oui, monsieur, quand il vous plaira. ∴ — Il nous faut aller derrière l'autel. » — L'autel se met à trembler. ∴ Les chaises à danser, — Les cloches à tinter. ∴ « De l'église il faut nous en aller; — Au bois allons nous cacher. » ∴ Quand ils sont au bois, derrière le tremble, — Les loups se mettent à hurler, ∴ Buses, chouettes à piauler, — Et

les renards à marmotter. ∴ Et les gernouilles à coasser, — Lézards et serpents à siffler. ∴ « Monsieur le curé, il faut s'en aller, — Moi par ici, vous par là. ∴ — Vous avez raison, il faut s'en aller, — Le diable semble s'en mêler. » — Turelure, — Et hup la la, — Turelura, — Turelure.

En Gascogne, le curé de Castéra, ou encore le baron du même nom, remplace le curé de Corneillan du Languedoc. Le premier vers de la chanson devient alors : *Moussu curè* (ou *Moussu baroun*) *de Castéra*. La suite des versets est analogue.

LA RONDE DU ROI D'ANGLETERRE



A Paris il y a
Quatre-vingt-dix fillettes,
— Que dit, que donc,
Que dit-elle donc ? —
A Paris il y a
Quatre-vingt-dix fillettes.

Ell's vont se promener
Le long de la rivière.

Par là vint à passer
Le beau Roi d'Angleterre.

« Pourquoi m'as-tu laissée,
Maudit Roi d'Angleterre ?

— C'est parc' que j'ai connu
Que tu m'es infidèle.

— A quoi l'as-tu connu,
Maudit Roi d'Angleterre ?

— A tes beaux yeux brillants,
A ta bouche vermeille.

— Ah! si j'étais le Roi,
Je te ferais la guerre.

— Quand mêm' tu n'es pas Roi,
Tu peux bien me la faire.

— Prends ton épée en main,
Et moi ma quenouillette. »

Au premier coup donné,
Le Roi tombe par terre.

Pleurons, pleurons, enfants,
Nous n'avons plus de père !

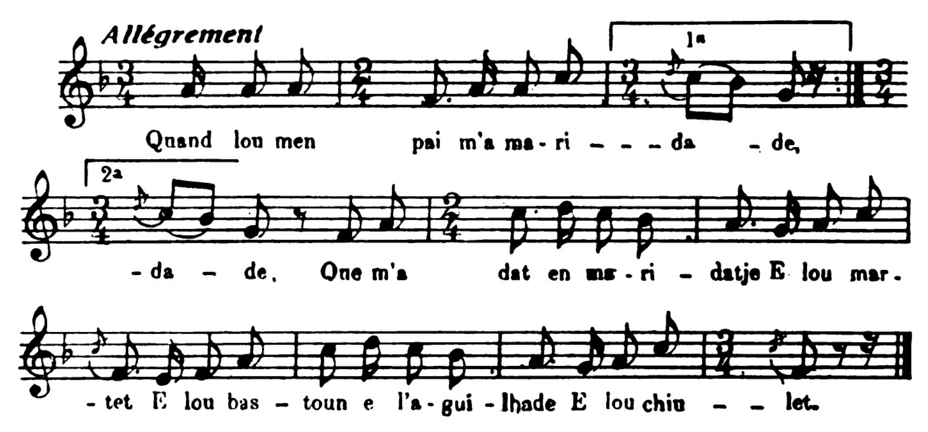
Notre bon Roi est mort,
D'un coup de quenouillette;
— Que dit, que donc,
Que dit-elle donc ? —
Notre bon Roi est mort,
D'un coup de quenouillette.

[Toulousain]

Une version béarnaise de cette ronde française a été classée ci-après, parmi les **branles d'Ossau.**

LOU ROUNDÈU DE LA BAQUE

(LE RONDEAU DE LA VACHE)



Quand lou men pai m'a maridade, (*bis*)
Que m'a dat en maridatje,
E lou martèt
E lou bastoun e l'aguilhade
E lou chiulet.

Que m'a dat en maridatje
Ue baque escourniflade.

Au prat que me l'èi menade.

Mès lou loup se l'a minjade.

Tout souque ue carbounade.

Sous carbous me l'èi boutade.

La gate me l'a panade.

Mès que s'en es coufessade.

Lou curè que l'a cridade.

L'a foutut ue esgarraupiade.

« Jamès coufesserèi gates !

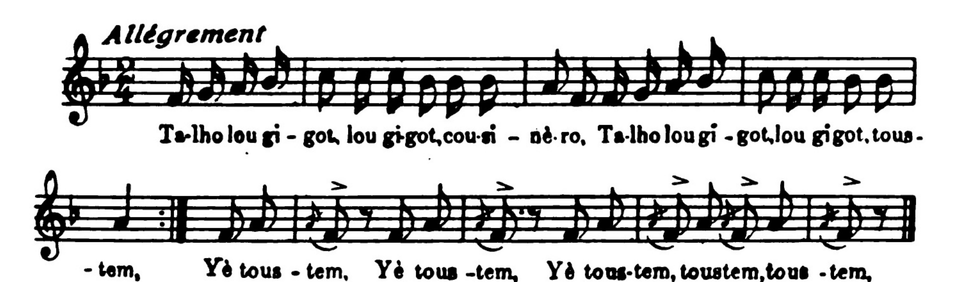
Jamès coufesserèi gates
Se n'an mèi de dues pates ! » } *bis*
—E lou martèt
E lou bastoun e l'aguilhade
E lou chiulet. —

[Gascogne]

TRAD. — Quand mon père m'a mariée. — Il m'a donné en dot. — Et le marteau — Et le bâton et l'aiguillon — Et le flûtiau. — Il m'a donné en dot — Une vache sans cornes. ∴ Au pré je l'ai menée. ∴ Mais le loup l'a mangée. ∴ Toute sauf une tranche. ∴ Sur les charbons, je l'ai placée. ∴ La chatte me l'a volée. ∴ Mais elle s'en est confessée. ∴ Le curé l'a réprimandée. ∴ Elle l'a griffé. ∴ « Jamais plus je ne confesserai chattes ! ∴ Jamais plus je ne confesserai chattes, — Si elles ont plus de deux pattes ! » — Et le marteau — Et le bâton et l'aiguillon — Et le flûtiau.

LOU SAUT DE LA PIGO

(LE SAUT DE LA PIE)



Variante mélodique :





Talho lou gigot, lou gigot, cousinèro,
Talho lou gigot, lou gigot toustem;
Yè toustem, yè toustem,
Yè toustem, toustem, toustem.

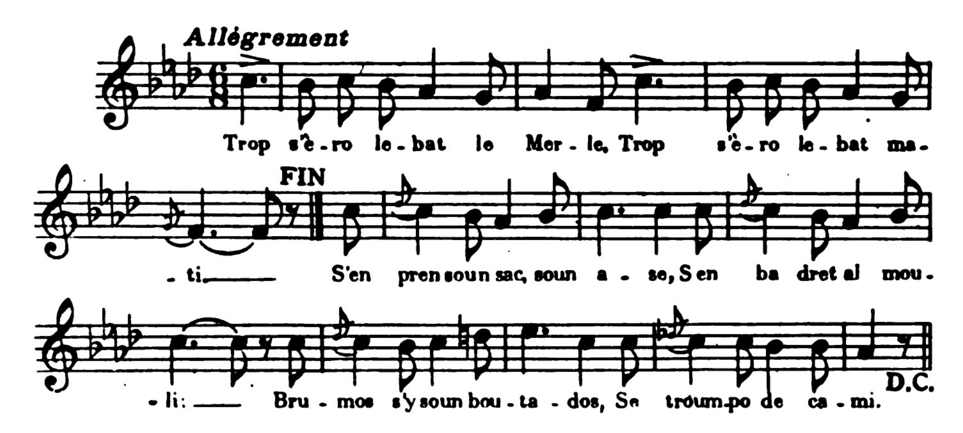
[Gascogne]

TRAD. — Taille le gigot, le gigot, cuisinière, — Taille le gigot, le gigot toujours; — Et toujours, et toujours, — Et toutjours, toujours, toujours.

Un autre *Saut de la Pigue*, tout différent, se danse encore en Béarn. Mais l'air, de facture moderne, semble y avoir été importé dans la seconde moitié du siècle dernier.

TROP S'ÈRO LEBAT LE MERLE

(TROP S'ÉTAIT LEVÉ LE MERLE)



Trop s'èro lebat le Merle,
Trop s'èro lebat maiti.

S'en pren soun sac, soun ase,
S'en ba dret al mouli;
Brumos s'y soun boutados,
Se troumpo de cami.

Ne mounto sur un aubre
Per abisa 'l cami;

La branco s'es coupado,
S'es foutut apr' aqui.

Las damos de la bilo
N'an entendut soun cri :
« Calio pas, paure Merle,
Te leba tant maiti ».

Trop s'èro lebat le Merle,
Trop s'èro lebat maiti.

[Toulousain]

TRAD. — Trop s'était levé le Merle, — Trop s'était levé matin. ∴ Il prend son sac, son âne, — S'en va droit au moulin; — (Les) brumes s'y sont mises, — Il se trompe de chemin. ∴ Il monte sur un arbre — Pour reconnaître le chemin ; — La branche s'est coupée, — (Il) s'est f... par terre. ∴ Les dames de la ville — Ont entendu son cri : — « Fallait pas, pauvre Merle, — Te lever si matin. » ∴ Trop s'était levé le Merle, — Trop s'était levé matin.

Le Merle doit être pris ici comme sobriquet : il s'agit d'un homme et non pas de l'oiseau ; dans certaines régions on dit *lou Mouèno* — le Moine. Souvent aussi le refrain est en majeur, ce qui le rend presque identique à la ronde enfantine *Jan ! ba garda las crabos* (Voyez ci-dessus, Chap. I, p. 101).

LA TROUMPUSO

(LA TROMPEUSE)

Allègrement





Dansèn la troumpuso,
Qui refuso, muso.
Dansèn la troumpuso en çà,
Dansèn la troumpuso en là;
Dansèn la troumpuso,
Qui refuso, muso.

Qui refuso, musara,
Qui troumpo, troumpat sira.

A la troumpuso en daban,
Cado filho a soun galan.

A la troumpuso en darrè,
Cado filho a soun bergè.

La troumpuso n'a 'n galan,
Se marido pas d'ungan.

A tu ne te boli pas,
Per que ne m'agrados pas.

Mes à tu te boli pla,
Se nous poudèn marida.

Dansèn la troumpuso,
Qui refuso, muso.
Dansèn la troumpuso en çà,
Dansèn la troumpuso en là;
Dansèn la troumpuso,
Qui refuso, muso.

[Toulousain, Foix]

TRAD. — Dansons la trompeuse, — Qui refuse, muse. — Dansons la trompeuse de çà. — Dansons la trompeuse de là ; — Qui refuse, muse. ∴ Qui refuse, musera, — Qui trompe, trompé sera. ∴ A la trompeuse en avant, — Chaque fille a son galant. ∴ A la trompeuse en arrière, — Chaque fille a son berger. ∴ La trompeuse a un galant, — (Elle ne) se marie pas de l'année. ∴ A toi je ne te veux pas, — Parce que tu ne me plais pas. ∴ Mais à toi je te veux bien, — Si nous pouvons nous marier. ∴ Dansons la trompeuse, — Qui refuse, muse. — Dansons la trompeuse de çà, — Dansons la trompeuse de là ; — Dansons la trompeuse, — Qui refuse, muse.

Cette danse mimée tirait son nom de l'invite trompeuse que la danseuse placée au centre de la ronde adressait successivement à différents danseurs, en tendant vers chacun ses mains et les retirant aussitôt jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au partenaire de son choix. Solleville a prétendu que « l'air de la *Troumpuso*, entièrement moderne, ne remontait pas au-delà du XVIIIe siècle ». Mais la mélodie par lui notée est sensi-

blement déformée et altérée, tandis que je l'ai trouvée en pays toulousain et ariégeois, ainsi que dans maintes régions pyrénéennes, autrement pure et ferme de contour. L'affirmation du folkloriste quercinois n'est pas moins erronée lorsqu'il assure que la chanson n'avait qu'un couplet. En outre des paroles qu'on vient de lire, plusieurs leçons — et notamment le si populaire *Jan Petit* de Béarn — ont été adaptées sur ce même timbre, lequel paraît avoir été anciennement fort répandu dans tout le Midi.

D'autres rondes que celles-là sont demeurées populaires. Bornons-nous à citer ici : *A cinq sôus lous castagnous; Gardara l'ase qui bouldra; Ingrato pastourelo; Quand èro joubeneto; Te n'an doublat la besto, Bernat; Tres filhos, la neit de Sant-Jan;* sans parler des rondes françaises répandues partout et partout indentiques : *A Paris y a'n avocat; Bergère, éveille-toi; C'est le fils à Guillaume; C'est le temps des noisettes; D'où viens-tu, mère boiteuse; En passant par les gran' landes; Grand Dieu ! je ne sais comment — Marierai-je mes enfants; Janeton prend sa faucille; La bonne vieille en s'en allant; Là-haut, sur la montagne, — Je rencontre mon berger; Marguerite de Bourgogne; Sur le pont du Nord; Vous n'avez pas vu ma mère;* etc., etc.

Rondes énumératives.

ABIOI UN GALANTOT

(J'AVAIS UN PETIT GALANT)



Abioi un galantot
Que toutjoun m'a trahido,
M'en toucabo la ma,
M'en a pas abertido.
La ma me toucabo,
Del biouloun jougabo,
Jogo del biouloun, Margarido,
Jogo del biouloun.

[Toulousain]

Trad. — J'avais un petit galant — Qui toujours m'a trahie, — Il me touchait la main, — Ne m'en a pas avertie. — La main il me touchait, — Du violon il jouait, — Joue du violon, Marguerite,— Joue du violon.

Diverses parties du corps peuvent être énumérées à la suite. En Couserans l'on chante : *Ai toucat la camo à la pastourèlo* (J'ai touché la jambe à la bergère), sur l'air de la chanson française : *Ah ! nous la plumerons, l'alouette, l'alouette...*

LOU CAP DE L'ASE M'ÈI TROUBAT

(LA TÊTE DE L'ANE J'AI TROUVÉE)



Lou cap de l'ase m'èi troubat,
Ço que lou loup n'a pas minjat.
Cap, cap, cap,
Nou tournaras pas au marcat
Hè reteni lou tou clarou,
Toque moun ase, Peiroutou.

Lou cot de l'ase m'èi troubat,
Ço que lou loup n'a pas minjat.
Cot, cot, cot,
Nou tournaras pourta licot,
Qui t'estacabe au barretou,
Toque moun ase, Peiroutou.

L'esquie de l'ase m'èi troubat,
Ço que lou loup n'a pas minjat.
Esquie, esquie, esquie,
Nous tournaras pourta harie
Deu mouli ta la maisou,
Toque moun ase, Peiroutou.

Lou pè de l'ase m'èi troubat,
Ço que lou loup n'a pas minjat.
Pè, pè, pè.
Nou tournaras pourta souliè,
Ni souliè, ni bassetou,
Toque moun ase, Peiroutou.

Lou cu de l'ase m'èi troubat,
Ço que lou loup n'a pas minjat.
Cu, cu, cu,
Nou tournaras peta à l'escu,
Ni à l'escu, ni à la clarou,
Toque moun ase, Peiroutou.

La coue de l'ase m'èi troubat,
Ço que lou loup n'a pas minjat.
Coue, coue, coue,
Nou tournaras plus ha la houe
Ta bira las mouscos deu boucicou,
Toque moun ase, Peiroutou.

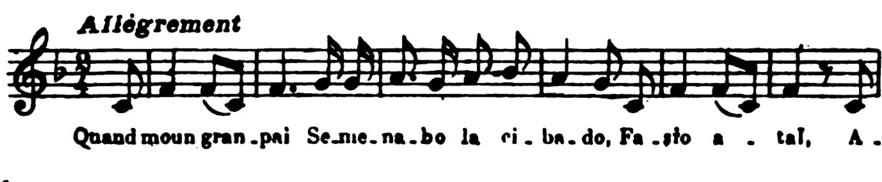
[Béarn]

TRAD. — La tête de l'âne j'ai trouvée, — Ce que le loup n'a pas mangé. — Tête (*ter*). — Tu ne reviendras plus au marché — Faire retentir ta voix (perçante comme un hautbois champêtre), — Frappe mon âne, Petit-Pierre. ∴ Le cou de l'âne j'ai trouvé,

— Ce que le loup n'a pas mangé. — Cou (*ter*), — Tu ne porteras plus le licou — Qui t'attachait à la barrière, — Frappe mon âne, Petit-Pierre. .·. L'échine de l'âne j'ai trouvée, — Ce que le loup n'a pas mangé. — Echine (*ter*), — Tu ne porteras plus la farine — Du moulin à la maison, — Frappe mon âne, Petit-Pierre. .·. Le pied de l'âne j'ai trouvé, — Ce que le loup n'a pas mangé. — Pied (*ter*), — Tu ne porteras plus soulier, — Ni soulier, ni bas, — Frappe mon âne, Petit-Pierre. .·. Le c... de l'âne j'ai trouvé, — Ce que le loup n'a pas mangé. — C... (*ter*), — Tu ne p... plus à l'obscurité, — Ni à l'obscurité, ni à la clarté, — Frappe mon âne, Petit-Pierre. .·. La queue de l'âne j'ai trouvé, — Ce que le loup n'a pas mangé. — Queue (*ter*), — Tu ne referas plus des gestes circulaires — Pour chasser les mouches du « petit morceau », — Frappe mon âne, Petit-Pierre.

LA CIBADO

(L'AVOINE)







Quand moun gran-pai
Semenabo la cibado,
Fasio atal,
Après atal,
Après se rebirabo,
Fasio coumo cal;
Lebabo la camo,
Lebabo le pè,
Après l'autro camo,
Après l'autre pè.

Quand moun gran-pai
Sarclabo la cibado, etc...

Quand moun gran-pai
Dalhabo la cibado, etc..

Quand moun gran-pai
Lebabo la cibado, etc..

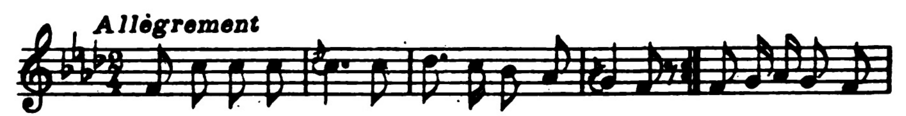
Quand moun gran-pai
Batio la cibado, etc..

Quand moun gran-pai
Bentabo la cibado,
Fasio atal,
Après atal,
Après se rebirabo,
Fasio coumo cal;
Lebabo la camo,
Lebabo le pè,
Après l'autro camo,
Après l'autre pè.

[Foix]

TRAD. — Quand mon grand-père — Semait l'avoine, — Il faisait comme ceci, — Après comme cela, — Ensuite il se retournait, — Il faisait comme il faut; — Il levait la jambe, — Il levait le pied, — Après l'autre jambe, — Après l'autre pied. ∴ Quand mon grand-père — Sarclait... Fauchait.... Levait... Battait... Ventait l'avoine, — Il faisait comme ceci, — Après comme cela, — Ensuite, il se retournait, — Il faisait comme il faut; — Il levait la jambe, — Il levait le pied, — Après l'autre jambe, — Après l'autre pied.

Autre version :











Si boulets sabé
Quin papa la semiabe ? } *bis.*
Que la semiabe atau, atau,
Se repausabe puch u pauc.
Truque lou pè,
Truque la ma,
Da lou tour dou capera.
Cibade ! Cibade !

Y a loung tems la desiraben,
La cibade, la cibade,
Y a loung tems la desiraben,
La cibade d'aquest an !

Si boulets sabé
Quin papa la segabe ?

Si boulets sabé
Quin papa l'amassabe ?

Si boulets sabé
Quin papa la ligabe ?

Si boulets sabé
Quin papa la batèbe ?

Si boulets sabé
Quin papa la lançabe ?

Si boulets sabé
Quin papa l'ensacabe ?

Si boulets sabé
Quin papa la noudabe ?

Si boulets sabé } *bis.*
Quin papa la cargabe ? }
Que la cargabe atau, atau,
Se repausabe puch u pauc.
Truque lou pè,
Truque la ma,
Da lou tour dou capera.
Cibade ! Cibade !
Y a loung tems la desiraben,
La cibade, la cibade,
Y a loung tems la desiraben,
La cibade d'aquest an !

[Béarn, Bigorre]

VAR. — 1. E boulets bous aus sabé. — 2. Quin semien la cibade ? — 3. Que la semien atau, atau. — 4. Que-s repausen drin atau. — 7. Biroulet en bèt crida :

TRAD. — Voulez-vous savoir — Comment papa la semait ? — Il la semait comme ceci, comme cela, — Puis il se reposait un peu. — Frappe le pied. — Frappe la main, — Fais le tour du prêtre. — Avoine ! Avoine ! — Il y a longtemps que nous la désirions, — L'avoine, l'avoine, — Il y a longtemps que nous la désirions, — L'avoine de cet an. ⁂ Voulez-voir savoir — Comment papa la coupait ?... la ramassait ?... la liait ?... la battait ?... la lançait ?... l'ensachait ?... la nouait ?... la chargeait ?.. — Il la chargeait comme ceci, comme cela, — Puis il se reposait un peu, — Frappe le pied, — Frappe la main, — Fais le tour du prêtre. — Avoine ! Avoine ! — Il y a longtemps que nous la désirions, — L'avoine, l'avoine, — Il y a longtemps que nous la désirions, — L'avoine de cet an.

Lo meu pare quand llauraba,
Feia aixis; (*bis*)
S'en donaba un cop al pit
Y s'en giraba.

Traballèu, traballèu, } *bis.*
Que la civada cullirèu. }

[Roussillon]

TRAD. — Quand mon père labourait, — Il faisait ainsi; — Il se donnait un coup à la poitrine — Et pirouettait. — Travaillez, travailler, — L'avoine vous récolterez.

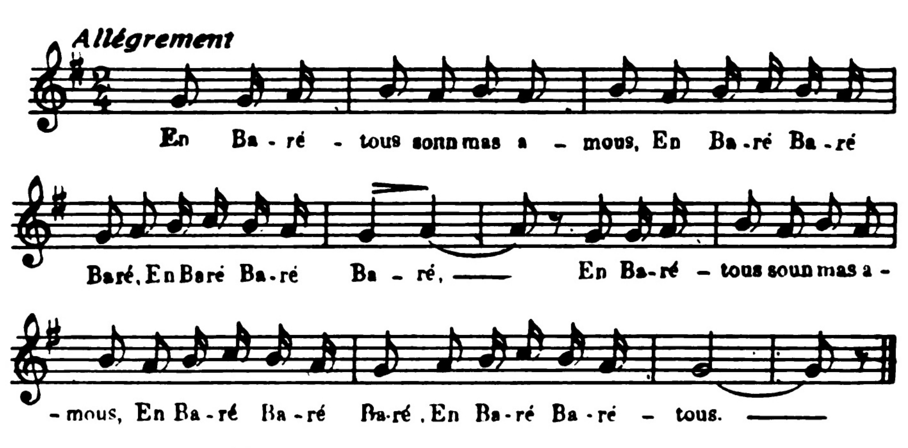
C'est la vieille ronde française appelée *La Chanson de l'Aveine.*
Pour l'exécuter on se tient par la main et on tourne lentement, en chantant les deux premiers vers. Au troisième vers, les mains se séparent, et chaque danseur gardant sa pace fait trois fois le geste de semer, de couper, etc., selon les paroles

du couplet. Au quatrième vers, chacun met les mains sur ses hanches. En suivant les indications du refrain, le pied droit frappe le sol quatre fois, les mains s'entre-choquent quatre fois également. Les bras s'élèvent ensuite pour faire un demi tour sur le pied droit — ce que la variante indique par ces mots : « Pirouette, en criant fort : Avoine ! Avoine ! » Enfin, les mains se reprenant, l'on tourne vivement.

Les derniers vers de la version béarnaise s'expliquent par ce fait que *la cibade* et *lou mil mourou* — l'avoine et le sarrasin ou blé noir aux nappes blanches — sont les principales cultures du Vic-Bilh et de la plaine de l'Adour, région d'où provient cette ronde qui m'a été dictée par le bon félibre Simin Palay.

EN BARÉTOUS SOUN MAS AMOUS

(EN BARÉTOUS SONT MES AMOURS)



En Barétous soun mas amous,
En Baré, Baré, Baré,
En Baré, Baré, Baré,
En Barétous soun mas amous,
En Baré, Baré, Baré,
En Baré, Barétous.

[Vallée de Barétous]

TRAD. — En Barétous sont mes amours, — En Baré, Baré, Baré, — En Baré, Baré, Baré, — En Barétous sont mes amours, — En Baré, Baré, Baré, — En Baré, Barétous.

On peut énumérer, à la suite, tous autres noms se terminant en *ous*.

LES ESCLOPS

(LES SABOTS)



Quant te coustèren (*ter*)
Les esclops,
Quand èron (*ter*) } *bis.*
Nòus ?

Cinq sòus coustèren
Les esclops.

Cinq sòus de batos
Pes esclops.

Cinq sòus de tachos
Pes esclops.

Cinq sòus de ligo
Pes esclops.

Cinq sòus de gansos (*ter*)
Pes esclops,
Quand èron (*ter*) } *bis.*
Nòus.

[Languedoc, Gascogne]

TRAD. — Combien te coûtèrent — Les sabots, — Quand ils étaient — Neufs ? ∴ Cinq sous me coûtèrent — Les sabots. ∴ Cinq sous de brides — Pour les sabots. ∴ Cinq sous de clous — Pour les sabots. ∴ Cinq sous de corde — Pour les sabots. ∴ Cinq sous d'empeigne — Pour les sabots, — Quand ils étaient — Neufs.

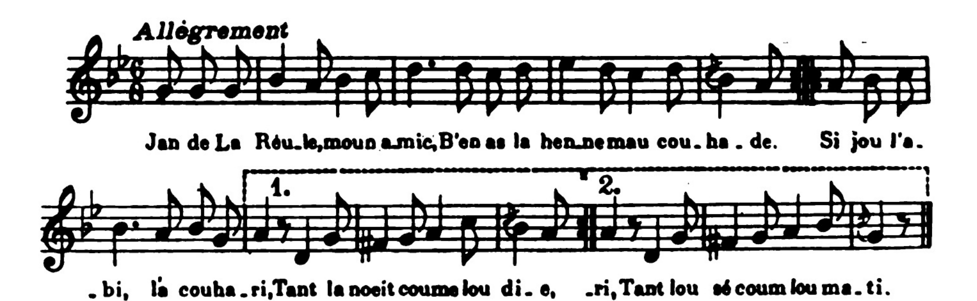
La forme gasconne donne aussi :

Digo, Mario, (*bis*)
Quant te coustèron
Tous esclops,
Quand èron (*ter*) } *bis.*
Nòus ?

A l'énumération des diverses matières employées dans la fabrication des sabots, peut s'ajouter la nomenclature de toutes les opérations relatives à leur façonnement : *Lèu les fendèri.... asclèri,....batèri,....ferrèri,....gansoulèri,....pentrèri*, etc. L'air est partout identique.

JAN DE LA RÉULE

(JEAN DE LA RÉOLE)



Jan de La Réule, moun amic, } *bis.*
B'en as la hemne mau couhade. }
Si jou l'abi, la couhari,
Tant la noeit coume lou die,
Si jou l'abi, la couhari,
Tant lou sé coum lou mati !

Jan de La Réule, moun amic,
B'en as la hemne mau pentiade.

Jan de La Réule, moun amic,
B'en as la hemne mau labade.

Jan de La Réule, moun amic, } *bis.*
B'en as la hemne mau caussade. }
Si jou l'abi, la caussari,
Tant la noeit coume lou die,
Si jou l'abi, la caussari,
Tant lou sé coum lou mati !

[Béarn]

TRAD. — Jean de la Réole, mon ami, — Tu as ta femme mal coiffée. — Si elle était à moi, je la coifferais, — La nuit comme le jour, — Si elle était à moi, je la coifferais, — Le soir comme le matin. ⁂ ... mal peignée. — ... mal lavée, — ... mal chaussée.

L'énumération peut se poursuivre et les couplets s'enchaîner au gré de la fantaisie des chanteurs.

Autre version :





Jan de La Réulo, moun amic, } *bis.*
As ta henno mau couhado.
— Tau la boli, tau l'aurèi,
Quand sio mièbo, quand sio mièbo,
Tau la boli, tau l'aurèi,
Quand sio mièbo la couharèi.

[Couserans]

VAR. — 1. Jan de Bigorro,..

TRAD. — Jean de la La Réole, mon ami, — Tu as ta femme mal coiffée. — Ainsi je la veux, ainsi je l'aurai, — Quand elle sera mienne, quand elle sera mienne, Ainsi je la veux, ainsi je l'aurai, — Quand elle sera mienne, je la coifferai.

Une autre forme gasconne, également répandue en Languedoc, donne la version suivante :

Jan de La Réulo, lou me amic, } *bis.*
B'en as la henno mau couhado.
Balho-la mé ! Prèsto-la mé !
Que la te tournarèi couhado ;
Balho-la mé ! Prèsto-la mé !
Que la te tournarèi au sé.

[Gascogne]

TRAD. — Jean de la Réole, mon ami, — Tu as ta femme mal coiffée. — Donne-la moi ! Prête-la moi ! — Je te la rendrai coiffée ; — Donne-la moi ! Prête-la moi ! — Je te la rendrai ce soir.

Chanson de danse extrêmement populaire, Jean de la Réole se chantait beaucoup dans les *Asouades* (1).

Sur cet air — une variante qui figure dans *La Clé du Caveau*, prouve sa popularité étendue — Hourcastrémé composa les strophes de *Yan de Bigorre, moun amic*, attribuées d'abord à d'Espourrin.

Les nombreuses mélodies que j'en ai recueillies, sont communes aux pays gascons et languedociens; elles découlent toutes du même timbre original, dont les deux notations qui précèdent fixent le type en mineur et en majeur.

(1) Voyez Livre II, Chap. X, *Chansons Satiriques*.

LE MARIDADGE DEL PINSOU E DE LA LAUSETO

(LE MARIAGE DU PINSON ET DE L'ALOUETTE)







Autre mélodie :





Le pinsou e la lauseto
Que s'en boulion marida;
Que s'en boulion marida,
E roun lan fa, larireto,
Que s'en boulion marida,
E roun lan fa, larira.

Mes al joun de la nouceto.
Que n'abion brico de pâ.

Pr'aqui be à passa un câ,
Sus l'esquino porto un pâ.

« De panét, eh bé ! n'abén,
De carneto oun y anirén ? »

Pr'aqui be à passa n' auriòu,
Sus l'esquino porto un biòu.

« Pâ, carneto, b'en abén,
E binét oun y anirén ? »

Pr'aqui be à passa 'n gai,
Sus l'esquino porto un chai.

« Pâ, carno, bi, b'en abén,
E legneto oun y anirén ? »

Pr'aqui be à passa 'n loup,
Sus l'esquino porto 'n souc.

« De legneto b'en abén,
Coupérats oun y anirén ? »

Pr'aqui be à passa un courbas,
Amb uno pigasso al becas.

« De couperats b'en abén,
E fouguét oun y anirén ? »

Pr'aqui be a passa 'n grilhou,
Sus l'esquino porto un calhiu.

« Légno, fouguét, b'en abén,
Cousinié oun y anirén ? »

Le grapaud sort del barat,
Amb' uno corso al coustat.

« De cousinié, b'en abén,
E musico oun y anirén ? »

Le rat sort de soun palhè,
Amb' soun tambour al darrè.

« Jou ja bous faré de sou »,
S'a diguec le del tambour.

« Musiqueto, b'en abén,
Dansaires oun y anirén ? »

La piouse sort del lansol,
Te fa tres sautéts al sol.

Le pousoulh sort del pedas,
Te prén la piouse pel bras.

Le simét sort del trauquét,
Tout descaus, sense berrét.

Le gat sort de soun cantou,
Sauto sul ome al tambour ;
Sauto sul ome al tambour,
E roun lan fa, larireto,
Sauto sul ome al tambour,
E roun lan fa, larira.

[Foix, Couserans]

VAR. — 1. La lauseto, l'esquirol — 2. Boulion fe un gran filhol, — 4. Manturolureto, — 6. Manturolura. — 7- Le filhol ja le faron, — 8. Mes de pa coussi faren ?

TRAD. — Le pinson et l'alouette — Voulaient se marier; — Voulaient se marier, — Et ron lan fa, larirète, — Voulaient se marier, — Et ron lan fa, larira. ⁂ Mais le jour de la noce, — Ils n'avaient pas du tout de pain. ⁂ Par là vient à passer un chien, — Sur l'échine il porte un pain. ⁂ « Du pain, eh, nous en avons, — De la viande où irons-nous (en chercher) ? » — Par là vient à passer un loriot, — Sur l'échine il porte un bœuf. ⁂ Du pain, de la viande, nous en avons, — Et du vin où irons-nous (en chercher) ? » ⁂ Par là vient à passer un geai, — Sur l'échine, il porte un chai (une barrique). ⁂ « Du pain, de la viande, du vin, nous en avons, — Et du bois où irons-nous (en chercher) ? » ⁂ Par là vient à passer un loup, — Sur l'échine il porte une souche [bûche]. ⁂ « Du bois, nous en avons, — D'instruments pour le couper où irons-nous (en chercher) ? » ⁂ Par là vient à passer un corbeau, — Avec une cognée au bec. ⁂ « Une cognée, nous en avons, — Et du feu où irons-nous (en chercher) ? » ⁂ Par là vient à passer un grillon, — Sur l'échine, il porte une petite lampe. ⁂ « Du bois, du feu, nous en avons, — Un cuisinier où irons-nous (en chercher) ? » ⁂ Le crapaud sort du fossé, — Avec une cuiller au côté. ⁂ « Un cuisinier, nous en avons un, — Et la musique où irons-nous (en chercher) ? »

.·. Le rat sort de son grenier, — Avec son tambour au dos. .·. « Moi je vous ferai du son, » — Dit celui du tambour. .·. « De la musique nous en avons, — Des danseurs où irons-nous (en chercher) ? — .·. La puce sort du drap, — Te fait trois sauts par terre. .·. Le pou sort du morceau d'étoffe, — Te prend la puce par le bras. La punaise sort du trou, — Toute déchaussée, sans béret. .·. Le chat sort de son coin, — Saute sur l'homme au tambour ; — Saute sur l'homme au tambour, — Et ron an fa, larirète, — Saute sur l'homme au tambour, — Et ron lan fa, larira.

L'alouette, l'écureuil, — Voulaient faire un grand festin, — Manturolurète, — Manturolura. — Le festin nous le ferions bien, — Mais comment ferons-nous [pour avoir] du pain ?

Autre version :





La berdause e lou pinsa
Bolen ha nouces doumà,
Doundène,
Bolen ha nouces doumà,
Dounda.

« Quin haram nouces doumà,
Si nou-y a de que minja ? »

Lou barbòu sort deu hourat,
Dab tiste de pâ suòu cap.

« Are de tout nous qu'abém,
Sounque bî que nou n'abém. »

Lou mousquilh sort deu cubat,
Dab barrique de bî suòu cap.

« Are de tout nous qu'abém,
Sounque car que nou n'abém. »

La mousque sort deu bouchè
E que porte soun quartiè.

« Are de tout nous qu'abém,
Sounque linge nou n'abém. »

L'aragne sort deu hialat,
Dab tabalhe de lî suòu cap.

« Are de tout nous qu'abém,
Sounque danse nou n'abém. »

L'arrat que sort deu hourat,
Dab tambourî au coustat.

Minaut qu'ère au corn deu hoec
E tout aquero que bét.

En dansan, lou folibus,
Minaut que-u saute dessus.

L'arrat que-s mét à crida :
« Ah ! lèche-m, que-m bas tua !

Ajude, amics e paréns,
Tirat-me de las soues déns.

— Nou-y a amics ni paréns
Qui-t tiraran de mas déns,
Doundène,
Qui-t tiraran de mas déns,
Doundén. »

[Béarn, Bigorre]

Var. — 1. **Marie-Chourre e Jan-Pinsa.**

Trad. — Le verdier et le pinson — Veulent faire noces demain, — Dondaine, — Veulent faire noces demain, — Dondon. ∴ « Comment ferons-nous les noces demain, — S'il n'y a pas de quoi manger ? » ∴ Le hanneton sort du trou, — Avec une corbeille de pain sur la tête. ∴ « A présent nous avons de tout, — Sauf du vin. » ∴ Le moucheron sort de la cuve, — Avec une barrique de vin sur la tête. ∴ « A présent, nous avons de tout, — Sauf de la viande. » ∴ La mouche sort de chez le boucher, — Elle porte son quartier (de viande). ∴ « A présent nous avons de tout, — Sauf du linge. » ∴ L'araignée sort de sa toile, — Avec une nappe de lin sur la tête. ∴ « A présent, nous avons de tout, — Sauf de la danse. » ∴ Le rat sort du grenier, — Avec un tambour au côté. ∴ Minet était au coin du feu, — Et il voit tout cela. ∴ Comme il dansait, le fou, — Minet lui saute dessus. ∴ Le rat se met à crier : — « Ah ! lâche-moi, tu vas me tuer ! ∴ Au secours, amis et parents, — Tirez-moi de ses dents. ∴ — Il n'y a ni amis ni parents — Qui te tireront de mes dents, — Dondaine, — Qui te tireront de mes dents, — Dondon. »

Le troglodyte et le pinson.

Populaires dans toutes nos provinces, les variantes de cette ronde ne se comptent plus : l'énumération peut ajouter des acteurs et varier les accessoires, ou intervertir l'ordre de leur entrée en scène; mais l'air se modifie davantage suivant les régions. Une leçon, fort répandue en Languedoc, se rapporte au mariage de la fourmi et du pou : *La fourmigo e lou pousoulh — Se marideren l'autre joun;* la suite des couplets ne présente pas de différence avec les poésies qui précèdent, le timbre est analogue à la seconde des mélodies notées.

LE MERLE N'A PERDUT LE BEC

(LE MERLE A PERDU LE BEC)





Le merle n'a perdut le bec ; (*bis*)
La lengo, le bec.
Cantara pas pus le merle,
Qu'a perdut le bec.

Le merle n'a perdut un el;
Un el,
La lengo, le bec.

Le merle n'a perdut l'autro el;
Dus els, etc.

Le merle n'a perdut le cap;

Le merle n'a perdut le col;

Le merle n'a perdut la plumo;

Le merle n'a perdut uno alo;

Le merle n'a perdut l'autro alo;

Le merle n'a perdut l'esquino;

Le merle n'a perdut uno camo,

Le merle n'a perdut l'autro camo:

Le merle n'a perdut la cugo;
La cugo,
Dus camos,
Uno camo,
L'esquino,
Dus alos,
Uno alo,
La plumo,
Le col,
Le cap,
Dus els,
Un el,
La lengo, le bec.

Le merle n'a perdut le bec ; (*bis*)
La lengo, le bec.
Cantara pas pus le merle,
Qu'a perdut le bec.

[Foix]

TRAD. — Le merle a perdu le bec; — La langue, le bec. — Il ne chantera plus le merle, — Il a perdu le bec. ∴ Le merle a perdu un œil, — Un œil, — La langue, le bec. ∴ Le merle a perdu l'autre œil ; — Deux yeux, etc. ∴ Le merle a perdu la tête ; ∴ Le merle a perdu le cou ; ∴ Le merle a perdu la plume ; ∴ Le merle a perdu une aile; ∴ Le merle a perdu l'autre aile; ∴ Le merle a perdu l'échine; ∴ Le merle a perdu une patte; ∴ Le merle a perdu l'autre patte; ∴ Le merle a perdu la queue ; — La queue, — Deux pattes, — Une patte, — L'échine, — Deux ailes, — Une aile, — La plume, — Le cou, — La tête, — Deux yeux, — Un œil, — La langue, — Le bec. ∴ Le merle a perdu le bec; — La langue, le bec. — Il ne chantera plus le merle, — Il a perdu le bec.

A chaque strophe, la récapitulation de tout ce qui précède se fait sur la même note, en sens inverse de l'énumération; elle est toujours suivie du refrain.

Au lieu du merle et de son bec perdu, une autre leçon ariégeoise parle de la poule qui a perdu le pied : *La galino n'a perdut le pè.*

LA PERDIGOLE



Le premier jour du mois de mai, } *bis.*
Que donnerai-je à mon amie ? }
— La perdigole,
Qui va, qui vient et qui vole,
Qui vole dans les bois. (*bis*)

L' deuxième jour du mois de mai,
Que donnerai-je à mon amie ?
— Deux tourterelles jolies et belles.

L' troisième jour du mois de mai,
Que donnerai-je à mon amie ?
— Trois pigeons blancs volant dans l'air.

L' quatrième jour du mois de mai,
Que donnerai-je à mon amie ?
— Quatre lapins grattant la terre.

L' cinquième jour du mois de mai, } *bis.*
Que donnerai-je à mon amie ? }
— Cinq canards nageant sur l'eau,
Quatre lapins grattant la terre,
Trois pigeons blancs volant dans l'air,
Deux tourterelles jolies et belles,
La perdigole,
Qui va, qui vient et qui vole,
Qui vole dans les bois. (*bis*)

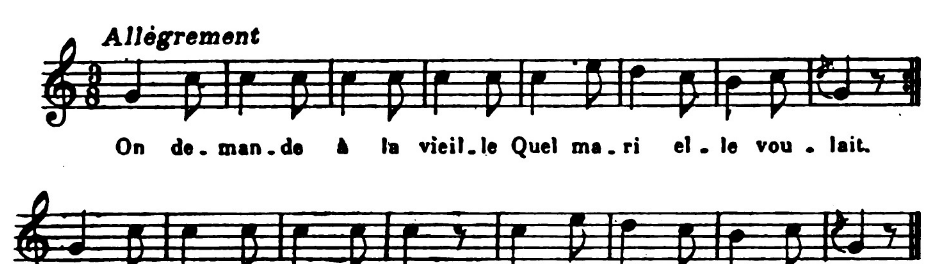
[Foix]

Une version en dialecte, recueillie dans le Lauraguais, ne fait que traduire la française, presque littéralement :

Le prumié joun del mes de mai,
Que dounaré a ma mio ?
Uno perdigolo,
Qui ba, qui bien, qui bolo.

Dos tourterelos poulidos e belos,
Tres tirous boulans,
Quatre gurjils....

REQUINQUEZ-VOUS, VIEILLE







Chanté :

On demande à la vieille } *bis.*
Quel mari elle voulait. }
La vieille a répondu :
« De vingt ans, s'il y en avait ».

Parlé :

Oh ! Elle est folle, la vieille !
Une femme de cent ans
Vouloir un mari de vingt ans !

Chanté :

Requinquez-vous, vieille, } *bis.*
Requinquez-vous donc. }

Chanté :

On demande à la vieille
Quelle chemise elle voulait.
La vieille a répondu :
« En dentelle, s'il y en avait ».

Parlé :

Oh ! Elle est folle, la vieille !
Une femme de cent ans
Vouloir une chemise de dentelle !

Chanté :

On demande à la vieille
Quel pantalon elle voulait.
La vieille a répondu :
« En baptiste, s'il y en avait ».

Parlé :

Oh ! Elle est folle, la vieille !
Une femme de cent ans
Vouloir un pantalon de dentelle !

Chanté :

On demande à la vieille } *bis.*
Quels souliers elle voulait. }
La vieille a répondu :
« En maroquin, s'il y en avait ».

Parlé :

Oh ! Elle est folle, la vieille !
Une femme de cent ans
Vouloir des souliers en maroquin !

Chanté :

Requinquez-vous, vieille, } *bis.*
Requinquez-vous donc. }

[Couserans]

Ronde énumératrice et mimée, répandue jadis dans la plupart de nos provinces.

Le cercle des filles tourne d'abord autour de celle qui, placée au centre et souvent masquée ou voilée, figure « la vieille ». Après chaque couplet, les danseuses cessent de se tenir par les mains et marchent séparément vers la « vieille », en lui criant le tercet parlé. Puis, au refrain, elles sautent sur place et font ensuite par deux fois la révérence, qu'un double point d'orgue marque et prolonge à volonté.

Dans *Les Joyeuses Recherches de la Langue Tolosaine*, Claude Odde, de Triors, cite comme chanson populaire à Toulouse au XVI[e] siècle :

Requinque-te, vieillo,
Requinque-te donc,
  Et per que non
Te requinques, vieillo,
  Et per que non
Te requinques donc.

LOU ROUNDÈU DE L'AURIO

(LE RONDEAU DU LORIOT)



Lou praube aurio } *bis.*
S'a perdut la plumo. }
Se disouc la lèbe :
« La cau ana coèlhe ! »
Lai tra la,
Ladera, laderaro,
Lai tra la,
Ladera, lala.

Se dit lou lapin :
« Sabi lou camin. »

Se disouc la gato :
« Presterèi la pato. »

Se disouc lou gat :
« Jou soui mau mountat. »

Se dit la pastèro :
« Presterèi la sèro. »

Se disouc la trido :
« Presterèi la brido. »

Se disouc lou touiut :
« Jou tabé l'estruit. »

Se dit lou boussaloun :
« Jou tabé l'esperoun. »

Se dit l'arricouchet :
« Jou tabé lou fouet. »

Se disouc l'aucat :
« Jou soui boun salat. »

Se disouc lou guit :
« Jou tabé goufit. »

Se dit lou hasan :
« Jou soui boun dat pan. »

Se dit lou pouret :
« Jou tabén au sec. »

Se disouc la poulo :
« Jou soui bouno à l'oulo. »

Se disouc lou tour :
« Cauherèi lou hour. »

Se dit lou pouloi :
« Fournirèi lou boi. »

Lou praube aurio } *bis*
S'a perdut la plumo. }
Se dit lou coucut :
« Tout aco que put ! »
Lai tra la,
Ladera, laderaro,
Lai tra la,
Ladera, lala.

[Gascogne]

Trad. — Le pauvre loriot — A perdu la plume. — Le lièvre dit : — « Il faut l'aller chercher ! » — Lan tra la, — Ladéra, ladérère, — Lan tra la, — Ladéra, lala. ⁂ Le lapin dit : — « Je connais le chemin. » ⁂ La chatte dit : — « Je prêterai la patte. » ⁂ Le chat dit : — « Moi, je suis mal monté. » ⁂ La bergeronnette dit : — « Je prêterai la selle. » ⁂ La grive dit : — « Je prêterai la bride. » ⁂ Le moteux dit : — « Et moi, l'étrier. » ⁂ Le frelon dit :— « Et moi, l'éperon. » ⁂ Le roitelet dit : — « Et moi, le fouet. » ⁂ L'oison dit : — « Moi, je suis bon salé. » ⁂ Le canard dit : — « Et moi, confit. » ⁂ Le coq dit : — « Moi, je suis bon avec du pain. » ⁂ Le poulet dit : — « Et moi, au sec. » ⁂ La poule dit : — « Moi, je suis bonne au pot. » ⁂ Le tour dit : — « Je chaufferai le four. » ⁂ Le dindon dit : — « Je fournirai le bois. » ⁂ Le pauvre loriot — A perdu la plume. — Le coucou dit : — « Tout cela sent mauvais ! » — Lan tra la, — Ladéra, ladérère, — Lan tra la, — Ladéra lala.

Rondes énumératives encore : *Jan-Petit que danse* — sur l'air de *La Troumpuso*, et *Dansons le valé* (*ballet*), dans lesquelles toutes les parties du corps entrent successivement en action ; *Trobi lou renard*, sorte d'arche de Noé d'où les animaux sortent à la file sur l'air de *Père capucin, confessez ma femme*, et de *J'ai du bon tabac* ; et tant d'autres chansons qui énumèrent les objets les plus disparates ou se bornent à en détailler un seul, comme les rondes françaises : *Ah ! dites-moi qui vous a donné* ; *Dedans ce bois*, — *Devinez-vous ce qu'il y a* ; *Jean de Nivelle* ; *Je m'en vais chercher le loup* — *Pour faire sortir Briquette du bois* ; *Mon âne a bien mal à la tête* ; *Le petit Bossu* ; etc., etc., etc...

Rondes de neuf.

LOUS ABRICOTS

(LES ABRICOTS)





A quant benèts, la charmantine,
A quant benéts lous abricots ?
— A dus au so, à dus au so,
A dus au so, lous abricots.

[Béarn]

TRAD. — A combien vendez-vous, la charmante, — A combien vendez-vous les abricots ? — A deux au sou, à deux au sou, — A deux au sou, les abricots.

On modifie les chiffres à chaque couplet : *A tres au so,... A quoate,...* etc., et l'on va ainsi jusqu'à neuf si les chanteurs sont un peu excités. C'est donc une sorte de ronde de neuf, prise à l'endroit et non pas à rebours, en commençant par la fin.

Quant lous benéts, la paysantèto,
Quant lous benèts, lous abricots ?
— A u au so, à dus au so,
A très au so en a qui-n bo.

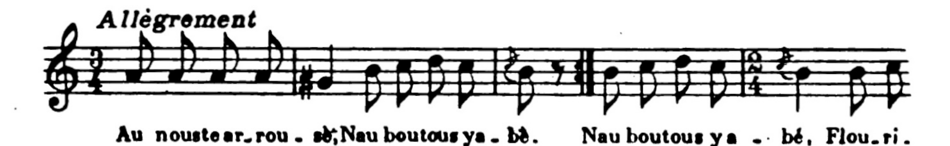
[Bigorre]

TRAD. — Combien les vendez-vous, la petite paysanne, — Combien les vendez-vous, les abricots ? — A un au sou, à deux au sou, — A trois au sou en a qui en veut.

Cette version du Lavedan se chante sur le même air.

AU NOUSTE ARROUSÈ

(A NOTRE ROSIER)





Au nouste arrousè,
Nau boutous y abè.
Nau boutous y abè,
Flouriran boutous d'arrose;
Au rousè plasènt
Flouriran boutous d'argènt.

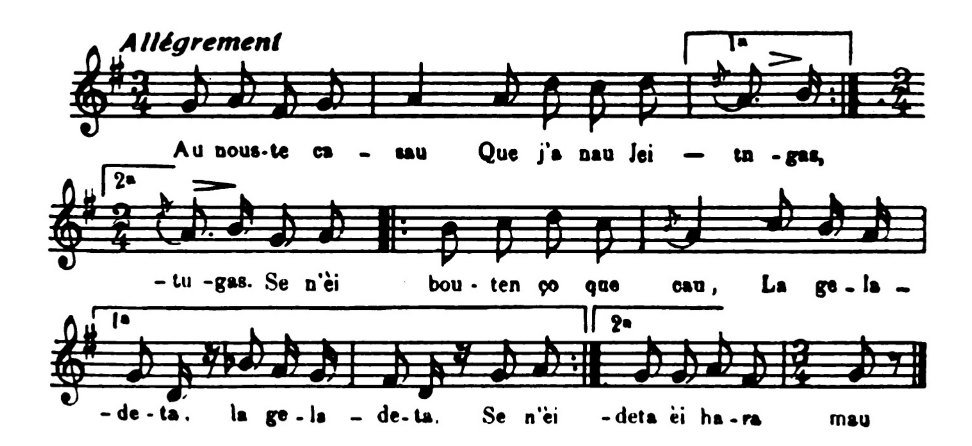
[Béarn]

TRAD. — A notre rosier, — Neuf boutons il y avait. — Neuf boutons il y avait, — Fleuriront boutons de rose; — Au rosier plaisant, — Fleuriront boutons d'argent.

Les rondes de neuf sont ainsi nommées parce que l'indication du premier couplet porte toujours sur neuf objets; les versets suivants se bornent à répéter le texte initial en diminuant, chaque fois, le nombre d'une unité : l'on descend donc successivement de neuf à un, mais le chiffre quatre se supprime souvent en raison de ses deux syllabes. Les *roundes de nau* sont surtout nombreuses dans les régions gasconnes; la tradition a su mieux les conserver là qu'en Languedoc.

AU NOUSTE CASAU

(A NOTRE JARDIN)



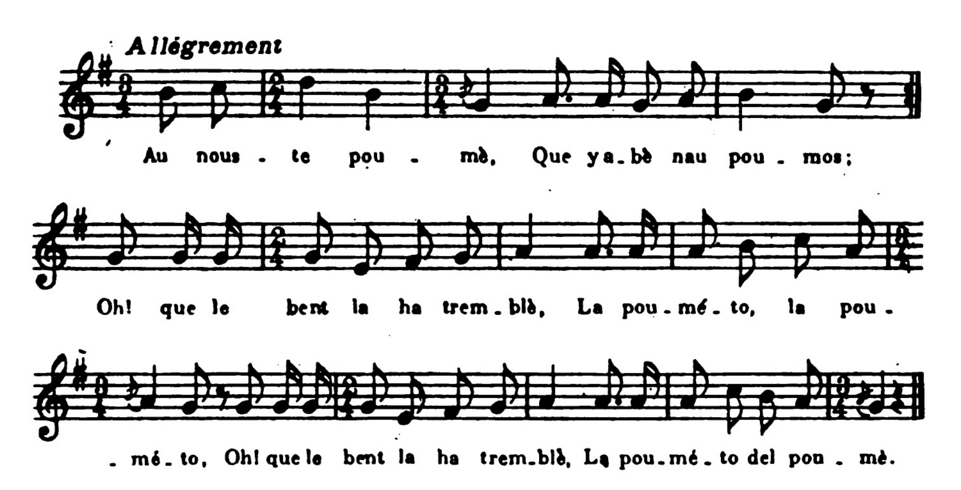
Au nouste casau } *bis*
Que j'a nau leitugos ;
Se ne-y bouten ço que cau,
La geladeto, la geladeto,
Se ne-y bouten ço que cau,
La geladeto y hara mau.

[Gascogne]

TRAD. — Dans notre jardin — Il y a neuf laitues ; — Si l'on n'y met ce qu'il faut, — La petite gelée, la petite gelée, — Si l'on n'y met ce qu'il faut, — La petite gelée leur fera mal.

AU NOUSTE POUMÈ

(A NOTRE POMMIER)



Au nouste poumè, } *bis.*
Que y abè nau poumos; }
Oh ! Que le bent la ha tremblè,
La pouméto, la pouméto,
Oh ! que le bent la ha tremblè,
La pouméto del poumè.

[Couserans]

TRAD. — A notre pommier, — Il y avait neuf pommes; — Oh ! que le vent la fasse trembler, — La petite pomme, la petite pomme, — Oh ! que le vent la fasse trembler, — La petite pomme du pommier.

La plus répandue de toutes les rondes de neuf. On la retrouve le long de la chaîne, sous une forme partout analogue. En Ossau, *Lou Poumè* s'est conservé comme chant de circonstance, associé aux anciennes coutumes du mariage : il accompagne la distribution des neuf pommes, dont la pyramide — formée par un arbuste enrubanné aux branches duquel les fruits sont attachés — fait partie du « présent » de la mariée. La mélodie et les paroles de la version ossaloise sont presque identiques à celles de la castillonnaise; les deux derniers vers offrent seuls quelque différence :

Oy ! si le vent la fait tremblè,
La pounéte je l'aurai.

L'AUSEROUN QUE N'A NAU PLUMOS

(LE PETIT OISEAU A NEUF PLUMES)



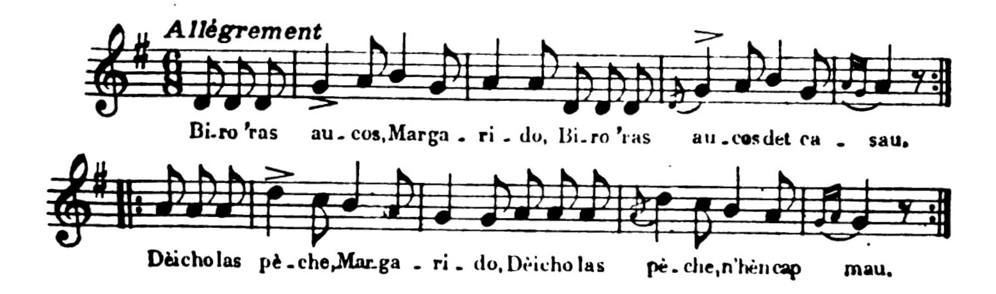
L'auseroun que n'a nau plumos;(*bis*)
Boulo coumo lou bent,
La plumo daurado,
Boulo coumo lou bent,
La plumo d'argent.

[Gascogne]

TRAD. — Le petit oiseeau a neuf plumes ; — Il vole comme le vent, — La plume dorée, — Il vole comme le vent, — La plume d'argent.

BIRO 'RAS AUCOS, MARGARIDO

(CHASSE LES OIES, MARGUERITE)



Biro'ras aucos, Margarido,
Biro'ras aucos det casau.
— Dèicho las pèche, Margarido,
Dèicho las pèche, 'n hèn cap mau.

[Couserans]

TRAD. — Chasse les oies, Marguerite, — Chasse les oies du jardin. — Laisse les paître, Marguerite, — Laisse les paître, elles ne font point de dommage.

On dit aussi : *Biro nau aucos, Margarido*, en descendant d'une unité à chaque couplet, de neuf à un.

DEBAT DEU PÈ QU'ÈI NAU JUNQUETS

(SOUS LE PIED J'AI NEUF JONQUILLES)







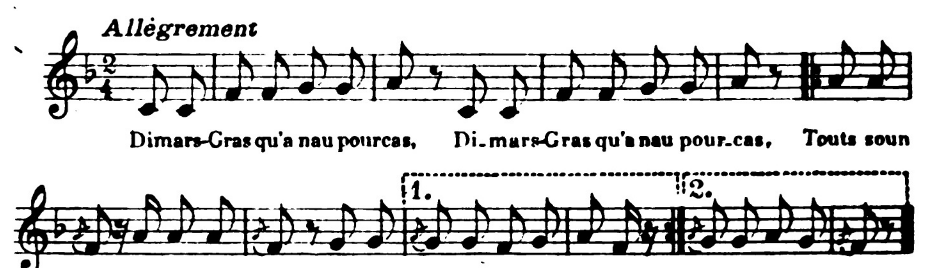
Debat deu pè qu'èi nau junquets. (*bis*)
Oh ! Si-us y è, que-us y è fresquets !
— Qu'ei au boi la mangue —
A qui darè jou la mie amou ?
A qui la-m demande.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Sous le pied j'ai neuf jonquilles. — Si je les ai, elles sont fraîches. — La mauve est au bois. — A qui donnerai-je mon amour ? — A qui me le demandera.

DIMARS-GRAS QU'A NAU POURCAS

(MARDI-GRAS A NEUF PORCS GRAS)



Dimars-Gras qu'a nau pourcas, (*bis*)
Touts soun bèts e touts soun gras,
Atau danse, atau danse,
Touts soun bets e touts soun gras,
Atau danse qui hè gras.

[Béarn]

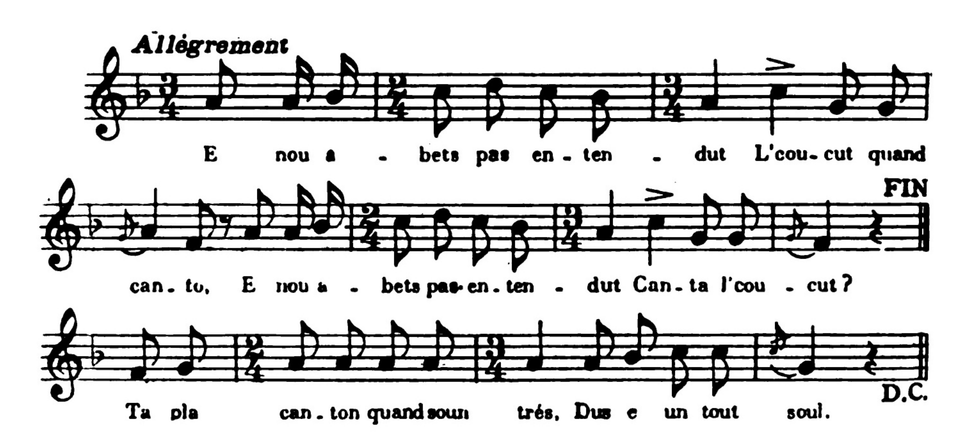
VAR. — 1. Dimars-Gras qu'a nau moutous. (Les moutons remplacent souvent et par bienséance les porcs gras que l'assonance réclame).

TRAD. — Mardi-Gras a neuf porcs gras, — Tous sont beaux et tous sont gras, — Ainsi danse, ainsi danse, — Tous sont beaux et tous sont gras, — Ainsi danse qui fait gras.

Se danse particulièrement en temps de Carnaval. L'air est à rapprocher de celui d'une bourrée de Massat, *La Crabo de Jan Durand.*

E NOU ABETS PAS ENTENDUT

(ET N'AVEZ-VOUS PAS ENTENDU)



E nou abets pas entendut
L'coucut quand canto,
E nou abets pas entendut
Canta l'coucut ?

Ta pla canton quand soun trés,
Dus e un tout soul.

E nou abets pas entendut
L'coucut quand canto,
E nou abets pas entendut
Canta l'coucut ?

[Foix]

TRAD. — Et n'avez-vous pas entendu — Le coucou quand il chante, — Et n'avez-vous pas entendu — Chanter le coucou ? ⁂ Aussi bien chantent-ils quand ils sont trois, — Deux et un tout seul. ⁂ Et n'avez-vous pas entendu — Le coucou quand il chante, — Et n'avez-vous pas entendu — Chanter le coucou ?

On modifie les nombres à son gré.

Une version de la vallée de Vic-Dessos, identique par ailleurs, met en scène le *Mut* — le Muet, à la place du *coucut*.

NAU PALOUMETES AU BOI S'EN BAN

(NEUF PETITES PALOMBES AU BOIS S'EN VONT)

Allègrement







Nau paloumetes au boi s'en ban, (*bis*)
L'ue en darrè, l'aute en daban.
Dansan sus l'erbe, leugè, leugè,
Dansan sus l'erbe leugèrement.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Neuf petites palombes au bois s'en vont, — L'une en arrière, l'autre en avant. — Dansons sur l'herbe, léger, léger, — Dansons sur l'herbe légèrement.

NAU PLUMETES QU'A L'AUQUE

(NEUF PETITES PLUMES A L'OIE)

Allègrement





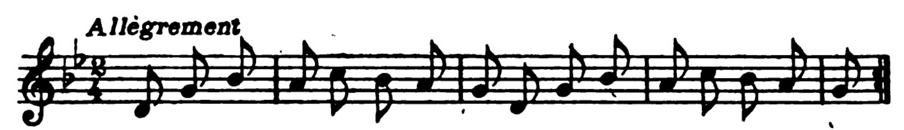
Nau plumetes qu'a l'auque; (*bis*)
Si trauque,
Que trauque,
Atau le guit sus l'auque.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Neuf petites plumes à l'oie; — S'il troue, — Qu'il troue, — Ainsi le canard sur l'oie.

NAU SOS DE OUEUS

(NEUF SOUS D'ŒUFS)





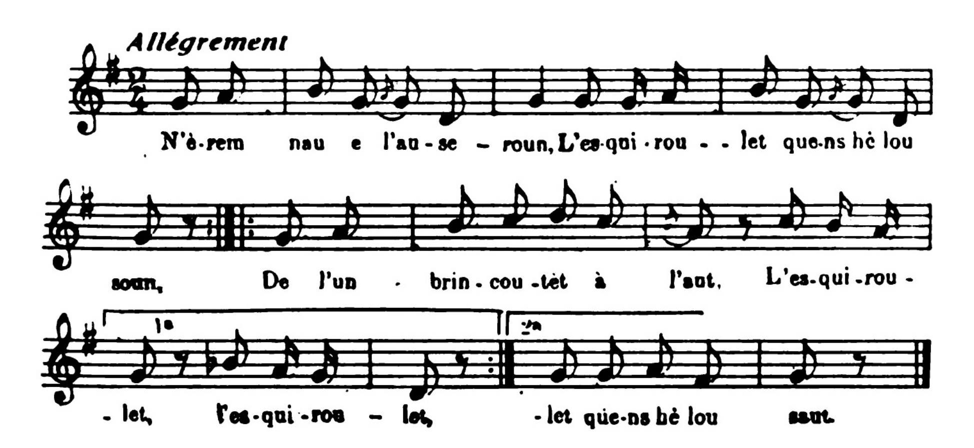
Nau sos de oueus
Jou m'èi croumpat;
Si-us m'ei croumpats,
Jou-s m'ei pagats.
E tourne e bire la moulete.

[Bigorre]

TRAD. — Neuf sous d'œufs — Je me suis achetés; — Si je me les ai achetés, — Je me les ai payés. — Et tourne et vire l'omelette.

N'ÈREM NAU E L'AUSEROUN

(NOUS ÈTIONS NEUF ET L'OISEAU)



N'èrem nau e l'auseroun,
L'esquiroulet que-ns hè lou soun,
De l'un brincoutet à l'aut,
L'esquiroulet, l'esquiroulet,
De l'un bricoutet à l'aut
L'esquiroulet que-ns hè lou saut.

[Gascogne, Béarn]

TRAD. — Nous étions neuf et l'oiseau, — Le grelot nous donne l'air (de la danse). — D'un ramelet à l'autre, — Le petit écureuil, le petit écureuil, — D'un ramelet à l'autre — Le petit écureuil nous montre le pas de la danse.

Grâce à la facilité avec laquelle la langue gasconne crée les diminutifs, il y a dans ce texte un jeu de mots amusant, *esquiroulet* (dim. d'*esquirou* : grelot) et *esquiroulet* (dim. d'*esquiróu* : écureuil).

LA NOUSTE ARQUE QU'A NAU PAMS

(NOTRE ARCHE A NEUF EMPANS)





La nouste arque qu'a nau pams. (*bis*)
— N'at a pas !
— Sie que si.
— Que n'as mentit.
— E tu tabé.
Haut lou pè, béroujine, haut,
Haut lou pè, béroujine !

[Vallée d'Ossau]

VAR. — 2. N'ei pas bertat ! — 3. Si be, bertat.

TRAD. — Notre arche (coffre) a neuf empans. — Elle ne les a pas ! — Je maintiens que si. — Tu en as menti. — Et toi aussi. — Haut le pied, mignonne, haut, — Haut le pied, mignonne !

Ce n'est pas vrai ! — Si fait, c'est vrai.

Le *pam* mesurait en Béarn 0.25 environ.

PIQUE-LA-TOUJE QU'A NAU GOUJES

(PIQUE-L'AJONC A NEUF SERVANTES)





Pique-la-touje qu'a nau goujes, (*bis*)
Toutes nau à marida,
Pique-la-touje, Pique-la-touje,
Toutes nau à marida,
Pique-la-touje, cau dansa.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Pique-l'ajonc a neuf servantes, — Toutes neuf à marier, — Pique-l'ajonc, Pique-l'ajonc, — Toutes neuf à marier, — Pique-l'ajonc, il faut danser.

Le quatrain suivant se chante également sur ce timbre — si typiquement archaïque — de *Pique-la-touje*, à peine modifié par les changements du rythme poétique :

Nau mainades s'èm troubades,
Toutes nau deu mau d'amou.
Lou droumi de la noeit, mainades,
Lou droumi de la noeit qu'ei bou.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Neuf jeunes filles nous nous sommes trouvées, — Toutes neuf [malades] du mal d'amour. — Le dormir de la nuit, jeunes filles, — Le dormir de la nuit est bon.

SUS LA PUNTE DE L'ESPADE

(A LA POINTE DE L'ÉPÉE)





Sus la punte de l'espade
Porti nau; } *bis.*
Porti nau, porti, jou,
Porti la mei bère arrose,
Porti nau, porti, jou,
Porti la mei bère flou.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — A la pointe de l'épée — Je porte neuf ; — Je porte neuf, je porte, moi, — Je porte la plus belle rose, — Je porte neuf, je porte, moi, — Je porte la plus belle fleur.

Les *roundes de nau* se multiplient et la nomenclature des objets varie au gré de la fantaisie populaire : *nau agnerots*, *nau pabilhous*, *nau dines*, etc.

N'ont pas trouvé place ici les chansons de neuf que le caractère spécial de leurs paroles a dû faire classer dans les chapitres suivants, parmi les chansons d'amour, relatives au mariage, de travail ou satiriques.

Rondeaux instrumentaux.



[Gascogne]

Le plus répandu de tous les rondeaux gascons. Bien qu'en Lavedan on l'appelle la *Danse du Soleil*, il est connu partout sous le nom de *L'Aulhado*. Cette dénomination lui vient de la poésie adaptée au timbre et populaire infiniment. On trouvera plus loin, au Chapitre V, des versions du texte — et des variantes mélodiques aussi — de la chanson de bergers : *Qui t'en ba l'aulhado, aulhe* ?



[Gascogne]

C'est, localisée en Auscitanie, une variante mélodique de l'air, autant languedocien que gascon, de la ronde enfantine : *Foutets-me le camp, canalhos* (voy. Chap. I, p. 101). *Lou Roundèu d'Auch* se joue, de tradition, à la fin du bal et clôture toujours la fête.

Bals et Sardanes.

A LA PLAÇA HI HA BALLES

(A LA PLACE ON DANSE)



A la plaça hi ha balles,
Mare, deixau m'hi anar;
Jo que som tant boniqueta
Ballador no'm faltarà.
Flor de lliri, clavell y violeta,
Lo teu amor m'ha de matar.

A la primera ballada,
Ballador ja va trobar;
A la segona ballada,
Sa mare la va cridar :

« Puja, puja, Catarina,
Que ton pare 't vol pegar ! »
— No'm pegarà lo meu pare,
Ja tinch qui le'n guardarà.

— Puja, puja, Catarina,
Que 'l cavall nos emportarà;
No tingues por de ton pare;
Que ni tant sols nos veurà.

Perque no't veji la cara
Mon sombrero 't taparà,
Si 'l sombrero no hi abasta,
La capa hi abastarà,
Y si la capa no basta,
Lo meu amor hi bastarà.

— Puja, puja, Catarina,
Que ton pare 't vol casar.
— No'm casarà lo meu pare,
Casadeta so tems ha. »
Flor de lliri, clavell y violeta,
Lo teu amor m' ha de matar.

[Catalogne, Cerdagne]

TRAD. — A la place on danse, — Mère, permettez que j'y aille, — Je suis si jolie — Que je ne manquerai pas de danseur — Fleur de lis, violier et violette, — Ton amour me fera mourir. .*. A la première danse, — Elle trouve un danseur ; — A la seconde danse, — Sa mère vient la quérir : .*. « Monte, monte, Catherine, — Ton père veut te battre ! — Non, mon père ne me battra pas ; — Je tiens celui qui l'en empêchera. .*. — Monte, monte, Catherine, — Que le cheval nous emporte ; — Ne crains rien de ton père; — Il ne nous verra seulement pas. .*. Pour qu'il ne voie pas ton visage, — Mon chapeau le cachera, — Si le chapeau n'est pas suffisant, — La cape y suffira. — Et si la cape n'est pas encore suffisante, — Mon amour y suffira. .*. Monte, monte, Catherine, — Ton père veut me marier, — Mon père n'a pas à me marier, — Car déjà je le suis. » — Fleur de lis, violier et violette, — Ton amour me fera mourir.

LO BALL DEL GIGANT

(LA DANSE DU GÉANT)



El gigant del pi
Ara balla, ara balla,
El gigant del pi
Ara balla per cami.

[Catalogne]

TRAD. — Le géant du pin — Maintenant danse, maintenant danse, — Le géant du pin — Maintenant danse en chemin.

Il est d'usage en Catalogne, pour les processions de la Fête-Dieu, de faire précéder le Saint-Sacrement par des géants et des nains simulés, grossiers mannequins et figurants masqués, qui dansent tout le long du chemin à la cadence des fifres et des tambours. Cette danse religieuse s'appelle aussi Marche du Géant, parce que les évolutions des personnages s'accordent avec le rythme lent du cortège.

On remarquera l'analogie qui existe entre le premier motif du *Ball del Gigant* et la ronde *Au nousté poumé*, notée p. 158.

Les deux quatrains suivants se chantent également sur l'air de la danse du Géant :

Pastoret, d'ont vens ?
— D' la montanya, d' la montanya.
— Pastoret, d'ont vens ?
— D' la montanya, veure 'l tems.

— Y quin tems y fa ?
— Plòu y neva, plòu y neva.
— Y quin tems y fa ?
— Plòu y neva y nevarà.

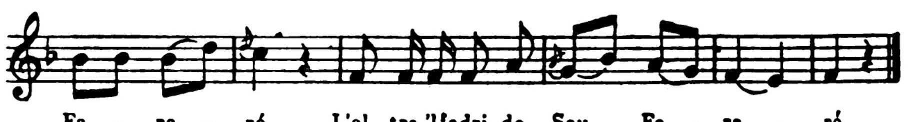
[Catalogne]

TRAD. — Petit pâtre, d'où viens-tu ? — De la montagne, de la montagne. — Petit pâtre, d'où viens-tu ? — De la montagne, voir le temps. ⁂ Et quel temps y fait-il ? — Il pleut et il neige, il pleut et il neige. — Et quel temps y fait-il ? — Il pleut et il neige et il neigera.

LO BALL D'EN SERRALLONGA

(LE BAL DE SERRELONGUE)





Quatre bandolers
Van de camarada :
Un era Serrallonga,
L'altre, sa amiga Joana,
Fararà,
Fararó,
L'altre, 'l fadri de Sau,
Fararó.

Las ninetas ploran,
Ploran de tristô
Perqué en Serrallonga
N'es à la presó.

Joana, la sua amiga,
Son germà deshonrà,
Y donar-li la mort
Al cel ell va jurà.

Barnat de Serralonga
Per son fill va plorà
Y per a que 'l prenguin
Ell mateix lo entregà,
Fararà,
Fararó,
Ell mateix lo entregà,
Fararó.

[Roussillon]

TRAD. — Quatre bandouliers — Vont de compagnie : — L'un était Serrelongue, — L'autre son amie Jeanne, — Farara, — Fararo. — L'autre le frère de Sau, — Farara. ∴ Les fillettes pleurent, — Pleurent tristement — Parce que Serrelongue — Est en prison. ∴ Jeanne, son amie, — Déshonora son parent. — Et lui donnant la mort, — Il va jurer au ciel. ∴ Bernard de Serrelongue — Va pleurer sur son fils — Et pour qu'on le prenne (à lui), — Lui-même le dénonça, — Farara. — Fararo, — Lui-même le dénonça, — Farara.

LA BEPA

(LA JOSÉPHINETTE)



A la torre xica,
A la torre gran,
Ja n'hi ha una Bepa
Que l'estiman tant;
Bonica es la rosa,
Mes bonich lo ram.

Ja n'hi ha una Bepa
Que l'estiman tant;
De tant que l'estiman
No la'n casaran.

« Ahont es la Bepa
Que ne trigui tant ?

— Es à la ribera
Renta'l dabantal

Per anar bonica
La nit de Nadal. »

Mentra quel rentaba
Passa 'l seu galant :

« Que'n fas aqui, Bepa,
Que'n fas aqui tant ?

— Rento la bugada,
També 'l dabantal

Per anar bonica
La nit de Nadal. »

L'agafa y la'n puja
A dalt del cavall.

La sella n'es verda,
Lo cavall n'es blanc.

Péls carrers de Lleyda
Passa tot plorant :

« Per que'n ploras, Bepa,
Per que'n ploras tant ?

— Ploro pel meus pares
Quan o sabaran !

Com son gent sentida,
D'aixo moriran.

Adeu pare y mare,
Adeu mos germans !

— Si s' moren que s' moren,
Ja'ls enterraran.

Las tombas son novas,
Las estrenaran.

Cada cop de tomba
Un ram posaran.

Capellans y frares
Per ells resaran. »

Passan la montanya,
Bepa s'va girant;

Las campanas tocan
Ab tristessa y llant.

« Morta n'es ma mare,
Morts son mos germans ! »

Morta cau en terra,
Mort cau lo galant.

Aqui'ls so'nterraren,
Tu que vas passant.

Aqui'ls so'nterraren,
Tu que vas passant,
Diu un Pare Nostre
Per Bepa y Joan.
Bonica es la rosa,
Mes bonich lo ram.

[Roussillon, Andorre, Catalogne, Cerdagne]

VAR. — 5. Flor de lliri, lliri, — Flor de lliri blanc.

TRAD. — A la petite ferme, — A la grande ferme, — Il y a une Joséphinette — Que l'on aime tant. — Jolie est la rose, — Plus joli le rameau. ∴ Il y a une Joséphinette — Que l'on aime tant; — De tant qu'on l'aime — Jamais on ne la mariera. ∴ « Où est la Joséphinette — Qui tarde tant (à venir) ? ∴ Elle est à la rivière — A laver le tablier. — Pour aller bien parée, — La nuit de Noël. » ∴ Pendant qu'elle lavait, — Passe son galant. ∴ « Que fais-tu là, Joséphinette, — Que fais-tu là (qui t'occupe) tant ? ∴ Je lave la lessive, — Et aussi le tablier, — Pour aller bien parée, — La nuit de Noël. » ∴ Il la prend à bras le corps et la monte — En haut du cheval ; ∴ La selle est verte, — Le cheval est blanc. ∴ Par les rues de Leyde, — Elle passe tout pleurant. ∴ « Pourquoi pleures-tu, Joséphinette, — Pourquoi pleures-tu tant ? ∴ Je pleure à cause de mes parents — Quand ils le sauront ! ∴ Comme ils sont gens sensibles, — De ceci ils mourront. ∴ Adieu père et mère, — Adieu mes frères ! ∴ S'ils meurent, qu'ils meurent, — On les enterrera. ∴ Les tombes sont neuves, — Ils les étrenneront. ∴ A chaque coin de tombe — Un rameau on mettra. ∴ Les curés et les moines — Pour eux prieront. » ∴ Ils passent la montagne. — Joséphinette va se retournant; ∴ Les cloches sonnent — Avec tristesse et comme gémissantes. ∴ « Morte est ma mère, — Morts sont mes frères ! » ∴ Morte elle tombe à terre, — Mort tombe le galant. ∴ Là où on les enterra ainsi, — Toi qui vas passant, ∴ Là où on les enterra ainsi, — Toi qui vas passant, — Dis un Notre-Père — Pour Joséphinette et Jean. — Jolie est la rose, — Plus joli est le rameau.

Fleur de lis, lis, — Fleur de lis blanc.

Connue aussi sous le nom de *Lo Rapt* — L'Enlèvement, *La Bepa* est l'une des chansons catalanes les plus répandues sur les deux versants des Pyrénées.

CORRANDAS

(COURANTES)





Variante mélodique :





Si voleu ballâ corrandas,
Veniu al nostre carrer;
Que las xicas s'enamoran
Dels fadrins que ballan bé.

*
* *

Tota la nit ballarien,
Las ninas del Rosselò,
Y nosaltres cantariem,
Sols nos fessen un petò.

*
* *

Bonicas seu, minyonetas, (1)
Com la flor del taronger;
Blancas com las colometas,
Floridas com lo roser.

*
* *

Los prats son plens de floretas,
Es lo tems de s'alegrâ;
Anen-hi ballâ, ninetas,
Pe'ls fadrins enamorâ.

*
* *

A Perpinya son las bonicas,
A Céret axis axis,
A Arles son las rovelladas
Y a Prats las serafins.

(1) Aucun mot français ne saurait traduire exactement *Minyonetas*.

⁂

Mare de Deu del Coral,
Vos que seu tant curadera,
Ajudéu las à casâ,
Las ninas de La Manera.

⁂

Las ninas del Roser (2)
Son pocas y mal caradas;
Un dia de festa anyal,
Porten cofes emmanllevadas.

⁂

Las ninas del Roser
Son pocas y ballan bé;
Quan sentan lo bram del burró
Totas ixen al carrer.

⁂

Las ninas del Roser
Diuen que no beuan vi;
Un dia que jo passava,
S'hi feian ab un tupi.

⁂

Lo dia que m' vaig casâ,
Jo no se lo que tenia ;
Me va pareixa un any
Y la nit que mai venia.

⁂

Las corrandas son corrandas,
Y corrandas son cansons;
A las donas pa y formatge,
Als homes cops de bastô.

[Roussillon, Cerdagne, Catalogne]

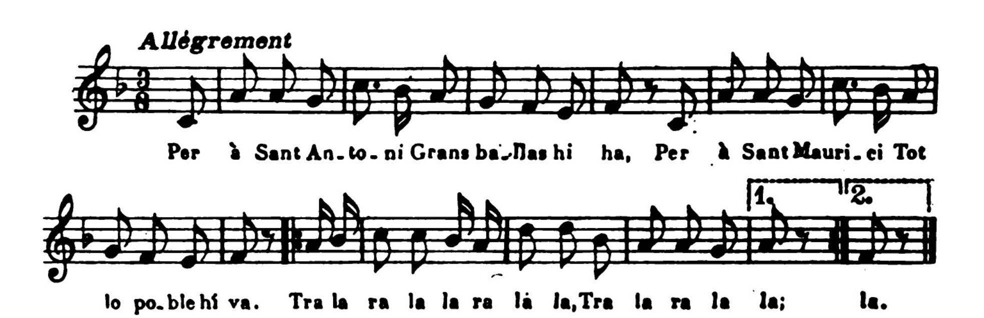
TRAD. — Si vous voulez danser des courantes, — Venez à notre quartier; — Car les jeunes filles s'énamourent — Des garçons qui dansent bien. ⁂ Toute la nuit elles danseraient, — Les filles du Roussillon, — Et nous autres nous chanterions, — Si elles nous faisaient un baiser. ⁂ Vous êtes charmantes, jeunes filles, — Comme la fleur de l'oranger, — Blanches comme des colombes, — Fleuries comme le rosier. ⁂ Les prés sont couverts de fleurs; — Et le temps devient beau, — Allons danser, mignonnes, — Pour enjôler les galants. ⁂ A Perpignan sont les belles, — A Céret couci-couci, — En Arles sont les laides, couleur jaune d'œuf — Et à Prats, les anges. ⁂ Mère de Dieu du Coral, — Vous qui êtes si puissante, — Aidez à marier — Les filles de la Manera. ⁂ Les filles du Rosier — Sont rares et peu accueillantes; — Le jour de la fête votive, — Elles portent coiffes bien cossues. ⁂ Les filles du Rosier — Sont rares et dansent bien; — Quand elles entendent le cri de l'âne, — Toutes sortent dans la rue. ⁂ Les filles du Rosier prétendent qu'elles ne boivent pas de vin; — Un jour que je passais, — Elles buvaient au pot. ⁂ Le jour que je me suis mariée, — Je ne sais pas ce que j'avais ; — Il m'a paru long comme une année — Jusqu'à la nuit venue. ⁂ Les courantes sont courantes, — Et courantes sont chansons ; — Aux femmes pain et fromage, — Aux hommes coups de bâton.

Les paroles des *Corrandas* ou *Ramellets* — et de quelques autres chansons de danses — consistent en une suite de quatrains séparés, offrant chacun un sens complet et qui portent le nom de *Remenadillas*. Ils se multiplient selon le caprice des danseurs et varient suivant les localités. Ceux qui précèdent sont les plus caractéristiques. D'autres ont un sens plus localisé, ou grivois et insignifiant aussi. La seconde des mélodies notées à sa place dans le quadrille roussillonnais. Le neuvième quatrain est également répandu en Gascogne et en Languedoc : seul le nom change avec les endroits.

(2) Roser est un faubourg de Prats-de-Mollo.

L'HEREU RIERA

(L'HÉRITIER RIERA)



Per a Sant-Antoni
Grans balles hi ha,
Per a Sant-Maurici
Tot lo poble hi va.
Tra la ra la la ra la la, } *bis.*
Tra la ra la la. }

N'hi van tres donzellas,
Sòn de l'Emperdà;
L'una diu à l'altra :
« I a tu qui et treurà.

Anem, donzelletas,
Anem à ballâ;
Que l'hereu Riera
Nos hi farà entrâ. »

La primera dança
La nova arribà :
« A fe, hereu Riera,
Podes ben dançà,

Que la teva aimada
A la mort n'està. »
Tota la musica
De ço parâ.

« Perdoni'm, senyoras,
Que me'n tinc d'anà,
Que la meva aimada
A la mort n'està. »

Agafa el gambeto,
Al bras se'l tirà;
Agafa el sombrero,
Per plaça s'en va;

Dòna un torn per plaça,
Sombrero à la ma;
Se'n va dret à la casa
Que ell solia anâ.

Se n'entra cap dintre
Sens dir-ne « qui hi ha »;
Tot pujant l'escala
La sent sospirâ.

« Déu vos guard, Maria !
Maria, com va ?
— Per a mi, Riera,
Molt malament va;

Febre nit y dia
Que em cuida à matâ. »
Gira els ulls en terra,
Se'n posa à plorâ :

« Tinc una germana,
T'hi podràs casâ;
Si ella no t'agrada,
Pel mon prou n'hi ha.

Las joias que porto,
Las hi podràs dâ.
A la Verge del Carme
Li vaig demanâ

Que si m'adobava
L'iré à visitâ.
— Per a mi, Maria,
Cap més n'hi haura. »

S'en gira d'esquena,
A la iglésia va;
Davant del Sant Cristo
Se'n va agenollâ.

« Senyor, que m'ajudi
Si em vol ajudâ,
Que em torni l'aimada,
Que à la mort n'està ! »

Al cap de nou dies
Maria es llevà;
A les tres setmanes
Es varen casâ.
Tra la ra la la ra la la,
Tra la ra la la.

[Catalogne, Cerdagne]

TRAD. — Pour la Saint-Antoine — Il y a grand bal, — Pour la Saint-Maurice — Tout le monde y va. — Tra la ra la la ra la la, — Tra la ra la la. ∴ Y vont trois donzelles, — Qui sont (du pays) de l'Ampurda; — L'une dit à l'autre : — « Et à toi qui te prendra (pour danser) ? ∴ Allons, mesdemoiselles, — Allons danser ; — L'héritier de Riera — Nous fera entrer (dans la ronde). » ∴ Dès la première danse — Arrive une nouvelle : — « Ma foi, héritier de Riera, — Tu peux bien danser. ∴ Ton amante se meurt. » — Toute la musique, — Du coup s'est arrêtée. ∴ « Excusez-moi, demoiselles, — Je suis obligé de partir — Puisque mon amante — Se meurt. » ∴ Prend son bâton, — Et le passe à son bras ; — Prend son chapeau, — Et s'en va par la place; ∴ Fait le tour de la place, — Son chapeau à la main; — Puis s'en va droit à la maison — Où il a coutume d'aller. ∴ Il rentre tout droit — Sans demander — « Qu'y a-t-il ? » — Tout en montant l'escalier, — Il entend gemir. ∴ « Dieu vous garde, Marie ! — Marie, comment allez-vous ? » — « Quant à moi, Riera, — Cela va très mal. ∴ Fièvre nuit et jour — Qui me cuide à mourir. » — Tourne ses yeux vers la terre, — Et se met à pleurer : ∴ « J'ai une cousine, (continue-t-elle) — Tu pourras l'épouser; — Si elle ne te plait pas, — Il n'en manque pas d'autres par le monde. ∴ Les joyaux que je porte, — Tu pourras les lui donner. — A la Vierge du Carmel — Je vais faire une prière ∴ Que si Elle me guérissait — J'irai en pèlerinage. — Quant à moi, Marie, — Je n'en prendrai pas d'autre (que toi). » ∴ Il se retourne — Et va à l'Eglise ; — Devant le Saint Christ — Il va s'agenouiller. ∴ « Que le Seigneur m'aide — S'il daigne me secourir, — Qu'il me rende mon aimée, — Qui est à la mort ! » ∴ Après neuf jours — Marie fut sur pied ; — Au bout de trois semaines — Ils s'épousèrent. — Tra la ra la la ra la la, — Tra la ra la la.

JOAN DEL RIU N'ES ARRIVAT

(JEAN DU RUISSELET EST ARRIVÉ)



Joan del Riu n'es ar - ri - vat, Amb' u - na car - ga,amb'u - na car-ga, Joan del



Riu nes ar - ri - vat, Amb'u - na car-ga d'es-carbats. Ha por - tat un vi - ou - lon Per fer



ba - llar las ni - ne - tas, Ha por - tat un vi - ou - lon Per fer ba - llar les mi - nyons.

Joan del Riu n'es arrivat,
Amb'una carga, amb'una carga,
Joan del Riu n'es arrivat,
Amb'una carga d'escarbats.

N'ha portat un vioulon
Per fe ballar las ninetas,
N'ha portat un vioulon
Per fe ballar lós minyons.

[Roussillon]

VAR. — 2. Amb' una colla... — 6. Ara pla dansareu minyonas.

TRAD. — Jean du Riu (du Ruisselet) est arrivé, — Avec une charge, avec une charge, — Jean du Riu est arrivé, — Avec une charge d'escarbots. ∴ Il a porté un violon — Pour faire danser les fillettes, — Il a porté un violon — Pour faire danser les garçons.

L'une des chansons de danses les plus répandues dans le Roussillon et le Languedoc. Le Roussillonnais en a fait la première figure de son quadrille national. Le Languedocien a adapté sur une variante de cet air d'autres paroles et le connaît sous le nom de *Branle de la Fialouseto* :

Y a de tems qu'aven pas dansat
La fialouseto, la fialouseto,
Y a de tems qu'aven pas dansat
La fialouseto l'an passat.

Oui, oui, la dansaren,
La fialouseto, la fialouseto,
Oui, oui, la dansaren,
La fialouseto l'an que ven.

[Languedoc]

TRAD. — Il y a longtemps que nous n'avons pas dansé — La quenouillette, la quenouillette, — Il y a longtemps que nous n'avons pas dansé — La quenouillette l'an passé. ∴ Oui, oui, nous la danserons, — La quenouillette, la quenouillette, — Oui, oui, nous la danserons, — La quenouillette l'an qui vient.

LOS MALICIANOS

(LES GENS HARGNEUX)



Los malicianos
Son tots sabatès,
Quan venen a feina
Corran pels carrers ;
Mara, mara, mara,
Son tots sabatès, la la,
Mara, mara, mara,
Son tots sabatès.

[Roussillon]

TRAD. — Les gens hargneux — Sont tous savetiers, — Quand ils cherchent du travail, — Ils courent par les rues; — Mara, mara, mara, — Sont tous savetiers, la, la, — Mara, mara, mara, — Sont tous savetiers.

PALLARY PICA-FOCH

(PALLARY PIQUE-FEU)



Pallary pica-foch, (*bis*)
Kyrie,
Pallary pica-foch,
Eleison.

Ahont n'hi ha de bo ?
A la bôta, à la bôta ;
Ahont n'hi ha de bo ?
A la bôta del recô.

Ahont n'hi ha de dolent ?
A la bôta, à la bôta ;
Ahont n'hi ha de dolent ?
A la bôta del torrent.

Pallary pica-foch, (*bis*)
Kyrie,
Pallary pica-foch,
Eleison.

[Roussillon]

TRAD. — Pallary pique-feu, — Kyrie, — Pallary pique-feu, — Eleison. ∴ Où y en a-t-il du bon ? — A l'outre, à l'outre ; — Où y en a-t-il du bon ? — A l'outre du recoin. ∴ Où y en a-t-il du mauvais ? — A l'outre, à l'outre, — Où y en a-t-il du mauvais ? — A l'outre du torrent.

Danse du temps de Carnaval dans le Haut-Vallespir.

QUE LI DONAREM A LA PASTORETA?

(QUE DONNERONS-NOUS A LA BERGERETTE?)



Que li donarem à la pastoreta ?
Que li donarem per ana à ballà ?
— Jo li donaria una caputxeta
A la montanyeta la faria anà.

A la montanyeta no hi neva ni plòu
A la terra plana tot lo vent ho mòu.
Sota l'ombreta, l'ombreta, l'ombri,
Flors y violas y romani.

[Roussillon, Catalogne]

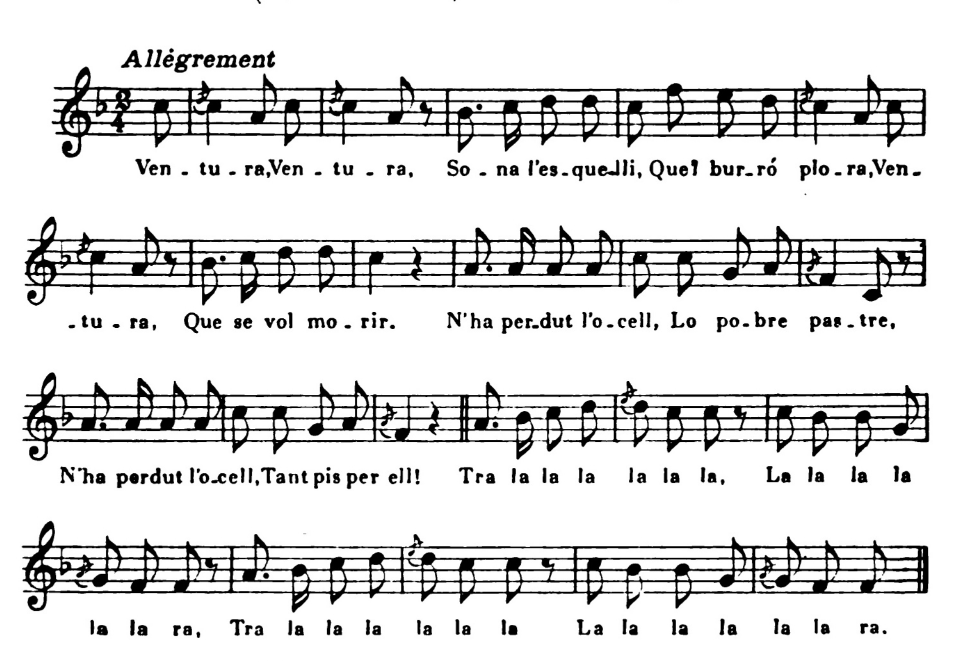
TRAD. — Que donnerons-nous à la bergerette ? — Que lui donnerons-nous pour aller danser ? — Je lui donnerais un petit capulet — Et à la montagnette je la ferais aller. — A la montagnette il ne neige ni ne pleut — Et en plaine le vent fait tout trembler. — Sous l'ombre, l'ombre, l'ombrage, — Fleurs et violiers et thym.

Aux couplets suivants, l'enumération porte sur *dos arracadetas*, deux bouts d'oreille, *unas faldilletas*, jupes, *unas mitjetas*, bas, *unas sabatetas*, petits souliers, etc...

Le rythme est celui d'un rigaudon ; on trouve en Languedoc et en Gascogne de nombreuses variantes du même timbre, auquel ont été adaptées des paroles différentes.

VENTURA, VENTURA

(BONAVENTURE, BONAVENTURE)



Ventura, Ventura,
Sona l'esquelli,
Que'l burrò plora,
Que se vol morir.

N'ha perdut l'ocell,
Lo pobre pastre,
N'ha perdut l'ocell,
Tant pis per ell !
Tra la la la la la la, } *bis.*
La la la la la la ra. }

[Roussillon]

TRAD. — Bonaventure, Bonaventure, — Sonne la clochette, — L'âne pleure, — Il est près de mourir. — Il a perdu le sens, — Le pauvre pasteur, — Il a perdu le sens, — Tant pis pour lui !

La gata, la gata
N'a 'mbouiat al gat
Que l'anei beire,
Qu'abio gatounat.
E qu'abio gatounat
La pauro gata,
E qu'abio gatounat,
N'a fait qu'un gat.

[Donezan]

TRAD. — La chatte, la chatte — A mandé le chat — Qu'il la vienne voir. — Car elle a mis bas, — La pauvre chatte, — Car elle a mis bas — Et n'a fait qu'un petit.

La migo, la migo,
Marida se vol;
Coumo es petito,
Digus nou la vol.

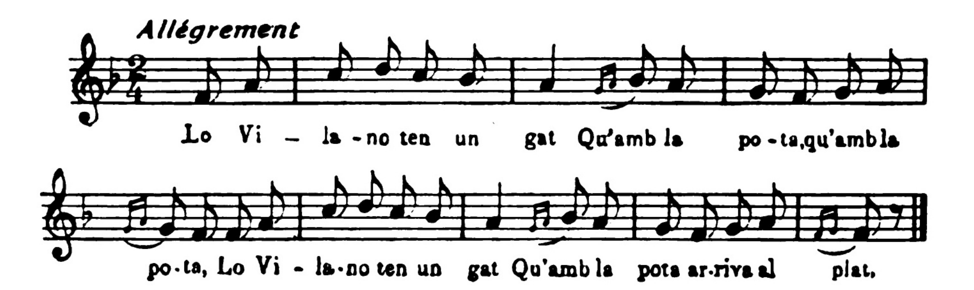
[Languedoc]

TRAD. — La mie, la mie — Veut se marier; — Comme elle est petite, — Personne ne la veut.

L'air de *Ventura, Ventura*, est l'un des plus populaires du Roussillon; il figure, à ce titre, dans le Quadrille Roussillonnais. On le retrouve identique dans les régions avoisinantes du Donezan et du Languedoc, mais portant des paroles différentes.

LO VILANO TEN UN GAT

(L'AVARE A UN CHAT)



Lo Vilano ten un gat,
Qu'amb la pota, qu'amb la pota,
Lo Vilano ten un gat,
Qu'amb la pota arriva al plat.

∴

Serem tres que ballarem,
Jo y mon pare, jo y mon pare,
Serem tres que ballarem,
Jo y mon pare y l'axirment.

[Roussillon]

VAR. — 4. ... escura... — 6. Jo y la dona.

TRAD. — L'Avare a un chat, — Qui avec la patte, qui avec la patte, — L'Avare a un chat, — Qui avec la patte, atteint au plat. ∴ Nous serons trois qui danserons, — Moi et mon père (ou la dame, la maîtresse), moi et mon père, — Nous serons trois qui danserons. — Moi et mon père et le sarment.

Y ENDEVANT, JOAN

(EN AVANT, JEAN)



Y endevant, Joan,
No me l'apretis gaire,
Y endevant, Joan,
No me l'apretis tant.
Tra la larala, la la larala,
Tra la larala, la la laralera,
Tra la larala, la la larala,
Tra la larala, la la larara.

[Roussillon]

TRAD. — En avant, Jean, — Ne me la presse guère, — En avant, Jean, — Ne me la presse pas tant. — Tra la larala, etc...

Bals et sardanes instrumentaux.

BALL DE L'OURS

(BAL DE L'OURS)

Marche :



Pendant qu'on rase l'ours :



Danse :



[Roussillon]

La chasse a l'ours postiche a été longtemps l'un des divertissements préférés des montagnards sur les deux versants des Pyrénées. Ils s'y livraient pendant le carnaval principalement, aussi bien en Bigorre et Roussillon, qu'en Andorre et Catalogne. La scène mimée, provoquée par la mascarade d'un homme déguisé en plantigrade, avait pour théâtre, suivant le cas, une salle d'auberge ou la place du village. Dans la vallée d'Argelès, le simulacre de poursuite gagnait les bois environnants, le soir, à la lueur des torches.

L'air de la marche catalane n'est autre que celui d'un ramelet fuxéen, d'un branle ossalois et d'une danse basque. En réalité, timbre d'un ancien branle extrêmement populaire.

BALL DE LA POSTA

(JEU DE LA PLANCHE)



[Roussillon]

Fort en honneur à Prats de Mollo, dans le Haut-Vallespir, pendant la période du carnaval, le *Ball de la Posta* est plutôt un jeu qu'une danse. Il tire son nom d'une planche sur laquelle sont peints, au recto, le visage d'une riante et jolie jeune fille, au verso, la figure d'un diable cornu et grimaçant. On se disputait à coup d'argent le droit de tenir la *Posta*, et les enchères montaient parfois à un prix élevé. Le danseur qui avait obtenu le privilège, tendait la planche à bout de bras devant lui. Chaque couple en passant devait saluer et embrasser la planche; celle-ci, retournée vivement, présentait sa laide face à qui croyait baiser la gracieuse image.

On remarquera l'altération mélodique de la note *si*, bémolisée dans la sixième mesure. Ce changement, motivé par la note *fa* qui se trouve au début de la mesure suivante, semble assigner à l'air une origine assez ancienne. Le moyen âge évitait, en effet, la rencontre de l'intervalle de triton, dénommé alors « Diabolus in musica ».

LO BALLET

(LE PETIT BAL)



[Andorre, Catalogne, Cerdagne, Roussillon]

Danse à trois temps — rythme plutôt rare dans les Pyrénées — que les habitants de Montlouis (Cerdagne) affectionnent particulièrement.

Elle est dansée par un premier couple seul, auquel un deuxième succède, et ainsi de suite; les danseurs n'entrent donc pas en action tous ensemble, mais les uns après les autres et seulement par deux à la fois. Le pas de la femme consiste en un glissé du pied, sans plier le genou.

LA CASCABELLADA

(DANSE DES GRELOTS)



Are mireu si en tine
De diners à la butxaca,
Are mireu si en tine;
Que me fa, Catrine, Catrine !

[Roussillon]

Trad. — Maintenant regarde si j'ai — De l'argent dans ma bourse, — Maintenant, regarde si j'en ai ; — Que m'importe, Catherine, Catherine !

La *Cascabellada* et l'*Entrallissada* sont deux danses du Haut-Vallespir. Leur rythme noble, leurs figures si particulières perpétuent la tradition des anciennes danses lentes, de caractère presque sacré.
Celle-ci se danse au son des *cascabels*, grelots attachés en bracelets aux bras, aux genoux et aux chevilles.

L'ENTRALLISSADA OU BAL DE L'ENCADENAT

(SARDANE ENCHAINÉE)



[Roussillon]

Danse masquée, pour hommes seuls, rangés sur deux longues files. A Prats-de-Mollo, en Vallespir, elle se danse chaque année après la course de taureaux qui a lieu le dernier vendredi avant carnaval

---

Contrepas.

CONTRAPAS LLARCH

(CONTREPAS LONG)




1
2
1.
2.
1.
2.
1.
2.




1.
2.
1.
2.
Flaviol
Solo de Flaviol
Reposada
1.
2.
1.
2.
Cobla



S'enchaîne à un *ball.*

Arreglat de un modo que ab
Molta facilitat se apren à ballarlo,
Tenint cuidado
Ab los senyals que se encontran.

Dreta. — Pecador, tingas esmena ;
Esquerra. — Tingas dolor del Redemptor sempre.
D. — Pecador, tingas esmena ; tingas dolor del Redemptor sempre.

E. — Per un pecat seras castigat, si de ell no tens dolencia ;
D. — Per un pecat seras castigat, si no confessas la veritat.
E. — Mira no visquis descuidat.
D. — Grans traballs Christo passava
E. — Per salvar los pecadors ;
D. — Grans traballs Christo passava
E. — Per salvar los pecadors ;
D. — Grans traballs Christo passava
E. — Per salvar los pecadors.
D. — Dins del Hort suava sanch y aigua que nostres pecats ne foren la causa.
E. — De un tal dolor pati tristor per nostre amor, dins lo Hort fent oracio. A la vostra galta sagrada,
D. — Falsament Judas hi ha besàt ;
E. — A la vostra galta sagrada,
D. — Falsament Judas hi ha besàt y los Jueus, ab gran crueltàt,
E. — Y los Jueus, ab gran crueltat,
D. — Molt espantosos y molt rigurosos, à Jesus de Nazareth.
E. — Han demanat aquells airats Jueus malvats.
D. — Postrat devant vostra presencia y ab reverencia vos hagué dit :
E. — « Jesus infinit ! » En terra caigueren, fins que Jesus ne fou servit.
D. — « Jesus infinit ! Jesus infinit !
E. — A qui cercau, los meus amichs. »
D. — Desprès que alsats se hagueren, lo manso Jesus prengueren.
E. — Y à la persona sagrada molt fortament la han lligada ;
D. — Desprès que alsats se hagueren, lo manso Jesus prengueren,
E. — Y à la persona sagrada molt fortament la han lligada ;
D. — Y à la persona sagrada,
E. — Molt fortament la han lligada ;
D. — Que molt cruelment lo varen lligar,
E. — Donantli molt gran dolencia, sufrintho ab paciencia,
D. — Donantli molt gran dolencia,
E. — Sufrintho ab paciencia.
D. — Escupian tan que podian
E. — A la cara del Divinal ;
D. — Escupian tan que podian
E. — A la cara del Divinal,
D. — Tirantlo per terra. O ! que tristesa ! O ! que gran pena ! O ! que gran mal !
E. — Universal Deu eternal, quina fou la vostra paciencia !
D. — Universal Deu eternal, ô Rey de la Gloria !
E. — Dau nos memoria no vos ofengam. A casa de Anàs, près y lligat la Omnipentencia.

D. — Ab gran crueltat e inobediencia, a casa de Anàs, près y lligat per nostre pecat,
E. — En un pilar arrimat, Christo la nit ha passat ;
D. — En un pilar arrimat,
E. — Christo la nit ha passat.
D. — Si fou escarnit, vituperàt ; si fou escarnit, vituperàt
E. — Per un criat. O ! que ingrat ! Dient-li Christo : « Perqué me pegas ? »
D. — Per un criat ! O ! que ingrat !
E. — Dient-li Christo : « Perqué me pegas ?
D. — De veras digas : en que he errat ?
E. — Ab tal que digas la veritat ». Devant Pilat fou presentat ; quan ne fou dia devant Pilat fou presentat y fou preguntat ; devant Pilat fou presentat quan ne fou dia, devant Pilat fou presentat y fou preguntat. Li pregunta lo Jutge
D. — Que era Pilat : « Ab veritat digas : Ets Rey de Judea ? »
E. — Li pregunta lo Jutge,
D. — Que era Pilat : « Y ab veritat,
E. — Digas : Ets Rey de Judea ? »
D. — « Puix que ho dius, perqué no ho creus ? »
E. — Respon la Omnipotencia ;
D. — « Puix que ho dius, perqué no ho creus ? »
E. — Respon la Omnipotencia. Pilat : « No digas que sia ton regne ni pretengas
D. — Haberhi administral ? » Pilat : « No digas que sia ton regne ni pretengas
E. — Haberhi administrat ? »
D. — Parlant ab la Judea :
E. — « Causa no li trobo », Pilat los deya,
D. — Parlant ab la Judea, « Causa no li trobo », Pilat los deya.
E. — Tothom se aparella ab gran prestesa
D. — En cridar sentencia ab violencia
E. — A la divina Omnipotencia ;
D. — En cridar sentencia ab violencia à la divina Omnipotencia.
E. — Pilat, Jutge malvat,
D. — Sols per dar los contentament, lo feu assotar al moment.
E. — Pilat, Jutge malvat,
D. — Sols per dar los contentament,
E. — Lo feu assotar al moment.
D. — Sis cruels botxins lo han agafat, à la columna lo han lligat,
E. — Cinch mil assots li han donàt.
D. — Sis cruels botxins lo han agafat, à la columna lo han lligat,
E. — Cinch mil assots li han donat ;

D. — Una corona de espinas
E. — Posaren à son cap divino ;
D. — Una corona de espinas
E. — Posaren à son cap divino.
D. — Dulcissim Jesus benigne, qui vos ha coronàt de setanta y dos espinas
E. — Aqueix vostre santissim cap.
D. — Tot aixo n'es causa nostra superbia,
E. — Nostras injurias y pecats. Per cetro li han posat à la ma una canya verda, per cetro li han posat à la ma una canya verda. O ! que tristesa ! Y ab gran prestesa lo han agafat.
D. — Aixis ho digué Pilat y ho manâ Pilat.
E. — Que al balco al traguessen. « Ecce Homo ! » ha cridat « En veritat aqui teniu lo home nafrat ».
D. — « Sino castigueulo vosaltres ? » Cridant « *Tol-le ! Tol-le !* crucifiques aquest home ! »
E. — Prenent forma de son procès ;
D. — Dos testimonis falsos buscaren
E. — Que jurassen molt falsament, sentenciam en la creu lo Verb divino, sentenciam en la creu lo Verb Fill de Deu :
D. — Al Mont del Calvari li fan portar
E. — En sas espatllas sagradas ;
D. — Al Mont del Calvari li fan portar
E. — En sas espatllas. La seva Mare lo encontra molt dolorosa ; la Mare lo encontra molt fatigat ;
D. — En aquell carrer de amargura
E. — La seva Mare lo encontra,
D. — En aquell carrer de amargura,
E. — La seva Mare lo encontra y lo cor se li desmaya de gran tristura,
D. — Veyent à son Fill sens figura,
E. — De cap à peus tant maltractat.
D. — Arribant al Mont del Calvari,
E. — Prestament lo han clavat en creu ;
D. — Arribant al Mont del Calvari,
E. — Prestament lo han clavat en creu, donant-li vinagre y fel y una llansada
D. — A la divina mamella sagrada,
E. — Dada per un soldat cruel. Rey de la Gloria, puix habeu mort per nostre gran amor,
D. — Pensarèm una vegada al dia ab la divina mort y Passio.
E. — Rey de la Gloria, puix habeu mort per nostre gran amor,
D. — Pensarèm una vegada al dia ab la divina mort y Passio.
E. — Pecador, tingas dolor de las entranyas, plora llàgrimas de cor ;

D. — Pecador, tingas dolor de las entranyas,
E. — Plora llàgrimas de cor, de cor.
D. — Demano perdo, ô Rey de la Gloria ! de cor ;
E. — Demano perdo, jo pecador, de cor.
D. — Demano perdo, Rey de la Gloria ! de cor ;
E. — Demano perdo, so pecador !

[Roussillon]

TRAD. — Contrepas long, réglé de telle manière qu'on apprend à le danser très facilement, si l'on tient compte des indications qui s'y trouvent.

Droite. — Pécheur, repens-toi ; ∴ *Gauche.* — Sois toujours contristé de ton Rédempteur. ∴ *D.* — Pécheur, repens-toi : sois toujours contristé de ton Rédempteur. ∴ *G.* — Si tu n'as pas de peine de ton Rédempteur, tu seras puni comme d'un péché ; ∴ *D.* — Tu seras puni d'un péché, si tu ne confesses la vérité. ∴ *G.* — Avise-toi de ne point vivre sans affliction. ∴ *D.* — Le Christ a souffert grandes peines ∴ *G.* — Pour sauver les pêcheurs. ∴ *D.* — Il a sué sang et eau dans le jardin à cause de nos péchés. ∴ *G.* — De cette douleur il a mortellement souffert par amour pour nous, dans le jardin en priant. Votre joue sacrée, ∴ *D.* — Judas l'a baisée traîtreusement : ∴ *G.* — Votre joue sacrée, ∴ *D.* — Judas la baisée traitreusement et les Juifs, avec grande cruauté, ∴ *G.* — Et les Juifs, avec grande cruauté, ∴ *D.* — Effrayants et sans pitié, Jésus de Nazareth, ∴ *G.* — Ils ont demandé qu'on le leur livre, ces furieux Juifs maudits. ∴ *D.* — Prosterné devant vous et avec humilité je vous aurais dit : ∴ *G.* — « Jésus éternel ! » Eux, ils restèrent prostrés jusqu'à ce que Jésus leur soit livré. ∴ *D.* — « Jésus éternel ! Jésus éternel ! ∴ *G.* — Là, mes amis, cherchez. » ∴ *D.* — Dès qu'ils se furent relevés, ils s'emparèrent du doux Jésus ∴ *G.* — Et sa personne sacrée, ils l'ont fortement garrottée; ∴ *D.* — Et sa personne sacrée, ∴ *G.* — Ils l'ont fortement garrottée ; ∴ *D.* — Très cruellement l'ont garrottée, ∴ *G.* — Lui causant grande souffrance, qu'il a supportée avec patience ; ∴ *D.* — Lui causant grande souffrance, ∴ *G.* — Qu'il a supportée avec patience. ∴ *D.* — Crachant tant qu'ils pouvaient ∴ *G.* — Au visage de l'Homme-Dieu. ∴ *D.* — L'ont jeté par terre ! Oh ! quelle tristesse ! Oh ! quelle grande douleur ; Oh ! quel grand malheur ! ∴ *G.* — Dieu éternel et omnipotent, quelle fut votre résignation ! ∴ *D.* — Omnipotent Dieu éternel, ô Roi de gloire ! ∴ *G.* — Faites-nous souvenir afin que nous ne vous offensions plus. A la maison d'Anne, l'Omnipotent fut pris et lié ∴ *D.* — Avec grande cruauté et sans respect, à la maison d'Anne, fut pris et lié par notre faute. ∴ *G.* — Et, attaché à un pilier, Jésus a passé la nuit. ∴ *D.* — Attaché à un pilier, ∴ *G.* — Jésus a passé la nuit. ∴ *D.* — Là, il fut bafoué, injurié (bis) ∴ *G.* — Par un valet. Oh ! l'ingrat ! Et le Christ lui disait : « Pourquoi me bats-tu ? » ∴ *D.* — Par un valet ! Oh ! l'ingrat ! ∴ *G.* — Et le Christ lui disait : « Pourquoi me bats-tu ? ∴ *D.* — Réponds sans mentir : en quoi ai-je fauté ? ∴ *G.* — Tu dois dire la vérité. » A Pilate il fut présenté ; quand il fit jour, à Pilate il fut présenté et fut interrogé ; le juge lui demanda — ∴ *D.* — C'était Pilate : « En vérité, dis-moi : tu es le roi de la Judée ? » ∴ *G.* — Le juge lui demanda — ∴ *D.* — C'était Pilate : « En vérité, ∴ *G.* — Dis-moi : tu es le roi de la Judée ? » ∴ *D.* — « Puisque tu le dis, pourquoi ne le crois-tu pas ? » ∴ *G.* — Répond l'Omnipotent. Et Pilate : « Tu ne prétends pas que tu règnes ∴ *D.* — Et que ce soit toi qui administres ? Et Pilate : « Tu ne prétends pas que tu règnes ∴ *G.* — Et que ce soit toi qui administres ? ∴ *D.* — S'adressant à la Juiverie : ∴ *G.* — « Je ne trouve rien contre lui », dit Pilate ; ∴ *D.* — S'adressant à la Juiverie : « Je ne trouve rien contre lui », dit Pilate. ∴ *G.* — Tous sont d'accord et promptement ∴ *D.* — Pour réclamer une sentence avec violence ∴ *G.* — Contre la divine Omnipotence ; ∴ *D.* — Pour réclamer une sentence avec violence contre

la divine Omnipotence. ∴ G. — Pilate, juge maudit, ∴ D. — Afin de leur donner satisfaction, le fait flageller sur-le-champ. ∴ G. — Pilate, juge maudit, ∴ D. — Afin de leur donner satisfaction, ∴ G. — Le fait flageller sur-le-champ. ∴ D. — Six cruels bourreaux l'ont empoigné, à la colonne l'ont lié, ∴ G. — Cinq mille coups lui ont donné . ∴ D. — Une couronne d'épines ∴ G. — Ont posée sur sa tête divine. ∴ D. — Doux Jésus innocent, ils ont couronné de soixante-dix épines ∴ G. — Votre tête très sainte. ∴ D. — La cause de tout cela, c'est notre orgueil, ∴ G. — Ce sont nos offenses et nos péchés. En guise de sceptre ils lui ont mis à la main un roseau vert. Oh ! quelle tristesse ! Et brutalement ils l'ont saisi. ∴ D. — Ainsi le dit Pilate et l'ordonna ∴ G. — Qu'au balcon on le montre. « Voilà l'homme ! » a-t-il clamé. « Nous tenons le vrai coupable ! » ∴ D. — « Pourquoi ne le condamnez-vous pas ? » Et ils criaient : « Tolle ! Tolle ! Que cet homme soit crucifié ! » ∴ G. — Ils informent son procès. ∴ D. — Ils cherchent deux faux témoins ∴ G. — Qui jurèrent absolument faussement, pour provoquer le crucifiement du Verbe divin, le crucifiement du Fils de Dieu ; ∴ D. — Au Mont du Calvaire lui font porter ∴ G. — Sur ses épaules sacrées (la croix). Brisée de douleur, sa Mère le rencontre, rompu de fatigue ; ∴ D. — En cette voie d'amertume ∴ G. — Sa Mère le rencontre et son cœur défaille de tant d'affliction, ∴ D. — Voyant son Fils défiguré, ∴ G. — Abîmé des pieds à la tête. ∴ D. — Arrivés au Mont du Calvaire, ∴ G. — Promptement ils l'ont cloué sur la croix, lui ont donné du vinaigre, du fiel et il a été frappé d'un coup de lance ∴ D. — Au sein divin et sacré, ∴ G. — Par la main d'un soldat cruel. Roi de Gloire, puisque vous êtes mort par amour pour nous, ∴ D. — Nous penserons une fois par jour à la mort divine et à la Passion. ∴ G. — Pécheur, souffre dans tes entrailles, pleure dans ton cœur; ∴ D. — Pécheur, souffre dans tes entrailles, ∴ G. — Pleure dans ton cœur, dans ton cœur. ∴ D. — Je demande pardon, ô Roi de Gloire ! de tout mon cœur ; ∴ G. — Je demande pardon, moi pécheur, de tout mon cœur. ∴ D. — Je demande pardon, ô Roi de Gloire ! de tout mon cœur ; ∴ Je demande pardon, je suis pécheur !

Le Contrepas demeure, dans les hautes vallées roussillonnaises du Vallespir et du Conflent, une survivance des anciennes danses religieuses, telles qu'elles étaient en honneur dans la catholique Espagne. Cervantès assure que, de son temps, le contrepas était d'importation récente. L'indication ne nous renseigne guère sur l'origine de la danse, mais elle autorise à croire que les *balls* datent de bien avant le contrepas. Celui-ci ne se danse plus en entier aujourd'hui et rares sont les vieillards qui peuvent maintenant psalmodier des fragments de ce récit complet de la Passion (1). Les Coblas seules — et notamment celle de M. Albert Manyach, de Céret, de qui je tiens le précieux document — se transmettent et jouent encore les passages typiques de la mélodie, dont on retrouve un écho assez fidèle dans certaines danses béarnaises notées ci-après. Le *Contrapas llarch* s'appelle *Sardana* en Roussillon. Le caractéristique point d'orgue, qui marque, dans le Contrepas et à la troisième reprise de chaque motif d'un bal une courte suspension de la danse, porte le nom catalan de *lo rolleu*.

(1) Voyez plus haut, p. 191, comment se dansait le Contrepas. On trouvera les Complaintes de la Passion, étrangères à la danse, parmi les Chants Religieux, Livre II, Chap. XII.

Bourrées et Réménilles.

A LA NAUT, A LA MOUNTAGNO

(LA-HAUT, A LA MONTAGNE)



A la naut, à la mountagno,
Le coucut que y a cantat.
Le coucut que y a cantat,
Tira la la la la lèro,
Le coucut que y a cantat,
Tira la la la la lara.

∴

Quand las crabos auran lano,
Las fennos auran bountat.

∴

An le cap de l'espardelho
Y èi lhebat le debantal.

[Vallée de Massat]

TRAD. — Là-haut, à la montagne. — Le coucou a chanté. ∴ Quand les chèvres auront de la laine — Les femmes auront de la bonté. ∴ Avec la pointe de mon espadrille — Je lui ai soulevé le tablier.

ANAN LÈU, FILHETOS

(ALLONS VITE, FILLETTES)



Anan lèu, filhetos, } *bis.*
Anan lèu dansa.
Tra la la la la la lèro } *bis.*
Tra la la la la la la.

⁂

Be la-n an cercado
Bouissou per bouissou;
Be l'abèn troubado
Amb'un poulit garçou.

⁂

Y anen, petitos,
Quittan ne le dol;
Le bicaré d'Ercé
Nous fe ana 'l filhol.

[Foix, Couserans]

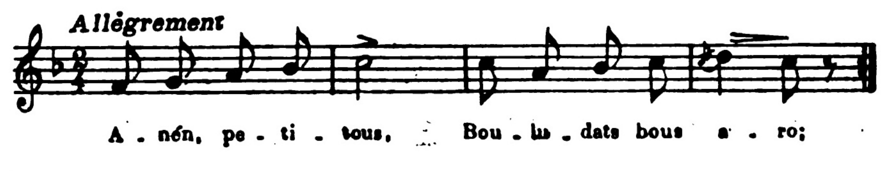
TRAD. — Allons vite, fillettes, — Allons vite danser. ⁂ Nous l'avons cherchée — Buisson par buisson ; — Nous l'avons trouvée — Avec un joli garçon. ⁂ Et allons, petites, — Quittons le deuil ; — Le vicaire d'Ercé — Nous fait aller au festin.

Air très répandu tout le long de la chaine, et dont *La Bepa* (ci-dessus, p. 173) et la *Danse de l'Escoube* (ci-après, p. 250) sont les variantes catalane et béarnaise. Motif de bourrée ou de réménille excessivement populaire dans le pays de Foix et le Couserans.

Ercé — avec Ustou, patrie des montreurs d'ours ariégeois (voy. Chap. VI) — est un village couseranais, situé après Oust, sur la route de Saint-Girons à Aulus.

ANEN, PETITOUS

(ALLONS, PETITS)





Anen, petitous,
Bouludats-bous aro ;
Se nou'n fa pas lèu,
Jou m'en bau tout aro.

*
* *

Anen, petitous,
Anen ara mountagno;
Faren pescajous,
Manjaren castagnos.

*
* *

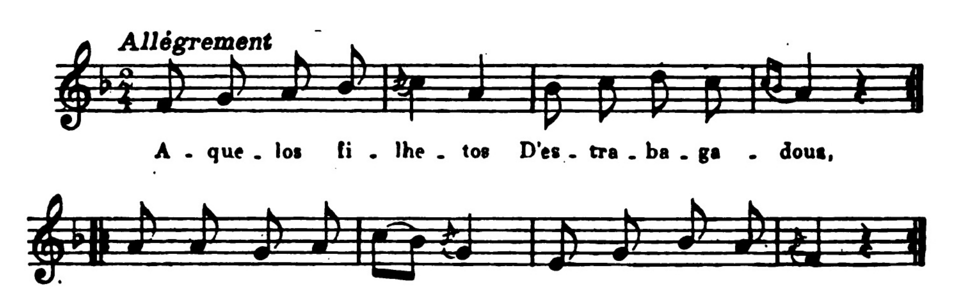
Bido d'un pastou,
Bido regalado :
Le maiti, leitou,
La neit la calhado.

[Foix, Couserans]

TRAD. — Allons, petits. — Remuez-vous maintenant ; — Si on ne le fait pas bientôt, — Je m'en vais tout de suite. ⁂ Allons, petits. — Allons à la montagne ; — Nous ferons des crêpes, — Nous mangerons des châtaignes. ⁂ Vie de pasteur, — Vie de bonne chère : — Le matin, du petit lait, — La nuit, du lait caillé.

AQUELOS FILHETOS

(CES FILLETTES)



Aquelos filhetos } *bis*
D'es trabalhadous, }
Touto la neit rodon, } *bis*
Pr'aquelis cantous. }

⁂

Croumpègui uno boudego,
Me coustèc nau francs;
Le que la bouldra aprene
N'en coustara autant.

⁂

Benets à toute ouro,
Benets quand bouldrets;
A la gran carrièro
Nous atroubarets.

Canto, canto, griuo,
At cap d'un peròu;
Mama qu'es poulido,
Papa que la bòu.

⁂

— Que has aqui, Pepo,
Que has aqui-tau ?
Ne parissios bèro
Le joun de Nadau.

⁂

M'apèron puncèlo,
E jou que nou-n soùn ;
Per uno bagatèlo
M'an cambiat moun noum.

[Foix] [Couserans]

TRAD. — Ces fillettes — Des tâcherons. — Toute la nuit rôdent — Par un coin de rue. ⁂ J'achetai une cornemuse, — Elle me coûta neuf francs; — A celui qui voudra l'apprendre, — Il en coûtera autant. ⁂ Venez à toute heure, — Venez quand vous voudrez; — Dans la grande rue — Vous nous trouverez. ⁂ Chante, chante, grive, — A la cime d'un poirier; — Maman est jolie, — Papa la veut. ⁂ Que fais-tu là, Joséphine, — Que fais-tu là-même ? — Tu paraissais belle, — Le jour de Noël. ⁂ On m'appelle pucelle, — Et je ne le suis pas; — Pour une bagatelle — On m'a changé mon nom.

La mélodie est une variante de l'air d'*Aqueres Mountines*, chanson d'amour que l'on trouvera au chapitre suivant.

A RA MOUNTAGNO

(A LA MONTAGNE)



A ra mountagno,
  Ma maire, } *bis*
A ra mountagno,
A ra mountagno
Qu'en jogon del biouloun.
  Ma maire,
A ra mountagno
Qu'en jogon del biouloun.

S'en jogon goaire,
  Ma maire,
S'en jogon goaire,
Y cau ana dansa.

— Se bas en danso,
  Ma hilho,
Se bas en danso,
Toun marich t'en batra.

— Se-m bat, que-m bato,
  Ma maire,
Se-m bat, que-m bato,
Jou bé m'y tournarè.

— Se tu t'y tournos,
  Ma hilho,
Se tu t'y tournos,
L'ase b'en courrera. (1)

— S'en cour, qu'en courre,
  Ma maire,
S'en cour, qu'en courre,
Per bous b'en a courrut.

— Se l'ase sauto,
  Ma hilho,
Se l'ase sauto,
Toutis que n'en diran ?

— N'en diran toutis,
  Ma maire,
N'en diran toutis :
Bielh ase échaurelhat.

(1) Allusion à l'*Asouade*. On en trouvera l'explication au Chap. X du Livre II.

Au loc d'aurelhos,
Ma maire, } *bis*
Au loc d'aurelhos,
Au loc d'aurelhos,
Que n'a cornos au cap,
Ma maire,
Au loc d'aurelhos,
Que n'a cornos au cap.

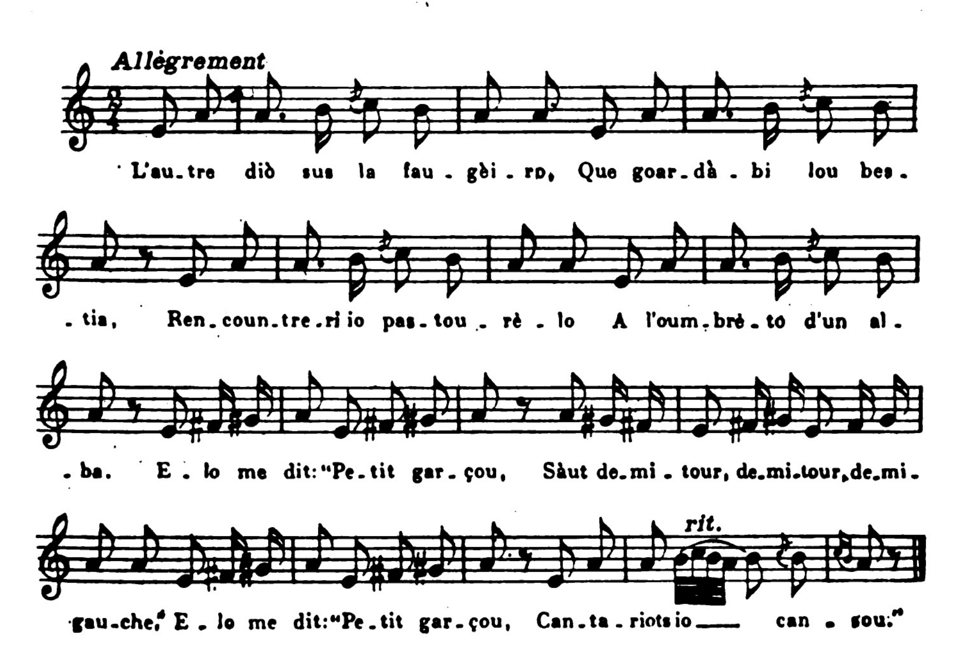
[Couserans, Comminges]

Trad. — A (sur) la montagne, — Ma mère, — On joue du violon. ∴ Si l'on n'en joue guère, — Ma mère, — Il faut y aller danser. — Si tu vas en danse, — Ma fille, — Ton mari te battra. ∴ S'il me bat, qu'il me batte, — Ma mère, — Je me rendrai. ∴ Si tu te rends, — Ma fille, — L'âne courra. ∴ S'il court qu'il courre, — Ma mère, — Pour vous il a bien couru. ∴ Si l'âne saute, — Ma fille, — Qu'en dira-t-on ? ∴ Ils en diront tous, — Ma mère, — Vieil âne essorillé. ∴ Au lieu d'oreilles, — Ma mère, — Il (mon mari) aura cornes au front.

Chanson de danse extrêmement répandue dans tout le Midi. Weckerlin et Champfleury en ont publié une leçon française du Bas-Languedoc ; Cénac-Moncaut, Bladé, Arnaudin en ont recueilli des versions occitanes sur différents points de la Gascogne. Celle-ci provient de Bethmale — où elle reste l'une des bourrées les plus populaires — et de Foix — qui a adopté ce timbre comme air national de sa remenille. Mélodie et poésie sont partout identiques.

L'AUTRE DIO SUS LA FAUGÈIRO

(L'AUTRE JOUR SUR LA FOUGÈRE)



L'autre dio sus la faugèiro,
Que goardàbi lou bestia,
Rencountrèri io pastourèlo
A l'oumbreto d'un alba.
Elo me dit : « Petit garçou, »
Saut demi-tour, demi-tour, demi-
[gauche,
Elo me dit : « Petit garçou,
Cantariots io cansou ? »

Jou per plaire à la bergèro } *bis.*
Me metèri à canta,
E per milhou la countenta,
Me metèri à dansa.

Jou la prengui e l'embrassi, } *bis.*
Sus l'erbèto la pausèi ;
Elo jamais noun digo ré,
De tant que preniò plasé.

Las poupétos de la bergèro
Sentission à soun parel,
E lai de lai doumaisèlos
A la roso dou musquè.
O Diu bibant ! Qu'auét hèit pla,
Saut demi-tour, demi-tour, demi-
[gauche,
O Diu bibant ! Qu'auét hèit pla,
Se bous y bouliots tourna.

[Comminges]

Trad. — L'autre jour sur la fougère, — (Tandis) que je gardais le bétail, — Je rencontre une pastoure — (Assise) à l'ombre d'un saule. — Elle me dit : « Petit garçon, » — Saut demi-tour, demi-tour, demi-gauche, — Elle me dit : « Petit garçon, — Chanterais-tu une chanson ? » ∴ Moi pour plaire à la bergère — Je me mis à chanter, — Et pour mieux la contenter, — Je me mis à danser. ∴ Je la prends et l'embrasse, — Sur l'herbe la pose ; — Elle jamais ne dit rien, — De tant qu'elle prenait plaisir. ∴ Les petits seins de la bergère — Sentaient à leurs pareils, — Et ceux des demoiselles — A la rose du musqué. — O Dieu vivant ! Que vous feriez bien, — Saut demi-tour, demi-tour, demi-gauche, — O Dieu vivant ! Que vous feriez bien — Si vous y vouliez revenir (Si vous vouliez recommencer).

LES CAULETS

(LES CHOUX)



Variante mélodique :



Les caulets qu'an la tourrado
Pel sol se deichon ana ;
Atal fan las junos filhos,
Quand passon de marida.

⁂

Dus ausèts sus une espigo
Nou s'en poden susteni ;
Dus goujats ambe uno filho
Nou d'en poden deberti.

⁂

Fan las bouches malo caro
Yè quand perdèn lai rasits ;
Atal fèn lai juesos fennos
Yè quand pèrden lei marits.

⁂

Miro lo-t quand ba à la messo,
Miro lo-t à camina ;
E se aro nou t'agrado,
James nou t'agradara.

⁂

Achi-bach, à 'ras Bantinos,
N'y a un pè de roumani,
Qui flourich e mes que grano,
Qui flourich cado mati :

⁂

Aqui, naut, ne soun pujado,
Aro, quin debararè ?
'Ras escalos soun trincados,
Tenguei-me que nou cairè.

⁂

El dio que jo m'maride,
Nou fara fret ne calou ;
Pouiran dire, noum del diable !
Que n'atrapat la sasou.

⁂

Tres ans y a que soun casado,
Cado anado n'è pres prorc ;
N'y a qu'anguagn e 'ra autro anado :
Aro hè dus ans tapoc.

[Foix, Couserans]

VAR. — 1. ... quand soun tourradis, géladis, — 2. Toutis s'en...

TRAD. — Les choux qui sont gelés, — Sur le sol se laissent choir ; — Ainsi font les jeunes filles, — Quand l'âge du mariage est passé. ⁂ Deux oiseaux sur un épi — Ne peuvent se tenir ; — Deux galants avec une jeune fille — Ne peuvent se divertir.. ⁂ Les buis font triste mine — Quand ils perdent leurs racines ; — Ainsi font les jeunes femmes — Quand elles perdent leur mari. ⁂ Regarde-la quand elle va à la messe, — Regarde-la quand elle est sur le chemin ; — Si elle ne te plait alors, — Elle ne te plait alors, — Elle ne te plaira jamais. ⁂ Là-bas, aux Bantines (hameau de Saint-Lary), — Il y a un pied de thym, — Qui fleurit et graine aussi, — Qui fleurit chaque matin. ⁂ Ici, en haut, je suis montée, — Comment descendrai-je maintenant ? — Les échelles sont rompues, — Tenez-moi que je ne tombe pas. ⁂ Le jour où je me marierai, — Il ne fera ni froid ni chaud ; — On pourra dire, nom d'un diable ! — Que j'ai eu de la chance quant à la saison. ⁂ Il y a trois ans que je suis casée, — Chaque année j'ai eu un porc; — Il n'y a que cette année et l'année dernière : — Cela fait deux ans sans rien.

La plupart de ces quatrains sont communs à plusieurs régions. Le second et le huitième, entre autres, textuellement traduits en catalan, se disent dans la Cerdagne et le Roussillon, où ils se chantent sur les airs de *Corrandas* notés ci-dessus, p. 175.

Les variantes mélodiques du thème type sont innombrables en Foix et en Couserans

Pour faire danser la *bourègo*, la *réménilho*, la *planièrado*, les ménétriers enchaînent plusieurs motifs à la suite, après avoir répété chacun d'eux tant et plus ; ils commençaient généralement par l'air de *Les Caulets*, passaient ensuite à la mélodie d'*Anan lèu, filhetos* (ci-dessus, p. 202), abandonnaient celle-ci pour le timbre d'*Anen, petitous* (ci-dessus, p. 203) et reprenaient le tout à satiété, faisant interminablement durer la danse.

LA CRABO DE JAN DURAND

(LA CHÈVRE DE JEAN DURAND)



Jan Durand n'abio 'no crabo,
Crabirabo sept cops l'an.
Lantarirantė, } bis
Lantarirantan. }

Ne fousquèc pla malurouso
D'ana à l'ort de Jan Durand.

S'y manjèc toutos las plantos
E mèmo les caulets blancs.

La mandèc debant le jutge,
Le jutge al parloment.

Quand fuguèc debant le jutge
Fiquèc tres pets en abant.
—Aqui gn'a dous per Moussu l'jutge
E l'autre per Jan Durand.

Un plen sac de croutarèlos,
Aqui gn'a per paga l'sergent.

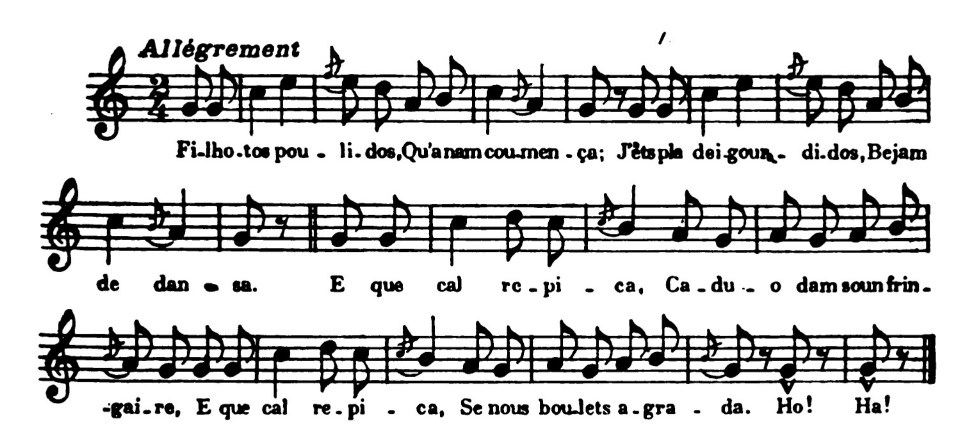
Lantarirantė, } bis
Lantarirantan. }

[Vallée de Massat]

TRAD. — Jean Durand avait une chèvre, — Elle avait des chevreaux sept fois l'an. — Lantarirantė, — Lantarirantan. ⁂ Elle fut bien malheureuse — D'aller au jardin de Jean Durand. ⁂ Elle y a mangé toutes les plantes — Et même les choux blancs. ⁂ On l'envoya devant le juge, — Le juge au Parlement. ⁂ Quand elle fut devant le juge — Elle fit trois pets en avant. ⁂ Là, il y en a deux pour Monsieur le juge — Et l'autre pour Jean Durand. ⁂ Un plein sac de crottes, — Cela pour payer le sergent. — Lantarirantė, — Lantarirantan.

FILHOTOS POULIDOS

(FILLETTES JOLIES)



Filhotos poulidos,
Qu'anam coumença;
J'èts pla deigourdidos,
Bejam de dansa.
E que cal repica,
Caduno ambe soun fringaire,
E que cal repica,
Se nous boulets agrada.
Hò ! Hà !

***

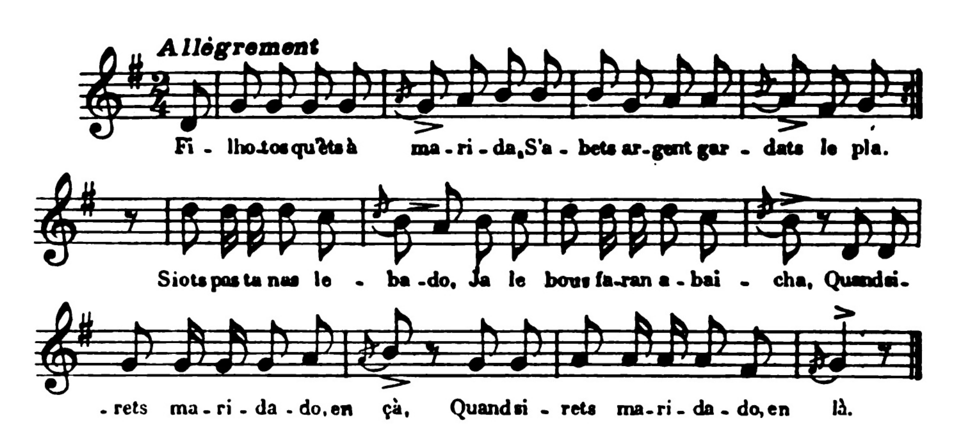
Jo qu'en soun chicoto
Pusque Diu ba bol,
Escarabilhadoto
Coumo un parpalhol.

[Vallée de Massat]

Trad. — Fillettes jolies, — Nous allons commencer; — Vous êtes très dégourdies, — Voyons de danser. — Il faut recommencer, — Chacune avec son galant, — Il faut recommencer, — Si vous voulez nous plaire. — Ho ! Ha ! *** Moi je suis petiote, — Puisque Dieu le veut, — Eveillée — Comme un papillon.

FILHOTOS QU'ÈTS A MARIDA

(FILLES A MARIER)



Filhotos qu'èts à marida,
S'abets argent, gardats le pla.
Siots pas ta nas lebado :
Ja le bous faran abaicha
Quand sirets maridado, en çà,
Quand sirets maridado, en là.

Le bostre home jalous sira ;
En loc nou boun dichara ana
Qu'en ço del bostre paire.
E mes encaro bous dira :
« Nou-y demores pas gaire, en çà,
Nou-y demores pas gaire, en là ! »

E quand la neit bou-n tournarets,
Al couegn del foc le troubarets,
Que boun fara la caro.
Alabets, ja regretarets
De n'estre maridado, en çà,
De n'estre maridado, en là.

Quand ne sirets al cap de l'an,
N'aurets une filho ou efan
Que ne sira plouraire.
Touto la neit, en le bressan,
Nou durmirets pas gaire, en çà,
Nou durmirets pas gaire, en là.

N'aurets le debantal pichous,
Le gardo-raubo tout merdous,
N'anirets mal coufado :
Anirets pu soubent al riu
Que nou-y ets pas anado, en là.
Que nou-y ets pas anado, en là.

[Vallée de Massat]

TRAD. — Jeunes filles à marier, — Si vous avez de l'argent, gardez le bien. — Ne levez pas tant le nez (ne soyez pas si fières), — On vous l'abaisserait — Lorsque vous serez mariée. ∴ Votre mari sera jaloux ; — Il ne vous laissera aller nulle part —

Sinon chez votre père. — Et, mieux encore, il vous dira : — « N'y reste pas trop ! » ⁂ Et le soir, quand vous reviendrez, — Vous le trouverez au coin du feu, — Qui vous fera mauvaise mine. — Vous regretterez alors — D'être mariée. ⁂ Au bout de l'année — Vous aurez fille ou garçon — Qui sera pleurard. — De toute la nuit, en le berçant, — Vous ne dormirez guère. ⁂ Vous aurez le tablier mouillé, — Le pare-robe tout foireux, — Vous irez mal coiffée : — Et il vous faudra aller (laver) au ruisseau — Plus souvent que vous n'y fûtes.

LA FOURMIGO ROUJO

(LA FOURMI ROUGE)



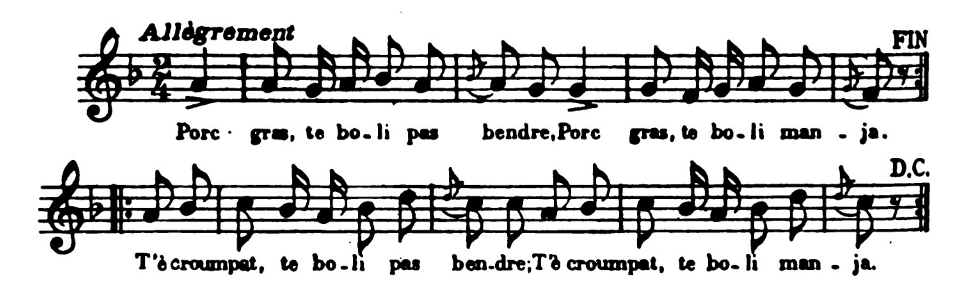
La nostro Marianno,
Camo de faroulh,
La fourmigo roujo
L'a picado al d'joulh.

[Couserans, Foix]

TRAD. — Notre Marianne, — Jambe de pelle (à feu), — La fourmi rouge — L'a piquée au genou.

PORC GRAS, TE BOLI PAS BENDRE

(PORC GRAS, JE NE VEUX PAS TE VENDRE)



Porc gras, te boli pas bendre,
Porc gras, te boli manja.
Tè croumpat, te boli pas bendre,
Tè croumpat, te boli manja.

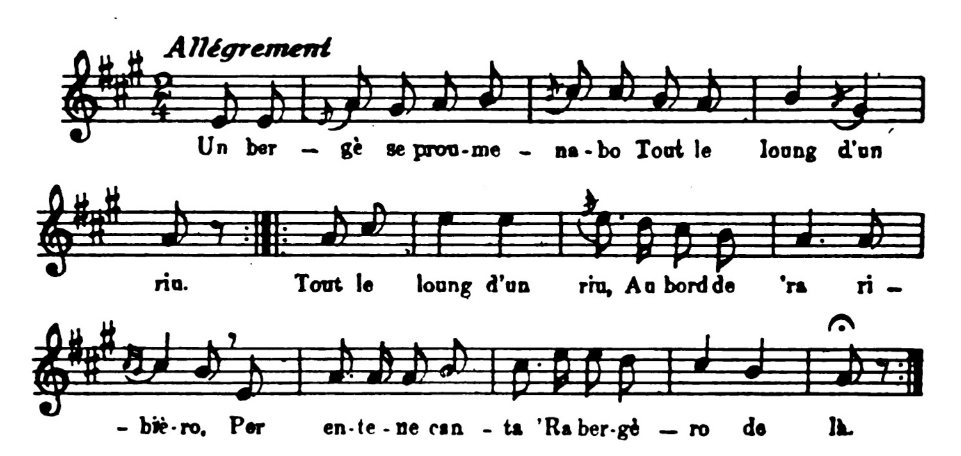
[Foix]

TRAD. — Porc gras, je ne veux pas te vendre, — Porc gras, je veux te manger. — Je t'ai acheté, je ne veux pas te vendre, — Je t'ai acheté, je veux te manger.

L'air de la première reprise a été emprunté à la ronde française : *Dansons la Capucine*.

UN BERGÈ SE PROUMENABO

(UN BERGER SE PROMENAIT)



Un bergè se proumenabo } *bis.*
Tout le loung d'un riu;
Tout le loung d'un riu, } *bis.*
Al bord de la ribèro,
Per enténe canta
Ra bergèro de là.

« Bergèro, de delà r'aigo
Passats-boun de-çà;
Passats-boun de-çà,
Le loung d'aquesto prado,
Passats-boun de-çà,
Que parlarèm d'amou.

— E quin boulets que jou pàssi,
Que nou y a batèu ;
Que nou y a batèu,
Ni nat poun d'arcado,
Nit nat pastourèu
Qui ne siò fidèu.

—Si tu n'éros fideloto,
Jou bé t'en siriò ;
Jou bé t'en siriò,
Pendent touto'ra bito,
Jou bé t'en siriò,
Bé t'en espousario.

— Que jou soun malurouso } *bis.*
D'abé tant aimach !
D'abé tan aimach } *bis.*
Pendent touto ma bito;
D'abé tan aimach
E nou abé ré gagnach ! »

[Vallée de Bethmale]

VAR. — **12.** D'amou bam parlà.

TRAD. — Un berger se promenait — Tout le long d'un ruisseau ; — Tout le long d'un ruisseau, — Le long de la rivière, — Pour entendre chanter — La bergère de

l'autre côté. ∴ « Bergère de l'autre rive, — Passez de ce côté-ci ; — Passez de ce côté-ci, — Le long de cette prairie, — Passez de ce côté-ci, — Nous parlerons d'amour. ∴ — Et comment voulez-vous que je passe, — Il n'y a pas de bateau ; — Il n'y a pas de bateau, — Ni aucune arche de pont, — Ni aucun pasteur — Qui soit fidèle. ∴ — Si tois tu étais fidèle, — Moi bien je t'en serais ; — Moi bien je t'en serais, — Pendant toute la vie, — Moi bien je t'en serais — Et je t'épouserais. ∴ — Que je suis malheureuse — D'avoir tant aimé ! — D'avoir tant aimé — Pendant toute ma vie, — D'avoir tant aimé — Et de n'avoir rien gagné ! »

La mélodie de cette bourrée bethmalaise ne se chante en majeur que dans certaines parties du Castillonnais ; partout ailleurs, au long de la Ballongue même et en Couserans, elle change de modalité et redevient mineure. Il suffira donc d'en transposer le mode et de la lire en *la* mineur pour lui rendre sa physionomie la plus répandue, qui se retrouve, d'autre part, dans le branle ossalois : *Hilhote, de delà l'aigue* (ci-après, p. 226), dont ladite bourrée offre une variante caractéristique.

Le premier couplet de la poésie semble particulier à Bethmale — du moins n'en ai-je trouvé traces que là et en Castillon seulement ; les trois suivants sont ceux de la version béarnaise, également commune à la Bigorre, au Comminges et au Couserans ; le dernier, fréquemment reproduit dans d'autres chansons populaires, est venu s'ajouter à celle-ci sans lui appartenir en propre.

Les femmes de la vallée de Bethmale aimaient beaucoup à chanter *Un bergè se promenabo*, lorsqu'elles se rendaient par groupes au travail des chemps, certaines d'entre elles portant équilibré sur la tête le berceau au fond duquel reposait leur nourrisson — fardeau qui ne les empêchait nullement de tenir leur partie dans le chœur improvisé.

Bourrées et Réménilles instrumentales.





[Foix]



[Couserans, Foix]



[Vallée de Biros]

Bourrée particulière au Castillonnais, tenant un peu de la Traversée ; elle porte dans le Biros le nom de *Era Castagno — La Châtaigne*.

Il existe d'autres bourrées ariégeoises, mais de caractère moins accusé que les principaux types publiés ici. Ont été écartées, comme trop peu significatives, certaines pièces qui— pêle-mêle avec celles-ci — me furent chantées à **Audinac, Ax, Castillon, Massat, Naudy, Saurat, Tarascon, Ustou, Vicdessos,** et dont j'ai néanmoins pris notation.

Ramelets.



On retrouve, dans toutes les régions pyrénéennes et sous des formes analogues, l'air de branle dont ces deux mélodies offrent les aspects caractéristiques.



Le nom de ramelet désigne aussi, en certains endroits, la danse qui s'exécute les jours de fête, au cours d'un passe-rue, quand les musiciens font halte, avant de présenter à quelque notabilité l'assiette quêteuse où s'étale le fruit enchâssé d'or (Voyez la notice du present chapitre).

Branles.

A TOUT L'ENTOUR DE L'OUM

(TOUT AUTOUR DE L'ORMEAU)



A tout l'entour de l'oum (*bis*)
Dansen las joenes filhes. (*bis*)

La plus bère qui j'ei,
Disen qu'ère m'aimie.

« Harets-me bèt bouquet,
La mie amou, Margalide ?

— Las ! de que-u be harè ?
L'arrose qu'èi falhide,

L'arroumani qu'èi sec,
La majourane èi triste,

— Hèt-lou me de laurè,
La bère Margalide. »

En risén que l'y hè,
En plouran que l'y doune.

« Que diséran la gent
Que bous èret m'aimie.

— Dechat parla la gent
E dechat-lous ne dise;

Quoand ajen prou parlat, (*bis*)
Nou saberan que dise. » (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Tout autour de l'ormeau — Dansent les jeunes filles. ∴ La plus belle qui y est, — On dit qu'elle est ma mie. ∴ « Me ferez-vous un beau bouquet, — Mon amour, Marguerite ? ∴ — Hélas ! de quoi vous le ferai-je ? — La rose a disparu, ∴ Le thym est sec, — La marjolaine est fanée. ∴ — Faites-le moi de laurier, — La belle Marguerite. » ∴ En riant elle le lui fait, — En pleurant elle le lui donne. ∴ « Les gens diront — Que vous êtes ma mie. ∴ — Laissez parler les gens — Et laissez-les-dire ; ∴ Quand ils auront assez parlé, — Ils ne sauront plus que dire. »

BÈRE PASTOURE RENCOUNTRÈ

(JOLIE BERGÈRE RENCONTRÉE)



« Bère pastoure rencountrè (*bis*)
A l'oumbre de la rose. (*bis*)

Tant soi anat e soi tournat
De France en Catalougne,

Que jamei lous mes oelhs deu cap
N'an bist ue tau pastoure.

— Ségne, pusque tant me bantat,
Deu chibau cau descende;

Estacat-be boste chibau
A la plus haude brangue,

Estenet-be boste mantèu
A la fresque arrousade :

Jou-n bau bira lous mes moutous,
Batlèu serèi tournade. »

Quoand ere esté delà la mè,
A canta s'ei boutade :

« Armade, armade, chibaliè,
Armade la begade.

De vingt-e-cinq qui-n a passat,
De touts me soi trufade;

Tau ne harèi de tu, galant, (*bis*)
Per aqueste begade. » (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

VAR. — 1. Gajo.

TRAD. — « Jolie bergère rencontrai — A l'ombre de la rose. ∴ Tant (de fois) je suis allé et je suis revenu — De France en Catalogne, ∴ Que jamais les yeux de ma tête n'ont vu une telle bergère. ∴ — Seigneur, puisque tant vous me vantez, — De cheval il faut descendre; ∴ Attachez votre cheval — A la plus haute branche, ∴ Etendez votre manteau — A la fraîche rosée : ∴ Je m'en vais tourner mes moutons, — Bientôt je serai revenue. » ∴ Quand elle fut par delà la haie, — A chanter elle s'est mise : ∴ « A l'armée, à l'armée, chevalier, — A l'armée pour cette fois. ∴ De vingt-cinq qui sont passés, — De tous je me suis moquée; ∴ Ainsi je ferai de toi, galant, — Pour cette fois. »

On trouvera dans divers chapitres suivants, et parmi les pastourelles notamment, d'autres chansons traitant le même thème de *L'Occasion manquée*.

BONJOUR, MAITRE MÉDECIN



« Bonjour, maître médecin, (*bis*)
Et à toute la compagnie,
Lan tire lire lan lire,
Et à toute la compagnie,
Lan tire lire lan la.

— Je ne suis pas venu ici,
Ni pour chanter, ni pour rire;

Je suis venu expressément
Pour demander votre fille.

— Monsieur, laquelle voulez-vous ?
La grande ou la petite ?

— La petite, s'il vous plaît,
Car elle est la plus jolie. »

La grande est auprès du feu,
Elle pleure, elle soupire.

« Ma sœur, ne pleurez pas tant,
Car vous serez mariée,

Avec un riche marchand,
Revendeur de pommes cuites.

Et il vous mènera à Paris, (*bis*)
A cheval ou à bourrique,
Lan tire lire lan lire,
A cheval ou à bourrique,
Lan tire lire lan la.

[Vallée d'Ossau]

Une variante de ce texte a été citée par le Comte de Puymaigre, qui la tenait du fameux guide ossalois, Lanusse père. Rivarès a publié une notation approximative de la mélodie. Bien que cette chanson ait moins de caractère que d'autres en dialecte, je la donne précisément parce que c'est l'un des rares branles d'Ossau qui soient en français, et aussi, afin d'en préciser la ligne mélodique, telle que me l'a dictée la fidèle mémoire du vieux *cantadou*, Jean Lacrouts.

COULOURINE DE ROSE

(COULEUR DE ROSE)



Coulourine de rose, (*bis*)
Sabou de roumani. (*bis*)

M'an dit las gens per bile,
Que bous b'en boulèts i.

Au méns que m'at digoussets,
Camises bous hari.

Las b'en hari de tele,
Cousudes dab hiu fi.

Au cap de la cousture
L'amou que-y pausari.

E quoand las be boutessets,
Que-b soubiérets de mi.

E quoand las be tiressets,
Harets u gran souspi.

Coulourine de rose, (*bis*)
Sabou de roumani. (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Couleur de rose, — Saveur de thym. ∴ M'ont dit les gens en ville — Que vous voulez vous en aller. ∴ Au moins que vous m'en avertissiez, — Chemises vous ferai. ∴ Vous les ferai de toile, — Cousues avec du fil fin. ∴ Au bout de la couture — L'amour j'y poserai. ∴ Et quand vous les mettriez, — Vous vous souviendriez de moi. ∴ Et quand vous les retireriez, — Vous pousseriez un grand soupir.

Poésie exquise, de sentiment délicat, qui aurait dû être classée parmi les chansons d'amour, n'eût été son rythme de danse nettement accusé.

DE MOUSSU DE MAITINATS

(DE MONSIEUR DE MAITINATS)



De Moussu de Maitinats } *bis.*
Qui a tant bère filhe.
Haut lou pè, beroujine, haut, } *bis.*
Haut lou pè, beroujine.

L'a malaude dens soun lheit
D'ue gran' malaudie.

Ba cerca lou medeci,
Lou miélhe de la bile.

« Medecî, bou medecî,
Quin mau abè ma filhe ?

Si-n a frèbe ou mau de cap,
Ou mau qui-s pousque dise ?

— N'a frèbe ni mau de cap,
Ni mau qui-s pousque dise ;

Maitinats, marida-t la,
Bètlèu sera goaride.

Dat-la à Mous de Lenfermiè
Ou à Mous de Calandrie.

— Lenfermiè n'ei pas ta mouè } *bis.*
Ni tapoc Calandrie. »
Haut lou pè, beroujine, haut, } *bis.*
Haut lou pè, beroujine.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — De Monsieur de Maitinats — Qui a une tant belle fille. — Haut le pied, joliette, haut, — Haut le pied, joliette. ∴ L'a malade dans son lit — D'une grande maladie. ∴ Va chercher le médecin, — Le meilleur de la ville. ∴ « Médecin, bon médecin, — Quel mal a ma fille ? ∴ A-t-elle la fièvre ou le mal de tête, — Ou un mal qu'on ne peut dire ? ∴ — Maitinats, mariez-là, — Bientôt elle sera guérie. ∴ Donnez-la à M. de Lenfermier — Ou à M. de Calandrie. ∴ — Lenfermier n'est pas à moi — Ni non plus Calandrie. » — Haut le pied, joliette, haut, — Haut le pied, joliette.

LAS GUERRES SOUN CRIDADES

(LES GUERRES SONT PROCLAMÉES)



Las guerres soun cridades, (*bis*)
Là-bach, au pèis la mè,
La doundène, la doundène,
Là-bach, au pèis la mè,
La doundène, la doundè.

Aussau qu'a gentilòmi,
Trés filhetes n'abè.

S'en ba ta la prumère :
« Ma filhe, e-y bos alè ?

— Nani, nani, moun père,
Ta la guerre n'irè. »

S'en ba ta la darrère :
« Ma filhe, e-y bos alè ?

— Oui-da, oui-da, moun père,
Ta la guerre jou irè;

Dats-me boste cabale,
La qui sab batalhè;

Balhats-me bostes armes,
Las qui tienéts deu Rouè;

Balhats-me u petit page
Qui sie fidèu à mouè. »

Jane la batalhère
Souns souldats qu'arrangè

E la garde aussalese (*bis*)
Tout qu'en at fricassè,
La doundène, la doundène,
Tout qu'en at fricassè,
La doundène, la doundè.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Les guerres sont proclamées, — Là-bas, au pays de la mer, — La dondaine, la dondaine, — Là-bas, au pays de la mer, — La dondaine, la dondé. ∴ En Ossau, il y a un gentilhomme, — Trois fillettes il a. ∴ S'en va (trouver) la première: — « Ma fille y veux-tu aller ? ∴ — Nenni, nenni, mon père, — A la guerre je n'irai

(pas). » ⁘ S'en va (trouver) la dernière : — « Ma fille y veux-tu aller ? ⁘ — Oui-da, oui-da, mon père, — A la guerre j'irai ; ⁘ Donnez-moi votre cavale, — Celle qui sait batailler; ⁘ Donnez-moi vos armes, — Celles que vous tenez du Roi; ⁘ Donnez-moi un petit page — Qui me soit fidèle. » ⁘ Jeanne la guerrière — Ses soldats a rangés ⁘ Et la garde ossaloise — A tout taillé en pièces, — La dondaine, la dondaine, — tout taillé en pièces, — La dondaine, la dondé.

Appartient au cycle de *La Fille-Soldat.*

HILHOTE, DE DELA L'AIGUE

(FILLETTE, DE L'AUTRE RIVE)



« Hilhote, de delà l'aigue, } *bis.*
Passaréts en-çà ?
Passaréts en-çà } *bis.*
Ta d'aquestes prades,
Hors l'arrai deu sou
Parlarém d'amou.

— Quin bouléts que jou que pàssi,
Que nou y a batèu ?
Que nou y a batèu
Ni nat pount d'arcade,
Ni nat pastourèu
Qui sie fidèu.

Si tu n'ères fidelote, } *bis.*
Troubarés batèu
Troubarés batèu ; } *bis.*
Tabé pount d'arcade,
Tabé pastourèu
Qui-t seré fidèu. »

[Vallée d'Ossau]

VAR. — Pastourete... Bergereto. 2. Passats boun dab jou. 5. Hors... Au rebat...

TRAD. — « Fillette, de l'autre rive,— Passerez-vous de ce côté-ci ? — Passerez-vous de ce côté-ci — Jusque dans ces prairies, — Hors des rayons du soleil — Nous parlerons d'amour. ⁘ — Comment voulez-vous que je passe, — Il n'y a pas de bateau ?

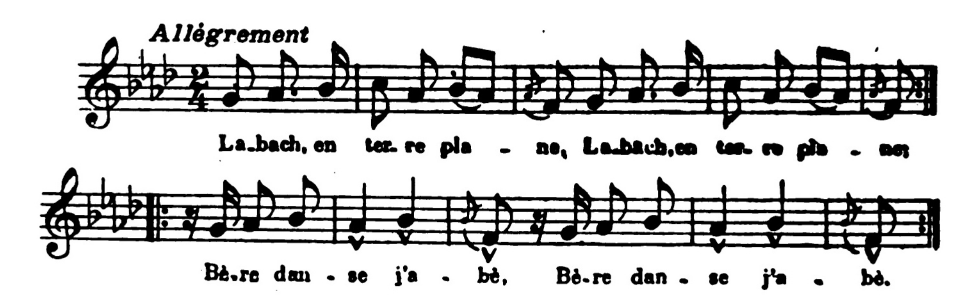
— Il n'y a pas de bateau — Ni aucune arche de pont, — Ni aucun pasteur — Qui soit fidèle. ∴ — Si toi tu étais fidèle, — Tu trouverais bateau ; — Tu trouverais bateau — Et aussi arche de pont, — Et aussi pasteur — Qui te serait fidèle. »

Rivarès a donné de la poésie une leçon quelque peu différente : la sienne est plus longue, mais renferme plusieurs couplets suspects d'avoir été remaniés, sinon ajoutés, au texte primitif; la mélodie par lui recueillie s'apparente au type ci-dessus noté.

Cette traditionnelle chanson de danse — dont la bourrée castillonnaise, *Un bergè se proumenabo*, offre une variante caractéristique — est demeurée populaire dans toute la partie gasconne de la chaîne.

LA-BACH, EN TERRE PLANE

(LA-BAS, EN TERRE PLANE)



Là-bach, en terre plane, (*bis*)
Bère danse j'abè : (*bis*)

Bère danse de filhes
Y de bèts chibaliès.

La bère Margalide
Boulè ana-y dansè.

Soun père ni sa mère
Nou l'y lechan alè.

Jan-Petit, soun bèu-frère,
De la guerre arribè.

La pren per sa mâ blanche,
En danse la menè.

Au permè tour de danse,
Lou galan la 'n espiè.

Au segoun tour de danse, (*bis*)
Lou galan la baisè. (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Là-bas, en terre plane, — Belle danse il y a : ∴ Belle danse de filles — Et de beaux chevaliers. ∴ La belle Marguerite — Veut y aller danser. ∴ Son père ni sa mère — Ne l'y laissent aller. ∴ Jean-Petit, son beau-frère, — De la guerre arrive. ∴ La prend par sa main blanche, — En danse la mène. ∴ Au premier tour de danse, — Le galant la regarde. ∴ Au second tour de danse, — Le galant la baise.

Sur ce même timbre de branle on danse, également en Ossau : *En France n'a tau bile — Coum ei la de Bazas.*

MATI S'EI LHEBAT

(MATIN S'EST LEVÉ)



Matî s'ei lhebat (*bis*)
Lou Rei d'Angleterre,
Ailas !
Lou Rei d'Angleterre.

S'en pren soun chibau,
Lou bride e lou sère.

Que s'en ba abeura
En ue hount tant clère.

Suòu camî trouba
Tredze damisèles.

Toutes las baisa,
Sinou la plus bère.

« Perqué-m refusat,
Lou Rei d'Angleterre ?

— Boste so m'a dit
Qu'èret maridège.

— Ben a pla mentit,
La fausse bilène.

Enter ere y jou
B'auram la gran'guerre ;

Ere lou pugnau
Y jou dab l'espèje.

Diseran las gens :
B'aciu la gran'guerre ;

Per u pâ de sos (*bis*)
Hèn trembla la terre,
Ailas !
Hèn trembla la terre ! »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Matin s'est levé — Le Roi d'Angleterre, — Hélas ! — Le Roi d'Angleterre. ∴ Il prend son cheval, — Le bride et le selle. ∴ S'en va l'abreuver — A une fontaine limpide. ∴ Sur son chemin trouve — Treize demoiselles. ∴ Toutes les baisa — Sauf la plus belle. ∴ « Pourquoi me refusez-vous, — Roi d'Angleterre ? ∴ — Votre sœur m'a dit — Que vous étiez mariée. ∴ — Eh ! bien elle en a menti, — La fausse vilaine. ∴ Entre elle et moi — Nous aurons la grande guerre ; ∴ Elle (avec) le poignard — Et moi avec l'épée. ∴ Les gens diront : — Voici la grande guerre ; ∴ Pour une paire de sœurs, — Tremble la terre, — Hélas ! — Tremble la terre ! »

Version béarnaise de la *Ronde du Roi d'Angleterre*, dont la leçon française a été donnée plus haut.

MOUN PAI QUE M'A MARIDADE

(MON PÈRE M'A MARIÉE)



Moun pai que m'a maridade, (*bis*)
A u souldat que m'a balhade. (*bis*)
Quio, lai, la,
A l'aunou de la mestresse } *bis.*
Cau dansa.

A u souldat que m'a balhade,
Que m'en hè pourta las armes :

L'arcabuse y mei l'espade,

Y au coustat la courte dague.

Y à la prumère batalhe,
N'a hèit cade bingt e quoate.

Sire le Rouè la s'a 'spiade;

Qu'a demandat à sous pages :

« Qui ei 'cet souldat qui 'tau frape ?

— Nou ei souldat, qu'ei bère dame !

— Hèt-la-me tourna'n batalhe !

— Hèt-la me tourna'n batalhe, (*bis*)
Jou lou doublarèi lous gages. » (*bis*)
Quio, lai, la.
A l'aunou de la mestresse } *bis.*
Caù dansa.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Mon père m'a mariée. — A un soldat m'a donnée. — Quio, lai, la. — En l'honneur de la maitresse — Il faut danser. ∴ A un soldat m'a donnée. — Qui me fait porter les armes : ∴ L'arquebuse et aussi l'épée. ∴ Et au côté la courte dague. ∴ Et à la première bataille. ∴ Elle en fait tomber vingt-quatre (ennemis). ∴ Sire le Roi l'a regardée (combattre); ∴ Il a demandé à ses pages : — « Quel est ce soldat qui frappe de cette manière ? ∴ — Ce n'est pas un soldat, c'est une belle dame ! ∴ — Fais-la moi retourner à la bataille ! ∴ — Fais-la moi retourner à la bataille, — Je doublerai ses gages. » — Quio, lai, la, — En l'honneur de la maitresse — Il faut danser.

D'autres chansons ossaloises célèbrent, comme celle-ci, les exploits guerriers d'une jeune fille ou d'une belle dame. Le courage féminin ne déplaisait point aux anciens montagnards d'Ossau, en raison même de leur humeur batailleuse. Ces hauts faits, d'ailleurs, devaient se renouveler fréquemment et un peu partout, à une

époque où la défense d'une ville assiégée commandait l'utilisation de toutes les énergies enfermées dans ses murs. Les Jeanne d'Arc et les Jeanne Hachette tiennent la tête de cette glorieuse lignée de femmes-soldats marchant au combat comme des hommes d'armes. Une certaine Jane Mahu, amazone dont la vigilance sauvegarda d'une attaque sarrasine une petite cité gasconne, semble les avoir précédées, suivant la ballade du Comminges classée parmi les *Chansons Historiques* (Livre II, Chap. VIII).

La chanson de danse que j'ai notée à Laruns, doit remonter au XVI[e] siècle, à en juger par l'arquebuse et la courte dague, armes que portait — d'après le texte même — notre héroïne béarnaise.

MOUN PÈRE M'A PROUMÈS U DOU

(MON PÈRE M'A PROMIS UN DON)



Moun père m'a proumès u dou, (*bis*)
Que-m boulè da marit barou ;
Adare que bié l'oumbre,
Adare cau dansa leujè
Quoand lou sourelh se couche.

Que-m boulèt da marit barou,
Are m'a dade à u joen pastou.

Que m'en hasè goarda moutous.

A cade troupèt cent e dus.

Lou loup se-m bié minja lous dus.

« Pastourete, t'oun èret bous ?

— A la cabane deus pastous.

— Pastourèle, que-y hasèt bous ?

— Pastourèle, que-y haset bous ?
— Au jos de cartos e aus doublous. »
Adare que bié l'oumbre,
Adare cau dansa leujè
Quoand lou sourelh se couche. »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Mon père m'a promis un don, — Il voulait me donner un mari baron; — A présent vient l'ombre, — A présent il faut danser léger — Quand le soleil se cou-

che. ⁘ Il voulait me donner un mari baron, — Maintenant il m'a donné à un jeune berger. ⁘ Il me fait garder les moutons. ⁘ A chaque troupeau cent et deux. ⁘ Le loup s'en est venu manger les deux. ⁘ « Bergère, où étiez-vous ? ⁘ — A la cabane des bergers. ⁘ — Bergère, qu'y faisiez-vous ? ⁘ — Bergère, qui faisiez-vous ? — Au jeu de cartes et aux doublons. » — A présent vient l'ombre, — A present il faut danser léger — Quand le soleil se couche.

La tonalité grégorienne de ce *branlou* est d'un savoureux archaïsme. On trouvera plus loin, au chap. V, *Chansons de Bergers*, une version mélodique toute différente.

QUE N'Y ABÈ BINT OU TRENTE

(IL Y AVAIT VINGT OU TRENTE)



Que n'y abè bint ou trente, (*bis*)
Soullats à la presou. (*bis*)

Lou plus joen d'aquets trente
En cante ue cansou.

Hilhe deu Rei de France
A la frinèste en cour.

Lou presounè l'a biste,
S'arrèste de chantè.

« O-y ! presounè de bile,
Perqué nou-n cantat bous ?

— Oei, hè sept ans, beroje,
Qu'entrèi à la presou.

Nou j'èi minjat pouralhe
Ni gigots de moutou.

— Oh ! presounè de bile,
De que bibet dounc bous ?

— Hilhe deu Rei de France,
De las bostes amous.

— Oh ! presounè de bile,
Oei, sourtit de presou.

— Hilhe deu Rei de France,
Que j'èi mouns coumpagnous.

Per boste boune gràci, (*bis*)
Touts, per amou de bous. » (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Il y avait vingt ou trente — Soldats à la prison. ⁘ Le plus jeune de ces trente — Chante une chanson. ⁘ La fille du Roi de France — (Est) à la fenêtre du palais. ⁘ Le prisonnier l'a vue, — S'arrête de chanter. ⁘ « Hé ! oh ! prisonnier de ville, — Pourquoi ne chantez-vous plus ? ⁘ — Aujourd'hui, il y a sept ans,

mignonne, — Que j'entrai à la prison. ∴ Je n'ai mangé volaille — Ni gigots de mouton. ∴ — Oh ! prisonnier de ville, — De quoi donc vivez-vous ? ∴ — Fille du Roi de France, — De vos amours. ∴ — Oh ! prisonnier de ville, — Aujourd'hui, sortez de prison. ∴ — Fille du Roi de France, — J'ai mes compagnons. ∴ Par votre bonne grâce, — Tous, par amour de vous. »

QUOAND JOU ÈRI FILHE A MARIDÈ

(QUAND J'ÉTAIS FILLE A MARIER)



Quoand jou èri filhe à maridè, (*bis*)
Moun Diu, b'èri galante,
Ailas !
Moun Diu, b'èri galante.

Hasi bouquets taus aimadous,
De guirouflèges blangues ;

Qu'ous y estacàbi aus bounets,
Au bèt miei de la danse.

Sa mère qu'ère au frinestou,
Qu'en espiabe la danse :

« Ça-bièt aci, laMargoutou,
Que cau ana 'ta l'aigue. »

L'aiguete nou-n ei pas trop loegn,
Betlèu sera tournade.

Tau coum ère, en ba ta la hount,
Soun amic la-y demoure.

Et que l'a prese en l'embrassan,
Sus l'èrbe l'a pausade.

« Ailas ! adiu ! moun dous amic,
Que dirè aus de case ?

— Qu'ous diserat, la Margoutou,
Que l'aigue s'ei troublade,
Ailas !
Que l'aigue s'ei troublade. »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Quand j'étais fille à marier, — Mon Dieu que j'étais aimable, — Hélas ! — Mon Dieu, que j'étais aimable. ∴ Je faisais des bouquets pour mes amoureux, — De giroflées blanches; ∴ Que je leur attachais aux bonnets, — Au beau milieu de la danse. ∴ Sa mère était à la petite fenêtre, — Qui surveillait la danse : ∴ « Venez ici, la Margoton, — Il (vous) faut aller à l'eau. » ∴ L'eau n'est pas trop loin, — Bientôt elle sera revenue. ∴ Tandis qu'elle s'en va à la fontaine, — Son ami l'y attend. ∴ Lui l'a prise en l'embrassant, — Sur l'herbe l'a posée. ∴

« Hélas ! Adieu ! Mon doux ami, — Que dirai-je à ceux de ma maison (à mes parents) ? .*. — Vous leur direz, la Margoton, — Que l'eau s'est troublée, — Hélas ! — Que l'eau s'est troublée. »

Thème de « La Fille à la Fontaine »; l'un de ceux que la lyrique médiévale a le plus fréquemment traités.

QUOAND J'OU N'ÈRI PETITE

(QUAND J'ÉTAIS PETITE)



Quonad jou n'èri petite, } *bis*
Petite Mariou,
Aimade, m'an aimade, } *bis*
Aimade m'an à jou.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Quand j'étais petite, — Petite Marion, — Aimée, on m'a aimée, — Aimée on m'a, moi.

Cette chanson étant encore plus répandue en Ossau, sous forme de passe-carrère ou d'aubade, la suite des paroles a été intentionnellement réservée pour le troisième chapitre. Le rapprochement de l'air de danse noté ci-dessus et du chant d'amour donné plus loin, dévoilera la souple et instinctive sûreté du montagnard à transformer la carrure d'un rythme simple et cadencé en une ample mélodie brodée capricieusement et largement étalée.

SUOU POUNT DE SENT-JAN

(SUR LE PONT DE SAINT-JEAN)



Suòu pount de Sent-Jan,
Lire lire,
Suòu pount de Sent-Jan,
Que j'a bère nine. (*bis*)

Que j'a bère nine,
Bèt poulit galan.

« Galan, si m'aimabet,
Coum hèt lou semblan,

M'en croumparét en hère
Bèt poulit riban.

— Espiat, espiat, nine,
Espiat lou riban,

Mei que n'ou boutasset
Sinou trés cops l'an :

L'u ta prime Pasque,
La gense de l'an;

L'aut ta Pentecouste,
Lire lire,
L'aut ta Pentecouste,
Y l'aut ta Sent-Jan. » (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Sur le pont de Saint-Jean, — Lire, lire, — Sur le pont de Saint-Jean, — Il y a belle jeune fille ∴ Il y a belle jeune fille, — Beau joli galant. ∴ « Galant, si vous m'aimiez, — Comme vous faites semblant, ∴ Vous m'achèteriez à la foire — Beau joli ruban. ∴ — Regardez, regardez, jeune fille, — Regardez le ruban. ∴ Mais vous ne le mettrez — Que trois fois l'an : ∴ L'une à prime Pâques, — La plus belle de l'an; ∴ L'autre à Pentecôte, — Lire, lire, — L'autre à Pentecôte, — Et l'autre à Saint-Jean. »

Quelques airs de branles avec paroles ont été classés dans les chapitres suivants, afin de ne point grossir davantage celui-ci.

Branles instrumentaux.

LOU BRANLOU BACH

(LE BRANLE BAS)



[Vallée d'Ossau]

Traditionnellement transmis en Ossau et réservé là spécialement pour les noces (1) *Lou Branlou Bach* ouvre, au soir des épousailles, le cycle des danses nuptiales. Son pas majestueux contraste avec le rythme allègre des branles ordinaires. Les nouveaux mariés, suivis de tous les couples du cortège, parents et invités, le dansent religieusement, en se tenant par la main de l'un à l'autre bout de la chaîne sinueuse.

Les tambourinaires sonnent généralement ce branle sur leurs instruments. Toutefois, il se chante aussi, depuis qu'en juin 1843 un poète local adapta au timbre ancien des paroles de sa composition. On trouvera la poésie de Gaston Sacaze à l'Appendice, sous le titre : *Las Hilhotes qui-n soun bères*.

(1) Cf. J.-B. Laborde (Abbé) : *Coutumes et Chansons de Noces dans la Vallée* d'Ossau.

LOU BRANLOU AIRÉJAN

(LE BRANLE LÉGER)



Pr finir

molto rit.

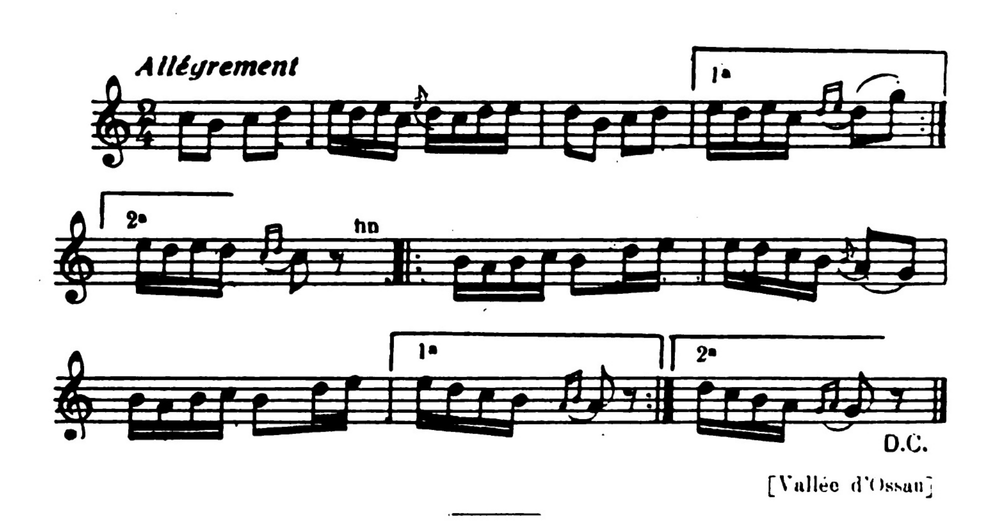
[Vallée d'Ossau]

Ce branle, dont le rythme aérien contraste avec la majestueuse gravité du précédent, est connu en Ossau sous le nom de *La Bielhe*, — *La Vieille*.



[Vallée d'Ossau]

Les deux premiers motifs de ce branle à trois reprises, se retrouvent analogues dans le *Ball de l'Ours* catalan (ci-dessus, p. 187), le *Ramelet fuxéen* (id., p. 219), et la *Goleta Dantza* ou *Zamalzaïn* basque — danse du verre (Voyez la *Tradition au Pays Basque*).



[Vallée d'Ossau]



[Vallée d'Ossau]

Sauts.

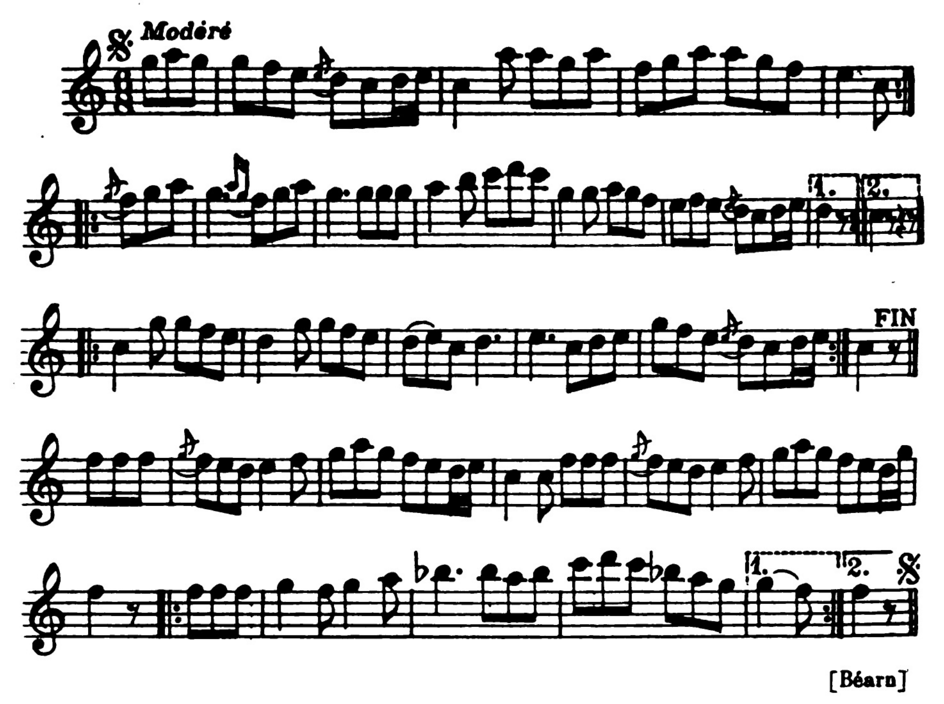
LA CRABE

(LA CHÈVRE)



[Vallée d'Ossau]

GIBANDRIÈ



[Béarn]

Danse béarnaise qui reproduit textuellement les principaux motifs du contrepas roussillonnais, ci-dessus, p. 191).

MONEIN





[Béarn]

Monein est avec *Mouchicou* le saut le plus populaire en Béarn. Il a pris le nom du chef-lieu de canton des Basses-Pyrénées, situé, dans l'arrondissement d'Oloron, entre Pau et Navarrenx. Les habitants de Monein passent pour aimer fort le chant et la danse, comme en témoigne ce dicton béarnais :

Mounenchous,
Gais e lurous,
Ajam cansous,
E briulous.

TRAD. — Gens de Monein, — Gais et lurons, — Ayons des chansons — Et des violons.

MOUCHICOU




2a
1a
2a
1a
2a



Mouchicou veut dire garçonnet. Les Basques appellent ce saut *Mutchikoa*, mais le dansent, sur le même air, de tout autre façon que les Béarnais.

PETIT-AGNOA



[Béarn]

Les sauts s'empruntent mutuellement leurs motifs et répètent les mêmes formules rythmiques. Il était dès lors inutile d'en publier un plus grand nombre. J'ai élagué ceux recueillis en Aspe : *Gran-Chingorle*, *Labour*, etc.; d'autant mieux que *Monein et Mouchicou* demeurent les plus typiques et les plus populaires de tous.

Une autre sorte de saut — le saut sur un pied, appelé *chang* — se pratique encore en Gascogne : mais c'est plutôt un amusement qu'une variation chorégraphique comportant des pas déterminés, comme ceux des sauts basques et béarnais. On danse le saut sur un pied autour du fruit auquel il a été fait plusieurs fois allusion. Les femmes s'y adonnent également, chantant : *Chimouli, chimoula, lon lène;* lorsqu'elles jouent à croupetons — *jouga aus croupilhous*, elles ramènent leurs jupes autour des jambes et, accroupies en rond, crient : « *Au courculhou ! Au courculhou !* »

Danses diverses.

LA BALADE



[Vallées d'Argelès et d'Azun]

En chemise blanche et culotte courte de même couleur, ceinturés de rouge, aux bérets, brassards et jarretières enrubannés, les Lavedanais s'avancent hiératiquement sur une file rectiligne. La cadence de leur marche est réglée par le danseur de tête qui ne cesse point d'agiter d'une main et puis de l'autre un petit drapeau déployé; après les quatre premières mesures, répétées deux fois, le rythme lent s'en interrompt et tous les baladins exécutent à ras du sol une rapide pirouette. Pendant ce temps, le tambourinaire qui les précède a terminé les quatre mesures du second motif et, sans arrêt, enchaîne aussitôt le thème de la reprise initiale. Recommençant invariablement pas et figure, la colonne saltante poursuit sa route, revient en arrière, décrit des courbes et des spirales, s'enroule et se déroule avec un ensemble parfaitement discipliné. Telle est la *Balade* qui, depuis un temps immémorial et de nos jours encore — mais, hélas ! aux sons de l'accordéon et non plus de la petite flûte et du tambourin, se danse dans les vallées du Lavedan en Bigorre.

LE BISTROUNQUET

(LE BISTRONQUET)



Ma mai.re m'a ma.ri.da.do, Coumo digats? A un cra.bié m'a dou.



.na.do, Le bistrounquet, Trounquet me diguec: La bi .ro bi.roun, Là! coumo di.gats?

Ma maire m'a maridado, } *bis.*
Coumo digats ? }
A un crabié m'a dounado,
Le bistrounquet,
Trounquet me diguec :
La biro biroun,
Là ! coumo digats ?

En anan garda la crabado,
Jou m'èi perdut la marcado.

Trob' un pastre de la mountagno
Que gardabo sa troupelado.

« Pastourel de la mountagno,
N'abets pas bist la miu marcado ?

Se la troubats dins bostr' erbatge,
Bous dounarè moun cor en gatge.

— Prefèrario de boun froumatge, } *bis*
Coumo digats ? }
Que noun pas bostre cor en gatge. »
Le bistrounquet,
Trounquet me diguec :
La biro biroun,
Là ! coumo digats ?

[Foix]

Trad. — Ma mère m'a mariée, — Qu'en dites-vous ? — A un chevrier m'a donnée, — Le bistronquet, — Tronquet me dit : — La vire viron, — Là ! qu'en dites-vous ? ∴ En allant garder le troupeau de chèvres, — J'ai perdu la (chèvre) marquée. ∴ Je trouve un pâtre de la montagne — Qui gardait son troupeau de vaches. ∴ « Pâtre de la montagne, — N'avez-vous pas vu ma (chèvre) marquée ? ∴ Si vous la trouvez dans votre pâturage, — Je vous donne mon cœur en gage. ∴ — Je préférerais du bon fromage, — Qu'en dites-vous ? — Plutôt que d'avoir votre cœur en gage. » — Le bistronquet, — Tronquet me dit : — La vire viron, — Là ! qu'en dites-vous ?

Danse à deux, restée très populaire dans tout le Comté de Foix, et surtout dans la vallée de Vicdessos, parmi les *gourbatiers* des mines de fer de Rancié. La danseuse prend ses jupes à pleines mains et les serre entre ses jambes; elle se trémousse ensuite de plus en plus rapidement, écartant les pieds, puis les rapprochant, tout en tournant sur place. De son côté, le vis-à-vis exécute en même temps une série de bonds, gambades, voltes et entrechats.

ERA DANSO DOU BAIAR

(LA DANSE DU BAIAR)

Passe-rue :



Danse :



[Vallée de Barèges]

Pour la description de la pantomime, se reporter à la notice placée en tête de ce chapitre.

Le divertissement se terminait par une danse quelconque; mais le caractère de celle qui m'a été dictée, d'une banalité toute moderne, prouve qu'elle n'a jamais appartenu à la version primitive. Elle était dite « danse du mariage », pour la distinguer de la mélodie qui figure ici à la suite du passe-carrère, et dont le rythme, appelé « cabaret », accompagne une scène d'orgie. Ces renseignements m'ont été fournis par M. Guilhem-Jean-Marie Rivière, tambourinaire à Luz, après qu'il m'eût dicté les airs.

Comme je l'ai expliqué plus haut, la Danse du Baiar a perdu aujourd'hui le sens exact qu'elle avait à l'origine. Les timbres en sont déformés, l'affabulation remaniée, la mimique encanaillée, tout autant qu'ont été changées la signification du titre et l'identité des personnages : de plus en plus s'accrédite l'erreur qui fait prendre le cheval bai d'un chevalier pour le chevalier Bayard en personne. Mieux vaudrait laisser périr une tradition périmée et n'en conserver que le souvenir rigoureusement fidèle, plutôt que d'en altérer ainsi l'esprit et la lettre.

LA DANSE DE L'ESCOUBE

(LA DANSE DU BALAI)



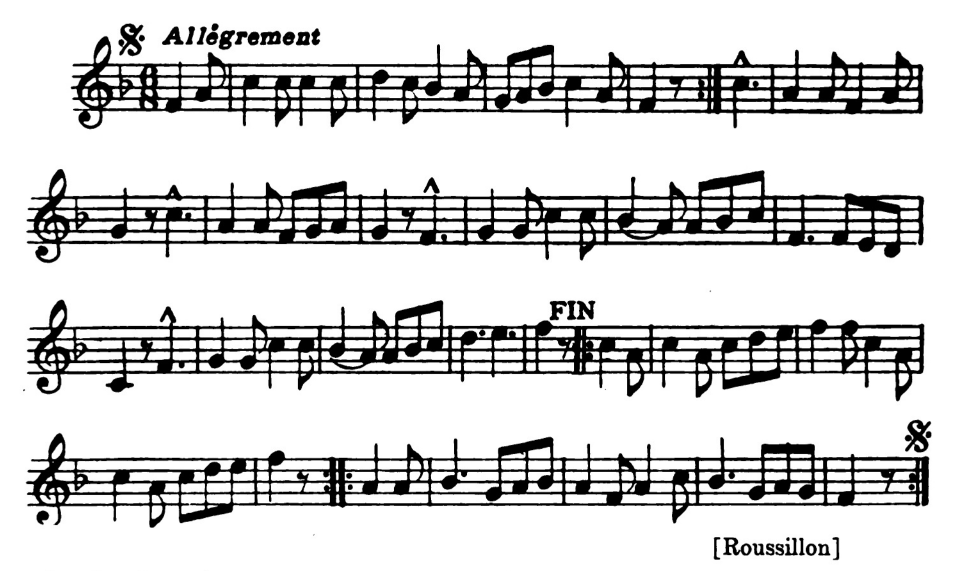
[Béarn]

Le premier motif est parfaitement reconnaissable, malgré sa déformation rythmique ; c'est — mesuré à six-huit au lieu de l'être à deux-quatre — l'air du ball catalan : *La Bepa* (ci-dessus, p. 173) et de la bourrée ou réménille ariégeoise : *Anan lèu, filhetos* (id., p. 202).

Mais *La Danse de l'Escoube*, telle que je l'ai vu exécuter à Orthez — sous l'impulsion sonore de M. Arnaud Foix, ménétrier à Bérenx (Basses-Pyrénées) — ne mettait en action que des danseurs, ce qui la rattache aux danses béarnaises, bigorraises et roussillonnaises pour hommes seuls.

LA FARANDOLA

(LA FARANDOLE)



[Roussillon]

Sur les deux derniers motifs, les Roussillonnais chantent ce refrain :

Balla, balla, saca de palla,
Balla, balla, saca de grut;
Ballarem la farandola,
Ballarem tant com podrem.

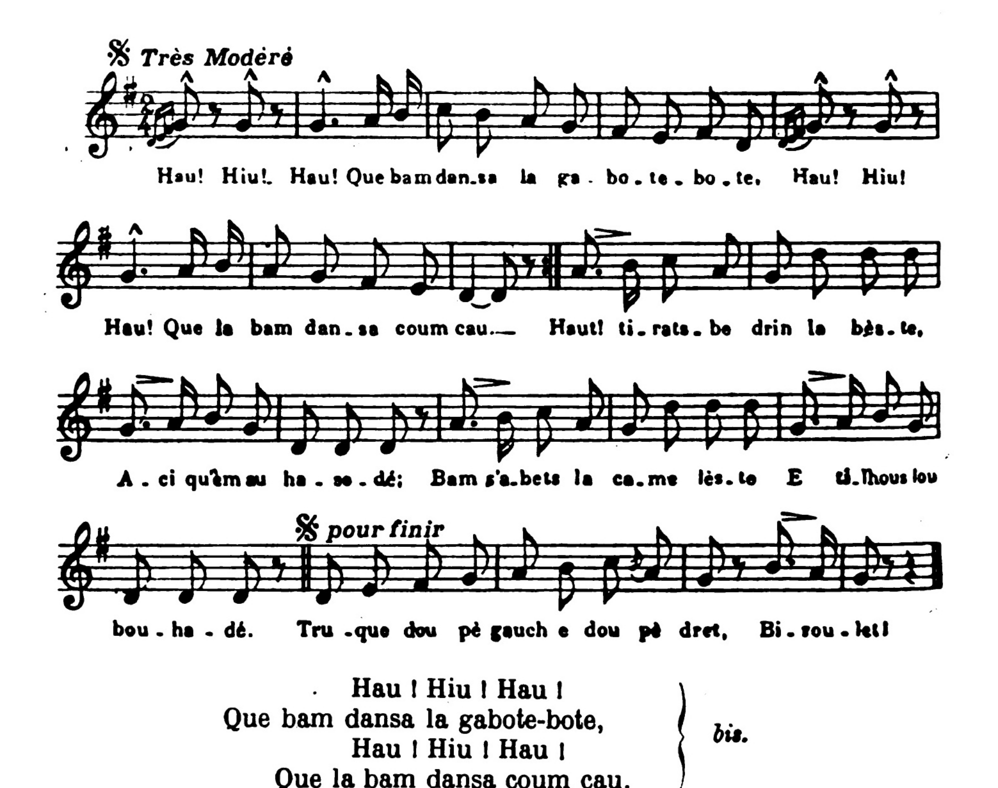
TRAD. — Danse, danse, sac de paille, — Danse, danse, sac de mauvais grain ; — Nous danserons la farandole, — Nous (la) danserons tant que nous pourrons.

Les deux premiers motifs présentent une ressemblance accusée avec ceux de la Carmagnole. Analogie toute naturelle, puisque le timbre du célèbre chant révolutionnaire n'est autre que l'air d'une farandole provençale, apportée à Paris par les Marseillais. La populaire chanson de danses méridionale bénéficia d'une

popularité historique universelle, grâce à son adoption par le peuple du Paris de la Révolution. La farandole du Roussillon et celle de la Provence sont donc deux versions de la même chanson de danses, fort antérieure à la tourmente de 1793.

LA GABOTE

(LA GAVOTTE)



Hau ! Hiu ! Hau !
Que bam dansa la gabote-bote, } *bis.*
Hau ! Hiu ! Hau !
Que la bam dansa coum cau.
Haut ! Tirats-be drin la bèste,
Aci qu'èm au hasedé;
Bam s'abets la came lèste
E tilhous lou bouhadé.
Truque dou pè gauch e dou pè dret,
Biroulet !

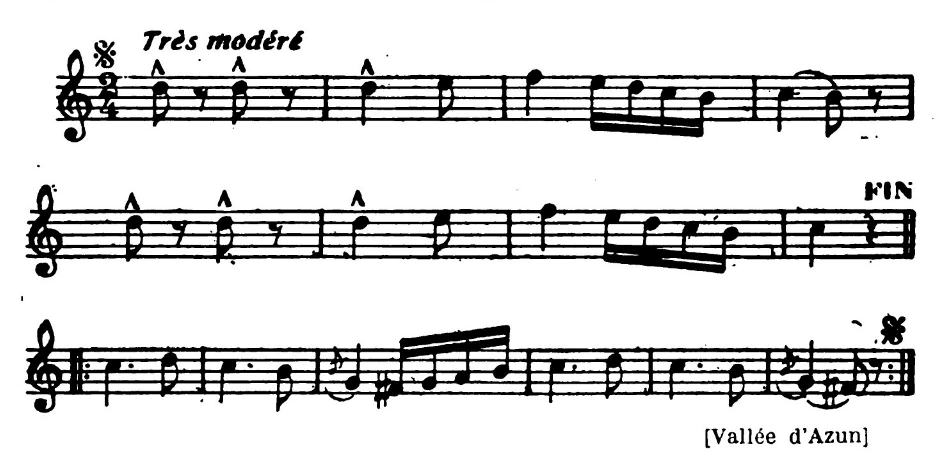
[Béarn]

TRAD. — Han ! Hin ! Han ! — Nous allons danser la gavotte-votte, — Han ! Hin ! Han! — Nous allons la danser comme il faut. — Otez votre veste, — Ici nous sommes au faire; — Voyons si vous avez la jambe leste — Et le souffle élastique. — Frappe du pied gauche et du pied droit, — Pirouette !

Telles sont les paroles qui se chantent dans le Montanerez et le Vic-Bilh : le poète de *Case !* — Simin Palay, de qui je tiens la version — les y a toujours entendues. Elles varient ailleurs et se bornent souvent à de simples indications mnémotechniques relatives à la chorégraphie, ainsi qu'il est de tradition pour les pas compliqués et les danses difficiles à retenir.

Le même air de gavotte, mais sans paroles et instrumental, m'a été donné par M. Carretier, ménétrier à Mirepoix. Avant la guerre, de vieux mirapiciens lui demandaient quelquefois cette danse, abandonnée par la jeunesse. Le fait de l'avoir recueillie identique en deux régions nettement éloignées, prouve que la popularité du timbre s'étendait anciennement de la Gascogne au Languedoc et jusque dans le Pays Basque, où cette gavotte se retrouve identique à la notation qui précède. Mentionnons également que les baladins de Saint-Savin dansent sur ce thème par eux simplifié un peu et plus nerveusement rythmé, une sorte de figure chorégraphique, appelée *La Cinto*, en raison des ceintures croisées comme les rayons d'une roue et par-dessus lesquelles passent, dociles à la cadence régulière, les jambes des danseurs qui en tiennent les bouts.

Il n'y a que dans une région du Lavedan que change la ligne mélodique. La version suivante provient du village d'Arrens et m'a été dictée par Michel Camélat, le poète de *Béline*. L'occasion m'est bonne d'unir ici — comme ils le sont par les liens d'une fraternelle amitié, — ces deux grands noms du félibrige béarnais contemporain : Michel Camélat et Simin Palay.



[Vallée d'Azun]

Considérée au point de vue musical, la mélodie béarnaise s'avère de style savant : la modulation à la dominante, qui ponctue de sa cadence parfaite le premier motif, en est une preuve indéniable; la Chanson populaire, en effet, ne module jamais, — tout au moins d'une manière aussi nettement conforme aux règles de l'art. Le plus surprenant, c'est que notre gavotte ait conservé en Béarn sa ligne pure, déformée ailleurs, puisque en Argelès et en Mirepoix ladite reprise ne quitte point sa tonalité initiale, la modulation ayant été rejetée, comme complication inutile, par l'instinct traditionnel.

A cause de cette modulation même, il paraît impossible de faire remonter l'air

en question guère au-delà du dix-septième siècle. Est-il de Lulli, d'un des successeurs du « ténébreux coquin » dénoncé par Boileau, ou de l'un de ses devanciers peut-être ? Par son caractère et son allure, il s'apparente — ainsi d'ailleurs, que la mélodie d'Azun, d'une rugosité plus rustique, sinon plus primitive — aux anciennes *danceries* du seizième et du dix-septième, dont les livres du temps, publiés par les Gervaise et imprimés par les Attaignant, l'*Orchésographie* de Thoinot Arbeau, les recueils manuscrits de Danican Philidor, nous ont laissé de nombreux et très précieux vestiges.

LA MATELOTE

(LA MATELOTTE)



[Béarn, Bigorre]

PA E BI E SALCISOT

(PAIN ET VIN ET SAUCISSON)



Pa e bi e salcisot,
Tout aco fa'n boun fricot;
Salcisot e pa e bi,
Tout aco fa'n boun toupi.

[Foix]

TRAD. — Pain et vin et saucisson, — Tout cela fait un bon fricot; — Saucisson et pain et vin, — Tout cela fait un bon toupin (pot).

La polka piquée, dont cette chanson offre une version caractésistique, n'est pas une danse très ancienne. Des deux reprises qui la composent, la seconde seule accompagne un pas de polka ordinaire ; dans la première, on avance le pied, lui faisant toucher le sol de la pointe, puis du talon, comme l'indique le verset qui suit :



La punto, le talou,
La camo, le garrou.

[Foix, Couserans]

TRAD. — La pointe, le talon, — La jambe, le jarret.

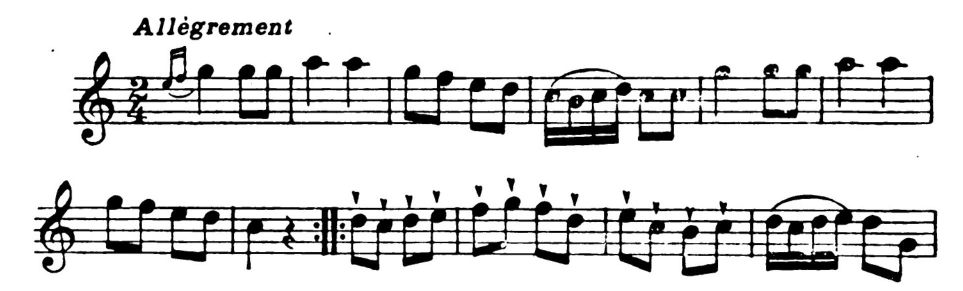
Sur ce second air, allongé d'un deuxième motif, on chante aussi les couplets d'une ronde française : « *Bonjour, mademoiselle, — Comment vous portez-vous ?* » Un autre timbre de polka piquée, répandu également en Bigorre, a été adopté par les montreurs d'ours du Couserans avec ces paroles : *Les pastilles, — Pour les filles, — Les bonbons, — Pour les garçons.* Mais ces diverses mélodies, trop insignifiantes, ne méritent qu'une mention à titre documentaire.

LOU PANTELOU

(LE PANTALON)

Modéré

Variante mélodique :





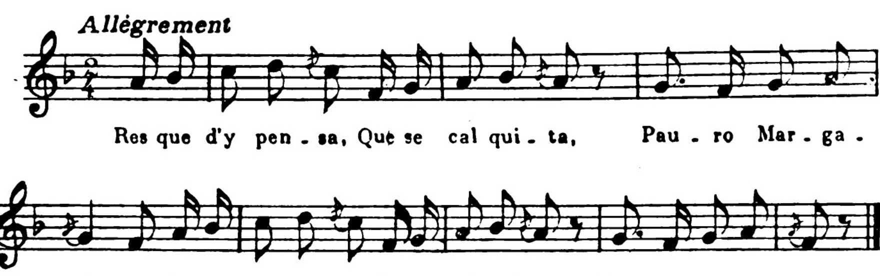
[Béarn, Bigorre]

Encore une ancienne danse pour hommes seuls, à laquelle les femmes se sont mêlées par la suite, lorsque s'opéra dans les mœurs le changement des temps modernes. Les danseurs, rangés en file, tenaient jadis à la main une épée, qu'une longue baguette a remplacée aujourd'hui. A chaque demi-tour, les deux vis-à-vis croisent leur arme et, les frappant l'une contre l'autre en cadence, font entendre un cliquetis rythmé par la musique.

L'air du pantalon m'a été dicté par M. François Sabatut, le vieux tambourinaire de Gèdre-Dessus, au cours du bel après-midi de février où, en compagnie de Mme Brutinel et de M. Payotte, de Luz, je grimpai jusqu'à sa demeure haut perchée, face aux glaciers du Vignemale et du Cirque de Gavarnie. M. Marcel Omisos, le joueur d'accordéon qui accompagne les évolutions des baladins de Saint-Savin, me le fit entendre également, peu après, lors de mon passage en Argelès du Lavedan.

RES QUE D'Y PENSA

(RIEN QUE D'Y PENSER)



Res que d'y pensa,
Que se cal quita,
Pauro Margarido,
Res que d'y pensa,
Que se cal quita,
Fau pas que ploura.

[Foix]

TRAD. — Rien que d'y penser, — Qu'il faut se quitter, — Pauvre Marguerite, — Rien que d'y penser, — Qu'il faut se quitter, — Je ne fais que pleurer.

Chanson de danse connue en Lauraguais sous le nom de *Lou Rigaudoun*, — *Le Rigaudon*. Ce serait plutôt un rythme de scottish.

LOUS TOTCHOUS

(LES BATONS)



[Vallée d'Azun]

Les couples se font vis-à-vis et marquent la cadence avec le bâtonnet — *lou tôtchou* — que chaque danseur tient dans sa main droite.

ERA TRAUESSADO

(LA TRAVERSÉE)



[Vallée de Biros]

Sur le second motif on a adapté les versets suivants :

Tràuessats, Balaguereto,
Tràuessats, Balaguerou !

TRAD. — Traversez, Balaguéraise, — Traversez, Balaguérais. (Balaguères est un village aérien, situé non loin de la vallée du Lez, dans la montagne, entre Engomer et Castillon-en-Couserans).

En passant, tra la la la lèro,
En passant, tra lala la !

Aux explications données dans la notice sur la danse elle-même, il convient d'ajouter que Bethmale connait également la traversée, appelée là *era trasbassado*. Mais l'air bethmalais, différent du biroussan par sa mélodie et non rythmiquement, est tout ensemble peu typique et beaucoup moins populaire. Biros l'emporte cette fois par le relief du timbre et par la virtuosité des danseurs.

MARCHE DE FÊTE



[Vallée d'Ossau]

Cette marche est connue en Ossau sous le nom de *Lundi* — désignation que rien n'explique, puisque le premier jour de la semaine est *Dilus* en langue d'Oc. On peut se demander si l'air, qui éveille comme un écho du grand siècle en dépit de sa déformation rythmique actuelle, n'aurait pas été composé à l'origine par Lulli, duquel le patronyme, incompréhensible pour les montagnards, se serait transformé de la sorte : Marche de Lulli. — Marche de Lundi. Ce n'est qu'une hypothèse, et assez osée. Cependant le célèbre musicien de Louis XIV a laissé en Béarn des traces certaines : témoin le Noël *Nou hasiam plus aci perrem*, classé au Chapitre XI du Livre II, et dont le timbre n'est autre que la mélodie de la fameuse *Marche du Roi* ou *Marche des Mousquetaires*, écrite en 1662 par le même Lulli.

CHAPITRE TROISIÈME

CHANSONS D'AMOUR

Lou qu'aimo pas es malurous,
E malurous es l'amourous.

Trad. — Celui qui n'aime pas est malheureux,
Et malheureux est l'amoureux.

Aigues cautes, aigues redes,
Lou me mau ne-s pot goari.

Ce mal que ne peuvent guérir ni les eaux chaudes, ni les eaux froides des salutaires sources pyrénéennes, saturées de sels minéraux, un regard, un aveu, un baiser auront tôt fait d'en apaiser momentanément la fièvre renaissante. Car c'est *lou mau d'amou*, auquel la *goujate* nubile s'abandonne de son plein gré et dont est violemment possédé le turbulent *fadrit* — le mal d'amour, qui provoque, chez ces populations au sang chaud, l'alternance des accès de tumultueux délire suivis d'abattement profond.

Filles et garçons, habitués depuis l'enfance à se connaître, ne sauraient dire où, quand et comment ils en ressentirent les premiers effets. Les rapports de voisinage rendus plus fréquents par l'isolement des bourgs, villages et hameaux, ont fait naître le trouble partagé. Les occasions de rencontres et de séparations que ménage à la jeunesse montagnarde le rythme des jours, uniforme et changeant, entretient la flamme et l'avive. Des mois passeront, des années parfois, ramenant tour à tour l'ensevelissement sous la neige des longues veillées d'un hiver qui jamais ne s'achève — heures lentes, enfumées, chansonnières, *perbiélos dam lum*, et *perbiélos sense lum*, suivant les termes usités à Massat, veilles prolongées avec ou sans lumière, que le Père Amilia et le clergé dénoncèrent jadis comme étant « la perdition des filles mal avisées »; la mise en commun des grands travaux des champs dans l'ivresse de l'espace et du labeur complices, dès l'entrée du temps clair, durant le flamboyant été et jusqu'à la tiédeur agonisante de l'arrière-saison; les fêtes baladoires, animées en plein air d'une liberté d'allures que n'autorisent pas toujours aussi désinvoltes les réunions autour de l'âtre, pourtant bruyantes de gaieté licencieuse; la solitude pastorale enfin et l'oisiveté qu'impose la surveillance des troupeaux, propices à la rêverie, d'où les amoureux transports tirent une exaltation plus vive.

Et l'amour patiemment mûrira, pendant que le garçon courtisera la fille.

Lorsqu'ils se retrouvent ensemble, leurs amusettes — *las jouguinadè-*

tes — agaceries, pincements, bourrades, font dire aux commères branlant le chef, et aux vieillards clignant de l'œil : « Qui lance de petites pierres, lance des amourettes (fait l'amour) » :

Qui peirouteie, Amoureie.	Qui jéto peiretos, Que jéto amouretos.	Qui tira pedretas, Tira amoretas.
(Béarn.)	(Bigorre, Comminges, Couserans, Foix.)	(Andorre, Catalogne, Roussillon.)

Mais la déclaration d'amour ne se borne pas ici à des paroles sacramentelles timidement échangées. Elle revêt une poésie inaccoutumée, d'être confiée à la nature entière dans le silence auguste de la nuit. Sous les fenêtres endormies de sa maîtresse, le *joube*, le jeune homme, chante langoureusement sérénades, réveillés, aubades. Les volets clos bientôt s'entr'ouvrent : la belle, s'accoudant, offre à son amant une frugale collation et tous deux tendrement roucoulent, *a bouco boucaino* — à bouche contre bouche.

Lui la recherche à la danse et pour la promenade. Main dans la main, le bras libre enlaçant la taille en crochet — geste dénommé *clouchet* — ils s'en vont à l'écart afin d'y mieux parler de leurs amours. *Parlaran d'aima*, a-t-on dit en les voyant s'éloigner. Sur leur passage les bonnes gens remarquent qu' « en voilà deux qui se parlent et se plaisent, *que s'agradon* », signifiant par là qu'ils se sont l'un à l'autre promis.

Avant de laisser partir sa fille en compagnie du galant, la mère leur a recommandé la sagesse. *Nou la m'embarderejes cap.* Ne me la traîne pas dans la boue (respecte-la). L'amoureux n'obéit pas toujours à cette injonction si imagée. Le dicton a raison qui prétend que mieux vaut fille mariée qu'amourachée : *Mai bal filho maridado qu'amourachado.*

La *migo*, tant qu'elle garde intacte sa virginale pureté, est qualifiée de *sincère*, pareillement au fruit que le ver n'a pas touché.

La donzella restacada
Sera molt bona casada.

La jeune fille retenue sera une très bonne femme de maison (épouse), proclame le Catalan.

Quand au contraire, une plume est tombée de l'aile de la tourterelle, le Béarnais affirme que toute l'eau du gave et du petit gave ne laverait point sa tache :

Dab toute l'aigue deu gabe e deu gabas
Nou s'en labare pas.

Si la faute devient de mois en mois plus visible, on appelle *torte*, boiteuse, l'infortuné amante. *Que tourteie* — elle boite, — remarquent

les méchantes langues, par allusion à sa démarche de plus en plus tanguante aux approches des neuf lunes fatidiques.

Cependant, en Bethmale, l'état de fille-mère a été naguère élevé à la hauteur d'une institution, honorée autant que lucrative. Dès que la Bethmalaise avait mis au monde un nouveau-né, elle se mettait en quête d'une place de nourrice dans l'une des grandes cités méridionales, à Toulouse de préférence. Le pittoresque de son costume la faisait rechercher des riches familles bourgeoises. Cette industrie « nourricière » a cessé de pouvoir être exploitée, du moment que les jeunes filles ont, ici comme là, renoncé à porter les anciens vêtements qui les paraient d'une grâce originale.

Tout n'est d'ailleurs pas que sourires et profits. Le mariage devient trop souvent une affaire, tandis que l'amour reste une affaire de sentiment. Qu'il soit causé par l'absence ou par l'infidélité, l'éloignement ravage les plus épris de ses habituels tourments. Le volage ne s'en inquiète pas : inconstant et léger, penchant à tous les vents, le cœur de roseau — *lou co de canabère* — se montre vite oublieux des serments qui le lient :

Quoand te bei,
Que t'aimi hère ;
Quoand nou-t bei,
Nou-y pensi mei.

Quand je te vois, — Je t'aime beaucoup; — Quand je ne te vois pas, — Je n'y pense plus...

Ce sont alors des supplications plaintives, de jalouses récriminations, toutes les farouches manifestations de la colère et du désespoir. Pour la délaissée, les joies d'amour, prometteuses de bonheur conjugal, s'endeuillent d'un voile funèbre, tissé de larmes et de désolation.

La chanson d'amour des Pyrénées Françaises traduit ingénuement ces différentes nuances. Toutefois, l'expression en est toujours adoucie, tempérée, idéalisée, tendre dans le désir, résignée au tréfonds de la douleur.

On trouvera ailleurs les aventures amoureuses des bergères et des princesses. N'ont pris place ci-après que les cantiques d'amour et d'espérance, les invocations au rossignolet sauvage, messager-rapporteur des amoureux, les chants de regrets, les débats querelleurs, répartis dans cet ordre :

1° L'état d'âme des amoureux;

2° La déclaration d'amour et la demande en mariage : Aubades, Sérénades, Réveillés;

3° L'éloignement de l'objet aimé : Adieux, Messages d'amour, Plaintes de l'abandonnée;

4° La querelle d'amour : Débats, Disputes, Dépits.

Les vocables d'*aimant* et de *mestresse*, qui constamment reviennent, doivent être pris dans le sens non littéral que leur attribuèrent les siècles antérieurs à nous.

Dans ce cycle figurent les plus répandus d'entre les leçons et les timbres méridionaux, adoptés qu'ils ont été comme chants nationaux par toute une région, et quelques-uns par la généralité des pays d'Oc.

Certes, les Pyrénées nous réservent encore d'admirables chansons autres que d'amour. Mais celles-ci comptent parmi elles des types essentiellement représentatifs. Nul n'a chanté ses amours avec une poésie plus touchante et plus fière que le montagnard. La sérénité ardente et la caressante nostalgie qui caractérisent ses mélodies populaires n'ont de comparable que l'émouvante séduction de la montagne même — *Aquelos Mountagnos*, *Aquères Mountines*, *Montanyas Regaladas* — qui, grave et riante à la fois, les baigne de sa transparence mouillée, verdoyante, lumineuse.

L'État d'âme des amoureux.

ARE VÉ LO MES DE MAIG

(MAINTENANT VIENT LE MOIS DE MAI)



Are vé lo mes de maig,
Regalada primavera. (*bis*)

Las herbetas floriran
Y' els arbres posaran tendre.

Floriran totas las flors,
Los clavells y las rosellas.

Floriran los ammetllers,
Que fan la flor vermella.

Cantarà lo rossinyol,
La guatlla y la cadernera.

No florirà lo meu cor,
Nit y dia sempre pena.

Tinc unas cadenas d'or
Que sempre me'n atormenten :

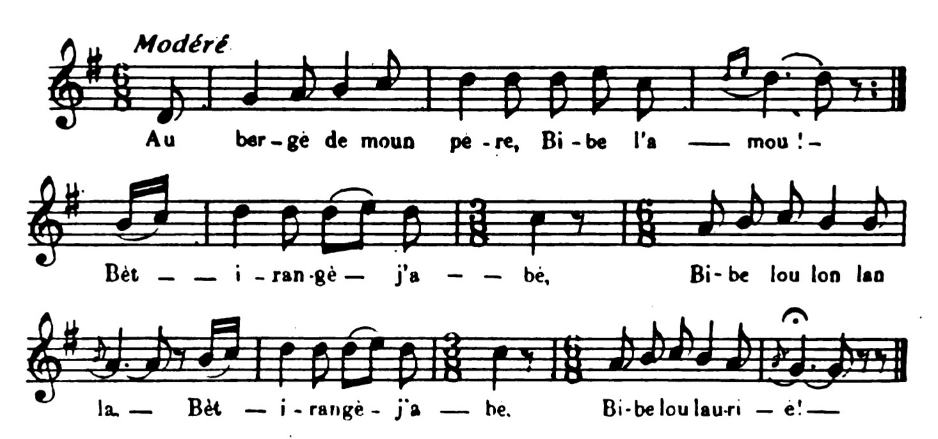
Las cadenas de l'amor,
Que sols am petons se trenquen. (*bis*)

[Catalogne]

TRAD. — Maintenant vient le mois de mai, — Le joli printemps. (*bis*) ⁂ L'herbette fleurira — Et les arbres auront des pousses tendres. ⁂ Toutes les fleurs s'épanouiront, — Les œillets et les coquelicots. ⁂ Fleuriront les amandiers — Qui donnent des fleurs vermeilles. ⁂ Chantera le rossignol — (et aussi) La caille et le rouge-gorge. ⁂ Mais mon cœur ne fleurit pas, — Qui jour et nuit est en peine. ⁂ Il est pris dans des chaînes d'or — Qui sans cesse me tourmentent : ⁂ Les chaînes de l'amour, — Que seuls les baisers tranchent.

AU BERGÈ DE MOUN PÈRE

(AU VERGER DE MON PÈRE)



Au bergè de moun père, } *bis*
Bibe l'amou !
Bèt irangè j'abè.
Bibe lou lon lan la,
Bèt irangè j'abè,
Bibe lou laurié !

Carcat qu'ère d'iranjes,
Aute part nou-n y abè.

Ue filhete las goarde
Nou fè rien que plourè.

Per aquiu dabant passe
Bèt brabe chibaliè.

— Perqué plourat beroje,
E perqué souspirè ?

— Si jou plouri y souspiri
Boune résou je n'è.

Ue bague d'or qu'abie
Dens l'aigue m'ei toumbè.

— Quoand balherét, beroje,
A qui l'ane cherchè ?

— Jou balhari Toulouse
Toulouse y Mounpeliè.

— Toulouse nou ei pas boste
Ni tapoc Mounpeliè ;

Toulouse ei de la Reine
Y Mounpeliè deu Rouè.

— Jou-b balhari fountanes
L' oun trés moulis moulè.

L'u que moulè lou pébe
E l'aute lou cafè.

L'aute canèle blangue, } *bis*
Bibe l'amou !
Péu malau soulagè.
Bibe lou lon lan la,
Péu malau soulagè,
Bibe lou lauriè !

[Vallée d'Ossau]

Trad. — Au verger de mon père, — Vive l'amour ! — Bel oranger y avait. — Vive le lon lan la, — Bel oranget y avait, — Vive le laurier ! ∴ Il était chargé d'oranges, — Il n'avait pas son semblable. ∴ Une fillette le garde — Qui ne fait que pleurer. ∴ Par là-devant passe — Un beau et brave cavalier. ∴ — Pourquoi pleurez-vous, belle, — Pleurez et soupirez ? ∴ — Si je pleure et soupire — J'ai bien raison. ∴ Une bague d'or que j'avais — Est tombée dans l'eau. ∴ — Que donneriez-vous, belle, — A celui qui l'irait chercher ? ∴ — Je donnerais Toulouse, — Toulouse et Montpellier. ∴ — Toulouse n'est pas vôtre — Ni non plus Montpellier ; ∴ Toulouse est à la reine — Et Montpellier au Roi. ∴ — Je vous donnerais des fontaines — Qui font tourner trois moulins. ∴ L'un moulait le poivre — Et l'autre le café. ∴ L'autre canelle blanche — Vive l'amour ! — Pour soulager le malade. — Vive le lon lan la, — Pour soulager le malade, — Vive le laurier !

Chanson aux variantes fort nombreuses, tant françaises que romanes, et dont la mélodie va souvent du majeur caractérisé à un mineur plus incertain.

AU NOUSTE CASAU

(DANS NOTRE JARDIN)

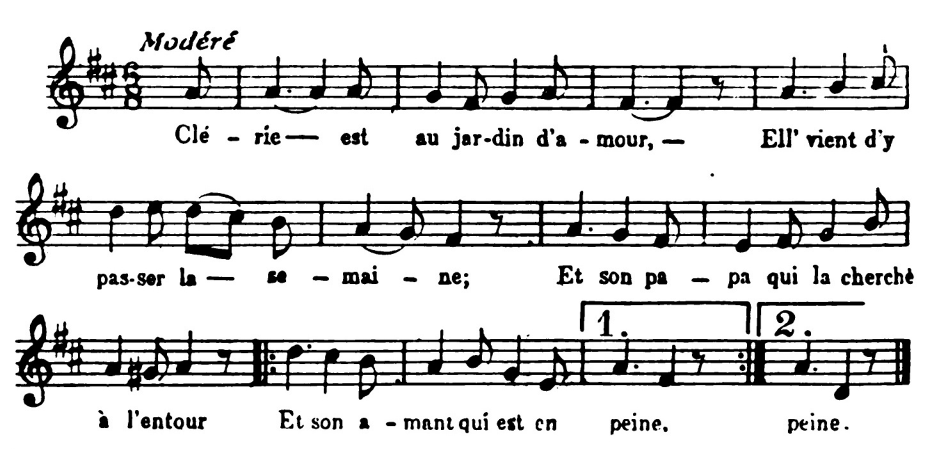


Au nouste casau
Que y a tant d'arroses !
Au miei d'aquet floc
N'aimi qu'u boutou.
De touts lous galants
Que pla me roundeien,
Nou-n sèi espia nat
Que lou me pastou,
Doundène, doundène, (*bis*)
Nou-n sèi espia nat
Que lou me pastou.

[Béarn]

TRAD. — Dans notre jardin — Il y a tant de roses ! — Au milieu de ce bouquet — je n'aime qu'un bouton. — De tous les galants — Qui me tournent autour. — Je ne sais en regarder aucun (autre) — Que mon berger, — Dondaine, dondaine, — Je ne sais en regarder aucun (autre) — Que mon berger.

CLÉRIE EST AU JARDIN D'AMOUR



Clérie est au jardin d'amour,
Ell' vient d'y passer la semaine;
Et son papa qui la cherche à l'en-
[tour,
Et son amant qui est en peine. (*bis*)

Elle est là-bas, dans ce vallon,
Assise auprès d'une fontaine,
Qui tient l'oiseau entre ses mains,
Lui racontant toutes ses peines.

« Petit oiseau, que tu es heureux
D'être entre les mains de ma belle !
Et moi qui suis son amoureux,
je ne puis pas m'approcher d'elle !

— Que çà fait d'avoir un amant
Sans pouvoir lui conter ses peines !
— Contez, contez, rare beauté,
Je suis ici c'est pour vous plaire.

— Berger, berger, mon doux berger,
Un jour nous coucherons ensemble;
Nous coucherons dans un grand lit
Couvert de fleurs de roses blanches.

— Que çà fait d'avoir un pommier
Sans pouvoir y cueillir des pom-
[mes !

Que çà fait d'avoir un rosier
Sans pouvoir y cueillir des roses !

— Mais quand la rose est au rosier,
Tout le monde alors la caresse;
Mais quand la rose s'est fanée,
Tout le monde alors la délaisse. » (bis)

[Languedoc]

VAR. — 1. La belle... — 2. C'est là qu'ell' passe la semaine; — 3. Son père la cherche partout, — 4. Son cher amant est en grand'peine. — 13. Berger, berger, mon doux berger, — 14. As-tu vu passer ma bergère ?

Au village de Montségur, tapi au pied des altières ruines féodales sous l'écroulement desquelles fut ensevelie l'église catharre, on chante surtout en français. J'ai entendu là cette version du *Jardin d'amour*, avec d'autres chansons, d'un tour dix-huitième siècle et de termes plus gaillardement troussés.

Le jardin d'amour et le jardin plaisant, le verger et le pré qui verdoie sont, avec les montagnettes chargées de neige, les lieux d'élection où la chanson populaire place les tendres ébats ou les débats querelleurs des amants.

DE BON MATIN J'ME SUIS LEVÉ



De bon matin j'me suis levé
Pour voir si le rossignol chante,
Oui, je l'ai entendu chanter,
Le long de la rivière de Nantes.

Chante, chante, rossignolet,
Et chante-la la plus charmante,
Et chante-la bien clairement
Que ma maîtresse puisse l'entendre.

Ell' prend la clef de son jardin
S'en va cueillir la violette;
Sitôt qu'elle eût cueilli trois brins,
Elle voit venir ses amourettes.

« Approchez-vous, joli galant,
Approchez-vous, je vous en prie;
Approchez-vous bien près de moi,
Que je vous raconte mes martyres.

— Oh ! la belle, si je m'approche,
Permettez-moi que je vous touche. »
Il mit la main sur son genou,
Un doux baiser sur sa fine bouche.

Jamais la mer n'est sans poissons,
Ni le printemps sans violettes,
Ni les montagnes sans vallons,
Ni les filles sans amourettes.

[Couserans]

Nombre de poésies populaires — on s'en apercevra par la suite — commencent ainsi, faisant lever matin belle ou galant qui, aussitôt, entrent dans le jardin pour y cueillir la rose, la violette, la giroflée, l'herbe fraiche et menue. Thème aussi vieux que l'amour et fécond en développements. Déjà, au xve siècle, les amoureux chantaient :

Je m'y levay par ung matin
La fresche matinée
Et m'en entray en ung jardrin
Pour cullir girofflée.

DE BOUN MATIN ME LEUÈI JOU

(DE BON MATIN JE ME LEVAI)



De boun matin me leuèi jou,
Pu matin que l'aubéto, lanla,
Pu matin que l'aubéto.

Dens un jardin bé n'entrèi jou
Coupa la briuléto.

Mès quand jou la bouloui coupa,
La trobi estrougnadéto.

Encouero jou ne troubèi tres,
De las pu poulidétos.

Uo la coupèi per moun pai,
L'auto à la mio mèro.

E l'auto la coupèi per jou,
Per moun amic quand l'augui.

Jou bé m'en bau lou loung d'un boi,
Doun jamais ni aut houelho,

Jou bé m'en bau lou loung d'un pré,
Doun jamais n'y aut erbo.

Jou bé m'en bau lou loung d'un riu,
Doun jamais n'y aut aiguo.

Aqui troubèi lou men amic,
Assiétat su l'erbéto.

Jou m'décintei moun déuantau,
Li coubriscoui la tésto, lanla,
Li coubriscoui la tésto.

[Gascogne]

VAR. — 25. De pòu que s'enrumesse.

TRAD. — De bon matin je me levai, — Plus matin que l'aube, lanla, — Plus matin que l'aube. ∴ Dans un jardin j'entrai — Couper la violette. ∴ Mais quand je la voulus couper, — Je la trouvai séparée de sa tige. ∴ Encore j'en trouvai trois, — Des plus joliettes. ∴ Une je la coupai pour mon père, — L'autre à la mienne mère. ∴ L'autre me la coupai pour moi, — Pour mon ami quand je l'aurai. ∴ Je m'en vais le long d'un bois, — Où jamais il n'y eut de feuille. ∴ Je m'en vais le long d'un pré, — Où jamais il n'y eut d'herbe. ∴ Je m'en vais le long d'un ruisseau, — Où jamais il n'y eut d'eau. ∴ Là je trouvai mon ami, — Assis sur l'herbette. ∴ Je détachai mon tablier, — Je lui couvris la tête, lanla, — Je lui couvris la tête.
De peur qu'il s'enrhumât.

DE MATINET ME VAIG LLEVAR

(DE BON MATIN VAIS ME LEVER)



De matinet me vaig llevar,
De matinet que bon sol fa.
Sento cantá un rossinyol
Que cantava à l'olivar.
Ai ! de bones amores, ai !
Que mai les haurias d'oblidar.

« Rossinyol, bon rossinyol,
Quin concell me vols donar ?
De tres aimadors que n tinch
L'amor, à quin lo puch dar ? »

— Si la donas al pagés,
Ell, pel sol te'n farà anar;
Si la donas à ne 'l sastre,
A l'ombreta 't farà estar;

Si la donas al paraire,
La llana 't farà cardar.
— Malhaja l'amor dels homes,
Qui la vol y la voldrà ! »
Ai ! de bones amores, ai !
Que mai les haurias d'oblidar.

[Catalogne]

TRAD. — De bon matin vais me lever, — De bon matin, car le soleil est bon. — J'entends chanter un rossignol — Qui chante dans l'oliveraie. — Aï ! De belles amours, aï ! — Il vaudrait mieux les oublier. ⁂ « Rossignol, beau rossignol, — Quel conseil peux-tu me donner ? — Des trois amoureux que j'ai, — Auquel (des trois) puis-je donner mon amour ? ⁂ — Si tu le donnes au paysan, — Lui te mènera par les terres; — Si tu le donnes à un tailleur d'habits, — Tu resteras à l'ombre agréable; ⁂ Si tu le donnes à l'apprêteur d'étoffes, — Il te fera carder de la laine. — — Malheur soit de l'amour des hommes, — Qui le veut et le voudra !» — Aï ! de belles amours, aï !— Il vaudrait mieux les oublier.

J'AI FAIT L'AMOUR CINQ OU SIX MOIS



J'ai fait l'amour cinq ou six mois
Dans la ville de Rennes.
Oui, je l'ai fait suivant la loi,
Mon cher amant auprès de moi,
Tout le long de la rivière. (*bis*)

Quand nous fûmes au bord de l'eau,
Je vois venir ma mère :
« Oh maman, j'ai un amant,
Je l'aimerai si tendrement
Comme vous aimez mon père.

— Oh ! ma fille, à quoi penses-tu ?
C'est un mineur volage;
Nous n'avons que toi d'enfant :
Nous te marierons richement,
Nous te ferons héritière.

— De votre argent, je ne veux pas :
Faudrait marcher trop fière !
J'aime mieux mon petit mineur,
Qui est si gravé dans mon cœur
Que toute votre richesse.

— Oh ! ma fille, à quoi penses-tu ?
Tous les travaux s'avancent;
Bientôt les mineurs s'en iront :
Leurs maîtresses ils laisseront,
Les filles seront de reste.

— Si les mineurs s'en vont d'ici,
Nous les suivrons sans doute
Dans le Nord et dans le Midi;
Nous les suivrons dans tous pays,
Adieu donc, ville de Rennes. (*bis*)

[Gascogne, Languedoc]

Se chante sous cette forme et sur cet air des Pyrénées gasconnes à la languedocienne Montagne Noire.

Une autre chanson — recueillie en Couserans — commence par ces vers : *J'ai fait l'amour dans le Vivarais — A une femme habillée de violet.*

JARDIN D'AMOUR







Jardin d'amour,
Aimable solitude,
Toi qui languis
De me voir chaque jour,
Raconte-lui
Les tourments que j'endure,
Si je languis
C'est d'avoir trop d'amour.

Sur l'air du tralara
Lara, lara,
Lara, larara.

Dans mon jardin
Ya 'ne claire fontaine
Environnée

De lauriers à l'entour;
Allons-y donc,
Mon aimable brunette,
Nous y prendrons
Le plaisir de l'amour.

Petit ruisseau,
Et vous, claire fontaine,
Qui coulez tant
La nuit comme le jour,
Apaisez-vous,
Un moment de silence,
C'est mon amant
Qui chante dans le bois !

Mon cher amant,
Que veux-tu que j'y fasse ?
On me défend
Tous les jours de t'aimer;
Un autre amant
Est venu à ta place,
Toi, reviens-y en,
Tu seras le premier.

Dans mon jardin
Le rossignol y chante
Chaque matin
A la pointe du jour;
J'entends qu'il dit
De sa voix tant charmante :
Les amoureux
Sont souvent malheureux.

Devant chez nous
Il y a une montagne,
Moi, mon amant,
Nous la montons souvent :
En la montant
On prend beaucoup de peine,
En descendant
Mille soulagements.

Le mal d'amour
Est une maladie,
Le médecin
Ne peut pas la guérir:
L'herbe du pré
Qu'elle est tant souveraine,
L'herbe du pré
Peut pas la soulager.

Sur l'air du tralara
Lara, lara,
Lara, larara.

[Couserans]

LA-HAUT, SUR LA MONTAGNE







Là-haut, sur la montagne,
J'entends quelqu'un pleurer.
Ah ! c'est la voix de ma maîtresse
Et je m'en vais la consoler.

« Que pleurez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
— Je ne pleure que de tendresse,
Et de regret d'avoir aimé.

— L'amour n'est pas un crime,
Dieu ne le défend pas.
Faudrait avoir le cœur bien dure
Belle, si vous ne m'aimiez pas.

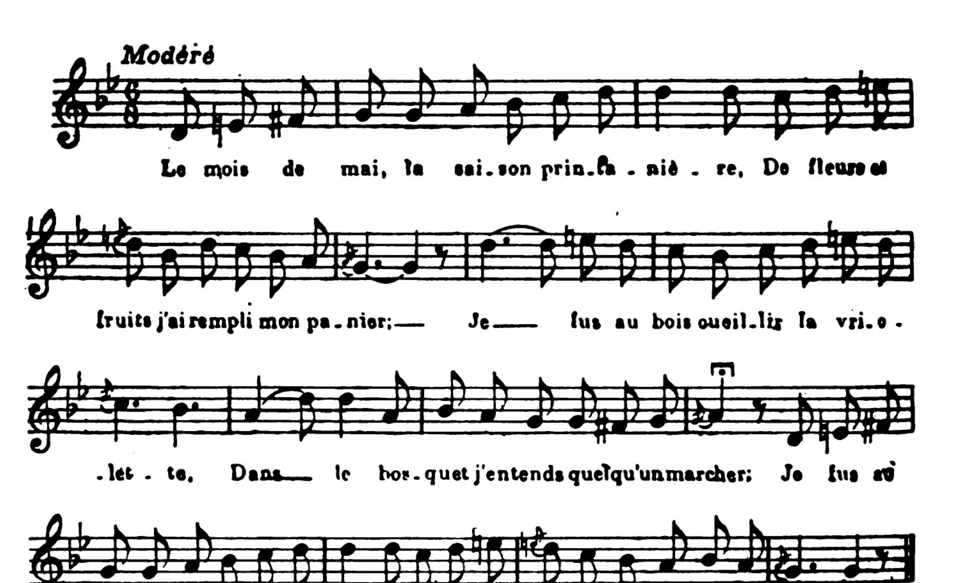
Les moutons dans la plaine
Sont en danger du loup;
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous sommes en danger d'amour.

Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs;
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous ne vivons que de langueurs. »

[Foix, Gascogne, Languedoc]

Deux mélodies, également répandues et partout identiques, se chantent sur les cinq strophes invariables de cette poésie. J'ai choisie celle qui présente la ligne la plus ferme, le dessin le mieux accusé.

LE MOIS DE MAI, LA SAISON PRINTANIÈRE



Le mois de mai, la saison printanière,
De fleurs et fruits j'ai rempli mon panier ;
Je fus au bois cueillir la vriolette, } *bis.*
Dans le bosquet j'entends quelqu'un marcher. }

Ce fut Lucas aperçu dans la plaine :
Il vit mes traces et il suivit mes pas.
Je fus m'asseoir au bord d'une fontaine,
Ah ! sûrement, je ne l'attendais pas.

Mais le méchant, contre ma résistance,
Me fit tomber et saisit mon panier.
Alors pour moi, grand Dieu ! quelle souffrance,
Il voulut voir le fruit que j'apportais.

J'eus beau crier et appeler ma mère,
La peur me prit et je perdis ma voix.
Contre un amant, hélas ! que peut-on faire ?
Quand on est seule et surtout dans le bois.

J'ai son portrait, c'est une miniature :
De temps en temps je lui donne un baiser.
Pendant la nuit, cette jolie peinture, } *bis*
Dessus mon sein je la tiens attachée. }

[Couserans]

Chanson du dix-huitième siècle, évidemment. Mais la mélodie a su prendre un ton de rusticité montagnarde fort éloigné de la fadeur bergerisante de l'époque.

La Déclaration d'amour et la demande en mariage. (1)

A LA PORTE D'ADÈLE



A la porte d'Adèle } *bis.*
Trois petits coups frappés : }
« Ouvrez, ouvrez, la belle,
C'est votre fidèle amant,
Qui vient de l'Italie,
De ce beau régiment.

— Je n'ouvre pas la porte
Après minuit sonné :
Je suis au lit couchée,
Papa, maman aussi;
Frappez à la fenêtre
Qui est près de mon lit.

— Si je frappe à la fenêtre,
Adèle, ouvrirez-vous ?
Je suis couvert de neige,
De l'eau jusqu'aux genoux :
Voilà la récompense,
Adèle, que j'ai de vous. »

Mais le chien de son père,
Qui sort tout en criant,
Lui dit dans son langage :
« Galant, tu perds ton temps,
Tu n'auras pas Adèle,
Celle que ton cœur aime tant.

(1) Toutes les chansons classées dans cette catégorie sont des sérénades, des aubades, des réveillées. Cela n'empêche d'ailleurs pas de les chanter aux veillées, comme aussi par les rues en manière de passe-carrères.

— Si je n'ai pas Adèle
J'ai bien perdu mon temps,
Mon temps et ma jeunesse
Depuis l'âge de quatorze ans,
Mon temps et ma jeunesse
Jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

Te souviens-tu, Adèle,
Quand nous étions tous deux } *bis.*
Au château de ton père ?
Que nous étions heureux,
Sans feu ni sans chandelle,
Au jeu des amoureux. »

[Couserans]

A NOEIT HÈ NAU ANS

(IL Y A NEUF ANS CE SOIR)



A noeit hè nau ans
Qui nou s'èrem bist ;
Talèu qui s'èm bist,
Que s'èm adroumits.
— Hèt be bous en-çà,
Las mies amouretes ;
Hèt be bous en-çà,
La noeit que s'en ba.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Il y a neuf ans ce soir — Que nous ne nous étions vus. — Dès que nous nous sommes vus, — Nous nous sommes endormis. — Rapprochez-vous de moi, mes amours, — Rapprochez-vous de moi, — La nuit s'en va.

Chanson de neuf.

AQUESTA ANY ES BONA ANADA

(CETTE ANNÉE EST UNE BONNE ANNÉE)



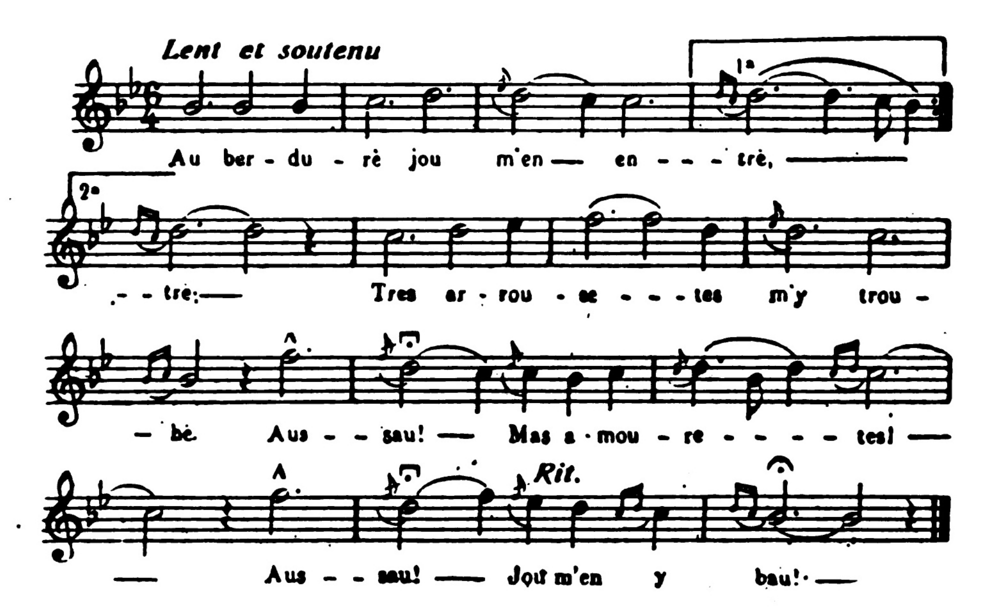
Aquesta any es bona anada,
Y ha rasins à emporta;
Mes m'estimi una noia
Que tots los rasins que y ha.

[Andorre, Roussillon]

TRAD. — —Cette année est une bonne année, — Il y a raisins à emporter; — Pour moi je préfère une jeune fille — A tous les raisins qu'il y a.

AU BERDURÈ JOU M'EN ENTRÈ

(DANS LE VERGER JE SUIS ENTRÉ)



Au berdurè jou m'en entrè : (*bis*)
Trés arrousetes m'y troubè,
Aussau !
Mas amouretes !
Aussau !
Jou m'en y bau !

Trés arrousetes m'y troubè,
Que las coupè, que las liguè.

A mas amous las embiarè.

Mei qui sera lou messadjè ?

La calandrete ou l'esparbè ?

La calandrete ei cap legè

E l'esparbè qu'ei mensoungè :

E l'esparbè qu'ei mensoungè : (*bis*)
Jou medichete y anirè.
Aussau !
Mas amouretes !
Aussau !
Jou m'en y bau !

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Dans le verger je suis entré : — Trois petites roses j'y trouvai. — Ossau ! — Mes chères amours ! — Ossau ! — Vers vous je vais ! ∴ Trois petites roses j'y trouvai. — Je les coupai, je les liai. ∴ A mes amours les enverrai. ∴ Mais qui sera le messager ? ∴ L'alouette calandre ou l'épervier ? ∴ L'alouette est tête légère ∴ Et l'épervier est trompeur. ∴ Et l'épervier est trompeur : — Moi-même j'irai (les porter). — Ossau ! — Mes chères amours ! — Ossau ! — Vers vous je vais !

On trouvera plus loin, parmi les *Chansons de Bergers*, plusieurs variantes de ce magnifique chant d'amour, que les pasteurs transhumants ossalois lancent mélancoliquement aux horizons plats des landes où ils descendent hiverner, et qu'ils entonnent joyeusement au printemps, en remontant estiver sur les hauts sommets de la Vallée d'Ossau.

L'AUCELLET

(LE PETIT OISEAU)



Aqui, ad alt, en aquest prat,
Un pomeret hi tinc plantat.
Que no en pot viure
Qui no en sap de ben aimar,
Que no en pot viure
Qui not pot viure delitós,
Viu d'amoretas ;
Qui not pot viure delitós,
Viu de l'amor.

De pometas n'es carregat,
Ben vermelletas d'una meitat

Y ben groguetas de l'altra part.
Un aucellet s'hi ha ajocat.

Que té el bec sobredaurat,
De las aletas platejat,

Y la cueta de cap a cap.
Un cassador l'hi ha apuntat.

« Ai, cassador, no em miris pas,
Que del rei sô l'enamorat,

Y de la reina més que cap ;
Menjo y bec al seu costat.

Dormo amb un llit encortinat. »
El cassador, ja l'hi ha tirat.

Els mariners estan cridant :
« Ai d'ahont ve aquesta sang ?

Ve de la guerre o ve del camp ?
Ve de la terra o de la mar ?

O es la del aucell galant
Que té el bec sobredaurat,

De las aletas platejat,
Y la cueta de cap a cap,

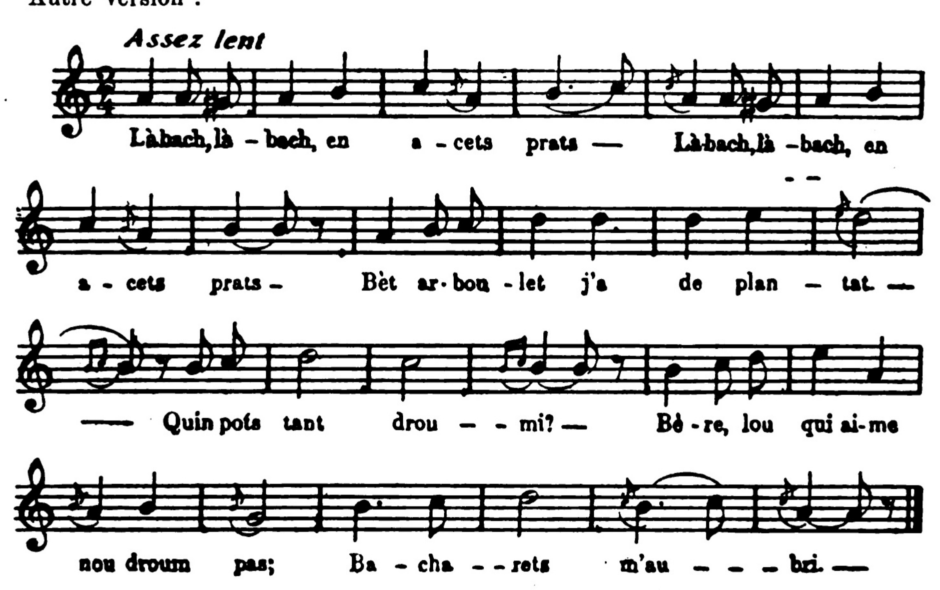
Que per lo rei ha esta criat,
Molt ben servit y mal pagat ?

Ai ! quand el rei això sabrà,
El cassador fara matar. »
Que no en pot viure
Qui no en sap de ben aimar ;
Que no en viurà.
Qui no pot viure delitós,
Viu d'amoretas ;
Qui no pot viure delitós,
Viu de l'amor.

VAR. — 31. Molt estimat. [Catalogne]

TRAD. — Ici, en haut, dans ce pré, — Une petit pommier j'ai planté. — Celui-là ne peut vivre — Qui ne connaît pas la joie d'aimer; — Il ne saurait vivre. — Qui ne peut vivre heureux, — Doit vivre d'amourettes; — Qui ne peut vivre heureux, — Doit vivre d'amour. ⁂ Il est chargé de pommes, — Rouges d'un côté ⁂ Et bien jaunes de l'autre côté. ⁂ Il a le bec surdoré, — Et ses ailes sont argentées, ⁂ Et la queue d'un bout à l'autre. — Un chasseur l'a mis en joue. ⁂ « Aïe ! chasseur, ne me vises pas, — Je suis le favori du roi, ⁂ Et de la reine plus que de quiconque; — Je mange et bois à son côté, ⁂ Je dors dans un lit à courtines. » — Le chasseur, pourtant l'a tué. ⁂ Lors ont crié les mariniers : — « D'où ce sang provient-il ? ⁂ Vient-il de la bataille ou du camp ? — Vient-il de la terre ou de la mer ? ⁂ Où est-il le sang de l'oiseau d'amour — Dont le bec est surdoré, ⁂ Les ailes argentées, — Et la queue d'un bout à l'autre, ⁂ Qui par le roi aurait été apprivoisé, — Très bien servi et mal payé ? ⁂ Hélas ! quand le roi saura cela, — Il fera tuer le chasseur. » — Celui-là ne peut vivre — Qui ne connaît pas la joie d'aimer; — Il ne saurait vivre. — Qui ne peut vivre heureux, — Doit vivre d'amourettes; — Qui ne peut vivre heureux, — Doit vivre d'amour.

Autre version :



Là-bach, là-bach, en acets prats,
Bèt arboulet j'a de plantat. [(*bis*)

Quin pots tant droumi ?
Bère, lou qui aime nou droum pas ;
Bacharets m'aubri ?

Bèt arboulet j'a de plantat,
De poumetes qu'ère cargat.

Arrougetes soun la mieitat,

Entradetes l'aute coustat.

Lou hilh deu Rei s'en ba cassa.

Sus u auserou s'en ba tira.

— Oh ! hilh deu Rei, nou-n tires [pas !
Qu'abè lou bèc suberdaurat, (*bis*)

Qu'abè lou bèc suberdaurat,
Las aletes y mei lou cap.
Quins pots tant droumi ?
Bère, lou qui aime nou droum pas,
Bacharet m'au'ri ?

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Là-bas, là-bas, dans ces prés, — Un bel arbre il y a planté. — Comment peux-tu tant dormir ? — Belle, celui que tu aimes ne dort pas; — Descendriez-vous m'ouvrir la porte ? ∴ Un bel arbre il y a planté. — Il est chargé de pommes. ∴ Elles sont rouges sur une moitié, ∴ Bigarrées sur l'autre côté. ∴ Le fils du roi s'en va chasser. ∴ Sur un oiseau il va tirer. ∴ — Oh ! fils du roi, ne tire pas ! ∴ Il avait le bec surdoré, — Aussi les ailes et la tête. —Comment peut-on tant dormir ? — Belle, celui qui aime ne dort pas; — Descendriez-vous m'ouvrir la porte ?

AU JARDI DE PLESANGES

(AU JARDIN DE PLAISANCE)



Au jardi de plesanges
Y'a u irangè d'iranges.
La noeit e lou jour,
Toustem la joenesse
Nou biu que d'amour.

Y'a u irangè d'iranges.
A las plus hautes branques,

Lou roussignòu que cante.

En soun cant que hè enténe :

« Galant, qui as filhe à préne,

Nou prengues pas la négre,

Jamei nou hè que bébe;

Ni tapoc la blanquete,

Cambie de coulourete ;

Mes pren-te la brunete,

Qu'auras l'amour soulete.

Qu'auras l'amour soulete,
Deu sé dinqu'à l'aubete.
La noeit e lou jour,
Toustem la joenesse
Nou biu que d'amour.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Au jardin de plaisance — Il y a un oranger (chargé) d'oranges. — La nuit et le jour, — Toujours la jeunesse — Ne vit que d'amour. ∴ Il y a un oranger (chargé) d'oranges. — Aux plus hautes branches, ∴ Le rossignol chante. ∴ En son chant il fait entendre : ∴ « Galant, qui as fille à choisir, ∴ Ne prends pas la noire, ∴ Jamais ne fait que boire; ∴ Ni la blanchette, ∴ Elle change de couleur; ∴ Mais prends-toi la brunette, ∴ Tu auras l'amour seulette (d'elle seule), — Du soir jusqu'à l'aube. — La nuit et le jour, — Toujours la jeunesse — Ne vit que d'amour.

AUSELET, AUSELOU

(OISELET, OISELON)



« Auselet, auselou,
Qui as la plume daurade,
Si-n hasè bou aima
La joene maridade ?

— Ba-t sabes, tu, galant,
Sèpt ans l'as courtisade.
Au cap d'aquets sèpt ans
La n'as abandounade.

Lou so pai e sa mai
Dehore l'an boutade ;
Lous sos cousis germas
La se n'an retirade.

Que l'an hèit ue maisou
Tout de pèire talhade,
Que nou j'entre lou bent,
Lou bent ni la gelade.

Sinou lou so amic,
Per ue porte faussade :
« Amic, lou bou amic
Per tu que soi aimade ! »

[Béarn]

Trad. — Oiselet, oiselon, — Qui as la plume dorée, — Faisait-il bon aimer — La jeune mariée ? ∴ — Tu le sais, toi, galant, — Qui sept ans l'a courtisée. — Au bout de ces sept ans, — Tu l'as abandonnée. ∴ Son père et sa mère — L'ont mise dehors; — Ses cousins germains — L'ont recueillie. ∴ Ils lui ont fait (bâtir) une maison — Toute en pierre taillée, — (Dans laquelle) n'entre pas le vent, — Le vent ni la gelée. ∴ Mais seulement son ami — Par une porte dérobée : — « Ami, mon bon ami, — De toi je suis aimée ! »

Dans la Vallée d'Ossau on chante aussi ces strophes sur un air de branle.

CASTETNAU, CAP DE RIBÈRE

(CASTELNAU, TÊTE DE PLAINE)

Castetnau, cap de ribère,
Là-n jou m'èi pausat l'amou.
Clare, clare ei la noeit clare,
Jou aimi mei lou cèu brumous.

Lous castèts d'aqueste bile
Ets qu'en soun bèts y poumpous.
Que j'a u arbe qui-n berdéje :
Moun Diu ! b'a de bères flous !

Be-y urous lou qui a las hoelhes,
Be n'ei mei lou qui a las flous !
Clare, clare ei la noeit clare,
Jou aimi mei lou cèu brumous.

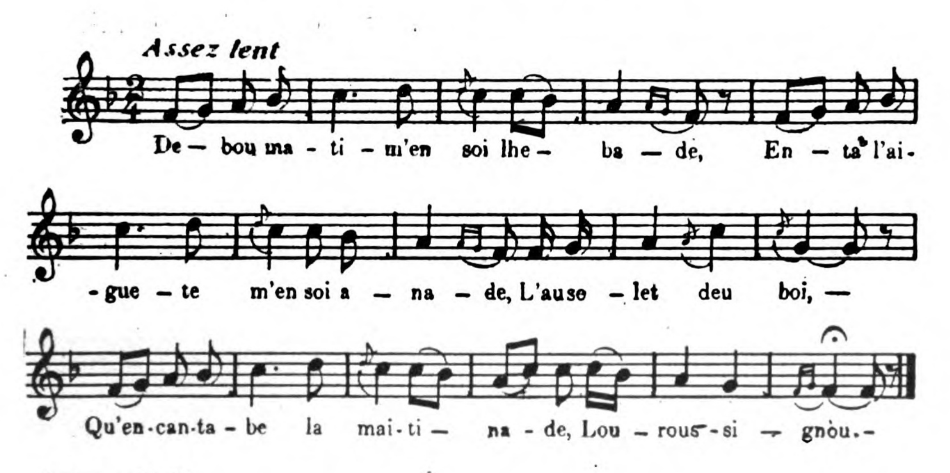
[Vallée d'Ossau]

Trad. — Castelnau, tête de plaine, — Là s'est posé mon amour. — Claire, claire est la nuit claire, — J'aime mieux le ciel brumeux. ∴ Les châteaux de cette ville — Sont beaux et imposants. ∴ Il y a un arbre qui verdoie : — Mon Dieu ! qu'il a de belles fleurs ! ∴ Heureux celui qui a les feuilles. — Plus heureux encore celui qui a les fleurs ! — Claire, claire est la nuit claire, — J'aime mieux le ciel brumeux.

Se chante sur la deuxième mélodie de la chanson : *Lous Galants d'aqueste bar* (Voyez p. 297).

DE BOUN MATI M'EN SOI LHEBADE

(DE BON MATIN ME SUIS LEVÉE)



Autre mélodie :



De bou mati m'en soi lhebade,
Enta l'aiguete m'en soi anade.
L'auselet deu boi
Qu'encantabe la maitinade,
Lou roussignòu.

Enta l'aiguete m'en soi anade,
Moun bel ami que m'y a atrapade.

Que m'a prese, m'a embrassade.

Dessus l'erbete m'a pausade,

Plourirouse que-m soi lhebade.

Aylas ! qu'èi à dise aus de case ?

Que l'aiguete n'ère troubade.

Lou roussignòu s'y a trempat l'ale.

Que de nau mes nou-n sera clare.

Que de nau mes nou-n sera clare,
Ni d'autant mei sera stigglade.
L'auselet deu boi
Qu'encantabe la maitinade,
Lou roussignòu.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — De bon matin me suis levée, — A la fontaine suis allée. — L'oiseau du bois — Enchantait la matinée, — Le rossignol. ∴ A la fontaine suis allée, — Mon bon ami m'y a trouvée. ∴ Il m'a prise, m'a embrassée. ∴ Sur l'herbette m'a posée. ∴ Toute en pleurs me suis relevée. ∴ Hélas ! Que dirai-je à mes parents ? — Que l'eau était trouble, ∴ Que le rossignol y a trempé son aile. ∴ Que de neuf mois ne sera éclaircie — Ni d'autant plus limpide et brillante. — L'oiseau du bois — Enchantait la matinée, — Le rossignol.

Damase-Arbaud a publié (t. II, p. 111) une chanson française de la fin du XVIe siècle, conservée dans un manuscrit de la bibliothèque d'Aix-en-Provence : *Livre des vers du lût*, et presque identique à la leçon béarnaise.

La muse populaire affectionne particulièrement ce thème de l'eau claire troublée, symbole de la pureté perdue des jeunes filles. Nous retrouverons *La Fille à la fontaine* ou ses sœurs dans bien d'autres chapitres de cet ouvrage-ci.

JAMEI AIMAREI FILHE

(JAMAIS JE N'AIMERAI FILLE)



Jamei aimarei filhe
Qui aje lou péu frisè,
Trioun la doun doundete,
Trioun la doun doundè.

Sinou la péu loungote
Qui ei fèite à moun grè,

A moun grat, à ma guise,
Toute ma boulountè.

Quoand jou la m'en bau bède,
La-n tròbi dens u prat ;
Quoand jou la m'en salùdi,
Se-m bire de coustat.

« Que demandabe-t, Ségne,
Ségne, que demandat ?

Boulét argent de bourse,
Ou anèt suberdaurat ?

— Nou-n boui argent de bourse,
Ni anèt suberdaurat.

Que boui poumes reinetes
Qui au boste sé pourtat.

— Las poumes soun berdotes,
Madures nou-n soun pas ;

Mei quoand sien madures,
Galant, bous las aurat.

Nou y embiét pas messadge,
Bous medich que biengat ;

Lous messadgès que-s troumpen ;
Bous me desliurerat. »
Trioun la doun doundete,
Trioun la doun doundè.

[Vallée d'Ossau]

TRAD.— Jamais je n'aimerai fille — Qui ait les cheveux frisés, — Trion la don dondète, — Trion la don dondé. .·. Sinon celle des cheveux longs — Qui est faite à mon gré, .·. A mon gré, à ma guise, — Tout ce que je désire. .·. Tandis que je vais lui rendre visite, — Je la trouve dans un pré ; .·. Quand je la salue, — Elle se tourne de côté. .·. « Que demandez-vous, Seigneur, — Seigneur, que demandez-vous ? .·. Voulez-vous argent de bourse, — Ou anneau surdoré ? .·. — Je ne veux argent de bourse — Ni anneau surdoré; .·. Je veux les pommes rainettes — Qui sont dans votre corsage. .·. — Les pommes sont un peu vertes, — Mûres elles ne sont pas; .·. Mais quand elles seront mûres, — Galant, vous les aurez. .·. Ne m'envoyez pas un message, — Mais vous-même venez ; .·. Les messagers sont trompeurs ; — Vous me délivrerez. » .·. Trion la don dondète, — Trion la don dondé.

Les filles dont les cheveux frisent naturellement, passent pour avoir mauvais caractère.

J' M'AI FAIT UNE MAITRESSE



J' m'ai fait une maîtresse,
L'autre jour y a pas longtemps.
Grand Dieu ! qu'elle est jolie :
Elle est belle comme le jour,
Elle semble faite au tour.

Rossignolet sauvage,
Rapporteur des amoureux,
Va-t'en dire à la belle
Que son aimant viendra la voir
Le samedi au soir.

Le samedi s'approche,
Le galant n'a pas manqué.
Lui a dit : « Bonsoir, la belle,
Que le bonsoir vous soit donné,
Allons nous promener. »

Là-bas dedans la plaine
J'entends quelques voix crier :
Ce sont les parents de la belle,
Qui lui crient à haute voix :
« Ne nous abandonne pas. »

Comment faut-il donc faire
Pour avoir le cœur content ?
Il faut quitter père et mère,
Sœur frère et tous parents,
Pour plaire à un aimant.

[Foix]

LA BÈLO N'ES ENDURMIDO

(LA BELLE EST ENDORMIE)



La bèlo n'es endurmido,
Nou n'entén pas le sou,
Le sou de 'ras aubados,
Per elo soun sounados
L'entour de sa maisou. (*bis*)

S'abio papè e encro,
T'embouiauio dus mots;
Mais, au clair de la lune,
Adieu, charmante brune,
Bonsoir et puis bonjour. (*bis*)

[Couserans]

Var. — 4. On nomme souvent la jeune fille à laquelle est donnée l'aubade : Per Marioun... Per Catin... Per Margarido... Per Jano — ou tout autre prénom féminin.

Trad. — La belle est endormie, — Elle n'entend pas le son, — Le son des aubades — Qui sont sonnées pour elle — Autour de sa maison. ∴ Si j'avais du papier et de l'encre, — Je t'enverrais deux mots (je t'écrirais une lettre).

A Ustou, pays des ours, cette aubade est dite *aubado d'et cap d'an* — aubade du premier jour de l'an, parce qu'elle était de rigueur ce soir-là. Elle se chantait vers minuit, ce qui explique les derniers mots envoyant à la belle le bonsoir pour le jour qui finit et le bonjour pour celui qui commence. Le galant ne la faisait entendre qu'après avoir chanté d'abord une chanson d'amour, sérénade de son choix.

Les sérénades et aubades se donnaient de préférence durant les mois de janvier et de février, en temps de carnaval surtout.

Autre version :



Lou sé, l'après soupade,
Gran fantesie me pren,
D'ana souna l'aubade
Là oun moun cò l'agrade,
Autour de la maisou. (*bis*)

[Béarn]

TRAD. — Le soir, après souper, — Grande fantaisie me prend — D'aller sonner l'aubade — Là où il plait à mon cœur, — Autour de la maison.

LA FORE, A LA MOUNTINE

(LA-BAS, A LA MONTAGNE)



La fore, à la mountine,
Que y a u mouli de vent.
Belle, je vous aime, belle,
Belle, je vous aime tant.

Que j'a ue moulière
Tant amourousement.

Trés galants deu bilatge
L'amou l'y demandan.

Disèn deus us aus autes :
« Moun Diu, nous quin l'auram ? »

Lou mei joen dits aus autes :
« Jou sèi quin nous l'auram.

Dab ue èrbe saubatge,
Qui ei au jardi plaisant. »

Lou jardinè en frinèste
Tout aco s'en entend.

« Si toucabets l'erbete,
B'en coustaré cent francs.

— Quoand s'en coustaré mille,
L'erbete nous l'auram. »
Belle, je vous aime, belle,
Belle, je vous aime tant

[Vallée d'Ossau]

Trad. — Là-bas, à la montagne, — Il y a un moulin à vent. — Belle, je vous aime, belle, — Belle, je vous aime tant. ∴ Il y a une meunière — Tant amoureusement. ∴ Trois galants du village — Lui demandent son amour. ∴ Se disent l'un à l'autre : — « Mon Dieu, comment l'obtiendrons-nous ? » ∴ Le plus jeune dit aux autres : — « Je sais comment nous l'obtiendrons. » ∴ Au moyen d'une herbe sauvage. — Qui est au jardin joli. ∴ Le jardinier, à la fenêtre, — Entend cela. ∴ « Si vous touchez l'herbe, — Il vous en coûtera cent francs. ∴ — Dût-elle en coûter mille, — L'herbe nous l'aurons. » — Belle, je vous aime, belle, — Belle, je vous aime tant.

L'air est celui de la vieille ronde française : *Chantons* ou *Dansons la capucine*.

LE PREMIER, C'EST UN VOYAGEUR



Le premier, c'est un voyageur :
Non, celui-là n'aura pas mon cœur. } bis.
Quand je le vois de bourg en bourg,
Aller de bourg en ville,
Ah ! non, non, joli voyageur,
Tu n'auras pas mon cœur.

Le second c'est un sabotier :
Non, celui-là n'aura pas mon cœur.
Quand je le vois avec ses sabots
Et sa belle tournure,
Ah ! non, non, joli sabotier,
Tu n'auras pas mon cœur.

Le troisièm' c'est un cordonnier :
Non, celui-là n'aura pas mon pied.
Quand je le vois avec ses souliers
Et sa belle tournure,
Ah ! non, non joli cordonnier,
Tu n' prendras pas mesure.

Le quatrièm' c'est un ramoneur :
Non, celui-là n'aura pas mon cœur.
Quand je le vois de haut en bas,
De haut en cheminée,
Ah ! non, non, joli ramoneur,
Tu n'auras pas mon cœur.

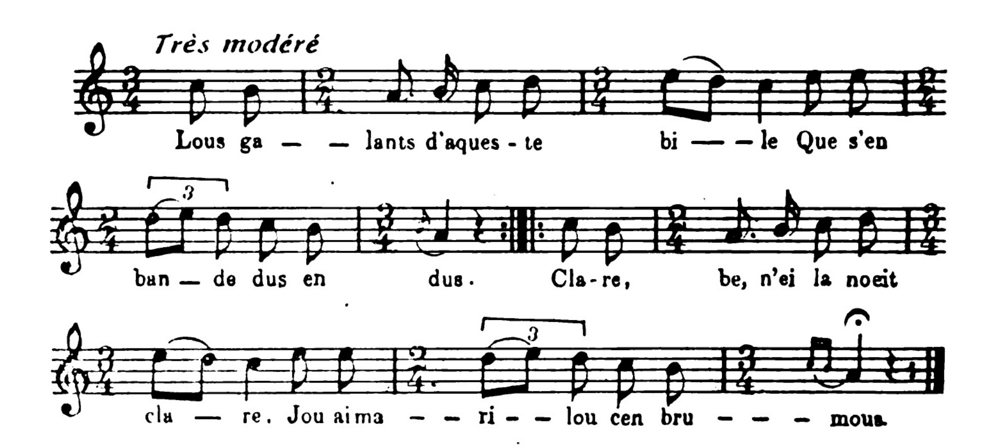
Le cinquième c'est un chasseur :
Non, celui-là n'aura pas mon cœur.
Quand je le vois avec son képi
Et son fusil de chasse,
Ah ! non, non, joli chasseur,
Tu n'auras pas mon cœur.

Le sixième c'est un boucher :
Oui, celui-là, il aura mon cœur.
Quand je le vois avec son tablier,
Sa toque sur l'oreille,
Ah ! oui, oui, mon joli boucher,
Vous embrass'rez la belle.

[Languedoc]

LOUS GALANTS D'AQUESTE BILE

(LES GALANTS DE CETTE VILLE)



Autre mélodie :



Lous galants d'aqueste bile
Que s'en ban de dus en dus.
Clare, be, n'ei la noeit clare,
Jou aimari lou cèu brumous.

Ets s'en ban souna per bile,
Per carrères e cantous.

A la porte de la « belle »
Qu'en abèn doublat lou sou.

La belle sort en frinèste :
« Joen galant, que boulet-bous ?

Si-n boulet minja ni boère,
N'y a arré n'aqueste maisou.

— Jou nou boui minja ni boère,
Ni arré d'aqueste maisou;

Belle, joies que b'apporten,
Belle, prenerat-las, bous ?

— Suban que las joies sièn,
Galant, per amou de bous.

— Lou debantau qu'ei de sede,
Las pourtetes de balous;

Lou riban de Barceloune,
De bingt-e-quoate coulous.

— Nou las boui aqueres joies
Que soun de trop gran balou. »
Clare, be, n'ei la noeit clare,
Jou aimari lou cèu brumous.

(Vallée d'Ossau)

VAR. — 3. Doundène, — Doundoun.

TRAD. — Les galants de cette ville — S'en vont deux par deux. ∴ Claire, que la nuit est claire, — J'aimerais le ciel brumeux. ∴ Ils s'en vont chanter par la ville, — Par les rues et carrefours. ∴ A la porte de la belle — Ils ont sonné plus fort. ∴ La belle sort à la fenêtre : — « Jeune galant, que voulez-vous ? ∴ Si vous voulez manger ou boire. — Il n'y a rien dans cette maison. ∴ — Je ne veux manger ni boire, — Ni rien de cette maison; ∴ Belle, les joyaux (présents) nous apportons, — Belle, les prendrez-vous ? ∴ — Suivant que les joyaux soient, — Galant, par amour de vous. ∴ — Le tablier est de soie, — Les poches de velours; ∴ Le ruban de Barcelone, — De vingt-quatre couleurs. ∴ — Je ne veux pas de ces présents — Qui sont de trop grande valeur. » — Claire, que la nuit est claire, — J'aimerais le ciel brumeux.

MIGUE, BOUS N'ETS ACOUMPARADA

(MIE, VOUS ÊTES SEMBLABLE)

Migue, bouş n'ets acoumparade
La flou nabère deu rousié,
A l'aube, quoand lou sou l'agrade,
Toute fresque d'arrous maitié.

[Béarn]

TRAD. — Mie, vous êtes semblable — A la fleur nouvelle du rosier, — A l'aube, quand le soleil la caresse, — Toute fraîche de rosée matinale.

Se chante sur l'air de : *Ue pastourelete* qu'on trouvera plus loin, aux *Chansons de Bergers*.

MONTANYAS DEL CANIGO

(MONTAGNES DU CANIGOU)



Montanyas del Canigó
Son frescas y regaladas,
Sobre tot ara à l'estiu,
Que las aiguas són geladas. (*bis*)

Tres mesos m'hi vaig estar
Sens veure-hi persona nada,
Sinó un trist rossinyolet
Que a l'eixer del niu cantava.

Ell canta quand el sol surt,
Rosa fresca y regalada.
« Rossinyol, bon rossinyol,
Déu ten dó bona volada.

A l'altra banda del riu
Trobaràs la mar salada ;
A l'altra banda del mar
Hi ha el castell dels meus pàres :

Y diràs a mos parents
Que a Déu m'he encomanada
Y que amb un jove valent
Mon pare me n'ha casada ;

Amb la voluntat del rei,
Que allà també s'estava,
Prenent banys de salut
Que molt bé s'hi trobava.

Fagué el marit cavaller,
De tant que li agradava.
Aquella aigua de Molitg
Que n'es tant anomenada !

Mes arà'm penso que és mort,
Y, sinó, és pres dins de França.
El rossinyolet s'és mort,
Tres dies ha que no canta.

Jo d'aqui me'n vull anar,
Que l'enyorament m'hi mata.

[Roussillon, Catalogne]

Var. — 5. Jo n'hi hé restat set anys, — Alli m'en hi estat tres anys — 6. Que sempra me despertaba — 8. Que nit y dia cantava.

Trad. — Montagnes du Canigou — Sont fraîches et délectables, — Surtout maintenant en été, — Que l'eau est glacée. ⁂ J'y vais demeurer trois mois — Sans voir personne, — Sinon un triste rossignolet — Qui au sortir du nid chantait. ⁂ Il chante quand le soleil se lève, — Rose fraîche et magnifique. — « Rossignol, bon rossignol, — Dieu te donne bonne volée. ⁂ De l'autre côté du ruisseau — Tu trouveras la mer salée; — Et de l'autre côté de la mer — Est le château de mes père et mère. ⁂ Tu diras à ma parenté — Que je me suis confiée à Dieu — Et qu'avec un vaillant jeune homme — Mon père m'a mariée; ⁂ Avec l'agrément du roi, — Qui était aussi par là, — Prenant des bains de santé — Dont il se trouvait très bien. ⁂ Il fit mon mari chevalier, — Tant il lui plaisait. — Ces eaux de Moligt — Sont si renommées ! ⁂ Mais, à cette heure, je pense qu'il est mort, — Sinon, il est prisonnier en France. — Et le rossignol doit être mort, — Car voici trois jours qu'il ne chante plus. ⁂ Moi je veux partir d'ici, — Car la nostalgie me tue.
J'y suis resté sept ans, — ... trois ans. — Qui toujours me réveillait, — Car nuit et jour il chantait.

Variante :

Jo ne só caigut malalt
D'una cruel malagana ;
Ningu no m'ha entés lo mal,
Ni mètges ni apotecaris :

Sino uno nina que hi ha
Qu'es la meva enamorada.
A n'el seu pare ho vui dir,
Y també a la seva mare,

Que si me la volen dar,
La prendré de bonagana.

[Roussillon]

TRAD. — Je suis tombé malade — D'un mal cruel; — Personne n'a compris ce mal, — Ni médecins ni apothicaires. ∴ Sinon une certaine enfant — Qui est mon amoureuse. — A son père je veux dire, — Et aussi à sa mère, ∴ Que s'ils veulent me la donner, — Je la prendrai de bon cœur.

Les quelques vers de cette variante roussillonnaise sont, de toute évidence, empruntés à la leçon catalane suivante, complète celle-là.

Autre version :

Jo ne só caigut malalt
D'una cruel malagana ;
Ningú m'ha comprès el mal,
Ni mètges ni apotecaris,

Sinó una nina gentil
Que l'amor me'n té robada,
Me'n té robada l'amor,
El meu cor i les entranyes.

Jo me n'ani à l'Empordà
Per purga-me i xaropar-me ;
Ni amb purgues ni amb xarops
La salut a mi em tornava.

Un dia, jo l'encontri,
L'encontri à punta d'alba,
Jo l'encontri en el riu,
En el riu, que sabonava.

Jo l'in dic : « Déu me la guard,
Rosa fresca i regalada ! »
Ja no me'n torna rao,
Com si l'hagués mal parlada.

Jo que li torno a donar,
I ella calla·altra vegada.
« Jo no sé am què comparar-t :
Amb el vent o amb la gelada.

Te compararé amb el vent,
Que cada hora fa mudança :
Al demati, vent serè,
A les onze, marinada,

A mig-dia, vent de dalt,
I a la tarda, tramontana. »
Me la miro de les mans
Veure quants anells portava ;

No'n portava sinó un,
Una dobla d'or costava.
Me la miro jo dels peus
Veure quin calçat portava ;

Porta sabata amb taló
I la mitgeta encarnada.
Me la miro jo del còs,
Veure quin gipó portava;

Porta gipó d'escoti
Amb un cordonet de plata.
Me la miro jo del cap,
De quin modo va tocada ;

Porta una pinteta d'or
Amb uns lligamets de plata.
Al seu pare jo vull dir,
I també a la seva mare,

Que si me la volen dar
La pendré de bona gana
Que si la guarden per mi
Tres robes li'n vull camprar-ne

Una de color de sang,
L'altra color de mangrana,
L'altra tirarà en el verd,
Que li honrarà la cara ;

Uns penjants li'n vull comprar
De la pedra abigarrada.
Dins l'església me n'entri
A suplicâ als sants i santes .

Li demano de bon cor
A la Verge del Rosari
Que me'n volguès alcançar
A qui em fa viure amb cuidado.

Quand de missa vaig eixir,
La meva amor hi entrava.
Ella arrenca un gran sospir
Del fondo de les entranyes ;

El sospir ne fou tant gran
Que en terra me va fer caure.
« Aixequeu-vos, vós, galant,
Teniu-ne ferma fiança ;

Mentres no us deixaré a vós,
Jo deixaré a tots els altres.
Mare, jo vull tal fadric :
Ne teniu que delitâ-us-hi.

— Casa't si tu tant el vols :
Vianda no en té pas gaire...
— No us hi va pas res, a vós :
Ja la guayarem nosaltres. »

[Catalogne]

TRAD. — Je suis tombé malade — D'un mal cruel; — Personne n'a compris ce mal, — Ni médecins ni apothicaires, ⁂ Sinon une charmante enfant — Qui m'a féru d'amour, — Elle a d'amour féru — Mon cœur et tout mon être. ⁂ Je m'en fus dans l'Ampurda — Pour me purger et boire du sirop; — Mais ni purges ni sirops — Ne m'ont rendu la santé. ⁂ Un jour, je l'ai rencontrée, — Un jour à la prime aube, — L'ai trouvée au bord du ruisseau, — Au bord du ruisseau, qui lavait. ⁂ Je lui dis : « Dieu vous garde, — Rose fraîche et belle ! » — Mais elle ne me répond pas, — Comme si je lui avais mal parlé. ⁂ Je lui donne mon salut à nouveau — Et une seconde fois elle se tait. — « Je ne sais à quoi te comparer : — Au vent ou à la glace. ⁂ Je te comparerai au vent, — Qui a chaque moment change : — Le matin, vent léger, — A onze heures, vent marin. ⁂ A midi, vent des hauteurs, — Et à la vesprée, tramontane. » — Je lui regarde les mains — Pour voir quels anneaux elle porte; ⁂ Elle n'en porte qu'un, — Qui coûtait bien un doublon d'or. — Je porte mes yeux sur ses pieds — Pour voir sa chaussure; ⁂ Elle porte soulier à talon — Et ses bas sont rouges. — Je regarde son corps, — Pour voir le jupon qu'elle porte; ⁂ Elle porte jupon de coutil — Avec un liséré d'argent. — Je lui regarde la tête, — Pour voir comment elle se peigne; ⁂ Elle porte un petit peigne d'or — Avec des fils d'argent. — A son père je veux dire, — Et aussi à sa mère, ⁂ Que s'ils veulent me la donner — Je la prendrai de bon cœur; — Que s'ils veulent me la réserver, — Je lui achèterai trois robes : ⁂ L'une couleur de sang, — L'autre couleur de grenade, — L'autre tirera sur le vert, — Qui fera valoir son teint; ⁂ Je veux lui acheter des pendants — Avec des pierres bigarrées. — Je suis entré à l'église — Pour prier saints et saintes : ⁂ De tout mon cœur je demande — A la Vierge du Rosaire — De vouloir bien m'obtenir — Celle qui me fait vivre dans la souffrance. ⁂ Au moment où je vais sortir de la messe, — Mon aimée fait son entrée. — Elle pousse un grand soupir — Qui monte du fond de son être; ⁂ Et ce soupir fut si grand — Que j'en suis tombé en terre. — « Vous êtes là, mon ami, — Ayez fermement confiance; ⁂ Je ne vous abandonnerai pas, — Je laisserai tous les autres. — Mère, je veux tel garçon : — Vous ne pouvez que vous en réjouir. ⁂ — Marie-toi, si tu le veux tant : — Mais quant à de la nourriture, il n'en a guère... » — « Cela ne vous regarde pas : — Nous nous en procurerons (nous la gagnerons). »

MONTANYAS QUI PRODUIU

(MONTAGNES OU POUSSENT)



Montanyas qui produiu
Moltas plantas, moltas erbas
Y altras flors :
La rosella és la més bella de las [flors.

Com són las de Calleran,
La garganta y pla d'Anyella.

Alli canta 'l rossinyol,
La guatlla y la cardenera.

També hi canta la puput
En la tems de primavera.

Ja n'hi fan un gran aplec,
El dilluns de sant Cogesma.

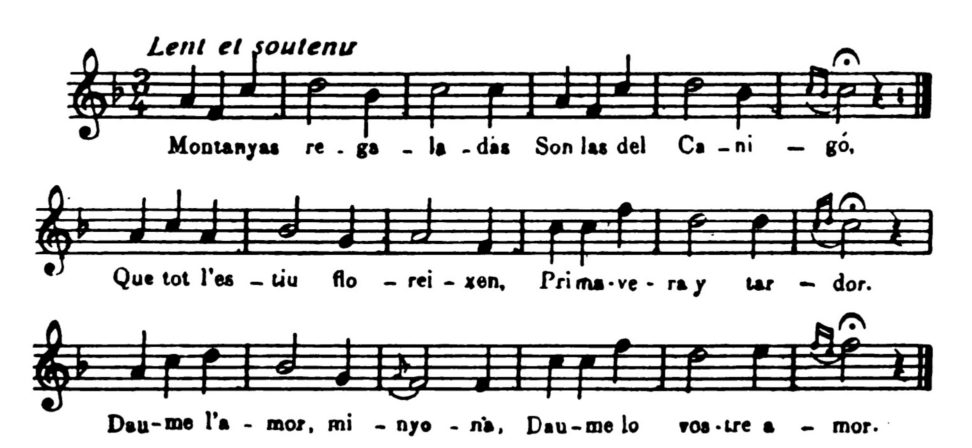
Alli pujen els musics,
Els fadrins y las donzellas
Y altras flors :
La rosella és la més bella de las [flors.

[Cerdagne, Catalogne]

TRAD. — Montagnes où poussent — Beaucoup de plantes, beaucoup d'herbes — Et autres fleurs : — Le coquelicot est la plus belle des fleurs. ∴ Comme sont celles de Calleran, — La gorge et la plaine d'Anyella. ∴ Là chante le rossignol, — La caille et le chardonneret. ∴ Y chante aussi la huppe — Au temps de la primevère. ∴ Il s'y donne une grande fête, — Le lundi de saint Cosme. ∴ Là montent les musiciens, — Les jeunes gens et les jeunes filles — Et autres fleurs : — Le coquelicot est la plus belle des fleurs.

MONTANYAS REGALADAS

(MONTAGNES DÉLECTABLES)



Montanyas regaladas,
Son las del Canigó,
Que tot l'estiu flareixen,
Primaver'y tardor.
Daume l'amor, minyona,
Daume lo vostr' amor ;
Daume l'amor, minyona,
Consuelo del meu cor.

Estiu y primavera,
En tot tems hi ha flor :
Hi floreixen las rosas,
Clavells de tot color.

N'hi ha una donzella,
Que'm te robat lo cor ;
Es primeta de tailla,
Y ben feta de cos.

Mirau que la compara,
A neu del Canigó;
Mirau vos-li la cara :
Blanc'es com un coto.

Te las dents boniquetas,
Boqueta de pinyo,
Las cilles ramadetas,
L'ull negr'y matador.
Daume lo vostr' amor ;
Daume l'amor, minyona,
Consuelo del meu cor.

[Roussillon]

VAR. — 15. Lligat me'l te' amb cadenas, — 16. Amb cadenatas d'or.

TRAD. — Montagnes délectables, — Sont celles du Canigou, — Qui fleurissent l'été, — Le printemps et l'automne. — Donnez-moi l'amour, mignonne, — Donnez-moi votre amour; — Donnez-moi l'amour, mignonne, — Paix de mon cœur. ∴ Eté, printemps, — A toute époque il y a des fleurs; — Les roses y fleurissent, — Et des œillets de toute couleur. ∴ Il y a une jeune fille, — Qui m'a pris le cœur; — Elle est de petite taille, — Et bien prise de corps. ∴ En la voyant, on la compare — A

la neige du Canigou; — Regardez-lui son visage : — Il est blanc comme duvet. ∴ Elle a de jolies dents, — Et bouche de colombe, — Les cils épais, — L'œil noir et mortel. — Donnez-moi l'amour, mignonne, — Donnez-moi votre amour; — Donnez-moi l'amour, mignonne, — Paix de mon cœur.

Montanyas regaladas est l'hymne national du Roussillon. Sur ce même air on y chante aussi une poésie toute différente : les adieux à sa bien-aimée d'un poète partant pour la Croisade, qu'on trouvera classée au Chapitre VIII, parmi les Chansons Historiques. Celle-là doit être la plus ancienne des deux. Mais, sous leur forme familière, les couplets qui précèdent sont autrement populaires.

Dans le mot *regaladas* ruisselle « le jaillissement des fraîches sources de la montagne, dévalant vers la plaine en cascades argentines (1) ». Ces eaux — *aiguas frescas y regaladas* — proviennent généralement de la fonte des neiges — *aiguanèu;* — elles sont glacées au point qu'on trouve des fontaines dont il faut, même en été, casser la glace pour arriver à l'eau courante : telle la *foun jalada* du pic de Cambre en Cerdagne. Le Catalan se défie de la frigidité de ces eaux saines mais dangereuses, et il fait dire à l'onde froide :

Beu me tota,
No-m passis gota !

Bois-moi toute, — Ne me passe goutte ! (Bois-moi à plein verre, — N'y trempe pas tes pieds !)

(1) Cf. *Revue Catalane*, A propos du mot « *regaladas* », année 1910, p. 171.

MOUN PAI E MA MAMAI

(MON PÈRE ET MA MÈRE)



Moun pai e ma mamai
Nou n'an qu'a jou filhete ;
Adiu, amous, adiu,
Adiu, mas amouretes.

M'en fèn ana tau boi
Goarda las berbisetes.

Tandes n'èi a goarda
Nou sei oun las me mete.

Au fourastè deu Rouè
Que j'a erbe fresquete.

Quoand jou y'estei dehens
Nou y troubei que briuletes.

M'en prengoui dues ou trés
De la mes poulidetes.

Las me boutei au sé
Enter ma chemisete.

L'ue boui tau me pai
E l'aude en-ta ma maire ;

L'aute boui tau fiançat :
Aquere ei la mes bère.

Lou fourastiè deu Rouè
Que las m'y a bistes méte.

« Lechats aco, lechats,
Lechats-las, las briuletes.

E si nou-n las lechats,
Bous pagarats l'erbete.

— Quin la te pagarèi ?
Nou èi crouts ni baquete,

Ni aulhes, ni moutous,
Ni cause qui au moun balha.

— Si, at abet, bèle, si,
Lou boste maridaje.

— Que nou l'auras tu, nou,
Fourestierot saubaje.

Moun père l'a proumès
A u galant deu bilaje.

— Pusque l'abè proumés,
B'ei pla juste que l'aje. »
Adiu, amous, adiu,
Adiu, mas amouretes.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Mon père et ma mère — N'ont que moi de fillette; — Adieu, amours, adieu, — Adieu, mes amourettes ! ∴ Ils me font aller au bois — Garder les brebinettes. ∴ Tant j'en ai à garder — Que je ne sais où les mettre. ∴ A la forêt du Roi — Il y a de l'herbe fraîche. ∴ Quand j'y fus dedans, — Je n'y trouvai que des violettes. ∴ J'en pris deux ou trois — Des plus joliettes. ∴ Je les mis dans mon sein, — Dans ma chemisette. ∴ L'une je veux pour mon père, — Et l'autre pour ma mère. ∴ L'autre je veux pour (mon) fiancé : — Celle-là est la plus belle. ∴ Le forestier du Roi — M'a vue les y mettre. ∴ « Laissez cela, laissez, — Laissez-les, les violettes. ∴ Et si vous ne les laissez — Vous paierez l'herbette. ∴ — Comment te la paierai-je ? — Je n'ai ni croix ni vachette (1) (pas de monnaie), ∴ Ni brebis ni mouton, — Ni chose qui au monde vaille. ∴ Si, vous avez, belle, si, — (Vous avez) Votre mariage. ∴ — Tu ne l'auras certes pas, toi, — Petit forestier sauvage. ∴ Mon père l'a promis — A un galant du village. ∴ — Puisque (vous) le (lui) avez promis, — Il est bien juste qu'il l'ait. » ∴ Adieu, amours, adieu, — Adieu, mes amourettes.

(1) La vachette était une monnaie béarnaise. Les vaches figurent dans le blason de Béarn.

NINETS, ANEN A BALLA

(JEUNES GENS, ALLONS DANSER)



Ninets, ninets, anen à ballâ :
Ballaren, ballaren l'amor,

Ballaren une americà,
Una americà de la dolçor.

E toun marchan, (*bis*)
Faren brassets, (*bis*)
Cap à la fi
Un poutounet;
Un poutounet,
Quand es ben fet,
Alegra el cor (*bis*)
Hasta l'amor.

Anen, ninets, anen,
Anen cap à la fount,
Que l'aigua n'y es fresqueta,
Los fadrinets y sount.

⁂

Aquel lapin menut
Jo deu me l'agafa;
Se minja la berdura
Del miu paure hourtoula.

[Donezan, Roussillon]

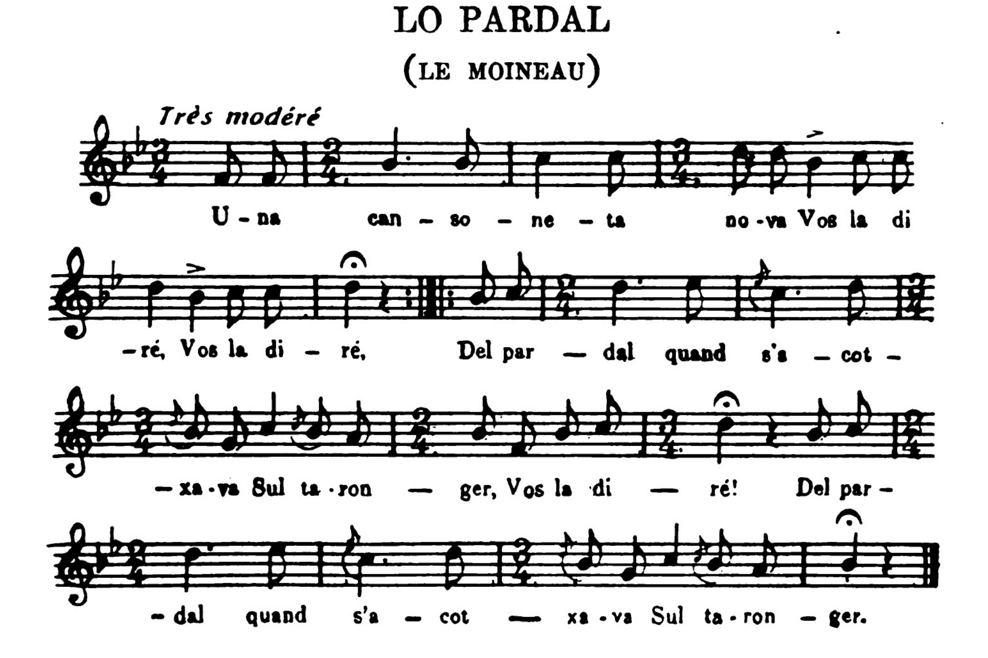
VAR. — 14. Anen cap à Vinça (ch.-lieu de c. des Pyrénées-Orient., arr. de Prades). — 16. Buona per couina.

TRAD. — Jeunes gens, jeunes gens, allons danser : — Nous danserons, nous danserons l'amour, — Nous danserons une américaine, — Une américaine de la douceur. ⁂ Et tout en marchant — Nous nous prendrons à pleins bras, — Du commencement à la fin — Un doux baiser (nous nous donnerons). — Un doux baiser, — Quand il est bien fait, — Réjouit le cœur — Jusqu'à l'amour. — Allons, jeunes gens, allons, — Allons droit à la fontaine, — L'eau en est fraîche, — Les galants y sont. ⁂ Ce (diable de) petit lapin — Il faut que je l'attrape; — Il mange la verdure — De mon pauvre jardinet.

L'*americana* est une sorte de habanera, de tango, qui se danse en Andorre, en Catalogne et en Cerdagne. Importée de l'Amérique du Sud dans l'Espagne des Conquistadors, elle est demeurée assez licencieuse.

LO PARDAL

(LE MOINEAU)



Una cansoneta nova
Vos la diré, } *bis*
Vos la diré,
Del pardal quand s'acotxava
Sul taronger,
Vos la diré !
Del pardal quand s'acotxava
Sul taronger.

Lo pardal quand s'acotxava
Feya remor,
Per veurer si l'sentiria
Lo seu amor.

Lo seu amor esta en cambrā
Que non sap ré,
Sino l'mosso de casa,
Lo traginé.

De la finestra mes alta
Li'n va parlar :
« Las onze horas son tocadas,
Ves t'acotxar !

— No m'acotxi pas encara,
Vaig de cami,
So fet una prometencia
A Sant Magi.

Quand à Sant Magi vaig esse
Vaig suplicar
Que'm deixes tornor à mas terras
Per festejar.

Quand ne vaig esse à mas terras,
Ja' ls encontri,
Los tres amors que tenia
Tenia alli.

Als tres amors que tenia
Lo pardalet,
Mariagna y Petronilla
E Isabelet.

Als tres amors que tenia
Quand los trobi,
Los va donar una crehueta
De Sant Magi.

La canso qui l'ha dictada
Qui treta l'ha ? } *bis*
Qui treta l'ha ?
Tres fadrinets de la plana
Del Ampurda,
Qui treta l'ha ?
Tres fadrinets de la plana
Del Ampurda.

[Roussillon]

TRAD. — Une chansonnette nouvelle — Je vous la dirai, — Je vous la dirai, — Du moineau quand il se tenait — Sur l'oranger, — Je vous la dirai ! — Du moineau quand il se tenait — Sur l'oranger. ∴ Le moineau quand il était là — Faisait du bruit — Pour tâcher de se faire entendre — Par son amie. ∴ Mais son amie est dans sa chambre — Qui n'entend rien, — Rien que le domestique de la maison, — Le muletier. ∴ De la fenêtre la plus haute — Lui va parler : — « Les onze heures sont frappées, — Va te coucher ! ∴ — Je ne me couche pas encore, — Je vais en voyage ; — J'ai fait une promesse — A Saint Magi. ∴ Quand à Saint Magi je fus, — Je suppliai, — Qu'il me laissât revenir sur mes terres — Pour courtiser. ∴ Quand je fus sur mes terres — Je les rencontrai, — Les trois amours que j'avais, — Que j'avais là. ∴ Aux trois amours qu'il avait — Le petit moineau, — Marie-Anne, Pierrette — Et Isabelle. ∴ Aux trois amours qu'il avait — Quand les trouve, — Leur va donner une petite croix — De Saint Magi. ∴ La chanson qui l'a dictée, — Qui l'a composée ? — Qui l'a composée ? — Ce sont trois garçons de la plaine — D'Ampurda, — Qui la composée ? — Ce sont trois garçons de la plaine — D'Ampurda.

Le moineau est pris ici comme surnom : il désigne, non l'oiseau, mais un homme, — un jeune galant.

Lo Pardal est, avec *Montanyas regaladas*, la chanson préférée du Roussillonnais

QUAND LA FEUILLE ÉTAIT VERTE



Quand la feuille était verte,
  Tra la la ra la la la,
Quand la feuille était verte
  J'avais trois amoureux. (*bis*)

A présent qu'elle est sèche
Je n'en ai plus que deux.

Je ne veux pas du riche,
Il est trop glorieux.

J'aime mieux Petit-Pierre,
Il est plus amoureux.

Il me mène à la danse,
M'y mène quand je veux.

Tout le temps de la danse
Il me fait les doux yeux.

Allons dire à mon père,
  Tra la la ra la la la,
Allons dire à mon père :
Mariez-nous tous deux.

[Foix, Languedoc]

Ronde française répandue en d'autres provinces. L'air diffère ici de celui, bien connu, qui se chante dans les pays de l'Ouest : il sautille gaiement là-bas, tandis que le nôtre, par son sentiment rêveur, s'apparente plus aux cantilènes amoureuses qu'aux rythmes dansants.

QUOAND JOU N'ÈRI PETITE

(QUAND J'ÉTAIS PETITE)



Quoand jou n'èri petite,
Petite Mariou,
Aimade, m'an aimade,
Aimade m'an à jou.

M'en fèn goarda las olhes,
Lous petits agnerous.

Adare soi granote,
Lous agnets soun moutous.

Jou-us anerèi ha pèche
En acèits prats tant dous;

Jou-us anerèi ha bébe
En' cèits arribalhous.

Per aquiu dabant passen
Trés chibaliès gracious.

L'u que-m dits : « Adiu, Nine,
Adiu, la mie amou ! »

L'aute : « Adichats, pastoure,
De qui-n soun lous moutous ?

— Lous moutous de moun paire,
La pastoure de bous. »

L'aute que-m jete à l'aigue :
Nou-m soui negade, nou;

A nada-m soi boutade,
A mode d'u pechou.

M'en soi arribalade
Au pè d'u poumédou.

« Poumè, Diu que-t ben-àje !
B'as tu de bères flous !

Engouè nou n'as pas tàndes
Coum lou mé cô d'amous. »
Aimade, m'an aimade,
Aimade m'an à jou.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Quand j'étais petite, — Petite Marion, ∴ Aimée, on m'a aimée, — Aimée on m'a, moi. ∴ On me faisait garder les brebis, — Les petits agneaux, ∴ Maintenant je suis grandette, — Les agneaux sont (devenus) moutons. ∴ J'irai les faire paître — Dans ces prés si tendres ; ∴ J'irai les faire boire — Dans ces petits ruisseaux. ∴ Par là devant passent — Trois gracieux chevaliers. ∴ L'un me dit : « Adieu, Petite, — Adieu, mon amour ! » ∴ L'autre : « Adieu, bergère, — A qui sont les moutons ? ∴ — Les moutons sont à mon père, — La bergère est à vous. » ∴ L'autre me jette à l'eau : — Je ne me suis pas noyée, non ; ∴ A nager je me suis

mise, — A la façon d'un petit poisson. ∴ J'ai abordé — Au pied d'un petit pommier. ∴ « Pommier, que Dieu te bénisse ! — Que de belles fleurs tu as ! ∴ Encore tu n'en as pas autant — Que mon cœur a d'amours. » ∴ Aimée, on m'a aimée, — Aimée on m'a, moi.

RÉVEILLEZ-VOUS, BELLE ENDORMIE



J'ai trois amants devant ma porte,
Et à une heure après minuit,
Frapp'nt à la fenêtre près de mon [lit.
« Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous si vous dormez,
Mon cœur désire à vous parler.

— Je ne dors pas lorsque je veille :
Toute la nuit je pense à vous,
Mon doux ami, marions-nous.

Amant, va-t'en trouver mon père,
Car si mon père le veut bien,
Nous passerons le contrat demain.

— Riche paysan, donnez-moi votre [fille,
Donnez-la moi en vous priant,
Vous me rendrez le cœur content.

— Non, non, ma fille elle est trop [jeune;
Elle est trop jeune de deux ans,
Faites-lui l'amour en attendant.

— Non, non, je ne sais pas le faire;
Garçon qui fait l'amour longtemps,
Il est en danger de perdre son [temps.
J'irai sur la haute montagne,
Pleurer la nuit, chanter le jour,
Tout en regrettant mes tendres [amours. »

[Couserans, Foix]

Le plus classique — si j'ose dire — de tous les réveillés méridionaux. L'air et les **paroles sont les mêmes** partout, de la Gascogne au Languedoc et au-delà.

ROSSIGNOLET DU BOIS JOLI



Rossignolet du bois joli,
Tu chanteras le jour et la nuit.
    Oh ! quel joli chant,
    Joli et charmant !
    Voici le printemps :
Fill's à marier, il faut changer d'amants.

— Pourquoi changerions-nous d'amants ?
Moi j'en ai un joli et charmant.
    Et à tout moment,
    Quand il vient me voir,
    Rend mon cœur content.
Pour moi je ne suis joyeuse qu'à présent.

— Fillettes de dix-huit à vingt ans,
A quoi passez-vous votre temps ?
    Nous l'avons passé,
        Nous vous attendions
    Et vous nous attendiez,
Oui, en l'espérance de nous marier.

— Mignonne, allons-nous en jardin :
Nous y cueillerons la rose et l'jasmin,

Un bouquet de fleurs
De toutes couleurs ;
La rose est en fleur,
Tu la placeras dessur ton joli cœur.

Mignonne, allons au cabaret,
Nous y boirons de ce bon vin clairet
Et venir ferons
La collation ;
Trois jolis garçons,
Ce soir, y viendront pour jouer du violon.

Mignonne, allons-nous en coucher
Dans un bon lit joli et bien fait ;
La nuit passera,
Et le jour viendra...
Nous ne gagnerons rien,
Ce que nous gagnons, nous le dépensons bien.

. [Foix, Couserans]

L'une des pièces les plus anciennes et les plus typiques de la lyrique française. **Notre version ariégeoise** est remarquable par sa pureté.

ROSSIGNOLET SAUVAGE



Rossignolet du bois,
Rossignolet sauvage,
Apprends-moi ton langage,
Apprends-moi à chanter;
Apprends-moi la manière
Coment il faut s'aimer. (*bis*)

— Coment il faut s'aimer,
Je m'en vais te le dire :
En caressant les filles,
Les embrasser souvent,
En lui disant : « La belle,
Je serai votre amant.

— La belle, on m'a dit
Que vous aviez des pommes,
Des pommes de rainette
Dedans votre jardin.
Permettez-moi, la belle,
Que j'y mette la main.

— Jamais ne permettrai
Que vous touchiez mes pommes;
Apportez-moi la lune,
Le soleil à la main,
Vous toucherez les pommes
Qui sont dans mon jardin.

— Je ne puis pas porter
Le soleil ni la lune;
La lune, elle est trop haute,
Le soleil est trop loin;
Avant que je l'apporte,
Vous changerez d'amant.

— Adieu, l'amant trompeur,
Adieu, l'amant volage,
Tu tiens mon cœur en gage,
A présent tu t'en vas;
En passant la rivière,
Galant, tu périras.

— Je ne périrai pas
En passant la rivière;
Je suis tailleur de pierre,
Garçon bon ouvrier;
En passant la rivière
Je m'en conserverai. (*bis*)

[Foix, Gascogne, Languedoc]

LO ROSSINYOL

(LE ROSSIGNOL)

En la dolsa primavera,
Lo rossinyol,
Lo rossinyol
Dia y nit canta y suspira
Son tendre amor,
Lo rossinyol,
Dia y nit canta y suspira
Son tendre amor.

Aqueix cant, de sa companya
Alegra l'cor ;
Y ella, per hi respondrer,
Fa tot esfors.

Rossinyol, no te puch veurer
Tan venturos,
Sens un sentimen d'enveja
Y de dolor.

Per que la mia estimada,
A mas cansons,
A mos suspirs amorosos
Mai no respon.

Vullau donc, aucells amables,
En mon favor,
La nit, sola sa finestra,
Cantar amors.

Digau en vostre llenguatge
Affectuos,
A eixa desagrahida
Mon desconsol.

Digauli quant deleytosa
Es l'unio
De dos cors que amor inflama
D'igual ardor.

Que si no pren de ma pena
Compassio,
Yo creure que no desitja
Sino ma mort.

Aucellets, si ha de ser eixa
La mia sort,
La mia sort,
Veniu a honrar ma tomba
De cants de dol,
La mia sort,
Veniu a honrar ma tomba
De cants de dol.

[Roussillon]

TRAD. — Au doux printemps — Le rossignol — Jour et nuit chante et soupire — Son tendre amour. .·. Ce chant, de sa compagne — Réjouit le cœur, — Et elle, pour lui répondre, — Fait de grands efforts. .·. Rossignol, je ne puis te voir — Si heureux, — Sans un sentiment d'envie — Et de peine. .·. Parce que mon aimée, — A mes chansons, — A mes soupirs amoureux — Ne répond plus. .·. Veuillez donc, oiseaux aimables, — En ma faveur, — La nuit, sous sa fenêtre, — Chanter l'amour. .·. Dites en votre langage — Affectueux, — A cette ingrate — Mon désespoir. .·. Dites-lui combien délectable — Est l'union — De deux cœurs qu'amour enflamme — D'ardeur égale. .·. Que si elle n'a de ma peine — Compassion, — Je croirai qu'elle ne désire — Que ma mort. .·. Oiselets, si mon sort — Doit être tel, Venez honorer ma tombe — De chants de deuil.

Se chante sur l'air de *Lo Pardal*, noté ci-dessus, p. 307.

SOM VINGUT DE LLUNYS TERRAS

(JE SUIS VENU DES LOINTAINES TERRES)



Som vingut de llunys terras,
Som passat lo riu à peu ;
Som vingut per vos à veure,
Donzelleta del cor meu.

Aquesta es la prima entrada
Que l'vostre galant vos fa ;
Si ne seu adormideta,
Vos venim à desperta.

Despertat vos, que ja es alba,
N'es pas ora de dormi ;
Lo galant que tant vos aima,
Davant la porta lo teniu.

Tu estas al llit cotxada,
Jo estich al carrer, sol :
Fes-me part de la flassada
Y guarde-te la llinsol.

Si jo sabia, minyona,
Que l'meu cant vos agrades,
Tota la nit cantaria
A fins que l'albe tranques.

Si tu sabias, minyona,
La prena que m'fas passar,
Tu vendrias à me veurer,
No tendria, jo, d'y anar.

Si voleu que jo n'hi passi,
Minyona, à l'vostre carrer,
Posats y l'mocador vostre,
Llavors m'an appartare.

Si voleu que jo n'hi passi,
Minyona, à l'vostre carrer,
Posats y l'davantal vostre,
Llavors m'an appartare.

Si voleu que jo n'hi passi,
Minyona, à l'vostre carrer,
Feu y murallas ben altas,
Llavors m'an appartare.

Murallas de rosas blancas,
En passan las cullirem ;
Cullirem las meus amoras,
Las altras las deicharem.

A l'vostra cambra, minyona,
Un sol y teniu d'abe :
Quand s'en be la maitinada,
Dona resplandor al carrer.

A l'vostra cambra, minyona,
Un relotge y te d'abe ·
Quand s'en ba la maitinada,
Per veure quino oura es.

Qui pugues pujar tant alta,
Com lo sol al juliol !
Qui pugues cotxar, minyona,
Entra vos y lo llinsol !

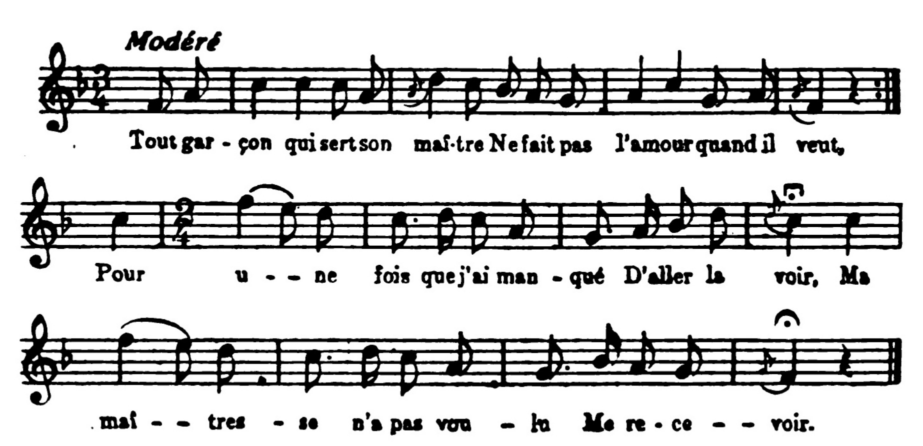
Escusats, la gent de casa,
Si vos avém empachat de dormi.
Donats-nos la vostra nina,
Tornarem pas mes açi.

Bona nit tingueu, minyona,
Y l'bon vespra sigua dat,
A vos y la gent de casa,
A demes tot lo veinat.

[Roussillon]

TRAD. — Je suis venu des lointaines terres, — J'ai passé le ruisseau à pied ; — Je suis venu pour vous voir, — Jeune fille de mon cœur. ∴ Celle-ci est la première démonstration — Que votre amant vous fait : — Si vous êtes endormie, — Nous venons vous réveiller. ∴ Eveillez-vous, car déià voici l'aube, — Ce n'est pas l'heure de dormir ; — L'amant qui tant vous aime, — Devant la porte vous l'avez. ∴ Tu es au lit couchée, — Moi je suis à la rue, seul : — Fais-moi part de la couverture, — Et garde-toi le drap. ∴ Si je savais, jeune fille, — Que mon chant te fût agréable, — Toute la nuit je chanterais — Jusqu'à l'arrivée de l'aube. ∴ Si tu savais, jeune fille, — La peine que tu me fais endurer, — Tu viendrais pour me voir — Et je ne devrais pas, moi, y aller. ∴ Si vous voulez que je ne passe, — Jeune fille, dans votre rue, — Posez-y votre mouchoir, — Alors je m'en écarterai. ∴ Si vous voulez que je ne passe, — Jeune fille, dans votre rue, — Posez-y votre tablier, — Alors je m'en écarterai. ∴ Si vous voulez que je ne passe, — Jeune fille, dans votre rue, — Faites-y des murailles bien hautes, — Alors je m'en écarterai. ∴ Des murailles de roses blanches, — En passant nous les cueillerons ; — Nous cueillerons les miennes amours, — Les autres nous les laisserons. ∴ A votre chambre, jeune fille, — Un soleil y tient logis : — Quand s'en vient la matinée, — Il fait resplendir la rue. ∴ A votre chambre, jeune fille, — Une horloge se trouve : — Quand s'en va la matinée, — Elle montre quelle heure il est. ∴ Si je pouvais monter aussi haut, — Que le soleil en juillet ! — Si je pouvais coucher, jeune fille, — Entre vous et le drap ! ∴ Excusez, les personnes de la maison, — Si nous vous avons empêché de dormir. — Donnez-nous votre jeune fille, — Nous ne reviendrons plus ici. ∴ Bonne nuit je vous souhaite, jeune fille, — Et bonne soirée de même, — A vous et aux personnes de la maison, — Et de plus à tout le voisinage.

TOUT GARÇON QUI SERT SON MAITRE



Tout garçon qui sert son maître } bis
Ne fait pas l'amour quand il veut. }
Pour une fois que j'ai manqué
D'aller la voir,
Ma maîtresse n'a pas voulu
Me recevoir.

« Belle, si j'ai manqué l'heure,
A quelle heure je reviendrai ?
— Tu reviendras quand tu voudras,
Mon doux ami;
La porte te sera ouverte
Toute la nuit. »

Le galant n'a pas manqué l'heure,
L'heure que la belle y a dit.
« Monte, monte tout doucement,
Mon doux ami;
Car si mon papa nous entend,
Morte je suis. »

Quand le galant fut dans la chambre,
Demanda un lit pour coucher.
« Déchausse-toi, déshabille-toi,
Mon doux ami;
Tu coucheras, tu dormiras
Dans un bon lit. »

Quand le galant fut dans le lit,
L'alouette chanta le jour.
« Alouette, alouette,
Tu en as menti;
Tu chantes la pointe du jour,
N'est que minuit ! »

Dans mon jardin j'en planterais. bis
Si l'amour prenait racine,
J'en planterais, j'en cueillerais
Soir et matin;
J'en donnerais aux amoureux
Qui n'en ont point.

[Languedoc]

TOUT LA-BACH, LA-BACH

(TOUT LA-BAS, LA-BAS)



Tout là-bach, là-bach,
En aceres prades,
A l'oumbre deu boi
M'en soi endrumide,
Endrumide-m soi
A l'oumbre deu boi.

Bèt arboulet j'a
Que berdoulejabe.

La hilhe deu rei
Débach s'y oumbrejabe.

Lou gai roussignòu
Dessus que cantabe :

« Cante, roussignòu,
Jou croumparei raubes,

Raubes de belours,
De sati broudades.

Diseran las gens :
« Roussignòu, tant bragues. »

B'en pouts plà braga,
Plà las m'èi gagnades.

Nou pas en hialan,
Ni en laban bugades ;

Mei en counsoulan
Ue tant joene dame

Qui a mourt soun marit
En acere armade.
A l'oumbre deu boi
M'en soi endrumide,
Endrumide-m soi
A l'oumbre deu boi.

[Vallée d'Ossau]

VAR. — 19. Plâ m'anei gagnat, — 20. Que-m brague ou nou-m brague.

TRAD. — Tout là-bas, là-bas, — Dans ces prairies, — A l'ombre du bois — Je me suis endormie, — Endormie me suis — A l'ombre du bois. ⁂ Bel arbrisseau il y a — Qui verdoyait. ⁂ La fille du roi — Y était dessous à l'ombre. ⁂ Le gai rossignol — Y était dessus qui chantait : ⁂ « Chante, rossignol, — Je t'achèterai des robes. ⁂ Robes de velours, — Brodées de satin. ⁂ Les gens diront : — « Rossignol, tu plaisantes. » ⁂ Vous pouvez bien plaisanter, — Bien me les ai gagnées. ⁂ Non pas en filant, — Ni en lavant lessives; ⁂ Mais en consolant — Une jeune dame ⁂ Qui a perdu son mari — Dans cette armée. — A l'ombre du bois — Je me suis endormie, — Endormie me suis — A l'ombre du bois.

Pris dans un mouvement plus animé, et à peine modifié mélodiquement, ce passe-carrère devient un branle d'Ossau. A Laruns, où il se danse le jour du mardi-gras, on le désigne sous le nom de *Lou Farala* — de l'onomatopée du refrain : *Farala lanla, — Farala lanlène.*

TRÉS SOUN SEROULETES

(ELLES SONT TROIS SŒURETTES)



Trés soun serouletes,
Hilhes d'u barou.
Adiu, l'amourete, } bis
Adiu, la mie amou.

Laben la bugade
Suoù can de l'Adou.

Quoand la n'an labade
La ténen au sou.

B'a dit la permère :
« B'a quin gran clarou ! »

« B'a dit la segounde :
« La lue y lou sou ! »

B'a dit la darrère
Que nou at ère, nou,

Qu'en èren las armes
Deu sou aimadou.

Clarejen en France,
Bàten Aragou ;

Que hasèn batahle
Countre l'Espagnou.
Adiu, l'amourete, } bis
Adiu, la mie amou.

(Vallée d'Ossau)

VAR. — 6. Au briù... 14. Qu'ei lou Diu d'amou.

TRAD. — Elles sont trois sœurettes, — Filles d'un baron. — Adieu l'amourette, — Adieu, mon amour. ∴ Elles lavent la lessive — Sur le bord de l'Adour. ∴ Quand elles l'ont lavée — L'étendent au soleil. ∴ A dit la première : — « Voici grande clarté ! » ∴ A dit la seconde : — « La lune et le soleil ! » ∴ A dit la dernière — Que ce n'est nullement cela, ∴ Ce sont les armes — De son amoureux. ∴ Elles brillent en France, — Battent Aragon; ∴ Elles font bataille — Contre l'Espagnol. — Adieu, l'amourette, — Adieu, mon amour.

Poétique et intense évocation d'une époque batailleuse, où France et Aragon se disputaient la possession de certains fiefs pyrénéens

---

UNO MAITINADO FRESCO

(PAR UNE FRAÎCHE MATINÉE)



Uno maitinado fresco,
Tra la la la tra deri dera,
Uno maitinado fresco
Me lèberi per cassa. (*bis*)

Nou trobi lapins ni lebres,
Ni ausels per poude tira.

Se que la belo endurmido :
Nou la gausi desperta.

Un bouquet de rosos frescos
Sus soun se m'en bau pausa.

De ta fresquetos que n'eron,
La n'an feito desperta.

« Que fasets aci, la belo ?
Un poutou me boulets da ?

— Anem noun detra la mato,
Que digus nou nous beira.

Se qu'es auselous que bolon,
Tra la la la tra deri dera,
Se qu'es auselous que bolon,
Que noun saben cap parla. » (*bis*)

[Foix]

VAR. — 10... frount...

TRAD. — Par une fraîche matinée, — Tra la la la tra deri dera, — Par une fraîche matinée — Je me levai pour chasser. ∴ Je ne trouve lapins ni lièvres, — Ni oiseaux pour pouvoir tirer. ∴ Mais seulement (je trouve) la belle endormie : — Je n'ose la

réveiller. ⁂ Un bouquet de roses fraîches — Sur son sein je m'en vais poser. ⁂ Tant fraîches elles étaient, — Qu'elles l'ont réveillée. ⁂ « Que faites-vous ici, la belle ? — Un baiser me voulez donner ? ⁂ — Allons-nous en derrière le buisson. — Que personne ne nous verra (nous embrasser). ⁂ Sauf les petits oiseaux qui volent, — Tra la la la tra deri dera, — Sauf les oiseaux qui volent, — Mais qui ne savent point parler. »

Autre version :

Una matinada fresca,
Tra la la la daril la la,
Una matinada fresca
Jo m'en vaig ana cassà. (*bis*)

No trobi lapins ni lebras,
Ni aucels per pode tirà.

Trobi una nina endormida
Dessota d'un olivà.

De tant bonica que n'era,
No l'en gosi despertà.

Culli 'n ram de violetas,
Dins del se l'hi vaig posà.

Las violas eran frescas,
La nina s'en despertà.

« Que cercau perqui, galant jove ?
Que vos hi pensau trobà ?

— Un beso de vos, minyona,
Si me lo voleu donà ?

— Un beso no es gran'cosa,
No sa val lo demanà;

Un y dos y tres y quatre,
Tants com vostè ne voldrà.

Anem non darre la mata,
Que ningu nos hi veurà.

Sinols aucellets que volan,
Que no saben pas parlà;

Tenen la llengua xiqueta,
No la poden doblegà. »

Ha passat la marellengua
Que al seu pare ho va contà.

« A ne mi poch me sen dona,
Tra la la la daril la la,
A ne mi poch me sen dona,
Ara que casats son jà ! »

[Roussillon, Catalogne]

VAR. — 28. Que re no sab declara. »

TRAD. — Par une fraîche matinée, — Tra la la la deri la la, — Par une fraîche matinée — Je me levai pour chasser. ⁂ Je ne trouve lapins ni lièvres, — Ni oiseaux pour pouvoir tirer. ⁂ Je trouve une jeune fille endormie — Sous l'ombre d'un olivier. ⁂ De tant belle qu'elle était, — Je n'osai pas la réveiller. ⁂ Je cueille un bouquet de violettes, — Sur son sein je vais le poser. ⁂ Les violettes étaient fraîches, — La jeune fille se réveilla. ⁂ « Que cherchez-vous par ici, jeune galant ? — Que pensiez-vous trouver ? ⁂ — Un baiser de vous, mignonne, — Si vous voulez me le donner ? ⁂ — Un baiser n'est pas grand chose, — Cela ne vaut pas la peine de le demander; ⁂ (Prenez-en) un et deux et trois et quatre, — (Prenez-en) autant qu'il vous plaira. ⁂ Allons-nous en derrière le buisson, — Personne ne nous verra (nous embrasser). ⁂ Sauf les petits oiseaux qui volent, — Mais qui ne savent point parler. ⁂ Ils ont la langue petite, — Ils ne la peuvent déplier. » — Par là est passée la mésange — Qui à son père va tout raconter. ⁂ « A moi peu me chaut telle chose, — Tra la la la deri la la, — A moi peu me chaut telle chose, — Maintenant que j'ai ce que je désire. »

Forme occitanienne de *La Belle endormie*. Elle est répandue dans le pays de Foix, en Roussillon et en Catalogne. Les régions gasconnes, par contre, ne m'en ont point livré de version. La leçon catalane est à la foi plus complète et plus typique que la fuxéenne; la mélodie change trop peu du Roussillon à Foix pour qu'il ait été nécessaire d'en donner plusieurs variantes.

On chante aussi la chanson française dont celle-ci offre la réplique en langue romane. Mais l'unique spécimen que j'en ai recueilli dans la vallée de l'Arize (Ariège), n'est pas assez caractéristique pour être publié.

UN SOIR, AU CLAIR DE LA LUNE



Un soir, au clair de la lune,
J'ai rencontré mes amours.
J'ai rencontré mes amours,
Mes amours et ma brunette;
Je lui dis, d'un air si doux :
« Ma brunette, où allez-vous ?

— Je m'en vais à la fontaine,
Pour remplir ma cruche d'eau.
Pour remplir ma cruche d'eau,
Au service de mon père;
Cher amant, si vous venez,
Vous serez le bien-aimé.

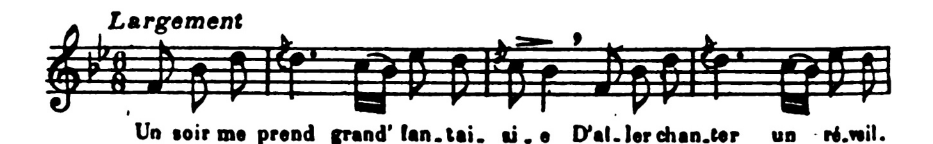
— Vous êtes belle et bien faite,
Vous avez mille agréments.
Si vous avez trois mille francs,
Nous parlerons de mariage;
Si vous n'avez pas autant,
Restez fille sans amant.

— Si l'argent vous intéresse,
Ne revenez plus chez moi.
Ne revenez plus chez moi,
Finissons nos amourettes;
Finissons de vous à moi,
Vous n'aurez jamais ma foi. »

[Bigorre, Béarn]

Var. — 1. En allant à la fontaine, — 13. Ne faites pas tant la fière, — 14. Jeune fille sans amant.

UN SOIR ME PREND GRAND'FANTAISIE





Un soir me prend grand'fantaisie
D'aller chanter un réveillé
A la fenêtre de ma mie,
Car sa mèr' n'est pas endormie.

« Quand ma mère sera-t'endormie,
Amant, tu reviendras chanter;
Tu rentreras dedans ma chambre,
Collation nous ferons ensemble

Quand la collation sera faite,
Nous parlerons d'nous aller coucher ;
Oh ! dans un lit couvert de violettes
Là nous y parlerons d'amourettes. »

Le lendemain qui vient, la matinée,
Son père va la réveiller :
« Réveille-toi donc, ma jeune fille,
Car tu verras le soleil qui brille.

— 'Ment voulez-vous, papa, qu'je me réveille,
J'ai point dormi de toute la nuit ;
J'ai rien dormi la nuit passée,
Il faut que je dorme à la matinée.

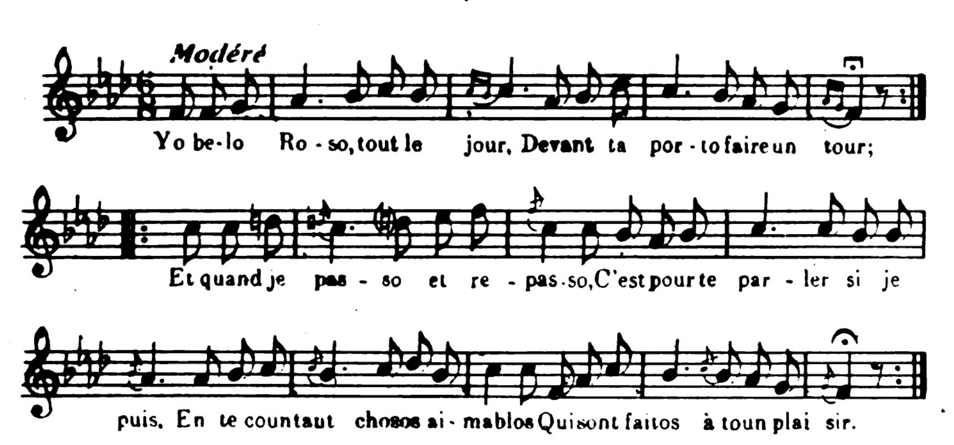
Tu me diras, ma jeune fille,
Ce qui t'empêche de dormir ?
— Oh ! mon papa, c'est la maladie,
Mariez-moi donc, j'en s'rai guérie.

Oui, c'est l'amour qui me tourmente,
Mariez-moi donc, papa, j'en serai contente.

[Couserans]

Le texte semble présenter une lacune entre le troisième et le quatrième vers de la première strophe.

YO BÈLO ROSO, TOUT LE JOUR



« Yo bèlo Roso, tout le jour,
Devant ta porto faire un tour;
Et quand je passo et repasso,
C'est pour te parler, si je puis,
En te countant chosos aimablos
Qui sont faitos à toun plaisir.

— Mon cher aimant, pour t'y apai-
[ser,
Prends sur ma bouche un doux bai-
[ser.
Tu reviendras et chez mon pèro
Le soir quand il sera couché;
Tu frapperas à la fernestro,
Dé suito jou t'y en doubrirai. »

Et le galant n'a point manqué :
A la fernesto n'a frappé.
Et la bèlo qui est endourmio,
Il n'entend pas son cher aimant;
Et son pèro n'èro dé gardo,
Dé suito é qué lé susprend.

Eh vé ! y a dit : « Vilain fripon,
Qué viens-tu faire dans ma maison ?
— Jé suis un hommé de campagno,
Un pélégrin bien fatigué;
Jé suis en peino d'uno aubergeo,
O d'uno maison pour loger. »

Quand la bèlo n'entend cela,
Eh vé ! y a dit : « Qu'avez-vous,
[papa ?
Ici qu'y a un honnèto hommo
Qui est en peine dé logement;
Et allez-y douvri la porto
Et faites-le rentrer dedans.

Yé donnez-lui et à souper
Et un bon lit pour s'y coucher.
C'était un hommé dé campagno,
Un pélégrin bien fatigué;
Qui était en peino d'uno aubergeo,
O d'une maison pour loger. »

[Couserans, Foix]

VAR. — 1. O Clérie, je fais tous les jours. — 2. Devant ta porte mille tours; — 7... pour t'éprouver.

Une version du Castillonnais, de forme moins patoisante, donne pour derniers vers :

Printemps comme l'hiver,
Des rosiers de ma maîtresse
Fleurissent douze fois par an;
Et les filles font de même,
Quand elles ont passé quinze ans.

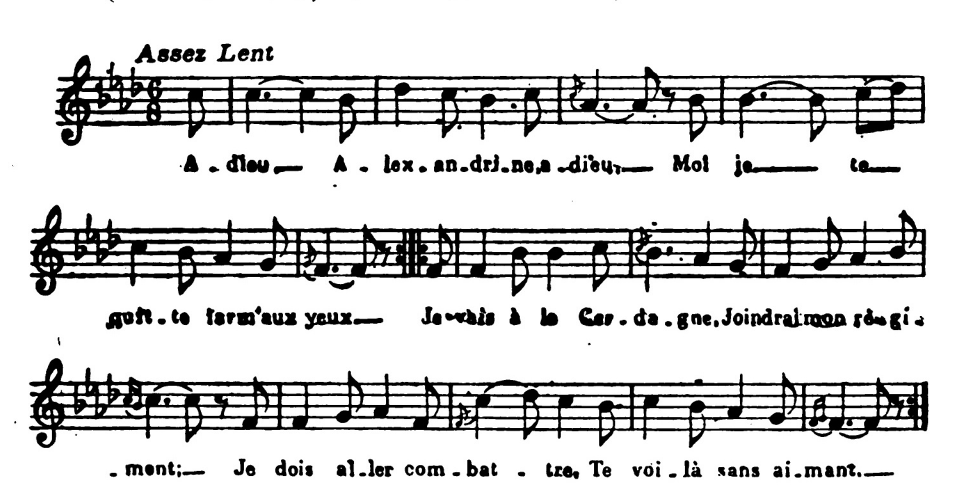
La belle donne généralement rendez-vous à son amant vers le milieu de la nuit, quand tout dort autour d'elle. Et le galant n'a garde de manquer l'heure. Ce début d'une chanson française du XVe siècle le dit expressément :

Vous viendrez à la fenestre
A la minuyt;
Quant mon père dormira
J'ouvriray l'huys.

Le gallant n'oblia pas
Ce qu'on luy dist,
De venir à la fenestre
A la minuyt.

L'Eloignement de l'objet aimé.

ADIEU, ALEXANDRINE, ADIEU



Adieu, Alexandrine, adieu,
Moi je te quitte larm' aux yeux.
Je vais à la Cerdagne,
Joindrai mon régiment;
Je dois aller combattre,
Te voilà sans aimant.

Quand en Cerdagne je serai,
La belle, moi je t'écrirai.
T'écrirai une lettre,
Des mots en amitié;
Si tu te trouv' enceinte,
Tu le remarquerais.

— Enceinte, oui, mon grenadier,
Je suis prête à m'accoucher.
Quand serai accouchade
De mon petit enfant,
J'irai à la Cerdagne,
Joindrai ton régiment.

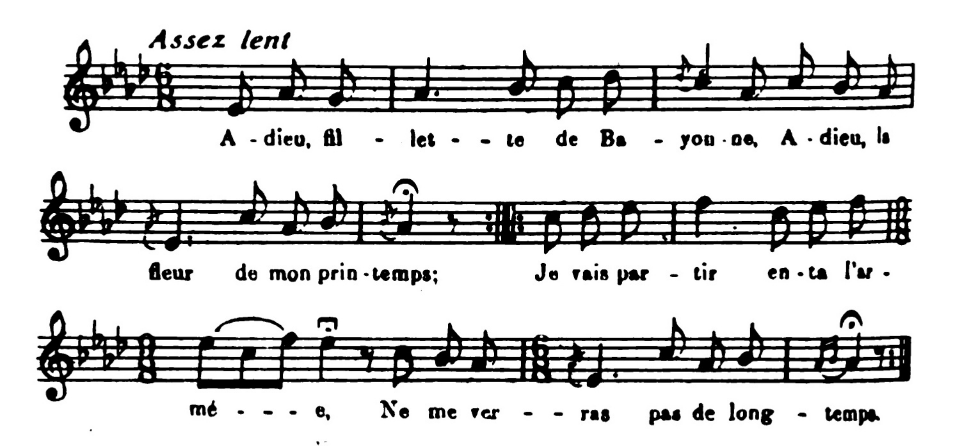
— Oh ! belle, si tu m'y croyais,
Chez ton père tu resterais :
Tu trouverais peut-être
Quelque garçon nigaud
Et qui sera bien aise
D'avoir du fruit nouveau.

— Galant, quand je vivrais cent ans,
Jamais pour moi d'autres aimants.
Tu as grossi ma taille,
As pâli ma couleur,
Et moi, pauvre fillette,
J'ai perdu mon honneur.

— Si ton honneur tu as perdu,
Apprends que tu l'as bien voulu.
Nous nous devions poursuivre
La nuit à pas à pas;
De ton libertinage
Tu te repentiras.

[Foix, Couserans]

ADIEU, FILLETTE DE BAYONNE



Adieu, fillette de Bayonne,
Adieu, la fleur de mon printemps ;
Je vais partir enta l'armée,
Ne me verras pas de longtemps.

Auparavant que je m'en aille,
Je t'en ferai mon testament ;
Je t'en ferai riche héritière
De tous mes biens les plus vaillants.

[Béarn]

ADIEU, VILLE DE SAINT-FLEURY



Adieu, ville de Saint-Fleury,
Adieu, l'espoir de ma jeunesse.
Puisque demain il faut partir,
Disons adieu à nos maîtresses.

Ma mère se mit à pleurer
Et mon père fut en colère
De voir partir son cher enfant,
Son cher enfant qui va à l'armée.

« Ma mère, ne pleurez pas tant,
C'est mon père qui vous en prie;
Je reviendrai de temps en temps,
De temps en temps revoir ma mie.»

Tout en sortant par le faubourg,
Par le faubourg de cete ville,
Tout en pensant à mes amours,
J'ai rencontré la jeune fille.

J'approche, tout en badinant.
Ell' m'a dit tout doux à l'oreille :
« Gentil galant, quoi ! tu t'en vas,
Sans que ta main touche la mienne !

Amant, quand tu étais blessé,
Tu me faisais mille promesses;
Mais maintenant tu es lassé,
Tu t'en vas voir d'autres maîtresses.

Mon cher amant, si tu t'en vas,
Tu ne me laisses rien pour gage;
Rien qu'un enfant entre les bras :
Voilà mon unique héritage.

— Je planterai un rosier blanc,
Un rosier blanc devant ta porte;
Ce sera pour te faire voir
Quelle amitié mon cœur te porte.

Je planterai un oranger,
Un oranger dans le bocage;
Tous les oiseaux y chanteront,
Jusques au rossignol sauvage. »

Chante, chante, rossignolet,
Chante de ta voix tant charmante !
Quand vous aurez assez chanté,
Retirez-vous dans vos rivages.

Jamais la mer n'est sans poissons,
Ni le printemps sans violettes,
Ni les montagnes sans vallons,
Ni les filles sans amourettes.

[Couserans]

Extrêmement répandue dans toute la région pyrénéenne.

Le nom de la ville change souvent et devient Perpignan, Saint-Girons, suivant les endroits. A Toulouse, on chantait : *Adiu, bilo de Sant-Miquel*, sans doute à cause du quartier Saint-Michel.

On retrouve ici une strophe, la dernière, qui termine aussi la chanson *De bon matin j'me suis levé* (ci-dessus, p. 271).

L'ANTONIA

(ANTONIA)



En un llogaret
Com el de la Pobla,
Hi ting l'amor meu :
S'anomena Antònia,
L'amor meu.
S'anomena Antònia,
L'amor meu.

Vui a sol ixent
Al peu d'una roca.
De tant blanca que és
N'apar una monja.

De bon dematí
Ella se'n va à l'horta,
Quand traspunta el sol
Ella se'n va a l'ombra.

De dia estic trist,
De nits no reposo,
Sempre estic pensant :
Quan la veuré sola,

Per poder-li dir
L'amor que li porto ?
Un dia à l'hortet
La vaig trobar sola.

Regava les flors,
Les flors i violas,
També un llesami
I un pomet de rosas,

Rosas de colors
Vermellas i groguas
I un pensamentet
De fulla cendrosa.

Tant prompte ella em veu
A riure ja es posa.
« De què rieu, amor,
De què trieu mofa ?

— Ric del bé que us vull,
De l'amor que us porta ;
Si ho feu per diners,
Sabeu que sô pobre,

Que el dot que jo tinc
A la cara el porta. »
Jo li-n dic : « Amor,
Doneu-me una rosa. »

Ella mé'n respòn :
« Trieu la més dobla. »
La prenc per la mà,
Me l'emporto a l'ombra,

Parlant de l'amor,
Hi passem l'estona ;
Ens hi toquen quarts,
Ens hi toquen horas.

Quand me'n tinc d'anar
Ella a plorâ es posa,
Jo m'hi vull casar,
Sos pares no ho volen.

Jo m'hi casaré;
Que rê em fa anâ à Roma;
Me'n iré à trobar
El duc de Cardona

Que em deixe el cavall,
Pistoles i fona,
Per anâ a robar
Aquella minyona.

Quand no tinc diners,
Com ningu me'n dóna,
Jo me'n vaig al joc
Al joc de pilota.

Quand n'estic jugant
N'arriba la nova;
Me'n diu un amic :
« Te casen l'Antònia. »

Jo no crec això,
Jo no crec tal cosa ;
Me'n poso el barret
I la roba bona,

Me'n vaig carrê avall
Sonant la viola.
Quan so a mig carrer,
La veig à la porta.

Li dô el Déu vos guard,
Molt mellor me'l torna.
« M'han dit que us caseu
Amb un que és de Tona.

— No cregau això,
No cregau tal cosa ;
Que si fins aqui
No so estada vostra,

D'aqui en endavant
La mateira cosa,
Del cap fins als peus
Tota ma persona. »

Me'n torno cantant,
Fresc com una rosa ;
Me'n vaig a l'iglésia
A diri parenostres ;

Quand ne sô assentat
Ja n'entra l'Antònia
Amb jove al costat
Del sant matrimoni ;

Com no puc sentir
Me'n vaig al defora ;
En veig un amic
El crido i li conto :

« Amic, bon amic,
Se'm casa l'Antònia
Amb un fadrinet
Que'n és fill de Tona.

Si amb mi vols venir,
Deixarem la Pobla :
Nous farem soldats,
Soldats de las doblas.

— No et fasses soldat,
Per una minyona,
Que si et vols casar
No et faltaran donas ;

De mellors n'hi ha
Encara à la Pobla.
— Per a mi no hi és
Altra com l'Antònia.

No hi ha cap clavell
Ni tampoc cap rosa
Que siga tant fresc
Com era l'Antònia,
L'amor meu.
Com era l'Antònia,
L'amor meu. »

[Andorre, Catalogne, Cerdagne, Roussillon]

VAR. — 12. Monja d'un convent — 13. Dels de Barcelona.

TRAD. — Dans un petit quartier — Comme celui de Pobla, — Demeure mon amour : Elle se nomme Antonia, — Mon amour, — Elle se nomme Antonia, — Mon amour ∴ Je la vois au soleil levant — Au pied d'un rocher ; — Elle est si blanche — Qu'on dirait une moniale. ∴ De bon matin — S'en va dans la campagne, — Et quand le soleil darde, — Elle se met à l'ombre. ∴ Le jour je suis triste, — La nuit je veille, — Je pense sans cesse : Quand la verrai-je seule, ∴ Pour pouvoir lui dire — L'amour que je lui porte ? — Un jour au jardinet — Je m'en vais la trouver seule. ∴ Elle soignait les fleurs, — Les fleurs et les violettes, — Aussi un jasmin — Et un rosier. ∴ Roses de couleurs diverses, — Vermeilles et pâles, — Et un petit rien — De feuille cendrée. ∴ Dès qu'elle m'aperçoit, — Elle se prend à rire : — « De quoi ris-tu, mon amour, — Pourquoi es-tu ainsi ? ∴ — Je ris de voir dans vos yeux — L'amour qui vous amène. — Si vous cherchez de l'argent, — Sachez que je suis pauvre. ∴ Que toute ma dot — Est sur mon visage. » — Je lui dis : « Mon amour, — Donne-moi une rose. » ∴ Elle me répond : — « Prends la plus double. » — Je la prends par la main, — Je l'emporte à l'ombre. ∴ Devisant d'amour, — Nous y passâmes le moment le plus chaud ; — Et nous y trouvèrent des quarts, — Et nous y trouvèrent des heures. ∴ Quand je m'apprêtais à partir, — La voilà qui se met à pleurer. — Je veux l'épouser, — Les parents me la refusent. ∴ Je l'épouserai ; — J'irai s'il le faut à Rome, — M'en irai trouver — Le duc de Cardona : ∴ Qu'il me donne un cheval, — Des pistolets et une selle, — Pour aller enlever — Cette mignonne. ∴ Quand je n'ai pas d'argent, — Comme personne ne m'en donne, — Je m'en vais au jeu, — Au jeu de la pelote. ∴ Tandis que je jouais, — M'arrive la nouvelle; — Me dit un ami : — « On marie ton Antonia. » ∴ Je ne crois pas cela, — Je ne crois pas telle chose. — Je prends ma coiffure — Et mes bons habits, ∴ Je m'en vais courir partout, — Sonnant la viole ; — Quand je reviens à mon quartier, — Je la vois sur la porte. ∴ Je lui donne

mon bonjour, — Elle me le rend mieux. — « On m'a dit que tu te mariais — Avec un (habitant) de Tona. ∴ — Ne croyez pas cela, — Ne croyez pas chose pareille; — Que si jusqu'à présent — Je ne fus pas vôtre, — Dorénavant — Je suis toute à vous, — De la tête aux pieds, — Toute ma personne. » ∴ Je m'en reviens joyeux, — Frais comme une rose, — Je vais à l'église — Rendre grâce à Dieu. ∴ A peine suis-je là, — Qu'entre l'Antonia — Avec, à côté d'elle, un jeune homme — Pour le mariage. ∴ Comme cela m'est insupportable, — Je gagne le dehors; — Je vois un ami, — Je l'appelle et lui dis : ∴ « Ami, bon ami, — Mon Antonia se marie — Avec un garçon — Venu de Tona. ∴ Si tu veux venir avec moi, — Nous abandonnerons Pobla : — Nous nous ferons soldats, — Soldats du régiment de la mort. ∴ — Ne te fais pas soldat — A cause d'une fille, — Car si tu veux te marier — Les femmes ne manqueront pas. ∴ Il y en a d'excellentes, — Même à Pobla . — Pour moi il n'en est — D'autre qu'Antonia. ∴ Il n'est pas d'œillet — Pas plus que de rose — Qui soit aussi frais — Que l'était Antonia, — Mon amour, — Que l'était Antonia, — Mon amour. »

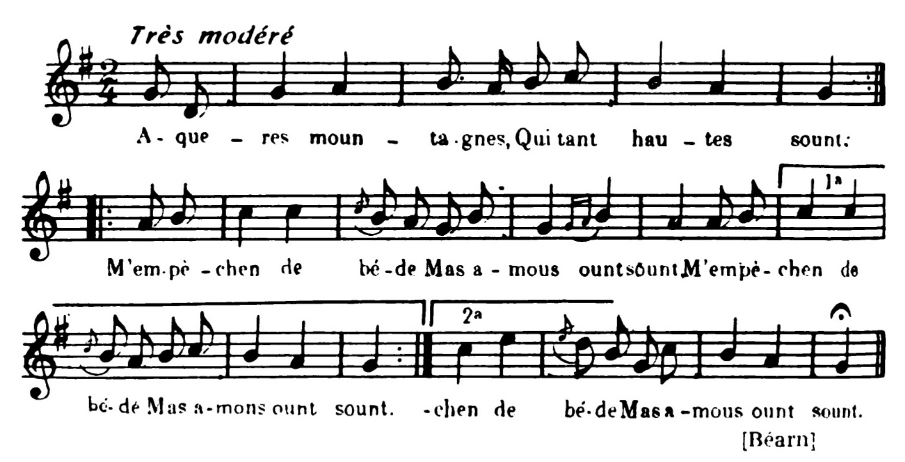
AQUELOS MOUNTAGNOS

(CES MONTAGNES)



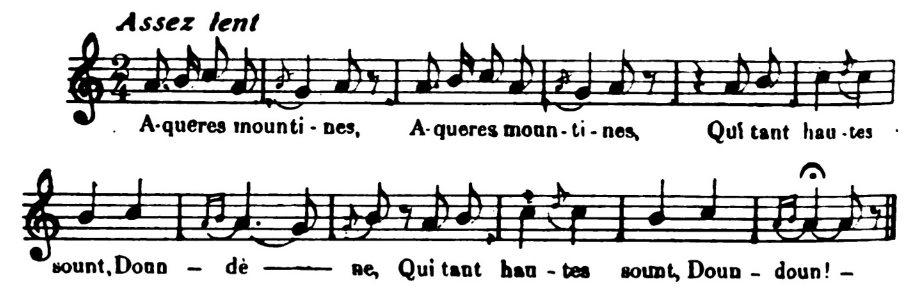
[Gascogne]

Autre mélodie :



[Béarn]

Autre mélodie :



[Vallée d'Ossau]

Aqueres mountines,
Qui tant hautes sount,
    Doundène !
Aqueres mountines,
Qui tant hautes sount,
    Doundoun !
M'empèchen de béde
Mas amous oun sount,
    Doundène !
M'empèchen de béde
Mas amous oun sount,
    Doundoun !

Se sabi oun las béde,
Oun las rencountra,
    Doundène !
Se sabi oun las béde,
Oun las rencountra,
    Dounda !
Passari l'aiguete
Sens pòu de-m nega,
    Doundène !
Passari l'aiguete
Sens pòu de-m nega,
    Dounda !

Hautes, be soun hautes !
Mes s'abacheran,
Doundène !
Hautes, be soun hautes !
Mes s'abacheran,
Doundan !
Las mies amouretes
Que s'aproucheran,
Doundène !
Las mies amouretes
Que s'approcheran,
Doundan !

[Béarn, Gascogne]

VAR. — 1. Maudites mountagnes, — 25. Hautes soun, pla hautes !

TRAD. — Ces montagnettes, — Qui tant hautes sont, — Dondaine ! — Ces montagnettes, — Qui tant hautes sont, — Dondon ! — M'empêchent de voir — Où sont mes amours, — Dondaine ! — M'empêchent de voir — Où sont mes amours, — Dondon ! ∴ Si je savais où les voir, — Où les rencontrer, — Dondaine ! — Si je savais où les voir, — Où les rencontrer, — Dondon ! — Je passerais l'eau — Sans peur de me noyer, — Dondaine ! — Je passerais l'eau — Sans peur de me noyer, — Dondon ! ∴ Hautes, oui elles sont hautes ! — Mais elles s'abaisseront, — Dondaine ! — Hautes, oui, elles sont hautes ! — Mais elles s'abaisseront, — Dondon ! — Et mes amourettes — Se rapprocheront, — Dondaine ! — Et mes amourettes — Se rapprocheront, — Dondon !

La légende raconte que le fameux comte de Foix et seigneur de Béarn, Gaston-Phébus, étant parti en guerre, ne pouvait voir sa fiancée, Agnès, fille de Philippe III de Navarre et sœur de Charles-le-Mauvais. Le prince — grand veneur, mais aussi protecteur éclairé des lettres et des arts — aurait alors composé cette chanson qui, chantée d'abord par les troubadours, se répandit ensuite dans les pays environnants et y acquit bientôt une popularité durable. Ce n'est là qu'une séduisante hypothèse, qu'aucun document ni preuve n'est venu jusqu'à présent étayer.

La première mélodie notée — de sentiment purement gascon — se retrouve sur toute la longueur de la chaîne sous une forme rythmique plus propre à la danse : le chapitre précédent nous en a offert les variantes les plus typiques.

Autre version :



Aquelos mountagnos,
Qui tant nautos sount,
M'empatchon de bése
Mas amous ount sount.

Baichats-bous, mountagnos,
Planos, aussats-bous !
Per que pòsqui bése
Mas amous ount sount.

Aquelos mountagnos
Be s'abaicharan,
E mas amouretos
Be s'aproucharan.

Dessus lou pount de Nanto
Y a un auselou;
Touto la neit canto,
Canto sa cansou.

« Se cantos, que cantes,
Cantes pas per iou;
Canto per ma mio
Qu'es al pres de iou ! »

Dijoust ma finestro
Y a un amelliè,
Que fa de flous blancos
Coumo de papiè.

S'aquelos flous blancos
Fasion d'amellous,
M'emplirioi las potchos
Per las mius amous.

*
* *

Paissets, mas ouelhetos,
Paissets douçoment !
Bous dèichi souletos
Per un court moument :

La pastoureleto
Que iou bau trouba,
S'anutjo souleto
Jous aquel alba.

[Languedoc, Foix]

VAR. — 13... Lourdo — Dijoust ma finestro. — 20... al lein...

TRAD. — Ces montagnes, — Qui tant hautes sount, — M'empêchent de voir — Ou sont mes amours. ⁂ Abaissez-vous, montagnes, — Plaines, haussez-vous ! — Afin que je puisse voir — Où sont mes amours. ⁂ Ces montagnes — S'abaisseront, — Et mes amourettes — Se rapprocheront. ⁂ Sur le pont de Nantes — Il y a un oiselet; — Toute la nuit il chante, — Chante sa chanson. ⁂ « Si tu chantes, chante. — Ne chante pas pour moi, — Chante pour ma mie — Qui est à mon côté ! » ⁂ Sous ma fenêtre — Il y a un amandier, — Qui fait des fleurs blanches — Comme du papier. ⁂ Si ces fleurs blanches — Faisaient des amandes, — J'en remplirais mes poches — Pour ma bien-aimée. ⁂ Paissez, mes brebinettes, — Paissez doucement ! — Je vous laisse seulettes — Pour un court instant : ⁂ La bergerette — Que je vais trouver, — S'ennuie seulette — Sous ce peuplier.

Cette version languedocienne, postérieure à la gasconne et moins pure aussi, présente des altérations, déformations, interpolations, différentes suivant les régions et peu propres à l'établissement d'un texte critique définitif. Beaucoup de chanteurs lui donnent pour titre le premier vers du premier couplet qu'ils placent en tête et qui est *Dessus lou pount de Nanto*. Ainsi devient toute rationnelle l'invite à l'oiselet : « *Se cantos, que cantes !* » adoptée partout comme refrain. Mais d'autres ne s'inquiètent guère du sens général de la poésie et ils font suivre de ce *repic*, dès lors inexplicable, la strophe fameuse d'*Aquelos mountagnos*, par laquelle ils entonnent de préférence la chanson. Quant au « pont de Nantes », remplacé quelquefois par celui de Lourdes, ou encore par « sous ma fenêtre », il ne vient là —

comme ailleurs — que pour rimer avec « chante », n'en déplaise à l'explication laborieusement erronée que certains auteurs ont imaginée.

A l'encontre de la mélodie gasconne, fort ancienne, l'air languedocien ne semble pas remonter plus haut que le seizième siècle et il n'a point donné naissance à quelque variante mélodique. En revanche, il est universellement connu et sa popularité prime de loin celle de tout autre chant d'Occitanie.

Sur les timbres d'*Aquelos mountagnos*, les Pyrénéens décochent à l'envi l'épigramme. On trouvera au Chapitre X plusieurs de ces quatrains satiriques d'un tour malicieux et piquant.

DIU ! D'AQUESTES MOUNTAGNES

(DIEU ! CES MONTAGNES)



Diu ! d'aquestes mountagnes !
Quin las èi à quita
Chens ploura ?
Las noubèles que pressen :
Que-m débi retira
Chens tarda.
Diu ! qui-m counsoulara ?

Quoand lou rei e coumande,
Qu'ou ne cau aubedi
E parti.
Chens aco, pastourèle,
Per la boste amistat
E beutat
Jamei b'auri quitat.

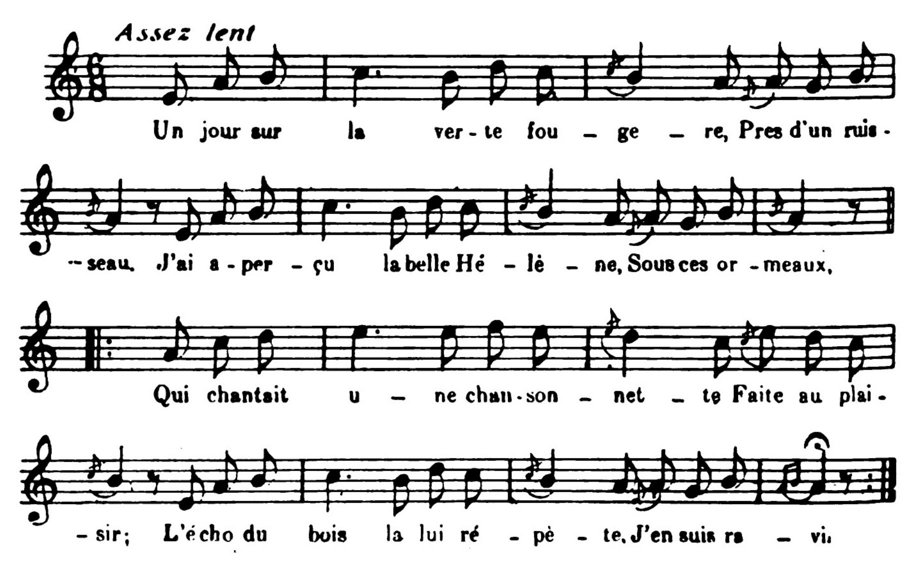
Beroje pastourete,
E-m haret dus poutous
E tendrous ?
— Prene-t b'en ue doutzene
Per dus qui-n demandat,
E judjat
Si-us b'auri refusats.

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Dieu ! ces montagnes ! — Comment les pourrais-je quitt[er] — Les nouvelles sont pressantes : — Je dois partir — Sans tarder consolera ? ∴ Quand le roi commande, — Il faut obéir — Et partir. — Sans cela, bergère, — A cause de votre amour — Et de votre beauté, — Jamais je ne vous aurais quittée. ∴ Jolie bergerette, — Me feriez-vous deux baisers — Et bien tendres ? — — Prenez-en une douzaine — Au lieu de deux que vous demandez, — Et jugez — Si je vous aurais refusé (les deux).

Le mètre recherché de cette poésie anonyme dénote la main d'un lettré, tout comme l'indique aussi le tour précieux des vers de la chanson, également ossaloise en son anonymat, classée plus loin sous le titre, semblable à celui-ci, de : *Diu ! d'aqueres mountagnetes.*

L'HIRONDELLE MESSAGÈRE D'AMOUR



Un jour, sur la verte fougère,
Près d'un ruisseau,
J'ai aperçu la belle Hélène,
Sous ces ormeaux,
Qui chantait une chansonnette
Faite au plaisir :
L'écho du bois la lui répète,
J'en sui ravi.

La chansonnette est agréable,
Disait ainsi :
« Où n'es-tu donc, mon cher aimable,
Mon doux ami ?
Je suis ici sous ce feuillage,
Tu es loin d'ici :
Je ne reçois plus de message
Ni de plaisir.

Si tu savais comme l'absence
Me fait souffrir,
L'éloignement de ta présence
Me fait languir !
Si tu savais combien je t'aime,
Tu reviendrais !
Pourquoi m'es tu donc si cruelle,
Que t'ai-je fait ?

Et toi, ma charmante hirondelle,
En voyageant,
Pourais-tu me sortir des peines
Et des tourments ?
N'aurais-tu pas vu dans ces îles
Mon cher amant ?
Celui-là que mon cœur désire
Depuis longtemps.

— Eh ! oui, eh ! oui, charmante [Hélène,
Je vous promets,
Je vais vous tirer de la peine
Et du regret.
Je vais entreprendre un voyage,
Dans ces beaux jours;
Je vous en dirai davantage
A mon retour. »

L'oiseau par son léger plumage
Prend la volée,
Avecque son joli ramage
S'en est allé;
Traversant d'une mer à l'autre
Sans se lasser,
S'en va au milieu d'une flotte
Se reposer.

Quand il fut là dessus la hune
Du bâtiment,
Il aperçut au clair de lune
Le cher amant :
« Arrête, arrête, amant cruelle,
Réponds-moi donc !
Je viens de la part de ta belle,
Fais-moi raison. »

L'amant confus se désespère,
Se fond en pleurs,
Lorsqu'il entendit la nouvelle
De son cher cœur.
« Tu lui diras, chère hirondelle,
Tout réjoui,
Qu'elle me soit sage et fidèle,
J'irai un jour. »

L'oiseau content de son voyage
Tant réussi,
S'en va au bout du vert feuillage,
Tout réjoui,
En lui disant : « La belle Hélène,
Consolez-vous :
J'apporte des bonnes nouvelles
Qui sont pour vous.

Je l'ai vu sur la mer glaciale,
Sur un vaisseau;
Et qui s'en allait en campagne
Dessus les flots.
Vous a promis son cœur en gage
Et son amour,
Que vous restiez fidèle et sage,
Viendra un jour. »

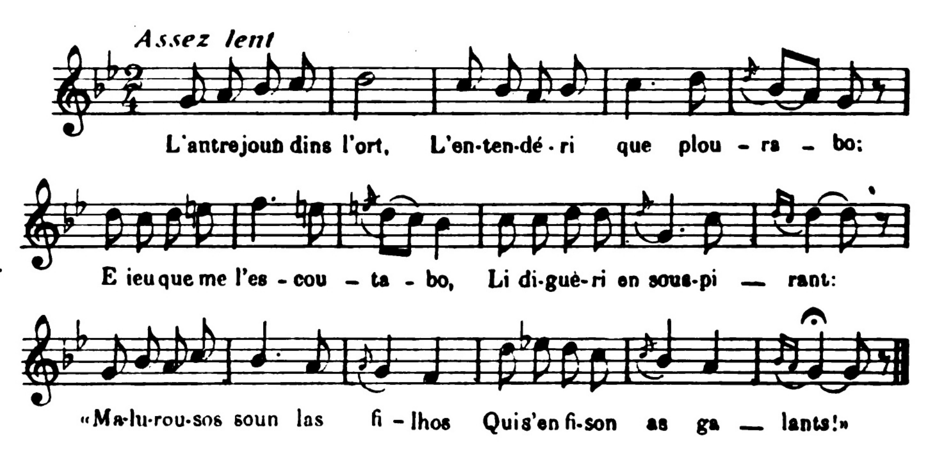
[Couserans]

VAR. — 7. Et l'oiseau du bois la répète. — 14. Toujours transie. — 50. D'un gros vaisseau. — 51. ...sur un cordage. — 53. ...Volage. — 54. Arrête-donc ! — 56. Parle-moi

donc. — 58. Frémit d'horreur. — 65. L'hirondelle contente et fière. — 66. D'avoir réussi. — 67. S'en revint auprès de la belle. — 70. J'ai vu Tircis. — 71. Je lui ai promis ton cœur en gage. — 72. Et ses plaisirs. — 76. Parmi les eaux.

L'AUTRE JOUN, DINS L'ORT

(L'AUTRE JOUR, DANS LE JARDIN)



L'autre joun, dins l'ort,
L'entendèri que plourabo ;
E ieu que me l'escoutabo,
Li diguègui en souspirant :
« Malurousos soun las filhos
Qui s'en fison as galants ! »

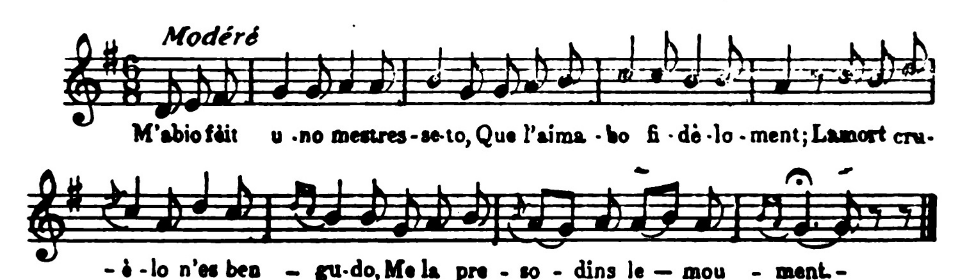
[Vallée de la Barguillère]

TRAD. — L'autre jour, dans le jardin, — Je l'entendis qui pleurait ; — Et moi qui l'écoutais, — Je lui dis en soupirant : — « Malheureuses sont les filles — Qui se fient aux galants ! »

Chanson évidemment incomplète, dont il m'a été impossible de retrouver d'autres couplets. Mais, telle quelle, cette unique strophe présente un sens complet et renferme à soi seule tout ce que des sixains plus nombreux n'auraient pu mieux dire. Tout un petit drame intime est enclos dans ces quelques vers ; rien n'y manque : d'un mot l'action est située, d'un trait sont indiqués les personnages. Si les paroles offrent, en leur saisissant raccourci, une synthèse de la poésie populaire, l'air présente un type caractéristique de la mélodie du Pays de Foix.

M'ABIO FÈIT UNO MESTRESSETO

(JE M'ÉTAIS FAIT UNE PETITE AMIE)



M'abio fèit uno mestresseto,
Que l'aimabo fidèloment;
La mort cruèlo n'es bengudo,
Me la preso dins le moument.

O mort cruèlo, tant cruèlo,
Tu m'as pres las mius amous !
Nous la debios pas prene soulo,
Nous debios prene toutis dous !

MM'en soun anat dessus la toumbo,
Ne prega Diu à genoulhous.
La bèlo parés coumo uno oumbro
Per counsoula soun amourous.

« Paure amourous, Diu te counsole,
Diu te doune soulatjoment;
Jou ne sount foro de mas penos
E tu, que nès dins le tourment.

La bago d'or que m'abio dado,
Al digt menel la troubaras;
Be la dounaras à uno autro,
La que toun cor desirara.

— Y aurio tant de bèlos al mounde
Coumo d'esteletos al cèl,
James noun aimario pas d'autros
Coumo la qu'es dins le toumbèl.

M'en croumparèi un bestet negre
E de tu pourtarai le dol.
— N'ai pas besoun que tu le portes,
Que l'as be prou dedins toun cor.

— M'anirai dins un ermitatge
Fini le rèsto de mous jours;
E moun manja sira l'erbatge
E moun beure sira mous plours ! »

[Foix]

VAR. — 1. Jou n'abio... Un cop n'abio... — 2. ...tendroment. D'aco nou y a pos pla lountems. — 7. La debios pas prene elo soulo. — 9. M'en anire... E ieu m'en bau... — 10. Pregare Diu d'endounouillous. Ploura la neit, ploura le joun. — 11. ,,,s'en lebo... ...ne sort... — 12. ...le paure amourous. — 18. ...petit... — 20. Que t'aimara tant coumo jou ...fidelament. — 21. Y pouirio abe autant de belos. Se n'abio tant de mestresseto. — 25. ...habit negre. — 28. Le portos prou...

TRAD. — Je m'étais fait une petite amie, — Je l'aimais fidèlement. — La mort cruelle est venue — Et subitement me l'a prise. ⁂ O mort cruelle, si cruelle. — Tu m'as pris

mes amours ! — Tu ne devais pas la prendre seule, — Tu devais nous prendre tous deux. .˙. Je suis allé sur sa tombe — Prier Dieu à genoux. — La morte se lève comme une ombre — Pour consoler son amant. .˙. « Pauvre ami, que Dieu te console, — Qu'il te réconforte; — Moi je n'ai plus de peine — Et toi tu es dans le tourment. .˙. La bague d'or que tu m'avais donnée — Tu la trouveras à mon petit doigt; — Tu la donneras à un autre, — Celle que ton cœur choisira. .˙. — Il y aurait dans le monde autant de belles — Que d'étoiles dans le ciel, — Jamais n'en aimerai aucune — Comme celle qui est dans la tombe. .˙. J'achèterai un vêtement noir — De toi je porterai le deuil. — Point n'est besoin que tu le portes (ostensiblement), — Tu l'as bien assez dans le cœur. .˙. — Je m'en irai dans un ermitage — Finir le reste de mes jours ; — Ma nourriture sera l'herbe — Et mon breuvage sera mes larmes ! »

Innombrables sont les variantes poétiques répandues en Languedoc et en Gascogne. Les versions mélodiques s'y multiplient pareillement. Mais, alors qu'il a été aisé d'établir un texte critique, aucun air ne s'imposait par sa popularité dûment constatée. En sorte qu'il nous paraît impossible de savoir quelle fut la mélodie-type appartenant en propre à la chanson.

LA MIGO ABANDOUNADO

(LA MIE ABANDONNÉE)



Si n'ères estat tu,
Jou-m seri maridade.
Jou-m seri maridade,

Moun Diu !
Quant de larmes me costen } *bis*
Aquets adius !

Au tems de ha l'amou
Nou-y a que traidouries.

Maudit sie l'amou
E de noèit e de die !

Nou-m biengues counsoula,
Lèche-m dens la tristesse !
Lèche-m dens la tristesse,
Moun Diu !
Quant de larmes me costen } *bis*
Aquets adius !

[Béarn, Bigorre]

Autres couplets :

Jou que m'en bau ana
Goarda las anesquetes.

Arrés de mei urous
Que pastous en mountagne.

[Béarn]

TRAD. — Si ce n'avait été toi, — Je me serais mariée. — Je me serais mariée, — **Mon Dieu !** — Que de larmes me coûtent — Ces adieux ! ⁂ Au temps de faire l'amour — Il n'y a que trahisons. ⁂ Maudit soit l'amour — Et de nuit et de jour ! ⁂ Ne viens pas me consoler, — Laisse-moi dans la tristesse ! — Mon Dieu ! Que de larmes me coûtent — Ces adieux !

Je m'en vais aller — Garder mes brebinettes. ⁂ Il n'y a rien de plus heureux — Que pasteurs en montagne.

Dans les *Chansons Nouvelles ou Airs de Jean Planson* (Paris, 1597), on trouve ce dernier vers d'une pièce : « *N'eust été lui, je fusse mariée !* »

Variante poétique :

Si n'èros estat tu,
Jou-m serio maridado,
Jou-m serio pla casado.
Moun Diu !
Quant de larmos me couston } *bis*
Aquets adius !

Maudit sio l'amou
Quand jou l'èi counegudo,
De noèit coumo de dio !

Ah ! que l'éloignoment
D'uo persouno aimado !...
El es dins uo armado.

Si jou sabio boula
Coumo la paloumado,
Hario uo boulado ;

M'anirio repausa
Dessus la seu espalo,
Li ha uo embrassado.

Abandounado soui
Sus uo hauto mountagno,
Adiu caso, coumpagno !
Moun Diu !
Quant de larmos me couston } *bis.*
Aquets adius !

[Comminges, Couserans]

Autres couplets :

N'y a res de mes urous
Que lous pastous en plano :
Quand plau, qu'an uo cabano.

[Gascogne]

Mountagnos de Salau
Qui n'èrots tant aimados !...

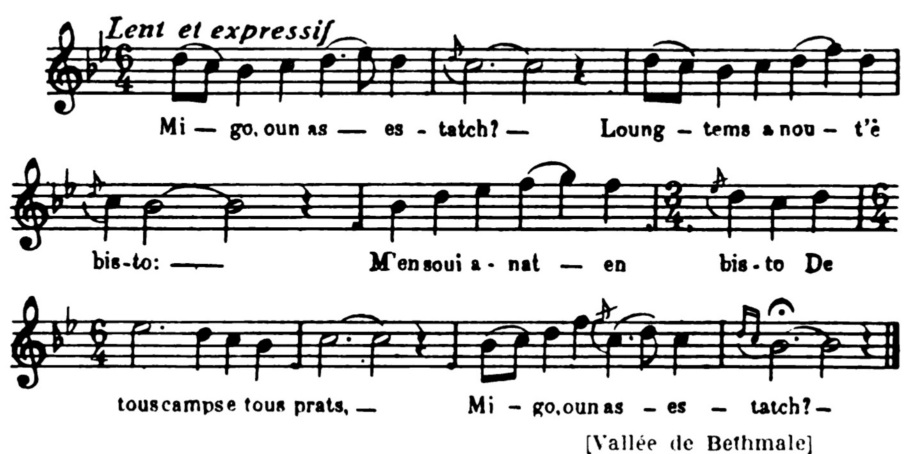
[Vallée du Salat]

Si ce n'avait été toi — Je me serais mariée, — Je me serais bien casée.. — Mon Dieu ! — Que de larmes me coûtent — Ces adieux ! ∴ Maudit soit l'amour — Quand je l'ai connue, — De nuit comme de jour ! ∴ Ah ! que l'éloignement — D'une personne aimée !... — Il est dans une armée. ∴ Si je savais voler — Comme la palombe, — Je ferais une volée; ∴ J'irai me poser — Sur son épaule, — Lui faire une embrassade. ∴ Abandonnée je suis — Sur une haute montagne, — Adieu, maison, compagne !... — Mon Dieu ! — Que de larmes me coûtent — Ces adieux !

Il n'y a rien de plus heureux — Que les pasteurs en plaine : — Quand il pleut, ils ont une cabane.

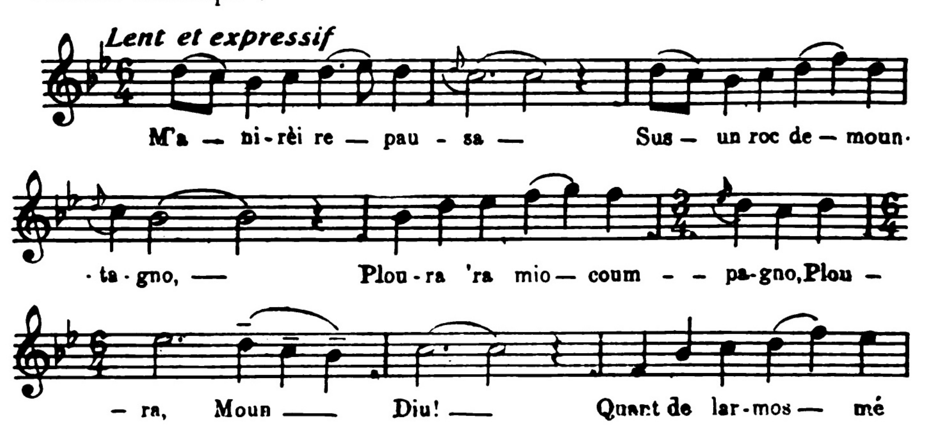
Montagnes de Salau — Qui étiez tant aimées !

Autre version :



[Vallée de Bethmale]

Variante mélodique :





[Vallée de Biros]

Migo, oun as estatch ?
Loung tems a nou t'èi bisto :
M'en soui anat en bisto
De tous camps et tous prats,
Migo, oun as estatch ?

Si jou sauio boula
Coumo hè la paloumo,
Sus ta noblo persouno
M'anirio repausa,
Si jou sauio boula.

Si tu nou m'aimos pas
Un mes ou cinq semmanos,
Ausiras 'ras campanos
Qui sounaran à glas,
Si tu nou m'aimos pas.

M'anirèi repausa
Sus un roc de mountagno,
Ploura 'ra mio coumpagno.
Moun Diu !
Quant de larmos me couston } *bis*
Aquets adius !

Per un soulet plasé
Jou soui abandounado
E plouri, desoulado.
Moun Diu !
Quant de larmos me couston } *bis*
Aquets adius !

[Vallées de Bethmale et de Biros]

VAR. — 2. Touto aquèro brespado. — 3. Que sios tant attardado ? — 16. M'en aniré mouri.

TRAD. — Mie, où as-tu été (étais-tu) ? — Longtemps il y a que je ne t'aie vùe : — Je m'en suis allé en vue — De tous champs et tous prés, — Mie, où as-tu été ? ∴ Si je savais voler — Comme fait la palombe, — Sur ta noble personne — J'irais me poser, — Si je savais voler. ∴ Si tu ne m'aimes pas — Un mois ou cinq semaines, — Tu entendras les cloches — Qui sonneront les glas, —Si tu ne m'aimes pas. ∴ J'irai me poser — Sur un roc de montagne. — Pleurer ma compagne. — Mon Dieu ! — Que de larmes me coûtent ces adieux ! ∴ Pour un seul plaisir — Je suis abandonnée — Et je pleure, désolée. — Mon Dieu ! — Que de larmes me coûtent — Ces adieux !

La Migo abandounado ou *Si n'ères estat tu* est l'une des plus admirables cantilènes des Pyrénées gasconnes. Elle y affecte deux formes. Celle qui se retrouve en Béarn, Bigorre, Comminges, Couserans et jusque dans le Haut-Foix, conserve la pureté de lignes de la poésie et de la mélodie primitives. Seul, le Bethmalais — qui éprouve une prédilection marquée pour ce cantique d'amour — lui a fait

subir une modification particulière : les trois premières strophes sont de coupe nettement tranchée et ne comportent point l'habituel refrain, lequel apparaît seulement avec la quatrième et la cinquième. Mais, malgré le changement dans les paroles et en dépit des broderies qui ornent le timbre, ce dernier garde entier le charme de sa captivante tendresse et de sa transparence lumineuse.

Le texte publié par Rivarès et Lamazou, sous le titre *Maudit sio l'amou*, défigure la véritable chanson populaire, que Cénac-Moncaut, recueillant *L'Abandounado*, a serré de près, et dont je donne ici les exactes versions traditionnelles.

Des couplets séparés — suivis toujours des nostalgiques adieux — ont été çà et là ajoutés en marge de la leçon, ainsi que les montagnards ont accoutumé de le pratiquer pour leurs chants préférés. Sur celui-ci, de caractère si sereinement pastoral en sa mélancolie, le Béarnais chante la joie d'être pasteur en plaine ou en montagne ; le Couseranais exprime ses regrets de quitter les montagnes tant aimées de Salau, port où jaillissent les sept sources du Salat. L'air de cette chanson est dès lors inséparable du paysage pyrénéen.

OUNT ÈS-TU DAT LOU TEMS

(QU'EST DEVENU LE TEMPS)



Ount ès-tu dat lou tems
Que 'ras hilhos m'aimauon !
Nous hasion poutous soubent,
A bouco boucaino nous parlauom.
« O migo, que-nş aimauom !
Quoand bos que nous y tourném ?

Que n'èro pla bengutch
Quoand anauo te bède;
Aro, praube de jou !
Que-n soun ta mau bengutch.
Y soun boulgut tourna,
M'en an birat l'esquino.

— O traidou, milo traidou,
Per que m'en auéts amusado ?
M'en serio maridado
Dam d'autes coumpagnous,
Que lous aimauo
Ta bien coumo en a bous. »

[Comminges, Couserans]

TRAD. — Qu'est devenu le temps — Où les filles m'aimaient ! — Nous nous embrassions souvent, — A bouche contre bouche nous nous parlions. — « O mie, que nous nous aimions ! — Quand veux-tu que nous y revenions ? ⁂ J'étais le bienvenu — Quand j'allais te voir; — Maintenant, pauvre de moi ! — Je suis le malvenu. — J'ai voulu y retourner, — L'on m'a tourné le dos. ⁂ O traître, mille fois traître, — Pourquoi m'avez-vous amusée ? — Je me serais mariée — Avec d'autres compagnons, — Que j'aimais — Tout autant que vous. »

Autre version :

Lo tems passat, quand me l'representi !
Mai fos vingut aqueix trist tems per mi.
Ara, conech que la mort me desitjas,
Ara, conech que desitjàs ma fi !

Tems es estat que tu m'estimabas :
Hont es anat aqueix bon tems per mi ?

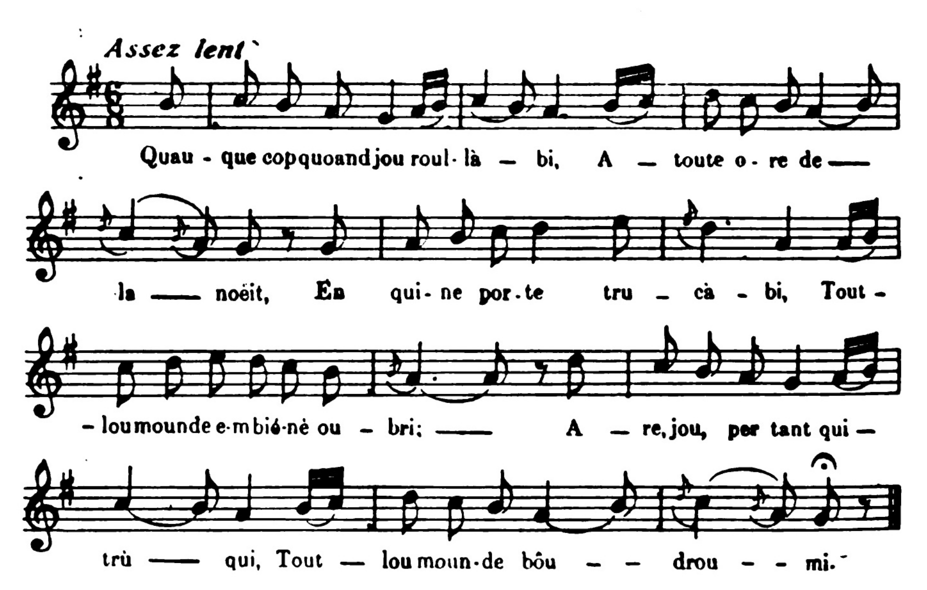
Las ulladas que donas als altres,
D'altres alegras y matas à mi.
Ara, conech que la mort me desitjas,
Ara, conech que desitjàs ma fi !

[Roussillon]

TRAD. — Le temps passé, quand je me le remémore ! — Jamais (je n'aurais pu supposer qu'un jour) fût venu ce triste temps pour moi. — Maintenant, je connais que ma mort tu désires, — Maintenant, je connais que tu désires ma fin ! ⁂ Un temps a été que tu m'aimais : — Où s'en est allé ce beau temps pour moi ? ⁂ Les œillades que tu donnes aux autres, — D'autres s'en réjouissent alors qu'elles me tuent. — Maintenant, je connais que ma mort tu désires, — Maintenant, je connais que tu désires ma fin !

QUAUQUE COP, QUOAND JOU ROULLABI

(AUTREFOIS, QUAND JE VOYAGEAIS)



Quauque cop, quoand jou roullàbi
A toute ore de la noeit,
En quine porte trucàbi,
Tout lou mounde e-m biénè oubri ;
Are jou, per tant qui trùqui,
Tout lou mounde bòu droumi.

Adiu dounc, la charmantine,
Beroujine, la mie amou.
— Nou m'apères pas tigresse,
Ni perfide, ni traidou ;
Jou-n soi coum la tourterèle,
Mourirèi deu mau d'amou.

— A la fi, nou j'a remèri,
Are e-ns e cau separa :
Las filhes qui tant m'aimaben
Are nou-m dègnen espia,
E jou, praube miserable,
Jou nou séi que-us èi à ha.

Amou nou j'a, ni tendresse,
Nou j'a, nou, coum tems passat,
La qui soulè la caresse
Are m'a birat lou cap ;
Per u soul péu de bielhesse
Nou-m degne dise adichat.

[Vallée d'Aspe]

TRAD. — Autrefois, quand je voyageais — A toute heure de la nuit, — En quelque porte que je frappe, — Chacun venait ouvrir. — Maintenant, pour tant que je heurte, — Chacun veut dormir. ⁂ Adieu donc, charmante, — Ma jolie, mon amour. — Ne me traite pas de tigresse, — Ni de perfide, ni de traître; — Je suis comme la tourterelle : — Je mourrai du mal d'amour. ⁂ En fin de compte, il n'y a pas de

remède : — Maintenant, il nous faut nous séparer : — Les filles qui tant me regardaient, — Aujourd'hui ne daignent plus me lorgner — Et moi, pauvre hère, — Je ne sais ce que je dois leur faire. ⁂ Il n'y a ni amour ni tendresse, — Il n'y en a pas, non, comme autrefois. — Celle qui recherchait mes caresses — Maintenant détourne la tête. — A cause d'un seul cheveu de vieux, — Elle ne daigne plus me dire bonjour.

Poésie de lettré, certainement.

QUOAND JOU N'ÈRI AMOUROUSETE

(QUAND J'ÉTAIS AMOUREUSE)



Quoand jou n'èri amourousete
D'acet galant,
N'èri fresque coum la rousete
Deu rousè blanc.

Oei be-n soui descoulourade,
Nou sèi per-qué :
Lou galant que tant m'aimabe,
Nou-m ben bedé.

« Galant, hòu ! qui tant m'aimabes,
Sai me bedé ;
Se n'ei pas pendent lou die,
Bien, y lou sé. »

Lou galant manque pas l'ore,
L'ore deu sé ;
S'en ben truca à la pourtete :
« Bère, doubrits ! »

La bère que nou droum pas goaire,
L'a entenut;
Ere se lhèbe en camisete,
Li derb chens brut.

« Boun sé ! boun sé ! la mie beroje,
Nou-m beiras mei :
Jou m'en bau ta lou port d'Espagne
Per u jamei !

S'èri ta proche deu bilatge,
Coum dou Lagouén,
Traberseri lou loung erbatge,
Bierèi de louén,

Bede tas olhes, ta rousete,
Coume hasèi,
E cugnera la pastourete
A mièjo noeit. »

Quoand estoui au delà d'Espagne,
Héi grand souspi :
« Au mens, la mies amouretes
Houssen aci ! »

[Vallée d'Ossau]

VAR. — 1. Tant que.. — 9. ... jou que bous pregui, — 21. Adisiats, ma joubenolo.

TRAD. — Quand j'étais amoureuse — De ce galant, — J'étais fraîche comme la petite rose — Du rosier blanc. ⁂ Aujourd'hui j'ai perdu mes couleurs, — Ne sais pourquoi : — Ce galant qui tant m'aimait, — Ne vient plus me voir. ⁂ « Galant, hou ! qui tant m'aimais, — Viens me voir; — Si ce n'est pas pendant le jour, — Viens le soir. » ⁂ Le galant ne manque pas l'heure, — L'heure du soir ; — Il s'en vient frapper à la petite porte : — « Belle, ouvrez ! » ⁂ La belle qui ne dort guère, — L'a entendu ; — Elle se lève en chemise, — Lui ouvre sans bruit. ⁂ « Bonsoir ! bonsoir ! ma jolie, — Tu ne me verras plus : — Je m'en vais vers le port d'Espagne — Pour jamais ! ⁂ Si j'étais aussi près du village, — Comme du Lagoin, — Je traverserais le long herbage , — Je viendrais de loin. ⁂ Voir tes brebis, ta petite rose, — Comme je faisais, — Et bercer la bergerette — A minuit. » ⁂ Quand il fut par delà l'Espagne, — Pousse un grand soupir : — « Au moins, si mes amours — Etaient ici ! »

Adorable chanson gasconne, qui se retrouve identique en des points de la chaîne assez éloignés. Cénac-Moncaut en a publié une version béarnaise analogue, mais plus courte et sans notation musicale. Les deux variantes que j'ai recueillies proviennent du Pays de Sérou — aux confins du Comté de Foix et du Couserans — et de la Vallée d'Ossau en Béarn. Le vieux Parrat, de Castelnau-Durban, et le père Lacrouts, de Bescat, m'ont dicté chacun la même mélodie exactement et un texte presque tout aussi semblable. Ce qui permet de croire à la pureté de l'air et des paroles.

ROSSIGNOLET DU VERT BOCAGE



Rossignolet du vert bocage,
Rapporteur des amoureux,
Va-t'en trouver ma maîtresse;
Tu la trouveras seulette
Dans son jardin couvert de fleurs.

Le rossignol prend sa volée,
Au jardin d'amour s'en va,
Dessur le sein de la belle,
Chanter 'ne chanson nouvelle :
La belle alors se réveilla.

« Et quels sont ces amants volages,
Qui m'ont fait cette chanson ?
— Ce sont vos amants, la belle,
Qui ont fait la chanson nouvelle
Un soir tout en se promenant.

Adieu, la bell', je pars dimanche,
Je n'emporte rien de toi ;
Donne-moi une assurance,
Un bouquet de convenance,
Pour me n'en souvenir de toi.

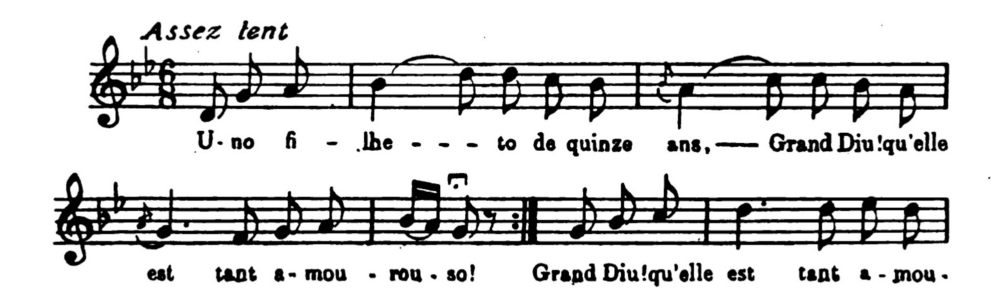
— Ah ! que veux-tu que je te donne ?
Je t'ai bien assez donné ;
Je t'ai donné une rose,
La plus belle de ces roses
Que j'avais dessur mon rosier.

— Ah ! que maudite soit la rose
Qui si cher m'en a coûté !
M'a coûté de double en double
La somme de six cents doubles,
C'est la valeur de mille écus.

— Mille écus, c'est pas grand'chose !
Mais c'est tout mon temps perdu,
Mon honneur, mon cœur en gage !
Ah ! que veux-tu davantage ?
La jeunesse ne revient plus.

[Comminges]

UNE FILLETTE DE QUINZE ANS





Uno filheto de quinze ans,
Gran Diu ! qu'elle est tant amou-
[rouso !
Gran Diu ! qu'elle est tant amou-
[rouso :
« Ma mère, donnez-moi n'aimant;
Car j'en sirai la bienhurouso,
Pregarai Diu à tout moument. »

Quand la mèro n'entend cela
Que sa filh' est tant amourouso :
« Il faut la mettre religiouso,
Religiouso à un couvent;
Aqui sira la bienhurouso,
Pregara Diu à tout moument. »

Quand la filho n'entend cela
Que religiouso debio estre,
Elo mounto dins sa chambreto,
Elo s'arrinco son cheveu
Et ses jolis pendants d'oreilho,
Disant adieu als amoureux.

Soun petit frèro le caddet
Que nuit et jour qui la counsolo :
« Counsolo-toi, ma sœur Rouseto,
Moun papa te maridara
Ame le que toun cœur desiro,
Tu vé l'auras quand tu voudras.

— Le que moun cœur desiro tant
Nou resto point dans cette bilo :
El est parti per l'Americo,
J'espère un jour qu'il reviendra.
Rossignolet, va-t-en lui dire,
Je veux mourir entre son bras. »

[Foix]

Les leçons qui mettent en scène la fille pressée de se marier, ressortissent au chapitre suivant. Mais, par l'invocation au rossignolet qui la termine, celle-ci rentre plutôt dans la catégorie des messages d'amour entre amoureux séparés.

La Querelle d'Amour.

AQUESTE NOÈIT PASSADE

(LA NUIT DERNIÈRE)



Aqueste noèit passade } *bis*
N'èi souneiat;
N'èi souneiat,
Laderou, laderete,
N'èi souneiat,
Laderou, ladera.

N'èi souneiat ma migue
Au me coustat.

Que-m lhebi, que-m abilhi,
La-m bau trouba.

« Migue, si tu n'oubreches,
Jou-m bau nega.

— Galant, si l'aigue ei rede, } *bis*
Tourne-t bira;
Tourne-t bira,
Laderou, laderete,
Tourne-t bira,
Laderou, ladera.

[Béarn, Bigorre]

TRAD. — La nuit dernière — J'ai rêvé; — J'ai rêvé, — Laderon, laderette, — J'ai rêvé, — Laderon, laderé. ⁖ J'ai revé (que) ma mie — (Etait) à mon côté. ⁖ Je me lève, je m'habille, — Je m'en vais la trouver. ⁖ « Mie, si tu ne m'ouvres, — J'irai me noyer. ⁖ — Galant, si l'eau est froide, — Retourne-t 'en; — Retourne-t'en, — Laderon, laderette, — Retourne-t'en, — Laderon, laderé.

D'autres chansons débutent de façon analogue; une, notamment, du pays de Foix, qui commence par ce vers : *Aquesto neit n'èi feit un rebe*, mais dont la forme n'est ni ancienne ni caractéristique.

AU BOI QU'EI LA BERDURE

(AU BOIS EST LA VERDURE)



Au boi qu'ei la berdure, (*bis*)
Lou beroi més d'abriu. (*bis*)

Lou roussignol que-y chante,
La belle e-u dits : adiu.

Au cèu qu'a tant d'esteles
Au boi tandes de flous,

Encoère nou n'y a austandes,
Coum au me cô d'amous.

« Hèt-bous en-çà, beroie,
Dab bous bouli parla,

La noèit toute soulete
Dab bous bouli coucha.

— Nou at harat, galant, certes,
D'aco nou cau parla ;

Tau se de mas noucetes
Labets ço qui-b plaira.

— Diu ! d'aqueres noucetes,
Si-s haran eres lèu !

Sinou, la mie beroie,
Jou-m bau mouri bèt lèu.

— Si te mours, que te mouries,
Jou nou n'èi gran que-ha ;

Disérèi aus de case (*bis*).
Que-m tournen marida ! » (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Au bois est la verdure, — Le joli mois d'avril. ∴ Le rossignol y chante. — La belle lui dit: adieu. ∴ Au ciel il y a tant d'étoiles, — Au bois tant de fleurs. ∴ Encore n'y en a-t-il pas autant, — Que dans mon cœur d'amours. ∴ — Venez par ici, jolie, — Avec vous, je veux parler; ∴ La nuit toute seulette — Avec vous je veux coucher. ∴ — Vous ne le ferez pas, galant, certes, — De cela il ne faut (pas) parler ; ∴ Jusqu'au soir de mes noces — Alors ce qui vous plaira. ∴ — Dieu ! de ces noces, — Qu'elles se fassent vite, — Sinon, ma jolie, — Je m'en vais mourir bientôt ∴ — Si tu meurs, que tu meures, — Je n'en ai grand tracas; ∴ Je dirai à mes parents — Qu'ils me remarient. »

BEROJE, BEROUJINE

(BELLE, TRÈS BELLE)





« Beroje, beroujine,
Bous qui aimat lous pastous,
Bous qui aimat touts lous autes,
Si m'aimarets à jou ?

— Jou qu'aimi touts lous autes,
Tabé que-us aimarè;
Touts lous qui à jou m'agraden,
Be-us acountentarè.

— Beroje, beroujine,
Si-m haréts à jou atau ?
Bous croumpari raubetes
Y berois debandaus.

— Galant, jou nou-b counéchi,
Ni que nou sèi d'oun èts;
Goardats-be las raubetes
Ta las qui counechéts.

— Dens boste cô, beroje,
Tant de frinètes j'a,
Toutes que-n soun barrades,
Que jou ne-y pouts entra.

— Galant, b'èts gran parlaire,
Plasé èi de b'escousta :
Semblats parént de l'aire
Qui pertout bòu entra.

— Quoand la mâ seré encre,
La terre tout papè,
N'y aurè pas ta 'scribe
Lou regrèt que jou è.

— De loegn jou-n soi biengude,
Tourna que m'en boi jou
Dab las mies camarades,
Biengudes soun dab jou.

— Au cèu n'a autant d'esteles,
Au boi autant de flous,
Coum èi bessat de larmes,
La mie bère, per bous ! »

« La nèu de la mountagne,
Nou n'ei ta blangue, nou,
Coum las blangues poupetes
De ma chère m'amou. »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — « Belle, très belle, (1) — Vous qui aimez les pasteurs, — Vous qui aimez tous les autres, — M'aimerez-vous, moi ? ∴ — Moi qui aime tous les autres, —

(1) Le diminutif *beroujine* est intraduisible en français.

Je vous aimerai aussi : — Tous ceux qui me plaisent — Je les contenterai. ∴ — Belle, très belle, — Si vous faites ainsi pour moi, — Je vous achèterai des robes — Et de jolis tabliers. ∴ — Galant, je ne vous connais pas, — Et je ne sais pas davantage d'où vous êtes; — Gardez vos robes — Pour celles que vous connaissez. ∴ — Dans votre cœur, belle, — Tant de fenêtres il y a, — Qui sont toutes fermées, — En sorte que je n'y puis entrer. ∴ — Galant, vous êtes beau parleur, — J'ai plaisir à vous écouter : — Vous semblez (être) parent de l'air — Qui partout veut entrer. ∴ — Quand la mer serait de l'encre, — La terre toute de papier, — Il n'y aurait pas là assez pour décrire — Le mal que j'éprouve. ∴ — De loin je suis venue, — Je vais m'en retourner — Avec mes compagnes — Qui sont venues avec moi. ∴ — Au ciel il n'y a pas autant d'étoiles, — Au bois autant de fleurs, — Que j'ai versé de larmes, — Ma belle, pour vous ! »

La neige de la montagne — N'est pas aussi blanche, non, — Que les blancs petits seins — De ma bien-aimée.

L'Ossalois chante encore sur cette douce cantilène : *Au boi qu'ei la berdure* et *Marida que-m bolen-Dab u qui n'ei esta*. Mais ces deux chansons — également publiées dans ce volume — sont par ailleurs pourvues d'une autre mélodie, ainsi qu'on le peut constater en se reportant à chacune d'elles. Tandis que *Beroje, Berouj'ine*, ne m'a jamais été dictée qu'avec cet air seulement. La poésie de Julien, *Cessats boste ramatje*, — dont nous reparlerons dans l'Appendice — a été adaptée au même timbre. C'est assez dire la popularité de ce dernier en Béarn.

Pourtant il ne semble point avoir une origine béarnaise nettement localisée. Un recueil manuscrit de romances françaises du dix-huitième siècle, *Les Jolies Bagatelles*, le donne, en effet, sous le titre *Air Champêtre*, avec les paroles bien connues : « De mon berger volage — J'entends le flageolet » (p. 58). Il figure en outre dans la *Clé du Caveau* (air 134).

DE BOUN MAITI ME SOUN LEBAT

(DE BON MATIN JE ME SUIS LEVÉ)

De boun maiti me soun lebat
Per culli l'èrbo fresco;
M'en soun anat à l'ort :
N'èi pas troubat de rosos,
De rosos ni boutous.

Ja n'èi coupat un bel branquet,
L'èi pourtat à ma mestresso;
De ta legn qu'elo m'a 'ntendut marcha,
Ela se n'ei lebado,
La porto m'a tampat.

« Margarideto, mas amous,
Benets me durbi la porto.
— Tournats dema, galant, per me parla;
La porto n'ei tampado,
D'aneit nou s' durbira.

— Si ieu sabio ta pla canta
Coumo l'roussignol canto,
Ieu cantario milo regrets de bous :
Adiu Margarideto,
Mas prumièros amous ! »

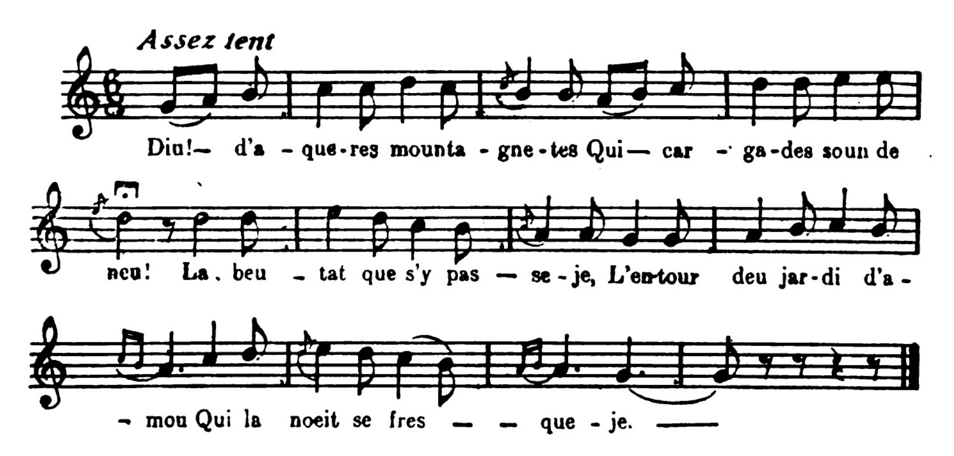
[Mirepoix]

Trad. — De bon matin je me suis levé — Pour cueillir l'herbe fraîche; — Je m'en suis allé au jardin : — Je n'y ai pas trouvé de roses, — De roses ni de boutons. ∴ J'ai coupé une belle branche, — Je l'ai portée à ma maîtresse; — De si loin

qu'elle m'a entendu marcher, — Elle s'est levée, — Et m'a fermé la porte (au nez). ∴ « Margueridette, mes amours, — Venez m'ouvrir la porte. — Revenez demain, galant, pour me parler; — La porte est fermée, — De cette nuit elle ne se rouvrira. ∴ — Si je savais chanter aussi bien — Que le rossignol chante, — Je chanterais mille regrets de vous : — Adieu, Margueridette, — Mes premières amours ! »

DIU ! D'AQUERES MOUNTAGNETES

(DIEU ! DE CES MONTAGNETTES)



Diu ! d'aqueres mountagnetes
Qui cargades soun de nèu !
La beutat que s'y passeje,
L'entour deu jardi d'amou
Qui la noeit se fresqueje.

« Jou-m rejouéchi, beroujine,
Quoand jou t'en poudi bedé,
Quoand jou toqui tas manetes,
Tas poupetes, touns oelhous,
Que-m dan mile embejetes.

Lou tou péu hèit en cadene
A jou m'a clabat lou cô,
Jou qu'en èi perdut l'alene ;
Chens menti, jou-m bau mouri,
Si nou-m tires de pene.

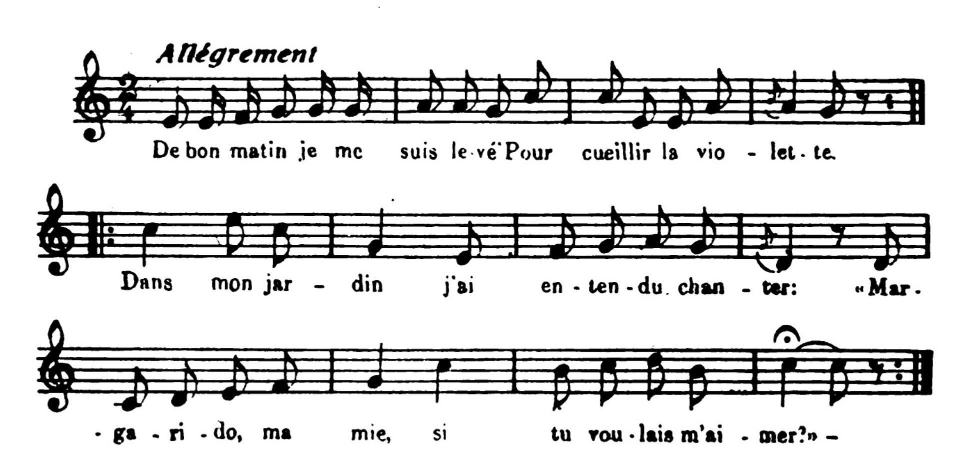
— Quin bos que jou que-t goarésqui ?
Jou nou counéchi toun mau ;
Lou surgent, l'apouticaire,
Lou medeci t'ban goari,
Chens te ha soufri goaire.

— B'as gran tort dounc tu, cruèle,
De-m tretta dab gran rigou,
Si sabès quoand soi fidèle,
M'aimarès en countinuan,
M'aimarès, pastourèle ! »

[Vallée d'Ossau]

Trad. — Dieu ! de ces petites montagnes — Qui de neige sont chargées ! — La beauté s'y promène, — A l'entour du jardin d'amour — Qui la nuit se rafraîchit. ⁂ « Je me réjouis, joliette, — Quand je peux te voir, — Quand je touche tes menottes, — Tes petits seins, tes yeux, — Qui me donnent mille envies. ⁂ Ta chevelure tressée — M'a serré (enchaîné) le cœur, — J'en ai perdu le souffle ; — Sans mentir, je vais mourir, — Si tu ne me tires de peine. ⁂ — Comment veux-tu que je te guérisse ? — Je ne connais pas ton mal ; — L'officier de santé, l'apothicaire, — Le médecin te guériront, — Sans te faire souffrir guère. ⁂ — Tu as grand tort, toi, cruelle, — De me traiter avec tant de rigueur, — Si tu savais comme je suis fidèle, — Tu m'aimerais tout de suite, — Tu m'aimerais, bergère ! »

LE GALANT INDISCRET



De bon matin je me suis levée } bis
Pour cueillir la violette, }
Dans mon jardin
J'ai entendu chanter :
« Margarido, ma mie,
Si tu voulais m'aimer ?

— Mon cher amant, ne criez pas [tant,
Que papa nous écoute ;
Tu me verras
Ce soir, après souper,
Tu auras mon cœur
En toute liberté. »

Mais le galant ne perd pas son [temps,
Va faire un tour en ville
Il trouve trois jeunes galants,
Chacun a son amie :
« Moi j'en ai une,
Toute faite à mon gré;
Je vais la voir chez elle,
Ce soir, après souper. »

La belle était dans son jardin,
Entend toutes ces paroles :
« Vierge Marie,
Gardez-moi de l'aimer,

A ce garçon volage
Qui s'entretient de moi ! »

Mais le galant ne perd pas son [temps,
S'en va droit devant sa porte :
« Ouvrez, ma mie,
Ouvrez-moi, s'il vous plaît;
Voyez, la gelée tombe,
Je vais mourir de fred.

— Il peut geler, il peut tourrer,
Je n'ouvre pas la porte.
Vanté tu t'es
Que ce soir tu m'aurais,
Aux autres va-t-en dire
Que tu m'as bien manquée. »

Mais le galant ne perd pas son [temps,
Va droit dans le bocage;
S'en va attraper le rossignol,
Le rossignol sauvage :

« Rossignolet,
Rossignolet du bois,
Dis-moi qui a le tort,
Dis-moi qui a le droit.

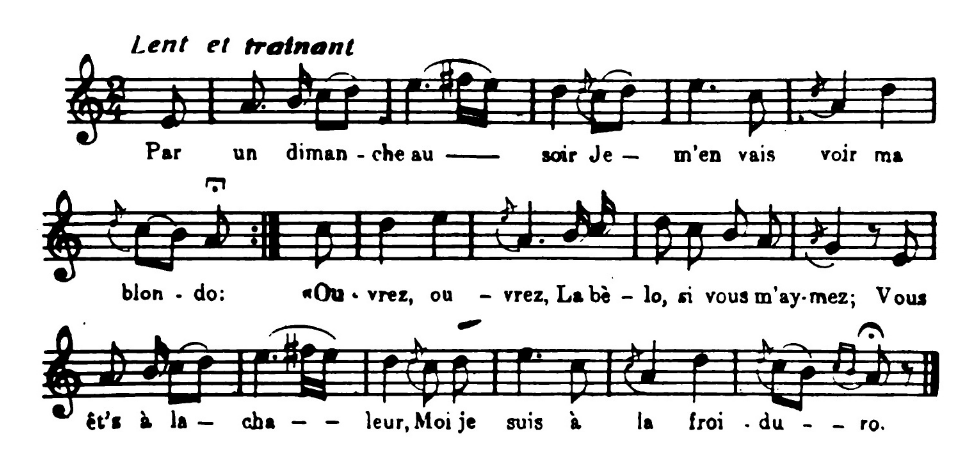
— Je te dirai donc ma raison
Dans mon premier langage :
Que tout galant qui fait l'amour
Ne doit parler davantage;
Rien que toujours
Faire l'amour durer
En caressant les filles
Et toujours les aimer. »

Mais le galant ne perd pas son [temps,
S'en va droit à sa mère :
« Mère, ma mè,
Ouvrez-moi, s'il vous plaît,
Car j'ai perdu ma mie,
C'est d'avoir trop parlé. »

[Foix, Couserans]

VAR. — 1. La belle était dans son jardin. — 8. — Que maman... — 13. Le galant s'en sort d'ici. — 18. Plus gentille que toi. — 19. Ell' m'a fait la promesse. — 20. Qu'avec moi coucherait. — 31. Nous sommes en temps de froidure. — 32. Je suis gelé de froid. — Vous me ferez geler. — 36. Qu'avec moi coucherais. — 38. Que tu t'es bien trompé.

Autre version :



Par un dimanche au soir
Je m'en vais voir ma blondo :
« Ouvrez, ouvrez,
La bèlo, si vous m'aymez;
Vous èt's à la chaleur,
Moi je suis à la froiduro.

— Je ne puis pas ouvrir,
Mon amant, à cette heure;
Vous reviendrez
A une heure après minuit :
Mon pèr' sera au lit,
Ma mèr' sera endormie. »

Le bon galant s'en va,
Va faire un tour en ville;
A rencontré
Le père de la fille :
« O charmant amoureux,
Je vois que l'amour te tourmente.

— Je suis venu pour voir
Ma charmante maîtresse;
M'a renvoyé
A une heure après minuit :
Son pèr' sera au lit,
Sa mèr' sera endormie. »

Le bon galant n'a pas manqué
L'heure que lui a dit la belle :
« Ouvrez, ouvrez,
La bèlo, si vous m'aymez;
Vous èt's à la chaleur,
Moi je suis à la froiduro.

— Amant, si tu avais tenu
Le secret de ta maîtresse,
Tu aurais passé la nuit
Entre ses bras;
Tu t'en repentiras
Le restant de ta vie.

[Couserans]

L'aventure chansonnée du *Galant indiscret* n'est point particulière aux régions méridionales : elle a été diversement recueillie dans bien d'autres provinces.

La première version, fort répandue, comporte souvent un mélange de français et de languedocien; elle m'a été chantée quelquefois sous cette forme patoisante, mais jamais en pur dialecte d'oc.

Ecourtée et modifiée, la seconde a pour elle une modalité tonale qui communique un charme âpre à la mélodie et la rend étrangement captivante.

ME PROMENANT A L'ENTOUR DU MOULIN



Me promenant à l'entour du moulin,
J'aperçois la meunière,
L'astre du jour, soir et matin,
La rose printanière :
« Ne voudriez-vous pas, la belle, en
[passant
M'entretenir un petit instant ?

— Allons, monsieur, retirez-vous
Ne v'nez pas me surprendre, [d'ici,
Car les amants sont si malins
Qu'ils ne cherchent qu'à prendre;
Allons, monsieur, retirez-vous d'ici,
Ne venez pas troubler mon esprit.

— Veux-tu venir à l'ombre d'un
Mon aimable meunière ? [bois,
Je te ferai voir les oiseaux dans les
[airs
Et même le bout du monde;
Je te ferai voir les oiseaux dans les
[airs
Et même aussi la feuille à l'envers.

— Je suis curieuse et j'aime à tout
Allons, monsieur, à l'ombre, [voir
Ah ! oui, j'aime à voir les oiseaux
[dans les airs
Et même le bout du monde;
Ah ! oui, j'aime à voir les oiseaux
[dans les airs
Et même aussi la feuille à l'envers.»

Quand la belle a vu cet oiseau
Avec son beau plumage :
« Prête-le moi, mon cher Colin,
Je veux le mettre en cage;
Prête-le moi, mon cher Colin,
Je veux le mettre en cage aujour-
[d'hui. »

Au bout de neuf mois accomplis
Que l'oiseau fut en cage,
La cage s'ouvrit et l'oiseau sortit.
Oh ! grand Dieu, quel ramage !
La belle s'écrie à haute voix :
« Voilà l'oiseau que j'ai pris dans
[le bois. »

Comment ferai-je pour te quitter,
Mon aimable meunière ?
Tes noirs cheveux, tes blancs tétons
Surpassent la nature;
Jamais je n'ai vu un corps si bien
[fait,
Je crois que c'est l'amour qui l'a fait.
[Languedoc]

VAR. — 9 ...trompeurs. — 13. Belle si tu veux venir avec moi. — 14. Dans le grand bois à l'ombre. — 26. — Elle se met à rire. — 27... je vous en prie. — 32. L'oiseau fit son ramage.

LES MÉTAMORPHOSES



Je m'ai fait une maîtresse, } *bis*
Trois jours n'a pas longtemps; }
J'irai la voir dimanche,
Dimanche après dîner;
Lundi, sans plus tarder,
J'irai la demander.

— Si tu viens me voir dimanche,
Dimanche après dîner,
Je me ferai la carpe,
Carpe dans un étang,
Et tu n'auras de moi
Point d'agrément.

— Si tu te fais la carpe,
Carpe dans un étang,
Je me ferai pêcheur,
Pêcheur pour te pêcher,
Je pêcherai la carpe
Par amitié.

— Si tu te fais pêcheur,
Pêcheur pour me pêcher,
Je me ferai la biche,
Biche dans les champs,
Et tu n'auras de moi
Point d'agrément.

— Si tu te fais la biche,
Biche dans les champs,
Je me ferai chasseur,
Chasseur pour te chasser,
Je chasserai la biche
Par amitié.

— Si tu te fais chasseur,
Chasseur pour me chasser,
Je me ferai la rose,
Rose dans un rosier,
Et tu n'auras de moi
Point d'amitié.

— Si tu te fais la rose,
Rose dans un rosier,
Je me ferai jardinier,
Jardinier pour t'arroser,
J'arroserai la rose
Par amitié.

— Si tu te fais jardinier,
Jardinier pour m'arroser,
Je me ferai la nonne,
Nonne dans un couvent,
Et tu n'auras de moi
Point d'agrément.

— Si tu te fais la nonne,
Nonne dans un couvent,
Je me ferai prêcheur,
Prêcheur pour te prêcher,
Je prêcherai la nonne
Par amitié.

— Si tu te fais prêcheur,
Prêcheur pour me prêcher,
Je me ferai l'étoile,
Etoile au firmament,
Et tu n'auras de moi
Point d'agrément.

— Si tu te fais étoile,
Etoile au firmament,
Je me ferai nuage,
Nuage blanc,
Je cacherai l'étoile
Par agrément.

— Si tu te fais nuage,
Nuage blanc,
Je me ferai malade,
Malade dans un lit blanc,
Et tu n'auras de moi
Point d'agrément.

— Si tu te fais malade,
Malade dans un lit blanc,
Je me ferai soigneur,
Soigneur pour te soigner,
Je soignerai la belle
Par amitié.

— Si tu te fais soigneur,
Soigneur pour me soigner,
Je me ferai la morte,
Morte à l'instant,
Et tu n'auras de moi
Point d'agrément.

— Si tu te fais la morte, } *bis*
Morte à l'instant, }
Je me ferai saint Pierre,
Saint Pierre au Paradis,
Et j'ouvrirai la porte
A ma bonne amie.

[Couserans]

VAR. — 9. Je me mettrai... — 13. Si tu te mets...

Autre version :



Margarido, mai mio,
T'èi feit uno cansou;
Si me l'entendios dire,
Se l'entendios canta,
Dedins la ribereto
Tu t'en irios jeta.

Se dins la ribereto
Tu t'en bas te jeta,
Ieu me farèi pescaire, } bis
T'aurè en te pescant. }

Ieu me farèi pescaire,
Per m'abé en pescant,
Ieu me farèi la lèbre
D'aquel camp qu'és tant grand.

— Se tu te fas la lèbre
D'aquel camp qu'es tant grand,
Ieu me farèi cassaire,
T'aurè en te cassant.

— Se tu te fas cassaire
Per m'abé en cassant,
Ieu me farèi la luno
D'aquel cèl qu'es tant grand.

— Se tu te fas la luno
D'aquel cèl qu'es tant grand,
Ieu me farèi nuatge,
Te passarè dabant.

— Se tu te fas nuatge,
Per me passa dabant,
Ieu me farèi la mounjo
D'aquel counbent tant grand.

— Se tu te fas la mounjo
D'aquel counbent tant grand,
Ieu me farèi le mounje,
T'aurè 'n te counfessant.

— Se tu te fas le mounje
Per m'abé 'n me counfessant,
Ieu me farèi la morto,
Aci m'enterraran.

— Se tu te fas la morto
Qu'aoi n'enterraran,
Iet me farèi le bèrme,
T'aurè en te rounjant.

— Se tu te fas le bèrme
Per m'abé en me rounjant,
Tant bal que tu m'aguèsses }
Coum un autre galant. }

[Foix]

VAR. — 1. Al cami de Sent-Peire. — 2. N'y abio dus amourous, — 3. Que dision l'un à l'autre — 4. S'aimaren toutis dus. — 6... nega. — 41. Bal mes que ieu sio tio. — 42. E tu le miu galant.

TRAD. — Marguerite, ma mie, — Je t'ai fait une chanson; — Si tu me l'entendais dire, — Si tu l'entendais chanter, — Dans la rivièrette — Tu irais te jeter. ⁂ Si dans la rivièrette — Tu vas te jeter, — Je me ferai pêcheur, — Je t'aurai en te pêchant. ⁂ — Si tu te fais pêcheur — Pour m'avoir en pêchant, — Je me ferai le lièvre — De ce champ qui est si grand. ⁂ — Si tu te fais le lièvre — De ce champ qui est si grand, — Je me ferai chasseur, — Je t'aurai en te chassant. ⁂ — Si tu te fais chasseur — Pour m'avoir en chassant, — Je me ferai la lune — De ce ciel qui est si grand. ⁂ — Si tu te fais la lune — De ce ciel qui est si grand, — Je me ferai nuage, — Je te passerai devant. ⁂ — Si tu te fais nuage — Pour me passer devant, — Je me ferai la nonne — De ce couvent si grand. ⁂ — Si tu te fais la nonne — De ce couvent si grand. — Je me ferai le moine, — Je t'aurai en te confessant. ⁂ — Si tu te fais le moine — Pour m'avoir en me confessant, — Je me ferai la morte, — Ici l'on m'enterrera. ⁂ — Si tu te fais la morte — Qu'ici l'on enterrera, — Je me ferai le ver, — Je t'aurai en te rongeant. ⁂ — Si tu te fais le ver — Pour m'avoir en me rongeant, — Tant vaut que tu m'aies — Comme un autre galant.

Au chemin de Saint-Pierre — Il y avait deux amoureux, — Qui disaient l'un à l'autre — Qu'ils s'aimeraient tous deux. — ...noyer. — Mieux vaut que je sois tienne — Et toi (que tu sois) mon galant.

Variante :

Se tu te hès poumete
En acet poumè blan,
Jou t'aimi tant,
Me harèi auselou
Per t'ana à l'entour,
Las mies amous,
Tant t'aimi jou.

— Se tu te hès auselou
Per m'ana à l'entour,
Jou me harèi erbete
Au prat, en berdejant.

— Se tu te hès erbete
Au prat, en berdejant,
Jou me harèi dalhaire,
Que t'aurèi en dalhant.

— Se tu te hès dalhaire
Per m'auè en dalhant,
Jou me harèi cassourre,
Au boi, en berdejant.

— Se tu te hès cassourre
Au boi, en berdejant,
Jou me harèi picaire,
Que t'aurèi en picant.

— Se tu te hès picaire
Per m'aué en picant,
Jou me harèi anyèle
En acet arriu grand.

— Se tu te hès anyèle
En acet arriu grand,
Jou me harèi pescaire,
Que t'aurèi en pescant.

— Se tu te hès pescaire
Per m'aué en pescant,
Jou 'm harèi arrousete
En 'cet arrousè blan.

— Se tu-t' hès arrousete
En 'cet arrousè blan,
Jou-m' harèi arrousaire,
T'aurèi en arrousant.

— Se tu t' hès arrousaire
Per m'aué 'n arrousant,
Jou me harèi imatje
A l'auta de sent Jan.

— Se tu te hès imatje
A l'auta de sent Jan,
Jou me harèi lou mounje,
T'aurèi en coufessant.

— Se tu te hès lou mounje
Per m'auè en coufessant,
Jou m' harèi estelote
Au cèu, en clarejant.

— Se tu t' fès estelote
Au cèu, en clarejant,
Jou me harèi l'aubete
Qu'irèi au tou debant.

— Se tu te hès l'aubete
Per ana au mei debant,
Jou t'aimi tant,
Jou qu'ofri l'amne à Diu,
Lou cô à l'endebant,
Las mies amous,
Tant t'aimi jou.

[Béarn]

TRAD. — Si tu te fais la pomme — Sur ce pommier blanc, — Je t'aime tant. — Je me ferai le petit oiseau — Pour aller (voleter) autour de toi, — Les miennes amours, — Tant je t'aime. ∴ — Si tu te fais le petit oiseau — Pour aller (voleter) autour de moi, — Je me ferai la petite herbe — Au pré, en verdurant. ∴ — Si tu te fais la petite herbe — Au pré, en verdurant, — Je me ferai le faucheur, — Je t'aurai en te fauchant. ∴ — Si tu te fais le faucheur — Pour m'avoir en me fauchant, — Je me ferai le chêne — Au bois, en verdurant. ∴ — Si tu te fais le chêne — Au bois, en verdurant, — Je me ferai le bûcheron, — Je t'aurai en cognant. ∴ — Si tu te fais le bûcheron — Pour m'avoir en cognant, — Je me ferai l'anguille — Dans ce grand ruisseau, ∴ — Si tu te fais l'anguille — Dans ce grand ruisseau, — Je me ferai pêcheur, — Je t'aurai en pêchant. ∴ — Si tu te fais pêcheur — Pour m'avoir en pêchant, — Je me ferai la petite rose — Sur ce rosier blanc. ∴ — Si tu te fais la rose — Sur ce rosier blanc, — Je me ferai le jardinier, — Je t'aurai en arrosant. ∴ — Si tu te fais le jardinier — Pour m'avoir en arrosant, — Je me ferai image — Sur l'autel de saint Jean. ∴ — Si tu te fais image — Sur l'autel de saint Jean, — Je me ferai le prêtre, — Je t'aurai en confessant. ∴ — Si tu te fais le prêtre — Pour m'avoir en confessant, — Je me ferai la petite étoile — Dans le ciel, en scintillant. ∴ — Si tu te fais la petite étoile — Dans le ciel, en scintillant, — Je me ferai l'aurore, — J'irai au devant de toi. ∴ — Si tu te fais l'aurore — Pour aller à ma rencontre, — Je t'aime tant, — J'offrirai mon âme à Dieu, — Le cœur à l'avenant, — Les miennes amours, — Tant je t'aime.

La chanson des *Métamorphoses* ou des *Transformations* remonte à une ancienneté fort reculée. M. A. Jeanroy l'a définie un « débat amoureux, où la femme après s'être retranchée derrière mille prétextes, se rend enfin aux sollicitations de celui qui la courtise. La forme la plus archaïque de ce thème que connaissent les littératures romanes est — ajoute-t-il — celle que nous offre le fameux *Contrasto* de Cielo d'Alcamo ». On sait que Mistral l'a empruntée au fonds populaire pour en faire, dans *Mireille*, la « Chanson de Magali ».

La poésie prête à d'innombrables variantes, tant occitanes que françaises, dont les trois pièces qui précèdent donnent une idée suffisante. Le premier couplet n'est qu'une sorte d'entrée en matière : il varie suivant les régions; celui de la version couseranaise est commun à bien d'autres chansons dont la suite comporte une leçon toute différente; le texte béarnais, par contre, entre directement dans le sujet — par omission, peut-être.

Les mélodies pyrénéennes que j'en ai recueillies sont nettement inférieures à l'air provençal.

PETIT PAPILLON VOLAGE



Petit papillon volage, } *bis*
Tu ressembl' à mon amant. }
Oui ! l'amour n'est un badinage,
L'amour n'est qu'un passe-temps;
Croyez-le, cher amant,
Faites-en autant.

— Que croyez-vous donc, la belle,
Que j'n'ai fait l'amour qu'à vous ?
Oui ! je l'ai fait à beaucoup d'autres
Qui sont plus belle que vous;
Croyez-le, la belle,
Je me ris de vous.

— Cher amant, d'ingratitude,
Votre cœur n'en manque pas !
Oui ! vous avez pour habitude
De changer souvent d'appas;
Croyez-le, cher amant,
Ne revenez pas.

— Que croyez-vous dons, la belle,
Que je pense à revenir ?
Oui ! J'aime mieux boire bouteille
Avec un de mes amis;
Croyez-le, la belle,
Prenez votr' parti.

— Le parti que je veux prendre,
C'est de plaire à vos beaux yeux.
Oui ! Je serai votre maîtresse,
Vous serez mon amoureux,
Croyez-le, cher amant,
Nous vivrons heureux.

Moi j'avais mon cœur en cage
Que ma mèr' m'avait donné.
Oui ! mon amant qui est si volage
Me l'a pris et dérobé;
Pour ma récompense
Il m'a délaissée.

Si l'amour avait des ailes } *bis*
Comme en a le papillon, }
Oui ! j'volerais de branche en bran-
Aller trouver mon mignon, [che
Pour qu'il cueille la rose
Dans la bonn' saison.

[Couserans]

A la place de la septième strophe, le sizain suivant m'a été dicté aussi pour finir :

— Que croyez-vous donc, la belle,
Que je n'connais pas l'argent ?
Oui ! quand la rouille aura fait
Un louis de vingt francs [l'usage,
Deviendra un franc :
Gardez-le longtemps ! »

On connaît plusieurs versions de cette poésie, — notamment celles recueillies dans les régions de l'Est. Une mélodie provenant des Alpes françaises est analogue à la Castillonnaise notée ci-dessus.

Il suffira de feuilleter les autres chapitres de cet ouvrage pour constater que la grande majorité des chants populaires traite d'amour exclusivement ou s'y rapporte. Les nécessités d'un classement logique n'ont pas permis de les faire entrer dans les pages qui précèdent.

Mais un nombre assez élevé de chansons amoureuses des Pyrénées Françaises a dû être écarté par suite d'insignifiance, de grivoiserie, ou afin de ne point encombrer exagérément le recueil. Parmi celles-là se remarquent : *L'Agnel que m'as donat*, publié par Soleville et noté sous le n° 43 de la « Clé du Caveau »; *Ieu aimabi uno drouleto; Oh ! que la luno es tant belo, tant grando; En entrant dans le bois — J'ai entendu la voix; C'était le premier jour du printemps; Un jour, Sophie dit à son amant; Oh ! que l'amour est agréable, — Quand on sait bien la menager; Garçons filles, divertissons-nous; Je l'attends depuis l'aurore, — Le berger que j'aime tant et Pourquoi vouloir qu'une personne chante — Lorsqu'elle n'a pas son cœur en liberté* dont les mélodies pyrénéennes sont identiques aux versions alpestres recueillies par M. Julien Tiersot; *Nous sommes ici plusieurs amis ensemble* et *Me promenant l'long de la rivière*, qui chantent l'amour et le vin; etc., etc.

CHAPITRE QUATRIÈME

CHANSONS RELATIVES AU MARIAGE

Lou qui n'ei pas maridat, que-s maride,
Lou capera qu'en hera la cride.

[Bigorre]

Trad. — Que celui qui n'est pas marié, se marie, — Le prêtre en fera la criée (publiera les bans).

Un vieux dicton occitan définit le mariage, un jour de bon temps,

Lou maridadge,
Un jour de boun tems.

Dans la grise et rude existence du montagnard, les épousailles s'épanouissent en réjouissances ensoleillées, trêve trop brève, attendue longtemps et vite évanouie. Au cours des noces seulement éclate l'allégresse générale : parents et invités s'associent bruyamment au bonheur des époux; les cœurs sont en fête, sur tous les visages la joie rayonne. Avant, les accordailles, hérissées d'intérêts à débattre, furent épineuses. Après, les soucis du ménage auront tôt fait de flétrir les roses du jardin d'amour.

Les fillettes nubiles n'ont pourtant en tête que le désir de se marier, *que han la maridère au cap :*

Lou bent que bentouleie,
Lou tems que bòu cambia;
Atau qu'ei de goujates
Qui-s bolen marida.

Le vent vente (souffle), — Le temps veut changer; — Ainsi des jeunes filles — Qui se veulent marier.

Elles interrogent tour à tour le grain de blé, la coccinelle, et adressent à saint Jean une prière :

Blat, blat,
Digo-me ia bertat :
Jan ambe Jano saran maridat ?

Blé, blé, — Dis-moi la vérité : — Jean et Jeanne se marieront-ils ensemble ?

Digo-me, Catarineto,
Ounte passarai,
Quand me maridarai ?

Dis-moi, coccinelle, — Où passerai-je, — Lorsque je me marierai ?

Sent Jan ! Dats-m' u bet Jan !
Que sie bet e gran,
Qu'aje u bet deque,
Ta que-m hasie bibe sens ha re !

Saint Jean ! Donnez-moi un beau Jean (pour mari) ! — Qu'il soit beau et grand, — Qu'il ait un bel avoir, — Pour qu'il me fasse vivre sans rien faire !

L'examen des superstitions, versifié par le P. Amilia, vitupère quelques pratiques de crédulité populaire, relatives au mariage, en usage au dix-septième siècle et bien avant, dans le Comté de Foix et au-delà :

Aurios fugit en mai d'assista à las fiançailhos,
D'augi canta l'ausel e fa tas espousailhos ?
As boulgut descurbi, coumo qualcun t'a dit,
Dins l'aigo del ferrat qual sirio toun marit ?

Aurais-tu évité en mai d'assister aux fiançailles, — D'entendre chanter l'oiseau et faire tes épousailles ? — As-tu voulu découvrir, comme quelqu'un t'a dit, — Dans l'eau du seau qui serait ton mari ?

Afin de moins languir dans l'attente du mari qui la hante, la bigourdane ne répugne point à s'en aller le quérir à la foire aux amoureux de Tournay, non loin de Tarbes; et la béarnaise de Gan, village situé tout près de Pau, est tournée en dérision pour sa complaisance à prêter l'oreille aux propositions matrimoniales :

« Hilhes de Gan, à quant l'agland ?
— Hàrri ! En d'abant !
— E-b boulets marida ?
— Cho ! Là ! »

« Jeunes filles de Gan, à combien les glands ? — Harri ! En avant ! (Elles excitent l'âne à marcher). — Voulez-vous vous marier ? — Cho ! Là ! » (Elles arrêtent l'âne).

Mais l'impatience de la fille pressée de se marier, n'a d'égale que la déception de la femme mal mariée.

Mau maridado,
Hilho negado.

Mal mariée, — (autant dire) Fille noyée.

Même pour celle qui s'est mariée à son contentement, le délectable pain de la noce, *lou pà de la nouce*, est bientôt mangé, et le pain des lendemains ne laisse à sa bouche qu'amertume.

At prumé ang, nas à nas,
At segund, bras à bras,
At trousièmo, péno d'auitas;
D'aqui n'alla, marcha ras.

Au premier an (de mariage), nez à nez, — Au second, bras à bras, — Au troisième, à peine se regarder; — Et à partir de là, marcher rondement.

L'épousée, instruite par l'exemple du foyer familial, savait à quoi s'en

tenir, et la réponse maternelle à sa question n'était pas faite pour entretenir l'illusion de ce qui l'attendait :

« Maire, perque se marida ?
— Ma filho, per fiala, enfanta e ploura. »

« Mère, pourquoi se marier ? — Ma fille, pour filer, enfanter et pleurer. »

Quelque sombres que fussent les augures ou favorables les prémices, et quelles qu'en dussent être les conséquences fatales ou heureuses, l'acte qui scelle l'union de deux êtres était solennisé par un important cérémonial.

L'habitude de se marier entre soi, de porte à porte, ou du moins de village à village, découlait de la crainte de l'inconnu et de l'éloignement, d'où risquait toujours de sortir le dol prémédité ou l'involontaire dommage.

Qui dehore ba maridat,
Que troumpe ou qu-ei troumpat

Qui dehors (hors de son village) va se marier, — Celui-là trompe ou est trompé.

Lorsque deux jeunes gens, s'étant plu, avaient décidé de contracter mariage — suivant la formule, *que-s'agraden e que-s prengoun* — le jeune homme allait le plus souvent faire sa demande en personne. Si les parents de la jeune fille lui offraient des noix, ou n'acceptaient pas de boire de son vin, c'était lui signifier implicitement un refus. « *Que l'y an balhat lous esquilhols* », est le commentaire gascon usité à propos d'une demande rejetée; et, en Biros, l'ami porteur d'une outre pleine, qui accompagne le prétendant, se nomme *etch coumpagnoun d'era bouta*.

Pour les mariages proposés par des intermédiaires — *tracientes*, dans la Bigorre — les premières entrevues, *ha bistes*, avaient lieu un jour de marché, de foire, de fête. Une enquête discrète, rapidement menée, renseignait sur l'avoir et la réputation des deux familles.

Les préliminaires une fois réglés, *lous accords* conclus, et les accordailles fêtées par un repas, — *calesendre*, le fiancé était admis à venir voir sa fiancée chaque soir, après le souper, jusqu'à l'instant où, en retirant du foyer la grosse bûche, on lui faisait savoir qu'il s'était trop longuement attardé.

La date choisie pour le mariage variait selon les cas. On se mariait beaucoup en temps de carnaval, et jamais en mai, que le populaire appelle *lou mes dous asous*, le mois des ânes.

Il arrivait quelquefois que, le trousseau achevé, le mariage fût retardé ou rompu ;

Linge pausat,
Marit arretardat.

Afin d'en hâter la conclusion, les intéressés faisaient dire une messe de *mal-amour*. La rupture des fiançailles s'indiquait en Roussillon par un souci, *garrounade*, fleurissant la boutonnière et le corsage des amoureux brouillés. Mais quand le jeune homme n'épousait pas la jeune fille par lui séduite, ou que la jeune fille délaissait son fiancé pour un autre parti, une messe d'*escuminjo* ou de *sento-secaire* excommuniait le parjure ou la volage et les vouait à la mort par consomption.

Les noces proprement dites, sans y comprendre les préparatifs accoutumés, remplissaient deux, sinon trois journées distinctes.

L'avant-veille ou la veille du jour fixé pour la célébration du mariage à l'église, avait lieu l'apport et la mise en place dans la maison du futur, du mobilier et du trousseau — *lou noubiatge* — de la future épouse.

Dans la plaine et les vallons prolongeant au pied des monts la chaîne, le transport s'opérait sur un char, *bros*, dont les bœufs ont revêtu leurs plus blancs caparaçons — *lheitères* — et leurs têtières — *testères* — aux franges les plus bariolées. Le bouvier qui les guide, endimanché lui aussi et portant l'*agulhade* fleurie et enrubannée, est l'un des proches parents de la fiancée ou son premier voisin. Les demoiselles d'honneur, dites donzelles, et les couturières qui confectionnèrent lingerie et vêtements, accompagnent à pied le lent cheminement des patientes bêtes. Parmi les meubles que la charrette emporte se distinguent les pièces démontées du lit, une grande armoire — *lou cabinet de la nòbi*, une chaise pour l'église, un balai, une quenouille avec ses accessoires, et divers autres objets et ustensiles de la ménagère de demain. Suivent à pattes, parés de bouquets et de rubans, quelques moutons — teints en bleu dans la Soule, une vache, une jument, tous animaux offerts à la fiancée, de même que les volailles piaillant dans les paniers qui les transportent. Le fiancé reçoit le trousseau, ajuste les montants, fournis par lui, de la couche nuptiale, — *coube noubiau;* après quoi, les donzelles, lutinées par les garçons, disposent couette, matelas, draps et couvertures. De là le nom de porte-lit — *lou porte-lheit*, donné à cette coutume, et, par extension, à la chanson que jeunes filles et jeunes gens font entendre durant le trajet et pendant l'aménagement, en la ponctuant de détonations d'armes à feu et d'*arrenhilhets* hennis à pleine gorge.

Les agglomérations des vallées hautes, étageant à flancs escarpés la tortueuse étroitesse de leurs rues, ne seraient point d'un accès aisé pour l'encombrant équipage. En montagne le port des fardeaux se fait par âne ou par mulet, et mieux encore à dos d'homme ou sur tête de femme. Le trousseau et les joyaux de noce sont ainsi portés dans des corbeilles rondes où, ostensiblement, ils s'étalent. Mode usitée déjà il y a plus de six cents ans. Afin de mettre un terme au désir d'ostentation qui multipliait avec excès les porteuses, le nombre d' « *aqueres qui las joies porteran sus lo*

cap » a été réglementé à diverses époques; en particulier par une ordonnance de novembre 1288, laquelle prescrivait que les hommes — hormis les indispensables — s'abstinssent de faire partie du cortège, sous peine d'une amende de 100 sols morlaas, et que les femmes — par suite les corbeilles contenant les objets portés — fussent limitées à douze sans plus. (1)

Au « porte-lit » succédait le « porte-couronne ».

Le jour suivant dans la soirée, ou le soir du même jour — pourvu que cela se fît la veille de la grande journée — le fiancé et ses seconds, les donzeaux porteurs du costume nuptial et des cadeaux de noces, se rendaient devant la demeure de la fiancée. Celle-ci, gardée par les siens et entourée de ses donzelles, va être défendue, dans la maison barricadée, contre les intentions des jeunes gars de s'emparer d'elle, fût-ce par la ruse et la force.

Aux trois coups frappés par le *nòbi*, une voix s'élève de l'intérieur silencieux et interroge :

« Qui e'co ?
— Bostris amits (répond-on du dehors).
— Amits de qui ?
— De 'ra noubio.
— Que boulets ?
— Que pourtan eras aunous de 'ra noubio.
— Que pourtats ? »

« Qui est là ? — Vos amis. — Amis de qui ? — De la fiancée. — Que voulez-vous ? — Nous apportons les honneurs de la fiancée. — Qu'apportez-vous ? »

Un dialogue chanté s'établit alors, énumérant les pièces de l'habillement de la mariée, en commençant par les bas :

— Ets baichilous li'n porti,
Ara noubio les porti.

A chaque partie énoncée du vêtement, la porte s'entr'ouvre pour la recevoir et se referme aussitôt sur cette injonction à la portière improvisée :

— Tanco li era porto, pourtièro,
Demano li ço qu'en porto.

— Ferme-lui la porte, portière, — Demande-lui ce qu'il porte.

Vers le milieu du chant, quand l'énumération arrive aux *joios d'amou*, on laisse entrer les gars afin de leur offrir des rafraîchissements. Le vin bu, ils ressortent et, reprenant la chanson, continuent la nomenclature interrompue. Le chant ne prend fin qu'au moment où, la liste des cadeaux étant complète, ils terminent par ce couplet :

(1) *Livre des Etablissements*, Bayonne, Lamaignère, 1892, p. 88. Cité par l'abbé J.-B. Laborde.

U goujatet li'n porto,
Et nobi a sa nobio.

Le joli garçon que le fiancé apporte à sa fiancée n'est autre que lui-même. Les filles cessent alors de se montrer dédaigneuses : les portes s'ouvrent et laissent pénétrer le fiancé et son escorte. On présente au futur époux une quelconque donzelle. Il la repousse : ce n'est pas celle qu'il veut. Suivi de ses compagnons, ils s'élancent tous en trombe, parcourent la maison, la fouillent de bas en haut à la recherche de la fiancée disparue. Pour égarer les poursuivants, une vieille femme s'est glissée sous le mol édredon du lit, une autre se dissimule dans un sac de charbon, retardant, par leur apparition et la déconvenue qu'elles provoquent, le moment de la véritable prise. Enfin, le mieux avisé de la troupe — et ce n'est pas toujours l'épouseur, — découvre la jeune fille, cachée au fond de quelque obscur réduit, par exemple sous la *soualo*, solive sur laquelle se pose le pain pétrit; à moins qu'elle ne soit assise au coin du feu, mais habillée en vénérable *mannete* filant placidement sa quenouille, ou, qu'ayant revêtu le costume masculin, elle n'y taille un sabot à demi façonné, ou encore qu'elle se soit furtivement mêlée au groupe, masquée et presque méconnaissable et feignant aussi de chercher : il l'embrasse et, la saisissant comme un trophée d'autant plus glorieux qu'il a été chèrement disputé et gagné, il la remet captive aux mains du fiancé. Payant rançon aux garçons d'honneur, la fiancée leur distribue en dons des jarretières — *camolios* et des mouchoirs de poche — *moucadous*.

Ainsi s'achevait dans le Couserans où je l'ai recueillie, la cérémonie symbolique de la capture, perpétuant jusqu'à nous le lointain souvenir et le simulacre affaibli du rapt brutalement pratiqué par les peuples primitifs. Rite antique, que Plutarque a jadis relaté; auquel la Marguerite des Marguerites a fait plus tard allusion dans l'une de ses nouvelles : « ... il vit dérober la mariée, que les vieilles emmenèrent, comme elles ont de coutume... (1) »; et dont, plus près de nous, la berrichonne George Sand a minutieusement décrit les péripéties successives (2), analogues là-bas de son temps à ce qu'elles étaient ici et ailleurs. Car l'acte lui-même, aussi vieux sans doute que l'homme, et bien qu'ayant perdu sa signification première, ne variait suivant les régions que par les détails — improvisés ou établis selon un usage local — qui en brodaient à volonté le thème immuable en soi.

Un autre chant spécial, qui porte dans le haut Salat le nom de *Soulassa* — du seuil devant lequel il se chante, était entonné après cette phrase consacrée : « *Que boulen counèche boste lengatge; cantats mous io cansou.* — Nous voulons connaître votre langage; chantez-nous une chanson ».

(1) *Contes de la Reine de Navarre*. Cinquième journée, Nouvelle XLVIII.
(2) *La Mare au Diable.*

Donzelons et donzelles étaient aussi appelés *espases* et *espaseros*, en raison de la petite épée qu'autrefois ils tenaient à la main dans cette joute dont l'essentiel remonte aux âges les plus reculés de l'humanité. Quelques vallées des Pyrénées gasconnes avaient seules conservé intacts ces ancestrales coutumes, d'un usage général dans les provinces de l'ancienne France; mais notre époque les aura vu disparaître une à une pour jamais.

En Vallespir, le trousseau de la fiancée, chargé dans des coffres sur un mulet harnaché, était transporté après les noces seulement, lorsque la mariée se dirigeait à cheval vers le domicile de son époux, entouré d'*espasers* armés dont la bande, galopant à pied, l'escortait afin de la préserver d'un enlèvement — non simulé celui-là — par des bandouliers courant la montagne.

Notons encore, mais sans y insister, la singulière tournée dont la tradition se continuait à Massat dans le courant du siècle dernier. La veille de la noce, le père prenait sa fille par la main et la menait de village en hameau, de ferme en grange, quêtant des œufs, des saucissons et autres offrandes. Il la présentait chaque fois à la compagnie dans des termes d'un réalisme trop cru pour être reproduits. La fille, saluant à la ronde, confirmait par ces mots les paroles paternelles : « *Obè, si à Diu plats !* » On ne saurait regretter la disparition de pareilles mœurs, proches de la barbarie naturelle. (1)

Les cadeaux consistaient en modestes bijoux et bibelots. Le fiancé avait acheté à la foire l'anneau — *lou didal*; la *gorro*, parure composée d'un cœur attaché au cou par une chaîne ou un ruban de velours noir et au bout duquel pend une croix plate; les pendants d'oreilles largement annelés, quelques grosses épingles de châles portant tête à facettes. Lui-même avait de ses mains confectionné la quenouille, ornementée d'entrelacs multicolores; les sabots aux bouts effilés, parsemés de clous dorés dessinant un cœur ou des arabesques brillantes; le battoir, *massadé*, orné aussi de clous en cuivre. Leur bois tirait sa chaude blondeur du lait tiédi et de la pomme de terre cuite avec lesquels on les frottait après les avoir fait légèrement chauffer au feu. Le fiancé recevait des jarretières ou autres objets brodés par les doigts de sa fiancée.

Arrivons maintenant au jour des noces.

La toilette de la mariée devenait au matin la grande affaire des donzelles. A la première d'entre elles était généralement réservé la faveur de poser la couronne sur la tête de la *nòbie*. Dans certaines régions, les demoiselles d'honneur priaient la mère de couronner sa fille. Lui attacher la ceinture était un soin qui revenait au premier des donzelons; le représentant du *nòbi* s'en acquittait lorsque, venu avec les autres garçons

(1) De Saint-Amans eut l'occasion de les observer, ces mœurs, mais plus à l'ouest, au cours de son voyage dans les Pyrénées, vers la fin du dix-huitième siècle, et il en a parlé au long de ses lettres.

d'honneur pour emmener la belle, il avait récité un court compliment d'accueil, l'*arcoelhence*. Cependant, en divers endroits, le geste symbolique de ceindre la taille vierge s'accomplissait la veille. En chaussant la mariée, on n'avait garde d'omettre de glisser dans le soulier du pied gauche la menue pièce de monnaie qui la préservera de l'influence maléfique des sorciers et *pousouères;* c'est ce que l'on appelle, dans la vallée béarnaise de Barétous, mettre « *era pessete at soulié d'era nòbi* ». Bethmale agit autrement : le garçon chargé de chausser la fiancée ne parvient à faire entrer le pied gauche dans le soulier, qu'en plaçant à l'intérieur et sous le talon la plume la plus lisse d'une poule choisie pour sa belle apparence et destinée à tenir par la suite un rôle important.

Avant de sortir de la maison paternelle, la mariée reçoit à genoux la bénédiction de ses parents et de ses amis; chacun la serre dans ses bras et à chacun elle donne une fleur. La cérémonie de « la livrée » n'allait pas sans que les assistants déposassent successivement une étrenne en numéraire dans l'assiette placée sur une chaise, près de la bénéficiaire agenouillée. L'*estreère* se faisait aussi au dehors, à la sortie de la demeure familiale.

Le moment est venu de partir pour l'église.

La *nòbie* passe sous les arceaux de verdure ployant en voussures les rameaux dont le seuil s'enguirlande; elle marche sur la fraîche épaisseur de jonchée fleurie, étalant par-dessus le sol un tapis de feuillage qui, froissé au passage, l'enveloppe d'un odorant soupir bruissant où s'exhale le maternel baiser de la nature.

Les donzelons étaient tout à l'heure arrivés à cheval; à cheval ils repartent à présent, ayant chacun pris en croupe une donzelle. La troupe s'ébranle suivant un ordre établi : la mariée et le premier donzelon, qui la conduit, ont pris la tête, suivis des membres de la famille et des amis se succédant selon leur degré de parenté et d'intimité.

Le long du chemin ils chantent et les propos gouailleurs s'échangent entre eux et les curieux rencontrés ou sortis pour voir défiler la noce. Les vieux pistolets à silex et les courts trabucs à canon évasé font crépiter leurs décharges en un tonnerre incessant que domine la perçante clameur des *hilhets*.

Cependant — surtout quand l'un des conjoints est étranger au village — la route n'est pas toujours libre et une barrière force parfois la cavalcade à s'arrêter. Faible obstacle, en vérité, que cette ceinture ou écharpe de soie tendue en travers du chemin. Mais des hommes armés de fusils se pressent sur les bas-côtés de la barricade et montent la garde, tandis qu'une table dressée rappelle qu'il faut payer tribut en « monnoye sonnante et trébuchante »; des bouquets de fleurs de la montagne sont distribués aux donateurs généreux. Appelée dans diverses provinces « barrière des noces », cet usage séculaire porte en Gascogne le nom de *Sègue*,

parce que, primitivement, c'était à l'aide d'une longue et grosse ronce que l'on arrêtait la chevauchée nuptiale. Les vieilles archives font mention de la *sègue* à propos d'une plainte que les Etats de Béarn adressèrent, en 1488, à Catherine de Navarre, en vue de mettre fin aux désordres et abus provoqués par la *sègue noubiau*. Un arrêt de la reine prononça bien l'interdiction de la ronce; mais il fut impuissant à l'abolir, puisque la pratique en est venue jusqu'au siècle dernier.

Le marié et les siens s'étaient, de leur côté, rendus à l'église, point de ralliement des deux cortèges.

Il y a peu à dire sur la cérémonie religieuse. Dans le Vallespir, les assistants criaient : « *Que se fassi !* — Que le mariage se fasse ! » à l'interrogation du prêtre demandant aux deux conjoints leur consentement réciproque. Pareille manifestation se produisait au mariage civil, lequel précède le religieux et ne comporte rien de particulier. En Bethmale, la poule dont il a été question plus haut, a sa place marquée dans le fond de la nef; et le donzeau chargé de la faire crier s'acquitte de sa mission avec le zèle que réclame le souci d'obtenir les favorables augures présagés par les cris répétés du volatile.

Les actes successifs du drame nuptial étaient coupés d'importants intermèdes gastronomiques : le premier déjeuner du matin, copieux et largement arrosé, permettait d'attendre le repas de noces, qu'on faisait durer plusieurs heures et qui ne réunissait pas toujours les deux époux, chacun d'eux traitant chez soi ses propres convives. Au dessert les cuisinières venaient quêter autour de la table. *Lou juncat*, de Gascogne, bouquet offert par elles à celui qui donne, est remplacé en Bigorre par *lou jougla*, sorte de pâtisserie campagnarde. Qui ne verse point son obole, voit immédiatement ses cheveux emmêlés au moyen d'une patte de dinde et ses cheveux poudrés avec de la farine. Le bal s'ouvre ensuite; les danses s'enchaînent et durent jusqu'au second souper, lorsqu'il y en a deux, et, s'il n'y en a qu'un, jusqu'au moment de porter, sur le coup de minuit, un repas de réveil — *rebelhou* — aux mariés couchés. *Roste* ou *Tourrin*, rôtie poivrée nageant dans le vin, soupe a l'oignon fortement épicée ou bouillon fait avec la poule dont le procès s'était jugé au cours de la soirée, leur était servi au lit par de joyeux compagnons tout prêts à enfoncer la porte de la chambre nuptiale pour peu que l'entrée en eût été refusée. Cette pratique choquante a presque complètement disparu aujourd'hui. L'ancienneté de l'usage du « vin du coucher » est attestée, entr'autres témoignages, par le roman médiéval de *Gérard de Rossillon*. Toutefois, certains auteurs assurent que la tragi-comédie du *tourrin* ou de la *roste*, n'est qu'une parodie substituée par le peuple, dans une intention de libre et burlesque amusement, à la cérémonie religieuse — tombée en désuétude vers le début du seizième siècle — de la bénédiction de la chambre, du lit et des époux au lit.

L'entrée de la récente épousée sous le toit de l'époux était soumise à de longs pourparlers encore, entraînant l'offrande prévue de victuailles, ce qu'Ossau dénomme le *présent*.

Les conditions discutées et acceptées, la porte s'ouvre enfin devant la nouvelle occupante. Sa belle-mère jette sur elle du blé et du maïs en s'écriant :

« Aqui tant y a de grans de blat,
Tant de tems siguès maridat !

— Autant de grains de blé il y a là, — Autant de temps puissiez-vous être mariés ! »

Prenant alors sa bru par la main, elle la fait entrer et asseoir à la place qui dorénavant sera la sienne : « *At pè d'aquet larè, ma hilho, que-t cau biure e mouri !* — Au pied de ce foyer, ma fille, tu dois vivre et mourir ! » Puis elle lui présente un balai, signe de l'activité ménagère et la conduit vers l'armoire aux provisions, afin que la vue du pain et du vin lui indiquent que, dans cette demeure, l'abondance règne et devra continuer et prospérer grâce à son travail et à son économie.

Tous les usages et les rites dont l'ensemble noue les liens traditionnels du mariage, ceux-là mêmes que nous nous expliquons le moins et qui paraissent à nos yeux d'une naïveté déconcertante, avaient à l'origine un sens nettement déterminé. La substitution simulée d'une donzelle à la fiancée véritable, le tribut payé aux tenants de la ronce, les dons en nature offerts par la mariée à ses beaux-parents, sont autant de symboles qui remontent aux temps où le clan se ressentait de l'adjonction et de la disparition d'une bouche à nourrir.

Un vieil auteur gascon du seizième siècle, faisant incidemment œuvre de précurseur en matière de folklore, a souligné l'originalité et l'ancienneté des traditions nuptiales dont il vient d'être question. De son curieux ouvrage, publié l'année même de la Saint-Barthélemy, j'extrais les savoureuses lignes qu'il leur a consacrées et qui constituent sans doute le premier document imprimé s'y rapportant :

« ... Or ay-ie obserué en Cominge, ce qui se fait presque par toute la Gascoigne, qu'vne fille estant mariée, le iour des nopces on assemble vne troupe de filles les mieux chantant, qu'ils appellent Donzelles lesquelles comme on conduit l'espousée à l'Eglise, vont loing deuant elle en cheveux & auec des guirlondes sur la teste deux à deux ou troys à troys, chantant un long Epithalame à la louange du saint mariage & sur l'institution d'iceluy & le refrain duquel est tel en la langue du païs

Qui la Nobie benasis
Benasis à Iesuchris

Qui veut dire que qui bénit l'espousée, donne louange à Iesuchrist &

en cest équipage la meinent & rameinent au sacre. & estants de retour auant que l'espousée entre en la maison ces Donzelles chantent ces deux vers

Gestaz haues & fourment
Que la nobie auez de sens

Qui signifie iettez Febues & fourment car l'espousée est dedans : ce qui est fait par ceux qui sont demeurez expres pour ceste ceremonie : que ie n'ay voulu omettre comme chose remarquable & que i 'ay veu faire cent fois en ma vie & croy que ceste institution est de long temps & non sans grand mistere, portant signification d'abondance et richesse par l'espâchemêt du bled & de fertilité en lignée p les febues ausqlles les sages grecs auroiêt attribué cette signifiâce entât que Pythagore pour ce respect deffêdoit l'vsage d'icelles à ses disciples... » (1)

Des chansons spécialement composées pour la circonstance, accompagnaient chacun des épisodes du cycle nuptial. Presque toutes celles que j'ai recueillies proviennent des pays de Gascogne, où leur conservation est demeurée vivace; à peine si le Comté de Foix en garde souvenance et il n'en existe plus traces dans le Languedoc et le Roussillon. La plupart sont doublement caractéristiques : leur ancienneté égale leur originalité. Rangées dans l'ordre même des cérémonies traditionnelles, elles sont encadrées par les implorations et les révoltes de la fille impatiente de se marier, d'une part, de l'autre, par les regrets et les ruses de la *maumariée* qui préfère son jeune et tendre ami à son vieux mari jaloux.

(1) *Histoire Universelle du Monde*, par François de Belle-forest, Comingeois, Paris, 1572, p. 237.

Avant le mariage :

La Maridadouro. — *La Fille pressée de se marier.*

MA MAIRE, MARIDATS-M OUNG'AN

(MA MÈRE, MARIEZ-MOI CETTE ANNÉE)



« Ma maire, maridats-m oung'an,
E-m marida que-m boli;
E-m marida que-m boli oung'an,
Nou pòdi pas demoura tant.

— Ma filho, demoro un autre an.
— Jèsus ! un an !
Moun Diu ! un an !
Atal me le disets cad'an.
E-m marida que-m boli;
E-m marida que-m boli oung'an,
Nou pòdi pas demoura tant.

— Ma filho, n'aben pas de pa.
— Jèsus ! de pa !
Moun Diu ! de pa !
Lou boulangié noun prestara.

— Ma filho, n'aben pas de bi.
— Jèsus ! de bi !
Moun Diu ! de bi !
Lou treginié n'es per cami.

— Ma filho, n'aben pas de car.
— Jèsus ! de car !
Moun Diu ! de car !
Ne tuaren le biou mascar.

— Ma filho, n'aben pas de metau.
— Jèsus ! de metau !
Moun Diu ! de metau !
Nous serbiren de l'aurinau.

— Ma filho, n'aben pas de leit.
— Jèsus ! de leit !
Moun Diu ! de leit !
Metren palho en un cournet.

— Ma filho, n'aben pas de lansols.
— Jèsus ! de lansols !
Moun Diu ! de lansols !
Ne durmiren al loung del sol.
E-m marida que-m boli;
E-m marida que-m boli oung'an,
Nou pòdi pas demoura tant. »

(Foix, Couserans)

VAR. — 2. Que me mori. — 4. Que me mori tant. — 5. Ma filho, te marides pas d'oung'an. — 19. Lou binatié...

TRAD. — « Ma mère, mariez-moi cette année, — Je veux me marier; — Je veux me marier cette année, — Je ne peux plus attendre davantage. ⁂ — Ma fille, attends (encore) un autre an. — Jésus ! encore un an ! — Mon Dieu ! encore un an ! — Vous me dites cela chaque année. — Je veux me marier; — Je veux me marier cette année, — Je ne peux plus attendre davantage. ⁂ — Ma fille, nous n'avons pas de pain. — Jésus ! pas de pain ! — Mon Dieu ! pas de pain ! — Le boulanger nous en prêtera. ⁂ — Ma fille, nous n'avons pas de vin. — Jésus ! pas de vin ! — Mon Dieu ! pas de vin ! — Le voiturier est en chemin (pour nous en porter). ⁂ — Ma fille, nous n'avons pas de viande. — Jésus ! pas de viande ! — Mon Dieu ! pas de viande ! — Nous tuerons le bœuf taché de noir. ⁂ — Ma fille, nous n'avons pas de pot. — Jésus ! pas de pot ! — Mon Dieu ! pas de pot ! — Nous nous servirons du vase de nuit. ⁂ — Ma fille, nous n'avons pas de lit. — Jésus ! pas de lit ! — Mon Dieu ! pas de lit ! — Nous mettrons de la paille dans un sac. ⁂ — Ma fille, nous n'avons pas de draps. — Jésus ! pas de draps ! — Mon Dieu ! pas de draps ! — Nous dormirons à même le sol. — Je veux me marier; — Je veux me marier cette année, — Je ne peux plus attendre davantage. »

L'énumération des objets usuels et des ustensiles de ménage peut se poursuivre à volonté.

Remarquons le *pa*, *bi*, *car*, dont l'importance dans la vie quotidienne du peuple d'autrefois, est attestée par les nombreuses allusions qu'y fait la chanson populaire romane. Le mot *pa*, employé seul, désignait en outre le mets que l'on mangeait avec le pain. Dans la suite de son *Pantagruel*, Rabelais en donne l'explication que voici : « La matière, et métal convenable pour estre en sang transmué, est baillée par nature : pain et vin. En ces deux sont comprinses toutes espèces de aliments. Et de ce est dict le companage en langue Goth (1). »

Citons, à ce propos, trois vieux dictons :

Carn de oèi, -
Pan de hier,
Bi de l'annado.

Viande d'aujourd'hui, — Pain d'hier, — Vin de l'année.

Ount y a de pa, de bì,
Lou rei pot beni.

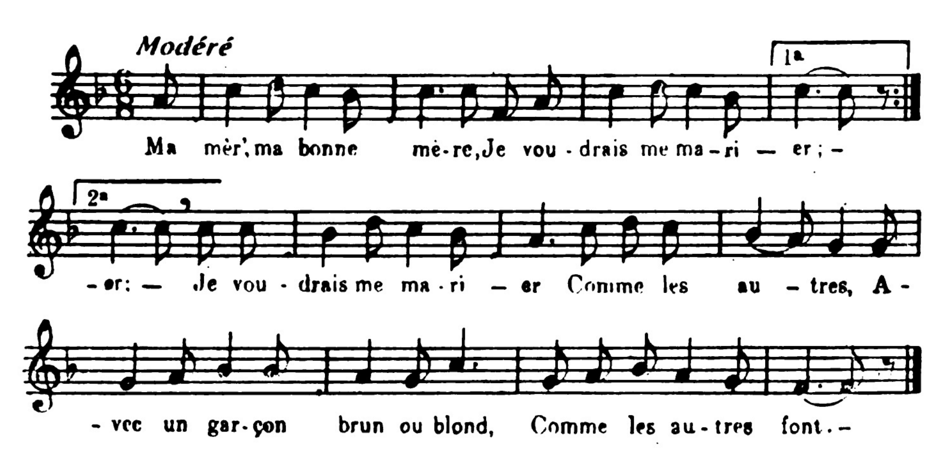
Là où il y a du pain, du vin, — Le roi peut venir.

Le que a car e pa,
Pot atendre le lendouma.

Celui qui a de la viande et du pain, — Peut attendre le lendemain.

(1) Pour en langue d'Oc, parce que les Goths ont occupé le Midi de la France. L'expression de *companage* vient du latin *cum pane* — avec le pain.

MA MÈR', MA BONNE MÈRE



Ma mèr', ma bonne mère, } *bis*
Je voudrais me marier ;
Je voudrais me marier
    Comme les autres,
Avec un garçon brun ou blond,
    Comme les autres font.

— Ma fill', ma bonne fille,
Toi tu auras des enfants.
— J'aurai des enfants
    Comme les autres,
J'aurai des enfants bruns ou blonds,
    Comme les autres font.

— Ma fill', ma bonne fille,
Comment les nourriras-tu ?
— Je les nourrirai
    Comme les autres,
Avec le lait de mes blancs têtons,
    Comme les autres font.

— Ma fill', ma bonne fille,
Comment les habilleras-tu ?
— Je les habillerai
    Comme les autres,
Avec la laine de mes blancs moutons,
    Comme les autres font.

— Ma fill', ma bonne fille,
Toi tu n'auras pas d'argent.
— J'aurai de l'argent
    Comme les autres,
En allant laver mes blancs jupons,
    Comme les autres font.

— Ma fill', ma bonne fille, } *bis*
Ton mari sera cocu.
— Mon mari sera cocu
    Comme les autres,
Il portera des cornes au front,
    Comme les autres font.

[Languedoc]

On aurait pu multiplier à satiété les variantes, car le thème de la fille en mal de mariage a été immodérément brodé. La plupart commencent par l'adjuration de la fille à sa mère : « *O ma mai, lèu me maridats ! — Mariez-moi, ma mère !* »

Elles se répètent toutes et les timbres en sont rarement caractéristiques. Quelques versions plus typiques ont été classées parmi les chansons satiriques du Chapitre X. La leçon du *Rebiroulet*, placée avec les chansons de danses, présente une autre forme de *La Fille pressée de se marier*.

MOUN DIU ! LA GRAN'PÉNE

(MON DIEU ! LE GRAND TOURMENT)



Moun Diu ! la gran'péne
Qui à jou-m hèn passa,
Lire lire,
Qui à jou-m hèn passa !

Si à jou-m maridaben,
Que-m harén plasé.

Que-m dén la qui jou aimi,
Si plà bolen ha.

Si nou èi à d'aquére,
Noun-n cau pas parla.

Hèt 'sembla lous proches,
Ou hèt-ne parla.

Nous, enter partides,
Nous auts qu'èm d'accord,
Lire lire,
Nous auts qu'èm d'accord.

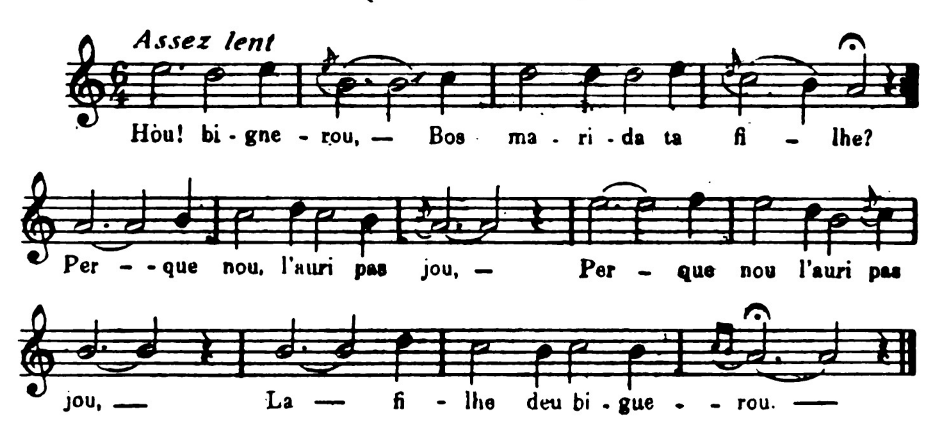
[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Mon Dieu ! le grand tourment — Que l'on me fait endurer, — Lire, lire, — Que l'on me fait endurer ! ∴ Si l'on me mariait, — L'on me ferait plaisir. ∴ Que l'on me donne celle que j'aime, — Si l'on veut bien faire. ∴ Si je n'ai pas celle-là, — Il n'en faut pas parler. ∴ Faites assembler les proches, — Ou faites-leur parler. ∴ Nous, entre parties, — Nous autres sommes d'accord, — Lire lire, — Nous autres sommes d'accord.

Du Béarn nous vient la réplique masculine à la précédente leçon. A Bilhères en Ossau, où cette version-ci est restée populaire, il ne m'a pas été donné de recueillir la féminine. Le cas n'est pourtant pas fréquent du jeune homme « pressé de se marier », et pareille hâte ne se manifeste généralement que chez les filles — si du moins l'on en juge par la vieille chanson, fort prolifique à leur sujet.

HOU ! BIGNEROU

(HO ! VIGNERON)



Hòu ! bignerou,
Bos marida ta filhe ?
Perqué nou l'auri pas, jou, (*bis*)
La filhe deu bignerou.

[Béarn]

TRAD. — Ho ! vigneron, — Veux-tu marier ta fille ? — Pourquoi ne l'aurais-je pas, moi, — La fille du vigneron.

LOU ME PAI QUE-M BOU MARIDA

(MON PÈRE VEUT ME MARIER)



Lou me pai que-m bòu marida, } bis
De dus galants chausi que-m da.
Triaderi doundène,
Triaderi dounda.

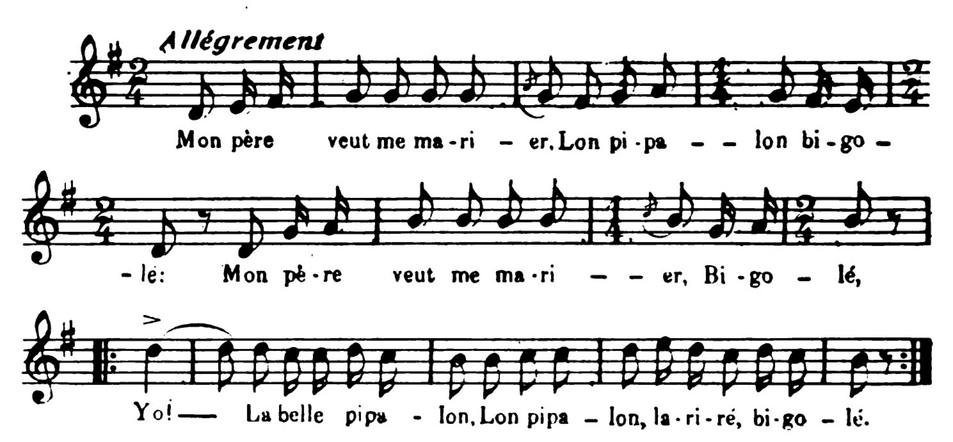
L'u qu'en ei bielh, l'aute qu'ei joén.
E lou bielh qu'ei cargat d'argént.

E lou joén que nou n'abè poégn;
Au diantre qu'en ane l'argent !

E jou que boui lou galant joén } bis
Qui-m rendera lou cô countent.
Triaderi doundène,
Triaderi dounda. [Béarn]

Trad. — Mon père veut me marier. — Entre deux galants il me donne à choisir. — Traderi dondaine, — Traderi dondé. ∴ L'un est vieux, l'autre est jeune. — Et le vieux est chargé d'argent. ∴ Et le jeune n'en a point; — Au diable s'en aille l'argent ! ∴ Pour moi je veux le jeune galant — Qui me rendra le cœur content. — Traderi dondaine, — Traderi dondé.

MON PÈRE VEUT ME MARIER



Mon père veut me marier,
Lon pipalon bigolé ;
Mon père veut me marier,
Bigolé.
Yo ! La belle pipalon, } bis
Lon pipalon, lariré, bigolé.

A un vieillard veut me donner,

Qui n'a ni pain, ni vin, ni blé.

Rien qu'un bâton de vert pommier.

Sera, dit-on, pour me frapper.

S'il me frappe, je m'en irai.

Delà la mer je passerai.

Là me ferai tant aimer,

Que de tout me consolerai.
Lon pipalon bigolé;
Que de tout me consolerai,
Bigolé.
Yo ! La belle pipalon, } bis
Lon pipalon, lariré, bigolé.

[Gascogne]

Var. — 8. N'a que trois grains dans son grenier : — 9. L'un est pourri; l'autre, gâté; — 10. L'autre, la poule l'a mangé.

Les Noces.

LOU PORTO-LHEIT

(LE PORTE-LIT)



Lou lheit de la nòbi que ba, que ba,
Lou bent de mountagno qu'ou hè ana.

Lou bent de mountagno e aute bent,
Lou lheit de la nòbi que ba bien.

Lou lheit de la nòbi bien cousturat,
Lou hiu e la sedo j'an pas manquat.

Lou lheit de la nòbi blanc coum papè
Croumpat à la hèro sus un taulè.

Lou lheit de la nòbi que hè tin tin,
Courrets j'i, besins, pourtats j'i lin.

Lou lheit de la nòbi que hè tin tan,
Courrets j'i, besins, pourtats j'i lan.

Auant, auant, lous de dauant !
Lous de darrè que segueran.

Auant, auant, lous de darrè !
Que segueran au trot cagnè.

(Gascogne)

TRAD. — Le lit de la fiancée qui va, qui va, — Le vent de montagne le fait aller. ⁂ Le vent de montagne et autre vent, — Le lit de la fiancée va bien. ⁂ Le lit

de la fiancée (est) bien cousu, — Le fil et la soie n'y ont pas manqué. ∴ Le lit de la fiancée (est) blanc comme papier — Acheté à la foire sur un établi. ∴ Le lit de la fiancée fait tin tin, — Courez-y, voisins, portez-y du lin. ∴ Le lit de la fiancée fait tin tan, — Courez-y, voisins, portez-y de la laine. ∴ En avant, en avant, ceux de devant ! — Ceux de derrière suivront. ∴ En avant, en avant, ceux de derrière ! — Ils suivront au trot de chien.

Autre version :

U poulit lheit la nòbio qu'a,
Se l'a gagnat dab soun bien ha;

Dab soun bien ha e dab l'amou
Atau hèn las hilhos d'aunou.

Lou pè dou muble es bien lusent :
Lou maridatge y es deguens;

Se nou y es pas, y es estat,
Aquet lourdaud l'a empourtat.

Amasso, nòbio, tous coutilhous,
Te serbiran de bourrassous;

Amasso, nòbio, tous dauantaus,
Te serbiran de cabedaus.

Espio, nòbio, toun lheit parti,
Douman tou calera segui;

Espio, nòbio, toun lheit oun ba,
Douman t'y calera coucha.

Lou lheit de la nòbio que s'en ba,
Bent de mountagno l'en hè ana;

Bent de mountagno, bent de grauès,
Lou lheit de la nòbio à l'aire qu'es.

Bèro courtino, bèt matalas,
Es doumatge qu'anguets oun bats;

Bèro perpunto, bèt matalas,
Es doumatge qu'anguets oun bats;

Bèt coutchin, e bèt matalas,
Es doumatge qu'anguets oun bats;

Toco tous bùus, boè diligént,
Tout ço que portos bau argént.

Pren la birado, boè mignoun,
Pren la birado dou cantoun.

Toco tous bùus, boè deligat,
Tout ço que portos es pagat.

Oubris la porto, nòbi d'engoan,
Aci lou lheit que te pourtan;

E linços blancs coumo papè
Pourtan enta tu, bandoulè.

Bandoulè, bei ço que pourtan :
U lheit ta bèt, linços ta blancs.

Lou pai dou nòbi demandan,
Que recebe ço que pourtan;

Oubrissets portos, countrobents,
Que bous pourtan de bèts presents.

Cauilho, nòbi, l'arco-lheit;
Pren goardo que caijo lou lheit;

Cauilhos de hèr e mes d'argént,
Quoand serén d'or que peterén.

Se boutos cauilhos d'auba,
Aqueros que tengueran pas;

Se boutos cauilhos de oum,
Aqueros que tengueran boun.

Lheit de la nòbio es bien cousut,
Hiu e sedo qu'y a calut;

Lheit de la nòbio es bien cousturat,
Hiu e sedo y an pas mancat.

Lou lheit es de biuletos,
E de rosos musquetos
Lou tour dou lheit;
Nòbio, tas amouretos
Perdes anèit.

[Gascogne]

Trad. — Un joli lit a la mariée. — Elle l'a gagné par sa bonne conduite; .˙. Par sa bonne conduite et grâce à l'amour, — Ainsi font les filles d'honneur. .˙. Le pied du meuble est bien luisant : — Le mariage y est dedans; .˙. S'il n'y est pas, il y a été, — Ce lourdaud l'a emporté. .˙. Ramasse, mariée, tes jupons, — Ils te serviront de langes; .˙. Ramasse, mariée, tes tabliers, — Ils te serviront d'oreillers. .˙. Regarde, mariée, partir ton lit, — Demain il te faudra le suivre; .˙. Regarde, mariée, où va ton lit, — Demain il t'y faudra coucher. .˙. Le lit de la mariée s'en va, — Le vent de montagne le fait aller; .˙. Vent de montagne, vent de gravier, — Le lit de la mariée est à l'air. .˙. Belle courtine, beau matelas, — C'est dommage qu'il aille là où il va; .˙. Belle courtepointe, beau matelas, — C'est dommage qu'il aille là où il va; .˙. Beau coussin, et beau matelas, — C'est dommage qu'il aille là où il va. .˙. Touche tes bœufs, bouvier diligent, — Tout ce que tu portes vaut de l'argent. .˙. Prends le contour, bouvier mignon, — Prends le contour de l'embranchement. .˙. Touche tes bœufs, bouvier délié, — Tout ce que tu portes est payé. .˙. Ouvre la porte, marié de cette année, — Voici le lit que nous te portons; .˙. Et des draps blancs comme le papier — Nous ne te portons, bandoulier. .˙. Bandoulier, vois ce que nous te portons : — Un lit si beau, des draps si blancs. .˙. Le père du marié nous demandons, — Pour qu'il reçoive ce que nous portons; .˙. Ouvrez les portes, les contrevents, — Nous vous portons de beaux présents. .˙. Chevillé, mariée, le bois du lit, — Prend garde que tombe le lit; .˙. Chevilles de fer et même d'argent, — Quand elles seraient d'or elles se rompraient. .˙. Si tu mets des chevilles de saule, — Celles-là ne tiendront pas; .˙. Si tu mets des chevilles d'ormeau, — Celles-là tiendront bon. .˙. Le lit de la mariée est bien cousu, — Fil et soie il y a fallu; .˙. Le lit de la mariée est bien couturé, — Fil et soie n'y ont pas manqué. .˙. Le lit est de violettes, — Et de roses musquées — Le tour du lit; — Mariée, tes amourettes — Tu perds cette nuit.

Autre version :

Lou lheit de la nòbi au boi s'en ba;
Moun Diu ! Qui l'arcoèlhera ?

Lou cabinet que hè bourroum;
Diantre ! la cause nou y a au houns.

Lou cabinet que ba boulan;
Las pistoles soun en dauan.

Lou cabinet que ba leugè;
Las pistoles soun en darrè.

Oun droumira la nòbi à-noèit,
Ta loègn s'en a 'mbiat lou lheit ?

Que droumira au miéi deu sòu,
Sens ni couberte ni linsòu.

La soue mai qu'aura pieitat,
Que la lèchera au sou coustat.

La soue sò que dira nou :
Que s'abousse goarda lou sou !

[Béarn]

Trad. — Le lit de la fiancée au bois s'en va; — Mon Dieu ! qui l'accueillera (Qui se présentera pour le recevoir) ? .˙. Le cabinet fait bourroum; — Diable ! la chose n'y a au fond. .˙. Le cabinet va volant; — Les pistoles sont en avant. .˙. Le cabinet va léger; — Les pistoles sont en arrière. .˙. Où dormira la fiancée cette nuit, — Si loin a envoyé son lit ? .˙. Elle dormira au milieu du plancher (sur le sol), — Sans couverture ni drap de lit. .˙. Sa mère en aura pitié, — Elle la laissera à son côté. .˙. Sa sœur dira non (s'y refusera) : — Qu'elle eût gardé le sien !

LOU PORTO-COUROUNO

(LE PORTE-COURONNE)

Nous aus èm bien nau milo
Que siéguen la courouno.
Auant ! Auant !
Auant, cabalerio,
Lous de dauant !

Oubris la porto, nòbio d'engoan :
La courouno que te pourtan;
Bèro courouno t'auén pourtat,
Bèro liurèio nous balheras.

Si bèro liurèio nous balhes pas,
La courouno nous en ban tourna;
Si bèro liurèio nous balhes pas,
Lou boèle nous en ban tourna.

[Gascogne]

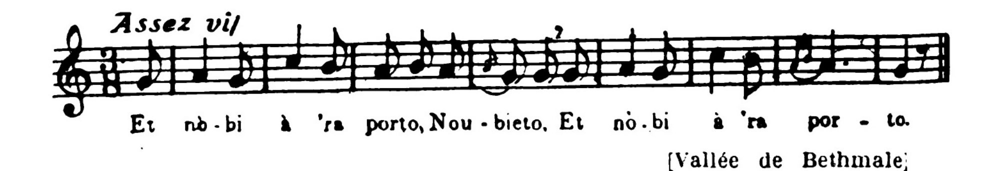
TRAD. — Nous autres sommes bien neuf mille — Qui suivons la couronne. — En avant ! En avant ! — En avant la cavalerie, — Ceux de devant ! ∴ Ouvre la porte, épousée d'aujourd'hui : — La couronne nous te portons; — Belle couronne nous t'avons portée, — Belle livrée tu nous donneras. ∴ Si belle livrée tu ne nous donnes pas, — La couronne nous allons remporter; — Si belle livrée tu ne nous donnes pas, — Le voile nous allons remporter.

La livrée consistait en un ruban donné par la future à chacun des donzelons qui accompagnaient la remise de la couronne.

On trouvera l'explication du mot cavalerie dans la note de la chanson : *Nous aus èm nau dounzèlos*, dont la mélodie notée est aussi l'air sur lequel le *Porte-Couronne* se chante.

LOU NOUBIATGE

(LE TROUSSEAU DE LA MARIÉE)



[Vallée de Bethmale]

Autre mélodie :



[Vallée de Massat]

« Et nòbi à 'ra porto,
Noubieto,
Et nòbi à 'ra porto !

N' m'oun droubiriou era porto,
Pourtièro,
N' m'oun droubiriou era porto ?

— E tanco-li era porto,
Pourtièro,
E tanco-li era porto.

Demano-li ço qu'en porto
A sa nòbio,
Demano-li ço qu'en porto.

— Ets baiches li 'n porto
A sa nòbio,
Ets baiches li'n porto.

— D'aco ja moun auem
E noun boulem,
D'aco ja moun auem.

E tanco-li era porto,
Pourtièro,
E tanco-li era porto.

Demano-li ço qu'en porto
A sa nòbio,
Demano-li ço qu'en porto.

— Eras camolios li 'n porto...

— Ets sabatous li 'n porto...

— Io cohe li'n porto...

— Ets regots li 'n porto...

— Eras espinglos li'n porto...

— Et coularet li'n porto...

— Io camiseto li'n porto...

— Io camisolo li 'n porto...

— Eras faudilhos li 'n porto...

— Io raubeto li 'n porto...

— Et debantau li'n porto...

— Io barbièro li 'n porto...

— Eras cintetos li 'n porto...

— Io garlando li 'n porto...

— Eras joios d'amou li 'n porto
A sa nòbio,
Eras joios d'amou li 'n porto.

— D'aco ja nou n'auem
E ja 'n boulem,
D'aco ja nou n'auem.

Destanco-li era porto,
Pourtièro,
Destanco-li era porto.

E douno-li à béure,
Pourtièro,
E douno-li à béure.

Une fois chanté ce couplet, le dialogue est suspendu entre le fiancé avec ses compagnons d'une part — *et nòbi e sous espases*, groupés au dehors devant la maison, et la fiancée avec ses donzelles d'autre part — *era nòbio e souos dounzèlos*, massées à l'intérieur et défendant l'entrée de la demeure. La porte s'ouvre pour livrer passage aux garçons; les filles leur servent du vin généralement, et parfois d'autres rafraîchissements. Après quoi, les buveurs sont renvoyés; la porte se referme sur eux et l'énumération des présents apportés reprend jusqu'à complet énoncé.

— Et nòbi à 'ra porto,
Noubieto,
Et nòbi à 'ra porto !

N' m'oun droubiriou era porto,
Pourtièro,
N' m'oun droubiriou era porto ?

— E tanco-li era porto,
Pourtièro,
E tanco-li era porto.

Demano-li ço qu'en porto
A sa nòbio,
Demano-li ço qu'en porto.

— Io bousso li 'n porto
A sa nòbio,
Io bousso li 'n porto.

— D'aco ja moun auem
E noun boulem,
D'aco ja moun auem.

E tanco-li era porto,
Pourtièro,
E tanco-li era porto.

Demano-li ço qu'en porto
A sa nòbio,
Demano-li ço qu'en porto.

— Eras serbiètos li 'n porto...

— Ets lansols li 'n porto...

— Eras coubertos li 'n porto...

— Io palhassèro li 'n porto...

— Io coulsèno li 'n porto...

— Et couïchi li 'n porto...

— Et lheit li 'n porto...

— Io armari li 'n porto... etc.

— Un goujatet li 'n porto
A sa nòbio,
Un goujatet li 'n porto.

— D'aco ja nou n'auem
E ja 'n boulem,
D'aco ja nou n'auem.

Destanco-li era porto,
Pourtièro,
Destanco-li era porto. »

[Couserans, Comminges]

La nomenclature — si longue et détaillée soit-elle — se termine sur cette annonce : alors que tous les cadeaux avaient été refusés, le jeune homme se présentant en personne est accepté. De nouveau la porte s'ouvre, le fiancé et ses garçons d'honneur entrent pour offrir enfin à la fiancée les présents annoncés.

VAR. — 13. Les baiches t'en porto, — 14. Nòbio. — 27. La liadouro... — 45. E desob li la porto.

TRAD. — « Le fiancé (est) à la porte, — Petite fiancée, — Le fiancé (est) à la porte ! ∴ Ne m'ouvririez-vous pas la porte, — Portière, — Ne m'ouvririez-vous pas la porte ? ∴ — Et ferme-lui la porte, — Portière, — Et ferme-lui la porte. ∴ Demande-

lui ce qu'il porte — A sa fiancée, — Demande-lui ce qu'il porte. ∴ — Les bas il porte — A sa fiancée, — Les bas il lui porte. ∴ — De cela nous avons — Et n'en voulons, — De cela nous avons. ∴ Et ferme-lui la porte, — Portière, — Et ferme-lui la porte. ∴ Demande-lui ce qu'il porte — A sa fiancée, — Demande-lui ce qu'il porte. ∴ — Les jarretières il lui porte... ∴ — Les souliers il lui porte... ∴ — La coiffe il lui porte... ∴ — Le chignon il lui porte... ∴ — Les épingles il lui porte... ∴ — La colerette il lui porte... ∴ — La chemise il lui porte... ∴ — La camisole il lui porte... ∴ — Les jupons il lui porte... ∴ — La robe il lui porte... ∴ — Le tablier il lui porte... ∴ — La bavette il lui porte... ∴ — Les rubans de ceinture il lui porte... ∴ — La guirlande il lui porte... ∴ — Les bagues il porte — A sa fiancée, — Les bagues il lui porte. ∴ — De cela nous n'avons pas — Et nous en voulons bien, — De cela nous n'avons pas. ∴ Ouvre-lui la porte, — Portière, — Ouvre-lui la porte. ∴ Et donne-lui à boire, — Portière, — Et donne-lui à boire.

— Le fiancé (est) à la porte, — Petite fiancée, — Le fiancé (est) à la porte ! ∴ Ne m'ouvririez-vous pas la porte, — Portière, — Ne m'ouvririez-vous pas la porte ? ∴ — Et ferme-lui la porte, — Portière, — Et ferme-lui la porte. ∴ Demande-lui ce qu'il porte, — A sa fiancée, — Demande-lui ce qu'il porte. ∴ — La bourse il porte — A sa fiancée, — La bourse il lui porte. ∴ — De cela nous avons — Et n'en voulons, — De cela nous avons. ∴ Et ferme-lui la porte, — Portière, — Et ferme-lui la porte. ∴ Demande-lui ce qu'il porte — A sa fiancée, — Demande-lui ce qu'il porte. ∴ — Les serviettes il lui porte... ∴ —Les draps de lit il lui porte... ∴ — Les couvertures il lui porte... ∴ — La paillasse il lui porte... ∴ — Le matelas de plume il lui porte... ∴ — Le coussin il lui porte... ∴ — Le lit il lui porte... ∴ — L'armoire il lui porte... etc... ∴ — Un joli garçon il porte — A sa fiancée, — Un joli garçon il lui porte. ∴ — De cela nous n'avons pas — Et nous le voulons bien, — De cela nous n'avons pas. ∴ Ouvre- lui la porte, — Portière, — Ouvre-lui la porte. »

Cette chanson est improprement appelée, en Couserans et Comminges, *cansou d'era nòbio* — chanson de la mariée. Elle est, en réalité, une version particulière du porte-lit et du porte-couronne ensemble, ayant trait au transport du trousseau de la mariée — *lou noubiatge*, et à sa remise entre les mains des donzelles. Comme les deux autres chants gascons, celui-ci se chantait la veille au soir, ou parfois l'avant-veille du jour du mariage, dans les vallées de Massat, du Garbet et du Salat, de Bethmale, de Biros et de la Ballongue, et dans les pays commingeois avoisinants. Le simulacre de la capture de « la fiancée défendue » se déroulait ensuite. Usages qui ont complètement disparu aujourd'hui — là, tout au moins, encore que la tradition en soit demeurée assez vivace chez les vieux montagnards pour m'avoir permis de l'y recueillir intégralement.

LA SOULASSA

(LA CHANSON DU SEUIL)



Autre mélodie :



Maitinét jou me lhebèri,
Punto del joun. (*bis*)

A la porto de mai mio
M'en bau tout soul.

Jou qu'en picon à la porto :
« Drauits, amous !

— Qui tusto dins ma porto,
Dins moun bourroulh ?

Quin boulets que jou drauisco :
Nou n' sè qui ets bous ?

— Boste aimadou, segnouro,
Boste serbidou.

— Disets-li ço que n'en porto,
A moun aimadou ?

— Uno bourseto bou-n porto,
Boste aimadou.

— E nou-n sè ço que y a dintre,
Dintre lou boursoun ?

— Tres anets que soun dintre
Dintre lou boursoun.

De tres anets que bou-n porto,
La-un d'or, l'auto de belou,

E l'aute que boun porto
Es soun cor plasént.

— Moun aben troubatch un aute,
Pus bètch que bous.

— Pus bètch ja n'en pot èste,
Noun pas d'aunou.

— Porto camiso d'Oulando,
També coum bous.

Porto michetos de sèdo,
També coum bous.

Porto sabatos picados
E naut talou.

Porto culotos broudados,
També coum bous.

Porto bouneto à l'aurelho,
També coum bous.

Porto moucadous bourdàdis
De flous à l'entour.

— Adissiats, mas amouretos,
Tournén-n dounc :

Que las portos deu castilho
Tancados sount.

— Ah ! benets, galant joube,
Boun boi à bous :

Que las portos deu castilho
Drauidos sount ! » (*bis*)

[Couserans]

VAR. — 1. De boun maiti... — 2. Abant... — 3. Darré... — 5. Douno un cop de pè... — 11. Aco n'es boste aimant, la bèro. — 21. La un que n'es en plate. — 26. Tant... — 29. Et nouste ne porto... — 37... capèt sus l'aurelhou, — 38. Bourdadi à l'entour. — 39. E moucadous de flous. — 42. M'en bau tout soul.

TRAD. — De bon matin je me levai, — A la pointe du jour. ∴ A la porte de ma mie — M'en vais tout seul. ∴ Je frappe à la porte : — « Ouvrez, (mes) amours ! ∴ — Qui frappe à ma porte, — A mon verrou ? ∴ Comment voulez-vous que j'ouvre : — Je ne sais pas qui vous êtes ? ∴ — Votre amoureux, seigneure, — Votre serviteur. ∴ — Demandez-lui ce qu'il apporte, — Mon amoureux ? ∴ — Une petite bourse il vous apporte, — Votre amoureux. ∴ — Et je ne sais ce qu'il y a dedans, — Dans le bourson ? ∴ — Trois anneaux y sont dedans, — Dans le bourson. ∴ Des trois anneaux qu'il vous apporte, — L'un est en or, l'autre en velours, ∴ Et l'autre qu'il vous apporte — Est son cœur plaisant. ∴ — Nous en avons trouvé un autre (amoureux), — Plus beau que vous. ∴ — Plus beau il peut l'être, — Mais non pas d'honneur. ∴ — Il porte chemise de Hollande, — Tout comme vous. ∴ Il porte manchettes de soie, — Tout comme vous. ∴ Il porte souliers piqués — Et haut talon. ∴ Il porte culottes brodées, — Tout comme vous. ∴ Il porte bonnette sur l'oreille, — Tout comme vous. ∴ Il porte mouchoirs brodés — De fleurs tout le tour. ∴ — Adieu, mes amourettes ! — Retournons-nous-en donc : ∴ Car les portes de la forteresse — Sont (restent) fermées. ∴ — Ah ! venez, jeune galant, — C'est vous que je veux : ∴ Les portes de la forteresse — Sont ouvertes (maintenant) ! »

Encore une autre forme de la sérénade nuptiale chantée, le soir qui précède la journée des épousailles, devant le seuil de la fiancée. Particulière aux vallées du Haut-Salat et de ses affluents, elle y est connue sous ce nom de *soulassa*.

Dans ce genre de chants d'avant-noces, la porte, fermée au verrou ou barrée par une traverse de bois devant le fiancé et sa troupe, paraît être mieux qu'une barrière improvisée, un vivant symbole des obstacles que l'époux devait surmonter jadis pour conquérir l'épouse, la ravir aux siens et l'emporter à son propre foyer.

SUR LE CLAIR DE LA LUNE



Sur le clair de la lune
En m'y allant promener,
Rencontrai une brune
Qui était faite à mon gré.

En passant devant sa porte
Je l'ai bien saludé;
Je suis au pied de la porte,
Galant tant espéré.

« Voulez-vous ouvrir la porte,
Charmante Marion ?
La porte étant fermée,
Ne sais par où passer.

— Je n'ouvre pas la porte
A l'heure de la nuit;
Passez par le derrière,
Traversez le jardin.

— Le chien de votre père,
Qui m'y a tant-a surpris,
Me dit par son langage :
« Galant, tu perds ton temps. »

— Si j'ai perdu ma peine,
Ma jeunesse et mon temps,
J'ai bien passé, la belle,
D'agréables moments.

Ne t'y souviens-tu pas, la belle,
Quand étions tous les deux,
Au clair de la chandelle
Faisions les amoureux.

Sept heures sont sonnées,
Les huit qui vont frapper;
Je t'en prie, la belle,
De bien venir m'ouvrer. »

Je mets la main à la porte,
Et l'autre à la clef :
Mon cœur est joyeux, aimable,
Mes amours vont entrer.

[Vallée de Saurat]

Autre version :



Jou soun al pè de la porto,
Galant tant espérant !

Soun al pè de la porto,
Fè parti lou bourroulh.

« Benets durbi la porto,
Charmanto Marioun.

— Durbìssi pas la porto
A l'ouro de la neit.

— La porto n'es tampado,
Ne sàbi oun passa.

— Passats per la finèstro,
Trabersats le jardin.

— Sept ouros sount sounados,
Las oueit que ban tusta :

Jou t'en prègui, la bèlo,
D'en beni destampa. »

Jou bouti la ma à la porto,
E l'autro al bourroulh;

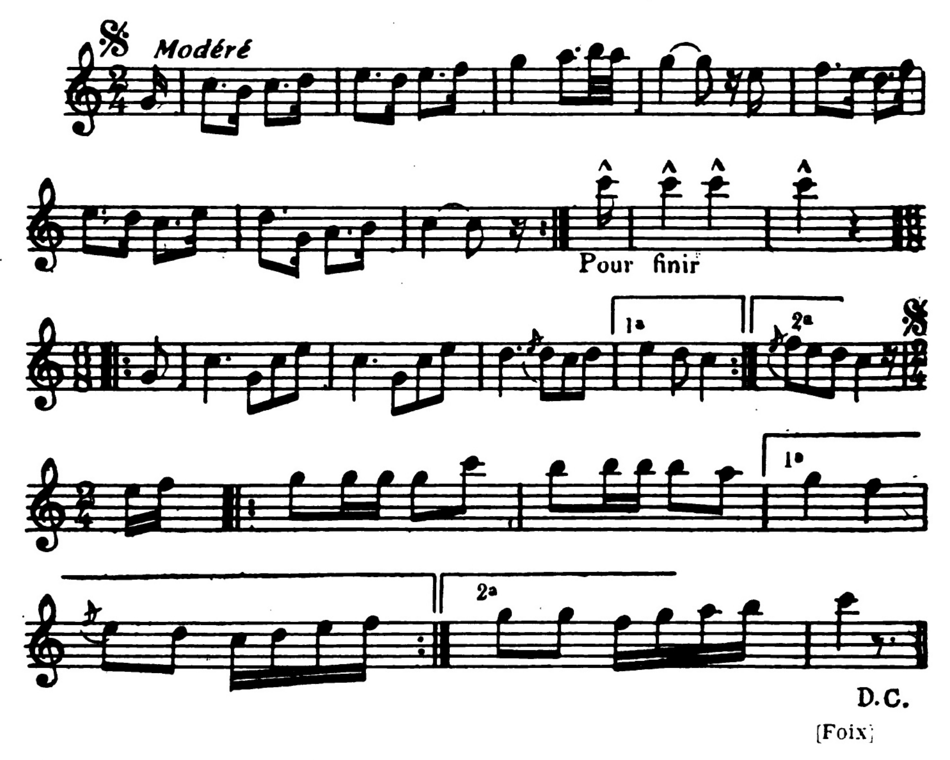
Moun cor es joious, aimable,
Mas amous ban dintra.

[Vallée de Saurat]

TRAD. — Je suis au pied de la porte, — Galant rempli d'espoir ! ∴ Je suis au pied de la porte, — Je pousse le verrou. ∴ « Venez ouvrir la porte, — Charmante Marion. ∴ — Je n'ouvre pas la porte — A l'heure de la nuit. ∴ — La porte est fermée, — Je ne sais où passer. ∴ Passez par la fenêtre, — Traversez le jardin. ∴ Sept heures sont sonnées, — Les huit vont frapper : ∴ Je te prie, la belle, — De venir ôter la barre. » ∴ — Je mets la main à la porte, — Et l'autre au verrou; ∴ Mon cœur est joyeux, aimable, — Mes amours vont entrer.

La poésie fuxéenne n'est, à quelques omissions près, que la traduction de la française qui la précède — à moins que ce ne soit le contraire. Mais l'air qui accompagne les paroles en dialecte a beaucoup plus de caractère : on remarquera, dans l'avant-dernière mesure, l'emprunt passager au mode mineur, d'un coloris si miroitant.

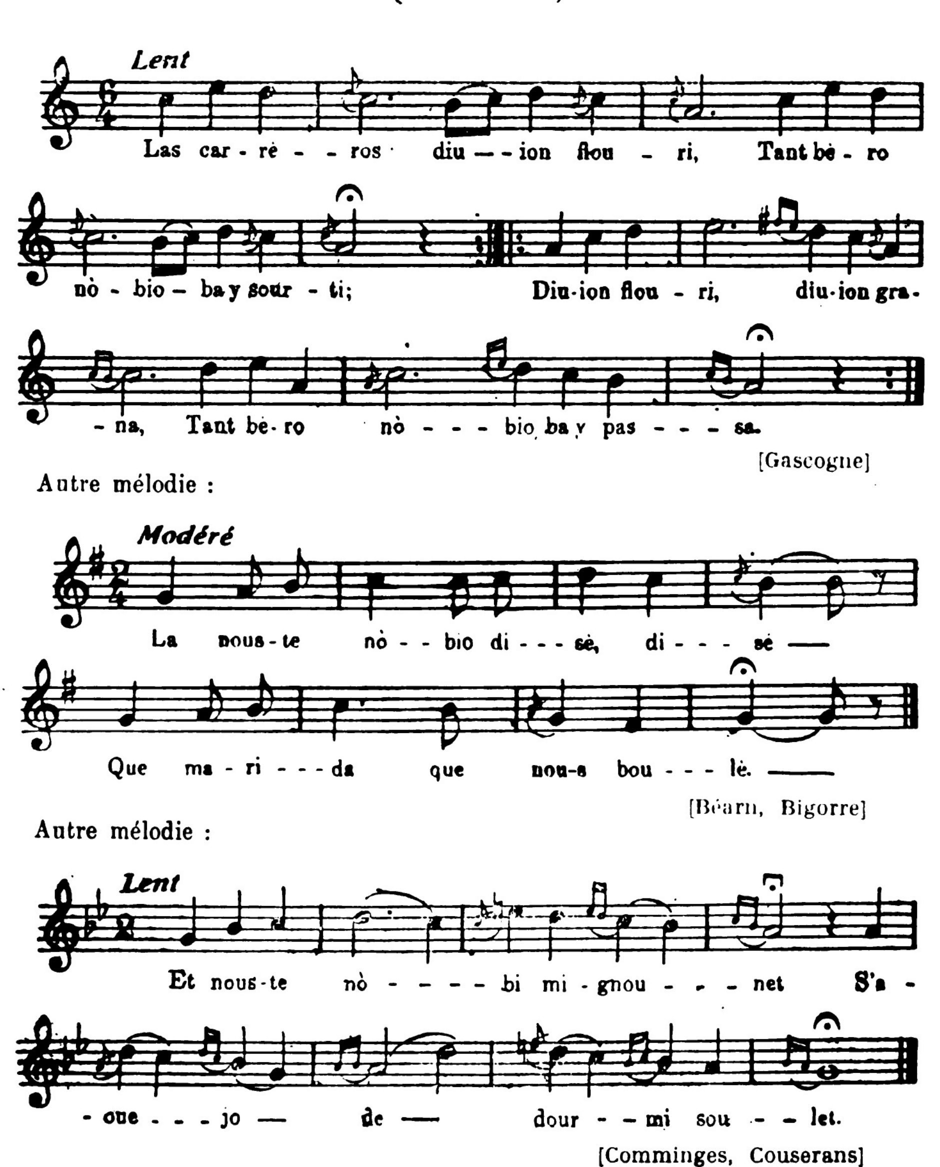
MARCHE DE NOCES



Tout air franchement rythmé — passe-rue, *ramelet* ou autre — paraissait bon aux ménétriers d'antan pour ouvrir la marche du cortège. Par contre, celui que je donne était spécial à cet usage dans la vallée de Vicdessos, que le majestueux Montcalm domine, et où il s'est conservé. Il a bien la rondeur simple et la lourde bonhomie qu'affectait anciennement ce genre de marches, dont les partitions des maitres de l'opéra-comique du dix-huitième siècle : Grétry, Monsigny et leurs émules, renferment des exemples caractéristiques. Mais quel abime musical le sépare de la superbe et fière allure qui entraine haut l'ossaloise marche de fête, placée à la fin du deuxième chapitre de ce livre !

LA NOBIO

(LA MARIÉE)



Sur ces mélodies nuptiales se chantent traditionnellement la plupart des interminables versets de l'antique rite des épousailles en Gascogne. Voici les plus populaires d'entre ces couplets, classés selon la marche des cérémonies et dans l'ordre même du cérémonial habituel — nonobstant les changements qui en viennent souvent modifier la succession préétablie, et les variantes locales que les diverses régions y peuvent introduire. (1)

Arrivée matinale des donzelles devant la maison de la mariée :

— A d'aqueste maisou qu'en soun [d'aunou,
Qu'an hèit courre l'embitadou.

Pertout d'oun nous auts aneram,
Lous d'aqueste maisou que laudaram.

Nòbie, que-ns abet hèites embita,
Boulen béde que-ns e boulets da;

Quoand nous darets que pà et bì,
Nous qu'èm aci enta-b serbi.

Oun ei la nòbie, oun ei, oun ei,
E la pouderam béde de oèi ?

Trad. — En cette maison sont gens d'honneur, — Ils ont fait courir celui qui invite. ∴ Partout où nous autres irons, — Ceux de cette maison nous louerons. ∴ Mariée, qui nous avez fait inviter, — Nous voulons voir ce que vous voulez nous donner; ∴ Lors même que vous ne nous donneriez que du pain et du vin, — Nous sommes ici pour vous servir. ∴ Où est la mariée, où est-elle, où est-elle, — Et la pourrons-nous voir d'aujourd'hui ?

Les donzelles sont alors introduites auprès de la mariée. Après les effusions d'usage, elles procèdent à la toilette nuptiale. Lorsqu'est terminé l'habillement de la mariée, il ne reste plus qu'à lui poser la couronne sur la tête :

La mai de la nòbie boulem prega
La couroune à sa hilhe boulé pausa;

Pausat-li, pausat-li, plà doucement,
Que la s'a gagnade aunèstement.

Courounats la nòbie, la soue mai,
Courounats la nòbie dab u gran gai;

Dab u gran gai e gran doulou,
Courounats la nòbie qui-b hè aunou !

Que pòrte la nòbie, oèi, sou cap ?
Couroune d'or, fidelitat;

Couroune d'or, couroune d'argént,
La soue aunou qui ei deguén.

Trad. — La mère de la mariée nous voulons prier — La couronne à (sur la tête de) sa fille de vouloir poser; ∴ Posez-la lui, bien doucement, — Elle l'a gagnée honnêtement. ∴ Couronnez la mariée, la sienne mère, — Couronnez la mariée avec une grande joie; ∴ Avec une grande joie et une grande douleur, — Couronnez

(1) Pour de plus amples détails, on consultera avec fruit les études de Bancal, de Bladé, de Bouchernin, de l'abbé B. Casteig, de l'abbé J.-B. Laborde, de Lhept, de Rivarès, de Rosapelly, etc. (Voyez la Bibliographie placée à la fin du troisième volume de cet ouvrage).

nez la mariée qui vous fait honneur ! ∴ Que porte la mariée, aujourd'hui, sur la tête ? — Couronne d'or, (gage de) fidélité; ∴ Couronne d'or, couronne d'argent, — Son honneur y est dedans.

Les garçons d'honneur arrivent à leur tour. Le premier est porteur de l'écharpe — *cinte*, dont il doit ceindre la mariée : son geste semble prendre possession d'elle au nom de l'époux qu'il représente. Lui et ses compagnons sont, en raison de leur fonction, appelés *lous cintadous :*

— Sourtit, nòbie, sourtit bous :
Qu'abet aci lous cintadous.

Lous cintadous soun arribats,
De flous d'iranjé soun floucats;

De flous d'iranjé e de boutous,
Atau que soun lous cintadous.

Nòbie, que-b souhètam lou boun-
[jour,
A bous e à touts lous de l'entour;

Aus de l'entour, aus de deguén,
A bous, nòbie, prumerament.

Nous autes que bienérn ta bous
Pourta-b noubèles de bostes amous;

Las bostes amous que-ns a counfiat
D'autes que bous nou seran au sou
[coustat

Nòbie, nous que-b boulerem prega
Are de se-b leicha cinta.

— Cinte la nòbie, cintadou !
Cinte-la, sera toun aunou !

TRAD. — Sortez, mariée, sortez en personne : — Vous avez ici les garçons d'honneur porteurs de la ceinture. ∴ Les garçons d'honneur sont arrivés, — De fleurs d'oranger ils sont fleuris; ∴ De fleurs d'oranger et de boutons, — Ainsi sont les garçons d'honneur ! ∴ Mariée, nous vous souhaitons le bonjour, — A vous et à tous ceux qui vous entourent; ∴ A ceux qui vous entourent, à ceux qui sont dedans, — A vous mariée, tout d'abord. ∴ Nous autres venons vers vous — Vous porter des nouvelles de vos amours; ∴ Vos amours nous ont confié — Que d'autres que vous ne seront (jamais) à son côté. ∴ Mariée, nous voulons vous prier — De vous laisser mettre maintenant la ceinture. ∴ — Ceins la mariée, porteur de la ceinture ! — La ceindre sera ton honneur !

Encouragé de la sorte, le premier garçon d'honneur noue la ceinture de ruban blanc à la taille de la mariée.

Avant de quitter la maison paternelle la mariée reçoit la bénédiction de ses parents :

— Que demane la nòbie
La soue benedictiou.

Lou sou pai que li balhe,
Diu deu cèu que li doue.

La soue mai que li balhe
La soue benedictiou.

Diu deu cèu que li balhe
La soue benedictiou.

Trad. — La mariée demande — La bénédiction (paternelle). ∴ Son père la lui donne, — Que le Dieu du ciel la lui accorde. ∴ Sa mère lui donne — Sa bénédiction. ∴ Que le Dieu du ciel lui donne — Sa bénédiction.
(Le chant se continue par l'énumération de tous les parents de la mariée).

Le moment est venu de partir pour l'église :

— Pai de la nòbie, que-b boulerém
[prega
Si la nòbie boulerets balha.

Nòbie, aci que-b bienèm prega
Se-b boulets rende debant l'auta;

E recébe lou sent sacrement,
Deu maridatge lou serment :

N'ei pas per u an, ni per dus,
Mes per la bite de touts lous dus.

Anem, nòbie, que cau parti,
Bostes amous soun loègn d'aci;

Que cau parti, que cau ha lèu,
Lou sou que puje au soum deu cèu.

Plourats, cap-lates, cabirous,
Perdets la flou de la maisou !

Plourats, garies, gémits, hasas,
Se-b en ba la qui-b dabe gras !

— Cau pas ploura, dechats-l'ana,
Que damoure qui-n bous dara.

— Anem, la nòbie, au gran galop,
La messe qu'ei trencade tres cops

Trad. — Père de la mariée, nous voulons vous demander — Si la mariée vous voulez nous donner. ∴ Mariée, ici nous venons vous prier — De vouloir vous rendre devant l'autel; ∴ Et recevoir le Saint Sacrement, — Du mariage le serment : ∴ Ce n'est pas pour un an, ni pour deux, — Mais pour la vie de tous les deux (époux). ∴ Allons, mariée, il faut partir, — Vos amours sont loin d'ici; ∴ Il faut partir, il faut faire vite, — Le soleil monte au haut du ciel. ∴ Pleurez, lattes, pleurez, chevrons, — Vous perdez la fleur de la maison ! ∴ Pleurez, poules, gémissez, coqs, — Elle s'en va celle qui vous donnait les grains ! ∴ — Il ne faut pas pleurer, laissez-la aller, — Elle demeure celle qui vous donnera (des grains). ∴ Allons, la mariée, au grand galop (partons), — Les trois coups de la messe ont sonné.

Le cortège s'ébranle. Le long du chemin on chante :

Las carrères déurén flouri,
Tant bère nòbie ba sourti;

Déurén flouri, déurén graina,
Tant bère nòbie ba passa !

Aquestes carrères que soun dou rei,
Las bères gens qu'y passen oèi;

Que soun dou rei, de la natiou,
Qui passen oèi las gens d'aunou.

Aquestes carrères soun d'argént,
Quoand serén d'or que-y passarém;

Quoand serén d'or ou d'argentou,
Que-y passaré la gent d'aunou.

Hbuelhes dou boi, déurets trembla,
Tant bère nòbie besets passa;

Déurets trembla, déurets fletri,
Tant bère nòbie besets lusi.

Au casau de... (1) que y a abe u
...(2) que l'y sabé; [rousé,

Que l'y sabé, que l'a boulut,
Ue bère rose que y a coelhut.

La nouste nòbie toustem disè
Que marida-s que nou boulè.

Mes jou que sèi perqué at disé :
Ne-u dabon pas lou qui boulé;

Mes quoand l'an dat lou qui a bou-
Ele que l'a fort plà prengut. [lut,

Quoand ei estade l'oucasiou,
N'a pas sabut dise que nou.

Ue bère nòbie nous aus qu'abém,
U beroi nòbi que boulerém;

Si n'ei pas beroi, nou muchet pas,
La nòbie qu'a dit que n'en boulè
[pas.

Que m'a dit aqueste maiti :
« Nou boulè pas si put au bì. »

Que m'a dit e assegurat :
« Nou boulè pas si put au toubac. »

E que m'a dit encoère à jou :
« Nou boulè pas s'ère jougadou. »

La nòbi n'ei sou cami blanc,
La Sente Bièrge qu'ei au debant.

Be s'en ba la nòbie sou cami plé,
Semble l'arrose de l'arrousè.

La nouste nòbie qu'a flourit,
Desempuch oèi au sou sourtit.

La nouste nòbie qu'ei bère e fresque,
Semble l'eslou de la pesque.

La nouste nòbie marche leugè,
Semble l'irange sur l'irangè;

Marche leugè, marche mignou,
Dirén la rose sou boutou;

Marche leugè, leugèrement,
Semble la plume hens lou bent.

La nouste nòbie tant bère n'ei
Que semble la hilhe deu rei;

Quoand seré la hilhe deu rei,
Nou seré pas mes bère qu'ei.

La nouste nòbie mignounéte
Nou boi pas mei drumi souléte :

S'a atrassat u joèn garçou
Ta l'aida à ha la calou

Enta l'ibèr, enta l'estiu,
Enta passa lou mes d'abriu.

— Lou noste nòbi mignounet
Que s'euèje de drumi soulet :

Se n'a cercat ue blanque flou,
Jamei noun cambie de coulou;

Se de coulou déuio cambia, [ma.
Mei lèu à-noèit que noun pas dou-

Nòbie, passats per sou juncat,
S'abets aunou que-u pagarat.

— Dounzelines, boulets canta,
La nòbie que-b a-t hè prega;

B'a-t hè prega, arrèprega,
Dounzelines, boulets canta.

— Las dounzelines que canteran,
Lous dounzelous que-s carreran.

(1) Nom de famille de la mariée.
(2) Prénom et nom de famille du marié.

Dounzelous, e boulets canta,
La nòbie que-b at hè prega;

B'a-t hè prega, arrèprega,
Dounzelous, boulets canta.

— Qu'èi prou cantat, qu'èi mau au
Qu'auri besougn de bébe u cop.[cot,

Qui-ns dounzelous e soun aço,
Qu'en deri trente per u so;

Mei lèu que roumpe lou marcat,
Que-us balheri per la mieitat.

Lous dounzelous deu Sent-Esprit,
Lous pistoulets an hèit : flic.

Pistouletaire mauadret,
Tourne carga toun pistoulet.

— Sourtits, sourtits, lous ahumats,
Béde passa lous plà pentiats;

Lous plà pentiats, lous plà lusents,
Sourtits, sourtits, lous de deguens.

— Lous ahumats be soun sourtits,
N'an bist passa que gagne-petits;

Gagne-petits e cautérès,
Semblen ue bande de sourciès.

— Espiadous, espiats, espiats,
Que harats nouce quoand pouscats.

— Ta l'aute cop sera sent Roch,
Sera la nouce au nouste loc;

Sera sent Roch e sent Rouquet,
Sera la hèste au nouste endret.

N'èm pas bienguts enta-b espia,
Que-m bienguts enta-s passeja.

Hico-t, nòbie, la ma sou cap,
Ploure lou tems qui as tu tirat;

La ma sou cap, lou pè sus hour,
E dits adiu à tous bèts jours.

Espiats la nòbie enta sou cap,
Se-n a pourtat fidelitat.

Espiats-le à la faiçou,
S'ei estade hilhe d'aunou.

Espiats la nòbie de tout coustat :
Se-u manque arré que-s a-t dirat;

Se manque dentèles e ribans,
Las dounzelines qu'en fourniran.

— Espiats la nòbie dou pè tau cap :
Semble esta la clouque quoand a
[couat.

La nòbie que porte ta l'espous
Quoate aurelhes e dus mentous.

— Lou boste nòbi ba palim-palam,
Semble la baque que biè deu camp.

La nouste nòbie qu'ei fine coum
[papè,
Lou boste nòbi, coum lou cautè.

— Lou nouste nòbi qu'ei gras e frès
Coum u betèt de quoate mès.

— Si ei u capou, que-u pelaram,
Si ei u hasà, que-u goardaram.

Lou pà de la nòbie qu'ei fort bou,
Lou pà deu nòbi n'at sei jou;

Lou pà deu nòbi qu'ei de bren,
Lou de la nòbie, de roument.

— Bos-te cara, cachau de guit,
Qu'as la bouque torte e lou nas
pouirit.

— Bos-te cara, cachau de cà,
Que t'en diri dinqu'à douma.

— Bos-te cara, cap de metau,
Que t'en diri dinqu'à Nadau.

— Dounzelines e dounzelous,
Siam touts amics e coumpagnous.

[Béarn, Bigorre, Comminges, Couserans, Gascogne]

TRAD. — Les rues devraient fleurir, — Tant belle mariée va sortir; ∴ Elles devraient fleurir, elles devraient grener, — Tant belle mariée va passer. ∴ Ces rues sont du roi, — Les gens d'honneur y passent aujourd'hui; ∴ Elles sont du roi, de la nation, — Y passent aujourd'hui les gens d'honneur. ∴ Ces rues sont d'argent, — Quand elles seraient d'or nous y passerions; ∴ Quand elles seraient d'or ou de petit argent, — Y passeraient les gens d'honneur. ∴ Feuilles du bois, vous devriez trembler, — Tant belle mariée vous voyez passer; ∴ Vous devriez trembler, vous devriez vous flétrir, — Tant belle mariée vous voyez briller. ∴ Au jardin de... (nom de famille de la mariée) il y avait un rosier, — ... (prénom et nom de famille du marié) l'y savait; ∴ Il l'y savait, il l'a voulu, — Une belle rose il y a cueilli. ∴ Notre mariée toujours disait — Que marier ne se voulait. ∴ Mais moi je sais pourquoi le disait : — On ne lui donnait pas celui qu'elle voulait; ∴ Mais quand on lui a donné celui qu'elle a voulu, — Elle l'a fort bien pris. ∴ Quand fut venue l'occasion, — Elle n'a pas su dire non. ∴ Une belle mariée nous autres avons, — Un joli marié nous voulons; ∴ S'il n'est pas joli, ne le montrez pas, — La mariée a dit qu'elle n'en voulait pas ! ∴ Elle m'a dit ce matin : — « Je ne le veux pas s'il sent le vin. » ∴ Elle m'a dit et affirmé : « Je ne le veux pas s'il sent le tabac. » ∴ Et elle m'a dit encore à moi : — « Je ne le veux pas s'il est joueur. » ∴ La mariée est sur le chemin blanc, — La sainte Vierge est au devant. ∴ S'en va la mariée sur le chemin plan, — Elle ressemble à la rose du rosier. ∴ Notre mariée a fleuri — Depuis aujourd'hui au soleil levant. ∴ Notre mariée est belle et fraîche — Comme le duvet de la pêche. ∴ Notre mariée marche léger, — Elle ressemble à l'orange sur l'oranger ; ∴ Elle marche léger, elle marche mignon, — On dirait la rose en bouton ; ∴ Elle marche léger, légèrement, — Elle ressemble à la plume dans le vent. ∴ Notre mariée est si belle — Qu'elle ressemble à la fille du roi; ∴ Quand elle serait la fille du roi, — Elle ne serait pas plus belle qu'elle l'est. ∴ Notre mariée si mignonne — Ne veut pas plus longtemps dormir seulette : ∴ Elle s'est adjoint un jeune garçon — Qui l'aidera à avoir chaud ∴ Pendant l'hiver, pendant l'été, — Pour passer le mois d'avril. ∴ — Notre marié si mignon — S'ennuie de dormir seulet : ∴ Il s'est cherché une blanche fleur, — Qui jamais ne change de couleur; ∴ Si de couleur elle devait changer, — (Que ce soit) plutôt cette nuit et non pas demain. ∴ Mariée, passez sur la jonchée, — Si vous avez de l'honneur vous paierez (la légère redevance qu'il fallait acquitter chaque fois que des rameaux de feuillage jonchaient le sol ou que la barrière des noces — *la sègue* — tendue en travers de la route, arrêtait la marche du cortège). ∴ — Donzelles gentilles, veuillez chanter, — La mariée vous en fait prier; ∴ Elle vous en fait prier, supplier, — Donzelles gentilles, veuillez chanter. ∴ — Les gentilles donzelles chanteront, — Les donzelons les transporteront. ∴ Donzelons, veuiller chanter, — La mariée vous en fait prier; ∴ Elle vous en fait prier, supplier, — Donzelons, veuillez chanter. ∴ — J'ai assez chanté, j'ai mal au gosier, — J'aurais besoin de boire un coup. ∴ — Quels donzelons sont-ce là ? — J'en donnerais trente pour un sou; ∴ Plutôt même que de rompre le marché, — Je les donnerais pour la moitié (du prix). ∴ Les donzelons du Saint-Esprit, — Les pistolets nous ont fait : flic. ∴ Pistoletier maladroit, — Recharge ton pistolet. ∴ — Sortez, sortez, les enfumés, — Venez voir passer les bien peignés; ∴ Les bien peignés, les bien luisants, — Sortez, sortez, ceux de dedans. ∴ — Les enfumés sont bien sortis, — N'ont vu passer que gagne-petits; ∴ Gagne-petits et chaudronniers, — On dirait une bande de sorciers. ∴ — Curieux, regardez, regardez, — Vous ferez noces quand vous pourrez. ∴ — La

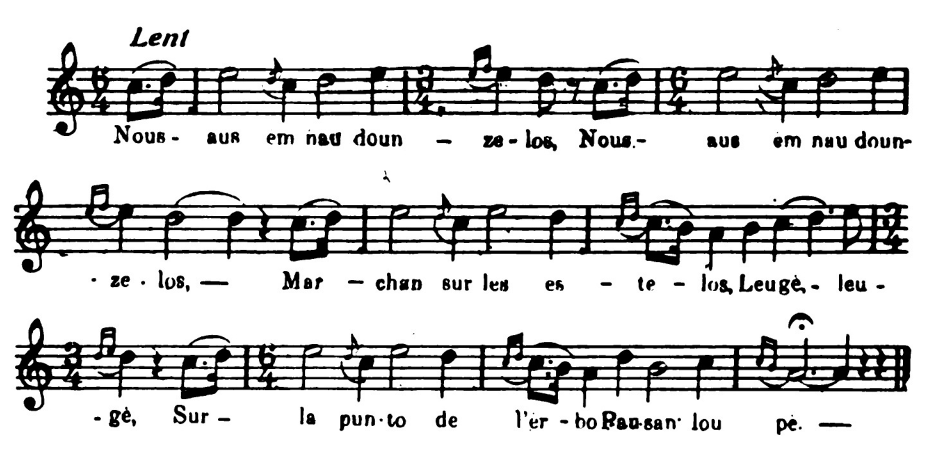
prochaine fois que ce sera saint Roch, — Sera la noce en notre lieu. ∴ Quand sera saint Roch et saint Roquet, — Sera la fête en notre endroit. ∴ Nous ne sommes pas venus pour vous regarder, — Nous sommes venus pour nous promener. ∴ Mariée, mets-toi la main sur la tête, — Pleure le temps que tu as tiré (les beaux jours que tu as passés); ∴ La main sur la tête, le pied sur le four, — Et dis adieu à tes beaux jours. ∴ — Regardez la tête de la mariée, — Si elle apporte sa fidélité. ∴ Regardez la façon de la mariée ,— Si elle a été fille d'honneur. ∴ Regardez la mariée de tous côtés : — S'il lui manque quelque chose vous le direz. ∴ S'il lui manque des dentelles et des rubans, — Les gentilles donzelles les (lui) fourniront. ∴ — Regardez la mariée des pieds à la tête : — Elle ressemble à la poule quand elle a couvé. ∴ La mariée porte à l'époux — Quatre oreilles et deux mentons. ∴ — Votre marié va palim-palam, — On dirait la vache qui revient du champ. ∴ Notre mariée est fine comme le papier, — Votre marié, comme le chaudron. ∴ — Notre marié est gras et frais — Comme un petit veau de quatre mois. ∴ — Si c'est un chapon, nous le pèlerons (plumerons), — Si c'est un coq, nous le garderons. ∴ Le pain de la mariée est fort bon, — Le pain du marié je ne sais; ∴ Le pain du marié est de son, — Celui de la mariée, de froment. (Allusion à la dot de la jeune femme qui apporte l'aisance dans la maison du mari.) ∴ — Veut-tu te taire, dent de canard, — Tu as la bouche tordue et le nez pourri. ∴ — Veux-tu te taire, dent de chien, — Sinon je t'en dirai jusqu'à demain. ∴ — Veux-tu te taire, tête de chaudron, — Sinon je t'en dirai jusqu'à Noël. ∴ — Donzelles et donzelons, — Soyons tous amis et compagnons.

La réplique : *Sourtits, sourtits, lous ahumats*, et quelques-unes des suivantes s'échangent entre les gens du cortège et les curieux sortis devant leur porte pour voir passer la noce. Mais les autres satires sont lancées tour à tour par les donzelles ou les amis de la mariée et par les donzelons ou les amis du marié.

Il va de soi que le caprice des chanteurs, sinon la tradition locale, peut intervertir l'ordre des versets ci-dessus égrenés; comme, aussi, en réserver certains pour d'autres moments de la journée ou, même, les répéter tous à volonté.

NOUS AUS ÈM NAU DOUNZÈLOS

(NOUS SOMMES NEUF DONZELLES)



Nous aus èm nau dounzèlos, (*bis*)
Marchan sur les estèlos
Leugè, leugè,
Sur la punto de l'èrbo
Pausam lou pè.

— E nous aus èm nau milo, (*bis*)
Accoumpagnan la hilho,
Auant, auant,
Auant, cabalerio,
Lous de dauant. (1)

[Gascogne]

TRAD. — Nous sommes neuf donzelles. — Nous marchons sur les étoiles — Léger, léger. — Sur la pointe de l'herbe — Nous posons le pied. ∴ — Et nous autres sommes neuf mille — Qui accompagnons la fille, — En avant, en avant, — En avant, la cavalerie, — Ceux de devant.

(1) Les cortèges étaient, habituellement, précédés de cavaliers. Et, le plus souvent même, toute la noce allait autrefois à cheval, les hommes en selle portant les femmes en croupe.

PIUCÈLO LA MENAN, PIUCÈLO

(PUCELLE NOUS LA MENONS, PUCELLE)



Les parents et les amis de la mariée criaient :

« Piucèlo la menan, piucèlo ! (*bis*)

Les parents et les amis du marié, ou les gens qui regardaient passer la noce, leur répliquaient :

— Put-être ! Put-être !
— Se n'èro ! Se n'èro !

Le tambour affectait un rythme ironique, répété à satiété :

— Pu tan tan,
Tan tan pu ! »

[Foix]

TRAD. — « Pucelle nous la menons, pucelle ! ∴ — Peut-être ! — Peut-être ! — Si elle l'était ! Si elle l'était ! ∴ — Pu tan tan ! — Tan tan pu ! »

Se chantait le jour du contrat, les deux partis étant séparés par la largeur de la table sur laquelle frappaient les poings; et aussi, lorsqu'on menait en cortège la *nòbio* à l'église. Dans ce dernier cas seulement, intervenaient les spectateurs et résonnait le tambour.

Quand le clocher de l'église est en vue :

Jou bei la glèise, nou pas l'auta,
Oun la nòbie ba espousa.

Jou bei la glèise toute rouiou,
Semble, nòbie, boste coulou.

Nòbie, quoand siats debant l'auta,
Cau pas arrise ni ploura;

Mei que cau tiene lou serious,
Sinou-b harets trufa de bous.

Entrats, nòbie, hens lou sacrat,
Lou Diu deu Cèu que-y ei entrat.

Segnat-be, nòbie, e pregats Diu,
Qu'entrats hens la maisou de Diu.

TRAD. — Moi je vois l'église, non pas l'autel, — Où la mariée va épouser. ∴ Moi je vois l'église toute rouge, — Elle semble, mariée, (être de) votre couleur. ∴ Mariée, quand vous serez devant l'autel, — Il ne faut pas rire ni pleurer; ∴ Mais il faut tenir votre sérieux, — Sinon vous vous ferez moquer de vous. ∴ Entrez, mariée, dans le lieu sacré, — Le Dieu du Ciel y est présent. ∴ Signez-vous, mariée, et priez Dieu, — Vous entrez dans la maison de Dieu.

En sortant de la messe :

Moussu Curè, lou benedit,
Tant bère messe que-ns a dit.

Moussu Curè deu capèu nau
Que s'a gagnat u bèt journau.

Moussu Curè, lou bien gaujous,
Si boulets biene dinna dab nous ?

La nouste nòbie qu'a espousat,
A la boune ore, si à Diu plats;

Qu'a espousats e qu'a dits : oui,
Bère troupe n'a hèit menti.

Disets-me, nòbie, la bertat :
Si ei bague d'or qui-b an dat ?

Si ei bague d'or ou si ei d'argént,
Ço qui-b a dat lou marit joén ?

TRAD. — Monsieur le curé, et le sacristain (ou l'acolyte), — Une si belle messe nous a dit. ∴ Monsieur le curé du chapeau neuf — S'est gagné une belle journée. ∴ Monsieur le curé le bien joyeux, — Voulez-vous venir dîner avec nous ? ∴ Notre mariée a épousé, — A la bonne heure, s'il plaît à Dieu; ∴ Elle a épousé et elle a dit : oui, — Belle troupe a fait mentir. ∴ Dites-moi, mariée, la vérité : — Est-ce une bague d'or qu'on vous a donnée ? ∴ Est-ce une bague d'or ou est-elle d'argent — Celle que vous a donnée votre jeune époux ?

Avant d'arriver à la demeure du marié :

Lou castèt deu nòbi oun ei, oun ei ?
Tout de oèi que cèrqui, jamei ne-u [bei.

Nòbi, bedem boste castèt
Que-ns abet dit qu'ère tant bèt.

N'ei pas tant bèt coum l'an bantat,
Coubert de palhe la mieitat;

S'ère seu haut coum ei su bach,
Semblaré èste u nid de courbach.

Trad. — Le château (la demeure) du marié où est-il, où est-il ? — Tout aujourd'hui je le cherche, jamais je ne le vois. ⁂ Marié, nous voyons votre château — Que vous nous aviez dit être si beau. ⁂ Il n'est pas aussi beau que vous l'aviez vanté, — Couvert de paille (qu'il est) à moitié; ⁂ S'il était sur le haut comme il est sur le bas, — Il ressemblerait à un nid de corbeau.

Le cortège qui accompagne la mariée s'arrête devant la porte du logis qui, désormais, sera celui de la nouvelle épouse, et les assistants demandent pour elle accès au foyer de ses beaux-parents :

— Aubrits, aubrits, pourtaus d'argént,
Que-b apourtam u bèt presént;

Aquet presént qu'ei bèt e bou
Per gouberna boste maisou.

— Pourtaus d'argént nou n'abem pas,
Que-us oubriram quoand lous ajam;

Si n'abem pas pourtaus d'argént,
Que-us oubriram lous que n'abem.

— Aubrits, barrères, pourtaus si n'y a,
La nouste nòbie que bòu entra;

Aubrits, barrères, pourtaus d'argént,
La nòbie bòu entra dehens.

— Dauant que la nòbie nou entrera,
S'aberam las jolhes que bòu balha.

— Las jolhes qui-b boulem balha,
Las auét abudes bèt tems y a.

Moun Diu ! la nòbie qui arcoelhera ?
Sera lou nòbi ou qui sera ?

— Lou nòbi nou sera pas, nou,
La soue mai qu'en hera l'aunou.

Jetat cibade e miei balharc,
La boste nòbie qu'ei au parc;

Jetat cibade e miei roument,
La boste nòbie qu'ei dehens.

[Béarn, Bigorre, Comminges, Couserans, Gascogne]

TRAD. — Ouvrez-vous, ouvrez-vous, portes d'argent, — Nous vous apportons un beau présent; ∴ Ce présent est bel et bon — Pour diriger votre maison. ∴ — Portes d'argent nous n'avons pas, — Nous les ouvrirons quand nous les aurons; ∴ Si nous n'avons pas de portes d'argent, — Nous ouvrirons celles que nous avons. ∴ — Ouvrez-vous, barrières, si portes il n'y a, — Notre mariée veut entrer; ∴ Ouvrez-vous, barrières, portes d'argent, — La mariée veut entrer dedans. ∴ — Avant que la mariée n'entre, — Nous aurons les joyaux qu'elle veut donner. ∴ — Les joyaux que nous voulons donner, — Vous les avez eus depuis longtemps. ∴ ∴ Mon Dieu ! qui accueillera (recevra) la mariée ? — Sera-ce le marié ou qui sera-ce ? ∴ — Ce ne sera pas le marié, non, — Sa mère lui fera cet honneur. ∴ Jetez de l'avoine et même de l'orge, — Votre mariée est sur le seuil ; ∴ Jetez de l'avoine et même du froment, — Votre mariée est dedans.

Viennent maintenant les chants qui célèbrent les abondants services du repas de noces et expriment le contentement des convives :

ALLEGRIE! ALLEGRIE!

(ALLÉGRESSE! ALLÉGRESSE!)



Allegrie ! Allegrie !
Allegrie ! Diu nous dou !

Diu mantiengue aqueste taule
E lou mèste de la maisou.

O y tabé las cousinères,
Qui-ns e hèn de bou boulhou.

Ets que-ns hèn ha boune chère
E nous auts que-us hèm l'aunou.

Enter Bruges y Coarraze,
O, y lou bourdalat d'Assou.

Trente en soun de camarades,
Touts sount pentinèus mignous.

Que s'en ban sega ta 'Spagne
Tau reiàume d'Aragou.

Qu'an passat Bielle y Bilhères
Y las planes deu Benou,

O, y lou coig de Marie Blangue,
Y lou boi deu Barescou,

O, y lou poundet de Sarrance
Y las lanes de Bedous.

Quoand estén à Pèirenere,
Aquiu pausèn lous dragous.

Noèit e diu que-n tribalhen,
E, d'argent, jà-n gagnen prou.

Quoand aboun prou de mounéde :
« Coumpagnous, retirém-nous.

Retirém-nous enta case,
Enta las noustes maisous.

Las hemnetes qu'abém grosses
Y lous enfants petitous. »
Allegrie ! Allegrie !
Allegrie ! Diu nous dou !

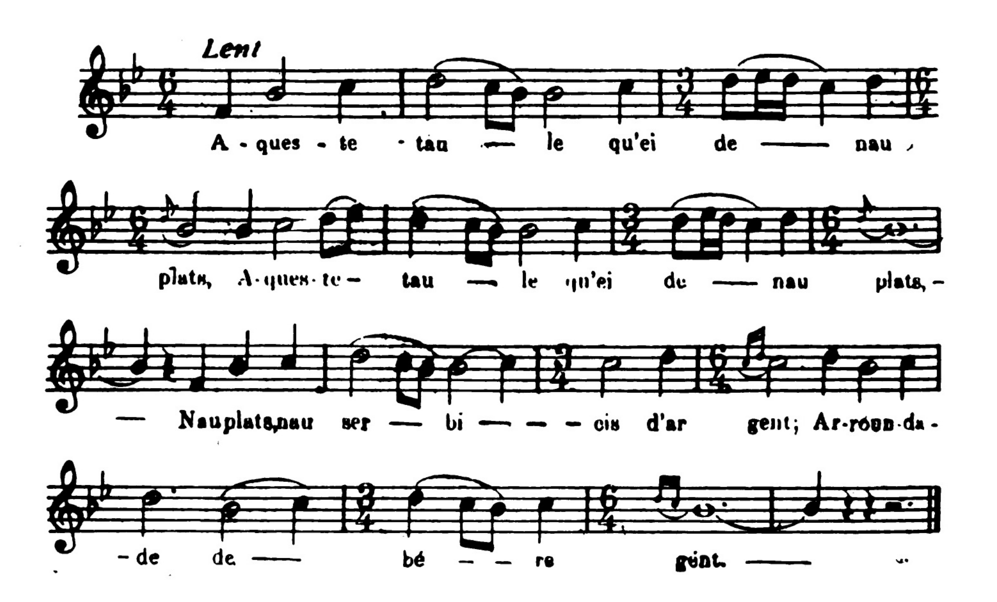
[Vallée d'Ossau]

VAR. — 9. Lous d'Aigoun y de Lestelle, — 10. Lous d'et bourdalat d'Assou.

TRAD. — Allégresse ! Allégresse ! — Allégresse ! Dieu nous donne ! ∴ Dieu maintienne cette table — Et le maître de la maison ! ∴ Et aussi les cuisinières, — Qui nous font de bon bouillon. ∴ Elles qui nous font faire bonne chère — Et nous qui leur faisons honneur. ∴ Entre Bruges et Coarraze — Il y a la petite ferme d'Asson. ∴ Ils sont trente camarades, — Tous sont de charmants garçons. ∴ Qui s'en vont moissonner en Espagne — Au royaume d'Aragon. ∴ Ils ont passé Bielle et Bilhères — Et les plaines du Bénou. ∴ Et le col de Marie-Blanche, — Et le bois du Barescou, ∴ Et le petit pont de Sarrance — Et les landes de Bédous. ∴ Quand ils furent à Peyrenère, — Là ils posèrent leur faux. ∴ Nuit et jour ils travaillent. — De l'argent ils en gagnent assez. ∴ Quand ils eurent assez de monnaie : — « Compagnons, retirons-nous. ∴ Rentrons dans notre pays, — Dans nos maisons. ∴ Nous avons nos femmes qui sont grosses — Et nos enfants tout petits. » ∴ Allégresse ! Allégresse ! — Allégresse ! Dieu nous donne !

AQUESTE TAULE QU'EI DE NAU PLATS

(CETTE TABLE EST DE NEUF PLATS)



Aqueste taule qu'ei de nau plats, (*bis*)
Nau plats, nau serbîcis d'argént,
Arroundade de bère gent.

[Vallée d'Ossau, Gascogne]

Trad. — Cette table est de neuf plats, — Neuf plats, neuf services d'argent; — Elle est entourée de gens d'honneur.

Chanson de neuf.

Autres couplets :

— Minjat, bebiat, lous estrangès,
Nou-s'anet pas maudise après;

Qu'èm anats dab nau mules au mouli,
Minjat, bebiat drinqu'au maiti.

— Aqueste taule que ba fort plà
Per esta taule de paysà.

Quoand seré taule de segnou,
Nou seré pas mei en aunou.

Espiat-la plà debat, dessus,
Semble esta taule de moussus.

Espiat-la de loung, de trubès,
Semble esta taule de curès.

Aqueste taule que ba fort bien,
Remplide qu'ei d'aunèste gent;

D'aunèste gent, de gent d'aunou,
Gent de boune reputatiou.

Taule daurade, coutét d'argént,
Ournade qu'ei d'aunèste gent;

Taule daurade, coutet mignou,
Ournade qu'ei de gent d'aunou.

Moun Diu ! be-n èm nous auts urous
D'abé aci lous joens espous;

Be-n èm urous, be-n èm countents,
Diu aus y mantiengue bèt lountems.

Las cousinères oun soun, oun soun ?
Au cor dou hoèc briagues soun.

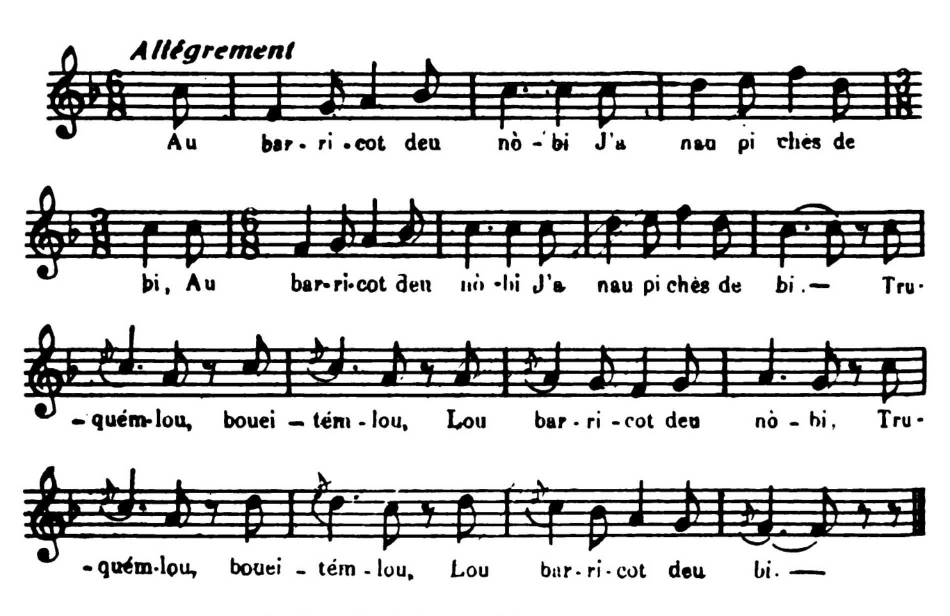
— Bos-te cara, nas d'hèrissou,
N'ei pas à tu, à-ns da leçou.

(Béarn, Gascogne)

TRAD. — Mangez, buvez, les étrangers, — N'allez pas nous maudire après; ∴ Nous sommes allés avec neuf mules au moulin, — Mangez, buvez jusqu'au matin. ∴ — Cette table va fort bien — Pour être table de paysan. ∴ Quand elle serait table de seigneur, — Elle ne serait pas plus en honneur. ∴ Examinez-la bien dessus, dessous, — Elle semble être table de messieurs. ∴ Examinez-la de long en large, — Elle semble être table de curés. ∴ Cette table va fort bien, — Entourée qu'elle est d'honnêtes gens; ∴ D'honnêtes gens, de gens d'honneur, — Gens de bonne réputation. ∴ Table dorée, couteau d'argent, — Elle est ornée d'honnêtes gens; ∴ Table dorée, couteau mignon, — Elle est ornée de gens d'honneur. ∴ Mon Dieu ! Que nous sommes heureux — D'avoir ici les jeunes époux; ∴ Nous sommes heureux, nous sommes contents, — Dieu les y maintienne pendant très longtemps. ∴ Où sont les cuisinières, où sont-elles ? — Au coin du feu, saoûles elles-sont. ∴ — Veux-tu te taire, nez de hérisson, — Ce n'est pas à toi de nous faire la leçon.

AU BARRICOT DEU NOBI

(AU BARRIL DU FIANCÉ)



Au barricot deu nòbi } *bis*
Y a nau pichès de bî. }

Trauquém-lou, boueitém-lou,
Lou barricot deu nòbi ;
Trauquém-lou, boueitém-lou,
Lou barricot deu bî !

[Vallée d'Ossau, Gascogne]

TRAD. — Au baril du fiancé — Il y a neuf pichets de vin. — Perçons-le, vidons-le, — Le baril du fiancé; — Perçons-le, vidons-le, — Le baril du vin.

Chanson de neuf.

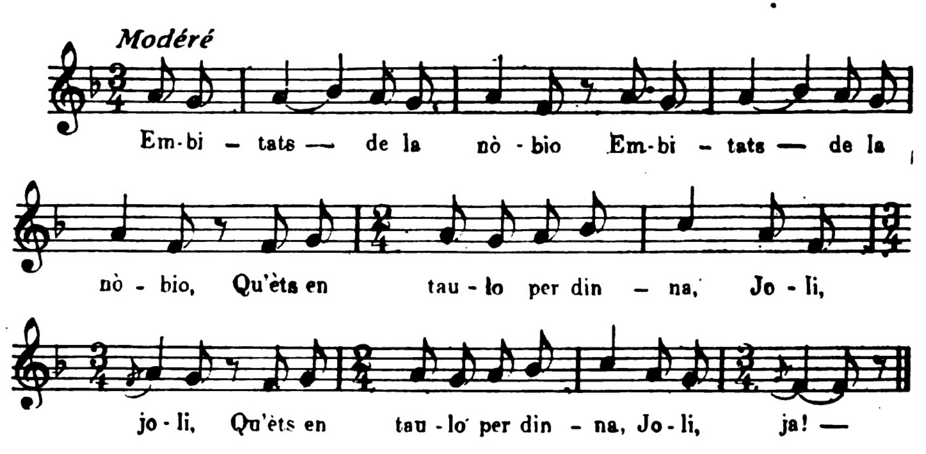
Autre verset :

Hòu ! boutelhe ! Bos boutelha ?
Sinou lou cot se-m ba seca.

TRAD. — Ho ! (faites passer) la bouteille ! Veux-tu verser à boire ? — Sinon je vais avoir le gosier sec.

LOU JOUGLA

(LA QUÊTE DU MASSEPAIN)



Embitats de la nòbio, (*bis*)
Qui èts en taulo per dinna,
    Jòli, Jòli,
Qui èts en taulo per dinna,
    Jòli, jà !

Boutats-be la ma à la pocho,
a-n se paga lou jougla.

Hassiats lèu e hassiats biste,
Autament que-b bam poudra,
Jòli, Jòli,
Autament que-b bam poudra,
Jòli, jà !

VAR. — 1... dou nòbi. [Bigorre, Béarn]

TRAD. — Invités de la mariée (ou du marié) — Qui êtes à table pour dîner, — Joli, Joli, — Qui êtes à table pour dîner, — Joli, ja ! ⁂ Mettez la main à la poche — Pour nous payer le *jougla*. ⁂ Faites bientôt (promptement), faites vite, — Autrement nous allons vous poudrer, — Joli, Joli, — Autrement nous allons vous poudrer, — Joli, ja !.

Le mot *Jòli* désignait, autrefois, le marmiton. Un massepain offert par les cuisinières servait de prétexte à la quête. Les *cousinères au pèu frisat* faisaient au dessert le tour de la table, présentant successivement à tous les invités une assiette dans laquelle chacun d'eux versait son obole — c'est ce qu'on appelait : payer le *jougla*. Qui ne donnait rien, avait aussitôt le visage poudré de farine pour la folle hilarité de l'assistance. Au donateur le plus généreux revenait le gâteau, dont il faisait galamment hommage à la mariée et qu'on se partageait ensuite.

Cette pratique burlesque était connue aussi sous la dénomination de *lou pientat*, à cause du peigne qu'ailleurs les cuisinières passaient dans la chevelure du convive avaricieux, au lieu de l'enfariner.

Ailleurs encore, un petit bouquet par personne — *lou juncat* — remplaçait le massepain collectif et s'en allait fleurir vestes ou corsages.

LAS CAMOS-LIGOS

(LES JARRETIÈRES)

Lorsque, pendant le repas de noces, la main audacieuse d'un garçon d'honneur accroupi sous la table, détache la jarretière de la mariée, tous les convives chantent :

Nòbio, tas camos-ligos (*bis*)
Sount de ribans;
Dounzelous et dounzèlos
N'en bouleran.

[Gascogne]

TRAD. — Mariée, tes jarretières — Sont de rubans; — Donzelons et donzelles — En voudront.

Se chante sur l'air de *Nous aus èm nau dounzèlos*, noté ci-dessus, p. 409.

LA CHANSON DE LA MARIÉE



J'avais promis dans mon jeune âge
De ne jamais me marier,
Mais aujourd'hui, pas davantage,
Tous mes parents je vais quitter. (*bis*)

Adieu, la fleur de ma jeunesse,
Adieu, l'aimable liberté !
La noble qualité de fille,
C'est aujourd'hui qu'il me faut la quitter. (*bis*)

C'est aujourd'hui que j'prends le nom de femme;
La bague en or que j'ai à mon doigt,
C'est mon époux, c'est lui qui me la donne,
Pour passer ses jours avec moi.

Les voyez-vous, toutes ces jeunes filles,
Assises à table autour de moi;
Les voyez-vous comme elles sont gentilles,
Dans peu de temps ell's seront comme moi.

Aujourd'hui, jour de mon mariage,
Tous mes parents sont à l'entour;
L'on me fixe, l'on me regarde,
Les larmes leur tombent des yeux.

C'est aujourd'hui que je quitte mon père,
Ma tendre mère avec regret;
Si je les quitte, c'est pour celui que j'aime
Jusqu'au tombeau à jamais le quitter. (*bis*)

Adieu, la fleur de ma jeunesse,
Adieu, l'aimable liberté !
La noble qualité de fille,
C'est aujourd'hui qu'il me faut la quitter. (*bis*)

[Foix, Couserans]

VAR. — 5... belle fleur de jeunesse... les agréments de fille. — 10. L'anneau d'or qui est... La bague d'or que tu me donnes, — 11. C'est une bague de l'amour. — 12. Jusqu'au tombeau restera à mon doigt. — 17... de mes noces. — 18... pour me servir; — 19. J'ai mon époux qui... — 20... lui...

LE DOUARI

(LE DOUAIRE)



Moun paire m'a maridado
A la noubèlo faiçou;
Le douari que me douno,
Uno raubo, un coutilhou.
Boi lanla, landereto la,
Boi lanladereto.

Le douari que me douno,
Uno raubo, un coutilhou.
Les debasses, pèl de crabo;
Les soulhès, pèl de moutou.

Le fichu, d'uno bourusso;
La cofo, de pepissous.

Le debantal, d'uno merlusso;
Les estacos, de bidalbou.

Las agulhos de la nòbio,
Un cent de clabèls ferradous.

La menado à la gleiso
D'uno tant bèlo faiçou.

Li douno aigo benito
Am uno corno de moutou.

S'á diguèc moussu l'bicari :
« Bèlo, baisats bostre espous.

— Per ma fé, moussu l'bicari,
M'aimairio mes bous baisa, bous. »

A l'oustal fan trentomàri,
Fan rousti les milhassous.

Le nòbi ande la nòbio
Se les manjoun toutis dous.

Les que n'èron à la fèsto
Lour birèguen les talous.

Les que n'èron à la fèsto
Lour birèguen les talous.
S'anèguen à la mountagno
Manja arsanos e abajous.
Boi lanla, landereto la,
Boi lanladereto.

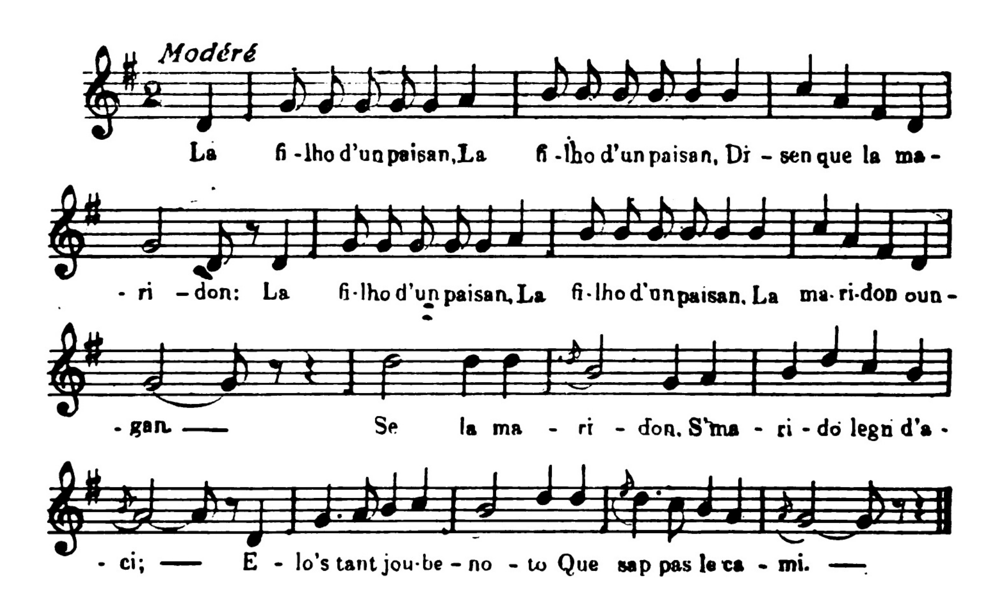
[Foix, Languedoc]

TRAD. — Mon père m'a mariée — A la nouvelle façon; — Le douaire qu'il me donne — (Consiste en) une robe, un cotillon. — Boi lanla, landerette la, — Boi lanladerette. ⁂ Le douaire qu'il me donne — (Consiste en) une robe, un cotillon. — Les bas (sont) en peau de chèvre, — Les souliers en peau de mouton. ⁂ Le fichu (est fait) de grosse toile; — La coiffe, de pépissous. ⁂ Le tablier, d'une morue; — Les cordons, de clématite des haies. ⁂ Les aiguilles de la mariée, — Un cent de clous à ferrer. ⁂ L'a menée à l'église — D'une tant belle façon. ⁂ Lui donne l'eau bénite — Avec une corne de mouton. ⁂ Lui dit monsieur le vicaire : — « Belle, embrassez votre époux. ⁂ — Par ma foi, monsieur le vicaire, — J'aimerais mieux vous embrasser, vous. » ⁂ A la maison on fait grand tralala, — On fait cuire les gâteaux. ⁂ Le marié et la mariée, — A eux deux les mangent tous. ⁂ Ceux qui étaient à la fête (les invités) — Leur tournèrent les talons; — S'en allèrent à la montagne — Manger des fraises et des airelles. — Boi lanla, landerette la, — Boi lanladerette.

Un texte gascon analogue — *Las Noços dou Simoun* — a été publié par Cénac-Moncaut et Bladé. Une version catalane du même sujet a pris place plus loin, parmi les chansons relatives à la *maumariée;* elle commence, de façon identique à la fuxéenne, par : *El pare m' ha casada* — Mon père m'a mariée.

LA FILHO D'UN PAYSAN

(LA FILLE D'UN PAYSAN)



La filho d'un paysan, (*bis*)
Dison que la maridon ;
La filho d'un paysan, (*bis*)
La maridon oung'an.
Se la maridon,
La maridon légn d'aici ;
Elo es tant joubenoto
Que sap pas le cami.

L'a preso per la ma,
L'a menado à la glèiso ;
L'a preso per la ma,
L'a menado à l'auta :
« Anén, noubieto,
Pressén un pauc le pas :
La messo sira dito,
Nou t'espousario pas. »

L'a preso per la ma,
L'a menado à la taulo ;
L'a preso per la ma,
L'a menado manja :
« Manjas, noubieto,
Manjas à pichous mos,
E prenets-ne pla gardo
D'abala pas cap d'os. »

L'a preso per la ma,
L'a menado à la danso ;
L'a preso per la ma,
L'a menado dansa :
« Dansats, noubieto,
Mes bous alasses pas,
E prenets-ne pla gardo
De fa cap de fals pas. »

L'a preso per la ma ,
L'a menado à la crambo ;
L'a preso per la ma,
L'a menado coucha :
« Digats, noubieto,
Regardats bostre leit,
E nou sigats surpreso
Se durmets pas d'à-neit. »

[Foix]

VAR. — 7. La filheto es tant joube... — 14. Marchos à petits pas — 15. E prenets-ne pla gardo — 16. De nou trabuca pas.

TRAD. — La fille d'un paysan, — On dit qu'on la marie; — La fille d'un paysan, — On la marie cette année. — Si on la marie, — On la marie loin d'ici; — Elle est si jeunette — Qu'elle ne sait pas le chemin. ⁂ L'a prise par la main, — L'a menée à l'église; — L'a prise par la main, — L'a menée à l'autel : — « Allons, petite mariée, — Pressons un peu le pas : — La messe sera dite, — Il ne te marierait pas. » ⁂ L'a prise par la main, — L'a menée à la table ; — L'a prise par la main, — L'a menée manger : — « Mangez, petite mariée, — Mangez à petites bouchées, — Et prenez bien garde — De ne pas avaler d'os. » ⁂ L'a prise par la main, — L'a menée à la danse, — L'a prise par la main, — L'a menée danser : — « Dansez, petite mariée, — Mais ne vous fatiguez pas, — Et prenez bien garde — De ne faire aucun faux-pas. » ⁂ L'a prise par la main, — L'a menée à sa chambre, — L'a prise par la main, — L'a menée coucher : — « Dites, ma jeune épouse, — Regardez votre lit, — Et ne soyez pas étonnée — Si vous ne dormez pas de la nuit. »

LA-HAUT, SUR LA MONTAGNE



Là-haut, sur la montagne,
  Y a des petits oiseaux ;
L'y en a des petits et des grands,
  Qui dis'nt dans leur langage :
Malheureux sont tous les amants
  Qui se mett'nt en ménage !

Pour se mettre en ménage
  Faut avoir du courage ;
Il faut nourrir mère et enfants
  Et embrasser l'ouvrage :
Adieu plaisir, adieu beau temps,
  Je suis dans l'esclavage.

Le jour du mariage
  Quels habits mettrons-nous ?
Eh ! nous mettrons nos habits blancs
  La robe d'innocence,
Le chapeau rouge avec ruban
  Couleur de plaisance.

Le jour de mes nocettes
  Où donc coucherons-nous ?
Nous coucherons dans un lit blanc
  Couvert de roses blanches ;
Et ma mie avec moi dedans,
  Nous coucherons ensemble.

Le lendemain de mes noces
  Quels habits mettrons-nous ?
Eh ! nous mettrons nos habits noirs
  Couleur de pénitence,
Et le chapeau de la couleur
  Cordon de la souffrance.

Au bout de trois semaines
  S'en va trouver son père :
« Bonjour papa, bonjour maman,
  Vous m'avez donné un homme,
Qui est tout le temps au cabaret
  Et manque sa besogne

— Prends patience, ma fille,
  Le beau temps reviendra;
Embrasse-le, caresse-le,
  Donne-lui du courage

Et tu verras du changement
Dans ton petit ménage. »

[Couserans, Gascogne]

VAR. — 5. Que les filles sont malheureuses — 6. De se mettre... — 14. ... prendrons-nous ? — 17. ... à trois couleurs, — 18. Le ruban...

EL ROSSINYOL, PRENENT-NE LA FRESCA

(LE ROSSIGNOL, DANS LA FRAICHEUR)



El rossinyol, prenent-ne la fresca,
Sobre d'un roure se posa à cantà;
Ell ne dicta una cansoneta
Per las donzellas poguer-ne alegrà.

El rossinyol, à la primavera,
Canta, s'alegra, y fa niu tot sol;
Sempre el fa al cimet d'una branca,
Que no l'alcança aquell qui vol.

Si el rossinyol alli molestar-lo
Algú intenta, com solem di,
Luego los canta la seva amoreta
Y, repetint-la, los diu aixi :

« Vos, donzelleta, que anau à la pla
Y una cistella de flors ne portau,
Vostras miradas, per à mi, son fals
Y al rossinyol vos no l'enganyau. »

Quand són promesos, de cop són
L'afició luego us farà casà :[entesos,
El rossinyol, amb aquella alegria,
Antes de dia se posa à cantà.

Quand són casats, els primers vuit dies
Tot norabones, y tot són conçols;
El rossinyol, amb aquella alegria,
Sempre vos canta aquell sò tant dolç.

Antes d'un any de fetes les bodes,
Tots són sospirs, llantos y plors;
El rossinyol, amb tota la pausa,
Vos anuncia sereu més de dos.

Ditxos el pare y també la mare
Que Déu los dó un bon hereuet.
Lo rossinyol, amb tota canturia,
Sempre vos diu : « Guardeu-los del fret. »

Si lo marit no té bon sangro,
Quand la partera lo va alletant,
Mata gallina y li porta recapte,
Y amb lo caldo se va reforçant.

Si ell ne té vicis, quina desgràcia !
Sovint la tusta amb el bastó;
El rossinyol, de dalt de la branca,
Luegos los canta : « Aqui no hi sô jo ! »

Si ella té sogra y és mostatxuda,
Si és iracunda, quina afficció !
El rossinyol ja los contempla
Y no los canta dolça cançó.

Si en Cota-Blanca alli s'hi barreja,
Seguit no hi falta desunió;
El rossinyol, à l'apuntâ el dia,
Canta l'aurora y es riu d'això.

Molt a menut, segueix sos passos
Per a saber que tracta amb afició;
El rossinyol d'això se'n burla
Y pren la rosada amb son bon-tò.

Si l'experimenta, quina desgràcia !
Tota alegria mort amb allò;
El rossinyol, amb sa melodia,
Canta la prosa « Que Déu els perdó ! »

Qui no té culpa tot això paga.
Es la familia amb viu dolô,
El rossinyol molt bés us avisa
Y amb melodia alaba al Senyò.

El rossinyol per a tots canta
Y més alaba els bons casats;
Y los que són aixis al contrari,
Sempre vos canta desgraciats.

[Catalogne, Cerdagne]

TRAD. — Le rossignol, dans la fraîcheur, — Pour chanter se pose sur un chêne; — Il dicte une petite chanson — Pour plaire aux jeunes filles. ∴ Le rossignol, au pintemps, — Chante, se réjouit, et fait seul son nid; — Il le fait toujours au bout d'une branche, — Afin que ne l'attrape pas qui veut. ∴ Et si d'aucuns, là, veulent le molester, — A ceux-là qui lui veulent du mal — Il leur chante sa chanson d'amour — Et, dans son refrain, leur dit ceci : ∴ « Vous, jeune fille qui allez à la plaine — Portant une corbeille de fleurs, —Vos regards, quant à moi, sont trompeurs — Mais vous ne tromperez pas le rossignol. » ∴ Lorsque (deux amoureux) se sont promis, — L'affection les fera marier aussitôt : — Le rossignol, dans cette allégresse, — Avant le jour se met à chanter. ∴ Quand on est marié, les huit premiers jours, — Tout est parfait, et tous sont contents; — Le rossignol, dans cette allégresse, — Vous chante sans cesse ce chant très doux. ∴ Après un an que les noces sont faites, — Tout est soupirs et larmes, — Le rossignol, pendant tout le temps, — Vous annonce que vous serez plus de deux. ∴ Heureux le père et aussi la mère disent — Que Dieu leur donne un bon rejeton. — Le rossignol, dans tous ses chants, — Vous dit sans arrêt : « Gardez-le du froid ». ∴ Si le mari est de bon sang, — Quand l'accouchée allaite (son enfant), — Il tue une poule et lui porte de bonnes choses, — Et avec le bouillon, elle prend des forces. ∴ S'il a des vices, quel malheur ! — Il bat (sa femme) souvent avec un bâton; — Le rossignol, de dessus sa branche, — Aussitôt leur chante : « Ce n'est pas ma faute ! » ∴ Si elle a belle-mère et qui soit moustachue, — Si elle est irascible, quelle disgrâce ! — Le rossignol bien les regarde, — Mais il ne leur chante rien de doux. ∴ Si en Côte-Blanche (1) il s'égare, — La désunion ne tardera pas; — Le rossignol, au point du jour, — Chante l'aurore et se rit de cela. ∴ Très souvent, elle suit ses pas — Pour savoir ce qui se passe; — Le rossignol de cela se désintéresse — Et il boit la rosée avec délices. ∴ Si elle le trouve en faute, quel malheur ! — Toute joie meurt alors; — Le rossignol, dans sa mélodie, — Chante la prose « Que Dieu leur pardonne ! » ∴ Celui qui n'a pas péché doit payer tout de même. — Et toute la famille est dans la peine, — Le rossignol vous a avertis — Et dans son chant loue le Seigneur. ∴ Le rossignol chante pour tous — Mais il loue mieux les bons époux; — Et quant à vous au contraire, — Il vous chante de tristes airs

(1) Quartier mal famé.

A la suite de la *Chanson de la Mariée* ont été placés ces quatre chants qui, en raison de leur texte spécial, sont inséparables des agapes nuptiales. Mais n'importe quelle chanson d'amour peut sembler bonne à être entendue au cours du repas de noces.

D'autres chansons françaises relatives au mariage et que j'ai également recueillies, ont dû être écartées pour leur insignifiance et, parfois aussi, à cause du peu d'ancienneté que trahit leur sentimentalisme de romance. Sont dans ce cas : *Ma fille, ma fille chérie, — Pour te bénir tu te mets à genoux; Toujours la paix, toujours l'amour — Regnera dans notre menage;* etc...

Le bal des noces s'ouvrait en Gascogne par le rondeau nuptial de rigueur, *arroundèu noubiau* — dont celui-ci offre le type caractéristique. En Ossau la tradition voulait que l'on commençât à danser sur le rythme de « basse dance » du majestueux branle *lou Bach* — qui figure au deuxième chapitre de ce livre. Se succédaient ensuite, suivant les régions, les diverses danses locales les plus en faveur.

ANÈIT, TOUQUERAN LOU PÈ A LA NOBIO

(CE SOIR, NOUS TOUCHERONS LE PIED A LA MARIÉE)



Anèit, touqueran lou pè à la nòbio, (*bis*)
A la nòbio, noubiè,
Touqueran, lou faridoundèno,
A la nòbio, noubiè,
Touqueran, lou faridoundè.

Anèit, touqueran la camo à la nòbio, etc...

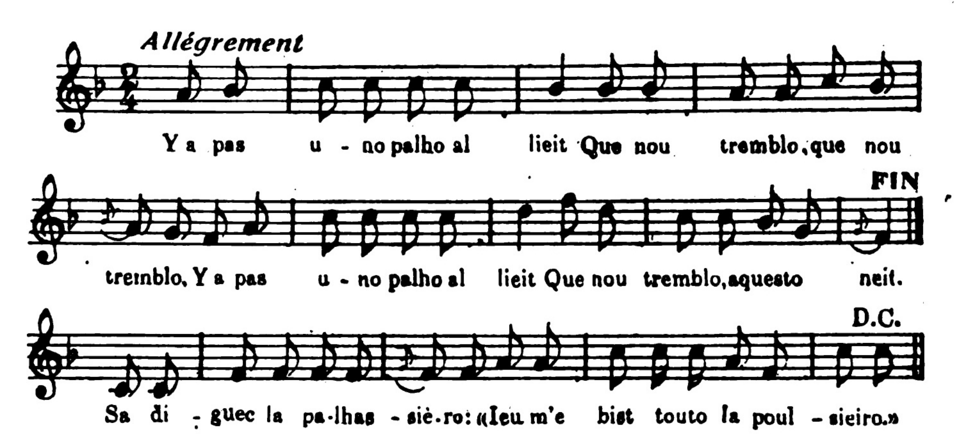
[Gascogne]

TRAD. — Ce soir, nous toucherons le pied à la mariée, — A la mariée, marions, — Nous toucherons, la faridondaine, — A la mariée, marions, — Nous toucherons, la faridondon.

On énumère à volonté les autres parties du corps de la mariée.

Y A PAS UNO PALHO, AL LIEIT

(IL N'Y A PAS UNE PAILLE, AU LIT)



Y a pas uno palho, al lieit,
Que nou tremblo, que nou tremblo,
Y a pas uno palho, al lieit,
Que nous tremblo aquesto neit.

S'a diguèc, le boi del lieit :
« N'èi pas drumit de tout à-neit. »

S'a diguèc, la palhassièro :
« Ièu m'èi bist touto la poulsièiro. »

S'a diguèc, la couïcheno :
« Ièu m'èi bist touto la peno. »

S'a diguèc, le couïchi :
« Ièu m'èi bist tout le souci. »

S'a diguèc, le lansol :
« Ièu m'èi bist so de pus mol. »

S'a diguèc, le soubrecèl :
« Ièu m'èi bist so de pus bél. »

Y a pas uno palho, al lieit,
Que nou tremblo, que nou tremblo,
Y a pas uno palho, al lieit,
Que nous tremblo aquesto neit.

[Foix]

TRAD. — Il n'y a pas une paille, au lit, — Qui ne frémisse, qui ne frémisse, — Il n'y a pas une paille, au lit, — Qui ne frémisse cette nuit. ⁂ A dit, le châlit : — « Je n'ai pas dormi de la nuit. » ⁂ A dit, la paillasse : — Moi j'ai été couverte de poussière. » ⁂ A dit, le traversin : — « Moi j'ai supporté mille peines. » ⁂ A dit, l'oreiller : — « Moi j'ai eu grand souci. » ⁂ A dit, le drap de lit : — « Moi j'ai reçu ... l'orage. » ⁂ A dit, le baldaquin : — « Moi j'ai vu le plus beau. » ⁂ Il n'y a pas une paille, au lit, — Qui ne frémisse, qui ne frémisse, — Il n'y a pas une paille, au lit, — Qui ne frémisse cette nuit.

En raison de certains couplets trop gaillards, voire licencieux, le texte a été écourté et la traduction moins serrée.

En déshabillant la mariée pour son coucher, les donzelles détaillent les pièces de sa parure nuptiale, en commençant par la couronne symbolique :

Tirats-lou la couroune
De nau brillants.

[Gascogne]

TRAD. — Otez-lui la couronne — De neuf brillants.

Encore une chanson de neuf.

En apprêtant le tourrin :

Tourrin, tourrin, dab lou soun pai,
Tourrin, tourrin que nous cau ha;
Parlén pas de nous en ana.

Tourrin, tourrin, dambe sa mai,
Tourrin, tourrin dambe pan blanc;
Douman passat nous n'angueran.

[Gascogne]

TRAD. — Tourrin, tourrin, avec son père (le père de la mariée), — Tourrin, tourrin il nous faut faire; — Ne parlons pas de nous en aller. ∴ Tourrin, tourrin, avec sa mère, — Tourrin, tourrin de pain blanc; — Après-demain nous nous en irons.

On continue par l'énumération des autres aliments qui entrent dans la préparation du tourrin.

En portant le tourrin aux nouveaux mariés :

Nòbio, doubris, boulén entra :
Lou rebelhoun te ban pourta.

Lou ban pourta dab toun pairin.

— Que portos à la nòbio, noubié,
Que portos à la nòbio ?

— Un bèt tourrin lou pòrti, pourtié,
Un bèt tourrin lou pòrti.

— E prenguets-lou,
E sarrats-lou,
E barrats-li la porto.

[Gascogne]

TRAD. — Mariée, ouvrez, nous voulons entrer : — Le réveillon t'allons porter. — L'allons porter avec ton parrain (suivent les noms des autres parents). ∴ Que portes-tu à la mariée, marions, — Que portes-tu à la mariée ? ∴ Un beau tourrin je lui porte, portier, — Un beau tourrin je lui porte. ∴ — Et prenez-le, — Et mettez-le en sûreté, — Et refermez sur lui la porte.

On continue par l'énumération des divers objets ou ustensiles nécessaires pour manger le tourrin, et que portent de joyeux drilles déguisés en cuisiniers et marmitons.

Autre version :

Pourtam la roste aus espous,
Que bam béde s'en soun gaujous.

Oubrits, oubrits, lous maridats,
Ou qu'oubriram se plà bous plats.

Aco, amics, qu'ei boun poutage,
Bébe qu'en cau dab courage.

[Béarn, Bigorre]

TRAD. — Nous portons la rôtie aux époux. — Nous allons voir s'ils sont joyeux. ∴ ∴ Ouvrez, ouvrez, les mariés, — Ou nous ouvrirons si vous le préférez. ∴ Ceci, amis, c'est du bon potage, — Qu'il vous faut boire avec courage.

OUBRETS LA PORTO, OUBRETS

(OUVREZ LA PORTE, OUVREZ)



« Oubrets la porto, oubrets, (*bis*)
Nauèro maridado, } *bis*
Luroun lanfa.

— Coumo bous oubrirèi ?
Soui dens moun lheit couchado,

Proche dou men amic,
Que me teng embrassado;

Que me teng, me tendra
Toute la nèit entièro. »

Ei perdut mas amous :
Oun las anguerèi querre ?

Soun per-delà Paris,
Dus cents cinquanto lègos.

M'èi pres moun chibau gris :
Ba mès que l'agrunleto.

Dab lous pès de dauant,
Despauo las carrèros;

Dab lous pès de darrè,
Que hè trambla la terro.

Dauant la porto y a
Un aubre de heuguèro;

Sur aquet aubre y a
Un bè niu d'agrunletos.

Lous agrunlats y soun :
An las plumos daurados.

An boulut s'en ana,
E an pres la boulado;

Se soun anats pausa
Sou sen blanc de la bèro.

« Haut ! nòbi, lèuo-te,
E sai-nous hè l'entrado !

Lou tourrin es jaunit
Dab lou ronge e la glario;

Es hèit dab precautioun,
Per man de cousinèro.

— Coumo me leuérèi ?
Jou soui tant fatigado !

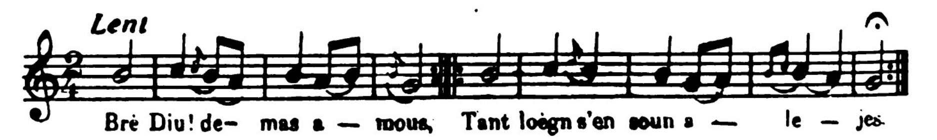
— Oubrets la porto, oubrets,
Nauèro maridado ;

Oubrets-la bistoment :
Èi la barbo gelado,
Luroun lanfa. »

[Gascogne]

Trad. — « Ouvrez la porte, ouvrez, — Nouvelle mariée, — Luron lanfa. ∴ — Comment vous ouvrirais-je ? — Je suis dans mon lit couchée. ∴ Auprès de mon ami, — Qui me tient embrassée; ∴ Qui me tient, me tiendra — Toute la nuit entière. » ∴ J'ai perdu mes amours : — Où irais-je les chercher ? ∴ Ils sont par-delà Paris, — A deux cents cinquante lieues. ∴ J'ai pris mon cheval gris : — Il va plus vite que l'hirondelle. ∴ Avec les pieds de devant, — Il dépave les chemins; ∴ Avec les pieds de derrière, — Il fait trembler la terre. ∴ Devant la porte il y a — Un arbre de fougère; ∴ Sur cet arbre il y a — Un beau nid d'hirondelle. ∴ Les hirondeaux y sont : — Ils ont les plumes dorées. ∴ Ils ont voulu s'en aller, — Et ils ont pris la volée; ∴ Ils sont allés se poser — Sur le sein blanc de la belle. ∴ « Haut ! épousée, lève-toi, — Et fais nous entrer ! ∴ Le tourrin est jauni — Avec le jaune et la glaire (blanc de l'œuf); ∴ Il est fait avec soin, — De main de cuisinière. ∴ — Comment me lèverais-je ? — Je suis si fatiguée ! ∴ — Ouvrez la porte, ouvrez, — Nouvelle mariée; ∴ Ouvrez-la vivement : — J'ai la barbe gelée, — Luron lanfa. »

Autre version :



Brè Diu ! De mas amous. (*bis*)
Tant loegn s'en soun alèjes ! (*bis*)

Dera Paris qu'en soun,
Cinquante-nau journèjes.

Quoand ne serén mei loegn,
Jou las irèi cherchèjes.

« Sère, bride mourèu,
Lacai, boute-u la sère !

Nou pas las de tout jour,
Mes la suberdaurèje. »

Truca de l'esperou
Lou loung de la ribère.

Mourèu nou s'estanga
To qui 'sté dab la bère.

« Aubrit, amous, aubrit,
La fresque maridèje !

— Las ! quin b'en aubrirèi,
Au lheit qu'en soui couchèje,
Aus bras de moun marit,
Nudete e despulhèje. »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Vrai Dieu ! Mes amours — Si loin s'en sont allées ! ∴ Elles sont au delà de Paris, — A cinquante-neuf jours (de marche). ∴ Mais seraient-elles plus loin encore, — Je les irais chercher. ∴ « Selle, bride mon cheval moreau, — Laquais, mets-lui sa selle ! ∴ Non pas celle de tous les jours, — Mais celle qui est surdorée. » ∴ Frappa de l'éperon (le cavalier) — Et partit par la plaine. ∴ Moreau ne s'arrêta — Qu'il ne fut près de la belle. ∴ « Ouvrez, mes amours, ouvrez, — La fraiche mariée ! ∴ — Las ! comment le ferais-je, — Je suis au lit couchée, ∴ Dans les bras de mon mari, — Dépouillée de mes vêtements. »

La formule *Vray Dieu ! de mes amours* se retrouve, assez fréquemment, au début de chansons françaises des XVe et XVIe siècles.

Le mot *brè* étant une prononciation patoise de *vrai*, il eût mieux valu écrire *Vrai Diu !* tout simplement. Mais j'ai tenu à conserver rigoureusement le texte du vieux tambourinaire aveugle de Bilhères, qui me chanta cette version, un peu écourtée, d'une sérénade autrefois fort répandue en Gascogne et inséparable de la nuit des épousailles.

L'air est le même que celui de la chanson d'amour ossaloise : *Moun pai e ma mamai* ou *Adiu, amous, adiu.*

Ici prennent fin les noces : le moment de la séparation est venu pour tous. Avant de regagner leur demeure, les invités prennent congé des jeunes époux et les remercient en ces termes :

— Adichat, nòbis, nous que se-m bam,
De fort bou cò que-b remerciam;

Enta quoand nous aus se maridém,
La parèlhe nous que-b debém.

Adichat, nòbie, nous que se-m bam,
Brabe e balente que-b decham;

Siat d'are-en-là coum drinqu'aci,
Nou-n se hasset pas menti.

Adichat, nòbi, lou me cò,
Si-b en ba mau, que-m hèrat do.

— Tournat-b en, tournat-b en, praubes perduts,
Qu'abet perdut la nòbie e lous escuts !

— Nouces finides passat oéi,
Lou qui-n boulhe s'en hara mei.

Trad. — Adieu, les mariés, nous partons, — De fort bon cœur nous vous remercions; .˙. Le jour que nous autres nous nous marierons, — La pareille nous vous devrons. .˙. Adieu, la mariée, nous partons, — Honnête et vaillante nous vous laissons; — Soyez toujours telle que vous avez été jusqu'à présent, — Ne nous faites pas mentir. .˙. Adieu, le marié, mon cher cœur, — S'il vous va mal (votre ménage), cela me fera deuil. .˙. — Retournez-vous-en, retournez-vous-en, pauvres égarés, — Vous avez perdu la mariée et les écus. .˙. Les noces sont finies passé aujourd'hui, — Celui qui en veut encore s'en fera davantage.

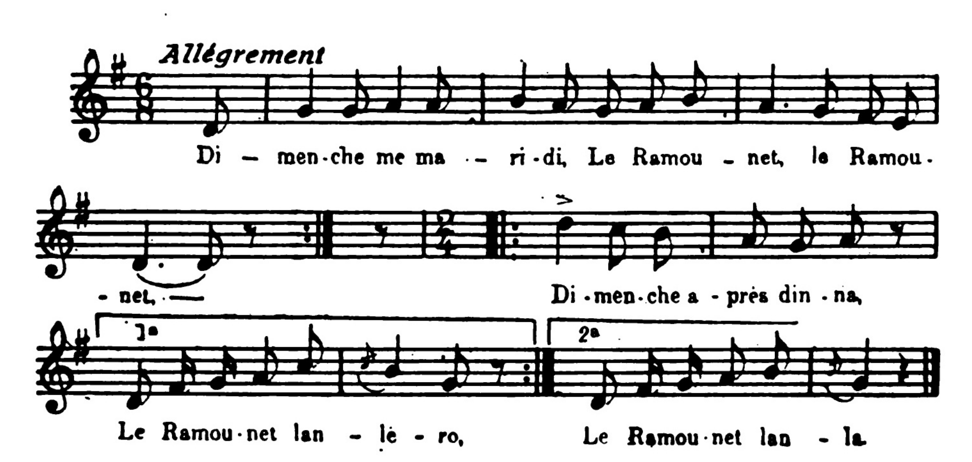
Toutes les poésies sans titre et non accompagnées de musique, qui sont comprises entre la page 402 et celle-ci font partie de la chanson *La Nòbio* et se chantent sur les mélodies notées p. 400.

Après le mariage :

La Maumaridado. — *La Maumariée.*

DIMENCHE ME MARIDI

(DIMANCHE JE ME MARIE)



Dimenche me maridi,
Le Ramounet, le Ramounet,
Dimenche après dinna,
Le Ramounet, lanlèro,
Dimenche après dinna,
Le Ramounet, lanla.

Me maridi amb'un joube,
Quatre-bingts ans el n'a.

Ièu, nou n'ai pas que quinze,
E les ai pas enca.

La neit, dins la crambeto,
Amb'el m'en bau coucha.

Ta lèu qu'al leit se coulco,
El se bouto à rounca.

Le tiri per l'aurelho :
« E biro-te deçà ! »

Mes drom coumo 'no souco,
Sens brico se bira.

Ta lèu cap à moun paire
Courri per lou counta :

« Ma filho, pren patienço,
Lèu ja se mourira.

— De mouri se trop tardo,
Le Ramounet, le Ramounet,
Ja li 'n fare pourta,
Le Ramounet, lanlèro,
Ja li 'n fare pourta,
Le Ramounet, lanla. »

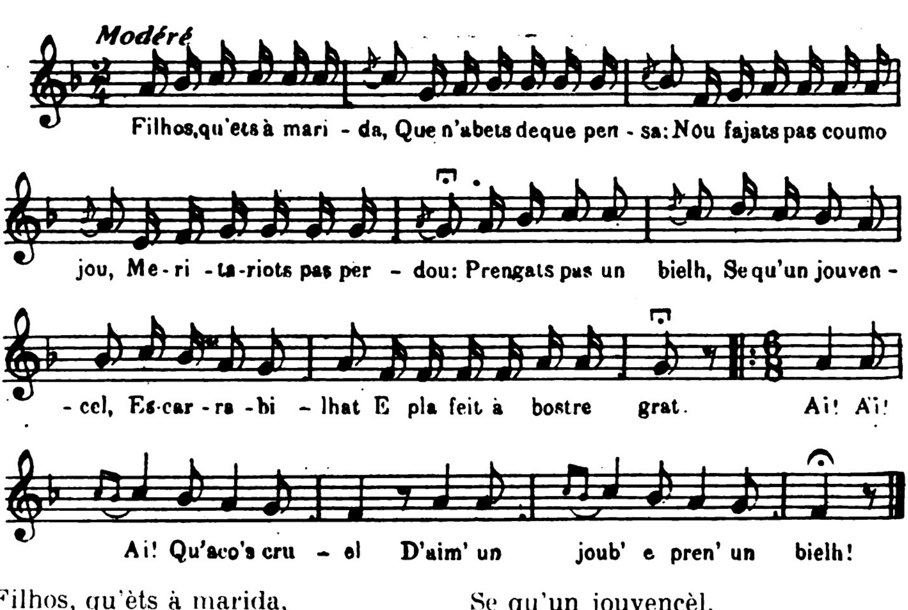
[Foix, Languedoc]

VAR. — 1. Moun paire m'a maridado. — 7. El m'a dounat... — 8. Qu'a nonanto ans passats. — 11. La neit de las noucetos. — 13. Le Ramounet, pécaire. — 14. Non fa pas que rounca. — 23. Acò 's facile à dire — 24. E pla loung saquela.

TRAD. — Dimanche je me marie, — Le Ramounet, le Ramounet, — Dimanche après dîner, — Le Ramounet, lanlère, — Dimanche après dîner, — Le Ramounet, lanla. ∴ Je me marie avec un jeune, — Quatre-vingts ans il a. ∴ Moi je n'en ai que quinze, — Et je ne les ai pas encore. ∴ La nuit, dans notre chambrette, — Avec lui m'en vais coucher. ∴ Aussitôt qu'au lit il se couche, — Il se met à ronfler. ∴ Je le tire par l'oreille : — « Et tourne-toi de ce côté-ci ! » ∴ Mais il dort comme une souche, — Sans jamais se retourner. ∴ Aussitôt droit à mon père — Je cours pour lui raconter (cela) : ∴ « Ma fille, prends patience, — Bientôt il mourra. ∴ — S'il tarde à mourir, — Le Ramounet, le Ramounet, — Je lui en ferai porter, — Le Ramounet, lanlère, — Je lui en ferai porter, — Le Ramounet, lanla. »

FILHOS, QU'ÈTS A MARIDA

(FILLES, QUI ÊTES A MARIER)



Filhos, qu'èts à marida,
Que n'abets de que pensa:
Nou fajats pas coumo jou,
Meritariots pas perdou :
Prengats pas un bièlh,

Se qu'un jouvencèl,
Escarrabilhat
E pla fèit à bostre grat.
Ai ! Ai ! Ai ! Qu'aco 's cruèl
D'aim'un joube e préne un bièlh !

Le dimenje maiti,
Quand escrùmi le toupi,
Nou fè pas que grougna
Que la soupo ba pas pla.
Aro mes balgut
Que l' s'aguessos bebut,
Que de l'abe 'scampat :
Se sirio pu pla 'proufitat.

Uno neit, al leit,
As entours de miejo-neit,
M'en fiquèc un truc;
Aco's per me cerca brut.
E jamai nou rits,
E toutjoun mén dits
D'un aire brutal :
« Tourno-t'en à toun oustal ! »
Ai ! Ai ! Ai ! Qu'aco 's cruèl
D'aim'un joube e préne un bièlh !
(Foix, Couserans)

TRAD. — Filles, qui êtes à marier, — Vous avez à y bien réfléchir; — Ne faites pas comme moi, — Vous ne mériteriez point de pardon : — Ne prenez pas un vieux, — Mais bien un jeune homme, — Eveillé — Et bien fait à votre gré. — Aï ! Aï ! Aï ! Que cela est cruel — D'aimer un jeune et prendre un vieux. ∴ Le dimanche matin, — Quand j'écume le pot-au-feu, — Il ne fait que grogner, — Que la soupe n'est pas bien apprêtée. ∴ Mieux aurait valu — Qu'il l'eût bue — Que de l'avoir versée : — Elle nous aurait davantage profité. ∴ Une nuit, au lit, — Aux environs de minuit, — Il me donna un coup; — C'était pour me chercher querelle. — Et jamais il ne rit, — Et toujours il me dit — D'un air brutal : — « Reviens-t'en chez tes parents ! » — Aï ! Aï ! Aï ! que cela est cruel — D'aimer un jeune et prendre un vieux !

Sur le timbre du refrain, on chante aussi :

Ai ! Ai ! Ai ! qu'aco 's cruèl
De toumba d'esquino e de se creba l'èl !

TRAD. — Aï ! Aï ! Aï ! que cela est cruel — De tomber sur le dos et de se crever l'œil !

LA DROULETO D'UN BOUÈ

(LA FILLETTE D'UN BOUVIER)



La drouleto d'un bouè,
Soun pèro la marido;
Soun pèro la marido
A l'âge de quinze ans,
Que li a dounatch un ôme
De quatre-bingt-dèts ans.

A l'ouro de miejo-neit
La drouleto s'ebèlho;
Emrasso soun maritch
E li parlo à l'aurelho.

« Dourmitch, dourmitch, drouleto,
E dechats me dourmi;
Abant que la neit passe
Jou bous rendré plasé. »

Lou lendouma maiti,
La drouleto se lhèbo
E preng soun chabal gris,
S'en ba trouba soun pèro :

« Bounjoun, bounjoun, moun pèro,
Me n'auéts hèit gran tort :
Me n'auéts dounatch un ôme
Touto era neit que drom.

— Se jou te hèit gran tort,
La causo que n'es riche.
— Au diable la richesso
D'aquetch bielhart grisoun !
Touto jouèno hilho
Mérito un garçoun. »

Sa maire li respoung,
Coumo uno ounèsto henno :
« Bè-t'en, bè-t'en, drouleto,
Bè-t'en dins ta maisoun;
E hè li pourta cornous
En aquetch bièlh grisoun. »

[Vallée de Bethmale]

TRAD. — La fillette d'un bouvier, — Son père la marie; — Son père la marie — A l'âge de quinze ans, — Il lui a donné un homme — De quatre-vingt-dix ans. ⁂ A l'heure de minuit — La fillette s'éveille, — Embrasse son mari — Et lui parle à l'oreille. ⁂ « Dormez, dormez, fillette, — Et laissez-moi dormir; — Avant que la nuit passe — Je vous rendrai plaisir. » ⁂ Le lendemain matin, — La fillette se lève — Et prend son cheval gris, — S'en va trouver son père : ⁂ « Bonjour, bonjour, mon père, — Vous m'avez fait grand tort : — Vous m'avez donné un homme — Qui toute la nuit dort. ⁂ — Si je t'ai fait grand tort, — La cause est qu'il est riche. — Au diable la richesse — De ce vieillard grison ! — Toute jeune fille — Mérite un garçon. » ⁂ Sa mère lui répond, — Comme une honnête femme : — « Va-t'en, va-t'en, fillette, — Va-t'en dans ta maison; — Et fais-lui porter des cornes — A ce vieillard grison. »

MOUN PAI QU'EI BRABE OMI

(MON PÈRE EST UN BRAVE HOMME)

Moun pai qu'ei brabe ômi, (*bis*)
Que-m bòu marida,
Lire, lire,
Que-m bòu marida.

Que-m a dade à u ômi
Quoate-bints ans qu'a.

Lou sé de la nouce
Dab eth bau coucha.

Quoand èri, m'embrasse,
Que-s boute à rounca.

Qu'ou gàhi l'aurelhe :
« Bielhas, hèt en-çà.

— Lèche-m, joéne filhe,
Lèche-m repausa :

Qu'èi la frèbe escarpe
Dèts e oeit mes a.

— Male frèbe escarpe
E-t osse estoufat !
Lire, lire,
E-t osse estoufat ! »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Mon père est un brave homme, — Il veut me marier. ∴ Il m'a donnée à un homme, — Il a quatre-vingts ans. ∴ Le soir de la noce — Je vais coucher avec lui. ∴ Quand je le suis, il m'embrasse — Et puis se met à ronfler. ∴ Je le prends par l'oreille : — « Vilain vieux, approchez. ∴ —Laisse-moi, jeune fille, — Laisse-moi reposer. ∴ J'ai la fièvre quarte — Depuis dix-huit mois. ∴ — Male fièvre quarte, — T'eusse-t-elle étouffé ! »

Se chante sur l'air de : *Moun Diu ! la gran' pène* (Voyez ci-dessus, p. 386).

Les quatre chansons qui précèdent ne sont que des variantes du thème de la jeune fille mariée à un vieillard, union que la sagesse pyrénéenne qualifiait de *maridadge dou Diable*.

La leçon-type de cette forme de la *maumariée* commence ainsi :

Mon père me marie
A l'âge de quinze ans;
Il m'a donné un homme
De quatre-vingt-dix ans.

Mes carnets renferment d'elle de nombreuses notations, recueillies tant en Gascogne qu'en Languedoc. Ces pièces n'offrent rien de particulier, relativement aux versions déjà publiées par d'autres.

Des poésies romanes que j'en donne ici, celle qui serre de plus près le texte français, est *La droulèto d'un bouè;* pareillement, le timbre de la chanson bethmalaise présente une visible déformation rythmique et mélodique de la vieille ronde française, anciennement connue dans toutes nos provinces et ainsi montagnardisée.

EL PARE M'HA CASADA

(MON PÈRE M'A MARIÉE)



El pare m'ha casada
Al plà del Rossellò;
M'ha casada ab un toni
Que no m'agrada, no.
Sola al aire no hi aniré gaire,
Sola al aire no hi aniré, no !

M'ha casada ab un toni
Que no m'agrada, no.
Em vol fe' ana' despullada,
Jo no hi vull anar, no.

Per faldiiles, una sarria;
Per davantal, un sarrió;

Per gipó, un aubarda;
Per mocadó, un caperó;

Per sabates, une teula;
Per taló, un mesuró;

Per mitjes, unes saques,
Unes saques de roldó;

Per ret, una sanalla,
Per llas, un picador;

Per ret, una sanalla;
Per llas, un picador,
Per agulles de fer mitja,
Les banyes d'un crestó,
Sola al aire no hi aniré gaire,
Sola al aire no hi aniré, no !

(Catalogne, Cerdagne)

TRAD. — Mon père m'a mariée — Dans la plaine du Roussillon; — Il m'a mariée à un imbécile — Qui ne me plait pas, non. — Seule à l'air (en liberté) je n'irai guère. — Seule à l'air je n'irai, non ! ∴ Il veut me faire aller dépouillée (de mes vêtements). — Je ne veux pas aller ainsi, non. ∴ Pour corsage (il ma donne) une toile d'étoupe; — Pour tablier, une toile grossière; ∴ Pour jupon, une toile de bât; — Pour mouchoir, une capule; ∴ Pour souliers, une tuile; — Pour talon, une mesure à grain; ∴ Pour chausses, des saches, — Des saches de sumac; ∴

Pour résille, une vieille coiffe; — Pour jarretières, un battoir; — Pour aiguilles de fer fin, — Les cornes d'un casque. — Seule à l'air je n'irai guère. — Seule à l'air je n'irai, non !

A rapprocher de la poésie classée plus haut, sous ce titre : *Le Douari.*

MON PARE M'HA DAT

(MON PÈRE M'A DONNÉ)



Mon pare m'ha dat,
Mon pare m'ha dada
A un hortelà
Que à mi no m'agrada.
Adios, amor,
Bonica hortelana !

A un hortelà
Que à mi no m'agrada.
Cada dematí,
M'en fa anà à la plaça

A vendre la fruita
Del qu'ell m'enviava.

No'm faltava à mi
Qui me la comprava.

Quatre fadrinets,
Que me 'n festejavan,

Del que val un sou
Un ral me 'n donavan.

M'han aconcellat
Una cosa mala :

« Dexa ton marit,
Vina-t' en à casa.

Cade dematí,
Pendras xacoïate

Aniras à missa
Ben acompanyada,

Capellà al costat,
Qu'es à tall de dama. »

Son marit ho sab,
Justicia avisava.
Adios, amor,
Bonica hortelana !

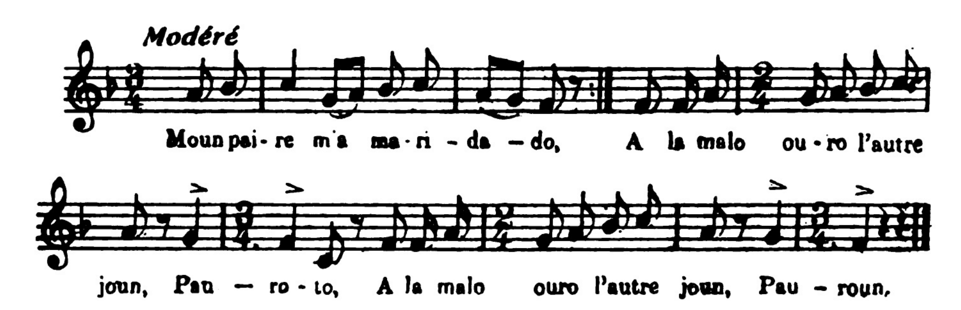
[Catalogne]

VAR. — 6. Pulida hortelana.

TRAD. — Mon père m'a donnée, — Mon père m'a donnée — A un jardinier — Qui ne me plaît pas. — Adieu, amour, — Jolie jardinière ! ⁂ Chaque matin, — Il me fait aller à la place ⁂ Pour vendre le fruit — Qu'il a récolté pour cela. ⁂ Il ne me faisait pas faute — Celui qui me l'achetait (Je ne manquais pas d'acheteurs); ⁂ Quatre jeunes gens — Qui me courtisaient, ⁂ De ce qui vaut un sou — Me donnaient un réal. ⁂ Ils m'ont conseillé — Une vilaine action : ⁂ « Abandonne ton mari, — Viens-t'en dans (notre) maison. ⁂ Chaque matin, — Tu auras du chocolat; ⁂ Tu iras à la messe — Bien accompagnée: ⁂ Un chapelain à côté (de toi), — Comme une dame. » ⁂ Son mari apprend cela, — Il en a avisé la justice. — Adieu, amour, — Jolie jardinière !

MOUN PAIRE M'A MARIDADO

(MON PÈRE M'A MARIÉE)



Moun paire m'a maridado,
A la malo ouro, l'autre joun,
Pauroto !
A la malo ouro, l'autre joun,
Pauroun !

And un bielhard m'a dounado,
Nou fa res que palhassous ;

Mes la neit de mas noussetos,
And el me calio coucha.

Quand mietjo-neit fusquèc sounado :
« Margaridoto, lebén nous ;

Tu, faras qualquos fusados,
E jou, qualques palhassous.

Douman es fièiro à Belcaire,
Grand marcat à Castilhou. »

Soun anado à la fièireto,
A la fièiro des palhassous.

Le prumiè qué rencountrègui,
Fusquèc le miu amourous

« Aro, digos, Margarido,
Quant bendès les palhassous ?

— Nou soun pas marcandejairo,
Les bòli béndre un sòu e dous.

— Aro, digos, Margarido,
M'en farios pas un poutou ?

— Si e si, moun amic Pierre,
T'en farèi un e mai dous. »

Soun tournado de la fièiro :
« Qu'as fèit d'argent des palhas-
[sous ? »

Pauroto !
Qu'as fèit d'argent des palhassous ?
Pauroun ! »

[Foix]

VAR. — 2... del mati. — 6. M'a dounat à un palhassounaire.

TRAD. — Mon père m'a mariée, — A la mauvaise heure, l'autre jour, — Pauvrette ! — A la mauvaise heure, l'autre jour, — Pauvret ! ∴ A un vieillard m'a donnée, — Il ne fait que des paniers; ∴ Mais la nuit de mes noces — Avec lui me fallut coucher. ∴ Quand la mi-nuit fut sonnée : — « Marguerite, levons-nous; ∴ Tu feras quelques tours de fuseau, — Et moi quelques paniers. ∴ Demain c'est foire à Belcaire, — Grand marché à Castillon. » ∴ Je suis allée à la foire — A la foire des paniers. ∴ Le premier que je rencontrai — Fut mon amoureux. ∴ — A présent, chandeuse, — Je les veux vendre un sou et deux. ∴ — A présent, dites, Marguerite, dites, Marguerite, — Combien vendez-vous les paniers ? ∴ — Je ne suis pas mar- — Me feriez-vous pas un baiser ? ∴ — Oui et oui, mon ami Pierre, — Je vous en ferai un et même deux. » ∴ Je suis revenue de la foire : — « Qu'as-tu fait de l'argent des paniers ? — Pauvrette ! — Qu'as-tu fait de l'argent des paniers ? — Pauvret ! »

Répandue dans la partie languedocienne de la chaine.

MOUN PAI QUE-M A MARIDADE

(MON PÈRE M'A MARIÉE)



Moun pai que-m a maridade, (*bis*)
La male-ore debè 'sta. (*bis*)

Que-m en a balhade à u omi
Que n'a ni rouménț ni blat.

Que n'abè que trés aulhotes,
Toutes trés hens u cledat.

L'ue qu'ère guterdouse,
L'aute abè lou pè coupat;

L'aute nou-s y bedè goute
Que cadè ta tout coustat.

Atau qu'ei la desfourtune
De l'omi mau maridat,

Qu'a las culotes traucades, (*bis*)
Lous esclops desgansoulats. (*bis*)

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — Mon père m'a mariée, — Ce devait être à la mauvaise heure. ∴ Il m'a donnée à un homme — Qui n'a ni froment ni blé. ∴ Qui n'avait que trois brebis, —

Toutes trois dans un bercail. ∴ L'une était goitreuse, — L'autre avait le pied coupé; ∴ L'autre n'y voyait goutte — Et tombait de tout côté. ∴ Ainsi est l'infortune — De l'homme mal marié. ∴ Il a les culottes trouées, — Les sabots sans empeignes.

Ce texte, assurément incomplet, semble mélanger les couplets de deux chansons : les premiers appartiennent à la *maumariée*, les derniers au *mal marié*.

Car le mal marié, lui aussi, a été chansonné par la muse populaire — moins généreusement, il est vrai, que la maumariée. Les quelques leçons qui ridiculisent l'homme malheureux en ménage, affectent un tour assez libre, propre aux chansons de cabaret : pour cette raison elles ont été classées, plutôt qu'ici, parmi les couplets satiriques du Chapitre X.

Le bon sens des populations méridionales conseillait au mari de ne point permettre que sa femme portât les culottes à sa place :

> La moulhè nou t'aje la causso !

Et le vieux dicton languedocien, raillant l'homme mal marié, déclare que mieux le vaudrait noyé :

> Ome mal maridat,
> Le baleré milhou negat !

ROSSINYOL QUE VAS A FRANÇA

(ROSSIGNOL QUI VAS EN FRANCE)



Rossinyol que vas à França,
Rossinyol,
Encomana'm à la mare,
Rossinyol
D'un bell bocatge,
Rossinyol,
D'un vol.

Encomana'm à la mare,
Y à mon para no pas gaire;

Perquè m'ha mal maridada :

A un pastor me n' ha dada,

Que 'm fa guardar la remada.

He perduda l'esquellada.

Lo vaquè me l'ha atrapada.

« Vaquè, torna-me 'n la cabra.

— Què me ' n donaràs per paga ?
— Un petò y una abraçada.
— Això son coses de mainatge.

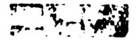
Això son coses de mainatge,
Rossinyol,
Quand tenen pa, volen formatge,
Rossinyol
D'un bell bocatge,
Rossinyol,
D'un vol.

[Catalogne, Cerdagne]

Trad. — Rossignol, qui vas en France. — Rossignol. — Porte de mes nouvelles à ma mère, — Rossignol — Du jol. bocage. — Rossignol, — D'une volée. ∴ Portes de mes nouvelles à ma mère, — Mais non pas à mon père; ∴ Parce qu'il m'a mal mariée : ∴ A un pasteur il m'a donnée. ∴ Qui me fait garder le troupeau. ∴ J'ai perdu la bête à la sonnette. ∴ Le vacher me l'a rattrapée. ∴ « Vacher, rends-moi la chèvre. ∴ — Que me donneras-tu en paiement ? ∴ — Un baiser et une embrassade. ∴ — Ce sont là récompenses d'enfants. ∴ Ce sont là récompenses d'enfants. — Rossignol, — Quand ils ont du pain, ils veulent du fromage, — Rossignol — Du joli bocage, — Rossignol, — D'une volée.

Cette version catalane est à rapprocher de la chanson de danses *Lou Bistrounquet*, et de la chanson de faucheurs *Roussignol que bas en Franço*.

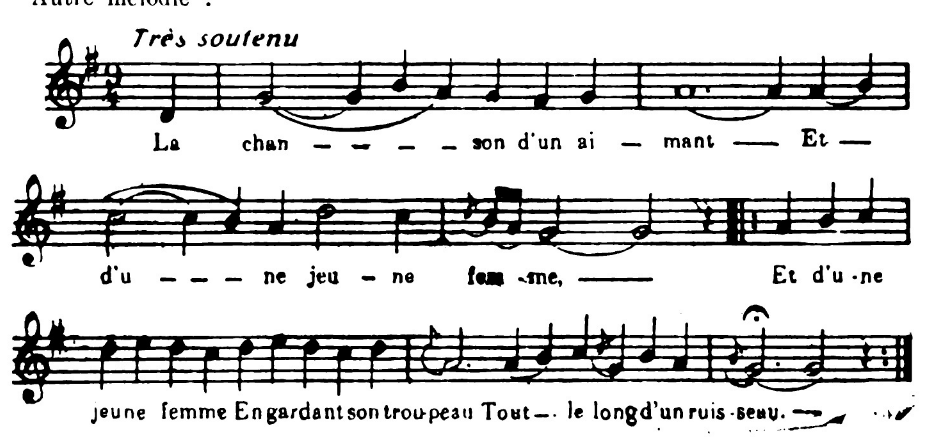
LA CHANSON D'UN AMANT







Autre mélodie :



La chanson d'un amant
Et d'une jeune femme ;
Et d'une jeune femme,
En gardant son troupeau } *bis*
Tout le long d'un ruisseau.

Un cavalier vient à passer :
« Êtes-vous mariée ?
— Oui j'en suis mariée,
Avec un vieux jaloux
Et qui n'a point d'amour.

— Pourquoi l'épousiez-vous,
Vous qui êtes si charmante ?
Vous qui êtes si charmante,
Jolie et faite au tour,
Belle comme le jour.

—Ne parlez pas si fort,
Mon mari nous écoute ;
Mon mari nous écoute :
Peut-être qu'il viendra,
Et qu'il nous frappera.

— Ah ! laissez-le venir,
J'ai de quoi m'en défendre ;
J'ai de quoi m'en défendre :
J'ai mon fusil forgé,
Mon sabre à mon côté.

Adieu, belle Isabeau,
Je pars pour Lille en Flandre.
Je pars pour Lille en Flandre,
Rejoindre mon drapeau ; } *bis*
Adieu, belle Isabeau. »

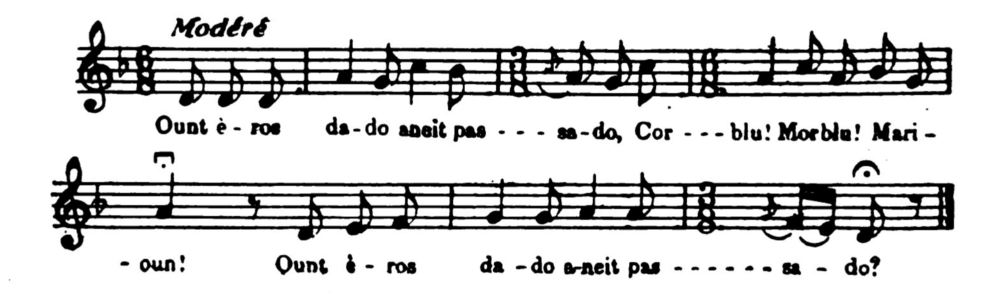
[Foix, Gascogne]

VAR. — 16. Monsieur, criez pas tant... parlez plus bas ! — 24. Mon sabre et mon fusil, — 25. Ah ! Laissez-le venir.

Se chante en français du pays de Foix au pays Basque. La première mélodie m'a été dictée par un vieux pâtre de la Barguillère; j'ai recueilli la seconde au village de Cescau, près de Castillon-en-Couserans. Une troisième variante, provenant des environs de Bayonne, présente même caractère que l'air du Castillonnais, et, pour cette raison, n'a pas été publiée ici.

LAS REBIRADOS DE MARIOUN

(LES RÉPLIQUES DE MARION)



Variante mélodique :





« Ount èros dado aneit passado ?
Courblu ! Mourblu ! Marioun !
Ount èros dado aneit passado ?

— Al jardi, culhi l'ensalado,
Moun Diu ! Paurot, moun amic !
Al jardi, culhi l'ensalado.

— E qu'èro aquel que te parlabo ?
Courblu !...

— Ero ma cousino germano,
Moun Diu !...

— Las fennos porten pas de caussos?

— Abio las fandilhos troussados.

—Las fennos porten pas d'espaso ?

— Ero counoulho que fièlabo.

— Las fennos porten pas mousta-[chos ?

— Amouretos abio manjados.

— Pr'aqueste tems y a pas d'amou-[ros ?

— Un branquet n'abio counserbado.

— Te couparai trés dits de tèsto !

— E que faras aprèps del rèsto ?

— Le jitarai per la finèstro !
Courblu ! Mourblu ! Marioun !
— Le jitarai per la finèstro !

— Les auselous s'en faran fèsto,
Moun Diu ! Paurot, moun amic !
Les auselous s'en faran fèsto. »

[Languedoc, Gascogne]

TRAD. — « Où étais-tu la nuit passée ? — Corbleu ! Morbleu ! Marion ! — Où étais-tu la nuit passée ? ∴ — Au jardin cueillir la salade. — Mon Dieu ! Pauvret, mon ami ! — Au jardin cueillir la salade. ∴ — Et qui était celui qui te parlait ? — Corbleu ! ∴ — C'était ma cousine germaine. — Mon Dieu ! ∴ — Les femmes ne portent pas de culotte ? ∴ — Elle avait les jupes retroussées. ∴ — Les femmes ne portent pas d'épée ? ∴ — C'était sa quenouille qu'elle filait. ∴ — Les femmes ne portent pas de moustaches ? ∴ — Des mûres elle avait mangé. ∴ — Par ce temps-ci il n'y a pas de mûres. ∴ — Une branche elle en avait conservé. ∴ — Je te couperai trois doigts de tête ! ∴ — Et que ferez-vous après du reste ? ∴ — Je le jetterai par la fenêtre ! — Corbleu ! Morbleu ! Marion ! — Je le jetterai par la fenêtre ! ∴ — Les oiselets en feront fête. — Mon Dieu ! — Pauvret, mon ami ! — Les oiselets en feront fête. »

La version française, maintes fois recueillie dans d'autres provinces, commence par cette interrogation : « Qu'allais-tu faire à la fontaine ? — Corbleu ! Morbleu !

Marion ! » C'est une chanson universellement connue et si souvent analysée qu'il a paru inutile de rien ajouter aux commentaires déjà publiés.

Les variantes en dialectes d'Oc se sont exagérément multipliées; mieux aura donc valu nous en tenir à l'essentiel d'un texte serré au plus près.

Des deux mélodies-types notées — l'une et l'autre différentes de l'air si populaire ailleurs, — la première est répandue en pays de Foix et dans tout le Languedoc; la seconde est propre aux régions gasconnes. Mais, ici et là, le timbre présente lui aussi de nombreuses et insignifiantes variations.

Autre version :

« Adiu, arrose fresque, (*bis*)
Ount abet lou Segnou ?

— J'ou l'èi enta la casse,
Ta la casse déu liou. »

En disén taus paraules,
Béd, aquiu, lou Segnou.

« Qu'abét, arrose fresque,
Tant chanjat de coulou ?

— Las claus jou m'èi pergudes,
Las claus deu miradou.

— Las claus èren de plate;
D'or fì las harèi jou.

De qui éi acét bèt màntou
Qui eí sus deu miradou ?

— Qu'ei moun pai qui-u b'embie,
Tout per amou de jou.

— De qui éi aquet cabàlhou
Qui a l'estable béi jou ?

— Boste, be-n ère boste, (*bis*)
Abut permou de jou. »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — « Bonjour, rose fraîche, — Où est votre seigneur ? ⁂ — Il est à la chasse, — A la chasse au lion. » ⁂ En disant ces paroles — Elle voit apparaître son seigneur. ⁂ « Qu'avez-vous, rose fraîche, — Vous changez de couleur ? ⁂ — J'ai perdu les clefs, — Les clefs de la tour. ⁂ — Les clefs étaient d'argent, — Je les ferai d'or. ⁂ A qui appartient ce beau manteau — Qui est sur la tour ? ⁂ — C'est mon père qui vous l'envoie — A cause de moi. ⁂ — A qui est ce cheval — Que je vois à l'écurie ? ⁂ — Il est vôtre, bien vôtre, — Vous l'avez à cause de moi. »

Cette leçon béarnaise brode de délicate façon le thème éternel du jaloux et de la menteuse. Par là, elle se rattache au cycle ouvert par la précédente chanson, dont celle-ci offre une transposition fort éloignée de la poésie originale, laquelle se retrouve néanmoins en Béarn sous sa forme véritable.

Se chante sur l'air de branle *Coulourine de rose* (Voyez ci-dessus, p. 223).

DIU! DE LA NOÈIT QUI TANT EI LOUNGUE

(DIEU ! QUE LA NUIT EST DONC LONGUE)

« Diu ! de la noèit qui tant ei lonugue,
Coustat deu mé marit jelous ! »

Toute la noèit que la-n turmente :
« Bèle, oun t'abét bostes amous ?

— Jou que nou n'èi ni qui nou n'aimi,
Ni que nou n'aimi nat qu'à bous.

— Qui ère lou qui dab bous parlabe,
Tantos, quoand biebet de la fount ?

— Aquet qu'ère lou boste frère,
Lou qui tant bòu parla dab bous.

— Par la courblu ! si jou l'y atràpi,
Tuarè à d'ét, batré à bous.

— Nou harat, nou, moun amic Pierre,
Je s'en anira l'amarou.

Touts lous ausèts qui peu boi bolen,
Touts nou-n sount pas d'u cassadou;

Ni las berbits qui-n pèchen l'èrbe,
Toutes nou-n sount pas d'u pastou;

Ni lous pèchous qui-n soun déns l'aigue,
Touts nou-n sount pas d'u pescadou !

Tapoc nou-n soi, jou, toute boste,
Que j'abèn part d'autes chens bous :

Que j'abèn part lous clercs d'escole
Y tabé d'autes aimadous. »

[Vallée d'Ossau]

TRAD. — « Dieu ! que la nuit est donc longue, — Au côté de mon mari jaloux ! » ∴ Toute la nuit il la tourmente : — « Belle, où avez-vous vos amours ? ∴ — Je n'en ai point ni non plus je n'aime, — Ni je n'aime personne que vous. ∴ — Qui était celui qui parlait avec vous, — Tantôt, lorsque vous veniez de la fontaine ? ∴

— C'était votre propre frère, — Celui qui désire tant parler avec vous. ∴ — Par la corbleu ! si je l'y attrape, — Je le tuerai, je vous battrai. ∴ — Vous ne ferez pas (cela), non, mon ami Pierre, — Votre amertume se dissipera. ∴ Tous les oiseaux qui volent par le bois, — Ne sont pas tous à un seul chasseur; ∴ Ni les brebis qui paissent l'herbe, — Ne sont pas toutes à un seul pasteur; ∴ Ni les poissons qui sont dans l'eau, — Ne sont pas tous à un seul pêcheur. ∴ De même ne suis-je pas, moi, toute vôtre, — D'autres que vous y ont part : ∴ Y ont part les clercs d'école — Et aussi d'autres amoureux. »

Délicieuse poésie ossaloise bien représentative du tendre génie béarnais. Mais, ainsi que je l'ai maintes fois constaté, le lyrisme de la mélodie ne s'accorde pas toujours avec l'inspiration poétique : les plus beaux chants populaires accompagnent rarement les meilleures pièces de vers.

La chanson *Diu ! de la noèit qui tant ei loungue* m'a été chantée à Bescat sur un air de branle, de même coupe que ceux publiés dans les divers chapitres de ce livre, et trop peu caractéristique pour leur être adjoint. Elle m'a également été dictée sur un air de passe-carrère ou d'aubade, lequel porte en outre la version de *Jamès, jamès serè bergère*, dont j'ai pris notation à Bilhères.

Cependant, le recueil de Rivarès attribue aussi à *Diu ! de la noèit* — en se contentant de nommer celle-ci, — le timbre sous lequel il a placé la fameuse pièce attribuée à Bitaubé : *Moun dous amic s'en ba parti*. Je renvoie donc le lecteur à l'Appendice de mon propre ouvrage où figure cette dernière chanson avec sa mélodie d'un sentiment si chaleureusement expressif.

FIN DU TOME PREMIER

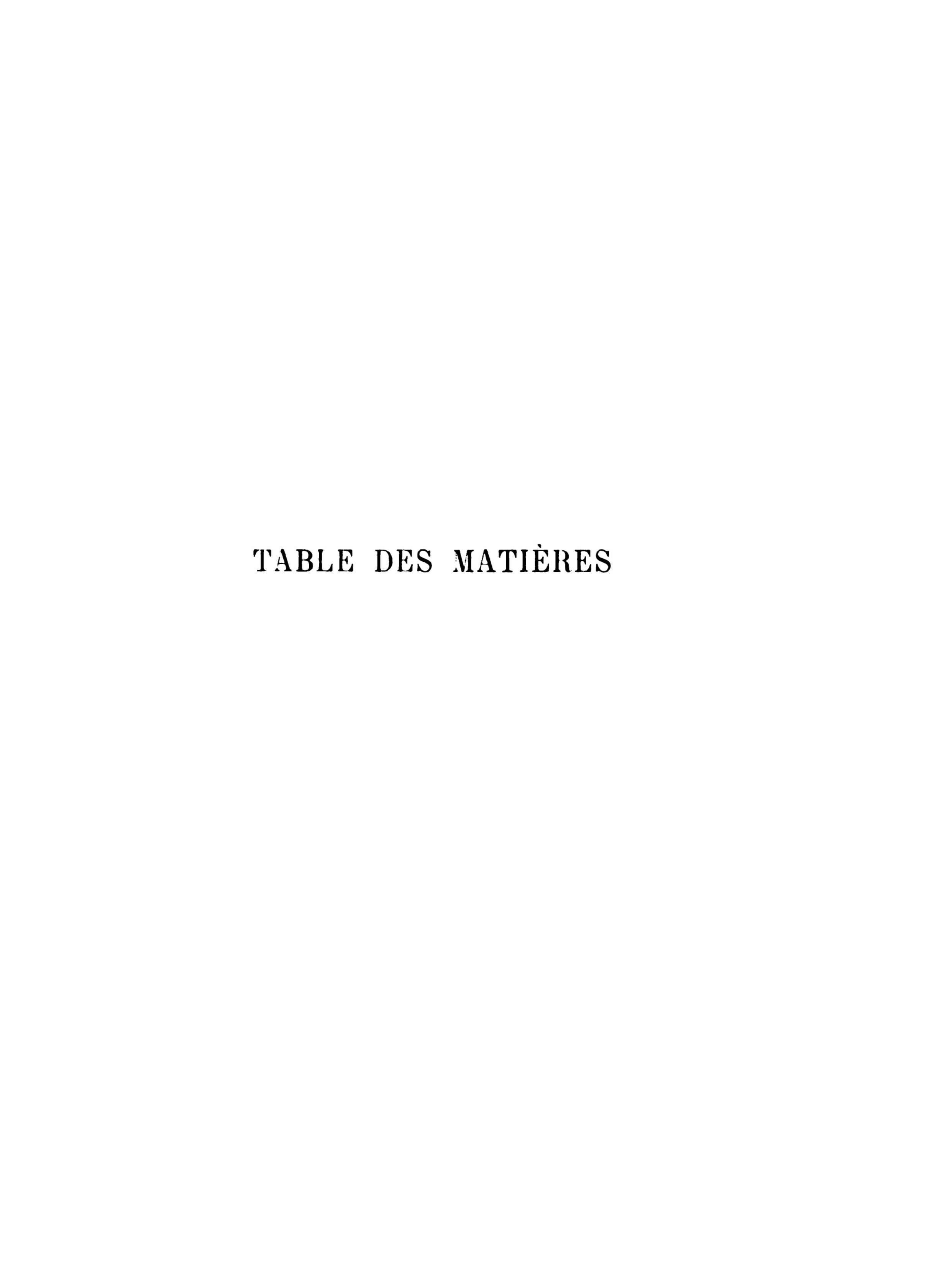


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER — Chants du premier âge.

NOTE. — Les signes placés après le titre d'une chanson, indiquent : un ou plusieurs astérisques, le nombre de notations musicales ; le chiffre mis entre parenthèses, le nombre de textes poetiques.

Pour apprendre à marcher.

Pour amuser en enseignant.

Pour faire peur,

Pour apprendre à filer, à coudre.

Dictons du temps.

Mimologismes.

Formulettes.

Jeux.

Rondes enfantines.

CHAPITRE DEUXIÈME — Chansons de Danses.

Rondes et Rondeaux.

Bals et Sardanes.

Bals et Sardanes instrumentaux.

Bourrées et Réménilles.

Branles.

Branles instrumentaux.

Sauts.

Danses diverses.

CHAPITRE TROISIÈME — Chansons d'Amour.

L'Éloignement de l'objet aimé.

La Querelle d'amour.

CHAPITRE QUATRIÈME — Chansons relatives au Mariage.



AUCH. — IMPRIMERIE F. COCHARAUX, RUE DE LORRAINE, 18.

Buch
Bordelais
Garonne
Born
Grandes Landes
Albret
Marensin
Marsan
Douze R
Gabardan
Midou R
Mont de Marsan
Golfe
de
Gascogne
G
A
S
C
O
Adour Fl
Tursan
Ar
Marenne
Auribat
St Sever
Dax
Aire
Chalosse
Orthez
Bayonne
G. de Pau R
Pays
Labourd
Basques
Navarre
Pau
G. d'Oloron
Béarn
Biscaye
Guipuzcoa
Provinces basques
Mauléon
Soule
Oloron
Arudy
Lourdes
Big
Lavedan
Bidassoa R
V. d'Aspe
V. d'Ossau
V. d'Argelès
Argelès
Navarre
E S